

# REVUE BÉNÉDICTINE

TOME QUARANTE-SIXIÈME

(50<sup>e</sup> ANNÉE)

1934



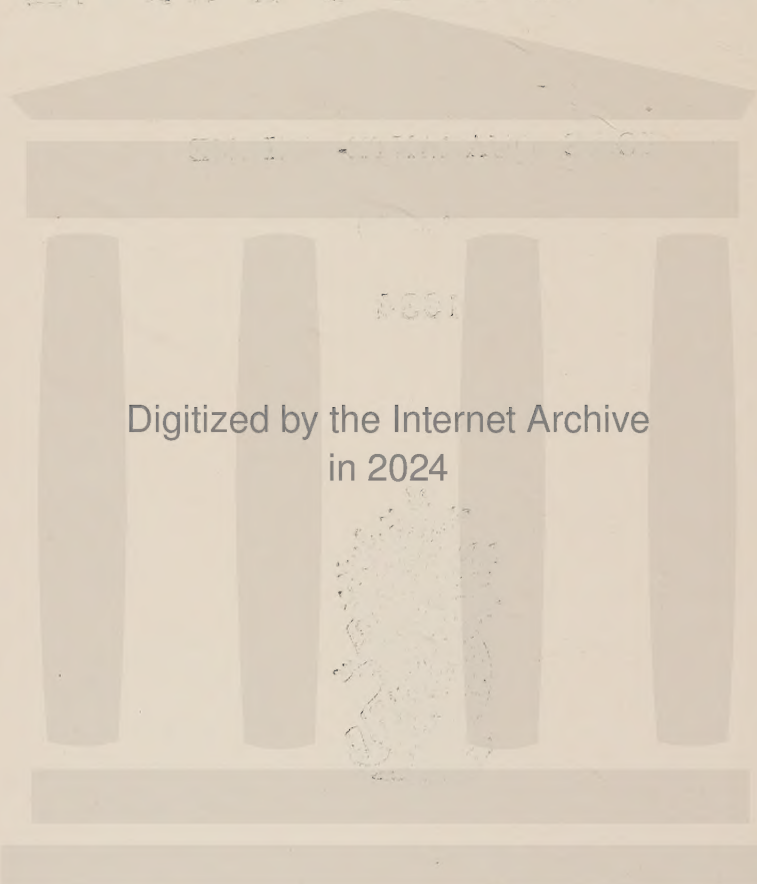
ABBAYE DE MAREDSOUS,  
Belgique.

1934

35995

REVUE  
1934

REVUE



Digitized by the Internet Archive  
in 2024



REVUE

REVUE



## FASTIDIUS AD FATALEM ?

### PAGES INÉDITES DU CINQUIÈME SIÈCLE D'APRÈS LE MANUSCRIT CCXXI DE REICHENAU.

A la suite des travaux publiés par J. Baer<sup>1</sup> et par moi<sup>2</sup>, de 1898 à 1904, il est généralement admis aujourd'hui que nous possédons les deux écrits attribués par Gennade<sup>3</sup> à l'évêque breton Fastidius, de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle : le *De viduitate servanda*, dans l'opuscule pseudo-augustinien communément intitulé « De vita christiana »<sup>4</sup> ; le *De vita christiana ad Fatalem quendam*, dans la première des six lettres ou traités dont se compose le petit « Corpus pelagianum » publié par Caspari<sup>5</sup>. Et, comme ces six opuscules sont tous certainement d'un même auteur, il en résulte que nous avons jusqu'à sept écrits différents, restitués ainsi à Fastidius ; ce qui fait, en somme, un bagage littéraire déjà respectable.

Aujourd'hui, après des hésitations qui ont duré plus d'une trentaine d'années, je viens proposer d'examiner à nouveau la question, si le *liber ad Fatalem* est bien réellement la première pièce du « Corpus » de Caspari, comme je l'avais suggéré en 1898, comme les critiques l'ont accepté depuis, à peu près sans exception.

On se rappelle sur quoi était fondée ma suggestion : sur le fait que, dans une petite homélie qui provient évidemment de l'atelier de s. Césaire d'Arles, et qui a pour titre *Excarpsum de epistola sancti Fatali de vita christianorum*, figuraient quelques

---

1. *De operibus Fastidii Britannorum episcopi*. Dissertatio inauguralis. (Norimbergae, 1902).

2. *Le De vita christiana de l'évêque breton Fastidius, et le livre de Pélage Ad viduam* (Rev. Bén., XV, 1898, pp. 481-493) ; *Pélage ou Fastidius ?* (Rev. d'hist. ecclés., V, 1904, pp. 258-264).

3. *De vir. illustr.*, 56.

4. MIGNE, lat. 40, 1031-1046.

5. *Briefe, Abhandlungen und Predigten* (Christiania, 1890), pp. 1-167. Le texte du dernier opuscule « De castitate » a été récemment amélioré et complété par moi, à l'aide d'un manuscrit de Bâle (O. IV, 18) non signalé jusqu'alors, dans un essai intitulé *A travers les manuscrits de Bâle* (Basler Zeitschr. für Gesch. u. Altertumskunde, XXVI, 1927, pp. 175-249), pp. 60-67 du tirage à part.

lignes de la première lettre de l'Anonyme pélagien de Caspari, lettre dont le sujet est ainsi formulé par son auteur même : *Quid sit christianum esse*.

Qu'on n'aille pas croire que je vais à présent remettre la question en doute, et démolir tout l'édifice construit, il y a trente ans et plus : le résultat que j'ai en vue consistera plutôt à l'agrandir, en le constituant sur une base plus solide. Mais c'est cependant un doute qui me fait reprendre la plume à ce sujet : je doute fort que ce soient uniquement ces deux ou trois lignes extraites de la lettre I « Honorificentiae tuae litteras » qui aient motivé l'étiquette *De epistola sancti Fatali* mise pas Césaire en tête de sa rhapsodie homilétique. Il serait étrange, en effet — quoique non impossible, pour qui connaît les habitudes de l'évêque d'Arles — que le titre en question ne fût justifié que par ce mince extrait, rejeté justement tout à la fin de l'homélie.

Or, le fait est que, dès le début, la majeure partie de celle-ci est empruntée à un autre document dont j'ai eu connaissance après coup, et dont l'importance ne s'est révélée que tout dernièrement. C'est une pièce anonyme et assez longue, quoique incomplète de la fin, conservée dans un des fragments de manuscrits dont est formé le codex Augien. CCXXI (foll. 103-107), en écriture anglo-saxonne de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Le début est presque le même que celui de l'homélie : *Ammono te ut de salute animae tuae attentius cogites* ; les derniers mots, *nulla in conloquiis lenitas exhibetur*. Tout titre fait défaut, mais on voit déjà qu'il s'agit d'une lettre ou d'un traité adressé à une personne particulière, à un homme ; Césaire a, naturellement, adopté le pluriel. Le texte a été transcrit d'une façon étonnamment correcte pour l'époque : il est vrai que l'écrit lui-même est d'une clarté de style qui ne se conçoit plus guère après le V<sup>e</sup> siècle. En comparant l'édition publiée ici pour la première fois avec le centon homilétique de Césaire, on se rendra compte aussitôt, et de la multiplicité des emprunts qu'y a faits celui-ci, et du secours que fournit le nouveau texte pour remédier à la plupart des bévues dont étaient coutumiers les scribes arlésiens, auxquels s'en remettait parfois trop facilement le bon évêque. Pour faciliter la comparaison, je reproduirai vis-à-vis de la pièce anonyme de Reichenau (*R*) l'*Excarpsum* césarien du Vatic. Palat. lat. 216 (*P*), en marquant par des blancs les passages de *R* qui sont omis dans *P*, et en mettant entre crochets ceux que celui-ci a en plus, que la provenance en soit connue ou non.

---

1. Cf. A. HOLDER, *Die Reichenauer Handschriften*, I, 504.



La pièce commence donc ainsi, au recto du fol. 103, col. a de l'Augien. CCXXI :

## R

Ammoneo té, ut de salute animae tuae adtentius cogites, timens illud quod scriptum est : *Inpedimenta mundi fecerunt eos miseros.*  
 5 Abice, obsecro te, quaecumque contraria sunt, antequam flagellum mutetur in gladium. Intret rex in cubiculum suum, id est Christus ad cor tuum. Pateat sponso introitus ad sponsam suam, ut post spiritale conubium, post complexum fratruelis aeterni, anima laeta decantet : *Ecce concepimus et parturivimus et peperimus spiritum salutis.* Ecce ante ostium Iesus mansionem. inquirens obambulat : recipiamus eum in cubiculum cordis nostri, ut nos ille recipiat in beatitudinem regni sui. Caveamus in quibuscumque pauperibus ne ante ianuam pulsans diu patiat in iuriam, et dicat nobis : *Hospes fui, et non suscepistis me.*  
 | 103 b | Apostoli relegionis principes, qui nos ut illos sequamur et illos imitemur invitant, qui hac condicione nos provocant, ut tum demum eis conregnemus in caelis, si illis conpatiamur in terris, tormentis non separabantur a Christo :

## P

INCIPIT EXCARPSUM DE EPISTOLA  
 SANCTI FATALI DE VITA  
 CHRISTIANORUM.

[Rogo vos, filii, et paterna pietate com]moneo, ut de salute animae vestrae adtentius cogitetis, timentes illud quod scriptum est : *Inpedimenta mundi fecerunt eos miseros.* Abiciamus, obsecro vos, quaecumque contraria sunt, antequam flagellum mutetur in gladium. Intret rex in cubiculum suum, id est Christus ad cor vestrum ; pateat sponso introitus ad sponsam suam, [id est Christo ad animas vestras.]

Recipiamus eum in cubiculum cordis nostri, ut nos ille recipiat in beatitudinem regni sui.

Apostoli relegionis nos, ut illos sequamur, ut illos imitemur invitant ; qui hac condicione nos provocant, ut cum eis conregnemus in caelis, si illis conpatiamur in terris. Tormentis non separabantur a Christo : et nos aut otiosis

1 *té*] ainsi accentué dans le ms. 4 *miseros*] C'est la première fois que je rencontre ce texte en dehors de Césaire, lequel en fait un usage continuel et le cite toujours comme faisant partie de l'Écriture. 12 *fratruelis* ms. 15 *salutis*] Esai. 26, 18. 23 *hospis...* *suscipistis* ms. 29 sq. *tormentis non separabantur a Christo* etc.] Outre l'insertion qu'il en a faite dans l'« Excarpsum », Césaire a utilisé au moins à trois autres endroits ce passage, dans

4 *Rogo vos f. e. p. pietate*] Ces six premiers mots sont de Césaire, et tout à fait caractéristiques de sa manière.

## R

et nos aut otiosis fabulis aut de-  
tractionibus separamur. Illos per-  
secutorum supplicia non permuta-  
bant : nos confusio sola deterret.  
35 Illi non cesserunt periculis : nos  
deliciis superamur. Illi ut incipe-  
rent Christum sequi, sua omnia  
contempserunt : nos ne sequamur,  
non contemnimus aliena. Illi in  
40 rebus propriis largi, nos in extra-  
neis cupidi : cum utique et a  
Christo alienum et a fide exterum  
sit, quicquid concupiscitur in hoc  
mundo. Quomodo autem meum  
45 iure dicendum est, | 103' a | quod  
antequam meum sit alieno labore  
quaesitum est, et postquam meum  
esse coeperit quandoque ad alte-  
rum transferetur ? Ante me alte-  
50 rius fuit, post me alterius erit :  
separatum fuit a me, separabor ab  
illo. Igitur meum non est, nisi quod  
mecum semper esse potuerit.  
Omittamus ergo aliena, inimica,  
55 contraria, quae nos a deo sepa-  
rant, et quae nostra sunt sequa-  
mur. Non pigeat virtutem appe-  
tere infirmitate deserta. Non sit  
taediosum hoc audire, quod pro-  
60 dest. Bono consilio illius rei damna  
sustineo, quae suscepta me peri-  
mere potuisset. Non est... ab illa  
via declinare, quam latrones obsi-  
dione vallarunt. Si spiritu vivi-  
65 mus, Christi vestigiis inhaeremus.  
Si Christum sequimur, debet in  
actibus apparere. | 103' b | Omnis  
arbor de fructu agnoscitur. Igitur,  
si quae sunt spiritus agimus, pla-  
70 cemur Christo : si autem quae car-  
nis sunt quaerimus, deo placere

## P

fabulis aut detractationibus separa-  
mur.

Illi non cesserunt periculis : nos  
deliciis superamur. Illi ut incipe- 30  
rent Christum sequi, sua omnia  
contempserunt.

Illi in rebus propriis largi, nos  
in extraneis cupidi.

Omittamus ergo aliena, inimica, 35  
contraria, quae nos a deo sepa-  
rant, et quae nostra sunt sequa-  
mur.

Non sit taediosum hoc audire  
bono consilio quod prodest. 40

Si spiritu vivimus, Christi vesti-  
giis inhaereamus. Si Christum se-  
quimur, debet in actibus apparere :  
omnis enim arbor de fructu agnos-  
citur. Igitur, si quae spiritus sunt 45  
agimus, placemus deo : si autem  
quae carnis sunt quaerimus, deo  
placere non possumus. Nolo te,

les sermons de l'Append. Aug. 4, n. 2;  
272, n. 7; 278, n. 2. 36 *deliciis*  
ms. 62 *Non est*] Après ces mots,  
renvoi à la marge, où l'on ne distingue  
plus que les syllabes *sur um*, peut-être  
ce qui reste d'*absurdum* disposé sur  
trois lignes. 65 pour *inhaereamus*.



R

P

non possumus. Nolo te, frater,  
ipse decipias : nolo falso christia-  
nitatis nomine glorieris, nolo fide  
75 ficta et non vera iustitia seduca-  
ris. Regnum dei non est in no-  
mine, sed in virtute. Res magna  
non potest sine labore conquiri,  
quia verum est illud quod ait psal-  
80 mista : *Propter verba labiorum tuo-  
rum ego custodivi vias duras*. Si non  
est vulgare quod quaerimus, non  
debet vulgare esse quod vivimus.  
Duae viae in evangelio designan-  
85 tur : una lata est, quae multos  
ducit ad mortem ; alia angusta et  
arta, per quam pauci ingrediuntur  
ad vitam. | f. 104 a | In una Chris-  
tus, in alia diabolus gerit princi-  
90 patum : habet unaquaeque semita  
suum ducem. Nunc unusquisque  
videat, in qua via ambulet, in quo  
calle discurrat. Nescio quomodo  
quisque ad Christum perveniat,  
95 qui in caelo est, quando illum ma-  
gis ducem sequitur, qui de caelo  
eiectus est. Rogo, quae est ista de-  
mentia, mortem velle, vitam nolle :  
sequi hostem, regem deserere : re-  
100 demptorem fugere, et interempto-  
rem diligere ? Certe in baptismo,  
christiane, renuntiaveras saeculo,  
renuntiaveras diabolo, ut ad eum  
qui te redemerat toto corde tran-  
105 sires. Cur promissionis tuae inme-  
mor, aliud habes in ore, aliud exer-  
ces in opere ? Cum enim nos ipsi  
et totum quod habemus illius sit,  
cur non ita servimus Christo, ut  
110 in nullo diabolo serviamus ? quare  
non ita boni, ut in nullo mali ?  
| 104 b | Quare non ita pulchri, ut

frater, ipse decipias,

nolo ficta et non vera iustitia sedu- 50  
caris. Regnum dei non est in no-  
mine, sed in virtute. Res magna  
non potest sine labore conquiri.

Nescio quomodo [neglegens] quis-  
que ad Christum perveniat, qui in 55  
caelo est, quando illum magis du-  
cem sequitur, qui de caelo eiectus  
est.

Cum enim et nos et ipsi et to-  
tum quod habemus illius sit, cur 60  
non ita servimus Christo, ut in  
nullo diabolo serviamus ? Quare  
non ita boni, ut in nullo mali ?  
quare non ita pulchri, ut in nullo

72 sqq. *Nolo te... nolo... nolo*] Cf. J.  
Baer « De operibus Fastidii » p. 17 ;  
Caspari « Briefe » etc. p. 17. 18. 122 et  
al. 74 *glorieris*] corrigé par con-  
jecture ; *gloriari* ms. 81 *duras*] Ps. 16,  
4. 83 *vivemus* ms. 97 *eiectus*]  
correction faite d'après P ; *iectus* R  
105 *promissionis* ms.



## R

- in nullo foedi ? Quare non ita sani,  
ut in nullo debiles simus ? Si mihi  
115 non sufficeret Christus ad prae-  
mium, recte amplius acciperem,  
aut alteri obsequium commodarem.  
Numquid inpotens est, ut de  
futuris taceam, in praesenti victum  
120 dare, qui vitam dedit ? Aut non  
potest praestare tunicam, qui fecit  
corpus ? Aut qui dedit animam  
corpori ante meritum, post meri-  
tum corpus animae non restituet ?  
125 Incredulae gentes cotidie utuntur  
creatura, et a deo negabitur iustis,  
quod impiis non negatur ? An nos  
magis illi in obsequiis desumus,  
quam ille nobis in commodis ? Plus  
130 in me habet ille quod arguat, quam  
ego in illo quod doleam | f. 104' a | ;  
contra cuius verbum veniens pos-  
sibile credo, quod ille impossibile  
iudicavit : duobus dominis servire  
135 posse me credo, quod implere non  
poteram, etiam si me eis aequaliter  
inpertirem. At nunc ecclesiam fre-  
quenter ingredior, et utinam in-  
gressus adessem. Labia orantes pal-  
140 pitant, et mens nutans absentat.  
Corpus ad domum dei venit, et ani-  
mus in secretario aut in foro aut  
in turpibus sortelogs remansit. So-  
nat lector, sacerdos praedicat, dia-  
145 conus disciplinae silentium clamat,  
et nos de calumniis et litibus mur-  
muramus. Et si quando quidem  
inopportunitate doctoris mens ad  
monita respiscat, pectus pugnīs  
150 caeditur, et totius hominis culpa  
in uno membro iniquo verbere  
vindicitur, ut manus ab iniustitia  
| 104' b | nec in ecclesia conquies-  
cat. Quid prodest, quod pectus

## P

foedi ? quare non ita sani, ut in 60  
nullo debiles simus ?

Numquid non potest in prae-  
senti victum dare, qui vitam de-  
dit ? aut non potest praestare tuni-  
cam, qui fecit corpus ? 65

At nos magis deo in obsequiis  
desumus, quam ille nobis in com-  
modis. Plus in me habet quod ar-  
guat, quam ego in illo quod do-  
leam. 70

Sonat lector, sacerdos praedi-  
cat, diaconus disciplinae silentium  
clamat : et nos de calumniis et liti-  
bus murmuramus.

Pectus pugnīs caeditur, 75

ut manus  
ab iniustitia nec in ecclesia con-  
quiescat. Quid prodest, si pectus

118 sq. *de futuris... in praesenti*] Cf.  
Baer, p. 16. 130 *arguet* ms. 139 *o-*  
*rantes*] pour *orantis* ? 145 *sil-*  
*tium clamat*] A Rome, par exemple  
« State cum silentio » ; en Espagne  
« Silentium facite », et maintenant en-  
core à Milan « Habete silentium ».

## R

- 155 tundis, si peccata intus inclusa non  
respuis ? Nihil prodest, quod ali-  
quis pro peccatis castigatur, si ite-  
rum ad peccata revertitur. Paucis  
verbis intus blandiris, et foris  
160 regressus tota virtute delinquis.  
Unde recte nobis Spiritus sanctus  
per Isaiam proclamat : *Populus hic  
labiis me honorat, cor autem eius  
longe est a me.* Rogo, si semper agi-  
165 mus quae hominum sunt, quando  
acturi sumus illa quae dei sunt ?  
Et si sermo noster et cogitatus et  
actus pro commodis carnis, pro  
avaritiae lucris, pro re publica, pro  
170 tributis expenditur, quando de  
caelestibus animus suspirabit ? Et  
nos dicemus cum Iudaeis : *Nos  
regem non habemus, nisi Caesarem.*  
| f. 105 a | Et quid mirum si sint  
175 qui nostro tempore falsum nomen  
relegionis usurpent, cum etiam sub  
apostolis, qui apostoli non erant,  
apostoli dicebantur ? Quos in Apo-  
calipsin dominus reprobavit. Multi  
180 enim sunt, quod peius est, qui  
iustorum et christianorum nomini-  
bus gaudent, sed ante oculos do-  
mini iusti non sunt. Ex favore mul-  
ti, ex amore multi, ex conparatione  
185 peiorum multi dicuntur sancti : sed  
non statim quisque hoc erit, quod  
ab homine dicitur, sed quod a deo  
probatur, et quod in conscientia  
sentitur. Quanti vident ad concu-  
190 piscendum, et apud homines casti  
creduntur, cum apud dominum  
adulteri iudicentur ? Quanti aliena  
rapere, non quia nolunt, sed quia  
non possunt, videntur innoxii ? et

## P

tundis, si peccata intus inclusa non  
respuis ? Nihil prodest, si aliquis 80  
pro peccatis castigatur, si iterum  
ad peccata revertitur.

Si semper agimus quae hominis  
sunt, quando acturi sumus illa  
quae dei sunt ?

Multi enim sunt, quod peius est, 85  
qui iustorum et christianorum no-  
minibus gaudent, sed ante oculos  
domini iusti non sunt.

Multi ex conparatione peiorum  
dicuntur sancti : sed non statim 90  
quisque hoc erit, quod ab homini-  
bus dicitur, sed quod a deo proba-  
tur [non quod in nomine conpro-  
batur], sed in conscientia sentitur.

Quantum aliena rapere, non quia 95  
nolunt, sed quia non possunt, vi-  
dentur [esse latant ; et fit in illis

164 a me] Esai. 29, 13. 169 pu-  
blica ms. 173 Caesarem] Ioh. 19,  
15. 178sq. in Apocal.] 2, 2. 181  
nominibus] suppléé à la marge. 192  
Avant *aliena*, on a ajouté plus tard  
entre les lignes un *non* qui paraît su-  
perflu.

93 sq. non quod in n. conprobat] Il  
ne semble pas impossible que cette  
ajoute de *P* provienne d'un exemplaire  
plus complet de *R*. 97-101 et  
fil... columbino] Passage maladroitement  
interpolé de S. Augustin, Enarr.  
in Ps. 102, n. 16. On remarquera l'hiatus  
choquant après *videntur*, et le manque  
de sens des mots *esse latant*.



## R

- 195 tamen apud dominum non est  
innocens, nisi qui etiam corde sit  
purus; apud quem non est iustus,  
nisi qui eius mandata compleverit:  
qui non solum amet proximum,  
200 sed etiam toto animo diligat ini-  
micum | 105 *b* |: qui non solum  
malum non faciat aut dicat, sed  
nec passus malitiam vicem reddat.  
Deus totam innocentiam in homine  
205 et intrinsecus et extrinsecus desi-  
derat invenire. Ceterum integra in-  
nocentia non est in illo, qui, licet  
factum malitiae non habeat, habet  
tamen votum. Non est innocens,  
210 quia vel sibi nocet; immo certus  
nocens est, quia nec sibi parcit:  
et qui sibi non parcit, cui, si possit,  
alteri pepercisset? Veni corde ad  
dominum tuum, veni et corpore.  
215 Vocet te ad militiam pietas, ante  
quam ira rapiat ad supplicium. Sed  
dicit aliquis: Iuvenis sum, subest  
mihi tempus aetatis; cum ad ma-  
turos annos pervenero, necesse est  
220 mihi de domini mei timore cogi-  
tare; utique est et mihi in animo,  
ad dominum meum quandoque  
reverti. Ecce tuo ore te teneo, quod  
voluntarius tuum sequeris inimi-  
225 cum. Quo vadis, qui dicis te quan-  
doque rediturum? | f. 105' *a* | Si  
non sunt mala, si non sunt perni-  
ciosa, quae appetis, quid illa post-  
modum fugienda confiteris? aut  
230 si illa sunt, quae oportet quando-  
que relinqui, quandoque paeniten-  
tiae voluntate damnari, quid de

## P

vox corvina: Cras, cras convertar.  
Non quaerit deus dilationem in  
voce corvina, sed confessionem in 100  
gemitu columbino.]

Dicit aliquis: Iuvenis sum, su-  
perest mihi tempus aetatis; cum  
ad maturos annos pervenero, ne-  
cesse est me de domini mei timore 105  
cogitare; utique est et mihi in ani-  
mo meo, quandoque reverti ad do-  
minum meum.

---

197 sqq. *apud quem non est iustus*  
etc.] Comp. p. 18 du Corpus de Cas-  
pari: «iustum autem non nisi illum, qui  
dei mandata servaverit.» 202 ma-  
lum] suppléé de 1<sup>re</sup> main au-dessus de  
la ligne. 211 sq. *parcet... parceret*  
ms. 216 *ira*] suppl. s. l. 228  
*postmodum*] Baer, p. 15, donne l'emploi  
de ce mot, à l'exclusion de *postea*,  
comme caractéristique du langage de  
Fastidius.

R

P

- via certa ad itinera incerta transcendis ? Quid sectaris aspera, et  
 235 plana derelinquis ? Quid per aetatis teneritudinem expeditionis illius necessitatem excuso, quam iam diu iuvenior et potui et debui suscepisse ? Futurum tempus ex-  
 240 spondeo, qui de crastino sum incertus. Apud veteres benedictio erat in agris : apud nos constat in animis. Illorum beatitudo apparebat in terris : nostra non latet in  
 245 caelis. Tunc qui sine filiis habebant uxores, maledicti putabantur a populo : nunc benedicti sunt, | 105' b | *qui uxores habent tamquam non habentes*. Dictum est ad  
 250 Adam, cum adhuc coniugem non haberet : *Non est bonum esse hominem solum* ; nunc autem e contrario dicitur : *Bonum est hominem sic esse. Tempus et tempus*, dicit  
 255 Ecclesiastes, *tempus amplectendi et tempus longe fieri a complexu*. Antiqui relinquebant patrem et matrem, ut adhaerere uxoribus : nunc christiani relinquunt parentes,  
 260 ut adhaereant Christo. Tunc erant *duo in carne una* : nunc sunt duo in spiritu uno. Quid ergo, dicunt, si ista facimus, profuit litteras didicisse ? Quis illius patrimonii, quod  
 265 in spe est, heres existet ? quis matrem solabitur ? quis familiam reget ? | f.106 a | quis clientes defensurus est ? quis postremo amicorum et civium obpropria tolerabit ? Haec adversus veram vitam principalia falsa sunt blandimenta : his dolis draco seducit, ut fallat. Matris et familiae hereditatis cu-

---

237 excusso ms. 239sq. *exspondeo*] Je ne trouve pas ce mot dans les lexiques. 249 *non habentes*] I Cor. 7, 29. 252 *solum*] Gen. 2, 18. *e contrario*] Cf. Baer, p. 23. 254 *sic esse*] I Cor. 7, 26. 256 *a complexu*] Eccle. 3, 1. 5. 261 *una*] Gen. 2, 24. 265 *existit* ms. 267 *regit* ms.

## R

## P

ram ingerit, ut homo ab hereditate aeterna et dei familia separetur ; sed ignita eius iacula armati, id est, scripturis ratione et veritate calcabimus, si plus de aeterna vita quam de transitoria cogitemus. Primum sine dubio consentirem saeculo, si in saeculo fideliter permanerem. Consentirém uxori, si casus non perspicerem nuptiarum. Quanti sponsi, quantae sponsae ante definitam conubii diem de saeculo recesserunt : ut nec temporalem haberent voluptatem, | 106 b | et ex voto perderent castitatem ? Quanti propter filios nunt, quorum steriles perseverent uxores ? quanti ad spem maximam eruditos filios crudeliter amiserunt, ut putes illos ad hoc nutrisse, ad hoc genuisse filios, ut dolerent ? quibus maior de sepultura luctus remansit, quam de nativitate laetitiae. Quanti uxores oderunt post nuptias, quas ante nuptias amaverunt ? quanti sua taedia magna auri pecunia compararunt ? quanti margaritas pro veneno dederunt ? | 106' a | Et ut reliqua, quae iufinita sunt, compendii studio praetermittam, unum, quod ad causam pertinet, intimabo : quia pudicitia ab his omnibus malis tuta est. Nam inter ista molestiarum calamitatumque naufragia castitas quieta et pura securitate perfruitur. Non habet corporis temporalem delectationem, quam tamen tribulationem apostolus nominavit, sed habet perpetuam in caelestibus mansionem. Non habet

---

280 *Primum sine dubio*] Cf. Caspari, Briefe... p. 57 milieu : « Primum quaero a te... »

284 sqq. *Quantum sponsi* etc.] Tout ce passage est à comparer avec l' « Epist. de castitate » de Fastidius, Caspari p. 127-130.

312 *nominavit*] I Cor. 7, 28 ; cf. Fastidius loc. cit. p. 146.



R

P

- 315 quod mors extrema auferat, sed  
habet quod vita aeterna custodiat.  
Non laetatur cum hominibus in  
saeculo, sed cum angelis in resur-  
rectione gaudebit. Non fit hilaris  
320 nativitate filiorum, sed nec maeret  
amissione perditorum. | 106' b |  
Non dignatur patrimonium terre-  
num possidere, quia paradisi pos-  
sessione spe certa laetatur. Villam  
325 non habet, sed nec tributum red-  
det. Caret proprietate, sed sollici-  
tudine non vexatur. Nihil praestat  
Caesari, qui se totum inpendit  
auctori. Mea vita non est mea. Vi-  
330 tam, quam acceperam, perdi-  
di. Nunc, quam habeo, mei domini  
sanguine comparata est. Emptus  
grandi pretio, non possum meam  
facere voluntatem. *Non est servus*  
335 *maior domino suo*. Numquid pos-  
sum illic beatus esse possessor, ubi  
meus dominus eguit, et servitia fa-  
mulorum sperare, ubi ille servivit ?  
Ille sanctis pedes lavit apostolis,  
340 et ego a melioribus exigo servitu-  
tem ? Ille, ubi capud reclinaret,  
non habuit, qui totum merebatur :  
| f.107 a | et ego totum concupisco,  
cui nihil debetur ? Quomodo po-  
345 test in illa regione dives fieri miles,  
in qua pauper est imperator ? Ne-  
mo me ad illas divitias provocet,  
quarum possessio generat servitu-  
tem, quarum dulcedo, dum delec-  
350 tat, occidit. Est pompa, quam oculi  
videant ; sed est sollicitudo, quae  
discruciet mentem. Mala officia  
sunt illarum rerum, quae inde  
fructum expectant, unde peccata  
355 conquirunt ; et dum quisque lu-  
cratur quod posteris derelinquat,  
seipsum aeterna mendicitate con-

Mea vita non est vita : vitam,  
quam acceperam, perdi- 110  
mei domini sanguine com-  
parata est. Emptus grandi pretio,  
non possum meam facere volunta-  
tem.

Ille, ubi caput reclinaret, non 115  
habuit, qui totum merebatur : et  
ego totum concupisco, cui nihil  
debetur. Quomodo potest in illa  
regione dives fieri miles, in qua  
pauper est imperator ? 120

[Quid est quod patres nostri tam  
solliciti fuerunt, nos tantum secu-  
ri ? Illi in lacrimis erant, ut ad  
gaudia pervenirent : nos e contra-  
rio in gaudio vivimus, ut ad lacri- 125  
mas perveniamus. Sed nescio quo-  
modo similes illis erimus in caelo,  
quibus per omnia dissimiles appa-  
remus in terris : quorum alter ac-  
tus, alter victus, alter est vestitus, 130  
alter est cogitatus. Illi in fame,

---

335 suo] Matth. 10, 24.

---

121-137 *Quid est quod* etc.] Je n'ai pu  
identifier la source de cette addition,  
mais il est certain que ces lignes sont  
bien dans le ton de R et des autres  
écrits de Fastidius.

## R

demnat. *Si totum mundum lucre-*  
*tur homo, dicit dominus, animae*  
 360 *autem suae faciat detrimentum,*  
*quid ei proderit? aut quam com-*  
*mutationem dabit pro anima sua,*  
 quando cuncta, quae aut acqui-  
 sivit, aut invasit, aut rapuit, in  
 365 hoc mundo reliquerit? Qua fronte  
 aut qua conscientia quaerit, quod  
 pro se pereclitante dare possit,  
 | 107 b | qui secum auferre nihil  
 potuit? Unde se vestiet nudus,  
 370 unde se captivus redimet, unde  
 caecus lumen videbit, qui sibi nihil  
 per elemosinas pauperum praepar-  
 ravit? Optabunt multi cum stultis  
 quinque virginibus, sed sero, quae  
 375 necessaria fuerint conparare; sed  
 cum ad vendentes eunt lumen  
 emere, in tenebris remanebunt. Et  
 hoc attende, frater carissime, quo-  
 modo in corporis infirmitate sine  
 380 aliqua mora remedium volumus  
 adhibere, ita aegrotanti animae  
 curam debemus inpendere, quam  
 in sacro fontis lavacro Spiritus  
 sanctus figurae suae iterum in-  
 385 pressionem signavit. Respiciamus ad  
 actus animae nostrae, quae in hac  
 vita pedagogium servandae hones-  
 tatis accipit: | 107' a | ipsa sibi  
 testis sit, ipsa se iudicet; et si

362 sua] Marc. 8, 36, 37. 364 aut  
 rapuit] ajouté en marge. 370 rede-  
 mit ms. 278 [frater carissime] L'é-  
 crit était donc adressé à un homme,  
 non à une femme, comme c'est le cas  
 du «De vita christ.» du faux Augus-  
 tin. 383 sacro [fontis lavacro] Cf.  
 Baer, p. 27.

## P

nos in deliciis; illi in frigore, nos  
 in calore; illi in ciliciis, nos in plu-  
 mis. Seniores tamen nostri et tanti,  
 qui sanctis fidem operibus proba- 135  
 verunt: nos vocibus, illi virtute  
 innocentes.] Et tamen apud domi-  
 num non est innocens, nisi qui  
 etiam corde sit purus: apud quem  
 non est iustus, nisi qui eius man- 140  
 data conpleverit, qui non solum  
 amet proximum, sed etiam toto  
 animo diligat inimicum... Deus to-  
 tam innocentiam et iustitiam in  
 homine intrinsecus et extrinsecus 145  
 desiderat invenire. ...Veni corde ad  
 dominum tuum, veni et corpore.  
 Vocet te ad militiam pietas, ante-  
 quam ira recipiat ad supplicium.  
 [Tu autem cum cotidie dicis, Fini- 150  
 tur hodiernus dies, et sic ero cras-  
 tino die, nescis quia subito venit  
 ira dei. Fratres, non tardetis con-  
 verti ad dominum: sunt enim qui  
 praeparant conversionem et di...] 155  
 Nos inaniter confitemur: illi sem-  
 per fideliter. [Facile enim dicere:  
 Deum scio, deum credo, deum servio;  
 sed neque scit, qui non credit: 160  
 neque credit, qui non diligit: neque  
 diligit, qui non timet: neque timet,  
 qui non servit: neque servit, qui

137-149 *Et tamen* etc.] Extraits  
 transposés ici de R lignes 194-216  
 avec changement fautif de *rapiat*  
 (l. 216) en *recipiat*. 150-155 *Tu*  
*autem* etc.] Nouvel extrait, également  
 mal placé, de l'Enarr. in Ps. 102, n. 16.  
 J'ai substitué *et di...* aux mots *eo di*  
 inintelligibles de P, à cause de *diffe-*  
*rent* qui suit dans Augustin le mot  
*conversionem*. 156 sq. *Nos ina-*  
*niter... fideliter*] Semble encore une  
 parcelle du texte de Fastidius, tout à  
 fait dans la note de R ci-dessus p. 4.  
 l. 32 sqq., comme de P, l. 121-137.

157-164 *Facile enim... contemnit*]  
 Extrait textuel du premier des opus-  
 cules publiés par Caspari, «Briefe», etc.,  
 p. 4.

## R

- 390 quid tale senserit contra discipli-  
nam esse commissum, ne cum  
saeculo pereat, ante saeculi incer-  
tum finem ipsa se damnet. Respi-  
ciat ad membra, quae in pernici-  
400 ciem suam contra se male erexit ;  
et unde inquinatum est aliquid,  
inde purgetur. Salutem suam ani-  
ma, quam per laetitiam perdidit,  
reparet per tristitiam. Risus con-  
405 vertatur in luctum, crapula ieiunio  
digeratur ; et si temeritas usque  
ad crimina maiora prorupit,  
etiam licita contemnenda sunt,  
tantum ut illicita resolvantur.  
410 Multo durius est, poenis quam vo-  
luntate castigari ; et melius est,  
igne conscientiae quam gehennae  
ardore torqueri. Caro, quae crimen  
letale commisit, a lacrimis otiosa  
415 esse non debet : anima, quae vitae  
statum perdidit, neglegens non sit  
a luctu. | 107' b | Nullus hominum  
in pecudis damno laetatur : quanto  
magis in morte animae ad dei ima-  
420 ginem factae totum doloris pondus  
unusquisque debet effundere ? Vi-  
deamus illos, qui aut adfines, aut  
amicos, aut propinquos amittunt :  
quomodo lugent, quomodo flent,  
425 quomodo non rident, nec epulan-  
tur, et in aliena amissione omnino  
maerent omnes et lugent. Nulla  
tunc sollicitudo rei publicae, nulla  
in conviviis iucunditas, nulla in  
430 conloquiis lenitas exhibetur...

## P

in multis contemnit.] *Regnum dei intra vos est*, dominus clamat. Non 165 sunt onerosa volentibus evangeliorum arma, sed levia. Agnosce ergo, frater, quod regnum dei non in solo nomine, sed in virtute consistit. Esto ergo simplex et purus et fir- 170 mus in fide, sicut sanctus Abraham, ut facias omnia mandata dei.

[Quam obliqutionem a nobis intercessionibus sanctorum ut ex integro dignetur auferre, ita pro 175 victu et vestitu tantum mundanis actibus occupemur, ut nobis maior pars vitae nostrae remaneat, in qua lectioni et orationi vacantes, quod animae nostrae in aeternum 180 proficiat, requiramus. Quam rem ipse dominus praestare dignetur, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat in saecula saeculorum. Amen.] 185

411 est] et ms. 414 letale ms.  
418 pecudis] corr. de pecodis 430  
exhibetur] Le texte finit fruste avec ce  
dernier mot du quaternion.

164-172 *Regnum... dei*] Ces lignes, elles aussi, ont toute chance de provenir de quelqu'un des opuscules de Fastidius : cf. ci-dessus R p. 5, l. 76 sq. ; et, pour *Esto e. simplex* etc., la dissertation de Baer, p. 24. 173 sq. *Quam obliqutionem* etc.] Manque évident de liaison, résultant d'un passage omis par le compilateur de l'homélie, passage dans lequel Fastidius opposait le manque de droiture à la simplicité qu'il venait de louer dans Abraham. Le reste de la courte péroraison est vraisemblablement, la dernière phrase certainement, de la façon de Césaire lui-même.

Ce m'est une vraie satisfaction que d'avoir enfin tiré ces vieilles pages du carton où elles gisaient depuis tant d'années. D'abord, ce morceau latin inédit de la première moitié du V<sup>e</sup> siècle valait sûrement la peine d'être publié, ne fût-ce qu'au point de vue philologique, et à cause des citations bibliques étrangères à la Vulgate. Puis, comme j'avais tant fait que de le faire photographier, et que je l'avais signalé au public dès 1913<sup>1</sup>, autant valait ne pas laisser prendre les devants par un autre, comme il m'est arrivé tout dernièrement encore<sup>2</sup>.

Mais, dira-t-on, que résulte-t-il de ce nouveau texte, par rapport à la question Fastidius ?

Au premier moment, je n'y avais vu qu'une autre adaptation, pareillement césarienne, des matériaux utilisés dans l'*Excarphum* du cod. Palat. 216<sup>3</sup>. C'était, je crois, une erreur. L'*ἀνέκδοτον* de Reichenau constitue évidemment ce qui reste de l'*Epistola ad Fatalem* que Césaire avait sous les yeux : c'est cela qu'il transcrit dès le début, se contentant de le faire précéder de ces mots : *Rogo vos filii, et paterna pietate commoneo*. Ce qui suit, jusqu'à la brève conclusion césarienne, c'est-à-dire environ 170 lignes sur 185, ne consiste presque qu'en fragments de notre nouveau texte, fragments parfois transposés, plus ou moins correctement copiés, plus ou moins heureusement agencés. Il n'y a que deux exceptions : les lignes 97-101 et 150-155, empruntées à l'Énarration de S. Augustin<sup>4</sup> sur le Ps. 102, n. 16, et les lignes 157-163 qui font partie de la première lettre de l'Anonyme de Caspari, p. 4.

Mais alors, dira-t-on, si c'est la pièce du ms. de Reichenau que Césaire a connue comme étant le *De vita christiana ad Fatalem*, l'argument pour l'attribution à Fastidius du *Corpus pelagianum* de Caspari croulera du même coup ?

C'est aller trop vite en besogne. D'abord, le titre de l'*Excarph-*

1. *Études, Textes, Découvertes*, p. 26. L'annonce se terminait par les mots : « Je me propose d'en publier le texte à la prochaine occasion. » J'ai prêté la photographie, sur sa demande, au Rév. J. H. Baxter, professeur à l'Université de St. Andrews, en avril 1922.

2. J'entends parler des *Testimonia adversus Pelagium*, publiés dans la *Rev. Bén.*, XLIII (1931), pp. 142-144, et dès 1653 par Jérôme Vignier ! D'eux aussi j'avais écrit dans mes *Études...* p. 83 : « Opuscule inconnu, semble-t-il, auquel je consacrerai prochainement une note spéciale. »

3. *Études...* p. 26.

4. Elles sont là si mal traitées, et si peu à leur place, la première citation surtout, que je doute que l'insertion soit le fait de Césaire lui-même : remarquer qu'elle est précédée, l. 96 sq, d'une phrase de Fastidius laissée incomplète, *videtur esse...* et des deux syllabes *latant* dont on ne sait à quoi elles appartiennent.



*sum* n'est pas la seule raison à invoquer en faveur de la dite attribution : il y a de plus, et surtout, les rencontres multiples des six lettres ou traités avec l'apocryphe augustinien, le *De vita christiana*, si bien mises en lumière par le Dr Baer, qu'elles m'ont jadis forcé moi-même à reconnaître que l'un n'empêchait pas l'autre, et que le tout provenait certainement d'un même auteur.

Puis, le fait que Césaire utilise également dans l'*Excarpsum* certaines phrases de tournure aussi fastidienne que le reste<sup>1</sup>, et qui peuvent avoir fait partie de la portion manquante du texte de Reichenau, plus un passage du premier document du *Corpus* de Caspari, autorise l'hypothèse qu'il disposait d'un exemplaire des opuscles de l'évêque breton comprenant à la fois et notre ἀνέχδοτον et au moins la première lettre *Honorificentiae tuae*. C'est ainsi que, pour écrire sa « *Regula sanctorum virginum* », Césaire s'est servi d'un manuscrit où l'*Ordo monasteriorum* était suivi de la *Regula Augustini*, comme l'ont démontré Dom Lambot et Dom De Bruyne<sup>2</sup>.

L'identité du sujet traité, à savoir, en quoi consiste véritablement la vie chrétienne, conduit au même résultat : on sait que c'était là un thème de prédilection pour les pélagiens, et pour Fastidius en particulier. Quel que soit l'objet spécial qu'il ait en vue, les richesses, la chasteté, etc., il ne se lasse point de revenir à ce thème général ; si bien qu'on pourrait éditer l'ensemble de ses opuscles sous le titre commun : *De vita christiana*.

Naturellement, l'essentiel sera de se rendre compte si le style du morceau édité ci-dessus est conforme à celui des sept opuscles jusqu'à présent reconnus comme étant de Fastidius. Je ne puis présentement entrer à ce sujet dans les détails nécessaires, c'est une tâche qu'il me faut laisser à d'autres. Tout ce que je puis dire, c'est que l'examen sommaire que j'ai fait pour moi-même m'a laissé la conviction que rien, dans notre inédit, ne diffère sensiblement du langage habituel de l'écrivain breton, et que toute la manière, aussi bien que nombre de traits de détail, produisent une impression plutôt favorable à l'identité d'auteur.

GERMAIN MORIN

---

1. Par exemple, lignes 93 sq., 121-137, 156 sq., 164-172, du texte reproduit ci-dessus, colonne de droite.

2. Voir *Rev. Bénéd.*, XLI (1929), p. 338 ; XLII, p. 326.



# DIE ECHTHEIT DES AUGUSTINISCHEN SERMO 351

Beschäftigt mit der Zusammenstellung ausgewählter Texte zur Busslehre des hl. Augustinus, sehe ich mich genötigt, zu der noch immer verschieden beantworteten Frage Stellung zu nehmen, ob der für die Erkenntnis des Busswesens besonders ergiebige sermo 351 wirklich dem Kirchenvater zugeeignet werden darf. Erasmus hat ihn ebenso wie den folgenden sermo 352 als erster angezweifelt mit der Begründung, dass beide "plurimum discrepare ab Augustino". Die Mauriner, die darüber berichten, erklären dagegen den Zweifel für unberechtigt: « Sed ipsius sane et doctrinam uterque habet et stilum, nostro iudicio. » Sie weisen darauf hin, dass Possidius in seinem *Indiculus* (c. 8) beide ausdrücklich erwähne, und dass sermo 351 mehrfach von Florus († um 860) unter dem Titel « liber de paenitentia » zitiert würde<sup>1</sup>. In neuerer Zeit hat sich Portalié, ebenfalls mit Berufung auf die angebliche Verschiedenheit des Stiles und der Sprache, der Meinung des Erasmus angeschlossen<sup>2</sup>, desgleichen Vacandard<sup>3</sup> und Tixeront<sup>4</sup>, während Loofs<sup>5</sup> u. Seeberg<sup>6</sup> beide Predigten unbedenklich für augustinisch ansehen. Sehr entschieden tritt für die Echtheit Hünemann ein, der "die allgemeine Phrase" von dem nichtaugustinischen Stil nicht als triftigen Grund für die Ablehnung gelten lässt<sup>7</sup>. Demgegenüber gibt K. Adam das "plurimum discrepare ab Augustino" zu und sucht das Urteil auch durch Herausstellung einer Reihe von "Besonderheiten" zu erhärten. Im Hinblick aber auf das in jeder Beziehung augustinische Gedankengut, das beide Predigten aufwiesen, glaubt er trotzdem an der Echtheit festhalten zu müssen, und sucht die formalen Abweichungen aus dem gereiften Alter des Predigers sowie aus der besonderen Tendenz, die er

---

1. MIGNE, P. L. 39, 1535.

2. *Dictionnaire de théol. cath.* I. 2310.

3. *Études de critique et d'hist. relig.* 1910, 98.

4. *Hist. des dogm.*<sup>7</sup> 1924, 421 A. 2.

5. *Lehrb. der Dogmengesch.*<sup>4</sup> 1906, 342.

6. *Lehrb. der Dogmengesch.*<sup>3</sup> 1923, 385 A. 3.

7. *Die Busslehre des hl. Augustinus.* 1914, 20 f. A. 1.

verfolgt hätte, zu erklären<sup>1</sup>. Am eingehendsten hat indes Batiffol die Frage erörtert in einem besonderen Excurs, den er der 6. Auflage seiner *Études d'histoire et de théologie positive* (1920) beifügte<sup>2</sup>. Während er in den früheren Auflagen den sermo 351 als schlechthin augustinisch verwertet hatte<sup>3</sup>, ist er jetzt zu einem glatt ablehnenden Urteil gekommen: Die Predigt könnte unmöglich von Augustinus stammen aus Gründen der Logik, des Geschmacks, der Sprache, aber auch weil sie Lehrmeinungen vertrete, die in Widerspruch zur Auffassung des Kirchenvaters ständen, und schliesslich noch, weil die zitierten Psalmtexte nicht immer genau mit der von Augustinus gebrauchten Form übereinstimmten<sup>4</sup>. Der Verfasser wäre höchstwahrscheinlich ein Bischof aus der Nachbarschaft Augustins und von ihm stark beeinflusst. Den sermo 352 übrigens hält Batiffol in Gegensatz zu Erasmus für unzweifelhaft augustinisch und findet den Unterschied zwischen ihm und dem sermo 351 "extrêmement sensible" (357).

Die gewichtige Stimme des bekannten Forschers kann nicht überhört werden. Deswegen hielt ich eine neue Durchprüfung des sermo für notwendig. Ihr Ergebnis ist, vorweg gesagt, die feste Ueberzeugung von seiner Echtheit. Die dagegen geltend gemachten Gründe erinnerten mich unwillkürlich an das bekannte Wort Harnacks von der Methode des böswilligen Staatsanwalts, womit er das Verfahren der tendenzkritischen Schule Baur's treffend kennzeichnete. In schulmeisterlicher Art wird mit dem Kriterium des spezifisch Augustinischen jeder einzelne Ausdruck peinlich geprüft und jedwede geringfügigste Abweichung als Instanz gegen die Echtheit gebucht, als ob es für den Stil, die Sprache und das Gedankengut des Kirchenvaters einen förmlichen Kanon gäbe, der alles Ungewöhnliche, d. h. nicht mehrfach aus seinem Schrifttum zu Belegende, ausschliesse. Niemand, der sich näher mit Augustinus beschäftigt, wird die ausgeprägte Eigenart seiner Schriften verkennen, aber ebenso darf man auch nicht die Gefahr übersehen, die darin liegt, dass man den Begriff des "Augustinischen" subjektiv verengert und dann notwendig

---

1. *Die kirchl. Sündenvergebung nach dem hl. Augustin.* 1917, 7 ff. A. I.

2. S. 337-362.

3. Vgl. Aufl. I. S. 211.

4. L'auteur n'est sûrement pas Augustin: il le montre par des fautes de logique, des fautes de goût, des fautes de latin: et le montre par des fausses notes doctrinales qui ne sauraient être d'Augustin. Il le montre aussi par l'usage qu'il fait d'un texte du psautier qui n'est pas exactement celui dont se sert Augustin (356 f.).

zu falschen Folgerungen kommt. Glücklicherweise liegt die Sache in unserem Falle so, dass das weitaus meiste, was in dem sermo als unaugustinisch beanstandet wird, sich auch in den anerkannt echten Schriften des Kirchenvaters nachweisen lässt. Contra factum non valet argumentum. Sehen wir uns nunmehr die Beanstandungen näher an, indem wir die Prüfung zunächst unter dem formalen, dan unter dem inhaltlichen Gesichtspunkt vornehmen.

## I

Batiffol vermisst in dem Sermon die den Predigten Augustins eigene Frische und Lebendigkeit, den unmittelbaren Kontakt mit den Zuhörern, den eindringlichen Appell an sie; er habe mehr den Charakter einer Abhandlung als einer Predigt (S. 338). Die streng eingehaltene Einteilung — Einleitung, drei Hauptpunkte, Schluss — widerspreche ganz der Uebung des Kirchenvaters, wäre für den Reichtum seiner Inspiration einfach unerträglich. Durch die schulmässige Symmetrie suche der Verfasser nur die Armseligkeit seiner Gedanken auszugleichen (S. 343) <sup>1</sup>. Es ist nun gewiss richtig, dass unsere Predigt sich durch eine verhältnismässig ruhige Darstellungsart von anderen augustinischen Predigten abhebt, aber keineswegs von allen. Es wäre ein Leichtes, bei einer Reihe von ihnen den gleichen lehrhaften, ruhigen Ton nachzuweisen. Eine solche Verschiedenheit ist ja auch nur zu natürlich. Gerade bei einem so gottbegnadeten Redner, bei dem die Gedanken zumeist aus der Inspiration der Stunde fliessen, werden die Predigten eine verschiedene Färbung annehmen je nach dem Gegenstand, der Situation und nicht zuletzt auch nach der persönlichen Stimmung. Anerkanntermassen sind die Predigten Augustins aus seiner späteren Periode weniger schwunghaft und schmuckloser als die früheren <sup>2</sup>. Sermo 351 stammt nun jedenfalls aus den späteren Jahren des Kirchenlehrers. Die donatistischen und pelagianischen Kämpfe liegen hinter ihm und klingen nur noch in gewissen Anspielungen und Argumenten leise nach, während die Predigten aus der Zeit des Kampfes stark polemischen Geist atmen. Sodann ist

---

1. Vgl. auch Adam (S. 7): "Die Sprache ist zuweilen hart und geschraubt, die Beweisführung streng logisch und bestimmt, ohne jene affektvolle Unmittelbarkeit, elastische Beweglichkeit und redselige Ueppigkeit, die man in den übrigen Reden des Heiligen findet".

2. Vgl. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchl. Liter.* IV, 1924, 495.

unsere Predigt, worauf Adam mit Recht hingewiesen hat (S. 9), nicht bloss an die Gläubigen gerichtet, sondern auch als eine Art Pastoralanweisung für die Vorsteher der Kirche gedacht, eine Annahme, die besonders durch die ausführliche Darlegung der Grundsätze nahegelegt wird, an die sich der kirchliche Richter beim Einschreiten gegen die Sünder zu halten habe<sup>1</sup>. Unter diesen Umständen erklärt sich aber sowohl der ruhigere Ton als auch die thematische Gestaltung der Predigt ganz natürlich, abgesehen davon, dass es bei aller Hochschätzung des "impromptu gracieux" (Batiffol 338) doch reichlich weit geht, die Einhaltung einer festen Disposition nur als Bekundung von Gedankenarmut anzusehen. Auch die schon von Adam als auffällig empfundene, von B. (ebd. A. 1) als unaugustinisch glatt abgelehnte Anrede "vestra eruditio" (2, 2) statt "vestra caritas", "vestra sanctitas", erscheint im Hinblick auf die besondere Zuhörerschaft motiviert. Uebrigens findet sich jene Anrede auch in einem der 1930 von G. Morin edierten "Sancti Augustini sermones post Maurinos reperti" (Miscellanea Agostiniana I, Mai 94, 2 [334, 25]), ein Beweis, wie vorsichtig man bei einem Schluss von einer singulären Wendung auf die Unechtheit eines Textes sein muss<sup>2</sup>.

Vor allem aber darf bei der Beurteilung die formale Verschiedenheit nicht ungerechtfertigt übertrieben und das unzweifelhaft Augustinische, das der Sermo aufweist, übersehen werden.

1. 4, 9; vgl. auch die Mahnung an den "dispensator panis caelestis" in 3, 4 und den Hinweis auf "nos quoque antistites ad altare assistentes" in 3, 6.

2. Adam beurteilt weiter als "fremd" die Ausdrücke "ecclesiae provinciales" und "stipendiaria multitudo" (3, 5) zur Bezeichnung der Laien. Tatsächlich ist Augustinus das Bild ganz vertraut. Batiffol verweist dafür auf ep. 157, 37; En. in Ps. 110, serm. 1, 10; En. in Ps. 103, serm. 3, 9; De catech. rud. 43; De op. monach. 5, 6; 15, 16; 16, 18; 23, 27. Dazu kämen noch En. in Ps. 90, serm. 1, 10; in Jo. tr. 122, 3; serm. 303, 17, 15. Ebensowenig ist der Vermerk, dass wir "inter ipsa sacramenta mentimur", wenn wir beim Beten der 5. Vater-unserbitte uns ohne Sünde fühlten (3, 6), wie Adam meint, "ungewöhnlich". Vgl. serm. 81, 3, 4 ff.; serm. 19, 2; De nat. et gr. 34, 38. Dasselbe gilt von dem Vergleich der Lehrer, die kein gutes Beispiel geben, mit steinernen Wegetafeln (4, 11). Sermo, 199, 1, 2 und sermo 373, 4, 4 bringen dasselbe Bild. — Uebrigens wäre bei der Beurteilung solch einzelner Besonderheiten wohl auch zu berücksichtigen, dass Augustinus nach einer Bemerkung in den Retractationes (2, 67) nur einen Teil der Predigten selbst diktiert hat, während die andern von Zuhörern mitgeschrieben und von ihm nur einer Durchsicht unterzogen wurden (vgl. die Praefatio der Mauriner in P. L. 38, 15). So besteht die Möglichkeit, dass der eine oder andere ihm weniger geläufige Ausdruck und vor allem auch gewisse Inkorrektheiten der Sprache auf Rechnung des Schreibers zu setzen wären. — Für die von A. als "ungewöhnlich" erachtete Formel "antistites, per quos illi in ecclesia claves ministrantur" (4, 9) vgl. Mai 125, 2 (Misc. Ag., I, 355, 7): "ministres ecclesiae suae, per quos manus imponitur paenitentibus".



Es ist keineswegs so, dass er eine trockene, langweilig doktrinaire Darlegung wäre. Bei aller Ruhe bekundet er überall ein tiefes, für die ganze Not der Menschheit aufgeschlossenes Empfinden, verbunden mit einer reichen seelsorglichen Erfahrung, ob er nun spricht von der allgemeinen Sündhaftigkeit und der Unvollkommenheit alles menschlichen Tugendstrebens (3, 3-4) oder sich ergeht über die *peccata quotidiana*, denen insbesondere die christlichen Laien ausgesetzt sind (3, 5), oder ob er dem Tod-sünder wirksamst die Grösse der Gefahr vor Augen führt, in die er sich durch die Trennung von der Kirche und damit vom Reiche Gottes gebracht hat (4, 7-8), oder die Schwierigkeiten kennzeichnet, die sich dem Seelsorger bei der Durchführung der Kirchenzucht entgegenstellen (4, 10). Besonders aber kann der Aufruf zur Busse im Schlusskapitel (5, 12) in Bezug auf Wärme und Eindringlichkeit den Vergleich mit andern augustinischen Predigten aufnehmen.

Echt augustinisch ist, worauf schon Hünemann hingewiesen hat, die reiche und eigenartige Verwertung der hl. Schrift, die organische Verflechtung und Fortführung der Gedanken an der Hand von Bibeltexten, deren allegorisierende Andeutung mitunter erkünstelt ist, aber sich immer durch Parallelen aus zweifellos echten Schriften des Heiligen belegen lässt. Gleich das erste Kapitel bietet ein lehrreiches Beispiel dafür, indem er nicht weniger als sieben Schriftstellen mit einer gewissen Weitschweifigkeit homiletisch verarbeitet hat und in der Verknüpfung der durch diese Texte nahegelegten Gedanken durchaus nicht die bei Augustinus übliche "elastische Beweglichkeit und redselige Ueppigkeit" vermissen lässt.

Was schliesslich den Stil des grossen Bischofs am besten kennzeichnet und ihn nachgerade unnachahmbar macht, das sind die kurzen, geistvollen Antithesen, mit denen er die Rede würzt. Auch in dieser Beziehung besteht unser *sermo* gut die Probe. Ein paar Beispiele seien zum Beleg herausgehoben:

*Magisque iustificatus descendit de templo publicanus ille peccatorum confessione sollicitus quam pharisaeus meritorum numeratione securus (I, 1).*

Zu Ps. 137, 6 (*Excelsus Dominus et humilia respicit et excelsa a longe cognoscit*): *Illa ergo respicit, ut attollat; ista cognoscit, ut deiciat (ebd.).*

*Aliud est se levare ad Deum, aliud est levare se contra Deum. Qui ante illum se proicit, ab illo erigitur; qui adversus illum se erigit, ab illo proicitur. Alia est enim soliditas magnitudinis, alia*



est inanitas inflationis. Qui foris tumescit, intus tabescit (ebd.).

Ad hoc enim lex data est, ut vulnera ostenderet peccatorum, quae gratiae benedictio sanaret. Ad hoc lex data est, ut superbo infirmitatem suam notam faceret, infirmo paenitentiam suaderet (ebd.).

Nullus transit ad Christum, ut incipiat esse, quod non erat, nisi eum paeniteat fuisse, quod erat (2, 2).

Quid ergo cupimus nisi ita non esse, ut nunc sumus? et quid ingemiscimus nisi paenitendo, quia ita sumus (3, 3)?

Illud enim ex primitiis novi hominis, hoc ex reliquiis veteris dictum est (3, 6).

Sed neque facilius ab inimico deicimur, quam cum eum superbiendo imitatur; nec vehementius eum prosternimus, quam cum humilitate Dominum sequimur; nec acriores ei dolores infligimus, quam cum plagas peccatorum nostrorum confitendo et paenitendo sanamus (ebd.).

Quo pacto Deus dignatur ignoscere, quod in se ipse homo dedignatur agnoscere (4, 7)?

Quomodo... in illa invisibilia sancta sanctorum intrare audebit aut poterit, qui medicinam caelestis disciplinae contemnens noluit paulisper a visibilibus separari (4, 8)?

Non est enim hoc sanitatis certum consilium, sed malevolentiae vanum solatium (5, 11).

Non enim quaerunt homines caritate studiosa, quod praedicent ad imitationem, quomodo quaerunt iniquitate suspiciosa, quod murmurent ad deceptionem (ebd.).

Nemo enim recte fugit ab illo nisi ad illum, ab eius severitate ad eius bonitatem (5, 12).

Qui enim clamando non tibi persuasit, ut non recederes, parcendo clamat, ut redeas (ebd.).

Intuere ergo Petrum praesumentem accusatum, timentem vulneratum, flentem sanatum (ebd.).

Quid perdit, cum supplicat Deo, qui salutem perdere non dubitavit, cum offenderet Deum (ebd.)?

Wie der Stil, so sind auch gewisse Ausdrucksweisen, Bilder und Gedanken spezifisch augustinisch. Ich erinnere an die Wendung "Ascendat homo adversum se tribunal mentis suae" (4, 8 und sermo 20, 2) sowie an das schon erwähnte, jetzt als augustinisch erwiesene "vestra eruditio". Dass die Kirche ihre Kinder bei der Taufe mit Schmerzen gebiert (2, 2), wird ebenso in sermo 216, 7 dargelegt<sup>1</sup>. Dass die Bezeichnung der Laien als "stipendiaria

1. Sermo 351, 2, 2: Una est, quae novum hominem parturit, donec per baptis-

multitudo" und "ecclesiae provinciales" (3, 5) durchaus augustinish ist, haben wir schon gesehen. Mit Recht hat Hünemann sodann die dem Kirchenvater geläufige Einteilung der Busse in drei Arten hervorgehoben (2, 2)<sup>1</sup>. Auf weitere gedankliche Uebereinstimmungen kommen wir im folgenden zurück.

Hier sei zunächst noch die von Batiffol (357) urgierte Schwierigkeit bezüglich der verschiedenen Form der verwerteten Psalmtexte erledigt. B. notiert in ganzen drei Fälle, wo die Zitate in sermo 351 von dem bei Augustinus üblichen Text abweichen<sup>2</sup>. Tatsächlich liegt die Sache aber so, dass der Kirchenvater sich auch sonst beim Zitieren nicht immer genau an eine bestimmte Textform hält. Schon ein paar von mir aufs Geratewohl gemachte Proben zeigen das. Der in der vorigen Anmerkung mitgeteilte Text Ps. 50, 5 erscheint z. B. in sermo Denis 9 (Misc. Ag. I 42, 17) in folgender Form: "Quoniam iniquitatem meam ego agnosco, et *delictum* meum *ante* me est semper", und drei Zeilen später wird die letzte Vershälfte wiederholt in der Fassung "et *peccatum* meum *ante* me est semper". Man darf also diese in sermo 351 uns begegnende Form keineswegs als nichtaugustinisch hinstellen, und ebenso werden dann auch die beiden anderen Abweichungen kein begründetes Bedenken erregen können<sup>3</sup>.

num salutare omnium praeteritorum fiat ablutio peccatorum; ut tamquam puero nato dolores transeant, quibus viscera urgebantur ad partum, et tristitiam laetitia consequatur. Sermo 216, 7: Ecce uterus matris ecclesiae, ecce ut te pariat atque in lucem fidei producat, laborat in gemitu suo. Nolite vestra impatentia viscera materna concutere et partus vestri ianuas angustare. Vgl. auch Ann. in Job 39.

1. Dagegen ist die von ihm ebenfalls vermerkte Meinung, dass der Vollzug der Ehe aus sinnlicher Begierde sündhaft sei (3, 5), zwar auch vielfach bezeugt, aber zu sehr Gemeingut der Väter, als dass sie als spezifisch augustinish anzusprechen wäre. Eher angebracht wäre noch der Hinweis auf die in dem gleichen Zusammenhang erwähnte Auffassung, dass der Streit vor Gericht für Christen in jedem Falle sündhaft sei (vgl. *Enchir.* 78, 21). Auch die Theorie, auf die Adam verweist, dass viele kleine Sünden eine grosse ausmachen (3, 5), war in jener Zeit so verbreitet, dass sie als Merkmal augustinishen Ursprungs kaum verwertet werden kann.

2. Ps. 33, 19 in serm. 351, 1, 1: "*Prope* est Dominus", während Augustinus sonst sage "*Juxta* est Dominus". Ps. 119, 7: "*impugnabant* me *valde*" (351, 3, 3) gegenüber "*debellabant* me *gratis*". Ps. 50, 5: "Quoniam *facinus* meum ego agnosco, et *peccatum* meum *ante* me est semper" (351, 4, 7) gegenüber "Quoniam *iniquitatem* meam ego agnosco, et *delictum* meum *coram* me est semper".

3. Als weitere Beispiele für die freie Zitationsweise Augustinus seien angeführt: Ps. 135, 6: "portantes *germina* sua" in En. in Ps. 120, 2, dagegen: "portant *manipulos* suos" in En. in Ps. 125, 14; ferner Ps. 5, 5: "Mane *astabo* et *videbo*" in En. in Ps. 5, 5, dagegen: "Mane *astabo tibi* et *contemplabor*" in En. in Ps. 143, 11.

## II

Um nunmehr auf die von Batiffol herausgestellten inhaltlichen Schwierigkeiten einzugehen, so setzt er gleich beim ersten Satze ein: *Quam sit utilis es necessaria paenitentiae medicina, facillime homines intelligunt, qui se homines esse meminerunt.* Diese Behauptung verrate sofort eine nur schwache Psychologie. Aber noch schwächer sei des Verfassers Logik. Er stütze die Behauptung auf Schrifttexte: die Menschen erkannten sehr leicht den Nutzen der Busse, wofern sie sich erinnerten, dass sie Menschen seien; denn es stehe geschrieben, dass Gott den Stolzen widerstehe und den Demütigen seine Gnade gebe... Da fehle der Zusammenhang, ein Mangel, der in dem sermo immer wieder festgestellt werden könnte<sup>1</sup>. — Dem scharfen Kritiker ist aber offenbar entgangen, dass der beanstandete Gedanke echt augustinisch ist. Anknüpfend an 1 Cor. 3, 4 (nonne homines estis?) und an Ps. 81, 6 (ego dixi, dii estis), liebt es der Kirchenvater, die Erkenntnis, "dass wir Menschen sind", als die naturgemässe Bekundung der Demut und damit als die unerlässliche Voraussetzung für den Aufstieg zu Gott hinzustellen.

In Jo. tr. 124, 4: Audite in Psalmis: "Ego dixi, dii estis et filii excelsi omnes" (Ps. 81, 6). Ad hoc ergo vocat nos Deus, ne simus homines. Sed tunc in melius non erimus homines, si prius nos homines esse agnoscamus, id est, ut ad illam celsitudinem ab humilitate surgamus, ne cum putamus nos aliquid esse, cum nihil simus, non solum non accipiamus, quod non sumus, sed et amittamus, quod sumus.

Mai, Sermo 22, 2 (Misc. Ag. I 315, 25 sq.): O homo, vide, quia homo es. Propter te Deus homo est: et tu non vis agnoscere, quia homo es? Qui nolunt agnoscere, quia homines sunt, fratres, attendamus. Qui nolunt agnoscere, quia homines sunt? Qui se iustificant et Deum culpant.

Confess. 9, 13, 34: O si cognoscant se homines homines, et qui gloriatur, in Domino gloriatur<sup>2</sup>.

Das ist genau das Gleiche, was der Einleitungssatz unserer Predigt ausdrückt: Wer sich demütig bewusst ist, ein Mensch zu sein, d. h. ein Mensch mit der für seine Natur unvermeidlichen Unvollkommenheit und Sündhaftigkeit, der wird sehr leicht die Notwendigkeit und den Nutzen der Busse erkennen,

1. C'est de l'incohérence, et une incohérence dont nous relèverons d'autres spécimens, une incohérence habituelle. S. 343.

2. Aehnlich serm. 166, 2 und serm. 21, 6.

während die überhebliche Selbstgerechtigkeit der Busse entraten zu können vermeint. Ich wüsste nicht, was in dem geistvoll antithetisch formulierten Satze unpsychologisch sein sollte, ebensowenig wie ich einen Mangel an Logik darin finden kann, wanner erläutert wird mit dem Hinweis auf das Psalmwort, "wer sich selbst erniedrigt wird erhöht werden", sowie auf das Beispiel des Pharisäers und des Zöllners. Nach Form und Inhalt ist der Gedanke somit im Gegenteil ein starkes Indiz für den augustianischen Ursprung, anstatt dass er gegen ihn spräche.

Nicht minder unbegründet ist es, wenn B. die Ausführungen des sermo allenthalben "vulgär" findet (S. 343 f.). Als bezeichnend führt er folgende Sätze aus dem I. Kapitel an:

Solus enim Deus arrogans non est, quantacumque se praedicatione laudaverit...

Alia est enim soliditas magnitudinis, alia est inanitas inflationis...

Et ne opineris eius altitudinem in oculis hominum per sublimitates fieri corporales.

Non ergo mirum, si publicanus magis curatus abscessit...

Es ist aber doch nur wieder die übliche Art, wie Augustinus mit behaglicher Breite die Schrifttexte zu veranschaulichen beliebt. Die Gedanken sind die gleichen, die er auch sonst für die Erläuterung des Gleichnisses vom Pharisäer und Zöllner sowie des dafür herangezogenen Psalmverses 137, 6 verwertet. Ich verweise etwa auf sermo 21, 2 und En. in Ps. 74, 2<sup>1</sup>. Auf die für Augustinus sprechende antithetische Formulierung der beiden ersten Sätze habe ich schon vorhin aufmerksam gemacht.

Der erste Hauptpunkt der Predigt beginnt mit der Feststellung: "Tres sunt autem actiones paenitentiae" (2, 2). Die erste dieser drei Bussarten ist die Busse vor der Taufe. Ohne Busse kann kein Erwachsener die Taufgnade erlangen. Nisi eum paeniteat vitae veteris, novam non potest inchoare. Nur die kleinen Kinder machen davon eine Ausnahme, denen zur Heiligung und Vergebung der Erbsünde der Glaube derer, die sie zur Taufe bringen, zugute kommt: ut *quascumque maculas delictorum per alios, ex quibus nati sunt, contraxerunt, aliorum etiam interrogatione ac responsione purgantur*. Dieser letzte Satz wäre nun, im Gegensatz zu den vorausgehenden Behaup-

---

1. Ad superbum non accedit. Certe altus est; non eum attingit elatus. Omnia sublimia ut contingamus, attollimus nos; et si attingere non possumus, machinamenta aliqua vel scalas quaerimus, ut sublimati sublimia contingamus; contra Deus; et altus est et ab hominibus attingitur.



tungen, nach Batiffol wieder "so wenig wie möglich augustinish" (S. 346), indem er voraussetze, dass nicht nur die Sünde Adams, sondern auch die Sünden der Eltern sich auf die Kinder vererbten. Das widerspräche direkt der Auffassung des Kirchenvaters, der in aller Klarheit lehre, dass das neugeborene Kind abgesehen von der ihm vererbten Sünde Adams eine "anima innocentissima" wäre<sup>1</sup>. In der Tat hat Augustinus gegenüber den Manichäern und den Donatisten öfters die Behauptung zurückgewiesen, dass die Sünden der Eltern den Kindern angerechnet würden. Als er aber im Kampf mit den Pelagianern bei seiner generatianistischen Erklärung der Erbsünde sich genötigt sah, das "ius seminationis atque germinationis"<sup>2</sup> geltend zu machen, gab er in der Konsequenz dieses Prinzips jenem Gedanken der Verantwortlichkeit für die Sünden der Eltern doch in gewissen Sinne Raum und bemühte sich, den Widerspruch zwischen Deut. 5, 9 (Reddam peccata patrum in filios) und der Zurückweisung dieses Satzes bei Ez. 18 auszugleichen<sup>3</sup>. Im Gegensatz zur Sünde Adams wären die Sünden der anderen Vorfahren, weil aus der Schwäche des Fleisches hervorgegangen, für die Nachkommen zwar weit weniger folgenscher, aber immerhin in einem gewissen, von Gottes geheimem Gericht festgesetzten Mass belastend<sup>4</sup>. Unter diesen Umständen fügt sich

1. De Gen. ad litt. 10, 19; ebd. 10, 23; Ep. 98, 1. Brevicul. collat. 3, 17; Contra Faust 22, 64.

2. Contra Jul. op. imp. l. 48.

3. Unum horum generationi, alterum regenerationi intelligitur convenire. Ebd. 350.

4. Alii vero patres etiamsi multa peccant, tamen quia et anima infirma et in corpore corruptibili, quod aggravat animam, peccant, nec peccatis eorum fit natura moritura et peccata eorum in filios supplicio longe diverso et longe minore redduntur eius occulto iustoque iudicio, qui in mensura et numero et pondere cuncta disponit (Sap. 11, 21), et "Reddam peccata patrum in filios" non mendaciter dicit. Ebd. 3, 65. — Vgl. ebd. 4, 133: Sicut enim quidam parentes aggravant peccatum originale, ita quidam relevant, sed nemo tollit nisi ille, de quo dictum est: "Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi" (Jo. 1, 29). Ausdrücklich lehrt er auch im Enchiridion (46, 13): Parentum quoque peccatis parvulos obligari, non solum primorum hominum, sed etiam suorum, de quibus ipsi nati sunt, non improbabiliter dicitur... In illo uno (peccato), quod in omnes homines pertransiit..., reperiuntur... plura peccata et alia parentum, quae, etsi non ita possunt mutare naturam, reatu tamen obligant filios, nisi gratuita gratia et misericordia divina subveniat. — Weil die Sünden der Vorfahren so nicht eine von der Sünde Adams getrennte Erbschuld bedingen, sondern die eine Erbschuld nur in etwa verstärken, geht es nicht an, mit Batiffol (S. 346, A. 3) die Stelle Contra Jul. 5, 44 als Beweis dafür zu gebrauchen, dass den Kindern ausschliesslich die Sünde Adams zugerechnet würde: Quis dubitaverit parvulos non baptizatos, qui solum habent originale peccatum nec ullis propriis aggravantur, in damnatione omnium levissima futuros?

auch in diesem Punkt unser sermo 351 glatt in Augustins Gedankenwelt ein, ja wir werden auch von hier aus geradezu auf den Kirchenvater als Verfasser hingewiesen<sup>1</sup>.

Der zweite Teil der Predigt handelt von der Busse für die *peccata quotidiana*. Es gibt niemand, der dieser Busse nicht bedürfte. Denn auch nach der Taufe bleibt die *corruptio carnis* zurück, die es auch den Bestgewillten unmöglich macht, alle Versuchungen des Lebens zu überwinden und sich auch von den kleineren Sünden freizuhalten. Die Glückseligkeit des ewigen Lebens können wir daher nur dann wirksam erstreben, wenn uns « dieses Leben leid ist », — *paenitere nos debere huius vitae, ut ad illam incorruptionem tota aviditate curramus... Quid ergo cupimus nisi ita non esse, ut nunc sumus? Et quid ingemiscimus nisi paenitendo, quia ita sumus* (3, 3)?

Batiffol verzeichnet hier wieder einen Mangel an Logik<sup>2</sup>: Man könnte Reue haben wegen seiner Lage, wenn diese Lage selbst gewollt und verschuldet wäre. Der Mensch kann seufzen, dass er ein Mensch ist und in seiner Menschennatur das "mysterium lapsi hominis" tragen muss, aber er kann nicht Reue darüber haben, weil es nicht seine persönliche Schuld ist. So richtig das aber an sich ist, so kleinlich und unbegründet ist die Beanstandung hier im Zusammenhang der Predigt. Zunächst kann kein Zweifel sein, dass die Klage über die in der *miseria vitae* wurzelnde unvermeidliche Sündhaftigkeit echt augustinish ist<sup>3</sup>. Ja, die *miseria vitae* besteht für den Kirchenvater wesentlich in dieser Sündhaftigkeit. Wie er nun aber nicht daran denkt, die Menschen von der Verantwortlichkeit für ihre täglichen Vergehen zu entbinden und die Reue über sie für überflüssig und unangebracht zu erklären, so kann er mit einer durchaus verständlichen Metapher auch sagen, dass das Leben selbst wegen der unvermeidlich mit ihm verbundenen Sündhaftigkeit "uns leid" sei, oder uns reue. Dass ist keine Unlogik, sondern eine prägnante Art, die Verwurzelung der Sünde in der Verderbtheit unserer Natur zum Ausdruck zu bringen. Und gerade in

1. Selbstverständlich ist damit auch dem weiteren Schluss Batiffols der Boden entzogen, wonach der sermo vor 412 entstanden sein müsste, weil nach dem Bekanntwerden der antipelagianischen Schriften Augustins jener Irrtum über die Vergebung der elterlichen Sünden kaum mehr möglich gewesen wäre (S. 347). In Wirklichkeit findet sich, wie gezeigt, die Vorstellung gerade in den späteren Schriften.

2. Notons au passage l'incohérence du raisonnement. S. 348.

3. Vgl. etwa sermo 302, 2; In Ps. 85, 24; In Ps. 122, 6 ff. S. auch Adam, S. 9.

unserem sermo ist die Formung des Gedankens in "*paenitere vitae*" angebracht, weil ex professo die Notwendigkeit der *paenitentia* behandelt wird.

Der Prediger führt dann im einzelnen aus, wie jeder Mensch täglich der Sünde seinen Tribut zahle, wie selbst die Geistlichen in der Erfüllung ihrer seelsorglichen Obliegenheiten davon keine Ausnahme machten. Dabei gebraucht er anknüpfend an das Wort "*Speciosi enim pedes evangelizantium pacem*" (Röm. 10, 15) das Bild vom Staub, der sich von der trockenen Erde her an den Füßen der Glaubensboten festsetze und von ihnen durch die tägliche Busse abgeschüttelt werden müsste (3, 4). Batiffol findet dieses Bild nüchtern und banal in Vergleich zu den viel reicheren und malerischen Bildern, die Augustinus dafür anwende (348 f.). Aber ist nicht gerade wieder durch das vorausgehende Schriftwort die Wahl dieses Bildes von Staube nahegelegt?

Wenn so die tägliche Busse, heisst es weiter, notwendig ist für die "*dispensatores verbi Dei*", für die "*milites Christi*", um wieviel mehr dann für "*cetera stipendiaria multitudo*", die "*ecclesiae provinciales saecularibus negotiis obligati* (3, 5)!" Dies Argument wäre nach Batiffol ungeschickt. Ein Prediger mit etwas Takt sage nicht zu den Gläubigen, an die er sich wende: Wenn ich, der Prediger, es nötig habe, täglich Busse zu tun, um wieviel mehr ihr, die Zuhörer! Er verweist auf eine Predigt Augustins (sermo 56, 11), wo dieser ebenfalls scharf betone, dass auch die Kleriker, die Bischöfe Busse tun müssten, aber es taktvoll den Zuhörern überliesse, die Anwendung auf sich selbst zu machen (S. 349). Allein der Ton macht die Musik. In der Formulierung, in der B. den Gedanken zuspitzt, wäre er gewiss taktlos und Augustinus schwerlich zuzumuten. Aber in der allge meinen Form, in die er tatsächlich gekleidet ist, indem dazu vor allem auf die grössere Sündengefahr hingewiesen wird, die die Laien im Vergleich zu den Klerikern zu überwinden haben, hat er nichts Befremdendes, wenn man es nicht künstlich hinein-trägt. Dass die Bezeichnungen "*stipendiaria multitudo*" und "*ecclesiae provinciales*" echt augustinisch sind, ist schon früher gezeigt.

Bei der Aufzählung der täglichen Vergehen der Laien werden die Streitigkeiten der Christen untereinander erwähnt. Batiffol meint, dass Augustinus in diesem Punkte viel strenger urteile als der Verfasser unseres sermo. Während dieser sage: *Hoc ipsum habere inter se iudicia et lites de saecularibus rebus delic-*

tum esse dicit (apostolus), quod tamen *ferendum esse admonet*, si vel ecclesiastico iudicio lites huiuscemodi finiantur (3, 5), heisse es bei Augustinus (En. in Ps. 80, 21) : (Apostolus) ipsa iudicia in ecclesia iubet agi, non ad forum trahi, tamen delicta esse dicit (B. S. 350 A. 1). Ich wüsste nicht, wo hier die grössere Strenge liegen sollte. Als Delikt werden die Streitigkeiten beide-mal bezeichnet, und wenn der Apostel *befiehlt*, sie in der Kirche auszutragen, so ist damit auch gesagt, dass sie als das kleinere Uebel hingenommen werden müssen. Ganz klar spricht sich Augustinus im Sinne des Sermo 351, 3, 5 aus im Enchir. 78, 21 : ex qua doctrina (I Cor. 6, 7) apostolus dicit esse delictum. Tamen cum *sinit* in ecclesia talia iudicia finiri inter fratres fratribus iudicantibus..., manifestum est etiam hic, quid *secundum veniam concedatur* infirmis.

Im übrigen gibt B. die inhaltliche Uebereinstimmung dieses Abschnittes mit der augustinischen Moral zu, bemängelt dagegen die unangenehm wirkende Schwerfälligkeit der Darstellung. Als Beleg dafür bringt er den Passus :

Quam multa sunt alia peccata, sive in loquendo de rebus et negotiis, quae non ad te pertinent, sive in vanis cachinnationibus..., sive in ipsis escis... avidior atque immoderatio appetitus saepe excessum modum postridiana cruditate contestans, sive in vendendis et emendis rebus caritatis et vilitatis vota perversa... Quae quamvis singula non lethali vulnere ferire sentiantur, sicuti homicidium et adulterium vel cetera huiusmodi, tamen omnia simul congregata velut scabies, quo plura sunt, necant..., nisi medicamento cotidiana paenitentiae desiccantur.

Berufenere Kenner des Stils mögen urteilen, ob der Vorwurf der "lourdeur déplaisante" berechtigt ist. Ich vermag keine Verschiedenheit von der augustinischen Redeweise zu entdecken. Wenn B. als Probe des "style épais" insbesondere die Wendung heraushebt "excessum modum postridiana cruditate contestans", so sei daran erinnert, dass Augustinus bei allem Gewicht, das er auf einen würdigen Ton legt, kein Salonredner sein will, vielmehr geflissentlich einen volkstümlichen "Barbarismus" pflegt<sup>1</sup>. Er nennt deswegen schon die Dinge beim richtigen Namen. Als Gegenstück zu dem gerügten unfeinen Ton in Sermo 351 möge sermo 210, 8, 10 dienen, wo in stärkster Realistik die Gier gegeißelt wird, mit der sich viele nach dem Fasten auf das Essen stürzen : Ubi tempus reficiendi advenit, opimis mensis

---

1. Vgl. En. in Ps. 36, sermo 3, 6 ; De doct. christ. 4, 10, 24.



tamquam pecora praeseptibus irruunt; numerosioribus ferculis corda obruunt, ventresque distendunt; artificiosis et peregrinis condimentorum varietatibus gulam, ne vel copia compescatur, irritant. Denique tantum capiunt manducando, quantum digerere non sufficiant ieiunando<sup>1</sup>.

Als Beweis für die "Armseligkeit der Logik" vermerkt der Kritiker dann noch einen Satz, der es ausspricht, dass die allgemeine Sündhaftigkeit in der Gebetspraxis der Christen vorausgesetzt werde: Wenn es falsch ist, dass wir alle uns täglich solcher Sünden, wie sie aufgezählt worden sind, schuldig machen, warum schlagen wir uns dann täglich an die Brust, wenn wir beim Gottesdienste beten: Vergib uns unsere Schuld (3, 6)? B. meint, man könne sich an die Brust schlagen (*battre sa coulpe*) für viel Geringeres, ja ohne überhaupt gesündigt zu haben (S. 351). Das mag indes zutreffen für die heutige, zum Mechanismus gewordene Uebung. Im christlichen Albertum dagegen — und das allein ist hier ausschlaggebend — hatte der Brauch den Sinn eines wirklichen, aufrichtigen Schuldbekenntnisses. Wenn schon von Mangel an Logik gesprochen werden soll, dann trifft der Vorwurf nicht das in Rede stehende Argument des *sermo*, sondern eher den Formalismus der heutigen Frömmigkeit. Uebrigens ist das Argument durchaus augustinisch. Vgl. *sermo* 19, 2: *Qui paenitet, irascitur sibi. Nam si non fecte fiat, unde est et pectoris tunsio? Quid feris, si non irasceres? Quando ergo tundis pectus, irasceres corde tuo, ut satisfacias Domino tuo*<sup>2</sup>.

1. Vgl. *Sermo* 240, 6: *Attende divitem indigesta ructantem, crapulam exhalentem.* Wie ungeniert Augustinus in dieser Beziehung spricht, dafür ist typisch, wie er das in der Schrift mehrfach vorkommende Wort "*eructare*" ausdeutet. In Ps. 144, 9: *Memoriam abundantiae suavitatis tuae eructabunt* (Ps. 144, 7): ... *Haec memoria... quia valde dulcis est, manducanda et eructanda est. Sic manduca, ut eructes... Manducas, cum discis; eructas cum doces... Avidissimus epulator Joannes apostolus, cui non sufficebat ipsa mensa Domini, nisi discumberet super pectus Domini et de arcano eius biberet divina secreta, quid eructavit? In principio erat Verbum...* Ebenso *sermo* 34, 1, 2: (*Joannes*) *ille magnus ructor.*

2. Oeffters betont Augustinus gegenüber den Pelagianern, dass es eine Lüge und darum Sünde sei, in erheuchelter Demut sich als Sünder zu bekennen, ohne innerlich von seiner Sündhaftigkeit überzeugt zu sein. *Sermo* 81, 4, 5 f: *Iterum te interrogo alio modo: Justus es aut peccator? Respondes, peccator, quia non, quod esse corde credis, hoc ore dicis. Ergo si non eras peccator, esse incipies, dum mentiris... Redi ergo, haeretice, ad orationem, si obsorduisti contra verae fidei rationem. "Dimitte nobis debita nostra", dicis, an non dicis? Si non dicis, etsi praesens fueris corpore, foris tamen es ab ecclesia. Ecclesiae enim oratio est.* — Hier wird also ebenso wie in *sermo* 351, 3, 6 auf das Vaterunser im liturgischen Gottesdienst hingewiesen und als Lügner hingestellt, wer sich am Gebet um Vergebung der Schuld beteiligt und sich doch nicht als Sünder fühlt. Die Bemerkung "*inter ipsa sacramenta mentimur*"

Wir kommen zum dritten Teil der Predigt, der von der "eigentlichen" Busse, d. i. der Busse für die schweren Sünden handelt. Das Charakteristische dieser Busse ist der Ausschluss vom eucharistischen Mahl, weil niemand von denen zum Altar hinzutreten dürfe, von denen der Apostel gesagt habe, *quoniam qui talia agunt, regnum Dei non possidebunt* (Gal. 5, 21). Nach dieser Kennzeichnung geht der Prediger auf einen Einwand ein, mit denen manche die Fortsetzung ihres Sündenlebens trotz jener Drohung des Apostels zu rechtfertigen suchten. Sie sagten: "*Regnare nolo, sufficit mihi salvum me esse*". Es ist die bekannte Unterscheidung der Pelagianer zwischen dem *regnum Dei* und der *vita aeterna*, die sie im Hinblick auf das jenseitige Los der ungetauften Kinder machten, indem diese zwar vom *regnum Dei*, aber nicht von der *vita aeterna* ausgeschlossen wären. Augustinus kommt mehrfach auf diese irrtümliche Unterscheidung zu sprechen, aber immer nur im Zusammenhang mit den ohne Taufe gestorbenen Kindern. Dass auch andere Leute auf eine Rettung ausserhalb des Himmels spekulierten, erwähnt er sonst nirgends. Daraufhin meint Batiffol (S. 352), dass diese frevelhafte Meinung gar nicht zu seiner Kenntnis gekommen wäre, ein neuer Grund, weshalb unser *sermo* ihm nicht zugesprochen werden könnte. Es lässt sich in der Tat nicht leugnen, dass sein Schweigen darüber auffallend ist. Abgesehen von dem Predigten, wo er sich kaum eine Gelegenheit entgehen lässt, um gegen die in Frage kommenden verderblichen Meinungen zu polemisieren, könnten wir vor allem eine Stellungnahme zu jenem Irrtum erwarten in dem 21. Buch seines Gottesstaates, wo er sich auf das eingehendste mit den einzelnen falschen Theorien befasst, die den ohne vorherige Tilgung ihrer Schuld verstorbenen Sündern noch irgendwie eine Möglichkeit des Heils offen lassen wollten. Aber auf der anderen Seite wird, soweit ich weiss, jener Irrtum auch von anderen Schriftstellern nicht erwähnt, und es wäre nicht minder auffallend, wenn ein anderer Prediger seiner Zeit vereinzelt auf ihn zu sprechen gekommen wäre. Ausserdem ist es auch gar nicht unwahrscheinlich, dass man, nachdem die Unterscheidung zwischen Himmelreich und ewigem Leben einmal gemacht worden war, die Möglichkeit dieses minderen Grads des Heils nicht den ungetauften Kindern reserviert, sondern auch irgendwie versucht haben wird, sie auf andere auszudehnen. Vielleicht hat der Gedanke auch gar keine

---

ist, wie schon früher (oben S. 4 A. 2) festgestellt, für Augustinus keineswegs "ungewöhnlich".

theologische Vertretung gefunden und ist nur von Leuten, die die Mahnung zur Busse in den Wind schlugen, als frivole Ausrede aufgegriffen worden. Die Wendung „*atque ita inter se loquantur, dum recusant agere paenitentiam*“, könnte dafür sprechen. Doch wie dem immer sei, jedenfalls reicht das blosser argumentum e silentio nicht aus, Augustinus als Verfasser des sermo auszuschliessen<sup>1</sup>.

Ein anderer Grund, mit dem die Unbusfertigen sich entschuldigen, geht dahin, dass die Mehrzahl der Christen mit Einschluss der kirchlichen Vorsteher ein sündiges Leben führten. Hier gibt B. zu, dass die Zurückweisung dieses Einwandes durchaus mit den Gedanken Augustins harmoniere, meint aber, dass die sprachliche Formulierung so schlecht sei, „dass niemand auf den Gedanken kommen könnte, darin die Hand des Kirchenvaters wiederzuerkennen“ (S. 355). Er zitiert den Satz:

Tam sunt autem isti absurdi et praeposteri et miseri, qui praepositorum suorum malos mores imitari eligunt quam per eos praedicata Domini praecepta servare, quam si quisquam viator remanendum sibi esse existimet in itinere, cum viderit miliaria lapidea litteris plena viam docere et non ambulare (4, 11). Im einzelnen stösst sich B. an dem eligere quam, der Verwendung des remanere und besonders an der Konstruktion tam sunt... quam si. Das eligere quam ist sicher unkorrekt; es steht mir auch kein anderes Beispiel aus Augustinus dafür zur Verfügung. Aber ist es denn ein so schlimmer Lapsus, wenn dem Redner statt „malunt“ ein „eligunt“ entschlüpft, und er dann in der Konstruktion fortfährt, als ob er „malunt“ gesagt hätte? In dem tam sunt... quam si kann ich kaum einen Verstoss sehen, und das Wort remanere vollends wird in dem gleichen Bild von den Meilensteinen von Augustinus auch sonst gebraucht<sup>2</sup>. Gerade dieser originelle Vergleich spricht so stark für die augustininische Herkunft, dass die an sich schon zweifelhaften stilistischen Bedenken dagegen nicht aufkommen können.

1. Bei demselben Abschnitt (4, 8) macht B. (S. 353 A. 3) auch noch auf eine stilistische Unkorrektheit aufmerksam, indem der Verfasser einen angefangenen Satz durch neue ihm einfallende Gedanken unterbricht, um ihn dann zweimal durch Wiederholung der Anfangsworte wieder aufzunehmen: „*Exceptis ergo illis...*“ *Illis ergo, ut dicere coeperam, exceptis...*“ Wenn der Kritiker Augustinus eine solche Lizenz nicht zutrauen möchte, so verweise ich auf De nat. et gr. 36, 42: „*Excepta itaque sancta virgine Maria...*“ *Hac ergo virgine excepta...*“ Ebenso Enchir. 64 (17): *Excepto quippe baptismatis munere...* *Hac ergo excepta magna indulgentia.*

2. Sermo 199, 1, 2: *Facti sunt eis tamquam lapides ad miliaria: viatoribus ambulantiibus aliquid ostenderunt, sed ipsi stolidi atque immobiles remanserunt.* Ebenso sermo 374, 4, 4.



Der Prediger schliesst die Antwort auf den letzten Einwand mit der Mahnung, man solle die Augen statt auf das schlechte Beispiel der anderen lieber auf Christus, auf die Apostel und auf die Martyrer richten: *Attende animo tot martyrum milia. Cur enim te natalitia eorum conviviis turpibus celebrare delectat et eorum vitam sequi honestis moribus non delectat?* (4, 11). Dieser Satz muss bei B. als ein letzter Beleg für die "armelige Logik" des Verfassers herhalten<sup>1</sup>, aber ebenfalls wieder unbegründeterweise. Der Prediger weist auf die Martyrer hin, deren Feste offenbar auch von den unbussfertigen Weltmenschen eifrig mitgefeiert wurden, leider aber so, dass die Feiern zu ausschweifenden Gelagen ausarteten, wo sie in Wirklichkeit doch zur Nacheiferung der Heiligen anregen sollten. Er verbindet deswegen mit der Ermahnung den nur allzu berechtigten Tadel über die Entweihung der Martyrerfeste. Ich sehe wieder nicht, was da unlogisch sein sollte. Augustinus klagt auch anderswo über jenen Uebelstand. Auch B. ist das nicht entgangen. Er behauptet indes, der Kirchenvater tue es in anderer Weise, mit mehr Masshaltung und Eleganz: *Natalitia sanctorum cum sobrietate celebrate, ut imitemur eos, qui praecesserunt, et gaudeant de nobis, qui orant pro nobis* (En. in Ps. 88, sermo 2, 14). Er dürfte jenes Urteil in Bezug auf die Masshaltung aber kaum aufrecht erhalten haben, wenn er die Rüge in En. in Ps. 69, 2 berücksichtigt hätte, die noch viel schärfer klingt als die Bemerkung in unserem sermo 351. Augustinus brandmarkt dort jene Schänder der Gedächtnisfeiern geradezu als Feinde der Martyrer und vergleicht sie mit deren Verfolgern: *Illi inimici martyrum, quia vocibus et ferro non possunt, eos sua luxuria persequuntur. Atque utinam paganos tantummodo doleremus;... Videmus etiam portantes in fronte signum eius simul in ipsa fronte portare impudentiam luxuriarum diebusque et solemnitatibus martyrum non exultare, sed insultare.* Auch dass die Bemerkung in sermo 351 in Bezug auf die Form weniger "elegant" sei als das herangezogene Gegenstück, dürfte sich schwer begründen lassen.

Damit hätte ich die Untersuchung beendet. Ihr Ergebnis wird das zu Anfang ausgesprochene Urteil rechtfertigen. Alle Argumente, die B. gegen die Echtheit des sermo vorgebracht hat, haben sich als haltlos oder wenigstens als nicht durch-

---

1. Encore un spécimen de la piètre logique de l'écrivain : Tu fais ripaille ignoblement à tous les anniversaires de martyrs et tu n'as pas de goût à imiter leur héroïsme ? S. 355.



schlagend erwiesen. Inhalt wie Form sprechen dagegen durchaus für seinen augustinischen Ursprung, und es kann kein Bedenken bestehen, die Predigt als aufschlussreichste Quelle für die Busslehre des Kirchenvaters auszuwerten.

DR. BERNHARD POSCHMANN,  
Professor an der Universität Breslau.

## LA PRÉFACE MÉTRIQUE AU COMMENTAIRE SUR LES PSAUMES DE PROSPER D'AQUITAINE ?

Dans leur préface au tome IV de l'édition de saint Augustin, les Mauristes ont donné place à divers prologues en prose ou en vers sur les Commentaires des Psaumes, trouvés par eux, soit dans les manuscrits, soit dans les anciennes éditions. L'un d'eux, le second, se compose des quatorze distiques suivants<sup>1</sup> :

- Cantica Davidico Christum modulantia plectro  
Explanata tenet floridus iste liber,  
Maxima succinctis reserans mysteria verbis  
Et profluos sensus sub brevitare loquens.
- 5 Hunc Augustinus toto venerabilis orbe,  
Egriegius praesul, doctor apostolicus,  
In populis largo diffundens flumine linguae  
Ter quinis decadis grande peregit opus,  
Dum cupit et tenues rerum comprehendere formas
- 10 Et mentem plebis voce movere pia.  
Sed quia rem miram atque omni ratione salubrem  
Non omnes avido cordis amore petunt,  
Immo etiam plures censu sensuque minores  
Haudquaquam tantas quimus habere gazas,
- 15 Uno cuncta simul libuit perstringere libro  
Et modicas undas sumere de pelago,  
Saepius ut breviter possit res tanta revolvī  
Nec nimio sumptu sive labore gravet.  
Hunc igitur lector sensu percurrere sagaci
- 20 Et cape sidereum nectar ab ore sacro,  
Quod recreat mentes, quod mores format et ornat,  
Unde trahunt vires spes amor atque fides.  
Nam Deus hic clemens reverendae praesidet arcae,  
Quae duplici tabula iura superna tenet,
- 25 Austeram virgam mannae dulcedine sedans,  
Propitioque super numine cuncta tegens ;  
Atque duos inter cherubinos voce tremenda  
Intonat, et rapidi fulguris igne micat.

De qui peuvent bien être ces vers ? Ou du moins à quelle époque semblent-ils appartenir ? Pour résoudre ces questions, la

---

1. Reproduits dans MIGNE, P. L., 36, 59 sq.

première chose à faire est de rechercher par quels manuscrits ils nous ont été transmis.

Le manuscrit qui a servi aux Mauristes existe encore : c'est le Paris. Bibl. Nation. lat. 1979, que Léop. Delisle estimait être du IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Le petit poème figure fol. 10<sup>v</sup> parmi les pièces mises en tête d'un abrégé du grand ouvrage de saint Augustin sur les Psaumes, abrégé transcrit par un certain Anno pour un Landulfe, l'un et l'autre inconnus. Seulement, il y a moyen de suppléer au silence des Bénédictins relativement à l'auteur du Commentaire abrégé : c'est incontestablement le même<sup>2</sup> que Mabillon<sup>3</sup>, Gustave Scherrer<sup>4</sup> et Alfred Holder<sup>5</sup> ont reconnu être l'ouvrage de Walafrid Strabon, sur la foi des manuscrits de Reichenau et de Saint-Gall. Chose curieuse, on l'a cru longtemps perdu, du moins en partie, et il en existe actuellement, à ma connaissance, au moins six excellents mss. : pour la première partie (psaumes 1-76), les mss. Reichenau CXCI, à Karlsruhe, du X<sup>e</sup> siècle (?) ; St. Gall. 317 (IX<sup>e</sup> s.). 167 (X<sup>e</sup> s.) ; pour la seconde partie : St. Gall. 313 (XI<sup>e</sup> s.) ; pour les deux parties réunies : le Paris. 1979 ci-dessus, et le magnifique exemplaire de la Bibliothèque Centrale de Zurich, ms. Car. C. 30 du fonds du Grossmünster, autrement dit *Bibliotheca Carolina* (IX<sup>e</sup> s.).

Sur les cinq mss. contenant la première partie, quatre la font précéder de divers morceaux en guise de prologues, entre autres des distiques *Carmina Davidico*. La question est de savoir si ces pièces introductoires ont été mises en tête du Commentaire par l'auteur même de celui-ci, c'est-à-dire par Walafrid.

Deux motifs me portent à répondre d'une façon négative. D'abord, dans le manuscrit de Reichenau, le seul qui porte expressément le nom d'auteur, EXPOSITIO WALAHFREDI ABBATIS, le Commentaire commence immédiatement au fol. 1, sans être précédé d'aucune des pièces qu'on trouve dans les autres exemplaires. Puis, dans ces exemplaires eux-mêmes, on constate que les pièces préliminaires ne sont pas du tout identiques : St. Gall. 317 et 167, de même que Zurich Car. C 30, ont les lettres 30 à Paula et 28 de Jérôme à Marcella, tandis que le ms. de Paris leur

1. *Cabinet des mss. de la B. N.*, II, 374.

2. Comme j'ai pu m'en assurer de loin, hélas, grâce à l'obligeance de mon jeune ami, M. François Ballouhey.

3. *Vetera Anal.*, IV, 633.

4. *Verzeichniss der Handschriften... von St. Gallen*, p. 112.

5. *Die Reichenauer Handschriften*, I, 435-437. Seul le commentaire sur les vingt premiers psaumes a été édité par B. Pez, et reproduit dans MIGNÉ 114, 752-794.



substitue la longue épître 105, suivie d'une petite pièce liturgique assez rare, *Haec dies est sancta*, qui fait partie du Recueil de proses de Saint-Martial de Limoges (Dreves VII, p. 36, n. 16)<sup>1</sup>. En somme, les quatre manuscrits ne sont d'accord que pour donner place au petit poème *Carmina Davidico* : mais comme il fait défaut dans l'important codex de Reichenau, il n'y a guère d'apparence qu'il ait été mis en tête du Commentaire par Walafrid, encore moins qu'il ait Walafrid lui-même pour auteur. En ce dernier cas, il aurait dû prendre rang parmi les compositions poétiques de l'abbé de Reichenau, et on l'y cherchera vainement dans l'édition si soignée qu'en a donnée feu Ernest Duemmler dans les MG in-4<sup>e</sup>, au tome II des *Poetae latini aevi carolini*, pp. 259-473.

Mon impression, du reste, est que cette petite pièce est de trop bonne facture pour qu'il soit possible d'en faire honneur même à Walafrid, quoique réputé le meilleur versificateur de son temps. Je viens de la comparer avec ses poèmes les plus sûrement authentiques, ses distiques en particulier : elle me paraît les surpasser de beaucoup. Par exemple, c'est à peine si l'on y rencontre un cas de pentamètre terminé par un mot de trois syllabes, au lieu que cette finale disgracieuse dépare par sa fréquence les meilleures compositions de Walafrid.

Mais alors, encore une fois, quel peut être l'auteur des distiques en question, et comment a-t-on été amené à les utiliser comme une sorte de préface au commentaire abrégé de Walafrid sur les Psalmes ? Voici une idée qui m'est venue, je la donne pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire comme une simple conjecture savante.

L'abbé de Reichenau n'est pas le seul, ni même le premier, qui ait songé à donner un abrégé des *Tractatus in Psalmos* du grand évêque africain. Prosper d'Aquitaine avait tenté la chose, quatre siècles auparavant, et, quoique nous n'en ayons plus aujourd'hui que la troisième et dernière partie, représentée par les pages 2-188 du codex 184 de Saint-Gall (X<sup>e</sup> s.), nous savons, par le témoignage de Notker le Bègue,<sup>2</sup> que la bibliothèque du célèbre monastère alémanique possédait à cette même époque un exemplaire complet, en tête duquel on lisait la préface empruntée à saint Basile *Omnis scriptura divinitus inspirata*<sup>3</sup>.

1. Ce qui pourrait être considéré comme un indice que le ms. lui-même provient du Limousin ou de quelque région voisine.

2. *De interpretibus divin. scriptur.*, c. 2 : MIGNE, 131, 995.

3. La même dont les Mauristes ont constaté la présence en tête des *Tractatus in Psalmos* d'Augustin dans divers mss. et jusque dans les anciennes éditions : cf. MIGNE, 36, 63-66.

Or, disons-nous bien ceci. Quoique les vers *Carmina Davidico* ne semblent pas se rattacher au Commentaire de Walafrid, il est clair pourtant qu'ils ont été composés pour servir de préface à un commentaire sur les Psaumes, et à un commentaire dont l'auteur avait pris à tâche de résumer en un seul livre la substance des volumineux *Tractatus* d'Augustin. C'est là tout le sens de nos quatorze distiques ; et, dans le ms. Sangall. 317, de même que dans celui de Zurich, ils sont suivis immédiatement du titre *Explanatio psalterii excerpta ex decadis beati Augustini episcopi*, qui correspond évidemment au pentamètre du quatrième distique :

Ter<sup>i</sup> quinis decadis grande peregit opus<sup>1</sup>.

En dehors de Walafrid et de Prosper, il n'existe aucun auteur ancien d'un Abrégé de saint Augustin sur les Psaumes. Les distiques anonymes auraient-ils figuré primitivement en tête de l'ouvrage de Prosper ? La chose n'est pas en soi improbable. Le théologien laïque d'Aquitaine aimait à écrire en vers, et de préférence en distiques, même des ouvrages qui n'ont, à première vue, aucun rapport avec la poésie : ses *Epigrammata ex sententiis sancti Augustini*, partie en prose, partie en vers, sont précédés de cinq distiques en manière de préface. Sans se donner beaucoup de peine, on pourrait signaler plus d'un point de rencontre entre ses poèmes connus et nos distiques : par exemple :

Vers 3, reserans MYSTERIA verbis] Epigr. 70 : Oblectant adoperta etiam MYSTERIA mentem

6. doctor APOSTOLICUS] In obtrectatorem Augustini (MIGNE, 51, 150 A) : oris APOSTOLICI fulmine

7. In populis largo diffundens FLUMINE linguae] Ingrat. 110 sq. : istius ore FLUMINA librorum mundum effluxere per omnem

11. SED QUIA rem miram] Epigr. 44 : SED QUIA mens anceps..., Ingrat. 267 : SED QUIA non idem est cunctis vigor..., 359 SED QUIA iam in nobis... ; 573 SED QUIA consimili...

11. omni ratione SALUBREM] Ingr. 923 : bona nosse et velle SALUBRE est

15. LIBUIT perstringere libro] Praef. Epigr. : LIBUIT decerpere flores

16. sumere de PELAGO] Ingr. 524 : mergendos PELAGO

22. SPES AMOR ATQUE FIDES] Epigr. 46 : Una FIDES igitur, SPES una est, ATQUE AMOR unus

28. rapidi FULGURIS igne micat] Ingr. 585 : nec fert divinae FULGURA lucis.

A ces quelques traits, relevés à la hâte, il serait aisé, j'en suis sûr, d'en ajouter beaucoup d'autres.

---

1. De même que le titre *Explanatio* correspond à l'*explanata tenet* du vers 2

Mais comment des distiques ayant servi primitivement de préface à l'ouvrage de Prosper seraient-ils venus échouer en tête de l'œuvre de Walafrid ?

On peut imaginer plusieurs explications également vraisemblables. D'abord, la ressemblance frappante entre les deux abrégés<sup>1</sup>. Puis le fait, non signalé jusqu'ici, mais incontestable, que Walafrid a dû s'approprier dans son Commentaire une partie plus ou moins considérable de l'œuvre de son devancier<sup>2</sup> ; il l'a imité jusque dans l'Incipit : *Omnia scriptura divinitus inspirata*. En adaptant à son ouvrage la préface métrique de Prosper, les copistes n'auraient fait alors que se conformer à l'exemple donné par l'abbé de Reichenau lui-même. En tout cas, quel que soit l'auteur de nos distiques, Prosper ou Walafrid, ils datent sûrement, pour le moins, de l'époque carolingienne, et, comme tels, ne méritaient nullement l'oubli dans lequel les ont laissés tomber les éditeurs modernes.

G. MORIN.

1. Encore est-il bon de remarquer que, si l'on en juge par la troisième partie, qui couvre à peine 150 colonnes de Migne (51, 277-426), l'abrégé de Prosper correspondait beaucoup mieux à la description qu'en donne le vers 15 (*Uno cuncta simul libuit perstringere libro*), que celui de Walafrid, que les copistes de Reichenau et de St-Gall crurent devoir partager en deux volumes à cause de son étendue. Cf. P. LEHMANN, *Mittelalt. Bibliothekskataloge*, t. I, 74 17. 84 1. 265<sup>18</sup>. Les mss. de Zurich et de Paris, qui donnent le tout en un seul volume, sont l'un et l'autre de dimensions très considérables.

2. C'est l'impression qui résulte de la lecture de la portion éditée par Pez : on y trouve nombre de passages relatifs aux thèmes que Prosper a traités de préférence, notamment la grâce, le secours divin, la Providence, etc. Je me suis parfois demandé si cette utilisation par Walafrid du travail de son devancier n'avait pas été cause qu'on a jugé par la suite inutile de continuer à transcrire ce dernier.



## UN TÉMOIN ANGLO-SAXON DU CALENDRIER MÉTRIQUE D'YORK.

Si disposé qu'on soit à ne pas troubler les habitudes, mieux vaut, grâce à l'intervention d'un nouveau témoin, répudier décidément le titre de « martyrologe poétique », associé au nom du premier éditeur, Luc Dachery, et même à celui de Bède, dont l'autorité fut trop longtemps invoquée à son propos. En appelant désormais ce court morceau versifié<sup>1</sup> : calendrier métrique d'York<sup>2</sup>, on le définit d'une manière suffisamment exacte, tout en lui rendant sa réalité, sinon traditionnelle, du moins première. Il reste seulement à s'entendre sur la nature de ce calendrier, puis à indiquer sa date la plus probable, afin d'en tirer le meilleur parti dans l'étude des questions hagiographiques et liturgiques auxquelles il peut être mêlé. Cependant, mon dessein n'est pas tant de remplir à peu près ce double programme que de ramener l'attention sur un manuscrit oublié qui nous rapproche beaucoup des origines mêmes du document<sup>3</sup>. Mais quelle que soit la valeur intrinsèque de ce manuscrit, j'ai hâte d'ajouter que la dernière

---

1. La rédaction originale, telle que je me la représente, ne comprenait probablement que 82 hexamètres.

2. En m'exprimant ainsi, je fais mienne, délibérément, l'opinion à laquelle E. Bishop a fini par s'arrêter, après des hésitations fort apparentes. Engagé (vers 1906) par l'examen du psautier de Bosworth (Br. Museum, *Add.* 37517) dans une minutieuse et admirable enquête sur les anciens calendriers d'Angleterre, E. Bishop ne pouvait négliger, au moins par comparaison, le « so-called Metrical Martyrology of Bede » (cf. GASQUET-BISHOP, *The Bosworth Psalter*, 1908, p. 53). D. Quentin n'avait pas encore fait paraître son édition. L'érudit anglais ne disposait donc, au point de départ, que du texte de Dachery ou de celui de Giles. Ce texte commença par l'égarer, à l'occasion du nom de saint Samson (28 juillet) ; car cette même mention se trouve être propre au manuscrit de Reims employé par Dachery et, par conséquent, n'appartient pas à la rédaction authentique. Sur ce point, d'ailleurs, il avait pressenti la vérité : l'inscription, dans tous les cas cités, doit venir du Ponthieu. Dans la suite, E. Bishop put se servir du nouveau texte, et il ne laisse pas de faire éclater son enthousiasme, à sa manière (ib., p. 147). Il en parle alors comme du « calendar of the church of York » (p. 158, 159). Mais plus loin, dans la liste des *Corrigenda* (p. 178), il se reprend et prie, par deux fois, de lire simplement : « metrical York calendar ». Une note antérieure (p. 147, 1), sur laquelle je reviendrai, donne la raison du changement réclamé.

3. C'est M. Kenneth Sisam qui m'a signalé le manuscrit du British Museum, comme devant être examiné de près et versé au dossier ; c'est aussi sur ses instances que j'ai entrepris de rédiger le présent article.

édition peut tenir encore le champ ; il suffit de l'employer à bon escient.

Voici, d'abord, l'état des faits.

En 1671, Dachery fit paraître dans son *Spicilegium*<sup>1</sup>, une suite d'hexamètres qui énumèrent divers noms de saints dans l'ordre de l'année ecclésiastique, les quantièmes des nones, ides et calendes, si peu poétiques, étant dûment rappelés à chaque fois. Un manuscrit de Saint-Remi de Reims, copié au temps d'Ebbon (816-846), détruit probablement dans l'incendie de 1774, livrait le texte, sous cette référence : *Martyrologium quod Beda heroico carmine composuit*. L'éditeur, sans insister beaucoup, admit la validité de l'attribution. Plusieurs inscriptions, en effet, montraient assez clairement que le morceau avait dû être composé en Angleterre.

Un peu plus tard (1714)<sup>2</sup>, le bollandiste Du Sollier proposa hardiment de tenir ce « martyrologe poétique » pour une rédaction primitive de Bède, c'est-à-dire antérieure à l'établissement du grand martyrologe en prose qui portait le nom de Bède et duquel, aussi, Bède lui-même réclamait la paternité. Le recueil en vers pouvait, par suite, servir de pierre de touche dans l'examen des notices divergentes qui caractérisent le martyrologe en prose et ses recensions. En même temps, Du Sollier croyait trouver un moyen de discriminer l'œuvre martyrologique de Florus par rapport à celle de Bède<sup>3</sup>.

Au cours du siècle dernier, plusieurs manuscrits ont été successivement retrouvés, et publiés plus ou moins complètement<sup>4</sup> : un exemplaire de Saint-Riquier (à Bruxelles, n<sup>os</sup> 10470-473), rapporté au X<sup>e</sup> siècle ; un autre, conservé dans le fonds Sloane du Musée Britannique (n<sup>o</sup> 263), du XI<sup>e</sup> siècle et sûrement fran-

1. T. X, p. 126-129 ; dans la seconde édition, de 1723, t. II, p. 23 sq.

2. Cf. *P. L.*, CXXIII, 487-489.

3. A ce sujet, voir D. H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques du moyen âge* (1908), p. 9 sq. ; les chapitres suivants du même ouvrage donnent le détail du débat et en font sortir.

4. On trouvera encore les indications qui importent dans le livre susdit, p. 120 sq. Je n'ai pu atteindre l'édition du manuscrit de Saint-Riquier par Reiffenberg ; elle paraît remonter à 1840 environ ; Hénocque a fait quelques remarques supplémentaires en 1883. GILES a relevé les variantes du manuscrit Sloane en 1843 (*The complete Works of Venerable Bede*, I, p. 249, cf. p. 50-53 pour le texte) ; MIGNÉ les a reproduites, mais avec des fautes (cf. *P. L.*, XCIV, 603-606). Delisle a publié le texte d'Amiens en 1886. — Le manuscrit Sloane 263 donne, dans le même contexte et de la même main (f. 34<sup>v</sup>-39<sup>v</sup>) un fragment de calendrier (de septembre à décembre) où les évêques de Lyon sont mentionnés ; je rapporterais le tout (f. 2-40) à un monastère de la ville ou du diocèse, Ainay, par exemple, ou Savigny.

çais, lyonnais même ; un troisième, inséré dans un sacramentaire d'Amiens de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle (Bibliothèque Nationale 9432). Enfin, Dom Amelli a fait connaître le propre martyrologe métrique d'Erchempert, moine du Mont-Cassin vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle (c. 881-904), où l'ancien texte sert comme de toile de fond <sup>1</sup>.

D. Henri Quentin, en 1908, a repris cette documentation éparse, — exception faite toutefois pour l'ouvrage d'Erchempert, jugé encombrant, — et, lui joignant trois nouveaux manuscrits, deux desquels offrent un texte défini du XI<sup>e</sup> siècle, à savoir italien <sup>2</sup>, s'est appliqué à établir, au milieu des traditions rivales, voire désordonnées, le meilleur texte possible <sup>3</sup>. Du reste, son principal intérêt, dans l'affaire, est de pouvoir écarter, sur de bonnes preuves, l'hypothèse de Du Sollier, qui compromettrait l'intelligence de la littérature martyrologique. A la lumière de son édition, il conclut ainsi une brève, mais substantielle étude <sup>4</sup> : « le martyrologe poétique de Dachery, simple calendrier-obituaire de l'église d'York ou du monastère de Ripon, n'a aucun rapport, ni avec Bède, ni avec le martyrologe de Bède ». Une des raisons décisives de ce jugement net est que la mention de Wilfrid II, archevêque d'York, le 29 avril, correspond à l'année 745 <sup>5</sup> ; l'historiographe anglo-saxon était décédé dix ans plus tôt (735). Une autre preuve, non moins convaincante, de l'indépendance du texte métrique consiste dans les particularités qu'on y peut remarquer, soit quant aux fêtes soit quant aux dates, et qui restent en désaccord avec l'ouvrage véritable de Bède. Mais, ceci reconnu, force est encore d'admettre que, de très bonne heure <sup>6</sup>, sans doute à cause du crédit dont jouissait le martyrolo-

1. *Spicilegium Casinense* I (1888=1893), p. 401-404. Dans son histoire de la littérature du moyen âge, MANITIUS donne encore le texte d'Erchempert pour inédit ; voir t. I (1911), p. 710 ; et cet oubli n'est pas réparé dans les *Nachträge* du t. III (1931). Suivant ce qu'indique Manitius, Erchempert distinguait au moyen de signes diacritiques l'ancienne tradition et les notes qu'il y introduisait.

2. *Ambrosianus* S. 33 *sup.* à Milan, provenant de Bobbio ; *Misc.* 560 du fonds Canonici à Oxford, Bodleian Library. Le troisième est une copie moderne « ex codice Muselliano », parmi les papiers de Gallandi, à San-Marco, Venise.

3. *Op. laud.*, p. 123-126.

4. *Ib.*, p. 130.

5. Pour cette date, cf. W. G. SEARLE, *Anglo-Saxon Bishops Kings and Nobles* (1899), p. 165 ; celle de 744 vient de « la Chronique Anglo-saxonne ».

6. On a le témoignage explicite des manuscrits ORS et, de plus, celui d'Erchempert. Le faux titre était donc reçu en France dès la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Mais, comme on le verra par la suite, il est très probable qu'Erchempert recueillit directement sa tradition de voyageurs anglais. Le *Vespasianus*, malheureusement, fait ici défaut ; je ne serais pas du tout surpris qu'il ait été



giste, le calendrier a été qualifié : « *Martyrologium Bedae* ».

L'édition de 1908 rapproche donc, au total, sept témoins : *ABCMORS*<sup>1</sup>. Deux, toutefois, n'interviennent qu'au second plan, dans la mesure où leurs notices concordent avec la rédaction commune ou s'en écartent (*CM*). Mais c'est assez pour qu'on puisse juger de la forme habituelle du texte et de ses variétés ; car il faut bien prendre garde que ce calendrier, tel que nous le connaissons maintenant grâce à ses principaux représentants, n'a jamais été stable, quoi qu'il en puisse être de son point de départ. Dans tous les milieux où il a pénétré, on a cherché à le rendre, pour ainsi dire, actuel, en y inscrivant des fêtes locales et diverses solennités dont l'absence pouvait sembler fâcheuse, peut-être aussi en le débarrassant de quelques mentions qui n'avaient plus guère d'intérêt ; cette seconde opération, cependant, me paraît n'avoir affecté qu'un petit nombre de cas. Il se peut que la plupart des omissions que nous constatons de temps à autre soient fortuites, plutôt qu'intentionnelles. Tant en France qu'en Italie, si l'on avait eu le dessein d'enlever au texte sa couleur archéologique, pour le mettre vraiment au goût du jour, on y aurait fait beaucoup plus de retranchements. C'est un fait qu'Erchempert et Bertigarius (le copiste de Saint-Remi) ne se sont pas souciés des éléments hétéroclites que leur apportait la tradition anglo-saxonne, pourvu qu'ils se sentissent libres d'introduire dans ce cadre désuet les saints qui avaient leur préférence. Les sommaires que je proposerai plus loin feront mieux voir, je l'espère, les remaniements auxquels la pièce a donné occasion suivant les lieux ; c'est surtout, d'ailleurs, à cause de ces dégradations volontaires, qu'elle est pour nous intéressante et reprend vie.

Eu égard à leur âge, *A* et *R*, tous deux français, mais *R* presque certainement composé sous une influence celtique<sup>2</sup>, ont l'avantage sur leurs concurrents, et des deux *R* est l'aîné, apparemment.

déjà revêtu de l'autorité de Bède, qui, dès lors, dans le monde anglo-saxon, était indisputée.

1. *A* = Amiens ; *B* = Milan-Bobbio ; *C* = Bruxelles-St. Riquier ; *M* = San-Marco ; *O* = Oxford (Canonici) ; *R* = Saint-Remi (Dachery) ; *S* = Sloane (British Museum). — D. QUENTIN (p. 121, n° 6) signale deux *Vossiani* de Leyde qui n'ont pas été collationnés ; pourtant, sur le plus récent, *Oct. 15* (du XI<sup>e</sup> siècle), nous avons quelques indications prises par L. DELISLE (*Notices et extraits des manuscrits*, XXXV, 1, 1896, p. 310) ; il avait appartenu à Saint-Martial de Limoges et paraît être fort médiocre.

2. On y trouve la mention de S. Patrick au 17 mars et celle de S. Samson au 29 juillet. *S* a les deux mêmes hexamètres en l'honneur de Patrick : « Doctor apostolicus sanctorum lumen et astrum... »

Que si l'on examine le texte lui-même suivant les canons de la critique, il en va autrement, du moins au sujet de *R*. Le nouvel éditeur, estimant que *A* et *B* conjoints représentent « une rédaction plus ancienne et plus proche de l'original »<sup>1</sup>, par rapport à l'ensemble des témoins agréés, déclare s'être attaché d'ordinaire aux leçons de ces deux manuscrits. Il lui a paru, au contraire, que *R*, doublé par *S*, s'éloignait le plus, c'est-à-dire de même parmi tous les autres, de la rédaction censée primitive. *O* serait connexe avec *AB*, mais à un degré inférieur, et *CM* dériveraient d'un modèle analogue à *O*. Tout cela n'est pas impossible en effet ; mais, j'avoue, pour moi, ne pas réussir à tracer une « généalogie » qui me satisfasse, à moins d'y faire entrer un trop grand nombre de lignes pointillées, c'est-à-dire de rendre l'être, pour la circonstance, à beaucoup de témoins intermédiaires, que nous ne connaissons jamais exactement. Comme dans la plupart des cas de descendance littéraire, les relations doivent avoir été très complexes, et l'on n'est jamais sûr, dans la pénurie de la tradition matérielle, de les interpréter bien. Un seul déplacement modifie parfois tout le reste, et suffit à faire crouler l'édifice. Une juste marge laissée au scepticisme, on peut cependant, l'on doit même reconnaître l'affinité des manuscrits existants — ici, par exemple, la réalité des groupes *AB* d'une part, *CRS* d'autre part, — et, pour la pratique, recevoir sous sa forme générale, et réserve faite des détails, un texte suffisamment élaboré, comme c'est maintenant le fait<sup>2</sup>.

Concernant le calendrier d'York, la difficulté ne réside pas dans les variantes verbales, mais dans les additions. Les additions isolées, à vrai dire, causent peu d'embarras ; elles sont condamnées presque aussitôt sans appel, par rapport au type commun, qui coïncide pour lors avec le type premier ; car elles s'excluent, d'elles-mêmes, du milieu des autres, leur caractère adventice étant manifeste. Mais les autres, celles qui restent et paraissent tenir bon, par l'appui de plusieurs témoins, qu'en penser et qu'en faire ? Quelle sera la pierre de touche ?

---

1. *Op. laud.*, p. 122.

2. On entend bien que je n'institue pas, pour le moment, une critique de l'édition particulière donnée en 1908, qui demeure bonne, « the only edition », comme dit E. Bishop (*op. laud.*, p. 147), et pour laquelle nous ne saurions être assez reconnaissants. Je défends, en passant, une méthode, et fais valoir les droits d'un scepticisme résigné, en matière de philologie ; car, sauf les cas exceptionnels et imprévus, il est à peu près impossible que nous ayons des éditions pleinement satisfaisantes ; le plus souvent, trop heureux sera-t-on de pouvoir employer les moins mauvaises. L'essentiel est d'avoir sous les yeux le témoignage des principaux manuscrits et d'être libre, pour autant, d'exercer un droit de contrôle.

Une fête de dédicace est marquée par CRS d'accord, à la date du 28 avril : *Ecclesiae quintis dedicatio alma colenda*. L'éditeur a retenu l'hexamètre dans son texte, en dépit du silence du groupe ABOM ; il voudrait même croire que cette mention pût s'appliquer à York ou à Ripon. Il a gardé de même la Litanie majeure du 25 avril, réclamée encore par CRS et de plus par M, ainsi que Jean de Beverley (« *Iohannes antistes* ») au 7 mai, pareillement soutenu. Il a exclu, en revanche, la vieille fête du 2 février, ABO ne la donnant pas. Il faudra donc supposer par derrière diverses complications et, en attendant, se fier au concours des témoins inférieurs. Autour du nom de saint Jérôme encore, le 30 septembre, A et B font défaut, eux seuls, les cinq autres étant là.

C'est surtout pour nous tirer de cette confusion fondamentale, et pour nous permettre un contrôle général, qu'un nouvel exemplaire plus sûr et de meilleure tradition, — quelle qu'ait été la négligence de son copiste, — doit être accueilli avec faveur. Tel est le *Vespasianus* de Londres, copié dans un milieu anglo-saxon au début du IX<sup>e</sup> siècle. Il prend donc tout de suite la tête, parmi les textes que nous connaissions, et nous ramène non loin de la région d'York. Il a un autre mérite, qui compense la perte des premiers vers : la recension d'Erchempert, faite au Mont-Cassin à la fin du même siècle, s'y adapte étroitement<sup>1</sup> ; d'où il résulte qu'une copie toute semblable à celle de Londres fut transportée très tôt par quelque pèlerin anglais jusque dans l'Italie méridionale. Au moyen de cette paire, il sera désormais plus facile de s'y reconnaître dans la bigarrure des copies continentales, plus ou moins viciées par leurs rédacteurs, suivant les lieux où ceux-ci vivaient.

Le manuscrit désigné par la référence *Vespasian B. VI*, dans

---

1. Dans le même manuscrit du Mont-Cassin (n° 439), on lit tout à la suite du « martyrologe » sept hexamètres, intitulés : « *Versus metricos de singulis diebus* » (*Prima dies domini sacramento nomine fulget...*). D. AMELLI a publié également ce morceau (*op. laud.*, p. 404), dans lequel on a tâché de donner un sens chrétien aux jours de la semaine. Peut-on y reconnaître encore la main d'Erchempert ? En tout cas, le texte premier se lit dans le *Vespasianus* (fol. 107) : *Prima dies Phoebe sacratus nomine fulget...*, et il y est parfaitement intelligible, tandis que la rédaction du Cassin n'aboutit guère qu'à l'absurdité. Cette pièce subsiste, d'ailleurs, en nombre de manuscrits depuis la fin du VIII<sup>e</sup> siècle environ (voir l'édition de RIESE, *Anthologia Latina*, I, 2, 1906, p. 488). Il ne serait pas interdit d'en chercher l'origine dans le milieu d'où nous est venu le calendrier métrique, ni même de lui donner le même auteur ; quoique, au premier abord, la pensée paraisse profane et païenne, il faut prendre garde que cette poésie toute scolaire et didactique n'a aucune prétention, si ce n'est de fixer dans la mémoire des notions banales.



le fonds Cotton du Musée Britannique, est un recueil factice, formé par Robert Cotton lui-même, où l'on isole tout de suite, sans la moindre difficulté, un fragment de six feuillets (104-109). Ces pages sont en effet remarquables par l'élégance et la fermeté de leur style<sup>1</sup>; à savoir cette minuscule dite pointue, à cause de la finesse effilée des traits extrêmes, à laquelle les scribes anglais du IX<sup>e</sup> siècle avaient réussi dès lors à donner un aspect calligraphique, la différenciant nettement et décidément des autres écritures insulaires, de manière à lui assurer pour deux siècles environ une existence indépendante, avant le triomphe, finalement inévitable, des modèles continentaux. Des juges compétents et placés pour bien voir n'ont pas craint de préciser, à cet égard, la physionomie du morceau<sup>2</sup>, faisant observer sa ressemblance matérielle avec les nombreuses chartes du même temps qui nous sont parvenues du royaume de Mercie<sup>3</sup>. A quoi l'on a répondu, avec une apparence de vérité, que ce rapprochement n'était pas un indice suffisant de provenance, puisque les pièces de la chancellerie northumbrienne font défaut<sup>4</sup>. La comparaison, de fait, n'est possible, pour la période, qu'avec les documents du Kent et du Wessex. La ressemblance indiquée n'en subsiste pas moins, et l'examen des textes autorise à dire davantage encore.

Ces feuillets paraissent être le reliquat d'une sorte de livret ou d'aide-mémoire, en relation avec l'enseignement scolaire<sup>5</sup>: notes de chronologie et d'histoire, dont la portion principale consiste maintenant dans la liste des évêques et des rois d'Angleterre<sup>6</sup>.

1. Voir les reproductions de l'album publié par *The Palaeographical Society*: *First series* (1873-1883), *part X* (1880), pl. 165 (= fol. 107), et du *Catalogue of Ancient Manuscripts in the British Museum*, II (1884), pl. 24 (= fol. 104); la partie centrale de ce dernier fac-similé reparaît dans le manuel d'E. M. THOMPSON, *An Introduction to Greek and Latin Palaeography* (1912), p. 390 (n° 143).

2. La même remarque est faite, à peu près dans les mêmes termes, par les auteurs responsables des trois ouvrages cités dans la note précédente. Disons donc, sans distinguer, qu'E. A. BOND et E. M. THOMPSON ont exprimé ensemble cette opinion; mais le plus affirmatif est Thompson, dans son manuel (p. 393).

3. Voir par exemple, suivant l'ordre des dates, *Facsimiles of Ancient Charters in the British Museum*, I (1873): nos 11 (780), 12 (798), 14 (1<sup>er</sup> août 811); II (1876): nos 5 (793-796), 9 (808), 10 (811), 12-14 (814), 15 (821), 16 (823), 20 (831), 21 (836).

4. Cf. H. SWEET, *The oldest English Texts* (1885), p. 167 sq.

5. On ne saurait dire, s'il était destiné au maître ou à l'élève; tel qu'il est, il pouvait convenir aussi bien au second qu'au premier.

6. On trouvera la description complète dans le *Catalogue of Ancient Manuscripts*, pp. 79-80. Les successions épiscopales et les généalogies royales ont été publiées tout d'abord par SWEET, *op. laud.*, p. 167-171, sous un titre malheureux

Il est clair que nous posséderions, sinon tout le livret, du moins un cahier complet, si le *bifolium* extérieur, fort malheureusement, n'avait disparu ; c'est la perte de ces premières et dernières pages, des premières surtout, qui empêche de caractériser mieux la matière livrée. De celle-ci, en tout cas, il ressort bien désormais que l'ouvrage a été accompli du vivant du pape Léon III († 12 juin 816), probablement en 812 ou 813, et dans le royaume de Mercie, peut-être à Lichfield. D'une part, plusieurs notices de première main concernent des évêques dont le gouvernement a commencé vers 811<sup>1</sup>, ou bien a pris fin vers 814<sup>2</sup>. D'autre part, outre la place faite aux rois de Mercie, dont le dernier qui soit rappelé est Coenwulf (796-821), le siège de Lichfield, au centre de l'ancienne Mercie<sup>3</sup>, a été, par la suite, l'objet, si l'on peut dire, d'un traitement de faveur, comme M. Kenneth Sisam vient juste de le noter à propos d'une discussion d'ordre philologique<sup>4</sup> ; tandis que les successions n'ont pas été continuées pour les sièges septentrionaux après la date marquée, celui de Lichfield, en témoignage de l'intérêt qu'on lui portait, a reçu quelques références complémentaires destinées à éclairer son histoire.

On est donc forcé de renoncer à une provenance directe de Northumbrie, en dépit du grand nom de Sweet<sup>5</sup> ; mais en Mercie,

et capable de faire illusion : « Genealogies (Northumbrian ?) ». Les listes des évêques, complètes de première main jusqu'au début du IX<sup>e</sup> siècle et relatives à tous les sièges, sans exception, de la hiérarchie anglo-saxonne, sont un document historique d'une grande valeur ; l'ordre suivi est celui des régions (Kent, Essex, Wessex, East Anglia, Mercia, Northumbrie), soit : Cantorbéry, Londres, Rochester, Selsey, Winchester, Sherborne, Elmham, Dunwich, Leicester, Lichfield, Worcester, Hereford, York, Hexham, Lindisfarne, Witheren.

1. C'est le cas d'Aethelnoth à Londres, d'Aethelwulf à Selsey, de Wigthehn à Winchester.

2. Cas de Wernbeohrt à Leicester, d'Ealdwulf à Lichfield, d'Ealhheard à Elmham.

3. C'est-à-dire la région qu'on appelle maintenant : Central Midlands.

4. *Cynewulf and his Poetry* (Sir Israel Gollanez Memorial Lecture British Academy, 1932), p. 6 et cf. p. 26 (n. 10-11). La question posée est relative à l'échange des lettres *e* et *i* (*Cyni-*, *Cyne-*), dans les noms propres anglo-saxons. La discussion fournit une preuve complémentaire en faveur de l'origine mercienne du *Vespasianus* ; l'usage northumbrien, attesté par le *Liber Vitae* de Lindisfarne, ne fournit que des formes en *-i* au début du IX<sup>e</sup> siècle, peut-être même jusqu'en 830 ou 840 ; les listes du *Vespasianus* permettent de constater au contraire le dualisme *-e*, *-i* (voir *ib.*, p. 5 sq.).

5. Tout en lui rendant hommage (« ...perhaps the greatest master of linguistic science that this country has produced »), M. K. SISAM reconnaît que, dans la circonstance, ses raisons « will not bear examination » (*ib.*, p. 6) ; il ajoute d'ailleurs : « philologists can hardly be blamed for following his authority. » — Les raisons données par Sweet de ses préférences pour la Northumbrie sont exactement les suivantes : (1.) les généalogies royales commencent par la Northumbrie ; (2.) le martyrologe livré par le contexte est de Bède ; (3.) les chartes de

peu après le commencement du IX<sup>e</sup> siècle, notre calendrier, qui se trouve transcrit sur les premières pages conservées du fragment (f. 104-104<sup>v</sup>), fait encore assez bonne figure, comme l'unique représentant de la tradition anglo-saxonne. En même temps, l'on s'expliquera mieux ses menues fautes ; le texte avait déjà circulé. Quant à l'absence des quatorze ou quinze premiers vers<sup>1</sup>, il est à peine besoin de faire remarquer qu'elle est purement accidentelle. Ces vers ont disparu avec le premier feuillet du cahier, au verso duquel ils étaient transcrits, précédés assez vraisemblablement par les hexamètres sur les mois de l'année : *Bis sena mensum uertigine uoluitur annus...*<sup>2</sup>, de telle sorte que, par la conjonction de cette pièce et des premiers vers du calendrier, une page entière pouvait être occupée.

Le trait le plus saillant du nouveau témoin est l'insertion de deux vers, parmi les fêtes du mois de juin, pour commémorer saint Boniface, celui des missionnaires anglais qui, par ses travaux apostoliques, fit le plus d'honneur à la générosité de sa race, jusqu'à s'exposer au martyre. Boniface est nommé aux nones de juin (le 5), à la suite de Tathbert, abbé ou prévôt de Ripon, connu seulement grâce à la *Vita Wilfridi*<sup>3</sup> :

Atque die uincens eadem Bonifatius hostes  
Martyrio fortis bellator ad astra recessit.

Aucun des manuscrits employés jusqu'à présent ne livre ces vers. Ils ne sont pourtant pas inédits, à strictement parler, car

Northumbrie nous échappent. — A noter qu'E. M. THOMPSON, dans son manuel de paléographie, qui porte la date de 1912, mentionne encore, à propos du fragment : « Beda's *Martyrologium Poeticum* » (*op. laud.*, p. 393).

1. Quatorze, suivant l'édition de 1908, mais quinze, si l'on admet, comme je crois qu'on doit faire, l'authenticité du vers relatif à la fête du 2 février (ci-après v. 9).

2. Le texte banal comprend vingt vers (*P. L.*, XCIV, 603 A-B) ; l'édition critique de l'*Anthologia Latina* (A. RIESE, collection Teubner) I, 2 (1906), p. 155 (n° 680) n'en donne que dix-sept. Ainsi que la pièce sur les jours de la semaine, mentionnée plus haut, je serais assez enclin à rattacher étroitement celle-ci au calendrier ; le but visé était le même et les moyens d'exécution sont fort semblables. Ce point de départ pourrait fort bien être unique aussi. Dans tous les cas, la tradition manuscrite ne dépasse point le IX<sup>e</sup> siècle.

3. Voir l'édition de J. RAINE, *The Historians of the Church of York and its Archbishops*, I (1879), p. 1 (préface), 95 (ch. LXII), 99 (ch. LXV). C'est, très probablement, cette célèbre biographie, composée par Eddi peu après 710, et dédiée à Tathbert lui-même, qui a perpétué sa mémoire. J'imagine même, pour le dire tout de suite, que, sans elle, son nom ne figurerait pas dans le calendrier d'York. Noter qu'Alain n'en a pas fait mémoire, lui qui n'a pas oublié les Hewaldi, au sujet desquels on ne sait à peu près rien, si ce n'est leur martyre raconté par Bède (cf. *Versus de sanctis Euboricensis Ecclesiae* : éd. DUEMMER, *Poetae Latini aevi Karolini*, I, 1881, p. 192, v. 1045).



le texte imprimé de la recension d'Erchempert les propose. C'est pour cette raison de coïncidence qu'il est interdit, dès le principe, de les regarder comme une addition postérieure et sans portée, un détail propre au manuscrit de Londres, c'est-à-dire dû au copiste de ce manuscrit et n'ayant d'autre motif que sa dévotion personnelle. Erchempert a certainement disposé d'un exemplaire semblable au nôtre, qui offrait ces deux mêmes lignes et garantit leur solidité ; ou bien les textes n'ont aucun sens. Tout au plus aurait-on le droit, en tenant compte des autres manuscrits, de supposer l'existence de plusieurs rédactions parallèles et rivales, l'une d'elles étant représentée en particulier par l'accord singulier du *Vespasianus* et d'Erchempert autour du nom de Boniface. Je n'ose exclure, de parti-pris, cette hypothèse, parce que le cas singulier de Jean de Beverley donne à réfléchir. Cette inscription qui a des chances, elle aussi, d'être primitive, n'est soutenue que par un groupe de témoins, comme on a pu le constater déjà, et cette fois le *Vespasianus* ainsi qu'Erchempert sont parmi les manquants. On pourrait donc concevoir une tradition complexe ; mais autre chose serait de la débrouiller parfaitement. Mieux vaut provisoirement, je crois, ne pas compliquer le débat en y introduisant de biais cette difficulté, et voir dans l'omission du nom de Jean de Beverley un simple accident ; en mêlant par excès de zèle tous les problèmes qu'il est licite d'envisager, mais impossible de résoudre à souhait, on risque de s'engager dans une impasse.

Contre la mention de saint Boniface, mis à mort en 755, j'entends d'avance qu'on fera une autre objection, beaucoup plus grave. Le calendrier passait, jusqu'à maintenant, pour être antérieur à cette date ; cette fête du 5 juin, sortant de son cadre, devrait être condamnée sans autre examen. Mais c'est à ce point précisément qu'il convient de poser une question inévitable et qui a plus de conséquence. Quelle date faut-il donner en vérité à ce calendrier, dont nous tenons un exemplaire copié dans les premières années du IX<sup>e</sup> siècle ?

On s'appuie sur l'obit du second Wilfrid, fixé en 745, qui serait la dernière date énoncée, parmi celles qui sont en relation avec l'Angleterre. E. Bishop, pour marquer un terme approximatif, assigne l'ouvrage à l'année 750. Je m'étonne pourtant que ni lui ni d'autres n'aient pris garde aux deux vers suivants, qui sont, entre tous, les plus instructifs :

Multipli rutillet gemma ceu in fronte Nouember :  
Cunctorum fulget sanctorum laude decorus.

Ici la route est droite et sans obstacle ; l'on ne risque plus guère de s'égarer ni de broncher : les manuscrits se trouvent d'accord ; cette unanimité suffit. Le calendrier métrique atteste donc l'existence de la fête de tous les Saints au premier jour de novembre. Admettons que ce témoignage, très précieux, soit l'un des plus anciens, le plus ancien même, que nous ayons <sup>1</sup>. Il est inouï et reste incompréhensible, aussi longtemps qu'on persiste à le rapporter au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Bien au contraire, il nous renseigne, à sa manière, sur les origines de cette solennité des calendes, qui devait devenir vite célèbre dans les fastes de l'Église, dès là qu'on lui restitue la seule date qui convienne, et la plus haute possible, c'est-à-dire vers l'an 800 <sup>2</sup>.

Rappelons brièvement ce que l'on sait, par ailleurs, de la Toussaint au IX<sup>e</sup> siècle, afin de reconnaître le cadre général dans lequel la référence susdite retrouve son sens <sup>3</sup>.

Le seul texte cité d'ordinaire à propos de la fête du 1<sup>er</sup> novembre, et pour montrer qu'elle eut de la peine à s'implanter dans l'Église, est un passage de la chronique de Sigebert, suivant lequel l'empereur Louis le Pieux, à la demande du pape Gré-

1. Il n'est ici question que de la solennité du 1<sup>er</sup> novembre, comme telle, non de sa préhistoire ou de ses antécédents ; car l'idée d'une commémoration générale des saints était depuis longtemps dans l'air, en quelque sorte ; on a même relevé des indices de cet état d'esprit dès le IV<sup>e</sup> siècle en Orient ; bien plus, la dédicace du Panthéon, accomplie par Boniface IV le 13 mai 610, sous le vocable de « Sancta Maria ad Martyres », et inscrite aussitôt dans le sacramentaire romain du VIII<sup>e</sup> siècle à cette date du 13 mai, pouvait passer pour une vraie fête de la Toussaint et aurait pu suffire par la suite, tout comme la dédicace de l'église Saint-Michel le 29 septembre est restée la fête traditionnelle des Anges. Mais la fête du 1<sup>er</sup> novembre est intervenue sous une forme mieux marquée et a fini par rendre celle du 13 mai inutile.

2. Je dis 800 simplement, pour indiquer un terme approximatif au moyen d'un nombre rond. La décade antérieure n'est pas exclue, toujours approximativement, et l'on peut dire, si l'on y tient : vers 790-800, mais à condition d'appuyer davantage sur le second terme. Il serait abusif de remonter plus haut, en toute hypothèse. Si la date donnée au synode de Riesbach est exacte, à savoir 798 (cf. A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, II, 1900, p. 447 sq.), nous n'avons aucune référence plus précise que celle-ci, et c'est, en bonne critique, ce point de départ qui doit fixer l'attention : point de départ pour l'érudit qui s'efforce de suivre les étapes de la fête, mais en réalité point d'arrivée par rapport à la célébration liturgique, dès lors garantie en un lieu déterminé.

3. A propos de la notice historique d'Adon concernant le 1<sup>er</sup> novembre, D. QUENTIN a traité lui aussi, en abrégé, des origines de la Toussaint (*Les Martyrologues historiques*, pp. 637-641), et apporté quelques faits sans vouloir donner de solution à ce qu'il appelle un « petit problème ». Je n'avais pas pris garde à ces pages, avant de réunir les éléments de mon dossier et d'en faire le sommaire. On pourra donc compléter l'une par l'autre les deux séries de remarques, qui atteignent à peu près le même but. Le point de vue néanmoins diffère, les martyrologues entrant à peine dans mon argument.

goire IV, institua la Toussaint dans ses états, en 835, conformément à l'usage de Rome<sup>1</sup>. Cette rédaction de Sigebert de Gembloux a fait fortune. Elle aurait de quoi troubler l'historien, n'étant pas plus ancienne que le début du XII<sup>e</sup> siècle, si, par bonheur, l'on n'y reconnaissait, comme dans un mauvais miroir, l'image d'une notice d'Adon, qui ramène l'information au milieu du IX<sup>e</sup> siècle environ<sup>2</sup>. Il est vrai que ni d'une lettre pontificale de 835, ni d'un capitulaire de Louis le Pieux à la même date, pour imposer la solennité des calendes de novembre, nous n'entendons parler ailleurs ; au surplus, l'intervention du pape reste peu vraisemblable sous cette forme. On aimerait d'être mieux renseigné sur ce qui se passait alors à Rome, et d'apprendre depuis quand la fête y était en vigueur ; car la croyance rappelée en même temps, abondamment par Adon, en peu de mots par Sigebert, que l'institution remontait au pape Boniface IV, n'est qu'un trompe-l'œil<sup>3</sup>, pour prolonger la perspective depuis 610 jusqu'en 835.

1. « Monente Gregorio papa et omnibus episcopis assentienbus, Ludowicus imperator statuit ut in Gallia et Germania festiuitas omnium sanctorum in kalendis nouembris celebraretur, quam Romani ex instituto Bonifacii papae celebrabant » : *P. L.*, CLX, 159 C (c'est le texte même de PERTZ dans les *Scriptores*, t. VI, 1884, p. 338 sq. : *Sigeberti Chronica*).

2. « *Festiuitas sanctorum omnium*. Petente namque Bonifacio, iussit Phocas imperator in ueteri fano, quod Pantheon uocabatur ... ecclesiam beatae semper uirginis Mariae et omnium martyrum fieri, ut ubi quondam omnium non deorum sed daemoniorum cultus agebatur, ibi deinceps omnium fieret memoria sanctorum ; quae ab illo tempore kalendis nouembris in urbe Roma celebris et generalis agitur. Sed et in Galliis, monente sanctae recordationis Gregorio pontifice, piissimus Ludouicus imperator, omnibus regni et imperii sui episcopis consentientibus, statuit ut solemniter festiuitas omnium sanctorum in praedicta die annuatim perpetuo ageretur. Quam sanctam constitutionem reuerenti amore suscepit omnis ecclesia » (*P. L.*, CXXIII, 387 C ; pour la relatin, soit avec le martyrologe de Florus, soit avec la chronique de Bède, voir D. QUENTIN, *op. laud.*, p. 370, 636). Usuard, de son côté, a résumé ce texte et mal, mais autrement que Sigebert : « *Festiuitas beatae dei genitricis et omnium martyrum*, quam Bonifacius papa celebrem et generalem instituit agi omnibus annis in urbe Roma. Sed et Gregorius pontifex postmodum decreuit eandem in honore omnium sanctorum solemniter obseruari perpetuo ab omni ecclesia » (*P. L.*, CXXIV, 641-2).

3. De cette illusion, donnée au lecteur, Adon reste responsable ; c'est lui qui a greffé sur le texte de Florus relatif au 1<sup>er</sup> novembre les mentions de Grégoire IV et de Louis le Pieux ; mais le rattachement de la dédicace du Panthéon à la fête des calendes de novembre, est déjà un fait accompli dans le martyrologe de Florus, achevé peu de temps avant celui d'Adon et pillé par celui-ci. Florus s'est borné à faire ressortir le caractère de la nouvelle solennité, qui lui était sans doute familière, en reprenant le passage de la chronique de Bède (§ 536) qui a trait, par l'intermédiaire du *Liber Pontificalis*, à la dédicace de 610. Raban, d'ailleurs, a fait de même vers le même temps (cf. *P. L.*, CX, 1177 C), et d'une manière indépendante. L'un et l'autre, si savants qu'ils fussent, ont pu ignorer l'intervention de Grégoire IV ; ou bien l'auront-ils négligée sciemment ? De la mention, pure et simple, de la Toussaint dans la seconde famille du martyrologe de Bède



et confondre ainsi deux usages rivaux, l'antique et le nouveau, entre lesquels la réalité étend une vaste marge. A part cet arrangement et le rôle prêté à Grégoire IV, l'essentiel des faits rapportés par Adon et Sigebert doit être exact, parce que ce témoignage, donné vers l'année 850, rejoint nos autres sources d'information et, loin de les contredire, les clarifie. C'est le temps même, — entre 835 et 850 (ou 860), — dans lequel la nouvelle fête a pris racine décidément. Nous pouvons donc croire, sans tourment, que la Toussaint était célébrée dès lors à Rome, et que les Églises de l'empire franc ne l'observaient pas encore, pour la plupart.

Cet état de choses, pour l'empire, est confirmé par le silence des divers capitulaires et règlements ecclésiastiques : statuts de Riesbach en 799<sup>1</sup> ; capitulaire de Charlemagne vers 810<sup>2</sup> ; canons du concile de Mayence en mai 813<sup>3</sup> ; « *concordia* » des évêques réunis à Aix-la-Chapelle, peu après, en cette même année<sup>4</sup> ; règlement d'Haito de Bâle, émis l'une des années suivantes<sup>5</sup> ; règlement des abbés réunis à Aix le 10 juillet 817<sup>6</sup>. Partout et toujours — sauf le cas que je signalerai tout à l'heure, mais qui se laisse expliquer — durant cette période de législation active, qui va de 800 à 820 environ, la Toussaint est omise parmi les « festivités » ou *feriandi dies* que l'autorité a souci d'imposer à la dévotion du peuple chrétien.

L'examen des anciens sacramentaires n'est pas moins convaincant et nous instruit, indirectement, sur la pratique de Rome. Le sacramentaire typique, adressé par le pape Hadrien à Charlemagne entre 784 et 791, n'avait pas encore les oraisons propres à la fête du 1<sup>er</sup> novembre. A l'inverse, dotée d'une vigile, elle occupe une place fixe dans tous les livres liturgiques à partir de la fin du siècle suivant. Dans l'intervalle, la vigile apparaît presque en même temps qu'elle-même ; mais on peut assurer, en se

(cf. D. QUENTIN, *op. l.*, p. 55), il me paraît qu'il n'y a rien à déduire ; c'est une référence qui porte la marque de son temps, à savoir le IX<sup>e</sup> siècle, et dont Florus n'a pas eu besoin, étant déjà amplement informé à cet égard. Dans le « Hiéronymien », la Toussaint n'apparaît que tardivement et isolément (*Corbeiensis*, seconde main du *Bernensis*) ; ce qui s'accorde au mieux avec l'ensemble de nos renseignements (voir la remarque de W. LEVISON, *Passiones vitaeque sanctorum aevi Merovingici*, I, 1910, p. 730, à propos de l'obit de saint Omer, qui se trouva en coïncidence avec la Toussaint).

1. *Capitularia regum Francorum* (éd. BORETIUS), I (1883), p. 227 : § 5 ; de même dans les *Concilia aevi Karolini* (éd. WERMINGHOFF), I (1906), p. 208.

2. *Capitularia*, ib., p. 179 : § 19.

3. *Concilia*, ib., p. 269 sq. : § 36.

4. *Ib.*, p. 299 : § 17.

5. *Capitularia*, ib., p. 363 : § 8.

6. *Ib.*, p. 346 : § 46.

fiant aux manuscrits, que c'est vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle seulement que cette situation est acquise<sup>1</sup>. Dans notre plus ancien sacramentaire daté, celui de Cambrai (vers 811), la messe a été introduite une soixantaine d'années plus tard<sup>2</sup>; dans celui de Metz, écrit vers 850, elle a été de même ajoutée, mais par une main qui semble être contemporaine de la rédaction principale<sup>3</sup>. On ne peut douter que les autres livres qui valent pour le IX<sup>e</sup> siècle, calendriers<sup>4</sup>, évangélistes<sup>5</sup>, antiphonaires<sup>6</sup>, hymnaires, ne donnent le même enseignement, chaque espèce selon sa manière.

Au-delà des limites banales, nous avons, pour nous éclairer sur les débuts de la Toussaint, trois attestations positives; ce sont les seules, aussi bien, qu'on puisse produire, avant le passage du martyrologe d'Adon, et rapprocher des hexamètres du calen-

1. Cf. V. LEROQUAIS, *Les Sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, I (1924) : nos 5 (sacramentaire de Marmoutier, c. 850), 7 (Saint-Denis, c. 850), 8 (Saint-Thierry, seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle), 9 (Rodrade-Corbie, même date), 10 (Nonantola, même date), 12 (Senlis, fin du IX<sup>e</sup> siècle). — Le sacramentaire dit de Nonantola doit être désormais rattaché à Saint-Denis, comme vient de le montrer G. ELLARD, *Ordination Anointings in the Western Church* (1933), pp. 49, 57, 75. — L'étude des sacramentaires et missels conservés en Italie donnerait des résultats analogues : la fête et la vigile sont données en supplément dans le sacramentaire de Biasca (cf. A. EBNER, *Iter Italicum*, 1896, p. 80); elles manquent dans le sacramentaire de Padoue, copié en la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle; mais des mains du IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle ont inséré la plupart des formules (ib., pp. 122, 130; voir d'ailleurs les remarques jointes à la récente édition de K. MOLHBERG, 1927, p. XXI sq., XXV, XXIX); le sacramentaire de Verceil du X<sup>e</sup> siècle retient encore la messe « omnium sanctorum » parmi les messes votives (ib., p. 283). — Dans ce même ouvrage (p. 388), Ebner fait remarquer que la Toussaint n'est pas comprise dans le corps du sacramentaire de Mayence, copié au IX<sup>e</sup> siècle, mais qu'elle a été adjointe dans un complément. Pour les additions au sacramentaire de Saint-Gall (n° 348), voir l'édition de Dom MOHLBERG (1918), p. 247 sqq. (nos 32-36, 1221-1225).

2. Cf. LEROQUAIS, *op. laud.*, n° 4.

3. Ib., n° 6.

4. Ceux du Mont-Cassin ont été étudiés et publiés, pour la plupart, par E. A. LOEW, *Die ältesten Kalendarien aus Monte Cassino* (1908); la mention de la Toussaint a été introduite par une seconde main, au IX<sup>e</sup> siècle, dans le calendrier du *Casanatensis* 641; l'éditeur conclut justement que la fête n'était pas observée par les moines du Cassin au commencement du siècle. Les calendriers de Trèves ont fait l'objet d'une minutieuse dissertation, admirable en son genre (cf. P. MIESGES, *Der Trierer Festkalender*, 1915, p. 98 sq.); ils ne remontent pas, malheureusement, au-delà du X<sup>e</sup> siècle; du moins montrent-ils clairement que la Toussaint a dépossédé dès lors complètement la fête de Sainte-Marie aux Martyrs (cf. p. 116). Les calendriers anglais, auxquels E. Bishop a consacré une monographie magistrale à l'occasion du psautier de Bosworth, permettent de constater le même fait (*op. laud.*, p. 88 sq., 112 sq.).

5. Je me contente de renvoyer au *Comes* de Murbach, qui vaut pour les ouvrages de cette catégorie (cf. *Revue Bénédictine*, 1913, pp. 35 sq., 65 sq.); on ne peut que constater l'absence de la Toussaint.

6. Voir ib., p. 69, pour le témoignage, pareillement négatif, de l'antiphonaire du Mont-Blandin.

drier d'York : le propre témoignage d'Alcuin, explicite à souhait, dans une lettre adressée à Arnon de Salzbourg en l'an 800 (avant le 19 mars) <sup>1</sup> ; une prescription du synode de Riesbach, qui peut être rapportée à l'année 798 et représente sans doute l'influence du même Arnon, président du synode <sup>2</sup> ; enfin, la notice du Félire ou poème martyrologique d'Oengus le Culdée, ouvrage duquel la composition est de même attribuée par les spécialistes aux environs de 800 <sup>3</sup>.

Voilà donc le groupe auquel s'adjoint le calendrier métrique. Ce qui doit frapper, c'est, autour de la Toussaint, cette rencontre d'Alcuin, l'ancien écolâtre d'York, de son ami Arnon, d'Oengus le Culdée et du Northumbrien inconnu, auteur du calendrier. Avec eux, nous sommes et restons dans la zone insulaire, même s'il faut se transporter sur le continent. Ainsi les faits paraissent-

1. « *Kalendis Nouembris solemnitas omnium sanctorum. Ecce, uenerande pater Arne, habes designatam solemnitatem omnium sanctorum, sicut diximus. Quam continue in mente retineas et semper anniuersario tempore colere non desistas ; adtendens illud et intende considerans quoniam, si Helias, unus ex illis in uetere testamento oratione sua, dum uoluit, claudere caelum potuit praeuicatoribus et aperire conuersis, quanto magis omnes sancti in nouo testamento, ubi eis specialiter et patenter clauis regni caelestis commissae sunt et claudere caelum possunt incredulis et aperire credentibus, si intima dilectione honorificentur a fidelibus et coluntur glorificatione eis condigna ? Quod ut fieri digne possit a nobis, lumen uerum quod inluminat omnem hominem, Christus Iesus, inluminet corda nostra, et pax dei quae exsuperat omnem sensum per intercessionem omnium sanctorum eius, custodiat ea usque in diem aeternitatis. Hanc solemnitatem sanctissimam tribus diebus ieiunando, orando, missas canendo et elemosinas dando pro inuicem sincera deuotione precedamus » (éd. E. DUEMLER, *Epistolae Karolini aevi*, II, 1895, p. 321). — Ce grand texte, capital et décisif, méritait d'être reproduit en entier et vaudrait d'être commenté. Alcuin s'est concerté avec l'archevêque de Salzbourg ; il lui a inculqué les raisons qui légitiment la solennité des calendes de novembre ; il les lui rappelle avec force ; il tient à l'observation de cette fête, sainte entre toutes, qui embrasse tous les saints du Nouveau Testament ; il entend même qu'on s'y prépare, lui comme Arnon et leur entourage, par une longue vigile de trois jours. Voilà bien la conviction et le commencement d'exécution qui annoncent, à l'aurore du IX<sup>e</sup> siècle, le prochain succès de la Toussaint. La fête, à la date indiquée, est née d'un mouvement de dévotion privée, mais intense. On n'en était encore, en 800, qu'à l'explosion de ces sentiments, dans des groupes restreints. Cette ardeur explique pourtant tout le reste. L'étonnant, c'est qu'Alcuin n'ait pas osé faire décréter par l'empereur l'observation générale de la fête ; le Supplément du sacramentaire grégorien avait été publié trop tôt.*

2. Cf. *Concilia* (comme ci-dessus), p. 197 : parmi les jours de fête, auxquels on cessera le travail après la messe « kalende nouembris omnium sanctorum ». Si les dates proposées sont correctes, Arnon dut se heurter à des difficultés et renoncer, l'année suivante, au programme qui lui était cher, tracé par Alcuin ; voir plus haut, au sujet des statuts de Riesbach.

3. Éd. WHITLEY STOKES (1905), pp. 232, 472 : « ...noisy All-Saints day » (en conjonction avec une translation de saint Hilaire de Poitiers) ; cf. p. VII (sur la date).



ils s'organiser d'une manière entièrement satisfaisante. Les insulaires ont donné le branle, suivant une intuition d'Edmund Bishop<sup>1</sup>, qui se trouve justifiée, comme tant d'autres de sa part, fruits d'une réflexion intense à partir des faits marquants. Dans le cas précis, ce principe d'action a dû se manifester tout d'abord dans les régions septentrionales où Irlandais et Anglo-Saxons voisinaient ; mais il est fort possible que la conception même soit purement irlandaise, également le choix de la date, au début du dernier mois de l'année liturgique, comme pour clore le cycle. Dans leur zèle missionnaire, ces gens intrépides auront, au début du IX<sup>e</sup> siècle, voire quelques années plus tôt<sup>2</sup>, porté l'idée de la nouvelle fête un peu partout, en Italie notamment et jusqu'à Rome, d'où, en 835, il n'est plus étonnant de voir le pape recommander à l'empereur cette récente conquête. Mais dans l'empire déjà, lentement, la même pratique avait sans doute fait sa voie, de manière à n'avoir plus beaucoup d'obstacles à vaincre vers le milieu du siècle<sup>3</sup>.

Cette parenthèse indispensable confirme la véracité du calendrier métrique, elle lui impose en même temps sa vraie date, et l'on ne doit plus trouver anormale, dans le *Vespasianus*, copié peu

1. *The Bosworth Psalter*, p. 158, n. 1 : « ...Whence came it ? By way of conjecture I should be disposed to think it was imported into the continent from these islands, that it issued from the same mint as the « feast of the Saints of Europe », and that the entry in Oengus at 1 Nov. is a local record of its origin ».

2. C'est le lieu de noter ce qui pourrait être un signe précurseur de la dévotion aux saints et de la propagande entreprise en sa faveur. Une curieuse admonition d'un certain Kathvulf (« Cathuulfus »), anglo-saxon d'origine en tout cas, comme l'indique son nom, nous est parvenue, adressée vers 775, croit-on, à Charlemagne (cf. *Epistolae Karolini aevi*, ib., p. 501 sq.) ; à la fin de son propos, l'étrange auteur invite le roi des Francs « ut unum diem post ieiunium in anno in honore sanctae trinitatis et unitatis, et angelorum, et omnium sanctorum celebrem constitues super regnum tuum cum consilio synodi Francorum, et missam sancti Michaelis et sancti Petri passionem in publico celebrare regno tuo constitues » (p. 504, l. 24 sq.). Cette proposition hardie rejoint de quelque façon l'idée de la Toussaint et témoigne de l'état des esprits. Mais il faut se rappeler aussi, avec KELLNER (*Heortologie*, 1911, p. 241) et D. QUENTIN (*op. laud.*, p. 640), que le pape Grégoire III (731-741), d'après le *Liber Pontificalis* (§ 92), avait institué une messe quotidienne dans l'oratoire dédié par lui à Saint-Pierre, à la mémoire du Sauveur, de la Vierge, des divers ordres des saints « perfectorumque iustorum in toto orbe terrarum requiescentium ». Les anciens livres liturgiques présentent, en effet, ou indiquent des messes votives de ce genre. Ce n'est pas encore la Toussaint, mais on s'en rapproche, et tout le monde, à Rome et hors de Rome, s'oriente vers la solennité du 1<sup>er</sup> novembre ; néanmoins, le facteur déterminant est venu des Iles Britanniques.

3. Plusieurs évêques, cependant, paraissent avoir été encore réfractaires durant le troisième quart du IX<sup>e</sup> siècle : Rodolphe de Bourges, Gautier d'Orléans (cf. D. QUENTIN, ib., p. 640).

après, la fête de saint Boniface, celle de tous les Saints se présentant aussi.

Il reste à entrer dans l'esprit même de ce répertoire versifié, par un examen rapide de ses divers éléments. En cours de route, l'on verra dans quel sens il est légitime de le rapporter à York.

Une série mnémotechnique pouvait offrir, autrefois, des avantages certains aux maîtres et aux élèves. Pour rendre à l'histoire le calendrier anglo-saxon, il est presque nécessaire de le débarrasser des entraves de sa forme. Je vais donc, sans scrupule et de la manière la plus claire, transcrire ses références, suivant l'ordre des mois et des jours<sup>1</sup> ; je leur donnerai, en outre, un numéro d'appel, pour faciliter les renvois<sup>2</sup>.

JANVIER	<sup>1</sup> Circoncision (1).	<sup>2</sup> Théophanie (6).	<sup>3</sup> Paul ermite (10).
	<sup>4</sup> Antoine (17).	<sup>5</sup> Sébastien (20).	<sup>6</sup> Agnès (21).
FÉVRIER	<sup>7</sup> Anastase (22).	<sup>8</sup> Polycarpe (1).	<sup>9</sup> Présentation au temple (2).
	<sup>10</sup> Agathe (5).	<sup>11</sup> Valentin (14).	<sup>12</sup> Julienne (16).
MARS	<sup>13</sup> Mathias (24).	<sup>14</sup> Grégoire (12).	<sup>15</sup> Cuthbert (20).
	<sup>16</sup> Benoît (21).	<sup>17</sup> Annonciation (25).	
AVRIL	<sup>18</sup> Georges (23).	<sup>19, 20</sup> Egbert ; Wilfrid I (24).	<sup>21</sup> Wilfrid II (29).
MAI	<sup>22</sup> Jacques et Philippe (1).	<sup>23</sup> [Jean de Beverley (7)]	<sup>24</sup> Pancrace (12).
	<sup>25</sup> Marc (18).		
JUIN	<sup>26, 27</sup> Tathbert ; Boniface (5).	<sup>28</sup> Barnabé (10).	<sup>29</sup> Gervais et Protas (19).
	<sup>30</sup> Nativité de Jean-Baptiste (24).	<sup>31</sup> Paul et Jean (26).	<sup>32</sup> Pierre et Paul (29).
JUILLET	<sup>33</sup> Jacques le Majeur (25).	<sup>34</sup> Abdon et Sennes (30).	
AOUT	<sup>35</sup> Sixte (6).	<sup>36</sup> Laurent (10).	<sup>37</sup> Assomption (15).
	<sup>38</sup> Barthélémy (25).	<sup>39</sup> Passion de Jean-Baptiste (29).	
SEPTEMBRE	<sup>40</sup> Nativité de Marie (8).	<sup>41</sup> Corneille et Cyprien (14).	<sup>42</sup> Euphémie (16).
	<sup>43</sup> Mathieu (21).	<sup>44</sup> Maurice (22).	<sup>45</sup> Cosme et Damien (27).
	<sup>46</sup> Saint-Michel (29).	<sup>47</sup> Jérôme (30).	
OCTOBRE	<sup>48</sup> Bosa (2).	<sup>49</sup> Hewaldi (3).	<sup>50</sup> Paulin (10).
	<sup>51</sup> Luc (18).	<sup>52</sup> Simon et Jude (28).	

1. Jusqu'au 20 mars inclusivement (n° 15 : Cuthbert), les inscriptions sont données d'après le texte proposé plus loin, le *Vespasianus* faisant défaut.

2. Les quantièmes sont distingués par l'italique. — Je prévins tout de suite qu'on ne devra chercher dans cette liste ni la Litanie du 25 avril ni, surtout, la dédicace du 28 avril, qui a beaucoup contribué à donner le change touchant la nature du calendrier. Cette mention de dédicace, qui jure avec le reste, a été introduite sans doute dans l'ancêtre des manuscrits *CRS* ; elle n'a rien à faire avec York et doit viser, probablement, une Église du continent. On retrouvera, d'ailleurs, dans un tableau secondaire les notices qui paraissent devoir s'expliquer de même comme des additions. Au contraire, le nom de Jean de Beverley (n° 24) doit bénéficier d'un doute ; néanmoins, je l'ai distingué par des crochets. Le reste ne mérite pas discussion.

NOVEMBRE	<sup>53</sup> Toussaint (1).	<sup>54</sup> Martin (11).	<sup>55</sup> Thècle
(17).	<sup>56</sup> Cécile (22).	<sup>57</sup> Clément (23).	<sup>58</sup> Chrysogone
(24).	<sup>59</sup> André (30).		
DÉCEMBRE	<sup>60</sup> Ignace (20).	<sup>61</sup> Thomas (21).	<sup>62</sup> Noel
(25).	<sup>63</sup> Étienne (26).	<sup>64</sup> Jean (27).	<sup>65</sup> Innocents
(28).	<sup>66</sup> Silvestre (31).		

Pour qui a quelque usage des anciens calendriers liturgiques qui sont, presque sans exception, des documents limpides<sup>1</sup>, il saute aux yeux que cette suite de titres est d'une autre sorte et demeure à part. En exagérant un peu, on la tiendrait pour un amalgame d'éléments hétéroclites ; il est seulement vrai que trois ou quatre séries de noms s'y trouvent entremêlées. On définira l'ensemble, plus justement, un texte savant, fait pour l'école ; ce que la forme indique d'autre part et certifie.

Par où ce calendrier se distingue, en même temps, d'une manière assez frappante, des deux congénères de haute date qu'Edmund Bishop s'est plu à lui associer : celui de Luxeuil et celui de saint Willibrord<sup>2</sup>. Le groupe méritait en effet d'être tiré du commun à raison de son ancienneté, quoiqu'il faille bien tenir compte désormais des différences chronologiques<sup>3</sup>. La parenté,

1. Qu'on ne s'y trompe pas cependant ; ceci n'est vrai que de ceux qui sont anciens, jusqu'au X<sup>e</sup> siècle environ. Vers ce temps-là, l'influence des martyrologes, active déjà, se fait sentir plus fortement, et les rédactions deviennent complexes. Le fond liturgique est recouvert, pour ainsi dire, d'alluvions ; il faut le dégager de cette surcharge, pour reconnaître la pure tradition de la liturgie. E. Bishop a montré les difficultés de la tâche, mais il a montré aussi la méthode à suivre et payé d'exemple, en étudiant le calendrier du psautier de Bosworth. Là encore du reste, il y a des exceptions, nombreuses même, suivant la nature des livres auxquels les calendriers sont attachés ; les sacramentaires et missels, qui répondent à des besoins immédiats, présentent généralement des calendriers sincères et réels, où l'érudition n'intervient pas. Une fois distinguées les fêtes locales, on retrouve habituellement la même image, c'est-à-dire le *sanctorale* « grégorien », complété par des références provenant du *sanctorale* « gélasien » (cf. *Revue Bénédictine*, 1913, p. 65 sq.).

2. La remarque est faite en passant, mais appelle l'attention ; il est sûr que l'auteur l'avait longuement méditée : « ...It may be as well to add a word as to our three earlier western calendars, Will(ibrod). Y(ork), and that of Luxeuil just mentioned. These are not to be regarded as the starting-point for the history of the mediæval or modern church calendars ; nor is Y(ork) to be taken as a « calendar of the church of York » in the eight century. They are to be viewed in the light of the modern birthday book. The real and effectual origins of the church calendar of mediæval times lie in the Sanctorale of the mass-books » (*The Bosworth Psalter*, p. 147, n. 1).

3. Le calendrier de Luxeuil-Corbie paraît avoir été copié vers l'an 700 ; je l'ai transcrit de nouveau dans l'article *Corbie* du *Dictionnaire d'Arch. Chrét. et de Liturgie*. Celui de Willibrord est composé de notes dont la plupart remontent, semble-t-il, à la période 703-721 ; H. A. Wilson a publié un facsimilé en 1918, avec des notes, pour la « Société Henry Bradshaw » (vol. LV).



ou plutôt l'air de ressemblance, consiste dans une indépendance de fait par rapport à la liturgie officielle. Chacun, du même coup, regagne sa liberté. Celui de Luxeuil et Corbie, fâcheusement incomplet, consigne surtout des traditions gallicanes, restées vivaces dans ces deux monastères ; le plus singulier des trois extérieurement, il pourrait bien avoir plus d'accointances que les autres avec l'usage liturgique ; avec notre calendrier métrique, il a peu de points communs<sup>1</sup>. Outre son intérêt supérieur de relique qui excite l'imagination, le calendrier de Willibrord vaut particulièrement pour les souvenirs personnels qu'il nous apporte des missionnaires anglo-saxons du VIII<sup>e</sup> siècle à ses débuts. Il faut donc avoir égard à la distance : quatre-vingts ans environ. A part cela et nonobstant la différence du point de vue, on est dans le même monde, si bien que les rapprochements significatifs apparaissent assez nombreux pour devoir être notés dans un tableau distinct.

Le dessein même de la compilation, plus ou moins arbitraire, que nous nous efforçons d'expliquer ne saurait être précisé, croyons-nous, davantage. L'auteur, évidemment, a voulu former, et fixer dans les mémoires, un choix de fêtes : les plus solennelles — les moins intéressantes pour nous — imposées ou indiquées par la liturgie, et quelques autres, sur lesquelles son attention s'était portée pour diverses raisons. C'est cette part qu'il importe de circonscrire. La dévotion personnelle y a pu contribuer ; mais il semble plutôt que l'influence de lectures directes ou de traditions littéraires, plus vagues, se soit exercée considérablement sur elle. De toute façon, sans prétendre atteindre les ressorts secrets qui ont donné consistance à l'ouvrage, on gagne beaucoup à faire l'analyse de sa composition, puisqu'on le rend, par là même, à l'histoire.

Il est entendu que ce calendrier particulier n'est pas liturgique, en ce sens qu'il ne correspond pas, de point en point, à un cycle normal, réglé pour l'usage d'une église déterminée, et, plus précisément, qu'il omet trop de fêtes pour avoir pu rendre les services qu'on attend d'un calendrier. Ses lacunes prononcent contre lui, non moins que ses écarts. Mais ce n'est pas dire, pour tout cela, que la liturgie lui soit étrangère. Il en dépend, au contraire, dans une assez large mesure. Voyons laquelle.

On ne doute plus que les deux sacramentaires romains, celui

---

1. Nos 1, 2, 4, 6, 10, 14, (22), (24), 29-32, 62-66. Il faut tenir compte de la lacune (du 3 août au 24 décembre) ; il reste, pourtant, que toutes les rencontres sont insignifiantes, hors le n<sup>o</sup> 4 (Antoine).

du VI<sup>e</sup> siècle et celui du VII<sup>e</sup><sup>1</sup>, aient été connus et employés en Angleterre avant le début du IX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. De ce double mode de pénétration, le calendrier d'York porte des traces qui sont trop nettes et trop nombreuses pour que leur origine puisse être contestée. On n'excède même pas en affirmant que son armature est romaine. Le surplus des mentions s'échelonne sur cet antique « sanctoral » et le diversifie. Mais il convient, au moins pour des raisons de méthode, de faire quelques distinctions.

Le plus simple procédé est de relever en premier lieu, sans prendre la peine de les signaler nommément, toutes les inscriptions qui sont communes aux deux recueils romains et donnent à cette liturgie sa physionomie durable. Cette portion comprend vingt-cinq notices<sup>3</sup> : n<sup>os</sup> 2, 5, 6, 10, 11, 22, 24, 25, 29-32, 34-36, 41, 45, 46, 56, 57, 59, 62-65.

Sur ce fond ressortent plusieurs notices caractéristiques, qui sont le legs particulier de l'une ou de l'autre tradition. L'*ordo* gélasien ajoute en effet, probablement, deux fêtes qui lui appartiennent déjà en propre<sup>4</sup> : Julienne (12), Thomas (61). De son côté, l'*ordo* grégorien en fournit sûrement quatre : Euphémie (42), Martin (54), Chrysogone (58), Silvestre (66).

Il est loisible de tenir également pour romaines, ayant été admises dans le cadre officiel au cours des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, six autres fêtes : Grégoire (14), Georges (18) et les quatre solennités en l'honneur de la Vierge (9, 17, 37, 40).

Sur le même plan se tiennent la Circoncision (1) et la Décolation (39), consacrées dans le même temps par l'usage des

1. Autrement dit : le « gélasien » et le « grégorien » ; la preuve à laquelle je fais allusion a été faite surtout, au moyen d'observations subtiles, par E. Bishop dans sa célèbre « note » sur les prières du *Book of Cerne* (1902). Il y a des « confirmatur », ça et là, qui ne sont pas négligeables, l'Angleterre n'ayant conservé aucun monument ancien de la liturgie qu'elle suivait. C'est pourquoi, du reste, le calendrier d'York et celui de Willibrord sont précieux et méritent d'être étudiés avec soin.

2. En revanche, il n'y a pas la moindre preuve que le type mixte, formé en France, vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, par la fusion du grégorien et du gélasien, ait jamais été importé outre Manche. C'est une remarque indispensable, par rapport à toute une série d'inscriptions de notre calendrier, qui ont leur pendant dans ce recueil complexe qu'on appelle le gélasien du VIII<sup>e</sup> siècle ; on constate un parallélisme, non point une dépendance ; l'explication est fournie par les martyrologes dont l'influence s'est exercée de la même façon, ou plutôt simultanément, de part et d'autre.

3. Le n<sup>o</sup> 25 ne donne lieu à aucune difficulté ; il ne s'agit point de Marc l'évangéliste, mais de la paire Marc-Marcellin, fixée traditionnellement au 18 mai ; le calendrier n'a retenu que le premier nom.

4. On peut concevoir, cependant, qu'elles procèdent des martyrologes, l'une et l'autre.

Églises franques, et dont l'insertion, toute naturelle, rend plus insolite l'oubli des deux fêtes de la Croix, non moins célèbres dès lors.

L'on a distrait ainsi trente-neuf articles, et expliqué la liste plus qu'à moitié. Entre cette portion, banale somme toute, qu'on est fondé à qualifier de liturgique, sous la garantie suffisante du « sanctoral » traditionnel de l'Église romaine, et le groupe net des inscriptions qui concernent l'Angleterre, trouve place une série, moins distincte et presque incohérente, de notices qu'il serait permis d'appeler littéraires, mais qu'il vaut mieux peut-être, afin d'en indiquer la portée, déclarer en instance de liturgie. C'est l'apport original du compilateur anglo-saxon, et qui requiert, pour cela même, d'être examiné plus attentivement, quels qu'aient pu être les intentions de celui-là et les motifs de son choix.

La plupart de ces articles, sinon tous, peuvent être rattachés à la littérature : tout d'abord, parce que l'hagiographie du haut moyen âge avait déjà mis en évidence, d'une manière ou de l'autre, les personnages qu'ils désignent, et les avait livrés, ce faisant, à la dévotion des doctes ; en outre, plus directement, parce que, de ce large courant hagiographique, ils étaient passés dans les martyrologes, à commencer par le « hiéronymien », dont les abrégés et dérivés répandirent partout l'influence. Mais l'effet immédiat de cette distinction littéraire fut de rendre les intéressés aptes à recevoir la consécration de la liturgie. C'est précisément de cette transformation que les calendriers tels que le nôtre furent les agents efficaces, sans qu'il faille invoquer, en la matière, des traditions locales ou particulières<sup>1</sup> ; et c'est aussi pourquoi il faut grandement compter avec eux dans l'étude du sanctoral qui s'élabora depuis le X<sup>e</sup> siècle environ<sup>2</sup> et reçut sa forme complète dans les missels de la fin du moyen âge. Un nombre, relativement considérable, des fêtes qui ont survécu à la codification

1. Sauf le cas, bien entendu, des translations de reliques, qui ne laissèrent pas d'avoir leur rôle au IX<sup>e</sup> siècle, les reliques des catacombes ayant trouvé une clientèle.

2. Je ne dis pas, à dessein : depuis le VIII<sup>e</sup>, parce que, s'il est vrai qu'un groupe assez important de fêtes, celles des apôtres en particulier, qui n'avaient pas encore de tradition proprement liturgique, apparaît dans le gélisien du VIII<sup>e</sup> siècle et reparut par son entremise dans les missels du milieu du IX<sup>e</sup>, l'action déterminante n'est pas due, dans ce cas, aux calendriers, mais au martyrologe hiéronymien. Les martyrologes ont joué alors, en effet, le rôle que les calendriers joueront à l'époque suivante, en dépendance de ces mêmes martyrologes. Le procédé est le même ; il y a même relation étroite entre les deux espèces ; mais le compilateur du gélisien était resté modéré dans ses innovations, et l'influence des calendriers eut beaucoup plus de succès.



de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et donnent encore à notre *Missale Romanum* son air tout à la fois composite et archaïque ne peut recevoir une autre explication ; ce qu'on ignore ou qu'on oublie trop souvent, et qui, d'ailleurs, devrait faire l'objet d'un travail méthodique. Chaque cas demande d'être examiné pour lui-même ; car aucune règle générale ne saurait être énoncée, hors l'action persévérante, mais non pas uniforme, des calendriers, qui est au principe même de cet accroissement surprenant et factice du cadre liturgique.

L'enchevêtrement des causes et des effets, qui se laisse deviner et décrire tant bien que mal, est moins terrible, quand on se borne à constater la réalité. Voici rassemblés les seize articles du calendrier qui rentrent dans la catégorie susdite. En regard de chacun d'eux, les sigles sont notés qui représentent les documents connexes ou similaires, capables soit de justifier nos notices, soit de les illustrer : le « hiéronymien » (*H*), le « bréviaire » de Gellone (*G*), le martyrologe de Bède (*B*)<sup>1</sup>, le martyrologe anglo-saxon (*E*)<sup>2</sup>, celui d'Oengus (*O*), le calendrier de Willibrord (*W*).

3. Paul :	—	—	B	E	—	—
4. Antoine :	H	G	B	E	O	W
7. Anastase :	H	G	B	E	—	—
8. Polycarpe : <sup>3</sup>	H	G	[B]		[O]	W
13. Mathias : <sup>4</sup>	—	G	—		O	—
16. Benoît :	H	G	B	E	O	W
28. Barnabé : <sup>5</sup>	—	—	B	E	O	W
33. Jacques :	H	G	B	E	O	W
38. Barthélemy : <sup>6</sup>	H	G	(B)	E	O	W
43. Mathieu :	H	G	(B)	E	O	W
44. Maurice :	H	G	(B)	E	O	W
47. Jérôme :	H	G	B	E	O	W
51. Luc : <sup>7</sup>	H	G	B	E	[O]	W

1. Les parenthèses distinguent la seconde famille, telle que D. Quentin l'a distinguée.

2. Éd. HERZFELD (1900). Le texte manque pour février. Cette compilation est tenue pour avoir été faite en Mercie dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, mais pourrait refléter une rédaction latine, attribuable à 750 environ ; c'est du moins l'opinion reçue.

3. Au 26 janvier dans *B* et *O*, au lieu du 1<sup>er</sup> février.

4. Au 23 février dans *G* et *O*, au lieu du 24.

5. Au 8 juin dans *W*, au lieu du 10.

6. Au 25 août dans tous les documents anglais, y compris l'*Epternacensis* du hiéronymien, excepté Bède (que nous ne connaissons ici que par la seconde famille). Les autres exemplaires du hiéronymien (BSW<sup>2</sup> etc.) marquent le 24. Sur cette date, caractéristique, de la tradition anglaise, cf. E. BISHOP (*The Bosworth Psalter*, p. 176 s.), très décidé dans la circonstance : « The origin of the 24th is to be sought in France... »

7. Au 1<sup>er</sup> octobre dans *O*.

52. Simon-Jude : <sup>1</sup>	H	G	(B)	E	O	W
55. Thècle : <sup>2</sup>	H	[G]	[B]	[E]	O	W
60. Ignace : <sup>3</sup>	H	—	[B]	—	O	W

On voit clairement, d'après ce tableau, comment l'impulsion, dans la plupart des cas, est venue du hiéronymien, et quel a été son succès. Ceux pour lesquels manque ce point de départ doivent s'expliquer par le moyen d'une influence subséquente, mais analogue. Mais ce n'est pas tant la forme de cette intervention extérieure qu'il faut considérer, ni ses résultats immédiats, que l'entrée finale de toutes les fêtes indiquées dans la liturgie, sans excepter les cinq qui, dans les limites de notre documentation, n'ont pas obtenu l'unanimité des suffrages ; à savoir Paul, Anastase, Mathias, Barnabé, Ignace. La démonstration n'est probante que si l'on se reporte, pour chacune, à l'état des sacramentaires et missels. Il serait beaucoup trop long de se livrer maintenant à cet examen. Je dois me borner à donner un aperçu des principaux faits. Les quatre fêtes d'apôtres (nos 33, 38, 43, 52) étaient assurées de leur triomphe au IX<sup>e</sup> siècle, le missel franc du VIII<sup>e</sup> ayant ouvert la voie ; de même en est-il pour Luc et Jérôme. Benoît <sup>4</sup> et Maurice n'attendirent pas non plus longtemps, pour d'autres causes particulières qui intervinrent en leur faveur. Au sujet de toutes celles qui restent, on ne peut mettre en doute l'efficacité directe des calendriers, qui ne cessaient pas de rappeler leurs titres ; mais il fallut parfois beaucoup de temps pour que l'opinion fût prête à se déclarer. Paul ermite paraît bien n'avoir réussi que par l'entreprise de Cîteaux, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle <sup>5</sup>. Antoine profita du même concours ; mais il était déjà célébré en la seconde moitié du XI<sup>e</sup> <sup>6</sup>. Polycarpe apparaît dans un sacramentaire breton, au commencement du même siècle <sup>7</sup> ; Mathias,

1. « Jude » est nommé Thaddée dans *BEO*.

2. Au 23 septembre dans *GBE*, au lieu du 7 novembre ; *G* marque encore la même fête les 17 et 20 décembre.

3. Au 17 décembre dans *B* ; sur cette date, voir les remarques de D. QUENTIN, *op. laud.*, p. 548 sq.

4. Il s'agit ici, expressément, de la fête du 21 mars ; celle du 11 juillet avait déjà partie gagnée ; il y eut, sans doute, une réaction de l'une sur l'autre.

5. Cf. LEROQUAIS, *op. laud.* (n° 166 : missel de Cîteaux) ; on peut citer, en outre, un missel cistercien du XIII<sup>e</sup> siècle (n° 293), et un missel de Beauvais et Senlis du XIV<sup>e</sup> (n° 409).

6. Sacramentaire de Saint-Évroul (n° 75) ; puis : missel de Fécamp, comm. du XII<sup>e</sup> (n° 86), missels de Clairvaux, fin du XII<sup>e</sup> (nos 167, 170, 171, 179).

7. Toujours, à la date du 21 janvier : n° 44 ; puis : Saint-Évroul (n° 75) ; Liessies, seconde moitié du XII<sup>e</sup> (n° 126) ; Marchiennes (n° 128) et Saint-Amand (n° 130), même date, et, dès lors, très fréquemment.

dès la seconde moitié du IX<sup>e</sup> <sup>1</sup>. Barnabé, au contraire, attendit les honneurs du culte jusqu'à la fin du X<sup>e</sup> <sup>2</sup> ; Thècle <sup>3</sup> et Ignace <sup>4</sup>, jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Pour Anastase, qui finit par former une paire avec Vincent, inscrit déjà au sacramentaire grégorien, aucune indication n'est à portée dans les missels français qui m'ont fourni ces divers renseignements. L'enquête, en effet, n'est pas complète dans ces conditions ; les points de repère, cependant, sont assez nombreux pour qu'on puisse s'orienter sans crainte d'erreur. Le sanctoral des Églises du moyen âge s'est formé peu à peu, et plutôt lentement avant le XIII<sup>e</sup> siècle ; mais, dès le IX<sup>e</sup>, l'influence prépondérante est venue des calendriers. C'est de quoi celui d'York, qui reste l'un des plus anciens dont nous disposions, donne l'idée.

On peut se dispenser d'étudier en détail la portion des notices anglaises (n<sup>os</sup> 15, 19-21, 23, 26-27, 48-50). Elles se rapportent incontestablement, Boniface à part, à York et à la région d'York ; disons même, si l'on veut, à l'Église d'York, mais à condition d'écarter toute association directe avec la liturgie de cette Église. Ce n'est, aussi bien, qu'un choix des saints personnages qui ont illustré cette terre d'apôtres. De ce choix, seul l'auteur aurait pu donner la raison, comme de l'ordonnance et de l'extension de son recueil. La date étant fixée aux dernières années du VIII<sup>e</sup> siècle, il n'est pas indiscret de le regarder lui-même comme l'un des maîtres de l'école d'York qui avaient pris la succession d'Alcuin.

\* \* \*

Les remarques qui précèdent s'entendront mieux, — dans la mesure où elles le méritent, — si le texte du manuscrit anglo-saxon qui les a fait naître leur est adjoint.

Ce n'est pas une édition du calendrier que je propose et il n'y a point de comparaison à faire avec celle de 1908, qui donne un tableau des variantes. Tout au plus puis-je prétendre à compléter celui-ci, en présentant un nouveau témoin qui a des titres pour prendre place parmi les autres. Le jour qu'il y aura une

1. Saint-Thierry (n<sup>o</sup> 8), Cambrai (n<sup>o</sup> 14), Saint-Amand (n<sup>o</sup> 19) ; puis, au X<sup>e</sup> siècle, Saint-Denis (n<sup>o</sup> 24), Saint-Père (n<sup>o</sup> 30) ; ensuite, habituellement.

2. A la date du 11 juin : Saint-Thierry (n<sup>o</sup> 36) ; puis, au XI<sup>e</sup> siècle, Liège-Saint-Bertin (n<sup>o</sup> 43), Saint-Denis (n<sup>o</sup> 60), Tours (n<sup>o</sup> 62), abbaye du Limousin (n<sup>o</sup> 65) ; ensuite, habituellement.

3. A la date du 23 septembre : Saint-Martin de Tours (n<sup>o</sup> 158).

4. A la date du 1<sup>er</sup> février régulièrement ; une fois, au 17 décembre, dans un missel du XIII<sup>e</sup> siècle (n<sup>o</sup> 216).



raison décisive de ressaisir ensemble tous les fils de la tradition avec l'espoir de reconstituer la rédaction originale et de suivre ses divers développements, l'on aura à disposition un matériel de faits plus facilement observables et discutables.

Le texte nu est donc fourni par le *Vespasianus*. Mais je n'ai pas hésité à faire ressortir, au moyen des signes familiers, ou même, quand la chose s'imposait, à pallier ses propres déficiences, dont la plupart sont trop claires pour n'être pas corrigées sans hésitation. Par suite, ce que j'ai tâché de faire voir, derrière la lettre de l'exemplaire anglais, c'est le modèle immédiat que son copiste avait sous les yeux. L'avantage de cette méthode m'a paru certain, les fautes ayant par elles-mêmes peu d'intérêt et de consistance. Le premier groupe des notes donne toujours le moyen de constater la réalité brutale. Dans le second, j'ai inscrit, d'un bout à l'autre, le témoignage d'Erchempert, qui sert souvent de garantie ; les leçons des autres manuscrits y interviennent également, autant qu'elles peuvent éclairer la rédaction livrée ; j'ai mieux aimé, à cet égard, donner plus que moins.

Pour des raisons analogues, je ne suis risqué à rétablir les quinze premiers vers, en m'appuyant le plus possible sur la recension d'Erchempert. De toute façon, ce morceau, tel quel, ne peut être beaucoup différent de l'image qu'en offrait la copie complète.

Ayant ainsi rapproché dans un dessein particulier sans doute, mais qui n'est pas aveugle, les manuscrits rivaux, je ne saurais cacher ma propre impression concernant la meilleure forme du texte ; à savoir que celle-ci se laisse plutôt retrouver dans le groupe *ORS*, conjointement avec *V*. Leurs rencontres aussi bien que leurs particularités doivent correspondre à l'intervention, plus ou moins constante, d'agents insulaires.

[Prima dies Iani est qua circumciditur agnus.  
Octauas idus colitur theophania Christi,  
Deserti quartas primus capit accola Paulus.  
Sex decimas Antonius obtinet aequé kalendas.

- 5 Tres decimas Sebastianus tenuisse refertur.  
Bis senas meritis mundo fulgentibus Agnes,  
Martirio undecimas et Anastasius memoratur.

---

2 octauas idus] idibus octauis *Erc. solus* 3 quartas primus capit (*rectius iuxta Codd. ORS*)] quartas et primus *AB* decimas septemis *Erc.* 4 sex decimas (*cum Erc. scripsi, cf. 55 et 75*)] sedecimas *Codd.* obtinet aequé] equat honore *Erc.* 5 tres decimas (*cum O et Erc., cf. 75*)] tredec. *Cet. Codd.* sabastianus *Erc.* 7 martir. (*cum CO et Erch.*) *scripsi.*

- Prima dies Februi est iam qua patitur Policarpus,  
Et quartas nonas Christus templo offerebatur.  
10 Nonarumque diem festum celebramus Agathae,  
Atque Valentini sedenis sorte kalendis.  
Sic Iuliana et bis septenas ornat honore,  
Ac senas meriti Mathias uirtute dicabat.  
Hinc idus Martis quartas Gregorius aurat.  
15 Cuthbertus denas tenuit ternasque kalendas.]

- Bis senis sanctus post quem sequitur Benedictus,  
Octauis merito gaudet conceptio Christi.  
Atque Georgius hinc euectus ad astra uolauit,  
Carnif<ic>es<sup>1</sup> nonis Maiæ uincente kalendis.  
20 Ecgberhtus digna uirtutum laude <choruscus  
Astriferum octauis ueneranter scandit><sup>2</sup> Olympum.  
Quoque die praesul penetrauit Uilfridus alma,  
Angelico gaudens uectus trans culmina coetu<sup>3</sup>.  
Uilfridus et<sup>4</sup> ternis superam penetrauit in aulam,  
25 Tempore posterior, morum non flore secundus.  
Iacobus seruus domini pius atque Philippus  
Mirifico Maias uenerantur honore kalendas.  
Bis binis sequitur Pancratius idibus insons  
Ter quinis<sup>5</sup> Marcus meruit pausare kalendis.  
30 Iunius in nonis mundo miratur ademtam  
Et summis Tatberhti animam trans <s>idera<sup>6</sup> uectam.  
Atque die uincens ea{n}dem<sup>7</sup> Bonifatius hostes  
Martyrio fortis bellator ad astra recessit.

---

8 est om. *Erc.*      polic. (cum ABOS et *Erc.* scripsi)      9 uersum illum totum  
om. ABO      quarta *Erc.*      10 agathes *Erc.* (fort. rectius)      11 sexdeni  
*Erc.*      12 septena *Erc.*      13 merito *Erc.*      14 quarto *Erc.*      15 gugh-  
bertus *Erc.* (guth., gudb., cutb., chutb. Codd.)      16 Bis senis etc.: hic inci-  
pit V      18 uersum illum post u. 19 tradunt BCORS om. M, (idest V cum A con-  
sentit), penitus mutatum transposuit *Erc.*      19 carnificis *Erc.*      20 uersum  
totum om. AM      egberthus *Erc.* (egb. Codd.)      choruscus... scandit (21)  
similiter *Erc.* om.      21 uersum etiam om. AM, de V atque *Erc.* cf. supe-  
rius      22-23 uersum om. AMO      22 guilfr. *Erc.*      23 coetui *Erc.*      24 uer-  
sum om. AO      et ternis] eternis *Erc.*, et om. Codd. (praeter V)      25 uer-  
sum om. ACO      morum non] sumptus non *Erc.*, non morum R non  
more S      secundus] hic *Erc.* de « Georgio », sed aliter      26 iacobus]  
hic add. *Erc.*      seruus] frater Codd. (iuxta editionem), idest praeter V et  
*Erc.*      26-27 uersus duos om. AB, ultimum om. O, cui mire hic addunt (forte  
rectius) CMRS de Iohanne de Beuerlaco, ut uidetur: Sanctus et antistes nonas  
uolat alma Iohannes      28 uersum om. *Erc.*, qui alia add.      29 pausare  
(sic V cum O atque *Erc.*)] pulsare cet.      30 adeptam omn. (praeter V, atque  
O qui uersum om.)      31 et] en *Erc.*      summis (sic V cum O atque *Erc.*)]  
summi cet.      tatliberti *Erc.* (iuxta editionem)      32-33 praeter V et *Erc.*  
om. omnes

---

1. sic carnifex, Ms.      2. choruscus, etc. in margine quidam lector postea  
suppleuit.      3. syllabas mina et coe lector idem in ras., ut uid., rescrip-  
sit.      4. postea erasum.      5. terquinis Ms.      6. transidera sic Ms.      7. sic  
eandem Ms.

- Inque suis quadris Barnaban idibus aequat.  
 35 Gerbasius denis patitur ternisque kalendis  
 Protasius simul in regnumque<sup>1</sup> perenne uocati.  
 Estque Iohannes bis quadris baptista colendus,  
 Natalis pulchre feste plaudente corona.  
 Martyrio et Paulus senis ouat atque Iohannes.  
 40 Doctores Petrus et Paulus ternis sociantur,  
 Maxima quos palma clarat sibi lumina mundus.  
 Iulius in quadris bis gaudet ferre kalendis  
 Iacobum fratremque Iohannis more colendum  
 Sanctificant Abdo et Sennis ternos uenerando.  
 45 Augustus Xystum octauis tenet idibus aptum.  
 Bis binis uictor superat Laurentius hostes.  
 Sancta dei genetrix senas ter constat adire  
 Angelicos uecta inter coetus uirgo Kalendas.  
 Otonos sanctus sortitur Bartholomeus.  
 50 Bis binis passus colitur b[aptista Io]hannes<sup>2</sup>.  
 Idus Septembris senas dedicabat honore  
 Quis meruit nasci felix iam uirgo Maria  
 Octauas decimas Cornelius inde kalendas  
 Consecrat<sup>3</sup>, et Cyprianus <simul> ordine digno.  
 55 Eufemia ac sex decimas tenet intemerata.  
 Undecimas capit et Matheus doctor amoenus,  
 Mauricius decimas {tenet} martyr cum milibus <una>.<sup>4</sup>  
 Quinta{na}s<sup>5</sup> sortitur Cosmas sibi cum Damiano.  
 Michahelis ternas templi dedicatio sacrat.  
 60 At<que><sup>6</sup> bonus pridias micat interpres Hieronymus.

34 barnaban] et add. Erc. 35 geruasius omn. (praeter V) 38 festi  
 omn. (praeter V et Erc.) plaudente corona (etiam in Voss. Oct. 15)] uirtute  
 superna Erc. lautus coronatus AB 39 et om. Erc. 40 petrus] simul  
 add. ABRS 41 clarat] lustrat Erc. 42 ferre] sorte Erc. 43 sic  
 mutauit Erc. : iacobus inde iohannis frater prole beata 44 sanctificauit  
 Erc., et add. enim abdon Erc. cum S et om. Erc. sennis] sennes  
 Codd. (praeter V) senne est Erc. ternos uenerando] terna kalendis Erc.  
 (atque hic add. de Machabaeis, sed aliter ac codd. COMRS) 45 aptum]  
 atque Erc. alium Codd. (praeter V) 46 binis] quinis Erc. sup. lau-  
 rentius] laur. increpat Erc. 47 genitr. omn. (praeter AV) 48 uectat  
 Erc. 49 otonos (V cum Erc.)] octonas cet. 50 colitur] rutilat  
 Erc. 51-52 mutauit Erc. (uirgo dei genitrix uastum ueneranda per or-  
 bem natiuitate sua sexto idus unice lustrat) 54 consecrat (correxì iuxta  
 ORS)] consecrant AB; diuersius Erc. : compare cum cipriano sacrant or-  
 dine digni et om. AB simul (in V suppleui)] in add. AB 56 hic  
 Erc. deficit ut uidetur, nam tantum haec traduntur (iuxta edit.) : undecies reti-  
 nec intemerata 57 tenet] senis Erc. una] ornat Erc. (idest, ut uid.,  
 suppleuit quia exemplar suum sicut V deficiebat) 58 quintanas simul V atque  
 Erc. sortitur] lustrat Erc. sibi] quoque Erc. 59 michah. sic V  
 cum Erc. et OS

1. regnum que Ms. 2. hic inferior margo fol. 104<sup>r</sup> abscissus fuit. 3. con-  
 secrauit sic Ms. 4. sic tenet (quod superest) add., sed una om. Ms., fortasse  
 cum uersus iam longior uideretur. 5. sic quintanas Ms. pro quintas. 6. at  
 Ms.



- Sextas octembris nonas Bosa optat habere  
Sollemnis terris summo<sup>1</sup> qui gaudet Olympo.  
At gemini quinis Haeuualdi sorte coluntur.  
Paulinus senas metet idus iure magister.
- 65 Doctor ter quinis Lucas succurre{re}<sup>2</sup> kalendis.  
Simonis quinis et Iudas<sup>3</sup> uota feramus.  
Multiplici rûilet<sup>4</sup> gemma ceu in fronte Nouember,  
Cunctorum fulget sanctorum laude decorus.  
Martinus ternis<sup>5</sup> scandit super idibus astra.
- 70 Quindecimis uitam finiuit Tecla kalendis.  
Caecilia ast{ra}<sup>6</sup> merito decimis cum laude migravit<sup>7</sup>.  
Clementis laeti ueneramur festa nouenis.  
Octauis Crysogonus ouat uitalibus armis.  
Andreas pridias iuste ueneratur ab orbe.
- 75 Tres decimas adit<sup>8</sup> iam Ignatius aequae kalendas<sup>9</sup>.  
Bis senis caelum coepit conscendere Thomas  
Octauis Dominus natus de uirgine casta.  
Martyrio Stephanus septenis alma petiuit,  
Bis ternis euangelicus scriptor penetrauit
- 80 Angelico uectus tutamine uirgo Iohannes.  
Martyrio tenera<sup>10</sup> prostrantur milia quinis.  
Siluestrem pridias celebramus ab orbe uerendum.

\*  
\* \*

Enfin, l'on appréciera mieux la fortune du calendrier d'York, si l'on veut bien donner un regard : premièrement, aux additions que les copistes des manuscrits *ACMORS* y ont introduites, pour l'adapter un peu à leurs propres usages ; secondement, à la recen-

---

61 uersum om. AB; mutauit Erc., ut uid., quia metrum ut in V falsum erat: emicat interpres hieronimus ante kalendas 61 octubris Erc. octobris cet. Codd. (praeter O qui deficit) 62 similiter sollempnis Erc. sollempnis (solemn., solempn.) Codd. (idest ARS) terris] ternis Erc. (iuxta edit.) qui] que Erc. 63 geminis Erc. heuu. A et Erc. ew. BOR(S) 64 metet (V cum C)] tenet cet. Codd. lustrat Erc. idus iure mag.] sic mutauit Erc. sat doctor amoenus (cf. u. 56) 66 quinis et iud.] ita q. et iudae COSR et iudae quinis AB et Erc., qui etiam pia hic add. 67 rutilat RS rutilans Erc. 70 quindecimas Erc. quindenis RS 71 ast om. RS cum Erc. merito (V cum S)] meriti R memori Erc. merita cet. Codd. (iuxta edit.) 73-75 uersus tres om. Erc. chrysog. (cris.) cet. Codd. 75 tres dec. (V cum O)] tredec. cet. Codd. (praeter R ter dec.) adit iam] addit iam S(C) adiit o iam O addit iam datiani R ditiani B(A) (ex quo dic Iani editio) 76 bisseas Erc. 79-80 scriptor... uirgo om. Erc. pro quibus tantum scripsit subiit ethaera 81 milia (V cum OS et Erc.)] millia AR 82 siluestrum R et Erc. uerendum (V cum Erc.)] colendum AS kalendas OR.

---

1. sommo Ms. 2. sic pro succurre Ms. 3. fort. pro iudae. 4. rûilet Ms. 5. toronis sic Ms. 6. sic aestra pro ast 7. migrabat Ms. 8. adiit Ms. 9. kalendis Ms. 10. teneran sic Ms.

sion propre à Erchempert, qui a la valeur d'un calendrier cassinésien.

- 1° JANVIER. 20 : Fabianus, Marius, Martha, Audifax et Abac (A). — 22 : Vincentius (O). — 25 : Conuersio Pauli (R).  
 FÉVRIER. 1 : Brigida (O). — 22 : Cephass... tenuisse cathedra (R).  
 MARS. 17 : Patricius (RS).  
 AVRIL. 25 : Letania maior (CMRS). — 27 : Richarius (C). — Dedicatio (CRS).  
 JUILLET. 4 : Martini dedicatio (R). — 28 : Samso (R).  
 AOUT. 1 : Machabaei (CMORS). — 22 : Timotheus atque Symphorianus (R).  
 OCTOBRE. 9 : Dionysius (AC). Richarii translatio (C).  
 NOVEMBRE. 22 : Trudo (C).  
 DÉCEMBRE. 31 : Columba, Basilius (C).
- 2° JANVIER<sup>1</sup>. 6 : Severinus. — 12 : Hilarius. — 13 Octaba epiphaniae. — 22 : Vincentius.  
 FÉVRIER. 10 : Scolastica. — 15 : Faustinus et Iouita.  
 AVRIL. 25 : Marcus.  
 MAI. 8 : Michahel, Victor martir. — 20 : Eustasius.  
 JUIN. 2 : Erasmus. — 5 : « Libertus ». — 15 : Vitus. — 17 : Marcianus, Nicander. — 22 : Domini frater Iacobus, Paulinus Nolanus. — 28 : Leo doctor.  
 JUILLET. 12 : Nabor et Felix. — 23 : Apollinaris. — 28 : Nazarius.  
 AOUT. 1 : Machabei. — 7 : Donatus. — 28 : Augustinus.  
 SEPTEMBRE. 14 : Crucis exaltatio. — 22 : « Intemerata » (?) <sup>2</sup>  
 OCTOBRE. 7 : Marcellus cum Apoleo.  
 NOVEMBRE. 25 : Mercurius.  
 DÉCEMBRE. 7 : Ambrosius. — 13 : Eustratius atque Lucia.

ANDRÉ WILMART.

1. Noter que la fête de saint Paul ermite est marquée au 16 de ce mois.

2. Cette inscription paraît être un reste de la notice concernant Euphémie (voir ci-dessus l. 55).

# UNE COMPOSITION RYTHMIQUE DE JACQUES DE DINANT EN L'HONNEUR DE LA VIERGE MARIE.

Un vaste recueil de dévotion qui fut composé, vraisemblablement, à Liège ou non loin de là, au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, et qu'on retrouve maintenant dans les collections du Musée Britannique, à Londres, présente, sous le nom de Jacques de Dinant, une « Louange de la bienheureuse Vierge », dont la forme, intermédiaire, en quelque sorte, entre la poésie et la prose, mérite d'être remarquée<sup>1</sup>.

« Jacques de Dinant » ne laisse pas d'être une désignation assez mystérieuse, ou, pour mieux dire, ambiguë, sinon multiple. L'on connaissait, porteur de ce nom, un docteur parisien qui florit au XIII<sup>e</sup> siècle : chanoine de Sainte-Geneviève, archidiacre de la Morinie (Thérouanne), puis évêque d'Arras (1247-1259, † v. 1260). Jusqu'à présent, son bagage littéraire ne consistait qu'en un récit de la translation de sainte Geneviève<sup>2</sup>. Est-il, en outre, l'auteur visé par le manuscrit de Liège ? Nous n'aurions rien à objecter, si un autre Jacques de Dinant, qui vécut un peu plus tard, n'était sorti de l'ombre récemment, avec tout un groupe de traités et de lettres : professeur de rhétorique à Bologne, et cistercien par vocation<sup>3</sup>. Il y a donc compétition, et je ne vois pas trop, au premier abord, pour lequel des deux compatriotes

---

1. British Museum, Additions n° 16608, fol. 198<sup>v</sup>-199<sup>v</sup>. Ce manuscrit (337 feuillets du petit format) fut acquis en 1847 ; voir une notice suffisamment détaillée, de F. MADDEN, dans *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the years MDCCCXLVI-MDCCCXLVII* (Londres, 1864), p. 291. Les trois manuscrits qui précèdent, dans la même série (Add. 16605-16607), proviennent de Stavelot. C'est cette circonstance qui, sans doute, m'a induit en erreur ; car j'ai sur la conscience d'avoir rapporté plusieurs fois le susdit recueil à Stavelot, en m'occupant des prières de saint Anselme (voir par exemple *Revue Benedictine*, XXXV, 1923, p. 145) ; et pourtant, j'en avais examiné dès lors toutes les pièces. — Une notice, de la même main qui a transcrit la donation faite par le chanoine de Liège, définit ainsi l'ouvrage : « *Continentur in hoc volumine diuerse oraciones et dicta beati Anselmi Cantuariensis Archiepiscopi Meditationes Bernardi Stimulus amoris Prouerbia moralia Senece et aliorum. Et plura alia* » ; l'accent doit être mis sur les tout derniers mots.

2. Cf. HAURÉAU, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, XXIV, 2 (1876), pp. 196-198.

3. Cf. *Analecta Reginensia (Studi e Testi, vol. LIX)*, 1933, pp. 113-151.

il faudrait prendre parti dans la circonstance. On peut cependant faire observer que le compilateur wallon avait accès à des sources italiennes ; il a inclus dans son florilège, outre un poème qu'on attribue à un Jacopone da Todi<sup>1</sup>, un court morceau intitulé : « *Campanus Nouariensis de plenitudine gaudii beatorum* »<sup>2</sup>. A part cela, la mention de *Campanus* de Novare soulève un autre problème littéraire ; car, précédemment, l'on n'avait à inscrire au compte de cet écrivain que des ouvrages de mathématique<sup>3</sup>. Pour le reste, il n'est pas même interdit, sans autre information, de songer que la prière rythmique, conservée par la voie de Liège, puisse appartenir à un troisième homonyme, ni plus ni moins précisément connoté, duquel nous n'avons pas encore entendu parler, par exemple un religieux mendiant, Mineur ou Prêcheur.

Au contraire, la provenance wallonne du manuscrit est à peu près assurée par cet *ex-libris* apposé sur la première page, qui a la valeur et l'exactitude d'un document légal, avec un peu moins de sécheresse :

Hunc librum contulit monasterio sancti Iacobi Leodien(sis) venerabilis vir et amicus intimus predicti monasterii dominus Johannes de Moli(n)s canonicus sancti Pauli et sancte Crucis ecclesiarum Leodien(sium). Anno Domini M<sup>o</sup> CCCC<sup>o</sup> XXXVII<sup>o</sup> ipso die beati Francisci presentibus fratribus Cornelio de Za(n)t Vliet et Henrico de Stenbier professis dicti loci et Paulo clerico, in domo habitacionis sue cum fere esset nonagenarius, compos virium suarum et sane mentis.

Le volume lui-même, qui est l'œuvre d'une seule main, fine, mais nette, paraît remonter tel quel aux années d'enfance du bon chanoine ; si son aspect graphique ne fait pas illusion, c'est, en effet, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle qu'on est enclin à le rapporter. Cette date s'accorde bien, au surplus, avec la série des prières attribuées à saint Anselme qui s'y trouvent comprises ; le grand recueil des *Orationes et Meditationes Anselmi*, interpolé probablement en Angleterre vers le même temps, doit avoir été mis à profit.

J'en viens au texte inédit. Il ne nous apprend rien de nouveau sur la révérence et la confiance des derniers siècles du moyen âge envers la « fleur de virginité » (§ 1), privilégiée par dessus

1. Fol. 147-147<sup>v</sup> : « *Rithmus de contemptu mundi* » : *Cur mundus militat sub uana gloria...* (10 strophes).

2. Fol. 163<sup>v</sup>-164 : « *O quam bonum est illud bonum quod continet iocunditatem omnium bonorum — ita diligens illos dilectores suos deus inuitis illud non auferat* ».

3. Cf. *Histoire littéraire de la France*, XXI (1847), p. 248 sq.



toutes les créatures (...*sola benedicta super omnes creaturas plena gratia* § 1), dont l'excellence, pour être dignement célébrée, fait appel aux images et aux termes les plus variés, dont la miséricorde de médiatrice (*medium concordiae, nexus amicitiae* : § 4, *patrona media* : § 7)<sup>1</sup> ne saurait être invoquée avec trop d'assurance<sup>2</sup>. Mais la structure et la matière même du morceau sont assez notables.

Il est impossible d'y reconnaître, non pas seulement un mètre de la tradition classique, mais encore ce qu'on appelle un rythme régulier, basé sur le retour des accents aux mêmes places (c'est à dire la cadence constante), ni enfin, et par suite, des strophes d'un modèle uniforme. Néanmoins, excepté dans le § 6, plus complexe et plus libre, des rimes, certainement intentionnelles, reviennent habituellement, en particulier toujours la même, en -a, dans le membre final. De plus, les membres eux-mêmes sont agencés fort habilement, — place étant laissée au caprice de l'écrivain, — selon un certain dessein et de trois ou quatre façons, de manière à laisser finalement, au milieu de cette variété, une impression d'unité. Il n'est pas jusqu'aux accents, par endroits au moins, qu'on ne perçoive de temps à autre, comme se répondant et balançant. Bref, ce système, — dans la mesure où il y a système, — est à mi-chemin à peu près entre la marche alourdie de la prose oratoire et la sonorité réglée de la facture poétique, — avec une tendance marquée toutefois, à se rapprocher de la poésie. On pourrait dire, au choix, qu'il s'agit là de prose surveillée et bridée, ou de poésie libre, à la manière de Claudel. C'est un peu le genre de la « séquence », à l'époque de ses origines (avec Notker et ses émules)<sup>3</sup>. Je n'ose parler de « poésie pure », puisqu'une part d'artifice est incontestable et, du reste, qu'on ne

1. Ce qu'il faut prendre, on le voit assez, au sens populaire — non pas strictement théologique — d'intermédiaire ou d'*interventrix* supérieure. J'admets bien qu'on puisse ramener l'un à l'autre et montrer le lien caché ; les images aident beaucoup à cela ; il y a cependant, si je ne m'abuse, une nuance qui n'est pas négligeable, et même plus qu'une nuance. Je ne craindrais pas non plus d'avancer que la théologie mariale de saint Anselme ni davantage celle de saint Bernard ne coïncident pas exactement, sur ce point, avec les conceptions de la théologie moderne, encore bien qu'on puisse soutenir justement qu'elles les annoncent ou préparent.

2. Il faudrait peut-être rappeler ici comment l'exaltation de la Vierge incomparable a contribué à donner à la poésie profane et romanesque, surtout en Italie, un horizon quasi surnaturel et à la maintenir dans les sphères de l'idéal. Béatrice et même Laure sont, pour ainsi dire, des figures sublimées, qui doivent leur pureté au culte de la *Donna del Paradiso*.

3. Au XIII<sup>e</sup> siècle et au XIV<sup>e</sup>, voire plus tôt encore, la séquence était rentrée complètement dans la catégorie des rythmes réguliers et banals.

s'entend pas tout à fait sur le sens ni la portée de cette expression.

Il n'est pas facile de procéder à une analyse, pour faire saisir la qualité de cette curieuse composition. Une lecture plus attentive sera toujours plus convaincante, et surtout plus agréable. Cependant, il me faut justifier le partage des lignes et des sections auquel j'ai dû me risquer en vue de l'édition, le manuscrit livrant une rédaction continue, avec une ponctuation arbitraire (sans doute parce que le copiste, déjà, était resté insensible au charme des phrases qu'il avait pour tâche de transcrire).

Pour se guider, on a le jeu de rimes tout d'abord. La rime en *-a*, presque d'un bout à l'autre, marque le terme des phrases, ou membres. On cesse seulement de percevoir sa récurrence dans le § 6. Mais, par le fait même, ce § 6 se trouve circonscrit. Les autres groupes, au contraire, se laissent reconnaître grâce à leur propre structure. Car, d'un bout à l'autre, sauf dans le § 6, qui demeure à part, on discerne une progression qui, loin d'être accidentelle, ne peut que correspondre à l'intention précise de l'écrivain. En conséquence, l'on est autorisé à parler de strophes.

La première de ces strophes est la plus simple ; chaque phrase ou membre n'y comporte que deux éléments, desquels le premier, limité par une coupe régulière, est distinct, en regard des suivants, par un léger accroissement des syllabes ; soit, successivement : 6, 7, 7, 7, 8, 8.<sup>1</sup> ; par contre, le second élément, celui de la rime en *-a*, qui marque le point de chute, reste bref <sup>2</sup>.

La seconde strophe introduit un concours de rimes internes qui sera observé, sans défaillance, jusqu'au § 6. Cette nouvelle strophe débute donc avec quatre éléments, dont les trois premiers riment entre eux ; mais, aussitôt, elle n'en retient que trois et ne contient plus ainsi qu'une paire de rimes <sup>3</sup>.

La strophe troisième reprend de même avec quatre éléments, et continue avec trois, mais ceci sur cinq membres (comme il m'a encore paru) <sup>4</sup>, au lieu de deux.

1. Il faudrait tenir compte, en outre, du nombre des accents, parce que l'accent, sans aucun doute, joue lui aussi son rôle dans le mécanisme des phrases. Voici ce que l'on constate, compte tenu des accents secondaires ou préparatoires : 2 accents avec une syllabe d'appel (membres nos 1 et 2) ; 3 accents (n° 3 et 4) ; 4 accents (n° 5) ; 3 accents avec une syllabe d'appel (n° 6).

2. Le compte des syllabes donne : 4, 5, 4, 6, 5, 5 ; mais, ici encore, l'accent intervient d'une manière quelconque : 2, 2, 3, 2, 3.

3. Sans m'attarder plus, je laisse désormais au lecteur le soin de prendre garde, lui-même, au rapport des syllabes et des accents. D'une manière générale, le mouvement s'étend sur un nombre de 5 à 9 syllabes et a pour appui 2, 3 ou 4 accents.

4. Il semble en effet que le membre n° 4 de cette strophe soit incomplet, c'est-à-dire privé de son élément final en *-a* par la faute d'un copiste (le nôtre ou

Dans la quatrième strophe, le rythme s'élargit : cinq éléments au départ, puis quatre deux fois, et trois pour finir. Il se modère et s'égale au long de la cinquième, qui compte sept membres successifs et pareils, de quatre éléments chacun, et finit une fois encore avec un tercet.

Tout ceci — je dois y insister — ne saurait être arbitraire, de notre point de vue et quel qu'ait été l'instinct secret de l'artiste<sup>1</sup>, la rime interne ne faisant jamais défaut (à part l'accident de copie signalé). En même temps, la constance de la rime finale unit toutes ces strophes entre elles et donne à la pièce ce qu'on peut appeler sa tonalité.

Avec ces cinq strophes, la litanie de « louange » est épuisée, et commence la prière, annoncée par le titre. C'est ici que le commentateur n'est plus sûr de pouvoir suivre l'auteur à travers les méandres de sa composition. On remarque bien encore la dominance des rimes en *-a* ; mais, précisément, il y a trop de ces rimes<sup>2</sup>, une fois dépassés les deux premiers membres, et quelques autres s'y trouvent incluses en *-e* et en *-o*<sup>3</sup>. Dès lors, le principe de distinction nous échappe, comme le fil d'Ariane, au moins par endroits. De plus, l'énumération litannique ayant rempli son rôle, la syntaxe des phrases est davantage organisée et, se superposant au rythme, entre en lutte avec lui<sup>4</sup>. Et néanmoins, le lecteur qui tâche de rester naïf et sans préjugé perçoit le rythme qui parcourt et anime cette minuscule symphonie<sup>5</sup>. Finalement, j'ai noté dans cette strophe six phrases ou groupes rythmiques, en ménageant des espaces qui permettront, je l'espère, de mieux goûter leurs relations ; en tout cas, l'harmonie de l'ensemble ne peut être niée.

Par une opposition fort réussie, la conclusion, d'une tendresse suppliante, tient dans une courte septième strophe où la rime

quelqu'un de la série antérieure). Si l'on n'admettait pas cet accident, on serait en présence d'un membre anormal, composé de 5 éléments, avec deux groupes de rimes internes. Le caractère du morceau étant reconnu, cette irrégularité n'est pas vraisemblable.

1. On admet maintenant, Paul Valéry entre autres — les discussions relatives à la « poésie pure » ont servi à cela — que l'artiste, c'est-à-dire le vrai, celui qui crée, mû par ce qu'on appelle l'inspiration, n'est pas conscient de tout ce qu'il exprime et produit, si bien que son œuvre, détachée de lui, le dépasse.

2. Voir par exemple les membres nos 3 et 4.

3. Voir n° 3 et 6 pour *-e*, n° 4 pour *-o*.

4. Voir n° 2 et surtout, nos 5 et 6.

5. Il y a bien symphonie, ou, si l'on préfère, polyphonie, puisque la pensée, l'expression et le rythme forment un concert en se superposant.

finale en *-a* redevient la note distinctive et principale<sup>1</sup>. A cet égard, le dernier tercet, tout en *-a*, est comme le point d'orgue du morceau et l'achève admirablement.

Mais c'est le morceau tout entier qui possède, à mon sens du moins, principalement par le moyen des rimes, un pouvoir d'incantation, pour reprendre les termes mêmes de feu Henri Bremond, — pouvoir indépendant de la valeur proprement religieuse, mais qui l'accroît, étant de fait à son service. Si l'on consent donc qu'en ce pouvoir, magique en quelque sorte, réside la vertu de la « poésie pure », nous pourrions dire qu'il en est un exemple. Seulement, « l'incantation » agit-elle toujours et de la même façon? Sa puissance ne peut-elle être limitée, refusée, niée?

Ces gloses proposées timidement, à titre d'essai, afin de diriger la lecture, la question d'origine n'est plus indifférente, et l'on voudrait bien soulever le voile qui cache l'identité du compositeur. Je me bornerai à indiquer, en peu de mots, de quel côté la lumière paraît venir.

Si l'on songe à l'effervescence tout à la fois religieuse et poétique, — politique aussi, — qui, sous l'action liée des deux facteurs provençal et sicilien<sup>2</sup>, se manifesta dans les régions de l'Italie centrale, autour de Bologne et en Toscane, depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle environ, et dont le produit le plus complet fut l'œuvre rénovatrice de Dante, mais qu'un très grand nombre de *rimatori*, tant en latin qu'en langue vulgaire, représentent plus exactement, il y a dorénavant quelque raison valable de restituer au cistercien Jacques de Dinant, professeur à la faculté des arts de Bologne, le texte qu'on va lire. S'il en est bien ainsi, le moine continuait à tirer de l'antique tradition latine sa veine poétique, dans le même temps que s'élaborait le *dolce stil nuovo*. Mais ni Jacopone ni Dante ni, plus tard, Pétrarque, ne répudièrent la vieille langue de leurs pères, tout en faisant résonner des cordes plus subtiles.

#### LAVDATIO BEATE VIRGINIS CVM ORATIONE IACOBI DE DYNANTO

- (1.) O flos uirgineus, regis aula,  
Que speculum diceris, celi domina,

1. Dans les membres nos 1 et 2, je préférerais placer la coupe au milieu, de manière à n'avoir que deux éléments rythmiques ; c'est-à-dire après *rosea* (nonobstant la syntaxe) et *iudicis*. Dans ce n° 2, on regrette une faiblesse évidente : trois mots successifs en *-is* ; en plaçant une coupe après *dextris*, on atténue le mauvais effet de cette répétition.

2. Je résume ainsi l'immense développement de la poésie « courtoise », que Bologne et la Toscane finirent par endiguer, pour le transformer.



Azilum peccantium, uite porta,  
 Que portasti filium, sola benedicta,  
 Super omnes creaturas plena gratia,  
 Pro miseris aduocata, spes et anchora.

- (2.) Refugium peccatorum, portus pereuntium, miserorum solatium,  
 mater piissima,  
 Tu fons es pietatis, hostium claritatis, ueritatis ianua,  
 Decus honoris, decor amoris, timoris mola.
- (3.) Regina uirginum, triumphus martirum, brauium currentium, confessorum uictoria,  
 Thronus misericordie, tribunal clementie, sedes regia,  
 Terror demonum, metus infernalia, pugnantium constantia,  
 Firmamentum populi, stabilimentum seculi, <.....>  
 Splendor glorie, sydus gratie, maris stella,  
 Planeta benignior, aurora iocundior, susceptio matutina.
- (4.) Splendens meridies, cordis requies, speciosa spes<sup>1</sup>, mentis esuries,  
 uox serena,  
 Serenitas carens nubilo, gaudium cum iubilo, solamen in exilio,  
 campi uiola,  
 Laudum tytilus, splendor rutilus, dulcedinis riuulus, Iacob scala,  
 Medium concordie, nexus amicitie, lux decora.
- (5.) Pacis osculum, perfidorum iaculum, tutum propugnaculum, uite formula,  
 Vexillum constantie, cumulus leticie, finis mesticie, fumi uirgula,  
 Ros refrigerans, nectar debrians, medicina solidans, ueri regula,  
 Norma penitentium, forma proficientium, corona peruenientium,  
 gemma prefulgida,  
 Mentes dirigens, culpas corrigens, rectos erigens, lex equiuia<sup>2</sup>,  
 Caritatis incendium, fidei suffragium, spei subsidium, uirtutis uia,  
 Semita breuis, magistra leuis, statera lenis, regis purpura,  
 Sol indeficiens, luna proficiens, cella uinaria.
- (6.) Sponsa filii, parens nati, patris soror et filia, michi propitia sis  
 dulcissima.  
 Melle dulcior, fauo suauior, me reconcilia proli proprie, michi  
 sapientie dato munera.  
 Me rectifica, me letifica, me glorifica, stirpe regia, uirgo mel-  
 lifica, me mollifica. Nato precipe, preces recipe.  
 Pectus et ubera, uenter et uiscera sint insignia natum cogen-  
 tia, pro me misero, nimis impio, ualde sordido.  
 Nam fiducia michi dabitur pietate niti clementia flecti seue-  
 rum iudicem, culparum uindicem, patrem rigoris,  
 Dum tua proles, acquiescens tibi, latus et uulnera paternis  
 oculis ostendet pie, recolens amoris quo genus humanum  
 uoluit morte propria sibi iungere sorte.

1. spe(cie)s *Ms.* (*quod stultum uidetur*).

2. *Sic clare, quae uox nostris lexicis abest.*

(7.)	Quod tu concedas	rosea uirgo	dulcis et amena,
	Que stas a dextris	iudicis testis	aduocata nostra.
	Patrona media,	pro me sollicita,	uirgo Maria.

\*  
\* \* \*

A la suite de cette *Laudatio* de « Jacques de Dinant », le manuscrit de Liège fait lire une *Salutatio* anonyme<sup>1</sup>, en vingt-deux strophes régulières (suivant l'un des modèles les plus goûtés au moyen âge, repris du grand mètre trochaïque catalectique). Cette pièce ne figurant pas, autant que je puis voir, dans le *Repertorium* d'Ulysse Chevalier, mieux vaut profiter de l'occasion pour la publier. Serait-elle également de Jacques de Dinant ? La chose n'a rien d'impossible. Ni la forme, assez recherchée, à part la banalité du mètre, ni la pensée, qui, au fond, n'est point différente, n'y contreviendraient ; mais, cette fois, ce n'est qu'une question, sans un début même de réponse.

#### SALVTACIO CVM LAVDATIONE ET ORATIONE DE BEATA VIRGINE

1. Salue, mater tui patris,  
Sic adimplens nomen matris,  
Quod es nati filia<sup>2</sup>.
2. Patrem natum mater nata  
Protulisti<sup>3</sup>, consignata  
Virginali gloria.
3. Non insistat lingua laudi.  
Nam res laudis nescit claudi  
Sub uerborum terminio.
4. Ad hoc instet ut emundes  
Peccatorem et commendes  
Dominorum domino.
5. Pudor premit, cum appellat  
Ad te reus, cum repellat  
Criminis excepcio.
6. Frontis dampnat libertatem,  
Lingue perdit facultatem  
Cor depressum uicio.

---

1. Fol. 199<sup>v</sup>-200.

2. De cette strophe et de la suivante, rapprocher la *Laudatio* § 6, n° 1 : *Sponsa filii* etc. ; et comparer les vers de Jacopone : « Quando figliuol, quando padre e signore ».

3. *P(er)*tulisti, Ms.

7. Culpa grauat, pena ledit,  
Dolor instat, pudor cedit :  
Opus est remedio.
8. Non negetur egrotanti  
Vt utatur in instanti  
Medici suffragio.
9. Salutaris medicina  
Egros sanat serpentina  
Quos infecit pocio.
10. Ex te natus deus homo,  
Vt sanaret egros pomo,  
Factus est confectio.
11. Nam <sup>1</sup> creator creatura,  
Sed utrique salua iura  
Sunt nature proprie.
12. Ex utroque interesse  
Suscepisti uirga Yesse  
Fructu plena gracie.
13. Grauis casus nostre mortis  
Grandis causa tue sortis  
Fuit, mater glorie.
14. Nostro morbo sana tota,  
Nostro casu tu promota,  
Fons misericordie.
15. Duri casus releuatric,  
Lese cause reparatrix  
Esto : moram abice.
16. Velis potes, et securam  
Allegare pia cura ;  
Natus est pro iudice.
17. Porta patens pietatis,  
Porta clausa castitatis,  
Celi pandas aditum.
18. Nuda mammas, monstra matrem,  
Flecte natum, nati <sup>2</sup> patrem  
Et amborum spiritum.
19. Tu nato pectus, ubera ;  
Hic patri latus <sup>3</sup>, uulnera ;  
Sic saluabis perditum.

1. On aimerait beaucoup mieux lire un verbe : *Est*, ou *Fit*.

2. *nato* Ms., en surcharge de *natu(m)*.

3. *pectus* Ms. de première main ; un correcteur a proposé *latus* dans l'interligne et, de nouveau, en marge.

20. Inunda, plena gracia,  
Vt unda fundens gaudia  
Pene siccet gemitum.
21. Iam est hora sine mora,  
Deum ora<sup>1</sup>, hoc implora.  
Fluat uena uenie,
22. Vt purgatos a peccatis  
Nos in sede claritatis  
Locet pater patrie.  
  
Amen. Amen. Amen<sup>2</sup>.

ANDRÉ WILMART.

---

1. *hora* Ms.

2. De la composition rythmique de Jacques de Dinant, j'aurais peut-être dû rapprocher, pour mieux faire ressortir l'originalité du style, la gracieuse chanson mesurée de Philippe de Grève, qui commence ainsi : *O Maria uirginei / flos honoris, / Vitae uia, lux fidei / pax amoris* (voir l'édition de DREVES, *Analecta Hymnica*, xx, 1895, p. 141 sq. : n° 184). Cette pièce est conservée dans le célèbre « antiphonaire » de Pierre de Médicis (XIII<sup>e</sup> siècle), ainsi que dans le manuscrit Egerton 274 du Musée Britannique ; à ces deux exemplaires, il faut ajouter un recueil de Clairvaux, passé à l'Arsenal (n° 1136, f. 59). Le chancelier Philippe a écrit quinze strophes régulières selon le modèle indiqué (8+5×4) ; les deux premières riment en *-i, -is, -i, -is* ; suivent : six strophes en *-is, -is, -is, -is*, et trois en *-is, -is, -as, -is* ; les quatre dernières reprennent la disposition des premières. Philippe, au total, restait dans la tradition des séquences mesurées ; Jacques, au contraire, emploie ce que j'ai cru devoir appeler une prose poétique et cadencée ; il a fait une œuvre plus originale, matériellement, mais je n'ose pas dire aussi charmante.



# COMPTES RENDUS.

## BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

P. RUF. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*. Dritter Band. — 2. Teil. Bistum Eichstätt. — Munich. C. H. Beck, 1933, 4<sup>o</sup>, p. 191-319. Mk. 12.

M. Ruf publie les vieux catalogues du diocèse d'Eichstätt. Il y a 15 listes dont 9 inédites ; mais la plupart ne sont ni anciennes, ni longues, ni importantes. Le catalogue de Heilsbronn contient p. 213, l. 14 un sermonnaire commençant par *Surge quid*. Sans nul doute il faut lire *Surge qui d<ormis>*.

Le catalogue d'Ingolstadt contient beaucoup de livres explicitement notés comme imprimés. Celui de Rebdorf présente quelques difficultés. Il y a une partie rédigée vers 1500 qui est une liste alphabétique d'auteurs et de livres anonymes conservés à Rebdorf. La plupart des livres ont deux signatures, l'une plus ancienne et barrée, l'autre plus récente. Il y a peut-être une centaine de manuscrits de Rebdorf dispersés dans les bibliothèques. Or les signatures de ces manuscrits, dit Ruf (p. 265), ne correspondent ni avec les anciennes, ni avec les plus récentes indiquées au catalogue. Cela est très inquiétant et mérite un examen. Est-ce bien un catalogue des manuscrits ? Outre cette partie qui est éditée par Ruf, il y a un catalogue de 1703 qui semble ne contenir que des imprimés. Alors on a bien fait de ne pas l'imprimer. Enfin il y a un court catalogue de 1703 *super manuscripta bibliothecae*. Ce catalogue est omis : « er enthält sicher (!) nur einen Teil des damaligen Handschriftenbestandes ». Pourquoi ? C'est le seul catalogue dont il est dit explicitement qu'il indique les manuscrits.

D. DE BRUYNE.

M. BUCHBERGER. *Lexikon für Theologie und Kirche*. V Band. (Hexapla-Kirchweihe). — Fribourg en Br., Herder, 1933, 4<sup>o</sup>, viii p. 1056 col., 12 tables hors texte. Relié 30 Mk.

Les quatre premiers volumes de cet ouvrage, publiés de 1929 à 1932, ont été l'objet d'appréciations unanimement élogieuses, dues à des recenseurs de nationalités et même de religions diverses. Le théologien de profession, a-t-on pu dire, trouvera dans ce dictionnaire d'abord les renseignements essentiels concernant les questions qu'il aborde, ensuite les indications bibliographiques qui lui permettront de pousser son travail plus avant. Le prêtre engagé dans les occupations du ministère s'en servira pour se rappeler rapidement les notions doctrinales et historiques qui l'intéressent et en plus pour se mettre au courant des matières d'actualité : critique biblique, questions morales et sociales, biographie de personnages anciens et contemporains.

Le tome cinquième que nous annonçons ci-dessus se recommande par ces mêmes qualités. On peut s'en convaincre en examinant quelques-unes des notices relatives aux diverses branches de la science ecclésiastique. Dans les limites que l'ordre alphabétique assigne au présent volume, prennent place les articles fondamentaux : Jésus-Christ (col. 336-353) et l'Église (Kirche, col. 968-982), remarquables par l'exposé de la doctrine et la documentation ; pour l'Écriture Sainte, on remarquera les notices : Inspiration, Évangile de

S. Jean, Job, Jonas, Isaïe, Judith, Cantique (Hoheslied), avec l'exposé des controverses sur l'authenticité, le sens littéral et typique. Dans le domaine de l'histoire ecclésiastique citons : Inquisition, Investitures, Jansénisme, Islam, Juifs, etc., puis les biographies des Papes, les 22 Jean, les 13 Innocent, les Honorius, les Jules ; l'histoire des ordres religieux : Jésuites, Carmes, Chartreux, Capucins, Chevaliers de Malte, avec celle de leurs saints : S. Ignace, S. Jean de la Croix ; parmi les autres saints notons : S. Jérôme, S. Jean Damascène, S. Ildephonse, S<sup>te</sup> Hildegarde. La liturgie n'est pas négligée : à titre de spécimen, voir les articles successifs : « Hymnär, Hymnen, Hymnendichter, Hymnodie, Hymnologie » dus à un spécialiste compétent qui étudie la matière sous tous ses aspects. En philosophie signalons l'Hylomorphisme, jugé à bon droit conciliable avec les dernières découvertes des sciences naturelles, l'Individuation et son importance dans la philosophie thomiste, le Principe de causalité (Kausalgesetz) dont la démonstration n'est pas si difficile : à notre avis, qu'on le prétend ici. Pour les questions d'actualité, lire les articles sur le Capitalisme, l'Action catholique, l'Individualisme, la Psychologie individualiste, les Joc.

Les belles gravures représentant les Catacombes, les figures de l'Église, les types architecturaux d'églises modernes, etc., ainsi que l'exécution irréprochable du livre imprimé en caractères latins nets et bien différenciés, en rendront l'usage particulièrement agréable.

R. PROOST.

**Der Grosse Herder. V. Band : Ganter bis Hochrelief ; VI. Band : Hochrhein bis Konsequenz.** — Fribourg in Br., Herder, 1933, 4<sup>o</sup>, 1680 et 1726 col.

Le monumental ouvrage progresse avec sérénité, affirmant les qualités de sérieux, de minutie et de clarté qu'on lui a de partout reconnues. Fatalement, dernier venu en date, il l'emporte sur tous les travaux similaires : on ne s'aviserait guère de demander à l'*Encyclopédie* le numéro d'ordre de M. Hitler parmi les Chanceliers du Reich, l'âge de M. Jaspar, l'auteur de *Giovinezza* ou le programme de la Heimsschule... A cette supériorité extrinsèque, s'ajoute le mérite original de la perfection typographique et surtout d'un luxe inouï de photographies, dessins, plans, graphiques. Tous les articles qui traitent d'art ou d'archéologie sont merveilleusement illustrés : voyez *Griechenland, Katakomben, Islamische Kunst, Ingres*, à titre d'exemples. N'y a-t-il pas même une superbe planche en couleur pour immortaliser les débuts artistiques de mioches de six ans, n'importe lesquels, bien entendu ? Cet écart est d'ailleurs trop dans l'esprit scientifique du temps pour que nous songions à en sourire...

Une fois revenu de l'éblouissement provoqué d'abord par ce cahotique étalage d'érudition, si l'on entreprend de descendre au fond de quelques articles, on les trouve excellents. La notice sur *Jésus-Christ*, avec tableaux analytiques des Évangiles, indication exhaustive des sources, a paru, des points de vue historique, théologique et même apologétique, remarquable. *Gebet* aussi. *Germanen* est fort bon, sauf peut-être l'affirmation que Nerviens, Aduatiques et Trévires seraient des Germains celtisés : on aimerait lire dans cette phrase quelque *hochwahrscheinlich*, conforme à « l'état actuel de la science ».

On a relevé, à l'article *Gordon-Bennett*, cette faute de français : Aéro Club de *Belge*, pour *Belgique*. Ce n'est évidemment pas cette découverte qui tempérerait la sécurité et le confort que goûte le profane auprès d'un tel compagnon que le Gros Herder !

T. D.

## ÉCRITURE SAINTES.

A. CONDAMIN. **Poèmes de la Bible.** — Paris, Beauchesne, 1933, 8°, vii-285 p. Fr. 36.

Voici une belle anthologie de quelques pièces marquantes de la Bible. Évidemment Jérémie n'y figure pas et Isaïe à peine, mais ils ont eu leur part au temps où le P. Condamin les traduisit intégralement. Nous trouvons ici vingt-neuf psaumes, des fragments du livre des Proverbes, d'Amos, de Michée, j'en passe... Le charme du livre tient dans la beauté des traductions, son utilité, dans le modèle qu'elles nous fournissent. Qui veut apprendre à traduire élégamment la Bible n'a qu'à suivre, selon ses forces et ses moyens, ce maître enthousiaste. Après cela, il nous trouvera malgracieux sans doute de lui tirer notre révérence, sans parler de la préface qui justifie ses essais. Le livre n'est pas si désintéressé qu'il en a l'air ; les traductions sont des exemples et des preuves destinés à étayer la théorie chère à l'auteur sur la strophique hébraïque et les pièces babyloniennes qui terminent le volume ne sont là que pour fournir du renfort. Mais ce sont des questions brûlantes, réservées aux spécialistes et nous nous contenterons pour notre part de tirer profit des traductions qu'on nous offre et de leur commentaire.

H. D.

J. LLAMAS. **Un manuscrito desconocido, ejemplar directo del texto hebreo complutense.** (Extrait de « Religión y Cultura »). — Escorial, Monasterio, 1933, 8°, 32 p., 2 pl.

On croyait jusqu'ici que le manuscrit hébreu principal, utilisé pour la polyglotte d'Alcala, était conservé aujourd'hui à l'Université de Madrid sous la cote A. I. 21. Le P. J. Llamas établit que c'est plutôt le manuscrit G. I. 5 de l'Escorial.

D. D. B.

C. F. JEAN. **La Bible et les récits babyloniens.** — Paris, Grasset, 1933, 8°, xv-347 p.

Ce petit livre pourrait rendre de grands services à un public qui ignore tout des entours de la Bible, du milieu où elle fut composée et des genres littéraires communs à l'Orient ancien. Non seulement ce public, qu'il faut étendre jusqu'à la population des séminaires, est fort mal renseigné sur les littératures apparentées à l'Ancien Testament, mais si d'aventure il s'y voit initié par quelque vulgarisateur, c'est généralement aux dépens du caractère sacré de nos saints livres, qu'une comparaison tendancieuse profane. Voilà pourquoi il faut applaudir au propos de M. Charles-F. Jean de guider ses lecteurs à travers la littérature babylonienne.

Il l'a fait en assyriologue plutôt qu'en bibliste, et la nuance est visible au point qu'il faudrait retourner le titre, car la littérature mésopotamienne sert de canon à la biblique. C'est le fait d'un spécialiste et il n'y a pas matière à procès là dedans d'autant que les Babyloniens avaient fixé depuis longtemps leurs genres littéraires quand les écrivains sacrés se mirent à l'œuvre. Cependant je ferai une chicane à l'auteur, et fort inattendue : je regrette l'ampleur de son cadre et qu'il se soit tenu pour obligé d'aborder des problèmes qu'on ne peut résoudre en si peu de lignes. Sans ingratitude, je ne lui sais aucun gré de son chapitre sur l'hellénisme qui alourdit son livre, et pour ce qui est de la Mésopotamie j'eusse préféré qu'il nous présente les textes babyloniens et les textes bibliques en plus grand nombre, et d'une ressemblance plus criante, sans qu'il s'astreigne à trop expliquer ce que les uns et les autres ont de commun



ou de disparate. C'est que la chose est délicate, et citer le monothéisme comme le remède à tout ne suffit ni du point de vue théologique, ni du littéraire. Le genre historique par exemple est exposé de manière réellement déficiente ; entre le style conventionnel des rois d'Assyrie et la liberté d'allure de la vie de David ou d'Élie, il y a plus que la largeur de la main, sans parler du fond religieux et de cette philosophie de l'histoire qui est propre à l'Ancien Testament. De même pour les Prophètes, la mise au point est par trop rudimentaire et pour revenir sur le terrain profane on s'étonne que le livre des Proverbes n'ait pas été comparé aux collections babyloniennes, ni la sagesse d'Israël aux sagesse de Mésopotamie en y comprenant celle d'Ahiqar. Cet ouvrage a été composé un peu vite et l'auteur devrait le reprendre à loisir pour assurer son plein succès.

H. D.

A. BEA. **De Pentateucho.** (2<sup>e</sup> éd.) — Rome, Institut Pontifical Biblique, 1933, 8°, VIII-245 p. Lires 15.

On reçoit avec empressement un ouvrage sorti de l'Institut Pontifical Biblique ; la situation privilégiée de ses professeurs leur donne une autorité singulière. On attend d'eux des directives sûres, fondées sur la tradition autant que sur une vaste érudition, mais si l'on compte sur eux pour tracer les limites du possible en matière d'exégèse, on espère qu'ils indiqueront en même temps la voie du progrès. Nova et vetera.

Je n'ai pas entre les mains la première édition du livre du P. Bea sur le Pentateuque, mais je la connais par les recensions qui en furent faites et je puis constater sans peine que la présente n'a pas dérogé sous le rapport de l'information qui reste étendue, ni de l'exposition qui demeure claire et nette. Ses positions sont conservatrices et visent à rester en contact permanent avec celles des théologiens. Rien de mieux, car le problème de l'auteur du Pentateuque, on le sait de reste, est autre chose qu'une simple question de critique littéraire et tient à la tradition chrétienne. Le professeur comme l'étudiant tireront donc leur profit de ce manuel, mais peut-être seront-ils d'accord avec moi pour avouer, en fin de compte, leur déception. Nous avons énoncé plus haut ce que les écoles de province attendent de l'Institut romain : tradition et progrès. La place faite à ce dernier lui est accordée avec tant de méfiance ! De la masse formidable de problèmes que la science contemporaine a soulevés, je ne dis pas au nom d'une philosophie fallacieuse, mais d'observations prudentes et fructueuses dans tous les domaines de l'orientalisme et des sciences naturelles, aucun n'est reçu avec joie, à portes ouvertes. A peine parfois un laisser-passer. Si le déluge ne peut être universel du point de vue géographique, pourquoi affirmer qu'il doit l'être du point de vue anthropologique, ce qui n'est possible qu'en le revoyant à une époque tellement lointaine qu'elle en devient fabuleuse ? Pourquoi ne pas tenir compte des fouilles de Mader, à Ramet el Khalil, dans la question de la pluralité des sanctuaires ? En somme, l'exposé du P. Bea ne peut que décourager un archéologue ou un naturaliste. L'origine mosaïque du Pentateuque s'accommode de solutions plus souples et moins craintives, et on regrette de ne pas les voir recommandées dans un manuel de cette importance et de cette qualité.

H. D.

H. JUNKER. **Das Buch Deuteronomium.** — Bonn, P. Hanstein, 1933, 8°, x-144 p. Mk. 4,80.

Il n'est pas facile de présenter la question des origines du Deutéronome dans un ouvrage de vulgarisation, car, à poser franchement les termes du



problème, on risque d'égarer la pensée du lecteur légèrement simpliste vers des solutions peu conformes à la tradition ou même à la dignité de l'Écriture. Fraude littéraire, ou faux intéressé commis au temps de Josias ? Des esprits légers adopteront cette explication précipitée. M. Junker a fait une belle œuvre didactique en cheminant tout d'abord avec la critique indépendante pour mieux écarter le soupçon de fraude et pour montrer ce qu'il y a encore de fragile et de conjectural dans la critique des origines du Dt. De temps à autre, il note un résultat qui semble mieux assuré. Après avoir déblayé le terrain de la sorte, il aborde le problème du point de vue catholique, qui est nécessairement le sien. Des objections précédentes, il ne retient que le nécessaire, puis c'est vers la tradition qu'il se tourne à la suite de Hummelauer pour montrer comment on a de longtemps reconnu dans la confection de l'A. T. des dates « critiques », pour ainsi parler, où la codification des textes sacrés fut soumise à un examen nouveau. Esdras semble bien avoir joué un rôle essentiel, et en remontant le cours de l'histoire jusqu'à Samuel on peut signaler des lois nouvelles que mentionnent expressément les livres saints. C'est de ce côté, pense Junker, que la lumière se fera sur les origines du Dt. Certes il découle de la pensée de Moïse et est justement compté comme un legs du grand Législateur des Hébreux, mais quelles initiatives ont succédé à la sienne et en quel temps pour rédiger ces pages ? Il est trop tôt pour le dire et il suffit de s'en tenir provisoirement à l'essentiel de la réponse. Suit un bon exposé du style deutéronomique. J'aurais souhaité pour ma part, quelques pages supplémentaires sur l'influence de ce livre sur Jérémie et l'auteur du livre des Rois sans compter nombre d'autres endroits où la pensée du Deutéronome apparaît avec tant de clarté.

H. D.

A. H. DIRKSEN. *The N. T. concept of Metanoia*. — Washington, Catholic University, 1932, 8°, 8-256 p.

C'est une thèse de doctorat et le récipiendaire n'a pas plaint sa peine. Il a mené son enquête et récolté ses textes inlassablement. L'objet de ses recherches est de fixer le sens exact de *metanoia* ; Luther rompit avec la tradition en rejetant le sens prôné par la *penitentia* de la Vulgate. Philologiquement, avait-il tort ou raison ? L'auteur a passé en revue les Pères anciens pour en venir à travers la Réforme jusqu'aux modernes ; il a exploré le sous-sol juif et hellénique et il conclut en faveur de l'équation *metanoia*-pénitence. L'écueil de ce genre discursif est de s'attacher trop matériellement à la poursuite du terme, sans battre les buissons où la concordance ne les signale pas. Le pays est trop vaste pour être bien exploré ; sous des remarques matériellement exactes, on trouvera un défaut de pertinence. Ainsi p. 129, il est inutile d'invoquer Pr. 28, 13 (et non xxxviii) car il n'y est probablement pas question de péché mais de manquement : *mistake*. Notre docteur s'est taillé un beau lot ; il l'a mesuré à vol d'oiseau avec du coup d'œil, il lui reste maintenant à l'exploiter méthodiquement, pied à pied durant de longues années. Ad multos annos.

H. D.

#### ORIENTALIA.

J. PIRENNE. *Histoire des Institutions et du Droit privé de l'ancienne Égypte*. — Tome I. *Des origines à la fin de la IV<sup>e</sup> dynastie*. Tome II. *La V<sup>e</sup> dynastie* (2750-2625). — Bruxelles, Édition de la Fondation égyptologique, 1932-33. xi-396 et 544 p. 2 cartes et 14 planches. Fr. 123 le volume.

Il faut redoubler de précautions en louant cet ouvrage car il est naturellement

placé sous la mouvance des égyptologues et des juristes et, sur le terrain de la philologie et du droit, l'homme de l'Écriture sainte devient un profane.

Je dirai tout d'abord ses mérites comme instrument de travail. Encore inachevé, car il doit compter trois volumes, il s'avère d'ores et déjà comme un livre classique où la matière bien digérée est présentée sous une forme claire et précise, dans un ordre méthodique. On dirait d'un manuel de droit égyptien avec cette réserve que bien loin d'enregistrer les résultats acquis par les autres, l'auteur innove à peu près en tout dans ce domaine qu'on avait à peine abordé. Ses conclusions sont inédites, car pour la première fois la société égyptienne, sous la III<sup>e</sup> dynastie, nous est présentée comme ayant atteint l'apogée d'une évolution juridique extrêmement ancienne, qui aboutit à un droit radicalement individualiste. M. Pirenne avait déjà esquissé sa théorie relativement au droit privé dans les *Mélanges Fournier* par un « Essai sur l'évolution du droit de famille en Égypte sous l'Ancien Empire », et on a pu voir son hypothèse adoptée aussitôt par H. Gauthier dans le *Précis de l'Histoire d'Égypte*, I, p. 119-122. Nous sommes loin des grandes fresques où les seigneurs féodaux dominent un peuple privé de tout droit. C'était pourtant la manière reçue de peindre l'histoire sociale de cette époque.

L'auteur a pris soin de mettre sous les yeux du lecteur les pièces à conviction. Les citations foisonnent et il n'est que de les lire avec patience pour contrôler la synthèse. Il entre de la compassion dans le procédé ; manifestement on a songé moins à se justifier qu'à secourir le juriste non initié aux arcanes de l'égyptologie. C'est que notre auteur pour être maître en histoire du droit, n'en devint pas moins disciple en philologie ; il a passé sur les bancs de l'école et il se souvient de la peine qu'il éprouva pour débrouiller ce que les égyptologues, sans y mettre aucune malice, n'énoncent qu'à demi-mot. Voilà pourquoi cet ouvrage abonde en *indices* et en tableaux descriptifs qui éclairent la marche générale et guident le profane.

La méthode suivie par M. Pirenne consiste à lire les textes et à les classer chronologiquement pour les étudier en fonction de l'époque à laquelle ils appartiennent. On voit qu'elle est simple à l'extrême et pourtant personne ne s'était avisé d'opérer ce classement, ou, s'en avisant, on l'avait évité. C'est ainsi qu'il était de mode de déplorer l'absence presque totale de documents juridiques égyptiens. Le tout est de s'entendre : de code dans le genre de celui d'Hammourabi, nous n'en connaissons pas, mais à qui sait les lire et les dater, un testament, un acte de vente, les étapes d'une carrière de fonctionnaire, révèlent un état de choses susceptible d'être énoncé en termes juridiques, et, par voie de comparaison, d'être intégré dans un système dont on peut dessiner la courbe d'évolution. Ainsi en usa M. Pirenne ; sous l'œil vigilant du personnel de la Fondation égyptologique, il lut avec acribie les textes de l'ancien Empire, les classa, et nous restitua les institutions des dynasties antiques. On peut à indiquer brièvement le profit que pourra tirer de cette œuvre un bibliste qui s'introduit dans l'égyptologie avec des vues étrangères. D'abord l'exemple d'une méthode probe et sévère, qui a permis à l'auteur d'arracher leur secret à une interminable nomenclature de titres réels ou honorifiques que les traducteurs nous livraient à l'ordinaire à l'état brut et sans explication aucune. On pourra désormais situer un fonctionnaire égyptien.

Par ailleurs, le spectacle mouvant des institutions de l'ancien Empire, démontre l'inanité du postulat d'une Égypte immuable et toujours semblable à elle-même. On peut, par analogie, supposer qu'il en fut de même pour le reste de l'Orient et voilà un excellent apport pour l'histoire sainte, où trop

souvent on utilise de confiance des matériaux d'époques fort disparates. Puis, la perfection et la complexité de la législation égyptienne des premières dynasties détournera l'exégète de considérer le temps d'Abraham comme une période primitive, tandis que le matériel employé pour décrire le monde des scribes servira utilement pour saisir ce que fut la politique royale à partir de Salomon en Israël : une politique pharaonique au petit pied, dont les tendances expliquent bien l'opposition des prophètes. Il me reste à parler de la première partie intitulée : « des origines à l'Empire » et qui mérite une mention spéciale. C'est l'histoire conjecturale de l'Égypte avant Ménès. Sans remords, M. Pirenne a renoncé à demander aux sauvages d'Australie les explications qu'il trouvait dans l'enseignement réaliste qu'il a reçu de son père, l'historien des villes du Moyen-Age. L'examen attentif des enseignes de nomes l'a détourné du totémisme et l'a mené à la théorie des confédérations de villes aboutissant à la création de royaumes. Confédération de Métellis et de Busiris, c'est-à-dire des villes commerçantes du Delta, au régime aristocratique que supplantera la confédération osirienne se réclamant du dieu importé de Byblos par des métèques et devenu l'objet du culte royal et l'adversaire des dieux géniques. Ou bien encore, confédération d'Horus et sa lutte contre le royaume du Sud ou confédération de Seth, jusqu'à l'unification du pays par Ménès, sous la loi de Thoth, et le patronage religieux d'Héliopolis. Ici, tout est à lire comme un exemple de la manière dont il faut interpréter les traditions antiques plus vraies qu'il n'y paraît au premier abord. C'est là un bel effort pour expliquer simplement et avec vraisemblance ce que les Égyptiens racontaient d'eux-mêmes.

H. DUESBERG.

#### THÉOLOGIE HISTORIQUE.

**M. GRABMANN. Die Geschichte der katholischen Theologie seit dem Ausgang der Väterzeit.** — Fribourg en B., Herder, 1933, 8°, XIII-368 p. Relié Mk. 10.60.

Dans le premier volume de son *Manuel de Dogmatique catholique*, paru il y a une cinquantaine d'années, Scheeben avait esquissé en quarante-cinq pages une histoire de la théologie. Par suite des nombreuses recherches effectuées depuis, cet aperçu général, le seul que nous possédions, était inévitablement devenu fort lacunaire. Préparé par trente ans d'études spéciales, le Docteur Grabmann se présentait comme un des théologiens les plus aptes à écrire enfin l'ouvrage complet qui nous faisait défaut. Pour grouper avec ordre l'immense cortège de théologiens, de mystiques et de canonistes qui depuis le haut moyen-âge jusqu'à nos jours ont apporté leur contribution à la vie intellectuelle, affective ou extérieure de l'Église, une somme énorme de connaissances et de lectures était indispensable.

L'auteur a voulu proposer dans un tableau d'ensemble aux lignes nettes le développement historique de la théologie, en indiquant les mobiles et les tendances qui expliquent sa marche. Il est toujours un peu artificiel de grouper par pays, par époques ou par matières traitées des penseurs parfois très étrangers l'un à l'autre, mais c'est la seule façon d'être clair ; le Dr Grabmann a d'ailleurs su, par des répétitions sobres ou des renvois opportuns, corriger en cours de route ce que ses grands cadres avaient inévitablement de rigide et de peu nuancé.

Des chapitres importants sur la théologie mystique, la littérature canonique, la théologie byzantine du bas moyen-âge, et, cela va de soi, sur tout ce qui a été fait depuis un demi-siècle, complètent fort heureusement le plan qu'avait suivi



Scheeben. Les appréciations portées sur la plupart des auteurs sont brèves, sûres, remarquablement impartiales, et, détail aimable chez un savant, plus enclines à la louange qu'à la critique.

Soixante-cinq pages de bibliographie répondant aux divers chapitres fournissent à ceux qui désirent étudier plus à fond tel ou tel point particulier un arsenal complet d'instruments de travail les plus modernes. J. H.

**Textus et Documenta.** (Coll. Université Grégorienne) *Series Theologica*. N° 6 : Photius et *Ecclesia Romana* I. *Primus Patriarchatus Photii*, cura P. Hoffmann, 68 p. Lire 4. — N° 7 : *De Spiritu Sancto anima Corporis Mystici*. II. *Testimonia selecta e Patribus Latinis*, cura P. Tromp. 54 p. Lire 4. — N° 8 : Photius et *Ecclesia Romana*. II 869-886, cura P. Hoffmann, 52 p. Lire 4. — N° 9 : *Tomus S. Leonis Magni etc.*, cura P. Silva-Tarouca, 72 p. Lire 4. — Romae, Universitas Gregoriana, 1932, 12°.

Voici quelques nouveautés dans cette collection de textes publiés par l'Université Grégorienne. Le fasc. 7 fait suite au fasc. 1. Il nous donne des citations de Pères latins (de Tertullien à S. Bède le Vénérable) se rapportant aux spéculations des théologiens sur l'Esprit-Saint âme du Corps Mystique.

Dans les fasc. 6 et 8, le P. Hoffmann, estimant que tout ce qui concerne Photius est d'un haut intérêt dans la question du schisme grec, met à la portée des étudiants toutes les pièces du procès. Le fasc. 6 étudie le premier patriarcat de Photius (858-867) tandis que le fasc. 8 contient les documents s'étendant de 869 (synode de Rome) à 886 (déposition de Photius).

C'est encore aux controverses orientales que ce fasc. 9 est consacré. On sait quelle agitation amena dans l'Église la question du monophysisme au V<sup>e</sup> siècle. Le P. Silva Tarouca publie ici deux documents fameux : le « tome de Léon » et la lettre à l'empereur Léon, ainsi que d'autres « témoignages des Pères » (notamment une lettre de S. Cyrille d'Alexandrie à Nestorius). De nombreuses notes et un « index verborum et locutionum » augmentent la valeur pratique de l'ouvrage. Cet index rédigé en latin est vraiment précieux : les mots employés ayant une importance extrême dans ces ardentes polémiques du Monophysisme.

B. B.

S. ALBERTI MAGNI. *Quaestiones de Bono*. (Summa de Bono 1-10), edidit H. Kühle (Florilegium Patristicum, fasc. XXXVI). — Bonn, Hanstein, 1933, 8°, 53 p. cart. Mk. 2,50.

S. THOMAE DE AQUINO. *Quaestiones de Trinitate divina* (S. Theol. I, 27-32), recensuit Bern. Geyer (Florilegium Patristicum, fasc. XXXVII). — Bonn, Hanstein, 1934, 8°, 62 p. cart. Mk. 2,40.

Cette Summa de Bono faisait partie de Summae theologiae de S. Albert le Grand antérieures aux Summae de creaturis. Ces dix questions encore inédites (d'où l'importance de cette publication) ont dû être composées vers 1249.

Dans son Introduction, H. Kühle défend avec Grabmann l'authenticité de ces questions et nous présente les manuscrits qui lui ont servi à établir cette édition critique.

C'est B. Geyer lui-même qui a mis au point cette bonne édition des Questions 27 à 32 de la Prima pars de la Somme Théologique. Cette partie de l'œuvre de S. Thomas est parmi les plus importantes. Il était très utile de nous en donner une édition soignée où plusieurs corrections intéressantes sont apportées à la Léonine. Geyer a pu ainsi améliorer le texte en recourant à cinq manuscrits



des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s. Nous ne trouverons cependant pas ici une édition critique au sens strict, mais un texte amélioré et enrichi de notes. B. B.

P. BROWE. *De ordaliis. II. Ordo et rubricae. Acta et facta. Sententiae theologorum et canonistarum.* (Coll. Textus et Documenta. Series theologica, 11.) — Rome, Université Grégorienne, 1933, 8<sup>o</sup>, 112 p. L. 6.

Ce deuxième fascicule concernant les ordalies et les duels judiciaires groupe trois genres de textes : Ceux qui exposent les rites de ces jugements de Dieu, ensuite quelques textes narratifs, et enfin les opinions de quelques théologiens éminents (du VI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle) sur la valeur de ces jugements. Les textes étant nombreux, les cent vingt-neuf passages groupés ici ne représentent qu'un choix forcément subjectif. Toutefois les opinions différentes sont bien représentées et cette sobre publication facilitera le recours aux sources toujours si utiles pour les étudiants. G. D.

### THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

F. DIEKAMP. *Theologiae Dogmaticae Manuale* juxta editionem sextam versionem latinam curavit A. M. Hoffmann. Vol. I. *Introductio in Theologiam Dogmaticam — De Deo Uno — De Deo Trino.* — Vol. II. *De Deo Creatore — De Redemptione per Jesum Christum.* — Paris, Desclée et C<sup>ie</sup>, 1933, 8<sup>o</sup>, 410 et 454 p. : Chaque vol. : broché : fr. 35 ; relié : fr. 49.

Les louanges que l'édition allemande du manuel de théologie de Diekamp avait recueillies sont un gage de succès pour la traduction latine qui commence à paraître avec ces deux premiers volumes, par les soins du R.P. Hoffmann, O.P.

L'auteur apporte beaucoup de lucidité dans l'exposé des questions les plus difficiles et les plus controversées. Il détermine du reste avec précision les notes théologiques des propositions du dogme. Ainsi, par exemple, le dogme de Marie Médiatrice est-il très habilement présenté avec les diverses vérités qu'il implique.

Ce manuel a comme mérite principal de donner une formation solide aux étudiants en théologie. En effet, Mgr Diekamp se maintient strictement dans la pensée thomiste, évitant d'accabler les esprits sous une longue énumération de systèmes spéculatifs ; par contre il a mis en valeur avec beaucoup de soin les textes de l'Écriture et des Pères. Évidemment, il ne faut pas chercher ici des développements qui ne peuvent trouver place dans le cadre d'un manuel, mais les notes bibliographiques permettront à l'étudiant de se documenter plus abondamment.

Une bonne disposition typographique et des index ajoutent encore aux qualités remarquables de cet excellent manuel. B. B.

J. FALCON. *La crédibilité du dogme catholique. Apologétique scientifique.* — Paris, Vitte, 1933, 8<sup>o</sup>, 508 p. Fr. 36.

Cet ouvrage, bâti sur le plan traditionnel des traités d'apologétique, s'adresse à tous ceux qui, ne pouvant fréquenter les bibliothèques, désirent néanmoins se rendre compte des fondements rationnels de nos dogmes. Les étudiants ecclésiastiques eux-mêmes ne dédaigneront pas un livre français d'une lecture plus facile que leurs manuels latins.

L'auteur, ancien élève du P. Garrigou-Lagrange, insiste beaucoup sur l'idée, chère à son maître, de la cognoscibilité naturelle du miracle malgré le caractère intrinsèquement surnaturel de la grâce de foi. Ces relations de l'Apologétique

avec l'acte définitif d'adhésion aux mystères sont l'objet d'une assez longue introduction.

La première partie du volume traite de la crédibilité des dogmes chrétiens en général au double point de vue philosophique et historique ; la seconde prouve l'origine divine de l'Église catholique.

Ce livre a le mérite de citer en abondance et de façon judicieuse des textes scripturaires, patristiques et conciliaires ; on peut regretter cependant que les références des extraits empruntés à des auteurs modernes soient fort incomplètes.

Cet exposé très pratique apprendra beaucoup aux profanes, mais les théologiens de profession n'y trouveront rien d'inédit ; il ne s'agit nullement de ce qu'aujourd'hui l'on convient d'appeler un ouvrage scientifique : la table bibliographique, ignorant absolument les travaux rédigés en langues étrangères, suffirait à le prouver.

J. H.

G. BARDY, L. MASURE, M. BRILLANT. **Le Rédempteur.** — Paris, Bloud et Gay, 1933, 12°, 234 p.

Le titre de ce livre : « Le Rédempteur », indique le trait d'union entre les trois études qui sont publiées ici à la suite l'une de l'autre et sans lien organique : Bardy : L'Attente ; Masure : L'Enseignement de Jésus ; Brillant : Christus vivit. — Ces trois articles sont en effet assez disparates car la distinction des points de vue est fortement accentuée encore par les divers tempéraments intellectuels de leurs auteurs respectifs.

Bardy nous présente ici une étude sur l'aspect moral du monde païen et juif au moment de la venue de Jésus sur terre. Cette « attente » est caractérisée par l'auteur grâce à tous les indices que nous fournit l'Histoire. On lit avec intérêt cette petite synthèse dont la conclusion s'impose avec assez de force probante : la grâce divine peut seule expliquer en dernière analyse le succès de la prédication du Christ.

C'est de cet « Enseignement de Jésus » que nous parle L. Masure dans la II<sup>e</sup> partie. Il envisage successivement le dogme, la morale et les sacrements. Cette répartition toute classique de la doctrine chrétienne va de pair avec une manière très personnelle et très originale d'exposer les vérités de la foi. « La Morale » est présentée notamment avec une grande beauté et élévation de vues. On aimera à méditer ces pages qui sont le fruit de la réflexion lentement mûrie d'un esprit particulièrement ouvert.

Dans la III<sup>e</sup> partie : « Christus vivit », due à la plume de Maurice Brillant, on trouvera un panégyrique de la société contemporaine au point de vue de la vitalité de la religion. L'auteur a voulu exclusivement mettre en relief les aspects consolants de la société moderne. Il passe en revue ce qu'il considère comme la physionomie propre de notre temps. Comme il appartient lui-même aux milieux littéraires, l'auteur insiste particulièrement sur les beaux succès de notre religion chez les intellectuels et chez les artistes.

B. B.

H. PINARD DE LA BOULAYE. **La Personne de Jésus.** Conférences de Notre-Dame de Paris (1933). — Paris, Éditions Spes, 1933, 8°, 262 p. Fr. 12.

Au carême des années précédentes, la divinité du Christ avait été péremptoirement revendiquée en une argumentation de logique serrée. Ici, apparaissent plus de chaleur communicative, plus d'amour humain pour le Christ ; la trame du raisonnement est moins tendue.

Dans l'exposé des motifs de l'incarnation, la doctrine de l'orateur est de

très haute et bienfaisante portée ; — traitant ensuite de la vie intime de l'Homme-Dieu, il nous fait entrevoir quelque chose de la conscience que devait avoir Jésus de sa personnalité divine. Les conférences consacrées à l'ouvrier de Nazareth, aux tentations du Sauveur, à son apostolat, à sa charité sont d'une valeur apologétique supérieure. Elles redisent l'enseignement traditionnel de l'Église, mais personnellement et fortement repensé, bien adapté aux besoins des mentalités modernes et communiqué aux auditeurs avec éloquence, et désir de leur révéler les richesses de leur rédemption. I. R.

#### LITURGIE

**Registerband zu den 10 ersten Bänden des Jahrbuchs für Liturgiewissenschaft (1921-1930).** — Münster i. W., Aschendorff, 1933, 4<sup>o</sup>, 48 p.

Non seulement les liturgistes, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à l'érudition ecclésiastique, apprécient hautement les services rendus par le *Jahrbuch* de Maria-Laach. Avec les années la consultation en devenait malaisée, quoique chaque volume réalisât un ordre systématique et comportât une table des noms d'Auteurs. Une table des matières manquait. La voici pour les dix premiers tomes. Elle est l'œuvre de plusieurs moniales de Sainte-Croix de Herstelle. C. L.

**P. BAYART. L'action liturgique. Essai de directoire.** — Paris, Bloud et Gay, 1933, 12<sup>o</sup>, 247 p.

Portée à l'action plutôt qu'à la métaphysique notre époque se défie de plus en plus des conceptions idéales, à priori. Il est remarquable toutefois que les meneurs de mouvements divers, si nombreux aujourd'hui, finissent toujours par éprouver le besoin de systématiser les règles de conduite plus ou moins empiriques qui les ont conduits au succès.

*L'action liturgique* de M. Paul Bayart est un produit de cette tendance fort humaine. C'est un manuel scientifique de propagande liturgique, divisé en deux parties : les principes et la pratique. L'auteur indique avec un grand bon sens le but que poursuit son ouvrage : « Faisons porter notre effort, non sur ce que nous entrevoyons comme réalisable dans l'avenir, mais sur ce qui nous est offert maintenant. Travaillons sur le concret, sur le fidèle moyen, sur la paroisse moyenne. »

Notons spécialement p. 18 la mise au point très impartiale de la fameuse question : la liturgie est-elle un système de spiritualité ? La partie pratique suit l'ordre des canons du Code consacrés à la réglementation du culte et des sacrements.

Outre le *Motu proprio* de Pie X sur la musique sacrée et la Constitution *Divini cultus* de Pie XI, ce livre éminemment utile contient en appendice une bibliographie très abondante, rédigée par M. Pierre Maranget, qui donne une liste complète de tout ce qu'on a écrit durant les vingt dernières années sur le sujet traité. J. H.

**J. D. STEFANESCU. L'illustration des liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient.** (Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales pour 1932-1933). — Bruxelles, Secrétariat de l'Institut, 1932, 8<sup>o</sup>, p. 21-77, 31 pl.

Nous saluons avec joie la parution de l'*Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales pour 1932-1933*. On sait que l'Université libre de Bruxelles



décida en novembre 1930 la création d'un institut dont l'objet est l'étude de l'histoire et des langues des peuples de l'Asie antérieure et de l'Égypte jusques et y compris l'époque byzantine. L'annuaire contient la chronique de l'Institut, le programme des cours et conférences et divers articles scientifiques, parmi lesquels nous analyserons celui de l'archéologue roumain, M. J. D. Ștefănescu qui y reproduit la substance de trois conférences qu'il donna en 1932 à Bruxelles, sous les auspices du nouvel Institut. L'article de M. H. Grégoire sur les *Diplômes de Mazara* (Sicile) sera analysé dans le *Bulletin d'histoire bénédictine*.

M. Ștefănescu suggère dès l'abord une idée générale de l'iconographie byzantine et en détaille les sources, parmi lesquelles il concède une place de choix aux liturgies.

L'exposé du savant roumain se présente, au cours de l'article, d'une façon bipartite, car il fait marcher de front l'ἑρμηνεία τῆς θείας λειτουργίας avec la description et l'explication des peintures liturgiques. Un second article sera consacré à l'anaphore, à la fraction et à la communion ainsi qu'aux représentations picturales qui les illustrent.

Dans une langue claire et précise, se trouve résumé ce que nous savons sur l'origine de la liturgie eucharistique. L'auteur énumère les sources et les caractères de l'antique liturgie syrienne et caractérise les trois liturgies byzantines actuellement en usage. Suit une description synthétique des cérémonies et des prières de la liturgie de saint Jean Chrysostome. Enfin M. Ștefănescu brosse à larges traits l'histoire de l'iconographie chrétienne jusqu'à la période byzantine.

Le service de la prothèse ou προσκομιδή a été abondamment illustré, en particulier dans les églises de Bucovine et de Moldavie.

Un thème qui se rattache de près aux prières de la « Préparation », la *Deîsis*, est, on le sait, un des sujets les plus chers de l'iconographie byzantine. La touchante image du Christ de pitié est aussi en connexion avec une oraison de la προσκομιδή. La prière finale du diacre est fréquemment transposée en fresques.

La liturgie des catéchumènes est ensuite analysée. La Θεοτοκός portant l'Enfant-Dieu, le Christ crucifié et ressuscité, le trône de l'Hétimasie traduisent picturalement le Μονογενής. La Petite Entrée a été peu figurée ; en revanche foisonnent les illustrations de l'Épître et de l'Évangile.

La première partie de la liturgie des fidèles (jusqu'à l'anaphore) est de même parfaitement expliquée, dans un esprit de respect religieux et d'exactitude scientifique. Mais c'est la somptueuse et symbolique cérémonie de la Grande Entrée qui a été représentée le plus souvent et avec le plus de charme. Le Christ lui-même est revêtu du saccos et de l'omophorion. Il est assisté d'anges gracieux et graves qui remplissent les fonctions de prêtres, de diacres, de porteurs de flambeaux et de rhipidia.

Nous avons remarqué deux ou trois légères inexactitudes ou imprécisions. Nous nous abstenons de discuter l'opinion de M. Ștefănescu, opinion commune dans l'Orthodoxie, qui place le changement au corps et au sang du Christ au moment de l'épiclesse (p. 66).

Cet article, enrichi de 31 planches et offrant quelques inédits, est, à tous points de vue, excellent. Il nous fait entrer profondément dans l'âme religieuse de Byzance et nous fait revivre leur intense vie liturgique.

D. A.



Dom B. BOTTE, O. S. B. **Les Origines de la Noël et de l'Épiphanie.** Étude historique (Textes et Études Liturgiques, 1). — Louvain, Abbaye du Mont-César, 1932, gr. 8°, 108 p.

Bien que la Noël et l'Épiphanie eussent donné lieu à de nombreuses études historiques, il n'en existait aucune, avant celle de D. B. Botte, qui envisageât systématiquement l'évolution de ces fêtes en fonction l'une de l'autre. De plus le sujet avait été encombré de nombreux documents inutiles, d'hypothèses sans fondement. Il était donc opportun de reprendre le problème. On se félicite que l'idée en soit venue à dom Botte, tant il s'est bien acquitté de ce travail délicat.

Les deux premiers chapitres sont une critique sévère des documents qui nous font connaître l'existence et la nature de Noël et de l'Épiphanie. En Orient on ne constate, dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, que la fête du 6 janvier commémorant la Nativité du Sauveur. Mais à partir de la fin de ce siècle, la fête de Noël, venue de Rome, prend place à côté, quoiqu'elle ait le même objet que l'Épiphanie. Cette concurrence amena fatalement, en Orient, des modifications sur l'idée qu'on se faisait de la solennité traditionnelle. Par contre, à cette époque, les églises occidentales, sauf peut-être en Gaule, ne semblent commémorer la naissance de Jésus que le 25 décembre. A Rome, Noël apparaît dès 336. Plus tard on reçut l'Épiphanie. Contrairement à l'opinion accréditée, Dom B. pense avec de bonnes raisons que ce ne fut pas directement d'une Église orientale mais d'une Église occidentale où la Nativité était primitivement fêtée le 6 janvier.

Le troisième et dernier chapitre est consacré aux origines. Ici les documents formels font défaut, mais il y a quantité d'indices à recueillir et à apprécier. Comme on tend de plus en plus à l'admettre, la fête du 25 décembre semble bien être une adaptation chrétienne du *Natalis invicti*. La fête orientale du 6 janvier serait née dans des circonstances analogues : à Alexandrie et en Syrie aussi on célébrait à cette date la naissance d'un dieu solaire. Mais les réjouissances auxquelles elle donnait lieu avaient pour prélude certaines pratiques, païennes également, où l'eau et le vin jouaient un rôle considérable. Ce syncrétisme rendrait compte dans une certaine mesure de la complexité du symbolisme de la fête de l'Épiphanie en Orient et, plus tard, par extension, en Occident.

Cette belle étude se clôt sur un appendice donnant un texte très amélioré du traité *De Solsticiis et Aequinoctiis* (Cfr *Bull. anc. litt. chr. lat.* II, n. 532).

C. LAMBOT.

#### ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

P. DE JAEGER, S. J. **Anthologie Mystique.** — Paris, Desclée De Brouwer, 8°, 376 p. Fr. 12.

C'est un recueil de « pages choisies » tirées d'une vingtaine d'écrivains mystiques que l'A. nous présente, en une traduction française de lecture aisée, accompagnée de courtes notices biographiques. Le but de ces pages n'est pas l'initiation systématique aux problèmes de la théologie mystique, mais simplement d'éveiller le goût de ce genre littéraire. Hadewych béguine de Nivelles et Béatrice cistercienne de Lierre (XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s.) ont l'honneur des débuts. Par Angèle de Foligno, Jean de la Croix, Surin, Caussade etc. nous arrivons, suivant l'ordre chronologique, à l'œuvre de Lucie Christine († 1908) et de Gemma Galgani († 1903).

I. R.

G. HUMEAU. **Les plus beaux sermons de saint Augustin.** T. I et II. — Paris, Bonne Presse, 1932-1933 ; 8°, LII-298 p. Fr. 15. le volume.

Voici une entreprise à laquelle nous applaudissons de tout cœur. Les Sermons de S. Augustin sont un vrai trésor, tant pour les fidèles que pour les prêtres ; mais malheureusement c'est pour la plupart d'entre nous un trésor caché. La faute en est un peu aux éditions et traductions existantes. Elles sont presque inabordables pour le commun des lecteurs.

M. le chanoine Humeau a donc été on ne peut mieux inspiré en nous mettant entre les mains une traduction française des plus beaux sermons du saint Docteur. Ce n'est pas un florilège d'extraits mais un recueil choisi de discours donnés *in extenso* avec une courte introduction et des notes qui attirent l'attention du lecteur sur un point particulier de doctrine ou même reproduisent le texte latin quand il est particulièrement séduisant.

Traduire en français du S. A. n'est pas chose aisée. C'est surtout pour les Sermons que la difficulté est sensible. Quand il est en verve, le saint Docteur fait jaillir la lumière du cliquetis même des mots. M. le chanoine H. s'est efforcé de rendre la vivacité, l'entrain, le brillant des Sermons et autant qu'il était possible, il y est parvenu.

Par manière d'Introduction, M. H. donne une analyse détaillée, un commentaire du *De catechizandis rudibus* et du IV<sup>e</sup> livre du *De doctrina christiana*, qui sont le Vade-Mecum de l'orateur chrétien selon S. Augustin. C. L.

Dom A. WILMART, O. S. B. **Auteurs spirituels et textes dévots du moyen-âge latin.** Études d'histoire littéraire. — Paris, Bloud et Gay, 1932, 8°, 626 p.

Au cours de ces dix dernières années, l'infatigable érudit qu'est dom Wilmart a donné en divers périodiques de nombreuses études sur la littérature spirituelle du Moyen-âge en Occident. Elles sont reprises, parfois remaniées ou amplifiées, dans ce gros volume bourré d'impeccable érudition. A bien des égards elles sont une révélation, surtout en ce qui regarde tel et tel écrivain, inconnu ou méconnu.

Parmi les « textes dévots » qui ont retenu la diligente attention de dom W., plusieurs nous sont familiers sans, toutefois, que nous sachions au juste d'où ils proviennent ni quelle était leur première destination : ainsi, la belle hymne de la charité chantée le jeudi-saint pendant le lavement des pieds, l'hymne et la séquence du Saint-Esprit, l'*oratio sancti Ambrosii* du missel romain, l'*Adoro te*, le *Te Joseph celebrent*. On voit par ces exemples que le champ exploré par l'A. confine souvent, quand il n'y déborde pas, à la liturgie. Mais c'est surtout du point de vue littéraire et comme expression de piété individuelle qu'ils sont envisagés ici. Inutile de dire qu'à propos de l'objet propre des articles, on trouve consignés dans ces pages très denses une foule de renseignements positifs, de réflexions originales, de suggestions sur des matières connexes.

Il en va de même pour les « auteurs spirituels ». Au premier rang de ceux-ci figure saint Anselme avec ses Prières et Méditations si souvent imitées après lui. Nommons encore S. Pierre Damien, Jean de Fécamp, Aelred de Rievaulx, Jean l'Homme de Dieu abbé de Fruttuaria. De ceux-ci et de leur œuvre il est question *ex professo* ; mais à côté, quels renseignements ne trouve-t-on pas sur les mystiques contemporains : bénédictins, cisterciens, chartreux !

Incontestablement, cet ouvrage constitue une contribution très neuve, très riche, très importante à l'histoire littéraire et à l'histoire du sentiment religieux au moyen-âge.

C. L.

**Nicolai de Cusa Opera omnia** jussu et auctoritate Academiae litterarum Heidelbergensis ad codicum fidem edita. — **I. De docta ignorantia**, ed. E. Hoffmann et R. Klibansky. — **II. Apologia doctae ignorantiae**, ed. R. Klibansky. — Leipzig, F. Meiner, 1932, 4<sup>e</sup>, 2 vol. xx-181 p. ; xi-49 p. Mk. 36 et 12.

Astronome, physicien, philosophe, mais surtout homme d'Église et réformateur, le cardinal Nicolas de Cues fut l'un des esprits les plus originaux du XV<sup>e</sup> siècle. Durant ces années troublées où s'acheva le Moyen-âge, au milieu des querelles des princes, des hérésies et des menaces de schismes, il apparut en Allemagne, selon un mot de Trithème, comme un ange de lumière et de paix. Au monde qui semblait s'écrouler, il offrit, sans grand succès d'ailleurs, une philosophie nouvelle. Cette conception subtile, méditée par l'humaniste en dépit du tracassé des affaires, manifeste l'incroyable activité intellectuelle de ce penseur opiniâtre qui voulut synthétiser en un système dont la forme et plusieurs idées paraîtraient inouïes, les tendances et les aspirations de son époque.

Les œuvres complètes de Nicolas n'avaient plus été publiées depuis l'édition de Bâle de 1565. Fort heureusement, l'Académie des lettres de Heidelberg vient de réparer cet oubli fort injuste en nous présentant une collection qui est un vrai chef-d'œuvre : tout y est parfait, depuis la minutie de la critique et la clarté des tables, jusqu'à la netteté des caractères et la beauté du papier. Outre les variantes des manuscrits et des éditions anciennes, on trouvera à chaque page deux autres appareils indiquant les sources de l'auteur et les traces de sa propre influence chez les écrivains postérieurs. Voilà certes un prodige de patience. Le texte lui-même, à part de très légères modifications orthographiques qui facilitent la lecture, vise à reconstituer fidèlement l'original.

Les deux volumes qui ont paru nous donnent le *De docta ignorantia* et son complément l'*Apologia doctae ignorantiae*. Le premier de ces traités est resté célèbre : livre curieux, hardi, qui cherche Dieu par delà la raison pour atteindre « la simplicité où les contradictoires coïncident ». C'est que Nicolas de Cues fut un mystique, mais un mystique géomètre et juriste ; ces qualités disparates n'ont pas manqué de donner à son ouvrage fondamental un caractère étrange. Les aristotéliciens du temps n'ont rien compris à ces formules paradoxales, à ces « vues ou manuductions » qui par des comparaisons et des symboles visaient à insinuer plutôt qu'à étreindre la vérité inaccessible. Bien des mystiques au contraire s'y sont délectés, et ce sont par exemple les questions insistantes des bénédictins bavarois de Tegernsee qui poussèrent Nicolas, devenu évêque de Brixen, à composer pour eux son *De visione Dei*.

Le nouveau texte de la *Docta ignorantia* et de l'*Apologia* a été établi soigneusement d'après les quatre éditions des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et surtout, respectivement, d'après 15 et 9 bons manuscrits, la plupart contemporains de l'auteur.

En attirant l'attention sur la personnalité si attachante du cardinal, l'Académie de Heidelberg fait une bonne œuvre, et, ce qui ne gâte rien, de façon somptueuse.

J. H.

**J. DERMINE. Éducation chrétienne de la personnalité.** — Bruxelles, Éditions de la Cité chrétienne, 8<sup>o</sup>, 241 p. Fr. 20.

On trouvera ici, menée avec un équilibre parfait, une excellente étude de haute vulgarisation sur la collaboration de l'Église, de l'État, de la famille, de l'école en matière d'éducation. La crise morale de la femme pendant l'adolescence, la formation de sa personnalité, l'importance d'un sain « idéalisme-



réaliste » adaptant la femme à sa mission sociale en tenant compte de sa psychologie propre, tous ces problèmes sont judicieusement approfondis, avec sens des nuances, et souci de venir en aide à ceux qui travaillent à la formation morale de la jeune fille.

I. R.

## HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

A. EHRARD. **Das Christentum im römischen Reich bis Constantin.** — Augsburg, Haas et Grabherr, 1932, 16°, 60 p.

Nous avons eu récemment (*Rev. bénéd.*, 44, 1932, p. 378) l'occasion de décrire le bel ouvrage de Mgr Ehrard *Die Kirche der Märtyrer*, brillant exposé de l'histoire de l'Église depuis ses origines jusqu'au commencement du IV<sup>e</sup> siècle. La présente plaquette en est le résumé. On y retrouve avec plaisir les qualités maîtresses du savant prélat : clarté, vigueur, élégance.

C. L.

A. KRARUP. **Bullarium Danicum. Pavelige Aktstykker vedrørende Danmark 1198-1316. Første Halvbind 1198-1247.** — Copenhague, G. E. C. Gad, 1931, 8°, 320 p.

Depuis longtemps M. A. Krarup s'est attaché à l'édition des actes pontificaux relatifs aux territoires que couvrait le royaume de Danemark au moyen-âge. De 1904 à 1915, six volumes des *Acta Pontificum Danica* avaient été publiés, le premier par L. Moltesen, les cinq autres par MM. A. Krarup et J. Lindbaek. Ils s'étendaient de 1316 à 1336. M. A. Krarup nous donne maintenant le bullaire danois de 1198 à 1316. La première partie court de 1198 à 1247. Elle comprend 405 actes, déjà connus, mais imprimés dans différents recueils souvent peu accessibles. C'est rendre un bien grand service que de les avoir recueillis en un volume. Quant à l'édition, il me semble qu'elle a visé plutôt à être pratique qu'à être critique, si toutefois ceci ne sert pas cela. Attendons la seconde partie où peut-être l'auteur nous exposera les principes d'édition qu'il a adoptés et ses raisons. — Nous regrettons que l'analyse des textes soit donnée en danois.

PH. SCHMITZ.

ED. DE MOREAU. **Belgique.** Dans le **Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques**, fasc. 39-40. — Paris, Letouzey, 1933, col. 520-756.

Il y a quelques années, le R. P. E. de Moreau publiait dans la « Collection belge des Manuels d'histoire » destinée aux élèves de l'enseignement secondaire, une *Histoire de l'Église*. Chaque période se terminait par un chapitre sur l'Église en Belgique. C'était une heureuse innovation : on possédait, enfin, brève peut-être mais très docte, une histoire ecclésiastique de la Belgique. Cette ébauche s'est magistralement développée dans le volumineux article (235 colonnes) que vient de publier le tome VII du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* sous la compétente direction de MM. A. De Meyer et E. Van Cauwenbergh, professeurs à l'Université de Louvain. En huit chapitres, l'auteur expose les péripéties, les luttes, les caractéristiques, les mérites variés, les résultats du Christianisme sur notre sol, depuis les premières semences chrétiennes (III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles) jusqu'en 1931. Partout on touche du doigt l'érudition très avertie de l'auteur, qui n'a rien négligé pour s'informer aux meilleures sources et pour s'appuyer sur les travaux les plus sérieux. Une si vaste synthèse, sans doute, laisse place à quelques discussions, et nous nous en voudrions de chicaner certains détails, puisque l'ensemble est si réussi. Trois



cartes (les diocèses de Belgique avant 1559 ; en 1570 ; en 1931) augmentent encore la valeur de cet exposé, auquel désormais on aura recours quand on voudra s'informer rapidement et sûrement sur l'histoire de l'Église en Belgique, en attendant que le R. P. de Moreau nous donne en volume cette histoire qu'il connaît mieux que personne.

PH. SCHMITZ.

**Monumenta Historica S. P. N. Dominici.** Fasc. I. Historia diplomatica S. Dominici, cura P. Laurent O. P., Coll. Monumenta O. P. historica tomus XV. — Paris, Vrin, 1933, 8°, 200 p.

Dans ce cartulaire du Patriarche des Frères Prêcheurs, trouvent place 153 documents publiés en ordre strictement chronologique, appartenant aux années 1199 à 1221. C'est la première fois que sont ainsi rassemblés et groupés ces textes dont l'importance ne peut échapper. Le Père Laurent a établi ce cartulaire avec grand soin, indiquant pour chaque pièce les fonds, les éditions précédentes, avec des notes bibliographiques sur les auteurs cités. L'utilisation de cette compilation est rendue fort aisée par de nombreuses tables et index.

B. B.

A. BEELTSSENS et J. AMMONIUS. **Chronique de la Chartreuse de la Chapelle à Hérinnes-lez-Enghien**, publié par. E. LAMALLE. (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique, 8). — Louvain, Rev. d'hist. eccl., 1932, 8°, XLV-252 p.

La Chartreuse de la Chapelle à Hérinnes-lez-Enghien est la première fondée dans les Pays-Bas (1314). Deux moines de cette maison en ont écrit la chronique. La première partie de cet ouvrage a été rédigée par Arnold Beeltsens, mort en 1490, vicaire de la Chartreuse. Son œuvre était déjà fort avancée en 1486. Si ses mérites littéraires sont nuls, elle présente une réelle valeur historique pour les dernières années (1410 et suivantes) en général, et même pour la période des origines en ce qui concerne l'histoire propre de la chartreuse et de son ordre. La continuation de la chronique sortit de la plume de Jean Ammonius († 1545) humaniste verbeux et esprit aigri. Ses jugements sont sujets à caution mais on peut se fier aux faits qu'il raconte : il fut le témoin oculaire de presque tout ce qu'il rapporte. — La chronique double dont il s'agit ici constitue la principale source littéraire de l'histoire de la chartreuse d'Hérinnes jusqu'en 1534. Voilà bien tout son intérêt. Il ne se limite cependant pas à cette maison. On pourra beaucoup y glaner pour l'histoire de la province de Teutonie et pour celle de l'ancien Hainaut.

Le P. Lamalle a édité cette chronique avec le plus grand soin. Son introduction (45 pages) nous renseigne parfaitement sur les problèmes que posait cette publication. Le texte lui-même est accompagné de notes et de précisions les plus abondantes. Cinq appendices complètent fort heureusement ce travail. Le tout nous fait espérer que le P. L. ne tardera pas à nous donner l'histoire de la chartreuse d'Hérinnes.

PH. SCHMITZ.

A. HILKA. **Die Wundergeschichten des Caesarius von Heisterbach. 1. Einleitung, Exempla und Auszüge aus den Predigten des Caesarius von Heisterbach.** (Publik. der Ges. für Rheinische Geschichtskunde, XLIII). — Bonn. Hanstein, 1933, 8°, 28-223 p.

Les histoires merveilleuses qui forment le fond de l'enseignement de Césaire d'Heisterbach, ont eu sur la mentalité médiévale une influence certaine.

Elles sont le fruit et l'aliment de la crédulité populaire. C'est pourquoi M. Hilka n'a pas jugé superflu de rééditer ces anecdotes un peu étranges.

Ce premier volume nous donne, après un aperçu sur l'activité littéraire de Césaire d'Heisterbach, les traits tirés de ses prédications. L'édition est soigneusement faite, les manuscrits qui nous sont minutieusement décrits, ont été judicieusement employés.

G. D.

**Les Filles de la Charité**, par PIERRE COSTE, CHARLES BAUSSAN et GEORGES GOYAU. — Paris et Bruges, Desclée De Brouwer et Cie, 1933, 12°, 253 p. Fr. b. 12.

Esquisse historique de large vulgarisation, mais confiée aux spécialistes les plus autorisés et destinée à mettre en relief les divers aspects de l'activité du célèbre institut depuis sa fondation.

M. Pierre Coste nous résume la première période (1617-1800), M. Charles Baussan la seconde (1800-1933) et il divise son étude en trois chapitres bien documentés : l'œuvre scolaire, l'œuvre charitable, l'œuvre sociale. En une troisième partie, la plus neuve sans doute, M. Georges Goyau dépouille les annales missionnaires de la vaillante Compagnie. Chose curieuse, elles ne remontent qu'à 1839, et cependant rien de plus fréquent que « l'idée missionnaire » chez Monsieur Vincent et chez ses Filles ; mais Dieu a son heure.

J. M.

**HENRI JOLY. La Bienheureuse Mère Pelletier (1796-1868).** 1<sup>re</sup> éd. (Coll. « Les Saints »). — Paris, Lecoffre, 1933, 12°, 185 p. Fr. 9.

Nouveau témoignage posthume de la prodigieuse activité du regretté M. Joly et rajeunissement très opportun de la plus belle page des annales du Bon Pasteur d'Angers. La B<sup>se</sup> Mère Pelletier en est l'illustre Fondatrice, mais son plus beau titre de gloire, c'est d'avoir conçu et obtenu le généralat qui faisait de la petite congrégation française de saint Eudes un institut vraiment moderne, fortement organisé et capable d'une expansion mondiale qu'il réalisa d'ailleurs avec une rapidité inouïe et du vivant même de la Bienheureuse.

Le livre comprend deux parties, six chapitres biographiques qui sont de la main d'H. J. et un septième qui nous expose la vie intime de la Mère P. et qui est l'œuvre de M. le chanoine Saudreau, premier aumônier du Bon Pasteur d'Angers.

J. M.

#### HISTOIRE GÉNÉRALE.

**J. KLEIJNTJENS en J. TESSER. De oude wereld.** — Leiden, Dieben, 8°, 215 p. Fl. 2.25.

Ce manuel d'histoire ancienne est destiné au second cycle des cours d'histoire des lycées et collèges ; il est donc assez développé pour servir de manuel de consultation à ceux qui veulent se rappeler tel ou tel point oublié. Dans le genre si difficile du manuel on peut le signaler comme remarquable : il l'est, en effet, et par la clarté du récit historique et par l'abondance et le choix judicieux de l'illustration. Nous souhaitons à ce livre toute la diffusion qu'il mérite.

G. D.

**J. KLEIJNTJENS en F. M. GESCHER. Navigatie en Negotie.** — Leiden, Dieben, 8°, 313 p. Fl. 2.90.

L'histoire économique, trop longtemps négligée, est de plus en plus et de

mieux en mieux étudiée. Ce progrès tout récent a déjà permis de rectifier bien des conceptions et des enseignements traditionnels de l'histoire sociale et même politique. Mais les ouvrages ni trop érudits ni trop sommaires permettant de s'initier aux données essentielles de cette histoire économique font encore défaut. Le livre de MM. K. et G. comble cette lacune ; c'est en effet, comme l'indique un sous-titre, toute une histoire des moyens d'existence au cours des siècles.

La somme de renseignements de tous genres, bien ordonnés dans ce livre si utile, est étonnante. De nombreuses cartes et une illustration tirée le plus souvent de travaux contemporains aux faits rapportés les rendent plus intelligibles. Enfin le livre se termine par une bibliographie bien choisie et groupée par sujets et par pays qui rendra les plus grands services. Souhaiterions-nous en vain que cette mine de renseignements soit mise à la portée des lecteurs français ?

G. DAYEZ.

G. SCHNÜERER. *Die Anfänge der abendländischen Völkergemeinschaft.* — Fribourg en B., Herder, 1932, 8°, x-320 p. Mk. 7.60.

Le professeur Schnürer de Fribourg (Suisse), bien connu pour ses études sur la civilisation au Moyen Age, vient de traiter la même période à un point de vue différent. C'est un livre admirable qu'on lit avec un intérêt toujours croissant. Il n'y a aucune discussion critique, aucun étalage d'érudition, au bas des pages, mais un tableau saisissant, plein de vie, d'une époque extrêmement embrouillée. On voit les flots de vingt peuples barbares déferler successivement sur le vieil empire romain. On pouvait craindre que la civilisation antique, qui venait d'être christianisée au IV<sup>e</sup> siècle, ne périclît dans cette catastrophe. Mais l'Église, qui avait christianisé la civilisation romaine, allait maintenant civiliser les barbares. Tout n'était pas perdu.

Le lecteur devine, plus qu'il ne voit, que Schnürer connaît à fond la littérature du sujet et les sources de l'histoire et il se confie volontiers à un guide aussi sûr. Il oublie les aridités de la science pour goûter pleinement l'émotion de ce grand drame.

Ce livre commence avec les premières invasions des barbares et nous conduit jusqu'au déclin de la dynastie carolingienne.

D. DE BRUYNE.

ALEX. ECK. *Le moyen âge russe.* Préface de Henri Pirenne. — Paris, Maison du Livre étranger, 1933, 8°, xv-573 p.

Remercions l'auteur ; il nous révèle une époque et une civilisation que nous, Occidentaux, ignorons presque tous ou sur lesquelles nous n'avons que des notions sommaires, voire inexactes.

Son livre complète ou plutôt renouvelle entièrement les ouvrages d'ailleurs fort méritants d'Anatole Leroy-Beaulieu et d'Alfred Rambaud. C'est le manque quasi total d'études, consacrées en langue française au moyen âge russe, qui détermina M. A. Eck à publier cet ouvrage. Évitant de propos délibéré d'établir des parallèles avec les phénomènes correspondants de l'histoire médiévale des pays occidentaux, il s'est borné à fournir, en s'appuyant autant que possible sur les sources, un exposé succinct mais complet de l'organisation sociale de la Russie souzdalo-moscovite aux XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. Ceux-ci forment le moyen âge dans l'histoire de la Russie.

Pour situer le moyen âge russe au point de vue historique et chronologique, aussi bien que pour indiquer son origine, E. fait précéder son étude d'une



brève esquisse de la période précédente, économiquement et politiquement fort différente. Nous sommes ainsi gratifiés d'une substantielle introduction qui met définitivement au point nos vagues notions sur la Russie novgorodokiévienne et la formation de la Russie médiévale. Puis, entrant au cœur de son sujet, l'historien russe détaille la hiérarchie sociale médiévale et expose à larges traits la résultante des rapports sociaux et politiques : la formation de l'État unifié, de l'État moscovite.

Sur la base d'une documentation immense et habilement mise en œuvre, E. étudie successivement et, on peut le dire, de façon exhaustive, les diverses classes de l'organisme social complexe et embrouillé de la Russie souzdalomoscovite : les princes, les gens d'Église, les gens de service, les paysans, les citadins et les non-libres.

Ce serait une gageure que de prétendre résumer des chapitres si denses, si bourrés de faits et de chiffres, si constamment étayés sur les *iarlyks* des Khans, les traités entre princes, les chartes de donation et d'immunité, les terriers cadastraux, les ordonnances judiciaires des grands princes, enfin les Codes (*Pravda Russkaja* et les Codes moscovites des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles).

Un chapitre nous a spécialement intéressé. C'est celui qui est intitulé : les gens d'Église. Qu'on n'y cherche point une histoire de l'Église russe en tant que société proprement et de soi spirituelle. La vie religieuse de l'Église : son dogme, sa discipline, sa piété, son culte, son influence surnaturelle, tout ce qui fait que l'Église est ce qu'elle est et ne se confond avec aucune société purement humaine, est entièrement passé sous silence. Par contre, l'attention la plus avisée est accordée à l'organisation hiérarchique (métropole, archevêchés, évêchés, paroisses, monastères), au rôle de l'Église dans la société médiévale, à la situation économique et juridique de l'Église, aux immunités du clergé et aux relations entre l'Église et la société laïque.

Nombre de rapprochements instructifs et parfois extraordinairement révélateurs viennent naturellement à l'esprit. L'organisation des communes urbaines, la fondation, l'évolution, la régression du régime féodal, la situation juridique de la population rurale qui, de l'état de libre colon, passe, sous la pression de divers besoins économiques et politiques, à la condition humiliée de serf fixé à la terre, le système des immunités ecclésiastiques et seigneuriales, la décadence lente et continue de la noblesse héréditaire supplantée par les gens de service, les méthodes parfois brutales dont usèrent les « rassembleurs de la terre russe », les grands princes de Moscou, enfin l'unification politique consommée par le génie et les impitoyables rigueurs d'Ivan le Terrible, tous ces faits et ces situations éclairent singulièrement les faits et les situations parallèles de notre moyen âge d'Occident.

Un dernier chapitre, écrit avec ampleur et netteté, suit pas à pas les phases progressives de la formation de la monarchie moscovite.

A 473 pages de texte imprimé très menu, fait suite un appendice contenant quelques spécimens de chartes médiévales russes. La bibliographie est copieuse à souhait ; 1437 notes ont été placées en fin de livre : elles fournissent une preuve admirable de la consciencieuse critique et de l'étendue des connaissances historiques qui affluent partout en cette remarquable étude. Deux index, l'un des termes français et l'autre des expressions russes, rendent les plus précieux services.

Ce livre est le manuel indispensable, le seul capable actuellement de nous renseigner fidèlement sur cette époque si intéressante et si mouvementée que fut le moyen âge russe.

D. A.



P. KEHR. *Die Urkunden der deutschen Karolinger*. Erster Band. Die Urkunden Ludwigs des Deutschen. (Monumenta Germaniae Historica, Diplomata, regum Germaniae ex stirpe Karolinorum, Tom. I). — Berlin, Weidmann, 1932, 4°, xxxiii-284 p. Mk. 41.

M. P. Kehr poursuit infatigablement la publication de ses travaux si utiles. Il nous donne ici les diplômes de Louis le Germanique (859-876). Ce faisant il s'est écarté du plan primitivement établi par Mühbacher et Tangl. Sa préface nous donne les raisons de ce changement. Elle nous expose également les préparatifs de cette édition, sa méthode, sa technique et les innovations qu'il a introduites en ce volume et qui se justifient du fait que le diplomate s'enquiert avant tout de la leçon originale d'un texte, des conséquences qu'elle comporte et des renseignements qu'elle fournit sur la chancellerie et ses employés. — Mais venons-en au contenu même de cet ouvrage. Ces deux fascicules nous donnent tous les diplômes de Louis le Germanique. Ils sont au nombre de 187, en y comprenant 4 notitiae, 1 jugement, 5 citations et 3 extraits de diplômes perdus. La collection se termine par 15 faux diplômes. En tout donc 159 vrais diplômes authentiques, dont huit ont été plus ou moins interpolés. Sur les 151 restants nous avons conservé l'original de 90 diplômes. Ce nombre considérable d'originaux a permis des conclusions très précises sur la diplomatique et la chancellerie de Louis le Germanique. Cette constatation n'est pas sans intérêt pour le parti que pourra en tirer l'historien. En général, nous constaterons, par exemple, que ce sont les archives monastiques qui ont le mieux conservé les originaux ; tandis que ceux des fonds des quatre grandes métropoles de Mayence, Trèves, Cologne et Hambourg ont disparu, les abbayes de St-Gall en présentent 20, Fulda, Lorsch et Altaich, chacune 9, St-Emmeran 10, Prüm 6, Metten 5, etc. On peut dire que ces abbayes n'ont perdu aucun diplôme important. C'est dire que la plupart des actes qu'on lira dans ces fascicules sont relatifs à nos abbayes.

M. K. a donné dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie* (Phil.-hist. Klasse, 1932, n° 1) et dans le *Neues Archiv*, 50, 1932, p. 1-105, l'histoire de la chancellerie de Louis le Germanique. Il résume ici ces travaux. PH. SCHMITZ.

Comte DE SAINT-AULAIRE. *Richelieu*. (Coll. Les Constructeurs). — Paris. Dunod, 1932, 8°, 311 p.

Quelque trois cents pages pour retracer la vie de Richelieu, c'est peu, surtout si l'on décompte celles qui, nombreuses, sortent du sujet, ou présentent des longueurs injustifiées. Quel long développement, par exemple, pour nous prouver, de façon fort peu apodictique du reste, que le sentiment de la frontière est consubstantiel à Richelieu ! (p. 14) Au demeurant, le livre est rempli de jugements pleins de finesse et de comparaisons fort ingénieuses, mais encore trop distrayantes du sujet principal.

En outre, au cours de la lecture, on ne peut se défendre d'un brin de scepticisme sur l'impartialité de l'auteur. Il a envers Richelieu, plus que la sympathie nécessaire à l'historien pour comprendre et faire comprendre son héros ; il le défend. Bref, cet ouvrage, grandement intéressant par les aperçus qu'il ouvre, n'est pas une construction maîtresse. Il nous montre un Richelieu tel que l'a conçu M. de S. Aulaire. S'il peut servir à compléter d'autres biographies de Richelieu, il ne peut suffire à faire connaître le grand Cardinal.

G. DAYEZ.

MARCEL BOULENGER. **Nicolas Fouquet.** — Paris, Grasset, 1933, 8°, 301 p.

M. Boulenger fut un aimable conteur, et il a excellé à provoquer en faveur de son héros un intérêt sympathique. Le portrait qu'il en fait, au cours du procès notamment, correspond bien aux traits éveillés de celui que l'éditeur a choisi pour frontispice du livre. Mais l'auteur est brouillé avec la chronologie. Dans la crainte de commencer banalement par la naissance, il nous présente dès l'abord un Fouquet dans la force de l'âge, et il omet de nous dire quand il est né, de qui, et comment il est arrivé au faite de sa puissance. Ce qui est plus grave, c'est qu'on ne sait quand Fouquet est mort. A la fin du livre, M. B. comme la plupart le fait mourir en 1680. Mais à la page 225 il donne 1705, ce qui n'est pas une coquille car Fouquet meurt après quarante-trois ans de souffrances à partir de son arrestation (fin 1661). Serait-ce que l'auteur se rallie à l'hypothèse « Fouquet, masque de fer » ? (mort du reste en 1703), mais il n'en souffle mot nulle part. En outre on est étonné de lire toujours Saint-Mars pour Cinq-Mars. — En résumé, livre un peu vite écrit, sans assez de pondération, mais agréable à lire et faisant assez bien revivre un nom resté célèbre.

G. DAYEZ.

GEORGES LECOMTE. **Thiers.** (Coll. Les Grands Constructeurs). — Paris, Dunod, 1933, 8°, 316 p.

Il y a quelque ironie, semble-t-il, à mettre au rang des « constructeurs », un homme dont la biographie débute par un chapitre où l'on nous le montre travaillant à détruire le régime existant. C'est ce que fait pourtant M. L. dans son livre sur « Monsieur Thiers ». Néanmoins le choix de la collection se justifie : Thiers, en effet, fut constructeur, et d'une république toujours existante, mais à plus de soixante-dix ans !

Avec beaucoup d'aisance, l'auteur suit son héros à travers toutes les vicissitudes gouvernementales du XIX<sup>e</sup> siècle français. Il est agréable de ne pas devoir se défendre contre un parti pris de dénigrement ou d'admiration : les pages voisinent (p. 126 et 128) où l'on peut voir « ce qui fit la grandeur de M. Thiers ce jour-là — et ce qu'il eût dû faire pour apparaître plus grand dans l'histoire... » Quelques affirmations discutables : N'y a-t-il pas quelque exagération à dire qu'on devrait appeler « loi Thiers » la « loi Falloux » ? — Thiers fut-il vraiment si habile en traitant avec Bismarck ?

La lecture de ce livre n'en est évidemment pas moins agréable et instructive. Elle permet, grâce à la longévité de M. Thiers, de revoir sous un aspect peu habituel les événements du siècle dernier.

G. DAYEZ.

M<sup>rs</sup> DE ROUX. **Origines et fondation de la Troisième République.** — Paris, Grasset, 1933, 12°, 400 p. Fr. 18.

Le Marquis de Roux est royaliste et ne s'en cache pas. Néanmoins son livre, qui touche à un sujet brûlant, est d'une impartialité méritoire. Ce n'est pas la seule qualité de l'ouvrage que nous présentons : sur plusieurs points il est vraiment neuf, tout d'abord grâce aux documents récemment publiés sur lesquels il s'appuie et ensuite parce que l'auteur ne craint pas de reviser certains jugements devenus traditionnels. Faut-il le suivre dans toutes ses nouveautés ? N'est-il pas un peu sévère, par exemple pour M. Thiers ? Sans nier les petits côtés du grand homme, faut-il, à propos des négociations avec Bismarck, lui faire un grief d'avoir ignoré ce que les historiens d'aujourd'hui connaissent, et d'avoir agi conformément à ce qu'il savait ?

Ces appréciations discutables ne nuisent en rien, bien entendu, à l'intérêt du livre qui éclaire bien des obscurités.

Il est regrettable que même les simples références bibliographiques, trop sommaires généralement, aient été rejetées en appendice, ce qui a occasionné des erreurs (la note 2 de la page 276 manque ; E. Monner : *Archives...* se rapporte à la page 279 et non 276). D'autres fautes encore (notamment p. 163 détruire pour déduire) déparent ce livre si intéressant. G. DAYEZ.

#### PHILOSOPHIE.

M.-D. ROLAND-GOSSELIN. *Essai d'une Étude critique de la Connaissance.*

I. Introduction et Première Partie. (Bibliothèque thomiste). — Paris, Vrin, 1932, gr. 8°, 165 p. Fr. 20.

Nous nous excusons de parler aussi tardivement d'un ouvrage de tout point remarquable. Simple « essai », dit avec insistance un *Avant-Propos* ; mais essai, ajouterons-nous, dont on sent que les idées directrices ont été longuement mûries au cours de tant de savants *Bulletins* donnés par l'A. à la *Rev. des sc. ph. et th.* ; essai qui constitue, dans son état actuel, une création d'une puissante originalité, et qui marquera une date dans la marche progressive du thomisme.

Le problème critique, lit-on dans l'*Introduction*, n'est pas « un faux problème » : à un certain moment de son évolution, l'esprit philosophique devait se le poser. Dès là qu'on l'accepte, sans arrière-pensée, il « prend une valeur logique, antérieure à toute métaphysique ». L'acte de réflexion peut être, pour l'analyse critique, « un point de départ absolu, parce qu'il (est) d'abord... un point de retour absolu de l'esprit sur soi ». Le P. R.-G. dit d'ailleurs tout le nécessaire sur la question des droits de la métaphysique et de la foi chrétienne. — Minutieusement il expose les conditions de la recherche, les présupposés du bon sens, la méthode. Essentiellement « la réflexion est l'instrument » de l'étude considérée. Toute explication proposée sera justiciable de l'expérience vive, que chacun prend en soi-même, de sa propre pensée.

La I<sup>re</sup> Partie de l'*Essai*, celle qui aujourd'hui nous est livrée, s'attachera uniquement à l'activité intellectuelle proprement dite, saisie en ses premières démarches (concepts, principes) : en procédant ainsi, on aura le double avantage, et de s'installer dans la citadelle même de l'idéalisme radical, et de s'attaquer à l'élément primordial accessible à la réflexion critique, l'acte même de penser, la relation actuelle sujet-objet. Pour plus tard nous est promise l'étude critique de la perception, etc., qui conduira enfin à une définition critique de la *vérité* et de la *certitude*.

Nous n'essaierons pas de résumer le livre. Marche lente, extrêmement précautionneuse : le lombric qui, de sa pointe, explore tous les moindres détails du sol avant de se risquer, — mais qui avance tout de même ; voyage de découverte, s'éclairant aux seules révélations de la conscience ; voyage de conquête, qui ne lâche plus un pouce du terrain acquis. Les deux idées qui dans cette protreptique austère jouent un rôle capital sont : la force avec laquelle l'idée d'être s'impose quasi oppressivement à l'esprit ; la qualité de l'« apparaître », de l'« évidence », de l'« être vu », qui spécifie toujours dans notre expérience la relation du sujet à l'objet. Chemin faisant, toutes les thèses maîtresses de l'idéalisme sont évoquées au tribunal de la conscience, qui leur est sévère. Du reste, aucune polémique proprement dite ; dans tout l'ouvrage, systématiquement, pas une seule référence. Au lecteur de suppléer.



Deux étapes de cette *I<sup>re</sup> Partie* méritent particulièrement d'être signalées. — A) Au chap. vi se développe une preuve fort originale, qui pose l'Esprit Absolu comme condition nécessaire de l'*unité* de notre vie mentale. Au premier abord on reste en suspens. Qu'une critique générale de la connaissance intellectuelle, à conclusion réaliste, débouche sur l'ontologie, cela va de soi ; mais qu'elle pénètre en théodicée, par une ascension cartésienne, indépendante de l'existence du monde sensible ! A la réflexion on comprend que la hardiesse du P. R.-G. a été bonne stratégie. Manifestement, il réagit contre l'idéalisme radical, lequel est *par lui-même et directement* une métaphysique anti-ontologique et une théodicée athée ou panthée ; et il réagit par rétorsion du principe idéaliste d'*unité*. En somme, bonne leçon de théodicée : valable pour tous ; ad hominem pour l'idéalisme. Quant à saint Thomas, laissons-le prendre son bien chez Descartes, tout en restant *formellement* saint Thomas. — B) La voie critique, suivie par l'A., l'amène à couronner son *Essai* par un effort pour expliquer la *nature* de la relation de connaissance intellectuelle : bien entendu, sans s'enfoncer dans la métaphysique spéciale, ni dans l'idéogénie. A ce propos trois remarques : 1<sup>o</sup> Le processus s'amorce (p. 134) par la mise en évidence du rôle de l'idée (concept objectif, verbe ; jugement) comme *intermédiaire psychique nécessaire* entre l'esprit et le réel. Oui, la méthode critique veut cela à cette place ; mais combien piquante cette découverte, venant à point presque à la fin d'un livre roulant tout entier sur la connaissance ! 2<sup>o</sup> Plus loin, serrant d'aussi près qu'il peut le mystère du « connaître » (152-157), l'A. aboutit et s'arrête à la notion de l'« *intentionnel* ». Nous croyons que, arrivé là, il eût eu avantage à produire les formules classiques du thomisme : « fit et est aliquid *ut aliud a se* », etc. ; car ce sont elles qui éclairent définitivement le terme « intentionnel », pour autant qu'il se spécifie à la connaissance. 3<sup>o</sup> Il n'échappera pas que, obligé par son dessein général à scruter la nature de la connaissance intellectuelle (que nous ne concevons que par analogie) sans pouvoir officiellement s'aider de l'analyse préalable de la connaissance sensible (qui relève de notre objet formel), le P. R.-G. a vu doubler la difficulté de sa tâche. Il est vrai que, officieusement, la sensation s'est laissé interroger tout de même (témoin l'usage des métaphores : « voir », etc.), et que le lecteur, invité par son guide à l'exercice de l'introspection, a joui du secours de la « réflexion improprement dite » sur le psychisme sensible. Notons d'ailleurs qu'en ces matières subtiles l'esprit moderne ignore les distinctions scrupuleuses de la psychologie rationnelle.

Nous avons bien quelques réserves — menues ou pas — à soumettre au P. R.-G. ; mais la place nous manque. — Disons seulement que le style du philosophe est dense, précis, riche en formules bien frappées, assez aristotélique ; parfois elliptique ; parfois ne facilitant pas au lecteur l'accès d'une matière abstruse. Avons-nous tort de trouver sibylline la forme que revêt l'alinéa commençant au bas de la p. 121 ?

Puissent les circonstances favoriser le prochain achèvement de ce mémorable *Essai*.  
M. FESTUGIÈRE.

E. GILSON. *L'Esprit de la philosophie médiévale. Gifford lectures* (1<sup>re</sup> Série). — Paris, Vrin, 1932, 8<sup>o</sup>, VIII-332 p. Fr. 32.

En présentant très élogieusement la 2<sup>e</sup> Série de ces leçons, la *Rev. Bénédictine* (juill. 1933, p. 276) avait fait mention de la 1<sup>re</sup> Série, qui — fortuitement — ne lui était pas parvenue. Elle se plaît à rendre de nouveau hommage à l'ensemble de ce bel ouvrage. Chaque volume est pourvu de sa table de noms



propres, et forme ainsi un instrument de travail indépendant. Mais l'œuvre est logiquement une, d'une élégante et souple unité.

Peut-être est-il permis que, sans rien négliger des documents, des arguments et des judicieuses observations de M. G., on désire nuancer un peu autrement que lui la notion de « philosophie chrétienne ».

M. F.

H. SÉROUYA. **Spinoza. Sa vie et sa philosophie**, illustré de 32 planches hors texte. — Paris, Édit. Excelsior, 1933, f. 16,5×21, 85 p. Fr. 20.

Il y a deux talents en M. S., celui du philosophe, et celui de l'amateur et critique d'art. — Du monument qu'il a voulu élever à Spinoza pour son tricentenaire regardons le décor, avant d'examiner le gros œuvre. Trente-deux planches en phototypie nous donnent le contact vivant du héros, de son milieu humain, de son cadre urbain et intime, de ses autographes et éditions princeps : galerie qui plaira à tout homme de goût. Passons au texte.

Les pages que nous avons sous les yeux sont moins de l'histoire — d'un penseur et d'une pensée — que de l'apologie. L'exposé de la doctrine est très sommaire. L'A. a voulu dégager les grands traits du système, en les appuyant à des citations caractéristiques. Nous observerons qu'il n'a pas seulement passé sous silence les problèmes, les parties obscures, mais qu'il a même glissé sur des difficultés très apparentes : il nous offre un spinozisme en beauté, où tout est lucide, tout est noble, tout est sympathique. On sent d'ailleurs que c'est sans abnégation que M. S. a mis de côté l'esprit critique : il paraît le franc disciple de son illustre congénère (cf. *Rev. Bénéd.*, oct. 1933, p. 360).

C'est contre une ardeur — teintée de prosélytisme — qu'il convient de protester ici discrètement. Au début du livre on trouve un parallèle entre Jésus et Spinoza, — avec l'avantage reconnu au second de ne pas être un personnage « légendaire » —, qui n'est pas d'un tact parfait. Renan a aidé à la trouvaille. Il reparait d'autres fois, notamment à la fin du livre, qui tourne à l'hagiographie. — M. S. sait beaucoup de choses ; mais il y en a aussi dans lesquelles on sent qu'il ne s'est jamais aventuré, — et qui pourtant valent la peine : p. ex. le Christianisme, la pensée catholique.

On perçoit chez M. S. de remarquables dons littéraires : malheureusement il apporte dans la langue française des éléments qui ne sont pas de son génie de sa discipline, de son lexique. — p. 56, note : « Le panthéisme bergsonien... » L'auteur des *Deux Sources* amenderait cela.

L'éditeur mérite de grands compliments pour la typographie et la présentation du volume. Il est dommage que les coquilles soient en nombre.

M. FESTUGIÈRE.

## A NOS LECTEURS.

*La Revue Bénédictine a été fondée en 1884, par dom Gérard van Caloen. Elle s'appelait alors Le Messager des Fidèles et portait en sous-titre Petite Revue Bénédictine. Elle se proposait principalement « de rapprocher les fidèles de l'Église leur Mère, de leur faire goûter, en les leur faisant connaître, les traditions, les enseignements, les rites de l'Église ». Ce germe, des collaborateurs de choix se chargèrent de le cultiver. Dès les débuts, à côté d'articles du directeur sur l'histoire monastique, dom Boniface Wolf donnait des études liturgiques aussi intéressantes que variées. Deux jeunes clercs, qu'il avait dirigés vers les problèmes historiques, consacrèrent tout aussitôt au nouveau périodique leur travail et leur talent. Nous avons nommé dom Ursmer Berlière et dom Germain Morin. A eux tout spécialement la revue doit ce qu'elle est devenue. Fourni abondamment, par ces chercheurs diligents, de travaux substantiels, le Messager des Fidèles ne tarda pas à se modifier. Aussi, dès 1887, la question se posa d'une modification dans la rédaction : fallait-il revenir à l'esprit du fondateur ou accentuer la tendance scientifique qu'elle prenait déjà ? On convint d'abord de changer le sous-titre en Revue Bénédictine et de le mettre en relief à l'aide de caractères plus gras, pour corriger le sens désormais inexact du titre principal. Quant au fond même du débat, on se rallia au « statu quo » ; ce qui signifiait évidemment que la revue, vu l'élan donné, allait continuer sa marche ascendante. C'est bien ce qui arriva. En 1890 le sous-titre passait en titre, et les fascicules s'intitulaient Revue Bénédictine. En même temps, le programme des matières traitées s'élargissait à son tour. Les plus précieux encouragements lui vinrent de tous côtés. Citons seulement celui d'un des plus illustres historiens de l'Église, Mgr Duchesne. Écrivant en 1891 son estime pour la jeune revue, il ajoutait « décidément, Maredsous va devenir un petit Saint-Germain ».*

*Telles furent les origines de la revue dont nous fêtons le cinquantième. Nous n'avons pas à retracer ici sa carrière. Nos fidèles lecteurs la connaissent. Ils savent que pendant ce demi-siècle elle s'est efforcée d'appliquer aux questions d'histoire et de littérature religieuses la saine méthode critique. Cet effort lui a acquis l'estime*

des milieux scientifiques les plus divers. En témoignage de leur considération, plusieurs savants, en dehors de notre comité habituel de rédaction, ont bien voulu collaborer à ce numéro jubilaire. Nous tenons à remercier vivement de ce bel hommage, dont nous apprécions tout le prix, Messieurs F. C. Burkitt, professeur à l'université de Cambridge, A. Fliche, professeur à l'université de Montpellier, W. Levison, professeur à l'université de Bonn, Mgr G. Mercati, préfet de la Bibliothèque Vaticane, et M. Henri Pirenne, ancien recteur de l'université de Gand. Il semble que par ces grands noms, les pays les plus représentatifs du travail historique, se soient groupés autour de nous, pour donner plus d'éclat à notre modeste jubilé.

En terminant, il nous reste à remplir une dette toute particulière : exprimer notre gratitude la plus émue aux collaborateurs, qui coopèrent au bon renom de la revue avec une générosité inlassable. En tout premier lieu, il convient de nommer dom Germain Morin, l'ouvrier de la première heure. Le cinquantième anniversaire de la Revue Bénédictine marque le cinquantenaire de sa carrière scientifique à lui. Ce n'est que justice si nous considérons ce numéro comme à lui dédié. A son nom nous associons celui de nos confrères qui, depuis de longues années déjà, ont enrichi nos pages de si précieux travaux : dom Donatien De Bruyne, dom Bernard Capelle, dom André Wilmart et dom John Chapman, trop tôt enlevé aux recherches sur l'antiquité chrétienne. Enfin, n'oublions pas ceux qui assumèrent la lourde charge de la direction. Ipse Deus retribuat !

Nous manquerions à nos obligations si nos remerciements ne s'adressaient pas aussi à Messieurs Desclée de Brouwer, les imprimeurs de notre périodique. Le soin minutieux apporté à l'impression par des employés d'élite a singulièrement facilité notre tâche ; la courtoisie parfaite de la direction dans ses rapports avec nous l'a rendue agréable.

PH. SCHMITZ.

## DE LA PROVENANCE DE QUELQUES MANUSCRITS.

### I. — LE COUVENT SAINT-SAUVEUR SUR LE MONT THABOR PRÈS DE MALINES.

Dans son excellent catalogue des manuscrits de l'Université d'Utrecht t. 2 (1909) p. 132, M. Hulshof décrit, sous le n. 1693, un recueil de sermons flamands prêchés par le P. Henri Reyniers durant les années 1556 à 1560 dans un couvent de femmes.

Dans quel couvent ? On lit au commencement *Desen boeck is geschreven van S<sup>r</sup> Elisabeth Van Houte, religieuse van het clooster van Sint Salvator des berchs Thabors, van den orden der canonickerssen regulieren van Sint Augustyn ende hoort het clooster van Thabors toe. 1556*. M. Hulshof n'hésite pas à attribuer le manuscrit au Mont Thabor près de Sneek dans le diocèse d'Utrecht et il renvoie à Acquoy *Het klooster te Windesheim* III (1880) p. 53-56. Mais le couvent Saint-Sauveur sur le Thabor, situé à Sneek en Frise, était un monastère d'hommes.

Il faut donc chercher un autre Thabor. Le manuscrit 3063-4 de Bruxelles (catalogue Van den Gheyn 808) donne la lumière. C'est un livre de prières qui finit f. 230<sup>v</sup> par la note suivante : *Iste libellus finitus, completus et conscriptus per me Ceciliam Hermans sanctimonialem ordinis b. Augustini, est in conventu sanctissimi Salvatoris in monte Thabor prope Machliniam anno 1512 die 26 May. Deo Gratias*. On trouvera l'histoire du Thabor de Malines dans J. Schoeffer, *Historische aantekeningen rakende de Kerken, de Kloosters... der stad Mechelen* II p. 320-338, qui donne aussi la liste des chapelains. Or nous trouvons qu'Henri Reyniers remplit cette charge de 1556 à 1571. Voilà une confirmation qui tranche définitivement la question : le manuscrit 1693 d'Utrecht provient de Malines. Un troisième manuscrit du même couvent se trouve à La Haye sous la cote 133 F 24.

### II. — LE PRIEURÉ BÉNÉDICTIN DE LIHONS-EN-SANTERRE.

Le catalogue des *Royal and King's manuscripts* du British Museum est un chef-d'œuvre d'érudition et une mine de renseignements. Comme on peut le supposer, la provenance des manuscrits a été déterminée avec soin. Mais les erreurs en cette matière difficile sont inévitables.

Voici un exemple. Le manuscrit 8 B XIV est un recueil de



fragments. Le fragment C du XII<sup>e</sup> siècle a seulement 44 feuillets et ne contient aucun texte intéressant ; ce qui est intéressant, c'est la provenance. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle il appartenait à Jacques Bongars. Il y a une note antérieure, primitive : *Liber sancti Petri Lebuni. qui eum furatus fuerit anathema sit. amen.* Ainsi ont lu les savants éditeurs du catalogue t. I (1921) p. 225, et ils commentent comme suit : « Possibly this may be the monastery of S. Pierre des Vignes at Chartres, founded by S. Lubin ». Je me demande si les auteurs du catalogue anglais n'ont pas voulu parler de Saint-Père-en-Vallée près de Chartres, et on pourrait discuter si S. Lubin l'évêque de Chartres est vraiment le fondateur de cette abbaye ou même s'il a jamais été considéré comme le fondateur. Mais laissons de côté l'histoire monastique pour ne considérer que les manuscrits et leurs marques de provenance. Or les manuscrits de Saint-Père sont marqués *liber sancti Petri in valle Carnotensi*. Nulle part, ni à Chartres ni ailleurs, on n'ajoutait au vocable du patron le nom du fondateur, mais toujours un nom géographique : la ville, le fleuve voisin, une montagne, une vallée, une source, n'importe quoi. Je suppose donc une légère et excusable faute de lecture : b pour h et je lis *S. Petri Lehuni*. Il s'agit du prieuré de Lihons-en-Santerre, dans le diocèse de Noyon. Cf. L. Delisle, *Rouleaux des morts*, p. 159 : *sancti Petri Lehunensis*.

Ce fragment de Londres est peut-être le seul manuscrit qui nous reste de cette bibliothèque. Il y a encore un cartulaire de Lihons, le ms Paris B. N. 5460, mais il était sans doute conservé aux archives du monastère, non à la bibliothèque.

### III. — LE PRIEURÉ DE CORSENDONCK-LEZ-TURNHOUT.

La bibliothèque de Corsendonck n'était pas ancienne, car le couvent ne fut fondé qu'en 1393. Mais elle était remarquable par le nombre et la qualité de ses manuscrits. La Congrégation de Windesheim avait fait corriger avec soin tous les livres liturgiques, toute la Bible, tous les écrits des quatre grands Docteurs et des Pères orthodoxes, elle avait ordonné que tous les couvents de l'Ordre aient des manuscrits conformes à ceux de Windesheim. Ce n'était pas seulement un beau programme, il fut exécuté : les corrections furent approuvées par le chapitre général. Quand on lit dans le *Chronicon Windeshemense*<sup>1</sup> toutes ces affir-

1. Edition de K. Grube, 1887. Le passage où Jean Busch parle de ce travail de revision se trouve p. 311-313.

mations audacieuses, on est tiraillé entre l'admiration et le scepticisme. Il serait à souhaiter qu'un jeune docteur en théologie examine sérieusement ce problème d'histoire littéraire. Pareil travail doit naturellement être fait sur les manuscrits, mais à Bruxelles les manuscrits ne manquent pas, ils viennent de toutes les maisons de la Congrégation de Windesheim : de Corsendonck, de Bethleem, de Rouge-Cloître, surtout du Val-Saint-Martin. Rien qu'à lire attentivement le catalogue de Van den Gheyn, on voit que vraiment à Saint-Martin des religieux travaillaient à une édition d'Augustin, de Léon le Grand et de Guitmundus. On doit se demander cependant si ces travaux sont en relation avec les décrets du chapitre général.

Revenons à Corsendonck et à sa bibliothèque. Le P. Van den Gheyn a publié sur ce sujet un article dans *Taxandria* t. VI (1909) p. 201-213 dont je préfère ne pas parler beaucoup. C'est une conférence populaire, un travail de vulgarisation. Encore cela n'excuse pas quelques erreurs assez importantes.

Le prieur Jean Hoyberge rédigea en 1633 un très bon catalogue des manuscrits qui fut envoyé à Sanderus en 1641 par Valère André et imprimé dans la *Bibliotheca belgica manuscripta* t. II (1644) p. 46-71. Son seul défaut important est qu'il n'indique pas dans quel ordre les volumes étaient rangés. En général on aperçoit nettement la distinction entre les manuscrits ; une ou deux fois la distinction est douteuse.

Dans la liste qui suit je condense fortement la description de Jean Hoyberge, je conserve cependant les noms des copistes que le prieur notait avec soin. Quand ces noms ne figurent plus aujourd'hui dans les manuscrits ou du moins dans les catalogues, ils sont précédés d'un astérisque. Quand ils sont dans les manuscrits et manquent dans Sanderus, ils sont entre crochets. La colonne suivante donne les cotes anciennes, pour autant qu'on les connaît. La dernière colonne indique les manuscrits conservés : la plupart sont à Bruxelles (= Br), quelques-uns à Paris, soit à la bibliothèque Mazarine (= Maz), soit à l'Arsenal (Ars), d'autres à la *fideicommissbibliothek* de Vienne, à l'Escorial, à Liège, à Courtrai ; il y en avait un à la vente Vergauwen et j'ignore sa résidence actuelle, mais il a été adjugé au libraire Kockx d'Anvers, qui — je crois — achetait pour Rosenthal de Munich. Quand la provenance de Corsendonck me paraît certaine ou probable, mais n'est pas indiquée dans les catalogues de Bruxelles ou de Paris, les manuscrits sont précédés d'un astérisque.

- 1 Albertus M. in primum sententiarum X 3 Br 1763 (1665)
- 2 — in secundum sententiarum
- 3 Aristotelis ethica et politica
- 4 — physica, de anima, de generatione, de caelo Maz 3457
- 5 Ambrosius de officiis... Vitae Sanctorum W 4 Br 563-75 (962)
- 6 — hexameron, de paradiso, de Abel et Cain, de sacramentis per fr Henricum Testelt 1467 W 4 Br 1834-7 (961)
- 7 — super Lucam, epistolae
- 8 — de virginitate... Henricus de Erp per fr Cornelium de Ligno 1530 \* Br 1918-25 (966)  
\* Maz 567
- 9 — super psalmum 118
- 10 Augustinus contra Faustum, ad Simplicianum... per fr Antonium de Bergis 1466 Br 119-24 (1122)
- 11 — de civitate dei per fr Livinum Petri de Mechlinia 1457 W 3 Br 291 (1148)
- 12 — retractationes, de viduitate, de mendacio... Maz 279
- 13 — in psalmos 1-34 W 3 Br 1274 (1077)
- 14 — in psalmos 50-100 W 3 \* Maz 599
- 15 — in psalmos 101-150 W 3 \* Maz 600
- 16 — epistolae per fr Livinum Petri W 3 Br 272-4 (1047)
- 17 — in evang. et epist. Ioannis <per fr Io. Mol> W 3 Br 48 (1058)
- 18 — de verbis domini, de verbis apostoli \* Br 149-50 (1095)
- 19 — de trinitate, de decem cordis... \* Br 324-8 (1123)
- 20 — sermones, salutaria documenta... de unico baptismo per fr. Livinum Petri 1462
- 21 — de fide ad Petrum, de vera innocentia...

- per fr. Livinum Petri 1462  
 22 — super Apocalypsim, de vita  
       beata...  
       per fr. Livinum Petri 1459  
 23 — confessiones Br 1949 (1045)  
 24 Actus fratrum praedicatorum  
       per fr. Adrianum Pauli Br 2740 (3925)  
 25 Arnoldi de Roterodamis gno-  
       tosolitos pars I  
 26 Bartholomaei florarium Br 560 (2163)  
 27 Bernardus super cantica  
 28 — epistolae  
       per fr. Wilhelmum de Ghessel  
       1449 \* Br 418 (1458)  
 29 — de consideratione, colloquium  
       Iesu et Simonis... X 3 Br 596 (1436)  
 30 — sermones X 3 Maz 745  
 31 — vita, S. Malachiae vita  
       per fr. Walterum van der  
       Vliet 1459 Vienne 7901  
 32 — de vite vera, Bonaventura de  
       philomena  
       partim per fr. Antonium a  
       Bergis  
       Bertholdi commentaria in de-  
       calogum  
       per fr. Ioannem de Belle 1426  
 33 Bonaventura de 4 exercitiis X 2 Br 1291 (1623)  
 34 — de ligno vitae  
       per fr. Godefridum Scots 1479  
 35 — de 4 exercitiis  
 36 Biblia refectoralia t. I Br 214  
 37 — — t. II Br 195  
 38 — — t. III Br 127 } (3)  
 39 — in fol.  
 40 — in 4<sup>o</sup> antiquissimus character X 1 Ars 67  
 41 Buridanus in l. ethicorum  
 42 Caesarii Heisterb. dialogorum  
       pars I  
 43 Cypriani epistolae  
       per fr. Cornelium de Ligno  
       Antverpiensem 1526 X 4 Br 1075-8 (919)  
 44 — de 12 abusionibus, microlo-



- gus, Bonaventura  
 per Radulphum a Rivo X 4 Br 1996 (377)  
 45 Commentarius in psalmos 51-150  
 46 Collationes patrum flandrice viii Br 11178 (2047)  
 47 Diadema monachorum <Sma-  
 ragdi>  
 48 Dionysius Areop.  
 49 — Carthusianus in Isaiam 1465 Br 862  
 50 — — in Daniele et 12 Proph.  
 51 — — in psalmos 1-50  
 52 — — de vitiis et virtutibus  
 53 — — de oratione  
 54 — — de 4 novissimis  
 55 Edm. de Dynter chronicon de  
 ducibus Brabantiae  
 putatur esse autographum Courtrai  
 56 Francisci actus et sociorum  
 57 — vita flandrice  
 58 Gerardi de Hoio triglossus me- W Ars 904  
 trice  
 59 Glossa in epistolas Pauli, Petri  
 de Tarentasia Maz 261  
 60 Guerrici sermones Br 1950-3 (1528)  
 61 Gesta abbatum S. Trudonis  
 per fr. Antonium de Bergis  
 1497 Ars 1067  
 62 Gregorii M. epistolae  
 per fr. Waltherum van der  
 Vliet 1462 W 4 Br 292 (1238)  
 63 — moralia pars II  
 64 — — pars III  
 65 — homelie W 4 Br 1313 (1863)  
 66 — — flandrice  
 67 — in Ezechielem  
 68 — pastorale, Bonaventurae spe-  
 culum disciplinae  
 69 Henrici de Costesey in Apoc. inc.  
 Quod vides scribe  
 70 — de Erp scala amoris, edenium  
 contemplativorum...  
 71 Hermanni Carth. sermones do-  
 minicales  
 per fr. Godefridum Scots 1461

- 72 — Stelrin super orationem dominicam flandrice
- 73 Hieronymi epistolae pars I  
\* per fr. Godefridum. Scots  
1457 Br 87-96 (994)
- 74 — epistolae <pars II>
- 75 homeliae de tempore et de sanctis, pars hiemalis Maz 400
- 76 — —, pars aestiva  
per fr. Ioannem Reys W 1 Br 80-4 (1952)
- 77 Hugo de Argentina compendium theologiae Vergauwen I 224
- 78 — de S. Victore de vanitate...  
Io. Chrys. de compunctione 1463 W 5 Br 2016 (1425)
- 79 Hugutio
- 80 Iacobi de Vitriaco sermones dominicales pars I Br 508 (1928)
- 81 — — pars II Br 362 (1927)
- 82 — — pars III  
per fr. Antonium a Bergis 1477
- 83 — — sermones vulgares de diversis Br 3772 (1931)
- 84 Jordani Quedlinburg postillae evangeliorum 1441 Br 357 (2487)
- 85 — — sermones de tempore
- 86 Isidori Etymologiae Br 668 (1343)
- 87 Innocentii III sermones, Hugo de 5 septenis...
- 88 Joannes Gerson super Magnificat 1475
- 89 — a Mechlinia in psalmos pars I X 2 Br 919 (240)
- 90 — — — pars II
- 91 — Mauburni compendium venatorii
- 92 — a Meerhout canones astronomici, excerpta ex Ruusbroec  
autographum X 1 Br 1086 (2383)
- 93 — — in Virgilium  
autographum
- 94 — — gesta pontificum Tungrensium, vita S. Rumoldi Vienne 7908

- 95 — — chronicon, expositio passionis domini...  
autographum
- 96 — Paternoster de summa paupertate
- 97 — Latomi Origo et progressus canonicae Corsendonck
- 98 — Andreae Hieronymianus  
per fr. Antonium de Clusa 1485 W Ars 242
- 99 Lambertus de Monte in ll. 4 sententiarum X 3 Br 760 (1715)
- 100 Leonard Buck exercitia spiritualia  
autographum
- 101 Legendae SS. Iacobi Ianuensis Maz 1719
- 102 — aureae Br 288 (3411)
- 103 — pars I Br 858-61 (3139)
- 104 — pars II Maz 1733
- 105 — pars IV  
per fr. Antonium de Bergis Br 1638-49 (3139)
- 106 Legenda SS. in magno folio W 1 Vienne 9375 A
- 107 Liber Eccle, Sap. Prov. Eccli glosati
- 108 — Numeri glosatus
- 109 — sextus decretalium
- 110 — florum de laudibus BM. Isaac, Vitae Sanctorum Br 1878 (1188)
- 111 Ludolphi de Saxonia vita I. C. pars I Br 311 (3578)
- 112 — — pars II X 1 Br 389 (2128)
- 113 — — pars III X 1 Br 151 (2127)
- 114 Malogranatum 1468 W 1 Br 280
- 115 Neapolitani sermones figurales
- 116 Nicolaus de Lyra in 16 prophetas
- 117 — — in 3 ll. Salomonis, Isaïam et Hieremiam Maz 170
- 118 — — in Paul. Act. Cath. Apoc.
- 119 — — in Reg. Chron. Is. Ier. Est. Iob Eccle. Cant,
- 120 Origenes homeliae in Gen. et Ex. Ricardus in Apoc.
- 121 Parati et Peregrini sermones
- 122 Petri Damiani sermones 1474 X 5 Br 1849 (1873)

- 123 — — apologeticus, I. Gerson  
opuscula
- 124 — de Herentals in psalterium
- 125 — Lombardi ll. 4 sententiarum Y 1 \* Br 6063 (1546).
- 126 Prophetæ minores glosati Y 3 Br 1788 (141)
- 127 Postillæ Christiani in evang.  
scriptus in Rotterdam sub  
M. Christiano et D. de Aken
- 128 Prosper vita contemplativa, Cae-  
sarii sermones...  
per fr. Livinum Petri 1460 X 4 Br 1927 (1187)
- 129 Ricardi de S. Victore  
per fr. Arnoldum Giffen 1459 Br 518-20 (1530)
- 130 — — sermones dominicales  
per fr. Dionysium 1468 Br 1926 (1888)
- 131 Robertus Holcot in l. Sapientiae  
per fr. Antonium a Bergis 1472 Br 145 (249)
- 132 Sensati sermones. 1444
- 133 Summa Martiniana X 3 Maz 1316
- 134 — s. Scripturae X 3 Br 1270-1 (166)
- 135 — Pisana
- 136 — virtutum <Guill. Peralti> W 4 \* Maz 789
- 137 — vitiorum 1436 Br 1955 (2151)
- 138 sermones dominicales inc. *Mitte*  
*manum tuam*
- 139 Summa confessorum Ioannis  
Lectoris
- 140 Testamentum novum graece ve-  
tustissimo caractere  
contulit nobis Radulphus  
a Rivo Escorial X 14, 19
- 141 Thomas de Aquino in ll. 4 sen-  
tentiarum pars I
- 142 — — pars II
- 143 — — pars III W 2 Br 455 (1571)
- 144 — — pars IV  
per fr. Waltherum van den  
Vliet circa 1460 W 2 Br 275 (1581)
- 145 — — summae prima pars
- 146 — — contra gentes  
\* per fr. Waltherum van den  
Vliet 1456 Br 419-20 (1571)
- 147 — — quodlibet



- per fr Walterum van den  
Vliet
- 148 — — in evangelia t. I in Math.  
1431 W 2 Br 509 (1583)
- 149 — — — t. II in Marc. et Ioh.  
1431 W 2 Br 486-7 (1584)
- 150 — — — t. III in Luc. 1431 W 2 Br 293 (1585)
- 151 — — et Alberti M. dicta W 2 Br 873-85 (1561)
- 152 — — summae secunda secundae
- 153 — — prima secundae
- 154 — — vita, miracula  
per fr. Walterum van de Vliet  
1458 W 2 Ars 532
- 155 — de Hibernia manipulus florum
- 156 — de Courcellis in ll. sententia-  
rum
- 157 Ulrici de Argentina de summo  
bono
- 158 Thomae Aq. excerpta, Thomae  
Kemp. sermones
- 159 Everardi Foeck resolutiones,  
Augustini speculum X 4 Br 2285 (1505)

Il existe un certain nombre de manuscrits de Corsendonck qui ne figurent pas dans le catalogue de Jean Hoyberge. Les uns auront disparu avant 1633, par exemple pendant les quarante années de troubles (1577-1617) que les manuscrits passèrent à Diest : *Cetera Meerhout opera... una cum infinitis aliis tam impressis quam manu scriptis libris quadragenario exilii Corsendoncensium tempore perierunt*, dit le prieur. Il exagère un peu quand il dit *infinitis*. Puis, tous les livres volés ne furent pas détruits ; plusieurs furent vendus et ils existent encore aujourd'hui, ce qui est pour nous, et sans doute aussi pour le prieur, une grande consolation. D'autres étaient à la sacristie ou aux archives. D'autres enfin sont postérieurs à l'an 1633.

- 160 Dionysius Areopagita, Hieronymus Br II 2214 (902)
- 161 Augustinus in evangelium Joannis W 3 Br 903-4 (1057)
- 162 ps-Chrysost. opus imperfectum  
in Matheum 1453 X 1 Br 387 (1202)
- 163 Bedae historia ecclesiastica

per fr Antonium de Bergis	
supra Zomam	Br 8245 (3116)
164 Statuta	Br 16595 (3647)
165 psalterium glosatum	
ex Septem Fontibus	W 4 Br 343-4 (126)
166 Matheus et Actus glosati	X 4 Br 2036 (146)
167 Jeremias glosatus	X 1 Maz 101
168 bréviaire	Maz 370
169 chroniken van den hertoghen	
van Brabant	
br. Anthonys van Bergen op	
ten Zoom	Br 17012-3
170 martyrologium et necrologium	Br 14937 (494)
171 liber precum	Liège 660 (397)
172 Joannis Mauburni venatorium	
per fr. Joannem van Gelre	
1645	Br 11973 (3562)
173 Petrus Impe et Joannes Latomus	
XVII <sup>e</sup> siècle	Br 1278 (3657)
174 vita sanctorum patrum	Vienne 9370
175 brevis historia monasterii Beth-	
leem	Vienne 9398
175 poeme latin	Y 1 Br 2838
177 algorismus, computus	Y 4 B 2910-20

J'ai exclu de la liste un certain nombre de manuscrits que les catalogues de Bruxelles et de Paris proposent ou suggèrent être de Corsendonck, c'est-à-dire Br 294-5 (1582), 488 (56), 651 (207), 2474 (1624), 8673-4(177) et Arsenal 344.

Mais il ne suffit pas de dresser une liste des manuscrits connus d'une bibliothèque moyenâgeuse, il faut chercher d'abord dans quel ordre ces manuscrits étaient rangés, ensuite quels critères permettront de déterminer la provenance des manuscrits. Le P. Van den Gheyn s'est posé les mêmes questions et voici sa réponse : « Les volumes (il ne parle naturellement que des manuscrits, comme il dit lui-même p. 204) portaient tous une lettre de l'alphabet et un chiffre, comme A 2, C 5, Y 4 etc., c'est-à-dire que chaque rayon était désigné par le nom d'une lettre de l'alphabet sur lequel chaque volume avait un numéro d'ordre. » Quant aux critères de provenance « tous les manuscrits avaient une reliure spéciale... avec l'inscription *Korssendonck* »<sup>1</sup>. On

1. *Taxandria*, VI, p. 207.

s'étonnera qu'un homme qui a décrit et bien décrit tant de manuscrits de Corsendonck, qui a noté, et avec quel soin ! leurs cotes anciennes, ait pu écrire cette phrase. Quant à la reliure avec l'inscription citée ci-dessus, elle est très rare, on n'en connaît qu'un ou deux exemples. Mais souvenons-nous des services qu'a rendus le P. Van den Gheyn à l'étude des bibliothèques et oublions et pardonnons ses distractions.

Remarquons qu'on ne trouve que trois lettres W, X et Y ; encore cette dernière se rencontre rarement. De même on ne trouve que les cinq premiers chiffres. Ensuite — et cette observation est décisive — plusieurs manuscrits ont la même cote : deux manuscrits d'Ambroise (5, 6) ont la cote W 4, sept manuscrits d'Augustin (11, 13, 14, 15, 16, 17, 160) ont W 3, deux manuscrits de Bernard (29, 30) ont X 3, de Cyprien (43, 44) X 4, de Grégoire le Grand (62, 65) W 4, sept manuscrits de Thomas d'Aquin ont W 2. Il faut supposer que les manuscrits d'Ambroise, d'Augustin, de Thomas d'Aquin qui ont perdu leurs cotes, ou plutôt dont je ne connais pas les cotes, étaient marqués respectivement W 4, W 3, W 2.

La conclusion s'impose. A Corsendonck les manuscrits étaient groupés dans trois armoires qui portaient les lettres W, X et Y. Chacune de ces armoires avait cinq rayons numérotés en chiffres arabes. Les rayons étaient assez larges pour contenir une quinzaine de volumes. Ceux-ci n'avaient pas de cotes individuelles.

Voici le contenu des armoires W et X et de leurs cinq rayons.

W 1 homéliaires

2 tous les écrits de Thomas d'Aquin

3 tous ceux d'Augustin

4 ceux d'Ambroise et de Grégoire le Grand

5 Hugues de Saint-Victor

X 1 Bibles, Vies de Jésus-Christ

2 Bonaventure

3 Albert le Grand, Bernard, Commentaires sur les Sentences

4 Cyprien, Prosper

5 Pierre Damien

De l'armoire Y nous savons trop peu pour en parler comme il convient. Relevons deux erreurs de lecture dans le catalogue des manuscrits de l'Arsenal : les manuscrits 242 et 904 viennent de Corsendonck ; or, d'après M. Martin, ils ont la cote W S. Cela n'est pas possible, peut-être faut-il lire W 5.

Le lecteur aura remarqué un manuscrit (n. 46) dont la cote est anormale. Il provient cependant de Corsendonck. Mais c'est

un livre flamand. Or dans les différentes maisons de la Congrégation de Windesheim, les livres flamands étaient séparés des latins. A Windesheim même ils avaient un bibliothécaire spécial, Jean Schutken : *librarius hic erat librorum teutonicorum*, dit Jean Busch<sup>1</sup>. Au Rouge-Cloître il y avait un catalogue spécial qui est conservé et a été souvent publié : *dit syn die dietsche boeke die ons toe behoeren*. Au Val-Saint-Martin il en était de même, car Sanderus II p. 228 imprime une liste intitulée *libri flandrici*. Il n'est donc pas étonnant que le n. 46 ait une signature spéciale ; il n'était dans aucune des trois armoires W X Y.

Le prieuré fut supprimé par Joseph II en 1783 et la bibliothèque fut confisquée. Le P. Van den Gheyn croit qu'un certain nombre de manuscrits furent mis en vente. Voici son raisonnement : le manuscrit Bruxelles II 2214 provient de Corsendonck ; or ce manuscrit n'a pas disparu pendant l'exil de 1578-1617, puisqu'il figure dans le catalogue de 1633 et il n'a pas été confisqué en 1783, puisqu'il a appartenu à sir Thomas Phillipps<sup>2</sup>. Si les manuscrits de Corsendonck avaient été mis en vente, nous en aurions fort peu à Bruxelles aujourd'hui : quand les six cents manuscrits de Saint-Jacques de Liège ont été mis en vente en 1788, aucun n'a été acheté pour la bibliothèque de Bourgogne. Examinons donc de près l'argumentation. Des livres qui étaient à Corsendonck en 1633 ont pu être volés ou perdus avant 1783 : le manuscrit 660 de Liège (n. 171 de notre liste) figure sous le n. 3351 parmi les manuscrits du Baron de Croissier vendus après sa mort, en 1754. Enfin le manuscrit II 2214 n'est pas le n. 48 de la liste de Hoyberge.

Sanderus p. 52	Bruxelles II 2214 (902)
Dionysius de caelesti hierarchia	Dionysius de divinis nominibus
Iohannes Scotus in eundem	— de mistica theologia
librum	— epistolae
Expositio in Apocalypsim inc.	— de caelesti hierarchia
<i>Legimus in ecclesiasticis his-</i>	Hieronymus super <i>Missus est</i>
<i>toriis</i>	<i>angelus</i>

Voici les noms des copistes avec la date de leur mort d'après l'obituaire édité par Van den Gheyn<sup>3</sup>, avec l'indication des manuscrits qu'ils ont copiés (les n<sup>os</sup> sont ceux de ma liste) et la date de la transcription.

1. *Chronicon Windeshemense*, ed. Grube, p. 192.

2. *Taxandria*, p. 208.

3. Dans les *Annales de l'Acad. roy. d'archéologie de Belg.*, 5<sup>e</sup> série, t. III (1901), p. 295-342.



- Adrien Pauli d'Anvers († 1. 3. 1426) écrit le n. 24  
 Antoine de Clusa d'Herenthals († 7. 4. 1534) écrit le n. 98 en 1485  
 Antoine Vlamincx de Berg-op-Zoom († 8. 4. 1504) écrit le n. 10  
   en 1466, n. 131 en 1472, 80 en 1474, 81 et 82 en 1477, 61  
   en 1497, 104 en 1498, 32, 162, 168, 103 et 105 à une date  
   indéterminée  
 Arnold Ghiffen de Bois-le-Duc († 14. 1. 1465) écrit le n. 129  
   en 1459  
 Cornelius de Ligno († 25. 9. 1533) écrit le n. 43 en 1526, 8 en 1530  
 Denis écrit le n. 130 en 1468  
 Gauthier Van de Vliet de Rethy († 24. 6. 1483) écrit le n. 146  
   en 1456, 154 en 1458, 31 en 1459, 141-144 en 1460, 147 à  
   une date indéterminée  
 Godefroid Scots († 3. 3. 1485) écrit le n. 73 en 1457, 71 en 1461,  
   34 en 1479  
 Guillaume de Ghestel († 19. 2. 1482) écrit le n. 28 en 1449  
 Henri Testelt écrit le n. 6 en 1467  
 Jean de Belle écrit le n. 32 en 1426  
 Jean de Meerhout († 7. 11. 1476) écrit le n. 92 en 1475-6, 93 et  
   95 à une date indéterminée  
 Jean Mol écrit le n. 17  
 Jean Reys († 16. 10. 1456) écrit les nn. 75 et 76  
 Jean van Gelre de Bruxelles († 19. 9. l'année manque) écrit le  
   n. 171 en 1645  
 Leonard Buck († 11. 2. 1488) écrit le n. 100  
 Liévin Petri de Malines († 10. 10. 1471) écrit le n. 11 en 1457,  
   22 en 1459, 128 en 1460, 20 et 21 en 1462, 16 à une date  
   indéterminée

Comment reconnaîtra-t-on qu'un manuscrit provient de Corsendonck ? Nous supposons évidemment que le nom du monastère n'est pas imprimé sur la reliure, ni écrit sur une feuille de garde. Beaucoup de copistes ont signé leur travail. Un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle signé Antoine de Berg-op-Zoom devra être attribué à Corsendonck. Mais voici un cas difficile. Le ms Bruxelles 16607-8 (3777) porte au f. 328 *per fr. nostrum Antonium de Bergis supra Zomam anno 1497 scriptus ac finitus in die translationis divi Martini Trudonensis archipraesulis, quarta vero die mensis Iulii, anno aetatis praedicti patris fere 58, sed sui officii cantoratus 29*. Cependant Van den Gheyn attribue ce manuscrit au XVI<sup>e</sup> siècle et dit que ce colophon se trouvait dans le modèle du ms 16607-8. Un esprit grincheux dira : en 1501 on était au XVI<sup>e</sup> siècle, qui peut dater une écriture à quatre années près ?

Le P. Van den Gheyn avait probablement un motif qu'il ne communique pas : le ms Arsenal 1067 contient les mêmes *Gesta abbatum S. Trudonis* écrits par le même Antoine, la même année 1497. Van den Gheyn a pensé qu'Antoine n'a pas écrit deux fois la même année le même livre et il a conclu que le manuscrit de Bruxelles est une copie du manuscrit de Paris. Cela ne va pas sans quelque difficulté. Car le colophon de Bruxelles ne semble pas copié sur celui de Paris. Il y a un moyen très simple de résoudre la question : qu'on juxtapose les deux manuscrits prétendument écrits en 1497 et le n. 104 écrit en 1498. On verra bien s'ils sont l'œuvre du même copiste.

Supposons que le manuscrit dont on cherche la provenance n'ait que sa cote ancienne. C'est le cas pour le ms de l'Arsenal 344 que M. Martin attribue à Corsendonck : il a une signature *P K* corrigée plus tard en *P I*. Aucune de ces deux signatures n'est de Corsendonck. Mais supposons un manuscrit signé *W 3*. Le cas devient intéressant. Si ce volume contient un écrit d'Augustin, il provient sûrement de Corsendonck ; s'il contient un ouvrage de Grégoire le Grand, il ne provient pas de Corsendonck. J'espère que le lecteur qui a daigné lire patiemment ce qui précède, ne considérera pas cette conclusion comme un paradoxe.

#### IV. — L'ABBAYE DES PRÉMONTRÉS DE PARC

Les manuscrits de Parc portaient l'inscription *Liber sancte Marie in parco* ou plus explicitement *in parco dominorum*<sup>1</sup> ou plus simplement *Bibliothecae Parcensis*. Les livres de cette abbaye présentent deux types de reliure très caractéristiques : « un médaillon ovale orné d'une image de la Vierge et l'exergue *Biblioteca abbatiæ Parchensis*, et depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, un cartouche en style Louis XV avec les armoiries de Parc »<sup>2</sup>. Le second type, le plus beau, est de loin le plus fréquent.

Dans Sanderus II p. 162-175 on trouve un catalogue des manuscrits rédigé sur l'ordre de l'abbé Jean Maes en 1635 et envoyé par lui à Sanderus l'année suivante. Le catalogue n'est pas mal fait, mais il ne vaut pas celui de Corsendonck : car la distinction des manuscrits est souvent peu apparente. Par exemple nous lisons p. 163

1. Pour distinguer l'abbaye des Prémontrés d'une abbaye de Cisterciennes qui s'appelait *Parcum dominarum*.

2. J. E. JANSEN. *L'abbaye norbertine du Parc-le-Duc*, 1929, p. 192.

Dinus super regulas iuris *in charta*

Ioh. Lignanus de censura ecclesiastica. Item super Clementinas *in charta*

Ioh. Calderinus de ecclesiastico interdicto *in charta*

Angelus de Perusio super authentica. Item commentarius super inventario *in charta*.

On s'imagine trouver là quatre manuscrits. En réalité il s'agit du seul manuscrit de Bruxelles II 1441 (2570)<sup>1</sup>. Il devient dès lors très difficile d'estimer le nombre de volumes existant en 1635. Un second défaut, commun à celui de Corsendonck, consiste à ne pas nous donner les cotes. Nous devons chercher celles-ci dans les manuscrits eux-mêmes. Elles consistent en une lettre *I* ou *K* suivie de *theca*<sup>2</sup> et d'un chiffre romain qui varie de *I* à *XV*. Ces cotes sont caractéristiques, nulle part ailleurs, que je sache, on ne parle de *theca* ; elles sont un sûr critère de provenance et méritent donc un mot d'explication. Tous les manuscrits de Parc étaient réunis dans deux grands casiers *I* et *K*, chaque casier avait quinze rayons numérotés ; ici, comme à Corsendonck, il n'y avait à l'origine aucune cote individuelle. Je ne trouve que deux exceptions et elles sont tardives : le ms Bruxelles 11486-7 (176) était d'abord marqué *I theca III*, plus tard *K V 5* ; le ms Bruxelles 11563-4 (492) qui est assez récent, est marqué *I XII. 7*.

Pour donner une idée de la disposition et du nombre de manuscrits, voici le tableau de quelques rayons :

<i>I theca</i>	II : 13 mss conservés, presque tous des gloses, des commentaires ou des homélies sur la Bible
	III : 12 mss conservés, des traités de morale
	VIII : 5 mss conservés, des écrits de S. Jérôme
	IX : 11 mss conservés ; Grégoire le Grand, Hugues de Saint-Victor
<i>K theca</i>	II : 11 mss conservés, parmi lesquels 10 de Bartolus de Saxoferrato
	VII : 5 mss conservés, des écrits canoniques de Baldus

Pour avoir un chiffre approximatif des manuscrits on pourrait proposer cette multiplication : 2 casiers  $\times$  15 rayons  $\times$  20 vo-

1. Le manuscrit n'est plus tel que Jean Maes l'a décrit. A l'occasion d'une reliure nouvelle on a enlevé les écrits de Johannes Lignanus.

2. Parfois avec la lettre *K* le mot *theca* est supprimé, ainsi on trouve la cote *KIV* donnée aux ms. Bruxelles 11453 (2232), 11526 (2061), 14665 (1962), etc. L'omission n'a jamais lieu avec la lettre *I*, sans doute pour éviter toute ambiguïté : *IV* serait difficilement compris dans le sens de *I theca V*.

lumes = 600, comme on aurait pour Corsendonck 3 armoires  $\times$  5 rayons  $\times$  15 volumes = 225.

Depuis les mesures vexatoires de Joseph II jusqu'à la Révolution de 1830 l'abbaye de Parc traversa des temps difficiles, et les manuscrits eurent à souffrir. En 1829 on semble avoir désespéré de l'avenir et on résolut de vendre la bibliothèque. Il valait mieux vendre ces trésors que de les voir confisqués. Ce qui est plus difficile à comprendre, c'est que les religieux de Parc se sont acharnés à effacer les armoiries qui ornaient les reliures. Sur ce point l'exposé de l'abbé Nols, *Notes historiques sur l'abbaye du Parc* 1911 p. 181, est embarrassé et insuffisant. Il faut avouer plutôt que les chanoines avaient perdu la tête. Aucun manuscrit, semble-t-il, n'échappa à ce vandalisme stupide et inutile. Parmi les quelque cent cinquante manuscrits de Parc conservés aujourd'hui à Bruxelles, il n'y en a qu'un seul qui ait la belle reliure intacte ; c'est le ms II 2347 (438), il faut supposer qu'il avait quitté Parc avant 1829. Un manuscrit récemment entré dans la bibliothèque de l'université de Louvain a la reliure intacte du premier type, moins beau.

Le 22 octobre 1829 eut lieu la vente chez Henri Baumans, libraire à Louvain ; il y avait 169 manuscrits sur parchemin et 120 sur papier.

Aujourd'hui ils sont dispersés aux quatre vents. A quoi peut-on les reconnaître ? Illustrons la réponse par des exemples.

Le manuscrit 50 de la John Rylands library à Manchester contient un traité de Jean de Torquemada ; les deux plats de la reliure avaient « an oval stamp... carefully erased », à l'intérieur on trouve la cote *I theca VI*. M. James qui a très bien décrit ce manuscrit, s'est efforcé de le localiser. Or il a trouvé à Cambridge au Fitzwilliam Museum le manuscrit 241 qui avait également la reliure grattée et la cote *I theca II*. Ce manuscrit a été vendu à Gand, en 1839, après la mort de P. P. C. Lammens. M. James conclut que ces deux manuscrits proviennent de l'abbaye Saint-Pierre à Gand. Ils proviennent certainement de Parc.

Au grand séminaire de Bruges le ms 38/103 contient le traité de Nicolas Emericus *de invocatione daemonum*. La reliure est grattée au milieu, j'en ai conclu aussitôt que ce livre avait appartenu à Parc. A l'intérieur se trouve le nom d'Henri de Zomerén, un théologien assez connu qui a légué plusieurs de ses livres à Parc.

J'attribue encore à Parc le manuscrit suivant : Br 18977-8 (1695) ; la reliure est récente, la cote a disparu, mais il y a une note qui ne laisse aucun doute sur la provenance : *comparavit*



*magister Gherardus Casterken in studio Heydelbergensi* qui se retrouve dans le ms 21856 (1631).

Je suppose évidemment que la série des casiers ne commençait pas par la lettre *I*. Il y avait huit grands meubles du même genre marqués *A-H* contenant les livres imprimés. De même à Corsendonck les armoires *A-V* étaient réservées aux imprimés. De cette supposition qui paraît légitime et obvie découle une conclusion. Les cotes *I theca I* etc. de Parc, comme celles *W 1* etc. de Corsendonck, ont été introduites quand il y avait déjà plus d'imprimés que de manuscrits, probablement au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle. Peut-être un paléographe pourrait dater avec plus de précision.

N'y eut-il pas auparavant un autre système de signatures ? Les manuscrits ne nous révèlent rien. Il est possible que des cotes antérieures aient disparu quand on renouvela les reliures. Cependant c'est un fait remarquable que pour certaines bibliothèques on trouve des catalogues indiquant parfaitement la place des volumes et que les manuscrits eux-mêmes sont privés de signature. Il faut expliquer ce fait par l'enchaînement des volumes. Les cotes étaient nécessaires dans le catalogue pour trouver le livre, elles n'étaient pas nécessaires dans le manuscrit enchaîné qui ne pouvait pas changer de place.

#### V. — PROVENANCE DE QUELQUES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE A PARIS.

Dans son *Cabinet des manuscrits* t. II (1874) p. 335-425, L. Delisle énumère beaucoup de bibliothèques dont quelques débris sont arrivés à Paris. Il met entre guillemets celles qu'il n'a pas pu identifier. Voici quelques identifications, que les spécialistes ont peut-être déjà faites ou feront sans difficulté, mais que je propose cependant à l'intention de ceux qui ne sont pas spécialistes.

1 *Bodelo*. Pour Dom Jean de Bodelo fut copiée une partie du ms lat. 14721. Il s'agit de l'abbaye Cistercienne de Gand.

2 *Campo Fregoso*. Dans le ms lat. 5690 on trouve un catalogue de 34 manuscrits qui le 20 Novembre 1425 ont été inventoriés chez Thomas de Campo Fregoso, seigneur de Sarzana. C'est une famille de Gênes. Un membre de cette famille donna sa collection de manuscrits à la bibliothèque communale de Vérone. Y aurait-il encore à Vérone des volumes qui figurent dans le catalogue de 1425 ?

3 *Esrom* (Sancta Maria de) est une abbaye de cisterciens en Danemark, cf. Janaushek n. 348.

4 *Forest* auquel appartenait le ms. lat. 15675 est une abbaye de B'nédictines près de Bruxelles.

5 *Hermium*. Dans le ms. lat. 16709 du XIV<sup>e</sup> siècle, f. 81 on lit *scriptus est sermo iste in abacia de Hermio prope Castrum Plebis, de libro antiquissimo diptongato*

*existente in coquina monachorum  
per omnia secula seculorum*

Les deux vers n'ont pas besoin d'explication, chacun en goûtera la saveur. Ce qui précède est plus difficile. Qu'est-ce qu'un manuscrit *diptongatus*? On cherchera vainement le mot dans les dictionnaires, mais le sens n'est pas douteux. Au XIV<sup>e</sup> siècle, date de notre manuscrit, on avait supprimé quelques diphtongues et on écrivait *pene eterne*, dans les manuscrits anciens on lit normalement, *poenae aeternae*. Notre copiste savait que c'était un signe d'antiquité, il avait des dispositions pour la paléographie. La ville Plebis Castrum = Pieve di Cadore dans la province de Belluno, au Nord de l'Italie.

6 *Mons Feretrus* est Maurata Feltria en Ombrie.

7 *Rastede* (Sancta Maria de) est une abbaye bénédictine fondée en 1050 dans le grand-duché d'Oldenbourg.

8 *Repausatorium*. On lit dans le ms lat. 13154 *iste liber est domus repausatorii, ordinis cartusiensis*. Le Reposoir est une chartreuse dans le diocèse d'Annecy.

9 *Soignies*. Le ms lat. 15521 a l'inscription suivante *Liber sancti Vincentii Sonégiensis. Robertus de Thenis me scripsit*. M. Delisle traduit le nom de la ville par Senonges, dans le diocèse de Toul et il répète cette interprétation dans son catalogue des manuscrits. En réalité le manuscrit a appartenu à la collégiale Saint-Vincent de Soignies et a été écrit par Robert de Tirlemont.

10 *Sydonensis* (ecclesia) à laquelle ont appartenu les mss lat. 1794 et 2902 est la cathédrale de Sion dans le canton du Valais.

## LE KYRIE DE LA MESSE ET LE PAPE GÉLASE.

L'histoire du *Kyrie* de la messe n'est pas parfaitement claire. Cependant quelques points de repère sont acquis, qui fixent certaines limites.

1. On ne trouve trace du *Kyrie* dans aucune liturgie avant la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle.

2. Il apparaît d'abord en Orient.

3. Dans les liturgies orientales, il est toujours accompagné d'une prière litanique, dont il est le refrain, chanté par le peuple comme une supplication après chaque invocation.

4. Rome et Milan en avaient introduit l'usage avant 529, date de son admission dans les églises de la Gaule méridionale.

5. Vers 600, à Rome, on ajoutait à *Kyrie eleison* la supplication *Christe eleison* inconnue en Orient.

6. A Rome aussi on joignait alors au *Kyrie* « d'autres paroles » qu'on omettait aux messes « quotidiennes ».

Les trois premières précisions ont été déduites avec rigueur des documents anciens par E. Bishop<sup>1</sup>.

La quatrième résulte du canon 3<sup>e</sup> du concile de Vaison en Provence, tenu en 529 sous la présidence de s. Césaire d'Arles<sup>2</sup>. Ce concile introduisit le *Kyrie* à l'imitation de ce qui s'était fait *tam in sede apostolica quam etiam per totas orientales atque Italiae provincias*, où cette *dulcis et nimium salutaris consuetudo est intromissa*. Le canon ne mentionne pas l'Afrique ni l'Espagne. L'on a conjecturé<sup>3</sup> que ce silence était intentionnel. C'est très probable, car en 598 — la lettre de s. Grégoire, que nous citons plus bas en fait foi — la Sicile, si voisine de l'Afrique, ignorait encore l'usage du *Kyrie* en Occident, au point de se scandaliser d'apprendre qu'on le chantait à Rome ; d'autre part, les documents de la liturgie mozarabe ne portent aucune trace du *Kyrie*.

---

1. Dans sa consultation liturgique : « *Kyrie eleison* » (dans *Liturgica historica* ; Oxford, 1918, p. 116-136) qui est bien ce qui a été écrit de plus ferme et de plus complet sur le *Kyrie* romain.

2. Voir BISHOP, p. 119.

3. Bishop et d'autres.

Tout cela confirme que ce chant n'était pas un legs traditionnel, mais un accroissement récent, dont on se défie et qu'il faut justifier. La manière dont Césaire, de sentiments si romains, parle dans le canon de Vaison de la *sedes apostolica*, trahit assez que ce fut l'usage romain surtout qu'on s'appliqua en Provence à imiter. Ce qu'était cet usage, nous ne le savons pas directement, mais le pape Grégoire le Grand nous instruit, imparfaitement hélas!, de ce qu'il était devenu 70 ans plus tard. Dans sa lettre à Jean de Syracuse, écrite en 598 à la suite de plaintes anonymes, venues de Sicile, au sujet de ses innovations liturgiques, il parle du *Kyrie*<sup>1</sup>. On lui reprochait d'imiter les Grecs « quia kyrieleyson dici statuistis ». Il répond :

Kyrieleyson autem nos neque diximus neque dicimus sicut a Graecis dicitur, quia

(1) in graecis omnes simul dicunt, apud nos autem a clericis dicitur, a populo respondetur

(2) et totidem vocibus etiam Christe eleison dicitur, quod apud Graecos nullo modo dicitur

(3) in cotidianis autem missis alia quae dici solent tacemus, tantum modo Kyrieleyson et Christe-eleison dicimus, ut in his deprecationis vocibus paulo diutius occupemur.

Il est impossible, d'après ces seules paroles, de distinguer ce qui, dans ces dispositions, vient de l'institution primitive et ce qui émane de Grégoire. On a supposé qu'il introduisit la variante *Christe eleison*<sup>2</sup> et la simplification du rite aux messes quotidiennes, sans doute parce que ces particularités sont inconnues ailleurs ; sans être négligeable, l'argument nous paraît un peu mince.

Le renseignement le plus précieux de la lettre est le 6<sup>e</sup> de notre liste. Grégoire le donne, en passant, par ces mots : *alia quae dici solent*. Nous sommes sûrs qu'en cela s'il a innové, ce ne fut que pour réduire. Le *Kyrie* romain était donc normalement accompagné d'autre chose. Quoi ? En Orient c'était une litanie<sup>3</sup>. Certainement aussi à Milan. On peut le déduire du texte litanique qui, dans les manuscrits les plus anciens, ouvre la messe des premier et second dimanches de carême. Nous en donnerons le texte plus bas. D'après Ceriani<sup>4</sup> ces *preces*, qui se disaient au

1. Ed. HARTMANN (MGH), IX, 26 (Migne, P. L. 77, c. 956).

2. P. WAGNER. *Origine et développement du chant liturgique* (trad. franç.). Desclée, 1904, p. 80.

3. Voir les textes des *Constitutions apostoliques*, de la *Liturgie de s. Jacques* et de la *Liturgie byzantine* cités plus bas.

4. *Notitia liturgiae ambrosianae*, p. 43 et 45.



lieu du *Gloria*, auraient conservé un « texte ambrosien très antique », et le triple *Kyrie eleison* qui, à Milan, se chante après le *Gloria*, serait issu « ex vetustissimis litaniis quibus successit *Gloria* ».

Ceriani constate aussi la parenté de la litanie ambrosienne avec celle du missel de Stowe qui s'intitule<sup>1</sup> : *Deprecatio sancti Martini pro populo*. Ce titre laisse soupçonner des attaches gallicanes. De fait, la liturgie franco-germanique a conservé des formulaires analogues, parmi les prières des rogations<sup>2</sup>.

Toutes ces pièces — ambrosiennes, celtiques, gallicanes — sont non seulement d'inspiration semblable, mais intimement apparentées et elles se trouvent en étroite dépendance des litanies orientales. Ce fait capital, qui achève de confirmer la solidarité, en ce qui concerne le *Kyrie eleison*, de l'Orient, de Milan et de la Gaule, doit être soigneusement établi avant qu'on en vienne au *Kyrie eleison* romain.

\*  
\* \*

L'ensemble des faits se dégage sans peine du tableau synoptique suivant, disposé en quatre colonnes où paraissent successivement les textes irlandais (Ir), franco-germaniques (Ga) et milanais (Mi<sup>1</sup> et Mi<sup>2</sup>), avec un double appareil recueillant d'abord les variantes des manuscrits, ensuite les parallèles grecs.

1<sup>o</sup> *Le texte irlandais.*

a) Celui du missel de Stowe (= S) d'après Mac Carthy et Warner<sup>3</sup>.

b) Un ms de Fulda (= F) malheureusement perdu, mais transcrit approximativement par Witzel<sup>4</sup>, sert de contrôle, surtout pour la répartition en invocations distinctes, car pour le texte, sans doute meilleur, il est probable que Witzel, qui poursuivait

1. Le texte original ne porte pas de titre. C'est Moelcaich qui (au cours du IX<sup>e</sup> s. ?) a ajouté celui-ci. Texte plus bas.

2. On les trouvera consignés dans le tableau comparatif dressé plus bas.

3. B. MAC. CARTHY, *On the Stowe missal* (Transactions of the R. Irish Academy, XXVII, VII. Dublin, 1886), p. 199-200.

G. F. WARNER, *The Stowe missal* (H. Bradshaw Soc. XXXI et XXXII). Vol. I, 16<sup>v</sup>-17<sup>v</sup>, vol. II, p. 6-7.

4. Dans ses *Exercitamenta sinceræ pietatis* (1555). BONA reproduit (*Rev. liturg.*, II, IV, iv) la litanie, d'après VAN DER HAER (*Antiquit. liturg.*, III, p. 307) qui n'a pas toujours transcrit fidèlement Witzel. Tout le monde cite Bona, sauf Bishop, qui s'est donné la peine de consulter l'original. Le ms de Fulda est perdu. Probst a fait faire de vaines recherches pour le retrouver (cf. *Die abendl. Messe vom 5<sup>a</sup> bis z. 8<sup>a</sup> Jahrh.*, p. 66, note 3).

un but pratique, n'en a pas respecté tous les détails avec scrupule<sup>1</sup>.

2<sup>o</sup> *Le texte franco-germanique.*

D'après

a) un ms de la Vallicellana (= D) transcrit par TOMMASI (éd. VEZZOSI, V 113)

b) le cod. 1888 (fol. 110) de Vienne, édité par GERBERT (II 89).  
Ce dernier ms est du X<sup>e</sup> s. et vient de Mayence.

3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> *Les deux textes milanais*

a) pour le premier dimanche de carême (Mi<sup>1</sup>)

b) pour le second dimanche de carême (Mi<sup>2</sup>).

Ils procèdent l'un et l'autre du même modèle, mais Mi<sup>2</sup> est plus abrégé.

Mi<sup>1</sup> d'après

a) le ms de Biasca (cf. DUCHESNE. *Origines*<sup>3</sup>, p. 201)

b) le ms de Bergame (éd. CAGIN, p. 37)

c) le cod. triplex de GERBERT (I 44).

Mi<sup>2</sup> d'après

a) le missel de Bergame, éd. CAGIN (p. 42)

b) le cod. triplex de GERBERT (I 49)

c) le cod. de l'*Angelica* B. 3.18 (XI<sup>e</sup> s.), éd. TOMMASI-VEZZOSI V 241 (= A<sup>a</sup>).

Quant aux parallèles grecs ils sont empruntés à BRIGHTMAN. *Liturgies eastern and western.*

C = Liturgie des Constitutions apostoliques (BRIGHTMAN, p. 9-12 ; 21-22) ;

J = Liturgie de s. Jacques (BRIGHTMAN, p. 35-39 ; 44-48) ;

B = Liturgie byzantine (BRIGHTMAN, p. 362-363 ; 373 ; 380-382).

L'exposant indique la page de Brightman<sup>2</sup>.

1. Bishop me paraît exagérer un peu son estime pour le texte de Fulda (*Journ. of th. St.*, 1911, p. 411, note).

2. Dans son article LITANIES, du *Dictionn. d'Archéol. chr. et de Liturgie*, dom F. CABROL a tenté le premier de grouper et d'étudier toutes les liturgies latines du *Kyrie eleison*.

## IR

Dicamus omnes

Dñe <sup>1</sup> exaudi et miserere <sup>2</sup>— *Dñe miserere* <sup>3</sup>.Ex toto corde et ex tota <sup>4</sup> mente

Qui respicis super terram et facis eam tremere

— *Oramus te, Dñe exaudi et miserere* <sup>5</sup>1. Pro altissima pace et tranquillitate temporum nostrorum — *Oramus* <sup>6</sup>...2. Pro sancta Ecclesia catholica quae est <sup>7</sup> a finibus usque ad terminos orbis terrarum <sup>8</sup> — *Oramus*...3. Pro pastore <sup>9</sup> N. episcopo — *Oramus* <sup>10</sup>...4. Pro <sup>11</sup> omnibus episcopis et <sup>12</sup> presbiteris, et diaconis et omni <sup>13</sup> clero. — *Oramus*...5. Pro hoc loco et habitantibus <sup>14</sup> in eo.— *Oramus* <sup>15</sup>...6. Pro piissimis imperatoribus et omni romano <sup>16</sup> exercitu— *Oramus*...9. Pro omnibus qui in sublimitate constituti sunt. — *Oramus* <sup>17</sup>...10. Pro virginibus, viduis <sup>18</sup> et orfanis— *Oramus*...11. Pro peregrinantibus et <sup>19</sup> iter facientibus ac <sup>20</sup> navigantibus— *Oramus* <sup>21</sup>...

1 pr ò F      2 ò Dñe—miserere post ex  
toto—mente F      3 Dñe miserere om  
F      4 totaque F      5 te—miserere om  
S et miserere om F      6 om S      7 est om  
S      8 terrae F      9 patre F      10 om  
SF      11 et S      12 ac F      13 omnique F      14  
inhabitantibus S      15 om S      16 toto  
romanorum F      17 oramus... om SF      18 viduis—  
que F      19 et om F      20 atque F      21  
oramus... om SF

## GA

Dicamus omnes

— *Dñe miserere*Ex toto corde et <sup>1</sup> ex tota mente— *Oramus te, Dñe* <sup>2</sup>.

2. Pro sancta Ecclesia catholica, quae est in toto orbe diffusa

— *Supplicamus te, Dñe*.3. 4. Pro pastore nostro N. et omni clero eius <sup>3</sup> — *Flagitamus* <sup>4</sup> te, *Dñe* <sup>5</sup>.

6. Pro imperatore nostro et omni exercitu eius

— *Obsecramus te, Dñe* <sup>6</sup>

8. Pro aeris temperie et fecunditate terrae

— *Precamur te, Dñe*

1 et om D      2 Dñe om D      3 et grege  
sibi commissio D      4 imploramus 1888      5  
add pro abbate nostro N. et grege sibi com-  
misso, obsecramus te, Dñe 1888

*Introduction:* εἰπόμεν πάντες κύριε ἐλέησον J<sup>36</sup>; εἰπόμεν πάντες ἐξ ὅλης τῆς ψυχῆς καὶ ἐξ ὅλης τῆς διανοίας εἰπόμεν κύριε, ἐλ. B<sup>378</sup>; κύριε παντοκράτωρ ὁ θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν, δεόμεθα σου ἐπάκουσον καὶ ἐλέησον B<sup>378</sup>.

1. ὑπὲρ τῆς ἀνωθεν εἰρήνης J<sup>34-36-39</sup>, B<sup>382</sup>; ὑπὲρ τῆς εἰρήνης καὶ τῆς εὐσταθείας τοῦ κόσμου C<sup>9</sup>.

2. ὑπὲρ τῆς ἁγίας καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς ἐκκλησίας τῆς ἀπὸ γῆς [περάτων] μέγχι τῶν περάτων αὐτῆς J<sup>44</sup> C<sup>10</sup>.

3-4. ὑπὲρ πάσης ἐπισκοπῆς... καὶ ὑπὲρ τοῦ ἐπισκόπου ἡμῶν N.... καὶ ὑπὲρ τῶν περσβυτέρων ἡμῶν... ὑπὲρ πάσης τῆς ἐν Χριστῷ διακονίας καὶ ὑπερησίας C<sup>10</sup>; ὑπὲρ τοῦ ἀρχιεπισκόπου ἡμῶν N. τοῦ τιμίου πρεσβυτερίου, τῆς ἐν Χριστῷ διακονίας, παντός τοῦ κλήρου καὶ τοῦ λαοῦ B<sup>363</sup>.

5. ὑπὲρ τῆς πόλεως ταύτης καὶ τῶν ἐνοικούντων C<sup>22</sup>; ὑπὲρ τῆς ἁγίας Χρ. τ. θεοῦ ἡμῶν πόλεως... πάσης πόλει καὶ χώρᾳ καὶ τῶν ὀρθοδόξων πίστει οἰκούντων ἐν

MI<sup>1</sup>MI<sup>2</sup>

Divinae pacis et indulgentiae munere supplicantes

Ex toto corde et ex tota mente

— *Precamur te, Dñe misere*

2. Pro Ecclesia tua sancta catholica, quae hic et per universum orbem diffusa est — *Precamur...*

3. 4. Pro papa nostro Illo, et omni clero eius omnibusque sacerdotibus ac ministris — *Precamur...*

6. Pro famulo tuo Illo imperatore, et famula tua Illa imperatrice, et omni exercitu eius<sup>1</sup>. — *Precamur...*

7. Pro pace ecclesiarum, vocatione gentium et quiete populorum — *Precamur...*

5. Pro civitate<sup>2</sup> hac et conservatione<sup>3</sup> eius omnibusque habitantibus in ea — *Precamur...*

8. Pro aerum temperie ac fructuum et fecunditate terrarum — *Precamur...*

10 (12) Pro virginibus, viduis, orfanis, captivis ac poenitentibus

— *Precamur...*

11. Pro navigantibus, iter agentibus, in carceribus, in vinculis, in metallis, in exiliis constitutis

— *Precamur...*

1 eorum *Biasca* 2 plebe *Biasca* 3  
conversatione *Biasca Berg*

Dicamus omnes<sup>1</sup>

— *Kyrie eleison*<sup>2</sup>

Dñe Deus omnipotens patrum nostrorum  
*Ky. el.*

Respice de caelo et de sede sancta tua

— *Kyrie eleison*

2. Pro Ecclesia tua sancta<sup>3</sup> catholica quam conservare digneris

— *Ky. el.*

3. (4) Pro papa nostro Illo<sup>4</sup> et sacerdotio eius — *Ky. el.*

4. Pro universis episcopis, cuncto clero et populo. — *Ky. el.*

6. Pro famulo tuo Illo imperatore, et famula tua Illa imperatrice, et omni exercitu eius. — *Ky. el.*<sup>5</sup>

5. Pro civitate hac omnibusque<sup>6</sup> habitantibus in ea

— *Ky. el.*

8. Pro aerum temperie, et fecunditate terrarum

— *Ky. el.*

1 om D 2 om Gerb 3 sancta Ecclesia A<sup>a</sup> 4 pro domno Illo apostolico et universali papa. *Ky.* pro domno Illo imperatore nostro, iulicibus et exercitibus eius *Ky.* pro domno Illo archiepiscopo nostro et sacerdotio eius *Ky.* pro domno Illo episcopo nostro A<sup>a</sup> 5 pro famulo — *Ky. el.* om A<sup>a</sup> 6 et omnibus A<sup>a</sup>

αὐταῖς J<sup>45</sup>.

6. ὑπὲρ τῶν εὐσεβεστάτων καὶ θεοστέπων ὁρθοδόξων ἡμῶν βασιλέων, παντὸς τοῦ παλατίου καὶ τοῦ στρατοπέδου αὐτῶν J<sup>44</sup> B<sup>363</sup>; ὑπὲρ τοῦ βασιλέως καὶ τῶν ἐν ὑπεροχῇ καὶ παντὸς τοῦ στρατοπέδου C<sup>21-24</sup>.

8. ὑπὲρ εὐκρασίας ἀέρων ὁμῶν εἰρηλικῶν, ὁρότων ἀγαθῶν, καρπῶν εὐφορίας... J<sup>47</sup>; ὑπὲρ τῆς εὐκρασίας τῶν ἡρώων καὶ τελεσφορίας τῶν καρπῶν C<sup>28</sup>; ὁ. εὐκρασίας ἀέρων, εὐφορίας τῶν καρπῶν τῆς γῆς καὶ καιρῶν εἰρηλικῶν B<sup>363</sup>.

9. Cf. 6.

10. ὑπὲρ... παρθένων χηρῶν τε καὶ ὀρφανῶν C<sup>10</sup>.

11. ὑπὲρ πλεόντων ὁδοιπορούντων ξενιτευόντων Χριστιανῶν καὶ τῶν ἐν αἰχμαλωσίαις καὶ ἐξορίαις καὶ ἐν φυλακαῖς καὶ πικραῖς δουλείαις J<sup>46</sup>; ὁ. πλεόντων καὶ ὁδοιπορούντων... τῶν ἐν μεταλλοῖς καὶ ἐξορίαις καὶ φυλακαῖς καὶ δεσμοῖς... τῶν ἐν πικρᾷ δουλείᾳ C<sup>11</sup>; ὁ. πλεόντων, ὁδοιπορούντων, νοσούντων, καμνόντων, αἰχμαλώτων B<sup>363</sup>.



## IR

## GA

12. Pro <sup>22</sup> poenitentibus et catechumenis  
— *Oramus...*

14. Pro his qui in sancta Ecclesia fructus  
misericordiae largiuntur. Dñe Ds virtu-  
tum exaudi preces nostras — *Oramus...*

16. Sanctorum apostolorum ac <sup>23</sup> martyrum  
memores simus <sup>24</sup>, ut orantibus eis pro  
nobis veniam mereamur. — *Oramus...*

17. Christianum et <sup>25</sup> pacificum nobis finem  
concedi a Dño conprecemur <sup>26</sup>  
— *Praesta, Dñe, praesta.*

18. Et divinum in nobis permanere vincu-  
lum caritatis, sanctum <sup>27</sup> Dñm conpre-  
cemur <sup>28</sup>  
— *Praesta, Dñe, praesta.*

19. Conservare sanctitatem et catholicae  
fidei puritatem <sup>29</sup>, sanctum <sup>30</sup> Deum <sup>31</sup>  
conprecemur <sup>32</sup>.  
— *Praesta, Dne, praesta.*

13. Pro his qui infirmantur et diversis lan-  
guoribus detinentur  
— *Exoramus te, Dñe*

15. Pro remissione peccatorum vel emenda-  
tione morum <sup>7</sup> — *Rogamus te, Dñe*

22. Exaudi nos, Deus, in omni <sup>8</sup> oratione  
nostra, quia pius es, Dñe <sup>9</sup>

Dicamus omnes

*Dñe exaudi et miserere*

---

22 et S	23 et F	24 sumus F	25
ac F	26 deprecemur S	27 om F	28
deprecemur S	29 puritatem catholicae		
fidei F	30 om S	31 Dñum S	32
deprecemur S			

---



---

7 eorum D	8 omni om D	9 Deus
-----------	-------------	--------

---

12. ὑπὲρ τῶν κατηγουμένων C<sup>22</sup>.

13. ὑπὲρ τῶν ἐν γήρᾳ καὶ ἀδυναμίᾳ ὄντων νοσοῦντων καμνόντων καὶ τῶν ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων ἐνοχλωμένων J<sup>45</sup> B<sup>363</sup>, cf. II.

14. ὑπὲρ τῶν καρποφορούντων ἐν τῇ ἀγίᾳ ἐκκλησίᾳ καὶ ποιούντων τοῖς πένησι τὰς ἐλεημοσύνας C<sup>11</sup>; ὑπὲρ τῶν καρποφορούντων καὶ καλλιεργούντων ἐν ταῖς ἀγίαις τοῦ θεοῦ ἐκκλησίαις J<sup>43</sup>.

MI<sup>1</sup>MI<sup>2</sup>

13. Pro his qui diversis infirmitatibus detinentur quique spiritibus vexantur inmundis. — *Precamur...*  
 14. Pro his qui in sancta tua Ecclesia fructus misericordiae largiuntur — *Precamur...*

20. Libera nos qui liberasti filios Israel

— *Ky. el.*

21. In manu forti et brachio excelso<sup>7</sup>

— *Ky. el.*<sup>8</sup>

22. Exaudi nos Ds, in omni oratione atque deprecatione nostra

Dicamus omnes

— *Dñe miserere. Ky. Ky. Ky.*

22. Exurge Dñe adiuva nos, et libera nos propter nomen tuum

— *Ky. Ky.. Ky*

7 extento D

8 om Gerb.

15. ὑπὲρ ἀφέσεως ἀμαρτιῶν καὶ συγχωρήσεως πλημμελημάτων ἡμῶν καὶ ὑπὲρ τοῦ ῥυθθῆναι ἡμᾶς ἀπὸ πάσης θλίψεως J<sup>47</sup>.

16. τῶν ἁγίων μαρτύρων μνημονεύσωμεν ὅπως κοινωνοὶ γενέσθαι τῆς ἀθλήσεως αὐτῶν C<sup>23</sup>; ... ἀποστόλων... καὶ... μαρτύρων... μνημονεύσωμεν ὅπως εὐχαῖς αὐτῶν καὶ προσβείας οἱ πάντες ἐλεηθῶμεν J<sup>36</sup>.

17. χριστιανὰ τὰ τέλη τῆς ζωῆς ἡμῶν ἀνώδυνα ἀνεπαίσχυντα (B<sup>382</sup> + εἰρηνικά)... παρὰ τοῦ Κυρίου αἰτησόμεθα ... Παράσχου Κύριε J<sup>39</sup> B<sup>382</sup>.

Cette confrontation des textes donne lieu aux observations et conclusions suivantes.

1. Les parallèles grecs sont tellement nombreux et parfois si strictement littéraux (cf. l'Introduction et B<sup>373</sup>, n° 5 et C<sup>22</sup>, n° 8 et C<sup>23</sup>, n° 11 et C<sup>11</sup>, n° 13 et J<sup>45</sup>, n° 14 et C<sup>11</sup>, n° 16 et J<sup>35</sup>, n° 17 et J<sup>39</sup>) qu'on est porté à croire à une simple traduction primitive, altérée dans la suite.

2. Aucune liturgie orientale aujourd'hui connue ne répond exactement à l'ensemble des textes latins, mais tous les parallèles observés appartiennent aux liturgies de provenances syrienne ou asiatique. Je croirais volontiers que la source est unique et hiérosolymitaine<sup>1</sup>.

3. C'est le texte irlandais qui a le mieux conservé l'empreinte grecque. Il a notamment maintenu la division en deux parties, l'une caractérisée par la supplication *oramus te, Domine, exaudi et miserere* (δεόμεθα σου ἐπάκουσον καὶ ἐλέησον B<sup>373</sup>) l'autre par *praesta, Domine, praesta* (παράσχου κύριε J<sup>29</sup> B<sup>382</sup>).

4. La solidarité entre les différents textes latins est assurée par leur identique manière de traduire librement le grec.

Voir en particulier :

Ir et Mi<sup>1</sup> traduisant (n° 14) ὑπὲρ τῶν καρποφορούντων ἐν τῇ ἀγίᾳ ἐκκλησίᾳ καὶ ποιούντων τοῖς πένησι τὰς ἐλεημοσύνας par *Pro his qui in sancta [tua] ecclesia fructus misericordiae largiuntur*.

Ga, Mi<sup>1</sup> et Mi<sup>2</sup> traduisant (n° 8) ὑπὲρ τῆς εὐκρασίας τῶν ἀέρων καὶ τελεσφορίας τῶν καρπῶν (+ τῆς γῆς B<sup>323</sup>) par *Pro aerum temperie [ac fructuum] et fecunditate terrarum*.

5. En grec la supplication est toujours κύριε ἐλέησον. Elle se trouve maintenue dans Mi<sup>2</sup>, Mi<sup>1</sup> (en traduction), amplifiée dans Ir, plus altérée dans le tardif Ga.

6. Aucune litanie n'est complète, mais l'ordre des intentions est sensiblement le même partout.

7. La place de la litanie dans Ir (après l'épître) se retrouve dans la liturgie de s. Jacques (p. 36); celle de Mi (au commencement de la messe) n'est pas sans analogie avec les usages grecs (cf. BRIGHTMAN, p. 362) mais semble d'origine occidentale (romaine ?).

En face de données si convergentes, il paraît impossible de douter que ces textes nous livrent — en gros, et sous des formes

1. Bishop admet plutôt une provenance byzantine (*Journ. of th. St.*, 1911, p. 409). Il ajoute que la liturgie de Constantinople reflétée dans nos litanies appartient à un stade antérieur à celui que nous livrent les mss.

plus ou moins altérées, au terme d'une histoire plus ou moins compliquée — le *Kyrie* de la messe tel qu'il se chantait en Orient, à Milan et en Gaule.

\*  
\* \*

Le moment est venu de comparer à ces litanies un document de contenu analogue, mais de forme littéraire beaucoup plus étudiée : la *Deprecatio Gelasii*, insérée par Alcuin dans son si curieux recueil d'*Officia per ferias*. Elle a fait l'objet d'un très attentif examen de M. W. MEYER (en appendice de son travail sur l'*Oratio rythmica* de Gildas, paru dans les *Nachrichten* de l'académie de Göttingen (*Philol. histor. Klasse*, 1912, h. I, p. 87-108). Il a été assez heureux pour découvrir le ms de De Thou qui servit en 1617 à l'édition de Duchesne (Quercetanus), reproduite, après Froben, par Migne PL 101, 510. C'est le Parisin. 1153 (IX<sup>e</sup> s. f. 48<sup>v</sup>-49<sup>r</sup>). Meyer en donne (p. 100-101) une bonne édition. Le ms de Paris est le seul connu, mais le codex de l'Angelica B. 3. 18 qui contient sous la rubrique : *Dominica prima in Quadragesima*, le texte (= A<sup>a</sup>) de la deuxième litanie ambrosienne transcrite plus haut (= Mi<sup>2</sup>), renferme aussi un abrégé (= A<sup>b</sup>) de la *Deprecatio Gelasii*, sous la rubrique : *Dominica secunda in Quadragesima* (cf. TOMMASI-VEZZOSI V 242).

L'abrégé de l'Angelica est important à plus d'un titre. Il se trouve au f. 213<sup>r</sup> du ms au milieu de suppléments, prières à chanter en diverses circonstances : *Incipit an(tiphona) in litania maiore* (f. 167) ; *de diebus dominicis* (f. 172) ; *pro quacumque tribulatione* (f. 175) ; *in nativitate s. Johannis Baptistae* (f. 176) ; *ad regem suscipiendum* (f. 181) ; *ad clericum faciendum* (f. 182), etc. Les deux litanies : *In dominica I Quadragesimae* ; *In dominica II Quadragesimae*, font suite aux chants *In purificatione* (f. 206). Aussitôt après commence un recueil de tropes : *Incipit troph. in diem secundum paschae*.

Le contexte ne renseigne donc pas sur l'usage des litanies mais le fait que celles-ci sont limitées aux deux premiers dimanches de Carême, comme à Milan, et que le texte de la première est milanais, autorise à conclure que, comme à Milan, elles servaient pour la messe. Il faudrait une étude plus attentive pour préciser davantage.

Le texte du ms est bien tel que Tommasi l'a transcrit <sup>1</sup>. Comparé

---

1. Mgr Vaes a bien voulu le vérifier pour moi. La seule variante réelle se trouve dans la partie interpolée (cf. plus bas notre édition) où il faut lire *episcopo* au lieu de *archiepiscopo*.



à celui de la *Deprecatio* il est incomplet, mais se montre nettement supérieur<sup>1</sup>. On le constate surtout clairement au n° VI (voir plus bas) : *iocunditate serenitatis et opportunitate pluviae* est excellent, tandis que *iocunditate et serenitate pluviae* n'a pas de sens ; *diversorum temporum* est d'accord avec le contexte, mieux que *diversorum operum* ; enfin le cursus, si visible dans toute cette pièce, n'est respecté que dans la rédaction du ms de l'Angelica. Les autres corrections à faire à la *Deprecatio* apparaîtront à quiconque étudiera l'édition que nous en donnons ci-dessous. On y verra cependant que l'influence de la litanie du premier dimanche de Carême s'est fait sentir dans A<sup>b</sup> par une enclave située entre I et II, et que les formules d'invocation qui concluent chaque intention ont été bouleversées. Non sans hésitation j'ai préféré pour le verbe final : *invocamus, deprecamur*, l'indicatif à l'optatif : ainsi s'expriment presque toutes les autres litanies.

Notre édition est donc basée sur *Paris. 1153* contrôlé par *Angelica B. 3.18* (= A<sup>b</sup>). Dans la seconde colonne on trouvera les rappels des autres litanies transcrites plus haut.

*Deprecatio Gelasii**Autres litanies*

DEPRECATIO QUAM PAPA GELASIUS PRO UNIVERSALI  
ECCLESIA CONSTITUIT CANENDAM ESSE.

Deprecatio sci Martini pro populo *Ir*

(a) Dicamus omnes : Domine exaudi et miserere<sup>1</sup>

a = *Ir*

(b) Patrem Unigeniti<sup>2</sup> et Dei Filium Genitōris  
ingēniti<sup>3</sup> et sanctum Deum Spiritum<sup>4</sup> fide-  
libus<sup>5</sup> animis invocāmus<sup>6</sup>

[Kyrie eleison]<sup>7</sup>

I. Pro immaculata<sup>8</sup> Dei vivi ecclēsia, per totum  
orbem constituta<sup>9</sup>  
divinae bonitatis opulētiā<sup>10</sup> deprecā-  
mur<sup>11</sup>

(2) Pro sancta ecclesia catholica,  
quae est in toto orbe diffusa *Ga*  
(cf. *ceter.*)

[Kyrie eleison]

II<sup>12</sup>. Pro sanctis Dei magni<sup>13</sup> sacerdotibus et mi-  
nistris [sacri altaris]<sup>14</sup> cunctisque<sup>15</sup> Deum ve-  
rum colēntibus pōpulis

(3. 4.) Pro papa nostro Illo, et omni  
clero eius omnibusque sacerdoti-  
bus ac ministris *Mi*<sup>1</sup> (cf. *ceter.*)

Christum Dōminum supplicāmus<sup>16</sup> [Ky. el.]

III<sup>17</sup>. Pro universis recte tractantibus vērbum  
veritātis

multiformem Verbi Dei sapientiam peculiā-  
riter obsecrāmus. [Ky. el.]

1 Dicamus — miserere] Kyrie eleison A<sup>b</sup>

2 Patrem Unigeniti] Deum Patrem A<sup>b</sup>

3 et

— ingēniti] Filiumque eius Dñm Jesum Christum A<sup>b</sup>

4 sanctum D. Sp.] Spiritum sanctum

A<sup>b</sup> 5 devotis A<sup>b</sup>

6 invocemus A<sup>b</sup>

7 solus A<sup>b</sup> (*ita semper*)

8 catholica

A<sup>b</sup> 9 per — constituta] sacerdotibus ac ministris 1153

10 divinae — opul.] misericor-

dem dominum A<sup>b</sup> 11 deprecemur A<sup>b</sup>

12 hic insert A<sup>b</sup> *eadem* 4 petitiones ac A<sup>a</sup> (cf.

*supra* Mi<sup>2</sup>, in apparatu), sed 2<sup>am</sup> miscet cum V (cf. *infra* ad loc.)

13 sanctis D. n.] om A<sup>b</sup>

sacri altaris] A<sup>b</sup> solus

15 et cunctis A<sup>b</sup>

16 Chr. Dñm suppl.] Domini potentiam

deprecemur A<sup>b</sup> 17 III om A<sup>b</sup>

1. Meyer s'en est aperçu et le note dans ses remarques (p. 100-101) mais sans écarter de son édition les leçons fautives du ms de Paris.

*Deprecatio Gelasii**Autres litanies*

- IV<sup>18</sup>. Pro his qui se mente et corpore propter caelorum régna castificant, et spiritalium labóre desúdant  
largitorem spiritalium múnorum obsecrámus [Ky. el.]
- V. Pro religiosi principibus omniue militia eorum<sup>19</sup>, qui iustitiam et rectum iudicium<sup>20</sup> diligunt  
Domini poténtiam obsecrámus<sup>21</sup> [Ky. el.]
- VI<sup>22</sup>. Pro iocunditate serenitatis et opportunitate pluviae<sup>23</sup> atque aurarum<sup>24</sup> vitálum blandiméntis ac diversorum temporum próspero<sup>25</sup> cûrsu  
rectorem mundi Dóminum deprecámur<sup>26</sup> [Ky. el.]
- VII<sup>27</sup>. Pro his quos prima christiani nominis initiávit agnitio, quos iam desiderium gratiae caeléstis accendit  
omnipotentis Dei misericórdiam obsecrámus [Ky. el.]
- VIII<sup>28</sup>. Pro his quos humanae infirmitátis fragilitas, et quos nequitiæ spiritalis invidia, vel varius saeculi érror<sup>29</sup> involvit Redemptoris nostri misericórdiam implorámus [Ky. el.]
- IX. Pro his quos peregrinátionis nécessitas, aut iniquae potestátis oppréssio<sup>30</sup> vel hostilitatis<sup>31</sup> véxat aerúmna  
Salvátorem Dominum supplicamus<sup>32</sup> [Ky. el.]
- X<sup>34</sup>. Pro iudáica falsitáte<sup>35</sup>... aut heretica pravitate decéptis vel gentilium superstitióne perfúsus  
veritatis Dóminum deprecámur [Ky. el.]
- XI<sup>36</sup>. Pro operáriis pietátis et his, qui necessitatibus laborantium fraterna caritate subvéniunt  
misericordiarum Dóminum deprecámur [Ky. el.]
- XII<sup>37</sup>. Pro omnibus intransitibus in haec sanctae domus Dómini átria,...<sup>38</sup> religioso corde et supplici devotióne convenérunt  
Dominum glóriæ deprecámur [Ky. el.]
- XIII<sup>39</sup>. Pro emundatione animarum corporúmque nostrórum, et omnium<sup>40</sup> vénia peccatórum clementissimum<sup>41</sup> Dóminum supplicámus<sup>42</sup> [Ky. el.]
- XIV. Pro refrigerio<sup>43</sup> fidélium animárum, praecipue sanctorum dómini sacerdotum, qui huic ecclesiae praeferúnt cathólicae<sup>44</sup>
- (10) Pro virginibus... *Ir Mi*<sup>1</sup>
- (6) Pro piissimis imperatoribus et omni romano exercitu *Ir*
- (8) Pro aerum temperie ac fructuum et fecunditate terrarum *Mi*<sup>1</sup> (cf. *Ga Mi*<sup>2</sup>)
- (12.) Pro poenitentibus et catechumenis *Ir*
- (13.) Pro his qui diversis infirmitatibus detinentur quique spiritibus vexantur immundis *Mi*<sup>1</sup> (cf. *Ga*)
- (11.) Pro peregrinantibus et iter facientibus ac navigantibus *Ir* + in carceribus in vinculis, in metallis, in exiliis constitutis *Mi*<sup>1</sup>
- (7.) Pro pace ecclesiarum, vocatione gentium et quiete populorum *Mi*<sup>1</sup>
- (14.) Pro his qui in sca ecclesia fructus misericordiae largiuntur *Ir Mi*<sup>1</sup>
- (5) Pro hoc loco et habitantibus in eo *Ir* (cf. *Mi*<sup>1</sup> *Mi*<sup>2</sup>)
- (15.) Pro remissione peccatorum vel emendatione morum *Ga*

18 IV om A<sup>b</sup> 19 pro — eorum] Pro domno illo imperatore nostro, iudicibus et exercitibus eius A<sup>b</sup> (cf. A<sup>a</sup> ; supra n. 12) 20 iustitiam — iudicium] iudicium et iustitiam 1153 21 misericordem Dominum deprecemur A<sup>b</sup> 22 VI post IX A<sup>b</sup> 23 serenitatis — pluviae] et serenitate pluviae 1153 24 orarum 1153 25 divers. — prospero] prospero diversorum operum 1153 26 omnipotentem Dominum supplicemus A<sup>b</sup> 27 VII om A<sup>b</sup> 28 VIII om A<sup>b</sup> 29 horror 1153 (error recte posuit THOMASIVS Cf. « quos error gentilitatis involvit » Miss. goth. (die Circumcis. Dñi ed. BANNISTER, p. 17) 30 impietas 1153 31 hostilis 1153 32 conditoris nostri misericordiam deprecemur A<sup>b</sup> 33 hic subiungit VI A<sup>b</sup> 34 X om A<sup>b</sup> 35 lacunam unius verbi hic suspicor 36 XI om A<sup>b</sup> 37 XII om A<sup>b</sup> sed post XIII insert invocationem 5<sup>am</sup> litaniae ambrosianae M<sup>2</sup>, iisdem verbis ac A<sup>a</sup>. 38 aliquid hic deest, forte qui (THOMASIVS) vel melius ibique. 39 XIII ponit post XIV A<sup>b</sup> 40 et omnium] omnium ac 1153 41 conditorem mundi A<sup>b</sup> 42 supplicemus A<sup>b</sup> 43 requie A<sup>b</sup> 44 catholicae om A<sup>b</sup>

*Deprecatio Gelasii**Autres litanies*

- Dominum spirituum et universae carnis  
iudicem deprecámur <sup>46</sup> [Ky. el.]
- XV <sup>46</sup>. Mortificatam vitiis carnem et viventem fide  
animam (19.) Conservare sanctitatem et ca-  
tholicae fidei puritatem  
praesta, Dómine, praesta  
praesta, Dñe, praesta *Ir*
- XVI. Castum timorem et veram dilectionem (18.) Et divinum in nobis permanere  
vinculum caritatis, pr. Dñe. pr.  
praesta, Dómine, praesta *Ir*
- XVII. Gratum vitae ordinem et probabilem exitum (17.) Christianum et pacificum nobis  
praesta, Dómine, praesta finem. pr. Dñe, pr. *Ir*
- XVIII. Angelum pacis et solacia sanctorum  
praesta, Dómine, praesta
- Nosmetipsos <sup>47</sup> et ómnia nóstra, quae orta quae  
aucta <sup>48</sup> per Dominum  
ipso auctóre suscipimus  
ipso custóde retinémus  
ipsiusque <sup>49</sup> misericordiae et arbitrio  
providéntiae commendámus  
Dómine miserére.

45 supplicemus

46 XV-XVIII om Ab

47 nosmetipsos — miserere[

domine vocem famuli tui pro incolumitate po/ Ab (cetera desunt)

48 cod. habet acta, forte

recte

49 perperam delet que MEYER.

Ces textes appellent une double série de remarques.

1. D'une part, le rapport est étroit entre la *Deprecatio Gelasii* et les litanies étudiées plus haut :

Le cadre est exactement celui du missel de Stowe (Ir). Non seulement la supplication initiale est identique, mais la répartition en deux séries d'invocations, dont la seconde a pour refrain : *praesta, Domine, praesta*, se retrouve dans la *Deprecatio*. Les thèmes des invocations sont, dans l'ensemble, les mêmes. Trois seulement (III, XIV, XVIII) n'ont pas de correspondants dans les autres litanies. Certains passages accusent particulièrement la commune origine : n° VIII où sont mentionnées conjointement les infirmités et les vexations dues aux esprits impurs, n° IX où sont réunies les tribulations du pèlerin et celles de l'opprimé, n° XI sur les miséricordieux, n° XIII où l'on demande à la fois pardon et amendement.

2. D'autre part la forme littéraire est aussi distante que possible. Autant les autres litanies s'appliquaient à calquer le grec, autant celles-ci accentuent leur liberté. C'est une adaptation, extrêmement délicate, subtile, élégante. Les nuances de la pensée traduite se retrouvent souvent, mais souvent aussi l'on a hardiment commenté.

Le plus singulier c'est que, çà et là, la *Deprecatio* s'accorde avec des invocations grecques que les autres textes latins n'ont pas reprises ou ont perdues. C'est le n° III où les *Constitutions aposto-*

liques ont : ὑπὲρ πάσης ἐπισκοπῆς τῆς ὑπ' οὐρανὸν τῶν ὀρθοτομούντων τὸν λόγον τῆς ἀληθείας (BRIGHTMAN, p. 10) auquel correspond : *pro universis recte tractantibus verbum veritatis* ; le n° XII ὑπὲρ τοῦ ἁγίου οἴκου τούτου καὶ τῶν μετὰ πίστεώς εὐλαβείας καὶ φόβου θεοῦ εἰσιόντων ἐν αὐτῷ, texte de la liturgie byzantine (BRIGHTMAN, p. 363) librement repris : *pro omnibus intrantibus in haec sanctae domus Domini atria... religioso corde et supplici devotione conveniunt* ; enfin, dans les brèves supplications finales, le n° XVIII dont l'ἄγγελος εἰρήνης est déjà mentionné dans la liturgie de s. Jacques (BRIGHTMAN, p. 39).

Faut-il croire que la *Deprecatio* est une adaptation directe du grec, ou bien qu'elle dépend d'une traduction latine plus complète que celles qui nous sont parvenues ? En tout cas, la litanie grecque qui servit de modèle était du même type, aujourd'hui sans témoin connu. S'il fallait penser que le traducteur de nos litanies latines fit un choix arbitraire d'invocations prises à diverses litanies d'Orient, l'origine purement latine de la *Deprecatio* se trouverait assurée.

L'unité d'inspiration de toute cette littérature litanique, si claire, aide à préciser, semble-t-il, le sens de la *Deprecatio Gelasii*. Il est remarquable, en effet, que, tant les modèles grecs que leurs dérivés latins examinés jusqu'ici, nous livrent des textes en usage à la messe. Il est manifeste que telle aussi était la destination de la *Deprecatio*. Son titre, s'il a quelque valeur et si n'est pas entièrement fallacieuse sa mention de Gélase, nous oriente vers Rome. Dans cette hypothèse, la *Deprecatio* serait un texte de *Kyrie eleison* romain car, d'après les meilleurs liturgistes, les « aliqua quae dici solent » de s. Grégoire, adjoints au *Kyrie*, étaient une litanie <sup>1</sup>, la seule qu'ait jamais comportée la messe romaine.

On est ainsi conduit à étudier la valeur et la portée du titre de la *Deprecatio*. Cette pièce serait-elle romaine ? Y a-t-il des raisons de la rattacher au pape Gélase ? Dans l'affirmative, en quoi consista, au juste, l'initiative du pontife, et quelle place, en conséquence, occupe Gélase dans l'histoire du *Kyrie* de la messe romaine ?

\* \* \*

1. W. Meyer a été frappé, en étudiant la *Deprecatio*, de la noblesse antique de son style. Historien et philologue, il a reconnu

---

1. Voir les raisons dans DUCHESNE, *Origines*, p. 167 et E. BISHOP, *Liturgica historica*, p. 134.



dans l'expression *pro religiosis principibus omnique militia eorum qui iustitiam et rectum iudicium diligunt* (n° V) l'écho d'un temps où *militia* désignait encore les hauts fonctionnaires de l'État (p. 89 et 104). D'autre part, et indépendamment, E. Bishop, faisait observer<sup>1</sup> que l'invocation pour les *sacerdotes qui huic ecclesiae prae fuerunt CATHOLICAE* (n° XIV) désigne, dans un style de chancellerie qui trahit la période allant de 466 à 540, l'Église romaine. Ailleurs<sup>2</sup> il déclare sans ambages que « quiconque a fait une étude sérieuse des styles liturgiques Romain, Gallican, Espagnol, Irlandais, ne peut aboutir qu'à la conclusion que la litanie (= la *Deprecatio Gelasii*) est d'origine romaine ».

Il n'y a pas lieu de douter d'un verdict si nettement formulé par des maîtres, et si correctement appuyé.

2. L'un et l'autre<sup>3</sup> sont allés plus loin. Reconnaisant que la *Deprecatio* est romaine et qu'elle remonte au V-VI<sup>e</sup> siècle, ils ne voient pas pourquoi on refuserait de croire au titre qu'elle porte, et qui l'attribue au pape Gélase (492-496).

Bishop rappelle<sup>4</sup> — et c'était aussi l'avis de Traube — que « au VIII<sup>e</sup> siècle et dans les premières décades du IX<sup>e</sup>, c'est-à-dire au temps d'Alcuin, les manuscrits des Pères et des anciens documents ecclésiastiques, étaient fréquemment, et même ordinairement, du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle ». Dans ce cas le titre de la *Deprecatio* serait de grande valeur par son antiquité.

Il est corroboré par le contenu : le style à la fois grave et musical, sérieux et raffiné, est celui de Gélase, qui ne craint pas, comme l'auteur de la *Deprecatio*, de transformer en une prose un peu recherchée la simplicité plus austère des paroles ecclésiastiques. Voici par exemple, sa description de la parabole du semeur :<sup>5</sup>

Dominum Sabaoth semen purae confessionis reliquisse cognoscimus, quod non in petrosa deveniens aestu tentationis exaruit, nec viae proximum cecidit, vagantibus inimicis expositum, nec in spinis irruit suffocandum, sed in bonam terram piaev devotionis vestrae coelestis satione dispersum... profecit.

Malgré la circonstance peu favorable d'une traduction qui, en imposant à un auteur des formules, gêne ses habitudes littéraires,

1. *Journal of th. St.*, 1911, p. 408.

2. *Liturgica historica*, p. 124, note 2.

3. MEYER, p. 89 ; BISHOP, *Journal of th. St.*, p. 410.

4. P. 407.

5. *Ep.* 18 (THIEL, p. 383). Toutes nos citations de Gélase sont faites d'après cette édition.

le vocabulaire de la *Deprecatio*, dont j'ai recueilli ici les principaux traits, n'est pas sans apporter à la thèse de son origine gélasienne, sa confirmation. On s'en rendra compte en parcourant successivement les invocations <sup>1</sup>.

I. IMMACULATA au lieu de *sancta*, trahit les préoccupations de Gélase, qui oppose toujours l'Église immaculée aux souillures dont tenterait de la déshonorer l'hérésie. Cf. 353. 384. 600. etc.

III. UNIVERSIS RECTE TRACTANTIBUS VERBUM VERITATIS cf. *sacerdotibus recte divina tractantibus* 351. Le verbe est fréquent chez Gélase : *veritatis arma tractare* 339, *venerabilia tractare mysteria* 365, *ministeria sacrosancta tractare* 373, *causas vestrae salutis tractetis* 606, etc.

IV. Rapprocher SPIRITALIUM LABORE DESUDANT de *pro fide catholica desudasset* 396.

VI. De DIVERSORUM TEMPORUM PROSPERO CURSU rapprocher : *pro temporalium cursu rerum* 568.

VII. Les catéchumènes que la PRIMA CHRISTIANI NOMINIS INITIAVIT AGNITIO et qu'alors enflamme le DESIDERIUM GRATIAE CAELESTIS sont ceux dont Gélase dit ailleurs que d'abord *odorem sanctae notionis agnoscunt* et qu'ensuite *sacrae religionis initiantur affectu* 590. Il parle du *christiani nominis institutum* 370.

VIII. La circonlocution NEQUITIAE SPIRITALIS INVIDIA traduisant *spiritus immundi* est conforme au vocabulaire de Gélase, qui aime accuser l'envie du démon. Cf. *spirituali fornicatione motus angelus... per invidiam evertit* 579.

IX. QUOS PEREGRINATIONIS NECESSITAS, AUT INIQUAE POTESTATIS OPPRESSIO VEL HOSTILITATIS VEXAT AERUMNA. Cf. *oppressionis eius et transgressionis complex* 302, *oppressione pulsari* 389, *calamitate vexari* 373, *a coniugibus aliqua oppensione laborare* 454, *omnis compago vexetur* 341, *a quibus nullo discrimine vexabantur* 433, *post aerumnas ad gaudia* 586, *foveas hostilis persuasionis incurrit* 580, *gravi necessitate vexari* 487, *quidquid est hostilitatis* 519. Comparer : *ne quid illis aut subreptio aut inimica legibus violenta necessitas imponat* 391.

X. Gélase ne cesse d'appeler *pravitas* l'hérésie. HERETICA PRAVITATE trouve de fréquents parallèles. Cf. *ab haeretica pravitate purgatum* 356, *spontaneae pravitatis* 292, *in sua permanet pravitate... in pravitate complex* 293, *perniciem pravitatis* 307, *contagium pravitatis* 337, *in unaquaque heresi cum pravitatis auctore... pravitatem deponere* 383. 384 etc.

---

1. Les chiffres indiquent la page de Thiel.

XI. FRATERNA CARITATE SUBVENIUNT. Cf. *fraternae caritatis affectu*. 337.

XII. RELIGIOSO CORDE. Cf. *Contra quae mens religiosa...* 578.

XIV. SANCTORUM DOMINI SACERDOTUM QUI... PRAEFUERUNT. L'emploi du terme *sacerdos* au sens d' « évêque » est habituel chez Gélase. Cf. *Dardaniae sacerdotes* 335, *urbium catholici sacerdotes* 345, *gravius est pondus sacerdotum* 351, *Ambrosius mediolanensis sacerdos ecclesiae* 408.

XVII. PROBABLEM EXITUM. Cf. *Vita probabilis* 489, *probabilis series petitionis* Löwenfeld 3.

On comprend qu'ayant apprécié les indices permettant de situer la *Deprecatio Gelasii*, Bishop ait conclu <sup>1</sup> : « Je n'ai aucune espèce de doute que la litanie conservée par Alcuin fut élaborée et écrite pour l'église de Rome ; et je ne vois aucune raison sérieuse de douter que le titre qu'il lui donne nous livre le nom du pape (c.-à-d. Gélase I) sous lequel — et, par suite, la date à laquelle (c.-à-d. 492-496) — elle fut écrite. »

3. Bishop ajoute : « Que Gélase ait décrété l'usage de cette litanie par l'Église universelle (c.-à-d. l'Occident), comme l'affirme le titre d'Alcuin, c'est sans aucun doute une fiction ».

L'éminent liturgiste me semble commettre ici une erreur qui l'a empêché d'aller jusqu'au bout de ses déductions. Le titre de la litanie romaine est exactement : *Deprecatio quam papa Gelasius pro universali ecclesia constituit canendam esse*. Cela ne veut aucunement dire que Gélase en imposa le chant à l'Église entière, mais que la litanie fut chantée sur son ordre à l'intention de l'Église entière : c'est le sens évident de *pro universali ecclesia*, quand on le rapproche du contenu de la litanie. Le sens donné par Bishop à la phrase exigerait non PRO mais AB *universali ecclesia*.

S'il en est ainsi, pourquoi le titre conservé par Alcuin serait-il croyable en ce qu'il nomme Gélase, et suspect lorsqu'il assure que ce pape introduisit l'usage de la *Deprecatio* ?

Son affirmation se trouve être au contraire parfaitement d'accord avec les données historiques, lesquelles invitent à situer l'introduction du *Kyrie* à Rome précisément au temps de Gélase.

Rappelons les faits. On a vu plus haut qu'il y était assez implanté au début du VI<sup>e</sup> siècle pour qu'en 529 Césaire d'Arles jugeât utile d'imiter en Gaule cet usage. On sait d'autre part, qu'un siècle plus tôt la messe romaine commençait encore directe-

1. *Journal...*, p. 410.

ment par les lectures <sup>1</sup>. Cela fixe l'introduction du rite au V<sup>e</sup> siècle. Comme les précautions de Césaire paraissent indiquer que même à Rome l'initiative était plutôt récente, une date entre 450 et 529 semble plus que probable.

Or Gélase gouverna l'Église de 492 à 496. La concordance est donc parfaite.

Les données historiques rejoignant ainsi exactement les critères littéraires, je n'hésite pas, pour ma part, à conclure que Gélase n'a pas seulement composé une formule de *Kyrie* litanique, mais que c'est lui qui introduisit ce rite dans la liturgie romaine.

\*  
\* \*

Quelques observations complémentaires avant de finir.

On peut se demander comment il se fait qu'aucun livre officiel romain ne nous a conservé la *Deprecatio*. Question assez peu intéressante, car semblable problème se pose en toute hypothèse et quelque ait été le texte primitif et l'origine du *Kyrie* litanique romain. Question assez vaine aussi, car que nous reste-t-il des livres liturgiques prégrégoriens ? On doit se contenter d'observer que la litanie, proclamée sans doute comme en Orient par le diacre, ne trouvait sa place normale ni dans le sacramentaire ni dans l'antiphonaire.

Est-il possible de savoir si la supplication introduite par chaque invitation du diacre était uniformément *Kyrie eleison* ? On l'admet implicitement en attribuant à s. Grégoire la variante *Christe eleison*, mais nous avons vu plus haut que rien n'est moins garanti. Je me borne à faire remarquer ici que nombre d'invocations de la *Deprecatio* gélasienne s'adressent au Christ : la 2<sup>e</sup> *Christus Dominus*, la 3<sup>e</sup> *Verbum Dei*, la 8<sup>e</sup> *Redemptor noster*, la 9<sup>e</sup> *Salvator noster*, la 12<sup>e</sup> *Dominus gloriae*, la 14<sup>e</sup> *Judex carnis*. Si l'on interprète dans le même sens la 6<sup>e</sup> *Rector mundi*, il suffit d'admettre un déplacement de la 5<sup>e</sup> invocation, à introduire après la 2<sup>e</sup>, et d'intervertir la 9<sup>e</sup> et la 10<sup>e</sup> pour que les supplications *Kyrie eleison*, *Christe eleison* puissent être supposées se succéder en rythme alternatif tout le long de la litanie.

Tout cela, on le voit, reste très problématique.

Incertaine aussi est l'origine du terme *Deprecatio*. Les parallèles apportés par F. E. WARREN (*The liturgy and ritual of the celtic church*, p. 251-255) paraissent suggérer une provenance gallicane.

---

1. Voir BATIFFOL, *Leçons sur la messe*, p. 101-104. L'ordonnance de l'office du Vendredi-Saint est un indice plus direct que s. Augustin.



Je ne puis cependant omettre de signaler, sans y insister, le passage de sa lettre à Jean de Syracuse <sup>1</sup> où s. Grégoire explique qu'aux jours ordinaires on supprimait à Rome la litanie pour ne garder que les invocations, qu'on multipliait « *ut in his DEPRECATIONIS vocibus paulo diutius occupemur* ». « DEPRECATIO » serait-il ici terme technique ?

Une dernière remarque. Même lorsque la litanie s'y ajoutait, le rite introduit à Rome par Gélase à l'imitation des grecs — et probablement des liturgies latines qui l'avaient adopté avant lui <sup>2</sup> — s'appelait simplement *Kyrie eleison* : nous le savons par Césaire et Grégoire. C'est qu'en effet le cri poussé par tous était l'essentiel, la litanie n'ayant d'autre fin que de lui fixer ses intentions. En omettant les invitations du diacre pour ne garder que la *supplicatio litaniae* s. Grégoire n'a donc sacrifié que l'accessoire. Il a respecté l'ordre des valeurs.

D. B. CAPELLE.

1. P. L. 77, 956.

2. Je dois encore me séparer ici de Bishop. Comparant la *Deprecatio Gelasii* avec celle de Stowe et ayant constaté (*Journal*, p. 410) leurs relations certaines, il exprime l'opinion (p. 412) que Stowe dépend de la litanie gélasienne et, par suite, qu'en dépendent aussi toutes les autres litanies occidentales. La stricte correspondance de toutes celles-ci, malgré leur diversité, avec leurs sources grecques, tandis que la *Deprecatio* de Gélase est si libre à l'égard de ses modèles, me semble révéler impossible la thèse de Bishop. On ne voit pas l'auteur de la litanie de Stowe recourant au grec pour rendre littérale la version libre qu'il aurait empruntée à Gélase.

## SAINT JÉRÔME ET SES MAÎTRES HÉBREUX.

Saint Jérôme se plaît, au cours de ses commentaires, à rappeler le souvenir de ses maîtres hébreux et à signaler les traditions qu'il a reçues d'eux. Il le reconnaît lui-même<sup>1</sup> ; et Rufin, lorsque la brouille a définitivement séparé les deux amis de jeunesse, ne manque pas de lui reprocher cette sorte de prédilection avec laquelle il se réfère aux docteurs juifs<sup>2</sup>. Il est vrai que, maladroitement, Rufin confond le nom de Bar-anina, le maître de saint Jérôme, avec celui de Barabbas, et cette confusion lui vaut, de la part de son adversaire, une leçon qui nous semble bien méritée<sup>3</sup>. Le solitaire de Bethléem explique d'ailleurs, après s'être copieusement amusé de la méprise de Rufin, qu'en citant les docteurs hébreux dont il a recueilli les enseignements, il se borne à imiter l'exemple de ses prédécesseurs, en particulier celui d'Origène et d'Eusèbe de Césarée<sup>4</sup>, si bien que les critiques

---

1. JÉRÔME, *Epist.* 83, 3. *P. L.*, XXII, 745 : « Veni rursum Ierosolymam et Bethleem : quo labore, quo pretio Baraninam nocturnum habui praeceptorem ! timebat enim Iudaeos et mihi alterum exhibebat praeceptorem. Horum omnium frequenter in opusculis meis facio mentionem. »

2. RUFIN, *Apol. adv. Hieron.*, II, 13 ; *P. L.*, XXI, 595 : « Verum quid stultus ego sanctos enumero christianos viros ? non propter istos dicit quia ipsi nos docuimus, sed quia Barabam eius de Synagoga magistrum non suscepimus et per εἰσαγωγῆν Porphyrii ad Logicam non sumus introducti. Ignosce mihi pro hoc quod malui ante imperitus et indoctus videri, quam Barabae discipulus dici. »

3. JÉRÔME, *Apol. adv. Rufin.*, I, 13 ; *P. L.*, XXIII, 407 : « Audio praeterea te quaedam de epistola mea philosophice carpere, et hominem rugosae frontis addictique supercilii, Plautino in me sale ludere, eo quod Barabam Iudaeum dixerim praeceptorem meum. Nec mirum si pro Baranina, ubi est aliqua vocabulorum similitudo scripseris Barabam, cum tantam habeas licentiam nominum immutandorum, ut de Eusebio Pamphilum, de haeretico martyrem feceris. »

4. JÉRÔME, *Apol. adv. Rufin.*, I, 13 ; *P. L.*, XXIII, 407 : « Ipse Origenes et Clemens et Eusebius, atque alii complures, quando de Scripturis aliqua disputant, et volunt approbare quid dicunt, sic solent dicere : referebat mihi Hebraeus ; et : audiivi ab Hebraeo ; et : Hebraeorum ista sententia est. » Cette remarque est très curieuse. Jérôme semble dire que ses devanciers, en citant les maîtres hébreux, emploient simplement une formule commode, destinée à introduire une preuve. N'est-ce pas avouer que, pour lui, la même formule introductive ne doit pas être prise à la lettre et qu'il n'entend pas, en l'employant, rapporter des leçons qu'il aurait personnellement reçues ?

à lui adressées sur ce point rejaillissent infailliblement sur ces glorieux interprètes des Écritures.

Pourquoi faut-il que l'évocation des noms d'Origène et d'Eusèbe, au lieu de nous rassurer, éveille en nous des soupçons ? Nous savons que saint Jérôme doit beaucoup à ses adversaires, qu'il n'a jamais cessé de s'inspirer de leurs ouvrages et que, bien souvent, sans le dire, il s'est borné à les copier. Ne lui serait-il pas arrivé de faire de même lorsqu'il rappelle les maîtres hébreux ? et n'aurait-il pas emprunté à Origène et à Eusèbe tel ou tel passage où ceux-ci parlaient de leurs propres maîtres, au risque de tromper ses lecteurs, en leur laissant croire qu'il avait personnellement entendu les Juifs dont il invoque le témoignage ? La question mérite d'être examinée de près, et son étude nous permettra d'apporter de curieuses précisions sur les méthodes de travail de saint Jérôme.

Il ne s'agit pas, cela va sans dire, de contester l'admirable érudition du grand docteur. La connaissance qu'avait acquise saint Jérôme de la langue hébraïque était extraordinaire pour son temps ; et sans se laisser rebuter par les difficultés de cette étude, il l'avait poursuivie avec une admirable ténacité<sup>1</sup>. Aux maîtres juifs qui lui avaient enseigné leur langue nationale, il devait aussi de nombreuses traditions : la lecture de l'ouvrage intitulé *Questions hébraïques sur la Genèse* suffirait amplement à démontrer le zèle avec lequel saint Jérôme recueillait les anciens souvenirs des Juifs, sur les lieux ou les personnages cités dans la sainte Écriture.

Aussi, lorsque saint Jérôme nous parle de ses professeurs hébreux, notre première attitude est-elle celle de la confiance : pourquoi suspecterions-nous son témoignage ? Un examen attentif éveille pourtant en nous des soupçons : saint Jérôme a travaillé si vite ; il a si souvent pillé ses devanciers que nous nous sentons portés à y regarder de plus près<sup>2</sup>. Et nous sommes amenés à

1. C'est, semble-t-il, durant son séjour en Syrie, que saint Jérôme commença à apprendre l'hébreu. Il poursuivit cette étude à Rome et il raconte, dans sa lettre 36 à Damase comment il se faisait apporter par des Juifs des livres pris en cachette à la synagogue. Ce fut à Bethléem qu'il eut recours aux bons offices de Baranina, *Epist.* 84, 3. Celui-ci se faisait d'ailleurs payer fort cher et parfois, il n'osait venir le trouver que de nuit par crainte de ses compatriotes. On peut dire qu'il ne cessa jamais de se perfectionner dans la connaissance de cette langue difficile ; cf. *Epist.* 125, 12 ; *Epist.* 108, 26 ; *In Epist. ad Galat.*, proœm. ; *P. L.*, XXVI, 399.

2. Nous n'avons pas toujours, il est vrai, le moyen de contrôler les dires de saint Jérôme. On sait par exemple que celui-ci avait utilisé les travaux d'Origène pour composer ses commentaires sur les Épîtres à Philémon, aux Galates, aux Éphésiens et à Tite. A l'exception de quelques fragments, les commentaires

constater qu'en effet ce qui semblait être un témoignage direct n'est pas autre chose qu'un emprunt : les maîtres hébreux de saint Jérôme s'évanouissent, et nous nous trouvons en présence de ceux d'Origène ou d'Eusèbe.

Un premier exemple, particulièrement significatif et qui doit être étudié de près, nous est fourni par la lettre XVIII<sup>1</sup>. Le morceau est, on le sait, un commentaire de la vision inaugurale d'Isaïe, et saint Jérôme l'a rédigé en 379, pendant son séjour à Constantinople. A cette date, le grand travailleur est en pleine fermentation intellectuelle : il fréquente assidument saint Grégoire de Nazianze ; il traduit en latin, non sans l'enrichir de précieux compléments, la *Chronique* d'Eusèbe<sup>2</sup> ; il se passionne pour Origène, dont il traduit vingt-huit homélies sur Jérémie et sur Ézéchiel<sup>3</sup> ; il lit les homélies du maître alexandrin sur Isaïe et sans désespérer, il en traduit huit ou neuf<sup>4</sup>. C'est alors que,

---

d'Origène sont perdus ; et ce n'est que par hypothèse qu'on peut essayer de déterminer ce que leur a emprunté saint Jérôme. Cf. A. VON HARNACK, *Die kirchengeschichtliche Ertrag der exegetischen Arbeiten des Origenes*, t. II, Leipzig, 1919, p. 141-168. Mais il serait exagéré de suspecter toujours la bonne foi de saint Jérôme. Ne doit-on pas le croire, lorsqu'il écrit par exemple, dans le commentaire sur l'Écclesiaste : « Mihi vero ab hebraeo qui me in scripturis eruditiv (P. L., XXIII, 1038) » ; ou encore : « Hebraeus meus, cuius saepe facio mentionem, cum Ecclesiasten mecum legeret (P. L., XXIII, 1048). »

Certains cas sont assez difficiles à apprécier. C'est ainsi que saint Jérôme écrit, *Epist.* 121, 10 : « Barachibas et Simeon et Hellel, magistri nostri, tradiderunt nobis ut bis mille pedes ambulemus in sabbato et cetera istius modi. » Origène citait déjà ces traditions, *De princip.*, IV, 2, 17 ; édit. KOETSCHAU, p. 326 : « ψυχράς παραδόσεις φέροντες ὡς περ καὶ περὶ τοῦ σαββάτου, φάσκοντες τόπον ἑκάστου εἶναι δισχιλίους πήγεις. » Mais il s'agit ici d'usages bien connus et l'on n'a aucune raison pour soupçonner un emprunt littéraire. Les maîtres hébreux de saint Jérôme ont dû le renseigner sur les mœurs de leur peuple.

1. F. CAVALLERA, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Louvain, 1922, t. II, p. 21. En réalité, la lettre XVIII est beaucoup plutôt un traité qu'une lettre ; et même, suivant le témoignage des manuscrits, elle est constituée de deux morceaux qui ont été rédigés séparément et ont chacun une physionomie caractéristique. C'est Vallarsi qui a réuni ces morceaux, écrits d'ailleurs à la même époque et consacrés l'un et l'autre à la vision inaugurale d'Isaïe. Ils sont séparés dans l'édition Hilberg.

2. Cf. F. CAVALLERA, *op. cit.*, t. I, p. 62-68.

3. F. CAVALLERA, *op. cit.*, t. II, p. 78-80.

4. Saint Jérôme ne fait jamais d'allusion, dans ses écrits ultérieurs, à la traduction des homélies sur Isaïe ; cette traduction est pourtant de lui, et le témoignage de Rufin enlèverait, s'il était nécessaire, toute hésitation à ce sujet. RUFIN, *Apol.*, II, 27 ; P. L., XXI, 606-607. Elle semble d'ailleurs avoir été faite rapidement et sur un exemplaire en mauvais état, ainsi que l'indique une note qui précède l'homélie V, P. L., XXIV, 916 B. On peut se demander si saint Jérôme a traduit huit ou neuf homélies d'Origène. Suivant BAEHRENS, *Origenes Werke*, t. VIII, p. XLI-XLII, la neuvième homélie ne serait pas l'œuvre d'Origène, ni, par suite, la traduction celle de saint Jérôme. Il semble que l'argumentation de Baehrens n'est pas décisive. En toute hypothèse, nous n'avons affaire ici qu'à un fragment, dont le texte est interrompu, édit. BAEHRENS, p. 288-289.



voulant donner au public latin un témoignage de sa propre valeur, il rédige une explication de la vision des séraphins. Naturellement, il emprunte beaucoup à Origène, et sans se mettre aveuglément à sa remorque, il le suit presque toujours dans ses exégèses. C'est à lui en particulier qu'il doit l'idée d'un long développement, où l'attitude d'Isaïe est comparée d'abord à celle de Moïse, puis à celle de Jérémie.

Nous voyons apparaître ici l'Hébreu qui nous intéresse : saint Jérôme ne nous le présente pas autrement ; il se contente d'annoncer *Hebraei mei disputationem*, et il en parle comme s'il l'avait entendu lui-même<sup>1</sup>. Nous sommes donc rassurés sur l'origine de la tradition : elle semble provenir d'une excellente source et nous n'avons qu'à la lire.

Audivi ego in hoc loco (*Is. vi*) non parvam Hebraei mei disputationem, cuius pauca ponam, ut sensum hominis advertas. Aiebat de Moyse et Isaia : quis melius fecerit requiramus. Utrumne Moyses qui, cum a Deo mitteretur ad populum, ait : Precor, Domine, non sum dignus ; et rursus : Provide alium quem mittas. An Isaias, qui, cum non fuisset electus, ultro se obtulit dicens : Ecce ego mitte me. Non ignoro, dicebat, periculosum esse de sanctorum meritis disputare, et aliquid vel minus vel plus disserere velle de eo quem Dominus coronavit. Sed quia ipse dixit : Quaerite et invenietis, pulsate et aperietur vobis, etiam nos, non ut de aliquo detrahamus, sed ut Scripturae sensum scientes, ad eius nos dirigamus exempla, debemus inquirere quod potest facere quaestionem. Qui Moysi, inquit, assertor est, humilitatem eius praedicat ac mansuetudinem, quod se indignum iudicans ministerio Dei, maior effectus sit. Isaias vero, qui ultro se obtulit, incipiens prophetare, a maledictis coepit : Aure audietis et non intelligetis, et cernentes aspicietis et non videbitis. Ob quod inde multa mala perpessus, et ab omni populo pro insano habitus, cum iterum ei vox divina dixisset : Clama, sciens quod superiori facilitate seipsum offerens pertulisset, non ait : Ecce ego mitte me ; sed interrogavit quid esset quod clamare deberet, et dixit : quid clamabo ?

» Cui simile est illud in Hieremia : Accipe calicem vini meri huius de manu mea et potionabis omnes gentes ad quas ego te mittam, et bibent et voment et insanient et cadent a facie gladii quem mittam in medio eorum (*Ierem.*, xxv, 15-16). Quod cum audisset propheta non renuit ; non secundum exemplum Moysis dixit : Precor, Domine, non sum dignus, provide alium quem mittas ; sed amator populi sui et putans quia ex potu calicis inimicae gentes interficerentur et ruerent, calicem meri libenter accepit, intelligens in omnibus gentibus etiam Ierusalem comprehendere. Denique inter ceteras nationes : Et accepi, ait, calicem de manu Domini et potionavi omnes gentes, ad quas misit me Dominus et Ierusalem et civitates Iuda et reges eius

1. Ne serait-ce pas le personnage dont saint Jérôme parle un peu plus haut, *Epist.*, xviii A, 10 ; P. L., XXII, 367-368 : « Est vir quidam a quo plura didicisse me gaudeo et qui Hebraeorum sermonem ita elimavit ut inter scribas eorum Chaldaeus existimetur. »

et principes eius, ad ponendas eas in desolationem et in invium et sibilationem (*Ierem.*, xxv, 17-18). Pro qua prophetia, licet in plerisque codicibus ordo sit perversus, quid in alio loco dicat ausculta : Seduxisti me, Domine, et seductus sum ; tenuisti me et potuisti ; factus sum in derisum, totam diem exegi in subsannationem (*Ierem.* xx, 7). E contrario, qui assertor est Isaïae, dicebat, illa proferet. Prophetam, non tam sui merito quam misericordia Dei confisum, postquam a Seraphim audierat : Ecce tetigit hoc labia tua, et auferet iniquitates tuas, et peccata tua purgabit, otio noluisse torpere, sed ultro in ministerium Dei, quasi a peccatis liberatum, zelo se obtulisse fidei. Moysen vero quia saecularibus eruditus fuerat disciplinis, et, interfecto Aegyptio, conscientia eius aliqua ex parte sorduerat, unde et vox ad eum de rubo facta sit dicens : Ne accesseris huc ; solve calceamenta de pedibus tuis, locus enim in quo stas, terra sancta est, et scierit sibi adversus magos et adversus Pharaonem pessimum regem futurum esse certamen, se excusasse dicentem : Precor, Domine, non sum dignus ; pro quo in hebraeo legitur : non habeo labia circumcisa, septuaginta interpretibus sensum potius ex sensu quam verbum de verbo exprimentibus. Ex quo manifeste possit intelligi Isaïam recte post circumcisa labia in Dei se obtulisse ministerium, et Moysen adhuc incircumcisis labiis tam grande ministerium recusasse <sup>1</sup>. »

La citation est longue, mais il n'était guère possible de l'interrompre ou de l'abrégier. Saint Jérôme nous avait d'ailleurs prévenu : ne devait-il pas rappeler *disputationem non parvam* ? Et il est permis d'ajouter que cette *disputatio* fait honneur à l'esprit du docteur juif et à sa connaissance de la Bible. C'est la comparaison de Moïse et d'Isaïe qui l'occupe tout d'abord : de Moïse qui refuse la mission dont Dieu veut le charger ou d'Isaïe qui se présente immédiatement pour le service du Seigneur, qui devons-nous préférer ? Question subtile : l'humilité de l'un, l'empressement de l'autre peuvent être également loués. Et pourtant, Isaïe semble bien avoir fait preuve de témérité et être le premier à se repentir de son ardeur, puisque, dans la suite de sa prophétie, nous le voyons prendre des précautions et demander au Seigneur ce qu'il doit crier avant d'accepter une nouvelle mission. Ne peut-on pas ici le rapprocher de Jérémie, dont le zèle à prophétiser s'est retourné contre lui et qui se plaint au Seigneur d'avoir été déçu ? Ces comparaisons inattendues et subtiles, ces problèmes de psychologie, ces cas de conscience offrent assurément un vif intérêt.

Toutefois, l'exégèse de saint Jérôme n'est pas de lui. Elle provient directement d'Origène et le docteur alexandrin compare longuement l'attitude de Moïse et celle d'Isaïe, dans l'homélie VI qu'il a prononcée sur ce prophète.

---

1. JÉRÔME, *Epist.* XVIII A, 15 ; *P. L.*, XXII, 370-372.

« Factus autem in hoc loco, et scrutans ea quae scripta sunt, invenio aliud fecisse Moysen, aliud Isaiam. Moyses enim electus ad educationem populi de terra Aegypti ait : Provide alium quem mittas et videtur contradicere Deo. Isaias vero non electus, sed audiens : Quem mittam et quis ibit ? Ecce, inquit, ego sum ; mitte me. Dignum est ergo spiritalibus spiritalia comparantem requirere quis e duobus melius fecerit : Moyses, qui, postquam electus est, recusavit, an Isaias, qui, ne electus quidem, ipse se obtulit, ut mitteretur ad populum. Nescio enim, si potest quis eam contrarietatem negotiorum, quae in utroque videtur, intendens dicere quia id ipsum fecerit Moyses quod Isaias. Ego audacter facio comparans duos sanctos et beatos viros et decernens et dicens verecundius Moysen fecisse quam Isaiam. Moyses quippe magnitudinem considerabat praeesse populo ad educendum eum de terra Aegypti, repugnare Aegyptiorum incantationibus et maleficiis ; propter hoc ait : provide alium quem mittas. Iste autem non exspectans audire quid ei iuberetur ut diceret, iam si electus fuisset : ecce, inquit, ego sum, mitte me, haec iubetur ut dicat, quae erant inoptata dicendi. An non erat inoptabile statim iusso prophetare a maledictionibus incipere dicentem : Aure audietis et non intelligetis, et videntes cernetis et non videbitis ; incrassatum est enim cor populi huius, et reliqua <sup>1</sup>. »

On aura remarqué qu'Origène ne cite pas ici de tradition juive. C'est lui, semble-t-il, qui se pose à lui-même le problème ; et, avec son habituelle humilité, il s'excuse de l'audace dont il fait preuve en comparant deux personnages aussi saints. Dans la suite du texte, il propose d'ailleurs la conclusion que reproduit saint Jérôme et donne également raison à Moïse qui a refusé la mission divine, pour laquelle il n'était pas préparé et à Isaïe qui l'a acceptée après avoir été purifié<sup>2</sup>.

Que devient le maître hébreu dans tout cela ? faut-il dire qu'il a été créé de toutes pièces par saint Jérôme et qu'il n'a jamais existé ailleurs que dans son imagination ? Une telle hypothèse n'est pas invraisemblable, mais il faut avouer que nous n'en avons pas besoin. Nous pourrions admettre par exemple que saint Jérôme a bien trouvé, dans l'homélie VI d'Origène, la mention du docteur juif, mais qu'il l'a laissée tomber dans sa traduction, tandis qu'il l'a reprise en composant, vers la même époque, la lettre XVIII. Nous devons surtout poursuivre la lecture des textes d'Origène, car l'homélie VI n'est pas la seule dont s'inspire saint Jérôme.

L'origine de l'homélie IX est, avons-nous dit, controversée. Il faut pourtant signaler son témoignage qui est important :

1. ORIGÈNE, *In Isai.*, hom. VI, 1 ; édit. BAEHRENS, p. 268 ; P. L., XXIV ; 920 ; P. G., XIII, 238.

2. ORIGÈNE, *In Isai.*, hom. VI, 2 ; édit. BAEHRENS, p. 271.

« Audivi autem quendam Habraeum exponentem hunc locum, atque dicentem quia libenter quidem prophetas et paratus prophetiam suscepit ad populum, ignorans quae essent ei dicenda. Porro, audiens tristitia quae essent populo nuntianda, hoc est : Aure audietis et non intelligetis et cetera, in sequentibus pigrior fit, dicente ei voce Dei : Clama, respondit ei et dicit : Quid clamabo ? <sup>1</sup> »

Cette fois, nous trouvons l'hébreu au point de départ de la tradition, et c'est bien Origène qui l'a entendu, si l'homélie IX est vraiment son œuvre. Ainsi nous avons déjà un premier indice susceptible de nous orienter. Un autre indice nous est fourni par l'homélie XX (XIX) sur Jérémie, qui examine longuement le cas spécial de ce prophète. Après avoir accepté joyeusement la tâche d'annoncer aux nations la colère de Dieu, Jérémie s'aperçoit que le peuple juif est un de ceux à qui doit se faire sentir le poids du châtement ; et il se plaint d'avoir été trompé. Telle est du moins l'explication que donne Origène et qu'il tient, assure-t-il, d'une tradition hébraïque qui lui a été transmise par un Juif, exilé à cause de la foi du Christ et venu habiter la ville où il réside lui-même<sup>2</sup>. Ces détails semblent trop précis pour pouvoir être contestés. Origène a vraiment entendu le Juif converti dont il parle, et c'est de lui qu'il a appris son exégèse<sup>3</sup>.

Jérôme, lui, doit la sienne à Origène. Il est vrai que l'homélie XX

1. ORIGÈNE, *In Isai.*, hom. IX, édit. BAEHRENS, p. 288 ; P. L., XXIV, 934 ; P. G., XIII, 253.

2. ORIGÈNE, *In Ierem.*, hom. XX (XIX), 2 ; édit. KLOSTERMANN, p. 178-179 ; P. G., XIII, 301 : « Καὶ πρῶτον χρήσομαι παραδόσεις Ἑβραϊκῇ ἐηλυθυίᾳ εἰς ἡμᾶς διὰ τινος φυγόντος διὰ τὴν Χριστοῦ πίστιν καὶ διὰ τὸ ἐπαναβεβηκέναι ἀπὸ τοῦ νόμου καὶ ἐηλυθότος ἔνθα διατρέβομεν. ἔλεγε δὴ τίνα εἶτε μῦθον φαινόμενον εἶτε λόγον δυνάμενον προσάγειν τοὺς ἀκούοντας τῷ ἡπάτηςάς με, κύριε καὶ ἡπατήθην. ἔλεγε δὴ τίνα τοιαῦτα ὁ θεὸς οὐ τυραννεῖ ἀλλὰ βασιλεύει, καὶ βασιλεύων οὐ βιάζεται, ἀλλὰ πείθει καὶ βούλεται ἐκουσίως παρέχειν ἑαυτοὺς τοὺς ὑπ' αὐτῷ τῇ οἰκονομίᾳ αὐτοῦ, ἵνα μὴ κατὰ ἀνάγκην τὸ ἀγαθὸν τινος ᾖ, ἀλλὰ κατὰ τὸ ἐκούσιον αὐτοῦ... ἔλεγεν οὖν μοι ἡ παράδοσις καὶ τοιοῦτον τι : ἔβούλετο τὴν Ἱερουσίαν πέμψαι προφητεύοντα πᾶσι τοῖς ἔθνεσι καὶ πρὸ πάντων τῶν ἐθνῶν τῷ λαῷ. ἐπεὶ δὲ αἱ προφητεῖαι σκυθρωπότερόν τι εἶχον (ἀπήγγελλον γὰρ κολάσεις, ὥς ἕκαστος κατὰ τὴν ἀξίαν κολασθῆσεται), καὶ ᾗδει τὴν προαίρεσιν τοῦ προφήτου μὴ βουλομένου τὰ χεῖρονα προφητεύσαι τῷ λαῷ Ἰσραὴλ, διὰ τοῦτο ὡκονόμησεν εἰπεῖν : λάβε τὸ ποτήριον τοῦτο, καὶ ποτίεις πάντα τὰ ἔθνη πρὸς ἃ ἐγὼ ἐξαποστελῶ σε πρὸς αὐτούς. προσέταξεν οὖν ὁ θεὸς τῷ Ἱερουσίᾳ λαβεῖν ποτήριον, προτρεπόμενος δὲ αὐτὸν ἐπὶ τὸ λαβεῖν τὸ ποτήριον τοῦ οἴνου τοῦ ἀκρατοῦ, φησὶ : καὶ ἐξαποστελῶ σε πρὸς πάντα τὰ ἔθνη ἔχοντα τοῦτο τὸ ποτήριον τοῦ οἴνου τοῦ ἀκρατοῦ. ἀκούσας δὲ ὁ Ἱερουσίᾳς ὅτι ἀποστέλλεται πρὸς πάντα τὰ ἔθνη, ὅτι διακονήσων αὐτοῖς ποτήριον ὀργῆς, ποτήριον κολάσεως, μὴ ὑπονοήσας, ὅτι καὶ Ἰσραὴλ μέλλει πίνειν ἀπὸ τοῦ τῆς κολάσεως ποτηρίου, ἀπατηθεὶς ἔλαβε τὸ ποτήριον τοῦ ποτίσαι πάντα τὰ ἔθνη. λαβὼν τὸ ποτήριον ἤκουσε καὶ πρῶτον τὴν Ἱερουσαλήμ. ἐπεὶ οὖν ἄλλο μὲν προσεδόκησεν, ἄλλο δὲ αὐτῷ ἀπήντησεν, ἐπὶ τούτῳ δὴ φησιν ἡπάτηςάς με, κύριε, καὶ ἡπατήθην. »

3. Cf. E. KLOSTERMANN, *Die Ueberlieferung der Jeremiahomilien des Origenes* (T. U. XVI, 3), Leipzig, 1897, p. 83.



(XIX) sur Jérémie n'est pas de celles qu'il a traduites en latin : n'avoue-t-il pas qu'il a fait sa traduction sans beaucoup d'ordre<sup>1</sup> ? Mais nous savons que c'est au temps où il s'occupait de présenter à ses compatriotes latins un choix d'homélies origéniennes sur les prophètes qu'il a rédigé la lettre XVIII et nous ne saurions douter qu'il a emprunté aux homélies sur Jérémie les détails que n'avaient pas pu lui fournir les homélies sur Isaïe.

Nous tenons maintenant l'ensemble des fils qui nous permettent de reconstituer la trame de l'argument de saint Jérôme : homélies VI et IX sur Isaïe, homélie XX sur Jérémie, c'est là qu'il a trouvé la tradition hébraïque dont il se fait l'écho dans la lettre XVIII. Le docteur qu'il met en scène a réellement existé, mais il ne l'a pas personnellement entendu. Peut-être même, y a-t-il eu plusieurs juifs pour renseigner Origène et n'avons-nous pas à identifier celui des homélies sur Isaïe et celui des homélies sur Jérémie. Saint Jérôme ne parle que d'un seul individu, parce qu'il juxtapose des explications qu'il a puisées à différentes sources<sup>2</sup>.

1. JÉRÔME, *Praefat. translat. homil. in Ezech.* ; édit. BAEHRENS, p. 318 : « Post quattuordecim homilias in Hieremiam quas iam pridem confuso ordine interpretatus sum, et has quattuordecim in Ezechielem per intervalla dictavi. » Il semble que ce travail de traduction n'a pas été conduit avec beaucoup de méthode.

2. Il peut être intéressant de signaler que, dans ses commentaires des prophètes composés beaucoup plus tard et à une époque où saint Jérôme aurait dû se défier des explications empruntées à Origène, on retrouve les mêmes interprétations bien que leurs sources ne soient pas indiquées.

Le commentaire sur Jérémie a été commencé vers 415-416 et il n'a jamais pu être achevé. Nous y lisons, à propos du texte fameux : *Decepsisti me et deceptus sum* : « Dicit se propheta a Domino esse deceptum, quia in principio audiens : prophetam in gentibus dedi te ; et iterum : ego constitui te hodie super gentes etsuper regna ut evellas et destruas et disperdas et dissipas et aedifices et plantes, arbitratus sit nihil se contra populum Iudaeorum sed contra diversas in circuitu nationes esse dicturum. Unde et prophetiam libenter assumpserit, et evenisse e contrario ut captivitatem Ierusalem praedicens, persecutiones et angustias sustineret. » *In Ierem. comment.*, IV, 20 ; *P. L.*, XXIV, 805. Ici, on le voit, saint Jérôme ne dit même pas qu'il s'inspire d'une tradition juive.

Le commentaire sur Isaïe remonte aux années 408-410. Cf. F. CAVALLERA, *op. cit.*, t. II, p. 52-53. Naturellement, saint Jérôme traite longuement le passage relatif à la mission du prophète, et il le fait en des termes qui rappellent beaucoup ceux de la lettre XVIII, A, *In Isaï. comment.*, III, 6 ; *P. L.*, XXIV, 97 : « Et propheta non temeritate et arrogantia propriae conscientiae se ire promittit, sed fiducia : quoniam purgata sunt labia eius et ablata iniquitas, mundatumque peccatum. Ergo et Moses, cui dixerat Dominus : Veni, mittam te ad Pharaonem regem Aegypti, et ille ait : Obsecro, Domine, non sum dignus ; provide alium quem mittas, sive, ut in hebraeo legitur : Mitte quem missurus es, non de contemptu sed de humilitate respondit, quia nihil de purgatis labiis suis audierat, qui omni sapientia Aegyptiorum fuerat eruditus. Et Isaïas non suo merito, sed Domini gratia qua purgatus est, offert se ad ministerium. Alii autem putant idcirco se obtulisse Isaïam quia aestimabat populo prospera nuntianda, sed quia

La lettre XVIII rappelle encore la tradition suivant laquelle Isaïe aurait été mis à mort pour avoir déclaré qu'il avait vu le Seigneur<sup>1</sup>, et Origène rapporte également la même tradition<sup>2</sup>. Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne font ici appel à l'autorité d'un maître hébreu : le martyre d'Isaïe pouvait facilement être connu par l'ouvrage apocryphe qui nous est parvenu<sup>3</sup>, et nous n'avons pas à insister sur ce passage.

Beaucoup plus curieuse est la légende dont saint Jérôme rapporte le récit à un homme « *a quo plura didicisse me gaudeo et qui Hebraeorum sermonem ita elimavit ut inter Scribas eorum chaldaeus existimetur*<sup>4</sup>. » Ce Juif racontait que les douze ailes des séraphins représentaient les douze derniers rois de Juda depuis Ozias. Quatre de ces rois seulement avaient été justes, Ozias, Joathan, Ezéchias et Josias : ce sont les quatre ailes qui servent à voler, tandis que les rois pécheurs sont représentés par les ailes qui couvrent la face et les rois captifs par les ailes qui voilent les pieds. Nous ne trouvons rien de pareil dans les homélies conservées d'Origène sur Isaïe, ni dans aucun des fragments que nous en possédons encore. Il serait évidemment

audivit : Vade dic populo huic : Auribus audietis et non intelligetis et videntes videbitis et non cognoscetis, propterea in consequentibus, dicente ad eum voce Domini : Clama, non statim clamat sed interrogat : Quid clamabo ? Et Ieremias cui dictum fuerat : Accipe calicem et potionabis omnes gentes ad quas ego mittam te, libenter accipiens suppliciorum calicem ut adversariis gentibus propinaret et biberent et vomerent et caderent, postquam audivit : Vade et primum propinabis Ierusalem, respondit : Decepisti me et deceptus sum. Haec Hebraeorum observatio est. » Saint Jérôme semble ici rappeler deux explications de source différente, et l'on serait tenté de rapporter seulement à la seconde, introduite par les mots *Alii autem putant*, la remarque finale sur l'origine hébraïque de l'exégèse. Mais la lettre XVIII nous a appris que l'explication entière était de provenance juive. La formule *Alii autem putant* paraît n'avoir d'autre portée que celle d'une transition.

1. JÉRÔME, *Epist.* XVIII, 13 ; *P. L.*, XXII, 369 : « Aiunt Iudaei Isaiam a maioribus suis idcirco interemptum, quia cum Moyses posteriora Dei viderit, hic Dominum Sabaoth oculis carnalibus vidisse se scribat, super hoc Deo dicente : Nemo faciem meam videbit et vivet. » Dans le commentaire sur Isaïe, *P. L.*, XXIV, 33, saint Jérôme ajoute un second motif : « Aiunt Hebraei ob duas causas interfectum Isaiam, quod principes Sodomorum et populum Gomorrhae eos appellaverit et quod, Domino dicente ad Moysen : Non poteris videre faciem meam, iste ausus sit dicere : Vidi Dominum sedentem. »

2. ORIGÈNE, *In Isai.*, hom., I, 5 ; édit. BAEHRENS, p. 247 : « Cur non dicamus in praesenti traditionem quamdam Iudaeorum, verisimilem quidem nec tamen veram, et solutionem eius quare non inveniamus ? Aiunt ideo esse Isaiam sectum a populo quasi legem praevaricantem et extra Scripturas annuntiantem. Scriptura enim dicit : Nemo videbit faciem meam et vivet ; iste vero ait : Vidi Dominum Sabaoth. » Origène signale à maintes reprises les traditions relatives à la mort d'Isaïe.

3. Cf. E. TISSERANT, *L'Ascension d'Isaïe*, Paris, 1909, p. 62-71.

4. JÉRÔME, *Epist.* XVIII, 10 ; *P. L.*, XXII, 367-368.

utile de savoir si le Juif dont il est ici question a vraiment été le maître de saint Jérôme.

Laissons momentanément Origène de côté et tournons-nous vers un autre écrivain dont saint Jérôme s'est grandement inspiré pour son commentaire d'Isaïe. Nous possédons sous le nom d'Eusèbe de Césarée un commentaire de ce prophète, édité par Montfaucon. Si imparfaite que soit l'édition du docte bénédictin<sup>1</sup>, elle nous permet de prendre contact avec l'œuvre d'Eusèbe et de constater à quel point saint Jérôme lui est redevable. Celui-ci ne cite que trois fois d'une manière expresse le travail de son devancier<sup>2</sup> mais il est facile de constater qu'il ne cesse guère de lui emprunter des explications et des formules, et Vallarsi comme Montfaucon ont signalé entre les deux auteurs de nombreux points de contact, dont il serait facile d'accroître encore la liste. En particulier, Montfaucon n'a pas craint d'affirmer que partout où Eusèbe dit avoir appris quelque chose d'un maître hébreu, ou généralement des Juifs, Jérôme affirme aussi devoir le même enseignement à un maître hébreu<sup>3</sup>; et plus récemment, Th. Zahn a pu faire la même constatation<sup>4</sup>.

Il nous est facile de la reprendre pour notre compte. C'est ainsi que saint Jérôme rapporte à un Hébreu de sa connaissance une tradition relative à Sobna :

« Referebat mihi Hebraeus praesentem visionem non pertinere ad illud tempus quo Nabuchodonosor Ierusalem cepit et Sedeciam vinctum oculisque privatum duxit in Babylonem, sed ad Sennacherib tempora, quando Sobna pontifex magnam partem prodidit civitatis, et tantum Sion, id est arx et templum, ac nobiles remanserunt...<sup>5</sup>

» Supra diximus Sobnam fuisse pontificem qui Assyriis prodidit civitatem. Sed quia hoc traditionis est hebraicae et Scriptura non loquitur, intelligamus eum superbum, tumidum et voluptuosum, suisque pedibus populos conculcantem<sup>6</sup>. »

Ne cherchons pas longtemps où et quand saint Jérôme a pu

1. Sur cette édition, cf. R. DEVREESE, *L'édition du commentaire d'Eusèbe de Césarée sur Isaïe*, dans *Revue Biblique*, octobre 1933, p. 540-555. Elle donne des fragments qui ne sont pas d'Eusèbe, mais inversement, les manuscrits renferment encore des textes inédits d'Eusèbe qui devraient être insérés dans le commentaire.

2. JÉRÔME, *In Isai. comment.*, V, praefat.; P. L., XXIV, 158 B-C; V, 19, *id.* 184 B; V, 22, *id.* 201 C.

3. MONTFAUCON, *Praefat. in comment. Euseb.*, § IV, 3; P. G., XXIV, 88.

4. TH. ZAHN, *Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons*, Erlangen, 1883, t. II, p. 88 s.

5. JÉRÔME, *In Isai. comment.*, V, 22; P. L., XXIV, 195-196.

6. JÉRÔME, *In Isai. comment.*, V, 22; P. L., XXIV, 198.

rencontrer l'Hébreu auquel il se réfère. Nous n'aurons pas de mal à le découvrir dans le commentaire d'Eusèbe.

« Ἐλεγε τοῖνον ὁ Ἑβραῖος ἀρχιερεὺς γεγενῆσθαι τὸν Σομνὰν τρυφητὴν τινα καὶ τὸν βίον ἄσπεμον ἄνδρα ὡς καὶ προδοῦναι τὸν λαὸν καὶ αὐτομολῆσαι πρὸς Σενναχερείμ τὸν τῶν Ἀσσυρίων βασιλέα...<sup>1</sup>.

» Φασὶ δὲ παῖδες Ἑβραίων τὸν Σομνὰν τοῦτον αὐτομολῆσαι πρὸς τὸν Ἀσσύριον ὑπερον, δεξίαν αὐτῷ σὺν ἐτέροις θεδωκότα διὰ τὸν ἐξ αὐτοῦ φόβον καὶ τοῦτου χάριν διὰ τῶν ἐμπροσθεν προφητευθέντων περὶ αὐτοῦ ἔλεχται<sup>2</sup>. »

Saint Jérôme rapporte encore une tradition hébraïque au sujet de la maladie d'Ézéchiass :

« Tradunt Hebraei ideo aegrotasse Ezechiam, quoniam post inauditam victoriam Iudaeorum et Assyrii regis interitum, non cecinerit laudes Domino, quas cecinit Moyses Pharaone submerso, et Debbora interfecto Sisara, et Anna genito Samuele. Unde commonitum esse fragilitatis suae<sup>3</sup>. »

Eusèbe, plus précis, introduit ici un didascale hébreu qui aurait répondu à ses interrogations, tandis que saint Jérôme se contente de citer une tradition anonyme ; mais, pour le reste, il traduit à peu près littéralement le texte d'Eusèbe :

« Συνεξετάζουσιν ἡμῖν καὶ διερευνωμέναις τὰ κατὰ τοὺς παρόντας τόπους, ὁ τῶν Ἰουδαίων διδάσκαλος ἔλεγεν νενοσηκέναι μὲν τὸν Ἐζεχίαν ἐπεὶ μὴ εἰρήκει ᾧδὴν εἰς τὸν Θεὸν εὐχαριστήριον ἐπὶ τῇ πτώσει τῶν Ἀσσυρίων, ὡς Μωϋσῆς ᾗδεν ἐπὶ τῇ ἀπωλείᾳ τῶν Αἰγυπτίων, καὶ ὡς Δεβδόρα ἐπὶ τῇ ἀπωλείᾳ τοῦ Σισάρα, καὶ ὡς Ἄννα ἐπὶ τῇ γεννήσει τοῦ Σαμουὴλ· ὅπερ μὴ ποίησαντα τὸν Ἐζεχίαν τῇ νόσῳ περιπέσειν<sup>4</sup>. »

Qu'importe, après tout, que saint Jérôme ait ou n'ait pas entendu le maître hébreu ? L'essentiel est de connaître la tradition dont il était le témoin et de la rapporter fidèlement. Les commentateurs sur Jérémie, sur Ézéchiel, sur Daniel vont nous apporter de nouvelles preuves de cette parfaite indifférence de l'originalité et de cette dépendance étroite à l'égard de ses devanciers qui caractérisent la méthode du grand docteur.

Origène rappelle à plusieurs reprises la tradition suivant laquelle les deux vieillards qui essayèrent de séduire Suzanne auraient été les prêtres Sédécias et Achab dont parle Jérémie, XXIX, 21 ; prophètes de mensonge livrés par Jahveh aux mains

1. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *In Isai. comment.* ; P. G., XXIV, 249.

2. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *In Isai. comment.*, P. G., XXIV, 345.

3. JÉRÔME, *In Isai. comment.*, XI, 39 ; P. L., XXIV, 398.

4. EUSÈBE DE CÉSARÉE, *In Isai. comment.*, P. G., XXIV, 361.



de Nabuchodonosor. Dans un fragment du dixième livre des *Stromates*, cité par saint Jérôme lui-même, le maître d'Alexandrie déclare tenir cette tradition d'un Hébreu<sup>1</sup> ; dans la lettre à l'Africain, il donne sur cet Hébreu quelques précisions : c'était, dit-il, un savant et le fils d'un homme traité de sage par ses compatriotes<sup>2</sup>. Saint Jérôme reproduit les renseignements fournis par Origène dans le commentaire sur Daniel et dans celui sur Jérémie ; mais, tandis que dans le commentaire sur Daniel, composé en 407<sup>3</sup>, il ne craint pas de citer le texte même d'Origène<sup>4</sup>, le commentaire sur Jérémie se contente de dire, à propos d'Achab et de Sédécias : « *Aiunt Hebraei hos esse presbyteros qui fecerunt stultitiam in Israel et moechati sunt uxores civium suorum*<sup>5</sup>. » Il ne saurait plus être question, pour lui, de se couvrir de l'autorité d'Origène qui, surtout depuis l'apparition du pélagianisme, est traité comme une sorte de monstre<sup>6</sup>.

Le commentaire sur Ézéchiél, rédigé entre 410 et 414<sup>7</sup>, est particulièrement riche en passages parallèles, bien que nous ne possédions plus d'Origène, en dehors des quatorze homélies traduites par saint Jérôme, que des fragments épars du commentaire ou des scholies.

C'est ainsi qu'à propos du passage où le prophète annonce que les pères dévoreront leurs fils et les fils leurs pères (*Ezech.*, V, 10), Origène rapporte l'interprétation du didascale hébreu, suivant laquelle Dieu n'a pas pu prendre la responsabilité de cet ordre : il s'est contenté de permettre la chose, mais il ne l'a pas commandée<sup>8</sup>. Saint Jérôme donne la même explication, mais il ne cite pas

1. ORIGÈNE, *Stromat.*, X, fragm. ; P. G., XI, 101 B : « Referebat Hebraeus istos esse Ahab et Sedeciam de quibus scribit Hieremias... »

2. ORIGÈNE, *Epist. ad Afric.*, 7 ; P. G., XI, 61 C-64 A : « Μέμνηται μὲν τοῖς φιλομαθεῖ Ἑβραῖον καὶ χρηματίζοντος παρ' αὐτοῖς σοφοῦ υἱῶ, ανατραφέντι ἐπὶ τὸ διαδέξασθαι τὸν πατέρα. συμμεῖξας περὶ πλείονων ἅψ' οὐ ὡς μὴ ἀθετουμένης τῆς περὶ Σωσάννης ἱστορίας ἐμάνθανον καὶ τὰ τῶν πρεσβυτέρων ὀνόματα. »

3. F. CAVALLERA, *op. cit.*, t. II, p. 52.

4. JÉRÔME, *In Daniel*, XIII ; P. L., XXV, 580 : « Expositis, ut potui, quae in Danielis libro iuxta hebraicum continentur, ponam breviter quid Origenes in decimo Stromatum suorum libro de Susannae et Belis fabulis dixerit. Cuius haec verba sunt... »

5. JÉRÔME, *In Hierem. comment.*, V ; P. L., XXIV, 862.

6. Cf. F. CAVALLERA, *op. cit.*, t. II, p. 125-127. Si dur que soit Jérôme à l'égard d'Origène dans le commentaire sur Jérémie, il ne craint pas de l'utiliser encore à l'occasion, comme il le fait ici par exemple.

7. F. CAVALLERA, *op. cit.*, t. II, p. 52-53.

8. ORIGÈNE, *In Ezech.*, V, 10 ; P. G., XIII, 781 D-784 A : « οὐδὲ οἰκεῖον θεῶ τὸ ταῦτα ἐνεργῆσαι. οὕτω γάρ καὶ ὁ τῶν Ἑβραίων διδάσκαλος ἐξηγήσατο τὸ τοὺς δοξάζοντάς με δοξάζω, οἱ δὲ ἐξουθενούντες με ἀτιμασθήσονται, ἐν τῇ πρώτῃ τῶν βασιλείων κείμενον. »

de tradition hébraïque et il rapporte au Deutéronome une citation attribuée par Origène au second livre des Rois<sup>1</sup>.

Plus loin<sup>2</sup>, les Septante parlent d'une ceinture de saphir autour de ses reins; Aquila et Théodotion emploient le mot *κάστω*, ce qui, suppose Origène, doit être un terme hébreu. Un Juif, interrogé par lui, lui a appris en effet que *κάστω* signifiait étui à roseaux<sup>3</sup>. Ici Jérôme copie sans vergogne : « Neque enim possum omnia in omnibus locis dicere, quodque Aquilae prima editio et Theodotion dixerant *κάστω*, pro quo in hebraeo legitur cesath, cum ab Hebraeo quaerem quid significaret, respondit mihi graeco sermone appellari *καλαμάριον*, ab eo quo in illo calami recondantur<sup>4</sup>. » Vallarsi remarque à ce sujet que saint Jérôme se trahit lui-même : ne savait-il donc pas assez d'hébreu pour n'avoir pas besoin d'interroger un didascale sur le sens du mot *κάστω* ? et pourquoi celui-ci lui aurait-il répondu en grec<sup>5</sup> ? Origène au contraire n'avait de la langue hébraïque qu'une science assez médiocre, et son habituelle modestie rendait toute naturelle l'intervention d'un Juif pour expliquer un mot difficile<sup>6</sup>.

Le même chapitre IX d'Ézéchiél nous offre encore l'occasion d'une rencontre entre Origène et saint Jérôme. Il s'agit ici de la lettre Thau, dont, on s'en souvient, Dieu ordonne au prophète de marquer les fronts de ses compatriotes (*Ezech.*, IX, 4). Origène a interrogé trois Juifs à ce sujet : les deux premiers qui sont restés fidèles à la Loi donnent des explications purement juives ; le thau, étant la dernière lettre de l'alphabet hébreu, déclare l'un, est le symbole de la perfection de ceux qui gémissaient sur les péchés du peuple ; le thau, dit l'autre, commence le mot thorah et représente ainsi ceux qui vivent selon la Loi. Le troisième est un converti : il voit, dans la lettre thau, la préfiguration de la croix, suivant une explication qui figure déjà dans la lettre de

1. JÉRÔME, *In Ezech. comment.*, II, 5 ; P. L., XXV, 54 A : « Non enim dixit : ego faciam ut patres comedant filios suos in medio tui et filii comedant patres suos... Tale quid et in maledictis Deuteronomii invenire poterimus, et praecipue in loco illo : Glorificantes me glorificabo, qui autem me despiciunt ad nihilum deducuntur. »

2. EZECH., IX, 2 : « Vir quoque unus in medio eorum vestitus lineis et atramentarium scriptoris ad renes eius. » Le mot qui fait difficulté est celui que saint Jérôme traduit ici par atramentarium.

3. ORIGÈNE, *In Ezech.*, IX, 2 ; P. G., XIII, 800 C : « Τῶν δὲ Ἑβραίων τις ἔλεγε τὸ καλούμενον καλαμάριον τοὔτεστι κάστω. »

4. JÉRÔME, *In Ezech. comment.*, III, 9 ; P. L., XXV, 86 D-87 A.

5. VALLARSI, *Not. in hunc loc.* ; P. L., XXV, 85 D-87 D.

6. Cf. G. BARDY, *Les traditions juives dans l'œuvre d'Origène*, dans *Revue Biblique*, Avril 1925, p. 3 ss. du tirage à part.

Barnabé<sup>1</sup>. Saint Jérôme transcrit presque textuellement les trois explications données à Origène. La première est reproduite sans aucune attribution, comme si l'exégète la prenait à son propre compte. La seconde est précédée des mots : « *Sive, ut Hebraei autumnant.* » La troisième est présentée comme celle des chrétiens : « *Et, ut ad nostra veniamus.* » Une quatrième interprétation semble encore ajoutée par l'exégète latin, mais elle reprend en réalité la première : « *Sunt qui putent, ex eo quod secundum hebraicum alphabetum, ista extrema sit littera, demonstrari in multitudine peccantium reliquias superesse sanctorum*<sup>2</sup>. » Il est vrai que saint Jérôme ne dit pas ici qu'il a interrogé ses maîtres hébreux ; il parle cependant comme s'il avait directement appris les traditions juives.

Ailleurs, en un passage où il s'agit des châtements divins (*Ezech.*, XIV, 12 ss.), le prophète déclare que la présence de Noé, de Daniel et de Job ne suffirait pas à sauver les pécheurs. Pourquoi ces trois justes seulement sont-ils nommés ici ? Origène avait posé la question à un Juif : « *Audivi quondam a quodam Hebraeo hunc locum exponente atque dicente ideo hos nominatos quia unusquisque eorum tria tempora viderit laetum, triste, et rursum laetum*<sup>3</sup>. » Saint Jérôme reproduit cette tradition, en la faisant seulement précéder des mots : « *Alii autem dicunt* » ; mais c'est à Origène qu'il en doit la connaissance<sup>4</sup>.

Ézéchiél semble encore annoncer le rétablissement de Sodome et de Gomorrhe (*Ezech.*, XVI, 55 s.). Origène rappelle, dans une homélie relative à ce passage, que les Hébreux voient ici une prophétie sur la restauration des villes maudites qui pourront être alors comparées au paradis de Dieu et à l'Égypte<sup>5</sup>. Saint Jérôme cite la même tradition, non sans la juger avec une extrême sévérité : « Les Juifs, dit-il, parmi les autres fables, les généalogies interminables et les folies qu'ils inventent, rêvent encore qu'à l'avènement de leur Christ, dont nous savons qu'il

1. ORIGÈNE, *In Ezech.*, IX, 4 ; P. G., XIII, 800 D-801 A.

2. JÉRÔME, *In Ezech. comment.*, III, 9 ; P. L., XXV, 88-89. Voir aussi les notes de Vallarsi sur ce passage.

3. ORIGÈNE, *In Ezech. hom.*, IV, 8 ; édit. BAEHRENS, p. 369.

4. JÉRÔME, *In Ezech. comment.*, IV, 14 ; P. L., XXV, 120 C : « *Alii autem dicunt quia hi tantum tres viri et prospera et adversa et rursum prospera conspexerunt, idcirco pariter nominatos ; et hoc latenter significari ut quomodo illi et bona et mala et rursum laeta viderunt : sic et populum Israel, qui prius bonis fructus fuerat et postea captivitatis sustinuit iugum, si egerit paenitentiam, redire ad pristinam felicitatem.* »

5. ORIGÈNE, *In Ezech. hom.*, X, 3, édit. BAEHRENS, p. 420. Ailleurs, *In Genes. hom.*, V, 1, édit. BAEHRENS, p. 59, Origène cite également la même tradition, mais sans en indiquer les auteurs.

sera l'Antéchrist, et dans le règne de mille ans, Sodome sera rétablie en son premier état<sup>1</sup>. » Nous comprendrions mal sa colère, si, derrière les Juifs, nous ne sentions pas qu'est probablement visée la doctrine origéniste de l'apocatastase. Plus loin<sup>2</sup>, saint Jérôme rappelle la tradition des maîtres babyloniens, suivant lesquels on doit porter sur le front le texte du décalogue, écrit sur parchemin, afin d'obéir au précepte de la Loi<sup>3</sup>. Il signale encore le même usage dans son commentaire sur saint Matthieu<sup>4</sup>. Origène est ici plus exact, car il sait que ce n'est pas le décalogue qui est transcrit sur les phylactères, mais seulement « *quaedam legis dicta* »<sup>5</sup>. » A vrai dire, les maîtres hébreux ne sont signalés ni par Origène ni par saint Jérôme, et le docteur latin a dû puiser ses renseignements à d'autres sources : peut-être faut-il le regretter<sup>6</sup>.

Dans le commentaire sur Daniel, saint Jérôme signale la tradition qui fait des eunuques de Daniel et de ses trois compagnons<sup>7</sup>. La même tradition est mentionnée encore dans le commentaire sur Isaïe<sup>8</sup> et dans le premier livre contre Jovinien<sup>9</sup>. Saint Jérôme a pu la trouver chez Origène qui la rappelle à plusieurs reprises<sup>10</sup>.

Le commentaire de saint Jérôme sur l'Évangile de saint Matthieu est particulièrement intéressant à étudier du point de vue qui nous occupe ici. Ce commentaire, rédigé très rapidement à la demande d'Eusèbe de Crémone qui devait rentrer en Italie dès le printemps de 398, est rempli de citations inavouées. Pressé par le temps, l'auteur se contente en bien des cas de

1. JÉRÔME, *In Ezech. comment.*, V, 16 ; P. L., XXV, 157 CD.

2. A propos d'Ezéchiel, XXIV, 17 : « *Corona tua circumligata sit tibi et calceamenta tua erunt in pedibus tuis.* »

3. JÉRÔME, *In Ezech. comment.*, VII, 24 ; P. L., XXV, 230 A : « *Aiunt Hebraei hucusque Babylonis magistros legis praecepta servantes, decalogum scriptum, in membranulis circumdare capiti suo et haec esse quae iubeantur ante oculos et in fronte pendere, ut semper videant quae praecepta sunt.* »

4. JÉRÔME, *In Matth. comment.*, XXIII, 6 ; P. L., XXVI, 168.

5. ORIGÈNE, *In Matth. comment. ser.*, II ; édit. KLOSTERMANN, p. 21-22.

6. Voir la note de Vallarsi à propos du commentaire sur Ezéchiel. P. L., XXV, 229.

7. JÉRÔME, *In Daniel. comment.*, I, 3 ; P. L., XXV, 496 B : « *Unde et arbitrantur Hebraei Daniele et Ananiam et Mizaël et Azariam fuisse eunuchos, impleta illa prophetia, quae ad Ezechiam per Isaiam prophetam dicitur : et de semine tuo tollent et facient eunuchos in domo regis Babylonis.* »

8. JÉRÔME, *In Isai. comment.*, XI ; P. L., XXIV, 399.

9. JÉRÔME, *In Iovinian.*, I, 25 ; P. L., XXIII, 244 B.

10. ORIGÈNE, *In Ezech. hom.*, IV, 5 ; édit. BAEHRENS, p. 366 ; *Selecta in Ezech.* XIV, 20 ; P. G., XIII, 808 ; *In Matth.*, t. XV, 5 ; P. G., XIII, 1264 C.



reproduire les explications qu'il a trouvées chez ses devanciers<sup>1</sup>. et il le fait avec une naïveté qui nous déconcerte parfois un peu, Il va jusqu'à écrire par exemple :

« Si sciremus quid in nostra lingua resonaret Genesareth, intelligeremus quomodo Iesus per typum apostolorum et navis, Ecclesiam de persecutionis naufragio liberatam, transducatur ad littus et in tranquillissimo portu faciat requiescere<sup>2</sup>. »

Il oublie, le malheureux, qu'il sait l'hébreu et qu'il a lui-même traduit l'*Onomasticon* d'Eusèbe, dans lequel il a écrit : *Gennesar, hortus principum*<sup>3</sup>. Ce qui nous rassure, c'est qu'il se contente de transcrire ici quelques lignes d'Origène, qui, lui, ne savait guère d'hébreu et ne craignait pas d'avouer son incompetence<sup>4</sup>.

L'identification de Zacharie, fils de Barachie, tué entre le temple et l'autel, préoccupe vivement saint Jérôme, qui cite plusieurs hypothèses faites par ses devanciers : les uns, dit-il, veulent qu'il s'agisse de Zacharie, fils de Barachie, qui est le onzième des petits prophètes,... d'autres entendent Zacharie, le père de Jean, en s'appuyant sur les rêveries des apocryphes qui assurent qu'il a été mis à mort pour avoir prêché la venue du Sauveur... d'autres pensent qu'il est question de Zacharie qui fut tué par Joas, roi de Juda, entre le temple et l'autel<sup>5</sup>. Origène ne connaît pas la troisième de ces identifications, mais il mentionne les deux premières, et après avoir déclaré qu'il ne pouvait pas ici être question du prophète Zacharie, il se prononce en faveur du père de Jean-Baptiste. Sans doute, ajoutait-il, nous ne pouvons montrer par les Écritures canoniques ni qu'il a été fils de Barachie, ni que les scribes ni les pharisiens l'ont tué entre le temple et l'autel ; mais une tradition est venue

1. Cf. JÉRÔME, *In Matth. comment.*, Prolog. ; P. L., XXVI, 20 : « Legisse me fateor ante annos plurimos in Matthaëum Origenis viginti quinque volumina et totidem eius homilias commaticumque interpretationis genus, et Theophili antiochenae urbis episcopi commentarios, Hippolyti quoque martyris et Theodori Heracleotae, Apollinarisque Laodicensi, ac Didymi Alexandrini, et Latinorum Hilarii, Victorini, Fortunatiani opuscula, e quibus etiamsi parva carperem, dignum aliquid memoria scriberetur. » Il est possible que saint Jérôme ait lu tous ces ouvrages longtemps avant de se mettre à la besogne ; mais il est certain qu'il avait sous les yeux du moins le commentaire d'Origène au moment même où il écrivait.

2. JÉRÔME, *In Matth. comment.*, II, 14 ; P. L., XXVI, 104.

3. JÉRÔME, *Onomasticon*, P. L., XXIII, 841.

4. ORIGÈNE, *In Matth.*, t. XI, 6 ; P. G., XIII, 917-920 : « Καὶ τότε οἱ μαθηταὶ διαπεράσαντες, ἦλθον εἰς τὴν γῆν Γενησαρὲτ, ἧς τὴν ἐρμηνείαν εἰ ἐγνώμεν, καὶ ἀπ' αὐτῆς ὠνάμεθα ἂν τι πρὸς τὴν τῶν προκειμένων διήγησιν. » Cf. TH. ZAHN, *Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons*, t. II, p. 278.

5. JÉRÔME, *In Matth. comment.*, IV, 23 ; P. L., XXVI, 173-174.

jusqu'à nous qui nous permet de le croire<sup>1</sup>. Il est permis de relever ici la sévérité dont fait preuve saint Jérôme à l'égard des apocryphes et de l'opposer à l'indulgence d'Origène. Il y a d'ailleurs quelques chances pour que saint Jérôme n'ait connu que par Origène lui-même la tradition qu'il écarte avec tant de vigueur.

Un peu plus loin, cependant, Jérôme prétend avoir lu un de ces apocryphes que lui aurait remis un nazaréen. Il s'agit de la citation faite par saint Matthieu d'un passage de Zacharie, relatif à l'achat du champ du potier, passage que l'évangéliste cite sous le nom de Jérémie ; et le commentateur écrit :

« Hoc testimonium in Hieremia non invenitur. In Zacharia vero... quaedam similitudo fertur ; et quanquam sensus non multum discrepet, tamen et ordo et verba diversa sunt. Legi nuper in quodam hebraeico volumine, quod Nazarenæ sectæ mihi Hebraeus obtulit Hieremiae apocryphum, in quo hæc ad verbum scripta reperi ; sed tamen mihi videtur magis de Zacharia sumptum testimonium<sup>2</sup>. »

Voilà, semble-t-il, un témoignage précis : saint Jérôme a vu l'apocryphe de Jérémie ; il l'a reçu des mains d'un hébreu de la secte nazaréenne ; ne serait-il pas imprudent de douter ? Il est pourtant difficile d'avoir une pleine confiance, lorsqu'on a lu le passage correspondant d'Origène :

« Non invenitur hoc Hieremias alicubi prophetasse in libris suis qui vel in ecclesiis leguntur vel apud Iudæos referuntur : si quis autem potest scire, ostendat ubi sit scriptum. Suspicio autem aut errorem esse scripturæ et pro Zacharia positum Hieremiam, aut esse aliquam secretam Hieremiae scripturam, in qua scribitur<sup>3</sup>. »

Comme nous ne connaissons pas autrement l'apocryphe de Jérémie dont parle saint Jérôme, nous sommes portés à croire qu'il n'a jamais existé. Origène soupçonnait que le passage controversé pouvait avoir été emprunté à un apocryphe. Saint Jérôme, qui a lu Origène, l'affirme ; et, pour étayer son affirmation, il assure qu'il a pris connaissance de ce livre secret, et il fait intervenir un de ces Nazaréens qui lui sont chers et sur lesquels nous sommes si pauvrement renseignés. Nous voudrions pouvoir le croire, mais il faut avouer que c'est bien difficile.

1. ORIGÈNE, *In Matth. comment. ser.*, 25 ; édit. KLOSTERMANN, p. 42-43. Il faut remarquer cependant qu'un peu plus loin, *ibid.*, 28, p. 50, Origène semble admettre la réalité du martyre du prophète Zacharie, qui serait raconté par un apocryphe, tout comme ceux d'Isaïe et d'Ezéchiël. Ici, Origène utilise sans doute un apocryphe de Zacharie, qui a été étudié par BERENDTS, *Studien über Zacharias-Apokryphen*, 1895 ; cf. A. VON HARNACK, *Der kirchengeschichtliche Ertrag der exegetischen Arbeiten des Origenes*, t. II (T. U., XLII, 4), Leipzig, 1919, p. 47.

2. JÉRÔME, *In Matth. comment.*, IV, 27 ; P. L., XXVI, 205.

3. ORIGÈNE, *In Matth. comment. ser.*, 117 ; édit. KLOSTERMANN, p. 249.

Particulièrement intéressant à signaler est le passage où saint Jérôme parle de la tradition selon laquelle Adam aurait été enseveli au Calvaire : il écrit en effet :

« *Audivi quemdam exposuisse Calvariae locum, in quo sepultus est Adam, et ideo sic appellatum esse, quia ibi antiqui hominis sit conditum caput, et hoc esse quod Apostolus dicat : Surge qui dormis et exsurge a mortuis et illuminabit te Christus. Favorabilis interpretatio et mulcens aurem populi, nec tamen vera*<sup>1</sup>. »

Il s'agit là d'une tradition courante, et saint Jérôme n'aurait pas eu besoin d'en être spécialement informé. Il avait dû la recueillir dès les premiers temps de son séjour en Palestine, puisque nous voyons Paule et Eustochium la raconter à Marcella, dans la lettre 46 où elles communiquent à leur amie les impressions que leur a faites la visite des lieux saints<sup>2</sup>.

Cependant, dans le commentaire sur l'Épître aux Éphésiens, saint Jérôme nous assure qu'il a entendu un sermon prononcé à l'église sur ce passage : *Surge qui dormis et exsurge a mortuis et illuminabit te Christus* (Ephes., V, 14), au cours duquel sermon a été rappelée la tradition relative à Adam<sup>3</sup>. Nous voudrions savoir qui a fait ce discours, et nous songeons naturellement à saint Épiphanes, dont nous connaissons les séjours à Jérusalem et les relations cordiales avec saint Jérôme. Saint Épiphanes en effet rappelle quelque part, pour l'avoir, dit-il, trouvée dans les livres, la tradition de la sépulture d'Adam au Calvaire, et il met en rapport cette légende avec le verset en question de l'Épître aux Éphésiens. Ce qu'il y a pourtant de troublant, c'est qu'il donne ici le texte classique *ἐπιψύσει* et ne parle pas de la variante signalée par saint Jérôme<sup>4</sup>.

1. JÉRÔME, *In Matth. comment.*, IV, 27 ; P. L., XXVI, 209.

2. PAULE et EUSTOCHIUM, *Epist. 46 inter Hieron.*, P. L., XXII, 485 A : « *Locus in quo crucifixus est Dominus noster Calvaria appellatur, scilicet quod ibi sit antiqui hominis Calvaria condita, ut secundum Adam, id est sanguis Christi de cruce stillans, primi Adam et iacentis protoplasti peccata dilueret.* »

3. JÉRÔME, *In Epist. ad Ephes. comment.*, III, 5 ; P. L., XXVI, 526 : « *Scio me audivisse quemdam de hoc loco in Ecclesia disputantem, qui in theatrale miraculum, nunquam ante visam formam populo exhibuit, ut placeret, testimonium hoc inquires : ad Adam dicitur in loco Calvariae sepultum, ubi crucifixus est Dominus. Qui Calvariae idcirco appellatus est, quod ibi antiqui hominis esset conditum caput : illo ergo tempore quo crucifixus Dominus, super eius pendebat sepulchrum, haec prophetia completa est dicens : Surge, Adam, qui dormis et exsurge a mortuis, et non, ut legimus ἐπιψύσει σοι Χριστός, id est orietur tibi Christus, sed ἐπιψύσει, id est contiget te Christus. Quia videlicet tactu sanguinis ipsius et corporis dependentis vivificetur atque consurgat.* »

4. EPIPHANES, *Haeres.*, XLVI, 5 ; édit. HOLL, t. II, p. 208 s. : « *Διὸ καὶ θαυμάσαι ἔστι τὴν εἰδότηα, ὡς καὶ ἐν βιβλοῖς ἡρώρηκαμεν, τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν ἐν τῷ Γολγοθᾷ ἐσταυρώσθαι, οὐκ ἄλλη που, ἀλλ' ἢ ἐνθα ἔκειτο τὸ τοῦ Ἀδάμ.* »

L'origine de cette variante serait à découvrir, tout comme les livres lus par saint Épiphane. Or nous savons qu'Origène est déjà un témoin de l'ensevelissement du premier homme au Calvaire, et il attribue cette tradition aux Hébreux. Si le texte latin du commentaire sur saint Matthieu se borne à dire en effet : « *Venit ad me traditio quaedam* » le texte grec est plus précis : « περὶ τοῦ κρανίου τόπον ἦλθεν εἰς ἐμὲ ὅτι Ἑβραῖοι παραδιδόασιν τὸ σῶμα τοῦ Ἀδάμ ἐκεῖ τεταφῆναι <sup>1</sup>. » Et saint Ambroise qui s'inspire d'Origène écrit aussi que le Christ fut crucifié « *supra Adae, ut Hebraei disputant, sepulturam* <sup>2</sup>. » Il est donc vraisemblable que l'évêque de Salamine a trouvé dans Origène la tradition de la sépulture d'Adam. Malheureusement, nous n'avons plus le commentaire d'Origène sur l'Épître aux Éphésiens, et les fragments qui nous en restent ne concernent pas le passage qui nous intéresse. Tels quels, ces fragments suffisent à nous montrer que saint Jérôme a beaucoup emprunté à son devancier pour commenter cette épître<sup>3</sup> ; si bien que nous ne pouvons nous empêcher de nous demander jusqu'à quel point il en est indépendant dans l'explication du verset : « *Surge qui dormis, et exsurge a mortuis* <sup>4</sup>. »

Un dernier texte mérite encore de retenir notre attention. Nous lisons en effet dans le commentaire de saint Jérôme sur l'Épître aux Galates l'explication suivante de la malédiction portée contre ceux qui sont suspendus au bois (*Deut.*, XXI, 22) :

« Memini me in altercatione Iasonis et Papisci, quae graeco sermone conscripta est, ita reperisse : λοιδορία θεοῦ ὁ κεκραμένος, id est maledictio Dei qui appensus est. Dicebat mihi Hebraeus qui me in Scripturis aliqua ex parte instituit, quod possit et ita legi : quia contu-

---

σῶμα. Ἐξελθὼν γὰρ ἐκ τοῦ παραδείσου καὶ κατηκνηκὼς κατέναντι αὐτοῦ πολλῶ τῷ χρόνῳ καὶ διὰ πολλῶν τῶν ἡμερῶν διελθὼν ὑστερον ἦλθε καὶ ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ, Ἱεροσολύμων δέ φημι, τὸ χρεὼν ἀποδεδωκὼς καὶ ἐκείσε ἐτάφη ἐν τῷ τόπῳ τῷ Γολγοθᾶ... Διὸ καὶ ἐνταῦθα ἐηληροῦτο τὸ εἰρημένον· ἔγειρε ὁ καθεύδων καὶ ἀνάστα ἐκ τῶν νεκρῶν καὶ ἐπιφύσει σοι ὁ Χριστός. »

1. ORIGÈNE, *In Matth. comment. ser.*, 127 ; édit. KLOSTERMANN, p. 265.

2. AMBROISE, *In Luc.*, 23, 33 ; édit. SCHENKL, p. 198, II.

3. Cf. A. VON HARNACK, *Der kirchengeschichtliche Ertrag der exegetischen Arbeiten des Origenes*. Anhang : Origenistisches Gut von kirchengeschichtlichen Bedeutung in den Kommentaren des Hieronymus zum Philemon-Galater-Epheser- und Titusbrief, p. 161-162.

4. Sur la sépulture d'Adam au Golgotha, on peut voir PSEUDO-TERTULLIEN, *Carmen. adv. Marcion.*, II, 160, 196 ss. ; P. L., II, 1067 ; PSEUDO-ATHANASE, *De passione et cruce Domini*, 12 ; P. G., XXVIII, 208 ; PSEUDO-AUGUSTIN, *sermo VI* ; P. L., XXXIX, 1750, etc. Cf. l'article de K. HOLL, dans les *Sitzungsberichte der preuss. Akad. der Wiss.*, 1918, p. 540-552, et celui de J. FREY, *Adam* (livres apocryphes sous son nom), dans *Supplément du dictionnaire de la Bible*, t. I, col. 110.



meliose Deus suspensus est. Haec idcirco conguessimus quia famosissima quaestio est et nobis soleat a Iudaeis pro infamia obici, quod Salvator noster et Dominus sub Dei fuerit maledicto<sup>1</sup>. »

Faut-il croire que saint Jérôme a véritablement lu l'obscur dialogue de Jason et de Papiscus sur lequel nous renseignent si peu de témoignages anciens ? Il est vrai que, dans les Questions hébraïques sur la Genèse, il a encore l'occasion de le citer<sup>2</sup> ; mais il doit ici à Origène le renseignement qu'il fournit. Il est très vraisemblable qu'il en va de même dans le commentaire de la Lettre aux Galates. Saint Jérôme se contente de copier son devancier, et il ne lui emprunte pas seulement la citation de l'*Altercatio*, mais encore l'explication proposée par le maître juif. Celui-ci paraît bien être un de ces judéo-chrétiens qui apparaissent fréquemment dans l'œuvre d'Origène, mais que nous ne rencontrons guère dans l'entourage de saint Jérôme<sup>3</sup>. Les formules *Memini* et *Dicebat mihi Hebraeus* ne doivent donc pas nous faire illusion ; une fois de plus, il faut les interpréter avec une certaine latitude.

Nous ne saurions prétendre avoir épuisé, dans les pages qui précèdent, le sujet que nous nous étions proposé d'aborder. L'œuvre de saint Jérôme est si vaste qu'on court toujours le risque de laisser inaperçus des textes importants ; et la comparaison de cette œuvre avec celle d'Origène est d'autant plus difficile que beaucoup, parmi les écrits du docteur alexandrin, ont irrémédiablement disparu. Si restreint qu'ait été notre objectif : nous voulions simplement montrer qu'il ne fallait pas toujours faire une entière confiance à saint Jérôme lorsqu'il dit avoir reçu telle ou telle leçon de ses maîtres hébreux, nous ne sommes pas certain de l'avoir entièrement atteint. Telles quelles, nous espérons que ces pages ne seront pourtant pas inutiles. Puissent-elles inspirer à de nombreux chercheurs le désir d'étudier de près les riches commentaires de saint Jérôme.

Dijon.

GUSTAVE BARDY.

1. JÉRÔME, *In Epist. ad Galat.*, II ; P. L., XXVI, 361-362.

2. JÉRÔME, *Quaest. hebraicae in Genes.*, I, 1 ; P. L. XXIII, 937.

3. Cf. A. VON HARNACK, *op. cit.*, p. 151-152.

## DE L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION DES LAÏQUES À L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE.

Si l'on compare, au point de vue de l'activité littéraire, la période carolingienne à la période mérovingienne, la supériorité de la première apparaît éclatante au premier coup d'œil. On a été jusqu'à employer, à son propos, le terme peut-être un peu excessif de Renaissance. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'elle a remis en honneur la culture intellectuelle. Le clergé s'y adonne avec ardeur à la lecture et à l'étude des œuvres de l'antiquité payenne comme de celles de l'antiquité chrétienne, il écrit désormais un latin correct, voire même élégant, et il n'est pas jusqu'aux manuscrits dont les copistes enrichissent de toutes parts les bibliothèques, qui n'attestent, par la substitution de la minuscule à main posée à la cursive dégénérée du VIII<sup>e</sup> siècle, le souci de clarté et d'esthétique qui caractérise l'ère nouvelle.

On n'a peut-être pas suffisamment remarqué cependant que ce que l'instruction a gagné alors en qualité, il semble bien qu'elle l'ait perdu en quantité. En d'autres termes, en même temps qu'elle s'affine et s'approfondit, elle devient le monopole à peu près exclusif de l'Église. Les efforts de Charlemagne pour en étendre les bienfaits aux laïques n'ont eu que des résultats bien éphémères. L'intention qu'on lui prête de faire envoyer tous les enfants mâles à l'école n'a certainement pas été réalisée, et elle était d'ailleurs inexécutable. Après la mort de Nithard on ne voit bientôt plus trace de culture littéraire parmi l'aristocratie. L'École du palais n'a guère survécu à son fondateur. A part d'infimes exceptions, on peut dire que du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, non seulement la formation intellectuelle mais même la simple pratique de la lecture et de l'écriture n'existeront plus en dehors du clergé, et cela au point que dans toutes les langues européennes le mot « clerc » a fini par désigner celui qui sait manier la plume. Et naturellement, cette instruction que seul le clergé possède, il est seul aussi à la dispenser. Toutes les écoles à tous les degrés lui appartiennent : écoles cathédrales, capitulaires, monastiques, paroissiales. Lui seul en fournit les maîtres, et l'enseignement qui s'y donne est uniquement approprié aux besoins de l'Église. Pour un enfant, entrer à l'école, équivalait à entrer dans le clergé.

Indispensable au futur moine ou au futur prêtre, l'école n'est faite que pour eux. Il faudra attendre jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle pour que, sous l'empire des nécessités économiques nouvelles, le besoin de savoir lire et écrire s'impose à la bourgeoisie des villes et qu'elle réclame et obtienne des écoles qui, demeurant d'ailleurs soumises à l'autorité ecclésiastique, pourvoient ses enfants du minimum d'instruction qu'exige désormais la vie laïque<sup>1</sup>.

Cette subordination de l'enseignement à l'Église, je crois pouvoir dire, si paradoxal que cela puisse paraître à première vue, qu'elle n'est pas antérieure aux temps carolingiens. L'époque mérovingienne ne l'a pas connue et, pour peu que l'on interroge avec soin les textes trop rares que nous en avons conservés, on découvre que l'instruction, bien loin de s'y concentrer dans l'Église a été largement répandue dans la population laïque. Le fait vaut la peine d'être relevé, comme une survivance de la civilisation de l'Empire romain en Occident jusqu'au jour où l'expansion de l'Islam dans la méditerranée y a provoqué la coupure définitive entre la fin de l'antiquité et le commencement du moyen âge.

Je sais bien que l'opinion généralement admise considère que les écoles de rhétorique et de grammaire qui existèrent dans la Gaule romaine, y disparurent à partir de l'invasion des barbares au V<sup>e</sup> siècle, et que l'on n'en rencontre plus trace dans le royaume franc<sup>2</sup>. Est-il naturel cependant de croire à une disparition si rapide et si complète ? Sans doute, les troubles, l'insécurité, la misère amenée par l'envahissement des Germains ont provoqué la décadence de l'enseignement. Mais la tranquillité rétablie à partir de la conquête de Clovis, a dû avoir pour conséquence de ranimer ce qui en pouvait subsister encore. Il ne faut pas oublier que toute la Gaule, surtout au sud de la Loire, avait conservé après l'invasion, ces grandes familles sénatoriales dont la culture restait toute romaine et pour lesquelles l'instruction demeurerait non seulement un luxe indispensable, mais un besoin de leur condition sociale. Nous en savons assez d'ailleurs pour ne pas douter que cette opulente aristocratie renferma, du

1. H. PIRENNE, *L'instruction des marchands au moyen âge dans Annales d'histoire économique et sociale*, t. I (1929), p. 13-28.

2. Il suffit de renvoyer pour ceci au beau livre de H. ROGER, *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin* (Paris, 1905), dont les conclusions, autant que je sache, sont généralement admises. Je note cependant que O. DENK, *Geschichte des Gallo-Fränkischen Unterrichts*, p. 230 (Mayence, 1892) admet que « man kann mit Sicherheit annehmen dass im V. und VI. Jahrhundert, die Bildung der Laien im allgemeinen eine weit bessere war als zur Zeit der Pippiniden ».

moins jusque vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, bon nombre de gens plus ou moins initiés à la connaissance, traditionnelle dans leur milieu, de la littérature antique. A un degré beaucoup moindre sans doute qu'un Sidoine Apollinaire, ils durent cependant posséder une information littéraire analogue à la sienne. C'est parmi eux qu'au VI<sup>e</sup> siècle, Venantius Fortunatus trouva ses lecteurs.

On se demande d'ailleurs pourquoi les écoles romaines qui continuèrent d'exister en Afrique sous le gouvernement des Vandales, en Italie sous celui des Ostrogoths et en Espagne sous celui des Wisigoths, auraient disparu en Gaule sous celui des Francs. Nous savons à suffisance que les rois mérovingiens s'efforcèrent de conserver tout ce qu'ils purent sauver de l'administration et de la civilisation impériales. Si grossiers et si brutaux qu'on veuille se les représenter, on ne peut cependant leur refuser un certain degré d'instruction. Du moins, savaient-ils tous écrire, et la fermeté des grandes signatures autographes qu'ils ont apposées au bas des rares diplômes originaux que nous avons conservés d'eux nous permet même de les considérer comme des gens habitués à manier la plume. Il faudra attendre le coup d'État de Pepin le Bref pour trouver sur le trône un souverain illettré au point d'être incapable de tracer les lettres de son nom. Grégoire de Tours nous apprend au surplus que les enfants des rois mérovingiens étaient soigneusement initiés à la culture des lettres<sup>1</sup>, comme l'étaient ceux des souverains gothiques d'Espagne et d'Italie. Et je veux admettre que ces derniers l'aient emporté par l'étendue de leur savoir et qu'il soit impossible de rencontrer parmi les successeurs de Clovis des rois écrivains du genre d'un Sisebut, d'un Chintila, d'un Recesvinth et d'un Wamba en Espagne. Encore doit-on reconnaître que Chilpéric I<sup>er</sup>, si grotesques qu'aient été ses prétentions de poète, de théologien et de réformateur de l'alphabet, n'en possédait pas moins un bagage littéraire assez considérable et a montré pour la poésie un amour malheureux sans doute, mais sincère<sup>2</sup>.

Quant au palais, il abondait en personnages dont l'instruction avait été poussée aussi loin qu'il était possible à cette époque. Il serait facile d'accumuler ici les exemples. Je me bornerai à

---

1. GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, l. VI, c. 24 (édit. B. Krusch, *Mon. Germ. Hist. Script.*, SS. *rer. Merov.*, t. I, p. 263) : « Hic (Gundovaldus) cum natus esset in Galleis et diligenti cura nutritus, ut regum istorum mos est... litteris eruditus Childebertho rege a matre repraesentatur ».

2. GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, l. V, c. 44 (*loc. cit.*, p. 236) ; l. VI, c. 5 (*ibid.*, p. 247), l. VI, c. 46 (*ibid.*, p. 286).



citer parmi beaucoup d'autres : Asteriolus et Secundinus, favoris de Theudebert I<sup>er</sup> et que Grégoire de Tours vante d'avoir été chacun « retoricis inbutus litteris »<sup>1</sup> ; Parthenius, *magister officiorum* et *patricius* sous le même roi et qui avait été compléter à Rome sa formation littéraire<sup>2</sup> ; Sulpicius, descendant d'une illustre famille sénatoriale « in litteris bene eruditus, retoricis in metricis vero artibus nulli secundus »<sup>3</sup>, auquel le roi Gontran, après lui avoir fait recevoir la cléricature, conféra l'évêché de Bourges ; Bonitus, lui aussi descendant d'une race sénatoriale et comme tel « grammaticorum inbutus initiis necnon Theodosii edoctus decretis... a sophistis »<sup>4</sup>, qui fut *princeps pincernarum* puis *referendarius* de Sigebert (634-656) avant de devenir préfet de Marseille et enfin évêque de Clermont ; Didier de Cahors, également de race sénatoriale, instruit dans la « Gallicana eloquentia » et les « Leges Romanae », revêtu à la Cour de Clotaire II (613-630) des fonctions de trésorier royal et que Dagobert I<sup>er</sup> éleva plus tard au siège épiscopal de Cahors<sup>5</sup>.

Les femmes de l'aristocratie se distinguaient aussi par leur instruction. Le cas d'Hermenfreda, dont la biographie de saint Didier de Cahors nous a conservé le texte des lettres qu'elle écrivait à son fils<sup>6</sup>, a été certainement celui de bien d'autres matrones appartenant comme elle à la classe sénatoriale. Grâce à ces lettres et à quelques autres, telles que celles de Didier de Cahors lui-même, du maire du palais Gogo, du patrice Dinamius, etc. on peut se faire une idée des résultats de l'enseignement qu'avaient reçu leurs auteurs. Leur latin, bien plus correct que celui de Grégoire de Tours, atteste qu'il ne faut pas généraliser à toute la culture du temps la rusticité linguistique de ce dernier et qu'il a raison de s'en excuser auprès de ses lecteurs, dont un grand nombre sans doute en était choqué. Et qu'on ne tire pas argument non plus pour défendre le thème convenu de la bar-

1. GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, I, III, c. 33 (*loc. cit.*, p. 136).

2. L. M. HARTMANN, *Geschichte Italiens im Mittelalter*, t. I, p. 190-191. Cf. GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, I, III, c. 36 (*loc. cit.*, p. 138).

3. GRÉGOIRE DE TOURS, *ibid.*, I, VI, c. 39 (*loc. cit.*, p. 278).

4. *Vita Boniti episcopi*, p. 119 (*Mon. Germ. Hist. Script.*, SS. rer. Merov., t. VI).

5. *La vie de saint Didier, évêque de Cahors*, édit. R. Poupardin, p. 2 (Paris, 1900). — On pourrait augmenter cette liste. Je me borne à y ajouter le Dinamius, patricius de Marseille, à qui Venantius Fortunatus a dédié des vers, qui était poète lui-même et qui a écrit les vies de saint Marius et de saint Maximien. Cf. F. KIENER, *Verfassungsgeschichte der Provence*, p. 260 (Leipzig, 1900). Asclpiadus qui en 596 a souscrit la *Childeberti decretio* est un lettré auquel Grégoire le Grand a adressé plusieurs lettres, etc.

6. *Vie de saint Didier*, éd. Poupardin, p. 10-12.

barie littéraire de l'époque, du petit nombre des lettres qui sont venues jusqu'à nous. Il serait plus naturel de s'étonner que nous en possédions encore quelques-unes, pour peu que l'on s'avise qu'elles ont été écrites sur une matière aussi périssable dans nos climats que le papyrus.

Le maintien d'un certain degré de culture littéraire parmi les laïques dans la Gaule mérovingienne ne s'explique pas seulement par la fidélité des familles sénatoriales à la tradition romaine, elle a encore pour cause le fonctionnement même de l'État. L'organisation administrative de l'Empire, que les rois francs s'efforcèrent de conserver, exigeait impérieusement la collaboration d'un personnel d'agents instruits. Comment eut-il été possible sans cela de dresser et de tenir à jour les registres de l'impôt, de procéder aux opérations du cadastre, d'expédier les actes de toutes sortes émanés du tribunal royal et de la chancellerie du palais ? Incontestablement ces opérations supposent l'existence de nombreux commis (*notarii*) rompus à la pratique de l'écriture, et celle de fonctionnaires supérieurs plus ou moins initiés à la connaissance des principes de l'administration et du droit romains<sup>1</sup>. Les textes cités plus haut nous attestent en effet que l'enseignement reçu par les hauts personnages dont il y est question ne se bornait pas à la grammaire et à la rhétorique, mais qu'il comprenait aussi l'explication du code théodosien<sup>2</sup>. Sans doute, ces textes ne sont pas très nombreux, mais la vraisemblance nous oblige à admettre qu'en règle générale les rois disposèrent toujours, avant la brusque décadence de leur pouvoir à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, d'un certain nombre d'auxiliaires instruits, sans lesquels il leur eût été impossible de gouverner. On peut d'ailleurs fournir la preuve indirecte qu'il en fut bien ainsi. Elle résulte de la fréquence avec laquelle les rois récompensaient les services de leurs « référendaires », c'est-à-dire des chefs de leur chancellerie, en leur conférant la dignité d'évêques<sup>3</sup>. Or, tous ces référendaires sans exception étaient des laïques, et force est bien d'admettre qu'ils possédaient néanmoins les connaissances les plus indispensables à l'exercice de leurs nouvelles fonctions.

1. H. PIRENNE, *Le trésor des rois mérovingiens*, dans *Festschrift til Halvdan Koht*, p. 71 et suiv. (Oslo, 1933).

2. Voir les textes cités, p. 168.

3. Plusieurs exemples dans H. BRESSLAU, *Handbuch der Urkundenlehre*, t. I, 2<sup>e</sup> édit., p. 360, 364. Il faut supposer qu'il en était de même d'autres hauts dignitaires dont la faveur du roi faisait des évêques. Voir par exemple dans GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, l. VI, c. 9 (*loc. cit.*, p. 255) la nomination du maire du Palais Batechisilus à l'évêché du Mans, après qu'il se fut fait donner la tonsure.

Ce caractère laïque de l'État mérovingien, qui l'oppose d'une manière si frappante à l'État appuyé sur l'Église transmis au moyen âge par les Carolingiens, est peut-être le trait par lequel s'affirme le plus clairement la persistance en lui de cette tradition impériale qui apparaît plus frappante encore dans les royaumes fondés par les rois des Vandales, des Ostrogoths et des Wisigoths. Si grand que soit le respect que les souverains germaniques témoignent à l'Église, ils ne songent pas à l'associer à leur pouvoir. Pas un seul de ces évêques avec lesquels ils entretiennent pourtant des relations constantes, n'a été chargé sous leur gouvernement d'une fonction publique. Le personnel administratif demeure sous eux exclusivement laïque<sup>1</sup>. Et s'il en est ainsi, c'est que la société laïque leur fournit encore, comme sous l'empire romain, assez de gens instruits pour qu'ils ne soient pas forcés, comme le seront les Carolingiens, de conférer à des clercs tous les postes exigeant de leurs titulaires un minimum de formation savante.

L'organisation de l'État suppose donc et exige en même temps une société dans laquelle le monopole de l'instruction et de l'enseignement, au lieu de n'appartenir qu'à l'Église, déborde largement en dehors d'elle. Et constatons tout de suite que la situation juridique et la situation économique de l'époque entraînent une conséquence identique. L'immense majorité de la population soumise aux conquérants germaniques, en effet, que ce soit en Afrique, en Italie, en Espagne ou en Gaule, continue à vivre après la conquête sous le droit qui la régissait avant elle, c'est-à-dire sous le droit romain. Or dans ce droit, le recours à l'écriture est de pratique courante. La procédure, les jugements, les contrats de tout genre, les testaments, l'enregistrement des actes nécessitent l'intervention de quantité de scribes capables non seulement de copier, mais de dresser les innombrables pièces que la vie juridique fait mettre au jour. Sans doute la fragilité du papyrus sur lequel elles étaient tracées, n'en a laissé subsister que d'infimes débris. Les recueils de for-

---

1. E. LESNE, *La propriété ecclésiastique en France aux époques romaine et mérovingienne*, t. I, p. 276 : « Jamais aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, un évêque n'a exercé un emploi public ». Cf. M. BLOCH, *Les rois thaumaturges*, p. 62. — E. LOENING, *Geschichte des Deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 262 (1878) a déjà nettement reconnu le caractère laïque de l'État mérovingien. Il s'en étonne parce qu'il croit, conformément à la tradition, qu'il n'y a eu des laïques lettrés qu'à partir de l'époque carolingienne, c'est-à-dire précisément à partir de l'époque où l'administration est confiée à un personnel ecclésiastique. Il ne se serait pas tourmenté de cette fallacieuse contradiction s'il avait reconnu, qu'à part d'infimes exceptions, l'instruction depuis le IX<sup>e</sup> siècle s'est renfermée dans l'Église.

mules venus jusqu'à nous, attestent néanmoins leur multitude passée et partant le grand nombre de ceux qui furent employés à leur mise en forme.

De son côté, l'activité économique n'imposait pas moins impérieusement la pratique de l'écriture. Elle était indispensable aux nombreux marchands dont la navigation méditerranéenne, demeurée aussi vivante qu'elle l'avait été aux derniers temps de l'Empire, entretenait le mouvement d'affaires avec l'Italie, l'Espagne, l'Afrique et surtout les régions byzantines<sup>1</sup>. Ceux qui ne savaient pas écrire eux-mêmes possédaient des commis salariés, des *mercenarii litterati*, chargés de leur correspondance et de la tenue de leurs livres et de leurs comptes<sup>2</sup>. Des papyrus qu'ils ont couverts de leurs écritures nous n'avons naturellement rien conservé, et la nature de nos sources ne nous donne sur eux que de bien maigres renseignements. Mais il suffit qu'il y ait eu à l'époque mérovingienne une classe de marchands professionnels vivant du commerce à longue distance, pour que nous soyons en droit d'en inférer l'existence du personnel laïque et instruit sans lequel cette classe n'eût pu se maintenir.

L'usage très répandu de l'écriture durant la période mérovingienne est encore corroboré par ce que nous savons des quantités de papyrus que le commerce importait d'Égypte vers les ports de la mer tyrrhénienne. On pouvait s'en procurer partout, jusque dans l'extrême nord de la Gaule, et comme il ne servait guère qu'à la consommation des scribes, on peut conclure sans crainte, de son abondance au grand nombre de ceux-ci<sup>3</sup>.

On sait d'autre part, que la cursive romaine, sous une forme plus ou moins altérée, n'a pas cessé de rester en usage jusqu'à l'époque carolingienne dans tous les États nés sur le sol de l'Empire. Or, l'emploi de la cursive est le signe certain d'une civilisation dans laquelle il est nécessaire d'écrire vite parce que l'on écrit beaucoup ou, en d'autres termes, parce que l'écriture est une nécessité journalière de la vie sociale. Il est significatif que sa disparition au IX<sup>e</sup> siècle devant la minuscule caroline, c'est-à-dire devant une calligraphie beaucoup plus

1. H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. I; *Un contraste économique, Mérovingiens et Carolingiens*, *ibid.*, t. II, et *Les villes du moyen âge*, p. 11 et suiv. Cf. encore, du même, dans le t. VIII (1933) de *l'Histoire générale* publiée sous la direction de G. Glotz, l'exposé du mouvement économique et social.

2. Sermons de Césaire d'Arles. MIGNE, *Patrologia latina*, t. XXXIX, col. 2325. Cf. R. BUCHNER, *Die Provence in merowingischer Zeit*, p. 54 (Stuttgart, 1933).

3. H. PIRENNE, *Le commerce du papyrus dans la Gaule mérovingienne*, dans *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1928, p. 178 et suiv.



lente à tracer, coïncide précisément avec le moment où l'art d'écrire n'est plus pratiqué que par le clergé, seule classe à laquelle il demeure indispensable.

Il résulte de tout ceci qu'à envisager les choses sans parti pris, on ne peut mettre en doute la survivance parmi les laïques durant les siècles qui suivirent la chute de l'Empire en Occident, d'une instruction beaucoup plus répandue qu'on ne l'admet généralement. Pour s'être considérablement amoindrie, la culture littéraire était loin d'avoir disparu au sein de l'aristocratie et parmi les hauts fonctionnaires de l'État. Sous eux, quantité de notaires employés par l'administration royale, par le service de la justice et de l'enregistrement, par les marchands ou par les particuliers, soit à tenir leurs livres, soit à expédier leur correspondance, avaient du moins appris à écrire et à rédiger<sup>1</sup>. Et en dehors de ces notaires, il existait sans doute beaucoup d'individus pourvus de connaissances analogues. Ce serait naturellement une tentative aussi vaine que ridicule que d'essayer de supputer leur importance numérique à l'égard des illettrés qui incontestablement l'emportaient de beaucoup comme ils l'ont emporté à toutes les époques et dans tous les pays avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui importe ici, c'est de reconnaître qu'au milieu de la masse des « analphabètes » une minorité persistait de gens doués d'une certaine instruction, minorité par laquelle la civilisation de l'époque s'apparente autant à celle de l'antiquité qu'elle diffère de celle du moyen âge.

Un tel état de choses suppose nécessairement l'existence d'écoles ouvertes à tous. Il serait inexplicable s'il fallait admettre que l'enseignement se fût réfugié au sein de l'Église. Les besoins, en effet, auxquels il devait pourvoir, étaient des besoins résultant du caractère laïque de l'organisation sociale. Ce que lui demandaient les enfants qui ne se destinaient pas à la vie religieuse, c'était tout simplement le minimum des connaissances indispensables pour faire carrière dans le siècle. Les grandes familles chez lesquelles se perpétuait la tradition de la culture impériale exigeaient certainement beaucoup plus. On peut supposer que nombre d'entre elles ont eu recours pour l'éducation de leurs enfants à des maîtres particuliers. Mais il semble bien que l'enseignement ait néanmoins continué à être dispensé par des

---

1. Outre l'écriture courante, la sténographie devait être enseignée. GRÉGOIRE DE TOURS, *De virtutibus* s. *Martini*, l. IV, c. 10 (*loc. cit.*, p. 652) parle de Bodilo « unus de notariis nostris » qui, étant tombé malade « nec scribere juxta consuetudinem nec excipere et ea quae dictabantur, vix poterat recensere ».

écoles de grammaire et de rhétorique, pâles survivants sans doute, mais survivants authentiques des écoles de l'Empire. Cela ne ressort-il pas du passage bien connu de Grégoire de Tours, où il oppose son ignorance à la science de ceux qui ont appris suivant le programme de Martianus Capella, les sept arts libéraux, grammaire, dialectique, rhétorique, géométrie, astrologie, arithmétique et musique<sup>1</sup>. Les textes nous renseignent d'ailleurs sur l'existence de nombreuses écoles par lesquelles se transmettait la culture littéraire. Tous les parents qui destinaient leurs fils au *servitium publicum*, c'est-à-dire à un emploi soit au palais royal, soit plus modestement dans l'administration, les y envoyaient. Bonitus, par exemple, le futur évêque de Clermont, après avoir tout d'abord été élevé par un prêtre chez ses parents, qui appartenaient à une famille sénatoriale, fut ensuite confié par eux à des *sophisti*, c'est-à-dire évidemment à des maîtres laïques chez lesquels il apprit la grammaire et le code théodosien, avant d'être envoyé à la cour du roi Sigebert<sup>2</sup>. De même Didier, le futur évêque de Vienne († 608), lorsqu'il eut atteint l'âge où « fas est doceri » fut mis à l'étude de la grammaire, ce qui veut dire incontestablement qu'il fut envoyé à une école de grammaire<sup>3</sup>. Les parents de saint Hermeland († 720) le retirèrent de l'école quand il leur parut qu'il était suffisamment instruit pour pouvoir être admis à la cour du roi<sup>4</sup>. A Marseille existait une école dont les études comprenaient au moins les œuvres de Virgile, le code de Théodose et le calcul, et que fréquentaient les enfants destinés à l'*obsequium domini*, autrement dit au service royal<sup>5</sup>. A cet égard, une anecdote rapportée par Grégoire de

1. GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, l. X, c. 31 (*loc. cit.*, p. 449). Le haut clergé, presque tout entier d'origine sénatoriale, conserva longtemps le goût des lettres antiques et du bon latin. Voyez dans A. COVILLE, *Recherches sur l'histoire de Lyon du V<sup>e</sup> siècle au IX<sup>e</sup> siècle*, p. 309 la controverse entre l'évêque Viventiole et saint Avit à propos d'un barbarisme. En 601, Grégoire le Grand (Reg. XI, 34) blâme Didier, évêque de Vienne, de s'occuper des lettres payennes « quia in uno se ore cum Jovis laudibus Christi laudes non capiunt ».

2. Voyez plus haut, p. 168.

3. *Vita S. Desiderii episcopi Viennensis*, p. 630 (*Mon. Germ. Hist. Script., SS. rer. Merov.*, t. III). Add. l'anecdote de GRÉGOIRE DE TOURS, *Vitae patrum*, c. 20 (*loc. cit.*, p. 741) sur saint Leobardus « qui tempore debito cum reliquis pueris ad scolam missus... nesciens se clericum esse futurum, jam ad dominicum parabatur... ministerium ». On ne peut indiquer plus nettement qu'il s'agit d'une école laïque fréquentée par les enfants que leurs parents destinaient à l'administration. Ces écoles n'avaient rien d'aristocratique. Le père de Leobardus, comme celui de Patrocle (cf. p. 174) était un simple « ingenuus ».

4. *Vita S. Hermelandi*, p. 383 (MABILLON, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, t. III, 1, p. 383).

5. GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.* l. IV, c. 46 (*loc. cit.*, p. 180).

Tours est particulièrement instructive. Il raconte que le père de saint Patrocle avait deux fils, dont l'un était chargé du soin de ses troupeaux tandis que l'autre fréquentait l'école. Lorsque, au milieu du jour, les deux enfants regagnaient la maison paternelle pour y prendre leur repas, le second ne manquait jamais de railler les occupations rustiques et l'ignorance de son frère. A la fin, celui-ci exaspéré abandonna un beau matin ses bêtes en plein champ, et se mit lui aussi à fréquenter l'école, où il fit de tels progrès que bientôt il fut remarqué par un des favoris du roi qui se chargea de son avenir<sup>1</sup>. Ce texte éclaire nettement ce que l'on pourrait appeler l'organisation scolaire des temps mérovingiens. On y voit fonctionner une école publique, ouverte à tous et considérée comme la préparation nécessaire à qui ambitionne de suivre ce que l'on appellerait de nos jours une carrière libérale. Je dis qu'elle était ouverte à tous, car Grégoire nous apprend que le père de Patrocle était un simple homme libre. Quant à son caractère laïque, l'amusant détail des enfants rentrant à la maison à l'heure du repas, achève de le prouver jusqu'à l'évidence.

Il va de soi que le programme de ces écoles devait présenter la plus grande variété. Rares étaient sans doute celles d'entre elles où les sept arts libéraux étaient enseignés. L'école de Marseille dont il a été question plus haut semble s'être bornée à la grammaire, au calcul et au droit romain. Et l'on peut inférer de là qu'elle se préoccupait d'allier aux notions littéraires les connaissances pratiques requises par les jeunes gens qui se destinaient au commerce ou à l'administration. Ne savons-nous pas que Marculf a composé son recueil de formules à l'intention de ces derniers<sup>2</sup> ? Nous pouvons donc considérer ce texte célèbre comme une sorte de livre scolaire. Il nous renseigne à la fois sur les tendances pratiques de l'enseignement et sur la qualité du latin que l'on y apprenait. C'était ce latin abâtardi qui constituait la langue usuelle et partant la langue administrative de l'époque. Mais on l'a déjà dit, certaines écoles plus spécialement destinées sans doute à l'aristocratie, conservaient la tradition du latin littéraire. Grâce à elles beaucoup de gens restaient

1. GRÉGOIRE DE TOURS, *Liber vitae Patrum*, c. 9 (*loc. cit.*, p. 702-703).

2. *Formulae*, édit. Zeumer, p. 37<sup>6</sup>. Marculf nous apprend qu'il est moine. Mais il est presque impossible qu'un moine ait été attaché à une école destinée à la formation des jeunes gens qui se destinaient à l'administration. Il est sans doute entré en religion, comme beaucoup de référendaires royaux (Voyez BRESSLAU, *loc. cit.*), à la fin de sa vie. Cf. H. SPROEMBERG, *Marculf und die Fränkische Reichskanzlei*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Deutsche Geschichtskunde*, t. XLVII (1927), p. 110 n.

capables d'écrire correctement et de composer des vers passables. La littérature de l'Afrique, de l'Italie et de l'Espagne de la fin du Ve au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle nous en fournit la preuve irrécusable. En Gaule même, on peut constater par les inscriptions et les lettres de l'époque mérovingienne que, pour y avoir été beaucoup moins répandue, la culture littéraire n'avait pas complètement disparu. Mais cette culture n'était plus que l'apanage d'une petite élite et le latin qu'elle était encore capable d'écrire et de parler n'était plus en usage au sein des masses. Sans doute, le latin restait la langue nationale, mais il s'était barbarisé et l'on acceptait cette barbarie. Qui voulait être compris du peuple devait parler comme lui. « Philosophantem rhetorem intelligunt pauci, dit Grégoire de Tours, loquentem rusticum, multi<sup>1</sup>. » Voilà pourquoi, désirant être lu par tous, il n'a fait, de parti pris, aucun effort pour améliorer son style, pourquoi, s'adressant à tous, l'administration a employé de son côté la langue de tous, et pourquoi enfin, toutes les écoles auxquelles leurs élèves demandaient de les préparer aux carrières laïques, n'ont pas hésité à l'employer<sup>2</sup>.

On voudrait savoir ce que valaient les maîtres de ces écoles et d'où ils venaient. Nous en sommes réduits à cet égard à une ignorance presque complète. Il ne devait pas manquer parmi eux d'aventuriers peu recommandables comme ce clerc « *luxuriosus nimis amatorque mulierum et gulae ac fornicationis omnique immunditiae valde deditus* » qui, ayant surpris la bonne foi de l'évêque de Lisieux en se faisant passer pour un *litterarum doctorem*, se fit recommander par lui à tous les habitants de la ville soucieux de rendre leurs enfants *perfectos in litteris*<sup>3</sup>. Cette anecdote, dont le héros finit misérablement, nous montre en outre la considération dont étaient entourés les professeurs. Le soi-disant « docteur » en effet, reçut bientôt de l'évêque une dotation en terres et en vignes, tandis que de leur côté, les parents de ses élèves se faisaient honneur de l'inviter à leur table.

On peut conclure de notre texte l'intérêt que l'autorité épiscopale témoignait pour l'enseignement des laïques, car c'est bien

1. *Hist. Franc.*, I. I, praefatio (*loc. cit.*, p. 31).

2. Marculf, qui a conscience de sa barbarie littéraire et qui dit que les « *eloquentissimi rhetores* » dédaigneront de le lire, se justifie en constatant qu'il écrit « *aperte et simpliciter... ad exercenda initia pueorum* ». *Formulae*, p. 37. Évidemment le latin classique n'était plus enseigné que par quelques grammairiens ; la grande majorité des écoles se servait « simplement » du latin mérovingien, c'est-à-dire de la langue vivante.

3. GRÉGOIRE DE TOURS, *ibid.*, I. VI, c. 36 (*loc. cit.*, p. 276).



certainement d'une école laïque qu'il est question ici. Mais on ne voit pas en revanche que l'évêque exerce aucune autorité sur le maître. La donation qu'il lui fait est un simple acte de bienveillance personnelle. En réalité, il semble bien que tout le monde avait le droit d'ouvrir une école sans qu'il fût besoin d'autorisation d'aucun genre.

Quant à la formation des maîtres, ce que nous savons est bien peu de choses. La plupart d'entre eux étaient probablement des clercs qui, les uns pour gagner leur vie, d'autres par piété, se consacraient à l'enseignement de la jeunesse. Car les écoles destinées aux laïques faisaient naturellement sa place très large à la religion. Selon toute vraisemblance, on y apprenait à lire dans le psautier avant de passer à l'étude de la grammaire et de la rhétorique, au calcul, aux notions de droit et aux exercices de rédaction d'actes juridiques et administratifs qui, avec plus ou moins d'abondance, figuraient à leur programme<sup>1</sup>.

La grande crise provoquée par l'expansion de l'Islam dans le bassin de la Méditerranée devait mettre fin à cet enseignement laïque dont on vient brièvement de montrer qu'il avait survécu à la chute de l'Empire. En fermant la mer tyrrhénienne, la conquête musulmane rendit impossible la continuation du commerce maritime et par contre-coup celle du commerce intérieur. Les villes dont ils avaient entretenu l'activité se ruinèrent et se dépeuplèrent. Privés de la meilleure partie de leurs ressources, les rois furent incapables de conserver leur pouvoir et devinrent de simples instruments de l'aristocratie en attendant d'être dépossédés. Avec le coup d'État de Pepin le Bref s'ouvre une période dans laquelle, le commerce ayant disparu, l'ordre social ne repose plus que sur la richesse foncière toute entière con-

---

1. GRÉGOIRE DE TOURS, *Vitae Patrum*, c. 20 (*loc. cit.*, p. 741) parlant de l'école que saint Leobardus fréquenta dans son enfance pour se préparer à entrer dans l'administration et ne songeant pas le moins du monde à la carrière religieuse, dit que « quæpiam de psalmis memoriae commendavit ». Il ne faut naturellement pas supposer que tous les enfants ne fréquentaient l'école que pour faire carrière dans le siècle. Beaucoup d'entre eux ont dû entrer dans le clergé. Les maîtres, qui pour la plupart semblent avoir été des clercs, devaient les y pousser. A Carignan, l'école où saint Géry reçut sa première instruction paraît avoir dépendu du prêtre du lieu (*Vita S. Gaugerici*, dans *Mon. Germ. Hist. Script.*, SS. *rev. Merov.*, t. III, p. 652). Et il est évident que l'atmosphère de l'école ouverte par saint Patrocle à Nérès et où « pueros coepit erudire in studiis litterarum » (GRÉGOIRE DE TOURS, *Vitae Patrum*, c. 9, *loc. cit.*, p. 703) devait être essentiellement religieuse. La caractéristique de ces écoles et qui les distingue nettement de celles de l'époque carolingienne et des siècles postérieures, est d'être ouvertes à tout le monde et d'exister *en dehors* de l'Église. Il est certain d'ailleurs que l'Église possédait, dès l'époque mérovingienne, ses propres écoles destinées à la formation des clercs ; je n'avais pas à m'en occuper dans ce petit article.

centrée aux mains du roi, de l'Église et de l'aristocratie. La civilisation sera désormais pour de longs siècles purement agricole. Et, dès lors qu'il n'y a plus ni classe marchande, ni vie urbaine, ni finances publiques, la nécessité sociale de l'instruction cesse de se faire sentir. Les écoles n'ont pas survécu aux besoins qu'elles étaient chargées de satisfaire. Le savoir lire et écrire n'étant plus indispensable aux laïques ils s'en sont désintéressés. Ainsi, dans le même temps où elle est devenue purement agricole, la société est devenue complètement illettrée. De langue vivante qu'il était resté jusque là, le latin, se transformant en langue vulgaire dans le peuple n'a plus été que la langue de l'Église. Mais l'Église, qui devient dès lors la seule force intellectuelle de l'avenir, en fait dès le IX<sup>e</sup> siècle le puissant instrument de culture et de science par lequel elle a sauvé la civilisation occidentale dans la même mesure où elle l'a soumise à son influence.

H. PIRENNE.

## LE SYMBOLE DE S. CÉSAIRE D'ARLES.

Durant de longues années, au cours de mes travaux préparatoires à l'édition de saint Césaire d'Arles, j'ai cru qu'il faudrait renoncer à déterminer d'une façon sûre quelle a été la teneur du symbole des Apôtres dont le saint évêque a fait habituellement usage, au cours de son long épiscopat. Paul Lejay a bien essayé de le reconstituer, dans son important Mémoire, *Le rôle théologique de Césaire d'Arles* (Paris 1906), p. 41 suiv.; mais aucun des documents qui sont à la base de cette reconstitution ne s'accorde avec les autres. Comme Lejay lui-même (p. 51) en fait l'aveu, « il est risqué de vouloir en dégager une formule unique, une » formule définitive et délimitée. Césaire parle la langue des » symboles, plutôt qu'il ne transcrit des symboles. Nous n'avons » aucun moyen de séparer et de distinguer ce que sa mémoire » et le travail de sa réflexion unissaient et fondaient en un précis » nouveau. Tout ce que l'on peut tenter en ce sens, c'est de » démêler les traces d'un symbole bien connu, le symbole apostolique, sans exclure ni les additions personnelles de l'évêque, » ni les emprunts faits à d'autres formules. »

Ce scepticisme cependant ne me paraît plus entièrement fondé : une église aussi importante que l'était celle d'Arles n'a pas dû attendre jusqu'au sixième siècle pour adopter une formule officielle du symbole baptismal. Cette formule était déjà sans doute à peu près fixée vers 429-449, à l'époque où saint Hilaire, le plus illustre des prédécesseurs de Césaire, écrivit la *Symboli expositio ambienda* dont fait mention son biographe<sup>1</sup>. Mais le moyen de l'identifier, et d'en discerner les traits caractéristiques? Il me semble pourtant qu'il y en a un, et voici comment j'ai été amené, il y a quelques années déjà, à constater son existence.

Parmi les formules relatives au Symbole que nous ont trans-

---

1. *Vita s. Hilarii Arelat.* c. 11 : Migne 50, 1252 B. Il m'est venu plus d'une fois à la pensée que l'*Expositio* d'Hilaire pouvait avoir été mise à profit dans les deux sermons *De symbolo* de la fameuse collection gallicane du Pseudo-Eusèbe d'Émèse (*Maxima Biblioth. vet. patr. Lugdun.* 1677, t. VI, p. 628-632) : j'ai constaté depuis que la même hypothèse avait été suggérée par un des critiques contemporains le mieux au courant de ce domaine de la littérature chrétienne, Wilh. Bergmann, *Studien zu einer kritischen Sichtung der südgallischen Predigt-literatur*, Leipzig, 1898, t. I, p. 84

mises les documents encore existants de la liturgie gallicane, il en est une dont personne n'a réussi jusqu'ici à expliquer la tournure étrange et unique dans son genre : c'est la première des deux que contient le soi-disant *Missale Gallicanum vetus*, et qui commence par les mots SERMO ET SACRAMENTUM<sup>1</sup>. En voici le texte exact, d'après la photographie exécutée<sup>2</sup>, grâce à la bienveillance du Pro-préfet de la Vaticane, Monseigneur Eugène Tisserant, des foll. 20<sup>v</sup>-26<sup>v</sup> du manuscrit Palat. lat. 493 :

# INCIPIT EXPOSITIO VEL TRADITIO SYMBOLI.

- Sermo et sacramentum totius symboli, fratres dilectissimi, fides est christiani hominis et vita : fides in praesenti, vita in futuro : fides in via, vita in patria : fides in spe, vita in re : fides in proelio, vita in regno : fides in opere, vita in retributione. Ac sic qui fidem cum operibus
- 5 habuerit in hoc saeculo, vitam aeternam recipiet in futuro : et ideo statim in principio symboli habet CREDO IN DEUM, et postea in conclusionem symboli VITAM AETERNAM. Sic ergo est symbolum, dilectissimi, quasi pulcherrimum aedificium bene coeptum : cuius et firmissimum est fundamentum, et immortale fastigium ; cum in principio habeat
- 10 deum, et in fine vitam aeternam. Deus est fundamentum, et vita aeterna fastigium. Fides, fratres carissimi, vitae ostium, viae principium, salutis est fundamentum. Qui divina mysteria intellegendo se magis capere aestimat quam credendo, sic facit, quomodo si aliquis relictæ via petat devium, vel sine fundamento construât aedificium,
- 15 vel per obiectum parietem requirat ingressum. Adhibendum est itaque credulitatis salubre compendium, ubi inbecilla mens capere non potest caeleste secretum. Totum ergo credulitatis pectoris sinum ad vitalis carminis expandamus oraculum. Quod ita incipit :
- CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM, CREATOREM CAELI ET TERRAE.
- 20 CREDO ET IN IESUM CHRISTUM, FILIUM EIUS UNIGENITUM SEMPITERNUM. QUI CONCEPTUS EST DE SPIRITU SANCTO, NATUS EST DE MARIA VIRGINE. PASSUS EST SUB PONTIO PILATO, CRUCIFIXUS, MORTUUS ET SEPULTUS. DESCENDIT AD INFERNUM.
- TERTIA DIE RESURREXIT A MORTUIS : ASCENDIT AD CAELOS.
- 25 SEDIT AD DEXTERAM DEI PATRIS OMNIPOTENTIS.
- INDE VENTURUS IUDICARE VIVOS ET MORTUOS.

1. Publié d'abord par le b. cardinal Tommasi en 1680 ; puis par Mabillon, *De liturg. gallic.* Paris, 1685, p. 339-342 ; par Muratori, *Liturg. rom. vet.*, Venetiis, 1748, t. II, col. 710-713, etc. Dans les variantes j'indique la 2<sup>e</sup> édition par *Ma*, la 3<sup>e</sup> par *Mu*.

2. Il m'a été nécessaire de recourir à ce moyen, en raison des divergences inexplicables que présentent entre elles les différentes éditions de ce texte, faites pourtant sur un manuscrit unique.

5 recipiat <i>ms</i>	10 in finem	13 capire	14 divium	sine
fundamentum	16 capire	17 credulitatis]	<i>pro</i> creduli?	19 in
deo	19 patrem]	<i>hic om. Mu</i>	23 descendit <i>ms</i>	



CREDO IN SANCTUM SPIRITUM : SANCTAM ECCLESIAM CATHOLICAM :  
SANCTORUM COMMUNIONEM : REMISSIONEM PECCATORUM :  
CARNIS RESURRECTIONEM :

30 VITAM AETERNAM. AMEN.

Symbolum, fratres carissimi, non in tabulis scribitur, sed in corde susceptum memoriter retinetur : et ideo iuvat iterare, quod numquam convenit oblivisci.

CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM.

35 Sicut optime novit caritas vestra, carissimi, fides omnium christianorum in Trinitate consistit : et ideo etiam tertium vobis textum symboli repetimus, ut ipse numerus repetitionis in signo conveniat Trinitatis.

CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM.

40 Symbolum, fratres carissimi, quod audistis, totum vos in auris auditum convertite : ut semen verbi paratos sulcos inveniatis, quibus salubriter insidens, et radices fortiter figere, et tempore retributionis uberes iustitiae fructus possit afferre. Sic ergo habet exordium symboli :

CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM. Deum cum audis, substantiam intellege, sine initio, sine fine. Patrem cum audis, Filii intellege Patrem. Hoc ergo ipso nomine, quod deus Pater appellatur, cum Patre pariter subsistere etiam Filius demonstratur. Quomodo sane deus Pater genuerit Filium, nolo discutias. Credendus est ergo deus esse Pater unici Filii sui domini nostri, non discutiendus : neque enim fas est servo de natalibus domini disputare. Contestatus est Pater de caelis dicens : HIC EST FILIUS MEUS DILECTUS, IN QUO MIHI BENE CONPLACUIT : IPSUM AUDITE. Pater ipsum esse dicit Filium suum, et ipsum audire iubet : quis est, qui neget esse verum, quod Veritas dicit ?

Sequitur : CREDO ET IN IESUM CHRISTUM FILIUM EIUS UNIGENITUM  
55 SEMPITERNUM. Iesus hebraice vocabuli nomen est, quod apud nos salvator dicitur. Christus a chrismate, id est, ab unctione appellatur. UNIGENITUM, inquit : unicus est namque Patri Christus, ut splendor igni, ut forti virtus, ut sapientia sapienti. CONCEPTUS, inquit, DE SPIRITU SANCTO. Spiritus ergo sanctus refertur dominicae carnis et templi creator. Incipe iam hinc intellegere etiam sancti Spiritus maiestatem.  
60 Sic enim ait evangelium : SPIRITUS SANCTUS SUPERVENIET IN TE, ET VIRTUS ALTISSIMI OBUMBRABIT TIBI. Videte ergo cooperantem sibi invicem Trinitatem. Spiritus sanctus venire dicitur super virginem. ET VIRTUS ALTISSIMI <OBUMBRABIT TIBI. Quae est virtus altissimi>  
65 nisi ipse Christus, qui est DEI VIRTUS ET DEI SAPIENTIA ?

Iam, si iubetis, haec, quae dicta sunt, caritati vestrae sufficiant : et die crastina secundum sanctam consuetudinem vestram per ministerium fratrum nostrorum ea, quae restant, maturius audietis. Quod ipse.

---

27 sancta ecclesia      31 corde] *Ma* ; cordis *ms Mu*      32 retenetur  
*ms* iubat      40 totum] *Ma Mu* ; totus *ms*      41 solcos      46 quod]  
*Ma* ; quo *Mu* ; quo\*\*d *ms*      53 negit *ms*      55 hebraice] *Mu* ; ebreice *ms* ;  
hebraici *Ma*      57 inquit] *ms* ; inquit *edit*      58 inquit *edit*      62 vidite  
*ms*      60 *uncinis inclusa haud male supplevit Ma*      66 iam] *semet ms* ; iam  
iam *edit*      64 ipse] *scripsi, uti plerumque Caesarius, scil.* Quod ipse praestare  
dignetur, qui vivit *etc* ; ipsi *ms edit*



- N**ATUS, inquit, DE MARIA VIRGINE, CONCEPTUS EST DE  
 70 SPIRITU SANCTO, PASSUS SUB PONTIO PILATO. Requiramus, dilectissimi,  
 cur symboli conditores necessarium iudicarunt, ut ipsius etiam Pilati  
 nomen insererent. Ideo utique, quia antichristi multi futuri erant :  
 ut nulla heresis Christum alium esse diceret, cum unum utique esse  
 constaret, quem sub Pilato passum symbolum tradidisset.
- 75 CRUCIFIXUS, MORTUUS ET SEPULTUS, TERTIA DIE RESURREXIT. De  
 manifesta et re probata a multis domini resurrectione licet eviden-  
 tissime evangelia testata sint, tamen etiam apostolus praedicavit  
 dicens, RESURREXISSE ab inferis salvatorem DIE TERTIA. Si ea die  
 qua mortuus est, vel nocte quae secuta est, statim resurrexisset, vix  
 80 eum aliqui crederent vere fuisse defunctum. Vides, quia confirmatio  
 mortis est dilatio resurrectionis ; et e contrario mortis veritas rationis  
 auctoritas est. Nisi enim quemquam prius ostenderis inclinatum, non  
 convincis erectum ; et e contra facile probabis in somno fuisse resolutum,  
 cum docueris suscitatum .ET QUIA VISUS EST CEFÆ, ET POST HAEC  
 85 ILLIS UNDECIM ; DEINDE VISUS EST PLUS QUAM QUINGENTIS FRATRIBUS  
 SIMUL. O miram domini et inestimabilem pietatem ! Parum ad con-  
 firmandum ecclesiae fidem existimavit, quod eum post resurrectionem  
 omnes apostoli viderant, nisi videndum se etiam turbis adstantibus  
 praeberet.
- 90 Sequitur autem in symbolo : ASCENDIT AD CAELOS, SEDIT AD DEXTE-  
 RAM DEI PATRIS OMNIPOTENTIS. Non corporaliter hic dei dextera osten-  
 ditur, dilectissimi, quia divina maiestas non secundum humanam  
 speciem designatur sedere. Ideo ad dexteram Patris Filius dicitur,  
 quia in eo nulla sinisteritas invenitur. Cum enim in scripturis sacris  
 95 semper, quod dexterum est, ad meliora, quod sinistrum, ad deteriora  
 pertineat, idcirco in deo dextera, id est, bona sunt, ubi sinistra, id est,  
 mala possumus suspicare. INDE, inquit, VENTURUS IUDICARE VIVOS ET  
 MORTUOS.
- 100 CREDO IN SANCTUM SPIRITUM. Ad excludenda hereticorum omnium  
 calamitosa commenta eodem verbo credulitatis, quo in principio sui  
 symbolus Patrem honoravit et Filium, in conclusione textus sui nunc  
 honorat Spiritum sanctum, cum ait : CREDO IN SANCTUM SPIRITUM.  
 Ne inferioris ergo fortasse contumeliam pateretur, iure eum sibi aequa-  
 liter vindicare et deitatis ostendit plenitudinem, et Patris ac Filii  
 105 dignitatem : quia in Trinitate divina non est, quod maius minusve  
 credendus sit ; siquidem, ubi unus maior dicitur, deesse minori

---

69 Natus] *cum grandiori maiuscula, et praemissa cruce* inquit edit 72  
 nomen] *recte, puto, Mabillonius*; nomine *ms Mu* 73 haeresis edit 75 mor-  
 tuos *ms* re probata] *Mu*; reprobata *uno tenore ms Ma* 79 mortuos  
*ms* resurrexisse *ms* 82 ostendiris *ms* 83 convincis *ms* re-  
 solutum] *bene con. Ma*; revolutum *ms Mu* 84 Caeæ *ms* 86 instima-  
 bilem 87 quod] *Ma*; quo *in fine versus deficiente spatio ms Mu* 88 se]  
 edit; si *ms* 95 quod sinistrum] *Ma*; sinistrum quod *ms Mu* 96 perte-  
 neat *ms* 97 inquit edit 99 excludendam *ms Mu* hereticorum  
*ms* 100 verbo] edit; vero *ms* quo]quod *ms* symbolum] *ms, nec*  
*desunt exempla*; symbolum edit 101 conclusione] *con s. l. suppl.* 103 con-  
 tumiliam *ms* 103 credendus] *pro credendum?* siquidem] *Ma*; si quid  
*ms Mu* 106 minori] *coniectura scripsi*; minor *ms edit*

- aliquid indicatur. In hac ergo ipsa divinitate si aliud maius quis, aliud minus adserat, ei ipse maiestati contumeliam facit, quam maiorem putat : quia, cum aequalis potestas ac dignitas Trinitatis sit, quid-
- 110 quid uni detrahatur, cunctae proculdubio deitatis aequaliter derogatur.
- CREDO, inquit, SANCTAM ECCLESIAM CATHOLICAM, SANCTORUM COMMUNIONEM, CARNIS RESURRECTIONEM, VITAM AETERNAM. AMEN. Aeternam vitam bene in conclusione symboli coaptavit, quia ipsius symboli fides praemium est aeternitatis ; ac per hoc ordo symboli salutis ascensio
- 115 est : quia, si fideliter quisque ad summitatem illius venerit, certissime salutis aeternae cardinem possidebit : regnante domino nostro Iesu Christo, cuius est honor et imperium per omnia saecula saeculorum.

12 *fundamentum*] Comp. le début de l'homélie 2 du ps.-Eusèbe sur le symbole : « Fides r. c. lumen est animae, ostium vitae, fundamentum salutis aeternae. » 15 *ingressum*] Pensée identique peu après chez le faux Eusèbe : « Quicumque hac derelicta... proprium sequitur intellectum, quicumque per sapientiae suae sensum ad mysteriorum caelestium se putat posse pervenire secretum, quomodo si absque fundamento aedificet domum, aut si praetermisso ostio velit introire per tectum, vel si nocte sine lumine inferat gressum. » 17 sq. *vitalis carminis*] Fauste de Riez emploie une expression analogue, *symboli salutare carmen*, dans son *De Spir. sancto*, l. 1, c. 2. 35 *Sicut optime novit caritas vestra*] C'est presque l'incipit du sermon césarien 230 de l'Append. d'Augustin : « Sicut optime novit sanctitas vestra » ; Césaire dit ailleurs « quod optime novit sanctitas vestra » (Append. 37, n. 1), « sicut optime nostis » (App. 12, 5). 67 sq. *per ministerium fratrum nostrorum*] Comp. le passage parallèle de la finale ajoutée dans le *Missale Gallican. vetus* (edit. Mabillon, p. 346), à la formule du Gélasien pour la tradition du *Pater* : « nunc autem habetis magistros illum Primicerium et Secundum eius (*pour* Secundicerium ?) illum, qui vos edoceant. » 78 *Si ea die* etc.] Emprunt textuel à l'homélie 2 du Ps.-Eusèbe sur le Symbole, p. 630 F. 82 *Nisi enim quemquam* etc.] Pris du même endroit, p. 630 G. 91 *Non corporaliter...*] Ps.-Euseb. 631 A : « Nihil hoc loco tibi corporale proponas » etc. 94 *sinisteritas*] Mot d'apparence étrange, dont on trouve pourtant des exemples dans Pline et Sidoine Apollinaire. 101 *symbolus*] Chez les Grecs déjà, le mot est employé indifféremment au neutre et au masculin.

En disant plus haut que cette formule d'*Expositio symboli* se distinguait des autres par sa tournure exceptionnelle, j'avais surtout en vue cette particularité, que, malgré sa brièveté relative, elle est divisée en deux portions destinées à être prononcées, la première par l'évêque lui-même, la seconde le lendemain par le « ministère de ses frères ». Or, comme on l'a vu, la première portion se terminait par les mots suivants :

---

107 aliquid] ms Mu ; in aliquis corr. Ma	108 ipse] Ma Mu, malim ipsi ;
ipsa ms	maiestate contumeliam ms
edit	110 cuncti
111 sq sancta ecclesia catholica. s. communionem. c. resurrectione	111 inquit
ms	113 quoaptavit

---

1. Friedrich Wiegand, dans son étude *Die Stellung des apostolischen Symbols im kirchl. Leben des MA* (Leipzig 1899), p. 249, note 2, suggère l'explication suivante de cette intercalation « énigmatique ». Selon lui, ces mots n'auraient rien à faire avec la pratique de la préparation au baptême. Ils seraient le fait

Iam, si iubetis, haec, quae dicta sunt, caritati vestrae sufficiant : et die crastina secundum sanctam consuetudinem vestram per ministerium fratrum nostrorum ea, quae restant, maturius audietis. Quod ipse.

Ce sont ces quelques mots, en apparence insignifiants, qui m'ont fourni la clef de l'énigme. Nous retrouvons là, en effet, presque mot pour mot, la formule employée par saint Césaire, chaque fois que son esprit pratique lui faisait saisir la nécessité, ou du moins l'opportunité, de donner en deux tranches successives et à différents jours l'étoffe qu'il avait préparée pour un de ses sermons. Il me suffira, pour le moment, de citer la conclusion du sermon 272 de l'Appendice de saint Augustin, et celles des trois sermons césariens 21, 29 et 30 de l'édition de Fauste de Riez par Engelbrecht<sup>1</sup>, auxquelles il faut en ajouter trois autres encore inédites rencontrées par moi dans les manuscrits. Dans presque chacune d'elles reviennent inévitablement les expressions *Iam si iubetis... caritati vestrae sufficiant... die crastina... secundum sanctam consuetudinem vestram*, et de même l'adverbe *maturius*. Et la marque de Césaire se retrouve pareillement, comme il est dit plus haut en note, dans les mots *Sicut optime novit caritas vestra* (ligne 35).

Quoique le reste ait été emprunté à des sources diverses, notamment à l'homélie 2 *De symbolo* de la collection gallicane du faux Eusèbe<sup>2</sup>, la constatation que nous venons de faire suffit à elle seule pour montrer que la formule de Tradition du symbole contenue dans le *Missale gallicanum vetus* a dû être évidemment agencée par Césaire lui-même, comme probablement aussi l'exposé de l'oraison dominicale qui vient presque immédiatement après, du moins pour ce qui est de la monition finale *Patefactum vobis*, intercalée dans la *Praefatio orationis dominicae* du sacramentaire gélasien, finale qui constitue le pendant exact du *Iam si iubetis* ci-dessus.

d'un lecteur quelconque, qui les aurait ajoutés à la marge, d'où ils auraient passé plus tard dans le texte, alors que l'*Expositio* avait perdu sa destination primitive, pour devenir simplement une lecture de chœur à l'office des moines. Pure imagination, et, dans le cas présent, de tout point inacceptable ! C'est ce qui s'appelle entendre les choses au rebours : la formule en question fait essentiellement partie d'un rite de *Traditio symboli* ; quant à l'*Expositio* elle-même, jamais elle n'est entrée dans aucun homélaire, et pour cause.

1. CSEL de Vienne, t. XXI (1891), p. 309, 340, 344. En signalant ces passages, P. Lejay ajoute : « Ce genre d'avis est caractéristique de Césaire » (*Le rôle théolog. de Césaire d'Arles*, p. 33, note 1).

2. L'une des deux dans lesquelles Bergmann conjecture que l'*Expositio symboli* d'Hilaire d'Arles a été utilisée.



Maintenant demandons-nous : si le texte du symbole employé par Césaire dans l'usage officiel est à trouver quelque part, n'est-ce pas dans cette formule liturgique de *Traditio symboli* arrangée par lui qu'il faudra le chercher de préférence ? Examinons donc les traits caractéristiques, soit du texte récité au début<sup>1</sup>, soit de celui qui est commenté dans l'*Expositio*. Que le second se ramène au premier, comme l'a dit Dom Wilmart<sup>2</sup>, c'est ce que tout le monde admettra, au moins d'une façon générale : si le doute est possible au sujet de quelque détail sans importance, chacun en pourra juger, au cours de l'enquête suivante.

I. CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM. Ces paroles font partie du texte de l'exorde et reviennent de nouveau à trois reprises : il n'est pas possible de douter qu'elles représentent le commencement du symbole que l'évêque officiant entend « livrer » aux néophytes. Quant à l'épithète *omnipotentem*, si elle n'est pas touchée dans l'explication, cela peut tenir à ce que Césaire, visiblement, se croyait obligé d'être court, et aura retranché de son modèle ce qui avait trait à ce mot ; mais je n'y verrais pas une raison suffisante pour douter de sa présence dans la formule elle-même. J'en dirais autant des mots CREATOR EM CAELI ET TERRAE : d'eux non plus on ne trouve aucune trace dans l'Exposition, et ils manquent dans nombre de symboles soit antérieurs, soit postérieurs à Césaire ; mais rien de tout cela ne permet de conclure qu'ils ne faisaient point partie de la formule, objet de la *Traditio*.

II. CREDO ET IN IESUM CHRISTUM. Le texte concorde pleinement avec l'Exposition, comme aussi avec l'usage gallican de répéter le mot *credo* devant chacune des trois personnes divines. UNIGENITUM, « la seule leçon qui distingue réellement notre formule de T » (*Textus receptus*)<sup>3</sup>, est également conforme à l'Exposition, et n'est pas fait pour étonner dans cette région narbonnaise qui confinait à l'Espagne : la même expression paraît déjà au IV<sup>e</sup> siècle dans le *libellus fidei* de Grégoire d'Elvire<sup>4</sup>,

1. On sait que, suivant l'usage gallican, l'officiant commençait par réciter ou faire réciter par trois fois, en y entremêlant quelques mots d'introduction, le texte même du symbole ; ensuite seulement venait l'*Expositio* ou interprétation de la formule de foi.

2. Page 16 de sa *Notice du Missel de Bobbio*, réimprimée et remaniée dans le vol. LXI (1923) de l'importante collection liturgique éditée en Angleterre par la Bradshaw Society.

3. WILMART, *loc. cit.*

4. Du moins, c'est pour lui que Wilmart revendique le *libellus* attribué autrefois à Phébade d'Agen : Migne 20, 49 sq. Cf. HAHN, *Bibliothek der Symbole*<sup>3</sup>, num. 189 et 59.

puis revient vers l'an 800 dans le symbole de Théodulfe d'Orléans<sup>1</sup>, un Got venu d'Espagne. Mais, surtout, nous la retrouvons dans le symbole de Cyprien de Toulon, édité pour la première fois par Gundlach<sup>2</sup> en 1892 : « Certe symbolum, quod et tenemus et credimus, hoc continet : Crêdo in deum patrem omnipotem, credo et in Iesum Christum<sup>3</sup> filium eius *unigenitum*. » Or, Cyprien, on le sait, fut l'un des premiers disciples principaux de l'évêque d'Arles, avant de devenir lui-même, vers 517, évêque de Toulon. Par contre, au lieu du *SEMPITERNUM* qui suit dans le symbole du Missel Gallican, Cyprien avait les mots *dominum nostrum*<sup>4</sup>. C'était un acheminement de plus vers la rédaction définitive de *T* : mais au moins dans la formule officielle de la *Traditio symboli* Césaire se sera cru obligé de conserver le mot *sempiternum*, qu'on peut juger par là s'être maintenu jusqu'alors dans l'usage de l'église d'Arles.

III. Le troisième article ne donne lieu à aucune remarque : la teneur est identique dans le symbole récité comme dans l'explication, même pour ce *DE MARIA*, remplacé déjà par *ex Maria* dans le credo de Cyprien de même que dans le fameux sermon césarien 244 de l'Appendice d'Augustin<sup>5</sup> ; mais, d'autre part, le *de Maria* est attesté, en Gaule et ailleurs, avant comme après Césaire.

IV. Le texte, ici encore, s'accorde avec l'Exposition, et de plus avec l'Append. 244, quoique le mot *mortuus* manque dans le symbole de Toulon, comme dans le romain primitif et une foule d'autres : mais en cela aussi Césaire a pu contribuer pour une part à la formation du texte définitif.

V. *DESCENDIT AD INFERNUM*. Il suffira, à propos de cet article, de reproduire ce que dit P. Lejay dans *Le rôle théolog. de Césaire*, p. 30 suiv. : « Une autre addition récente au symbole était la

1. *Ibid.*, n. 69.

2. *MG. Epist.*, t. III, p. 435, l. 11 sqq.

3. On remarquera que dans le symbole de Toulon, comme dans celui du *Gallicanum Vetus*, les mots *in Iesum Christum* suivaient immédiatement la répétition *Crêdo et*, au lieu que chez Fauste de Riez, comme dans l'homélie 2 du Ps.-Eusèbe, nous trouvons : « *Crêdo et in Filium eius... Iesum Christum*. » Cf. MBP. VI, 630 C. et le Fauste d'Engelbrecht, p. 205 et 102, de même que le prétendu *Libri testimoniorum* édité par PITRA, *Anal. sacra* V, 156.

4. Semblable, en cela aussi, à Fauste de Riez et au Ps.-Eusèbe.

5. Ce sermon d'ailleurs, comme le fait justement observer P. LEJAY, *Le rôle théologique de Césaire*, p. 44 suiv., est « un abrégé de la religion » agencé vraisemblablement par l'évêque d'Arles, mais où il est inutile d'aller chercher une formule précise de symbole. Par contre, dans le traité *De mysterio sanctae Trinitatis*, qui est proprement de Césaire, nous trouvons, n. 2 « *ante quam nasceretur DE MARIA VIRGINE*. » Aussi n. 5.

descente aux enfers... Souvent, Césaire mentionne d'un mot le même épisode. Toujours, il emploie l'expression caractéristique *ad inferna*. »

VI. A MORTUIS manque dans le passage correspondant de l'*Expositio* ; mais il faut considérer que ce passage est emprunté au sermon 2 du faux Eusèbe, lequel n'avait pas ces mots dans son symbole. Par contre, nous savons par Cyprien qu'ils faisaient partie de celui de Toulon ; ils figuraient déjà depuis longtemps dans celui de l'église romaine et de beaucoup d'autres. Texte et Exposition sont d'accord avec le faux Eusèbe sur AD CAELOS contre *in caelos, in caelum, in caelis*, qu'on rencontre parfois ailleurs.

VII. SEDIT, aussi dans le texte et Expos., n'est nullement une rareté, mais ne s'est pas maintenu dans *T*. L'addition DEI... OMNIPOTENTIS, étrangère à l'ancien symbole romain, à celui de Toulon et beaucoup d'autres, avait été déjà admise ailleurs, notamment dans la formule du Ps.-Eusèbe.

VIII. INDE VENTURUS, sans *est*, pareillement dans le faux Eusèbe, tandis que *T* ajoute *est*, et l'ancien romain a *unde venturus est*.

IX. IN SANCTUM SPIRITUM. L'inversion, non admise dans *T*, se rencontre ailleurs, par exemple dans le credo de Grégoire de Tours<sup>1</sup> ; j'inclinerais à l'attribuer à l'influence hispanique, de même que l'*unigenitum*, art. 2 : elle s'est maintenue dans le symbole en usage dans la liturgie mozarabe<sup>2</sup>.

X. L'addition relative à la « communion des saints » fait partie aussi de l'Append. August. 244. Il est probable que l'église d'Arles l'avait reçue plus ou moins directement de Niceta de Remesiana<sup>3</sup>, de même que l'hymne célèbre, *Te Deum laudamus*.

XI et XII. Teneur universellement reçue en Gaule à l'époque de Césaire.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte qu'il n'y a aucun motif sérieux de contester que la formule récitée par trois fois et expliquée dans la *Traditio symboli* du vieux Missel Gallican ne soit bien celle dont faisait usage celui qui a, sinon composé, du moins agencé l'*Expositio* qui lui sert de cadre liturgique, par conséquent saint Césaire d'Arles. Mais c'est là un mode d'argumentation plutôt négatif : une constatation d'un autre

1. HAHN, *op. cit.*, n. 63.

2. *Ibid.*, n. 58.

3. Voir son Credo, encore attribué faussement à Nicetas d'Aquilée, dans HAHN, n. 40 ; mieux pourtant dans A. E. BURN, *Niceta of Remesiana* (Cambridge 1905), p. LXXIV de l'Introduction.

genre a par-dessus tout contribué à me faire adopter cette conclusion.

Un habile homme a déjà remarqué que le symbole principal du Missel de Bobbio « est certainement apparenté au symbole du *Missale Gallicanum Vetus*<sup>1</sup> ». C'est trop peu dire : on peut affirmer, sans hésitation, que l'une et l'autre formule sont identiques dans les points essentiels et significatifs, et ne diffèrent qu'en certains détails d'importance très minime. Ainsi *Bobb.* s'accorde avec *MGV* dans la substitution de *unigenitum sempiternum* à *unicum* de *T* ; ils ont l'un et l'autre *inde venturus indicare*, l'inversion *in sancto spiritu*, en plus des additions qui font de tous les deux des témoins importants de *T* à ses origines. Les seules différences consistent d'abord en quelques graphies barbares de *Bobb.* tenant à l'époque et au milieu, puis dans les quelques minuties suivantes : omission de *et* après le second *credo* : *ex Maria*, au lieu de *de Maria* ; remplacement par des accusatifs de la construction *qui... est* des articles III et IV. C'est tout.

Or, on pourra disserter autant qu'on voudra sur l'origine du Missel de Bobbio<sup>2</sup> : depuis un demi-siècle que je tâche de reconstituer l'œuvre homilétique de saint Césaire, j'ai eu l'occasion de me persuader chaque jour davantage qu'il existe des relations très étroites entre ce vieux livre gallican et la liturgie en vue de laquelle ont été composés les sermons du saint évêque, notamment ses catéchèses bibliques préparatoires au baptême de

1. WILMART, *loc. cit.* Il appelle « le symbole principal » celui qui fait partie de la liturgie de la Tradition du symbole dans la portion primitive du manuscrit, fol. 87<sup>v</sup>-90<sup>v</sup>, par opposition à l'autre symbole contenu parmi les additions finales, fol. 298, et de l'*Ordo baptismi*, f. 117<sup>v</sup>-118, qui offrent l'un et l'autre des traces d'influence irlandaise. De même, dans le *Missale Gallicanum vetus*, il y a, à la suite de la messe du dimanche avant Pâques, une seconde formule de symbole, qui diffère notablement de la première, et dont l'*Expositio* est incomplète, par suite de la perte de plusieurs feuillets. Comment expliquer cette double formule à différents jours ? Mon impression est que la première est le fait d'un rédacteur qui a cherché à introduire en Gaule quelque chose du rite du grand scrutin au sacramentaire gélasien, et que l'autre est un reste du vieil usage gallican observé à une certaine époque dans l'église pour laquelle a été transcrit le Palat. lat. 493.

2. Dom Wilmart, celui peut-être de tous les érudits de notre temps qui s'est donné le plus de peine pour arriver à déterminer la provenance du *Bobbiense*, avait en 1924 avoir dû abandonner, sous l'influence de feu Edmund Bishop, les positions qu'en 1907 il avait marquées comme les plus probables. Je regrette qu'il n'ait pas tenu plus de compte des arguments autrement sérieux et positifs que le D<sup>r</sup> E. A. Lowe et moi avons fait valoir contre Bobbio, en faveur d'une origine principalement gallicane et cisalpine, avec traces nombreuses et évidentes d'influences espagnoles et insulaires.



Pâques<sup>1</sup>. On pourra s'en rendre compte, lorsque l'édition aura paru. Mais, dès maintenant, il a été démontré assez clairement, je pense, que le *Bobien* ne peut mieux se situer que dans le sud-ouest de la France, et plus exactement dans la partie de la Narbonnaise soumise, du Ve au VIII<sup>e</sup> siècle, à l'autorité des rois wisigoths d'Espagne<sup>2</sup>. Dr. Lowe, qui s'est intéressé exclusivement au côté paléographique, n'a rien constaté dans ce domaine qu'on pût opposer à mes arguments : au contraire, il les a déclarés plausibles, et dans sa conclusion, évidemment très pondérée, il a formulé son impression que du moins le missel avait dû être transcrit « en-deçà des Alpes<sup>3</sup> ». Mais il me semble que, là où la paléographie est dans l'impossibilité de se prononcer avec plus de précision, c'est le contenu lui-même qu'il faut avant tout interroger : et pour moi, encore une fois, il n'y a pas de doute qu'il n'aiguille ici vers la région où saint Césaire a vécu et composé ses sermons. Sur ce point, je n'ai pas varié un instant, depuis vingt-cinq ans pour le moins.

À présent, mettons-nous devant les yeux l'étrange coïncidence qui vient d'être signalée. Voilà une formule de symbole qui, s'avoisinant déjà dans l'ensemble du *Textus receptus*, se distingue cependant, par deux ou trois traits nettement caractérisés, de tous les autres textes connus jusqu'ici. Et cette formule se rencontre à peu près identique, seulement dans deux livres liturgiques gallicans, l'un daté généralement du VII<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, l'autre décidément pas antérieur au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Dans l'un, le *Bobien*, elle fait partie d'une ordonnance liturgique à laquelle sont étroitement apparentées les productions homilétiques de Césaire d'Arles ; dans l'autre, le *Missale Gallicanum Vetus*, c'est mieux encore,

1. Un exposé détaillé de ces sortes de rencontre dépasserait les limites d'un article tel que celui-ci. En voici du moins une, en guise de spécimen. Le *Bobien* contient, fol. 79<sup>v</sup>-80 (édit. BRADSHAW, p. 52), parmi les formules des messes du carême, une préface ou *Contestatio in medio quadragesimae* sur le thème de l'épisode biblique Balac et Balaam : or, l'homélie de Césaire sur le même sujet (pièce 17 du recueil B) a conservé, dans un des plus importants manuscrits, le titre : *De Balaam et Balac MEDIA QUADRAGESIMA*. Et j'ai dressé toute une longue liste de coïncidences pour le moins également significatives.

2. Voir ma note *D'où provient le Missel de Bobbio ?* dans la *Rev. Bén.* de juillet 1914, p. 326-332. Je suis persuadé que les points sur lesquels Wilmart, en 1924, avouait devoir me donner raison auraient dû amener entre nous deux un accord plus complet, si notre confrère ne s'était pas laissé si complètement influencer par E. Bishop, irréductiblement entiché de ses préférences irlandaises. Il était, en ces choses, si impressionnable : c'est ainsi qu'il a cru voir tout un temps, dans les péripécies napolitaines, un témoin de la liturgie romaine avant s. Grégoire.

3. *The palaeography of the Bobbio Missal*, vol. LXI de la Bradshaw Society, spécialement dans la conclusion, pages 99-106.

4. LOWE, *ibid.*, p. 98 suiv. et 103.

elle fait un avec une formule de *Traditio symboli* sûrement agencée par le saint évêque. Déjà, cette dernière constatation, à elle seule, mènerait logiquement à conclure que le symbole récité et expliqué dans la formule liturgique où se trahit nettement la main de saint Césaire doit être aussi celui dont Césaire faisait usage : que sera-ce alors, lorsque nous retrouvons ce même symbole dans un second document en connexion non méconnaissable avec les sermons de Césaire? D'autant plus que, d'autre part, rien, à notre connaissance, ne s'oppose à ce que le symbole en question ait été celui en usage dans l'église d'Arles au VI<sup>e</sup> siècle.

Il est parfois malaisé de distinguer, dans les compositions de saint Césaire, ce qu'il a emprunté et ce qui est proprement de lui : même dans le cas présent, sa marque personnelle, sa griffe, pour ainsi dire, n'est sûrement reconnaissable que dans les deux passages relevés par moi ci-dessus. Mais comment concevoir que, dans une formule liturgique de cette nature, dans un cadre arrangé manifestement par lui pour l'usage pratique, il eût fait entrer, comme texte à réciter et à commenter aux néophytes, un autre symbole que celui dont on était accoutumé à se servir dans sa propre église? Et c'est peut-être là ce qui explique au mieux que cette *Expositio symboli* n'ait trouvé place nulle part dans ses homéliaires, même dans ceux dont le cadre comportait un sermon destiné à cette circonstance : elle était trop locale et trop personnelle pour qu'on pût songer à la destiner à l'usage banal d'autres églises, ayant chacune leur formule de symbole étrangère à celle-ci. Il est ainsi arrivé que, formule strictement liturgique et locale, elle ne nous a été conservée que par les livres liturgiques : c'est là que je l'ai enfin déterrée, il y a une dizaine d'années, après que j'avais longtemps en vain cherché à me rendre compte de ce qu'avait dû être le symbole de Césaire d'Arles.

## LE TRAITÉ DE S. CÉSAIRE D'ARLES DE MYSTERIO SANCTAE TRINITATIS.

Nous possédons très peu de chose, en fait de traités théologiques de saint Césaire d'Arles : deux en tout, et c'est seulement de nos jours qu'ils ont été publiés, ou du moins restitués à leur auteur. Le premier est un opuscule assez court, intitulé : *Quid dominus Caesarius senserit contra eos qui dicunt, quare aliis det Deus gratiam, aliis non det*. Incipit : « Secundum scripturas veteris vel novi testamenti... » Je l'ai retrouvé, d'abord dans le manuscrit Paris. B. N. lat. 2034, IX<sup>e</sup> siècle, provenant de saint Martial de Limoges ; puis dans le Vatic. lat. 491, en caractères anglo-saxons du VIII<sup>e</sup> siècle. Le texte en a été édité dans la *Revue Bénédictine*, t. XIII (1896), p. 435-439.

Un autre traité beaucoup plus étendu a pour objet le mystère de la sainte Trinité. Il existe, lui aussi, dans deux manuscrits, tous les deux malheureusement incomplets. Le premier est le *Casinensis* XIX, p. 270-276, en écriture wisigothique, du début du IX<sup>e</sup> siècle, d'après le Dr. E. A. Lowe<sup>1</sup>. Il finit fruste dès la sixième page, et a pour titre *Incipit epistola sancti Agustini episcopi contra Arrianos de misterio sancte trinitatis*. Le texte en a été publié pour la première fois par Dom Luigi Tosti, en appendice au tome I de la *Storia della badia di Monte-Cassino* (Napoli 1842), p. 269-276. Une seconde édition parut dix ans plus tard, tome I, p. 407-413 de la *Nova Patrum Bibliotheca* du cardinal A. Mai (Romae, 1852), qui, après avoir corrigé quelques inexactitudes (pas toutes) de son devancier, exprime l'opinion que ce qui manque à la fin doit être peu de chose.

Un second manuscrit fut signalé en 1870 par A. Reifferscheid dans sa *Bibliotheca Patrum Italica* t. I, p. 174 : le cod. B. IV. 18 (n° 641) de la Biblioteca Casanatense, part. I, fol. 83<sup>v</sup>-90<sup>v</sup>. Écrit à Montecassino en caractères bénéventains au commencement du IX<sup>e</sup> siècle, il passa peu après à Bénévent, où il faisait encore partie de la bibliothèque de la cathédrale au XV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Notre traité y est beaucoup plus complet que dans le ms. précédent,

---

1. *The benevantan script* (Oxford 1914), p. 107.

2. LOWE, *ibid.*, p. 72 et 357.

bien que, ici encore, incomplet de la fin ; il est intitulé simplement : *Collectio de mysterio sanctae Trinitatis*. Texte, orthographe, ponctuation, tout y est d'une correction rare.

J'eus pour la première fois, il y a trente-cinq ans, l'occasion de m'occuper de ce traité, dans un Mémoire intitulé : *Un écrit de S. Césaire d'Arles renfermant un témoignage sur les fondateurs des églises des Gaules*, qui fut rédigé à la demande de Mgr Douais, mort évêque de Beauvais en 1915, pour les *Mélanges de littérature et d'histoire religieuses publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières* ; il y fait partie du tome I (Paris 1899), p. 109-124. J'ai été amené à traiter ici de nouveau le même sujet par les raisons suivantes. D'abord, la publication de circonstance où parut ma première étude semble n'avoir joui que d'une diffusion assez restreinte : Paul Lejay est à peu près le seul qui ait connu et utilisé mon travail, dans son importante étude sur *Le rôle théologique de Césaire d'Arles* (Extrait de la *Rev. d'hist. et de litt. religieuses*, Paris, Picard, 1906). Mais, quoiqu'il l'ait fait de main de maître, je doute que même cet extrait d'une Revue depuis lors compromise et tombée en discrédit soit venu à la connaissance d'un nombre considérable de lecteurs. Puis surtout il m'a fallu reconnaître que Lejay lui-même avait eu trop de raison de se plaindre de la difficulté qu'il y avait à se procurer le texte complet de ce qui nous reste du traité de Césaire : « Quoique imprimé, dit-il, il est presque aussi peu accessible que s'il était inédit. » (p. 21). C'est qu'en effet je m'étais borné à publier la partie inédite, et, des deux autres déjà connues, la première portion avait été éditée d'une façon assez peu satisfaisante ; en tout cas, il n'était pas commode de se la procurer, non plus que la dernière partie, mise au jour par Reifferscheid. Il était donc désirable que le lecteur pût avoir sous les yeux les trois parties réunies. Et, comme l'avenir, en pareille occurrence, est toujours incertain, j'ai cru bien faire de profiter de l'occasion présente pour donner au moins cet échantillon de ce que j'ai préparé en vue de l'édition projetée des œuvres du saint évêque d'Arles.

Le texte reproduit ci-dessous a été constitué d'après les photographies des deux manuscrits C (Montecassino XIX) et R (Casanat. 641), dont je suis redevable à la générosité sans égale du R. P. Ant. Casamassa, del'Ordre des Ermites de saint Augustin<sup>1</sup>. Dans les variantes ci-dessous, les sigles *To*(sti), *Ma*(i) et *Re*

---

1. J'avais déjà collationné moi-même une première fois le texte des deux manuscrits en 1905.



(Reifferscheid) marquent les endroits où j'ai dû m'écarter des précédents éditeurs; les deux premiers réunis sont désignés par *pr*(iores).

### DE MYSTERIO SANCTAE TRINITATIS

- Solent homines alterius religionis simplices quosque catholicos subtilissima et non simplici interrogatione provocare, ut cum eis aliquid de Trinitatis mysterio conloquantur, proponentes eis tortuosissimas
- 5 quaestiones : ut, cum illi, qui interrogantur, aut propter simplicitatem aut propter inperitiam non, sicut oportet, potuerint respondere, illi, qui interrogaverunt, quasi victores sibi videantur existere. Pro qua re etiam illi, qui periti vel docti sunt, oportet, ut aut parvum aut prope nullum cum eis debeant de catholica religione conferre sermonem.
- 10 Cum enim apud illos definitissimum sit, ut, etiam si convicti fuerint, non consentiant, et nos deo propitio deliberatum habeamus, ut, si forte per aliquam calliditatem videantur aliquid verisimile dicere, numquam ad ea, quae illi credere videntur, nostrum animum declinemus, quae ratio est, ut per contentionem inter nos odium nasci
- 15 videatur ? Tamen ne nos credant magis per diffidentiam rectae fidei, quam per inperitiam ac simplicitatem, versutiis eorum propositionibusque respondere non velle, simplicibus sed tamen fortibus scripturae sanctae testimoniis constringendi sunt. Quibus cum non potuerint respondere, si id, quod verum est, declinantes ad aliquas difficiles
- 20 ac tortuosas quaestiones recurrere, et ad ipsas nos per contentionem voluerint provocare, consideremus, et implere studeamus, quod apostolus dixit : CONTENTIOSUM HOMINEM POST PRIMAM ET SECUNDAM CORREPTIONEM DEVITA ; et illud : NOLI VERBIS CONTENDERE ; AD NIHIL ENIM UTILE EST NISI AD SUBVERSIONEM AUDIENTIUM.
- 25 2. Cum enim se primum callidus quisque contentiosus ingesserit, interrogandus est, utrum deus Pater perfectus fuerit semper, an imperfectus, et utrum ei aliquid addi aut minui aut potuerit aliquando aut possit. Et cum non ausus fuerit aliud dicere, nisi quod vere perfectus sit, et nec augmentum nec detrimentum pati ullatenus possit, iterum
- 30 interrogandus est, utrum Filius semper cum Patre fuerit. Si dixerit, Semper cum eo, dicatur ei : Si semper cum eo fuit, ergo sempiternus et aequalis est illi. Si vero negaverit cum Patre semper fuisse Filium, quomodo eum supra perfectum esse confessus est, cui postea Filius natus est, et per Filium nomen Patris additum ? Ac sic aut ante,
- 35 quam Filium gigneret, non fuit perfectus ; aut, postquam genuit, plus quam perfectus.

Iterum interrogandus est, utrum credat illud, quod apostolus dixit, DEI VIRTUTEM ET DEI SAPIENTIAM Christum esse. Cum hoc negare

---

I DE MYSTERIO] incipit epistola sancti Agustini epi. contra arrianos *praem.* C, collectio R 3 ut cum] CR ; at cum *Ma* ; *exp.* To 7 videantur] R ; videntur C *pr* 18 cum] CR ; *om. pr* 34 additum] est *add.* C *pr* aut ante] R ; aut *om.* C *pr* 35 gigneret] C ; genuerit R 37 credat] R ; credit C *pr*

---

23 *devita*] Tit. 3, 10 ubi tamen *haereticum*, non *contentiosum* legitur 24  
*audientium*] II Tim. 2, 14 38 *sapientiam*] I Cor. 1, 24

40 nulla ratione potuerit, dicendum est illi : Si Christus dei virtus est  
et dei sapientia, sine dubio, si secundum te fuit tempus quando Pater  
sine Filio fuit, nec virtutem nec sapientiam habuit. Tu qui dicis fuisse  
tempus, quando Filius cum Patre non fuerit, recordare quid superius  
dixeris. Professus es enim deum Patrem ita perfectum esse, ut ei nec  
45 addi aliquid nec minui possit : nunc autem dum dicis quia fuerit tempus  
quando cum Patre non fuerit Filius, sicut iam dictum est, et nomen  
paternitatis ei additum, et ipsum Filium Patri postea profiteris ad-  
iunctum. Ecce iam secundum professionem tuam Pater non fuit per-  
fectus, cui et Filius, et per Filium nomen Patris est additum. Et quia  
50 te de hac quaestione expedire non potuisti, et manifestissimae veritati  
contradicere nullatenus valuisti, crede Filium et aequalem Patri, et  
semper cum Patre fuisse ; quia si ille semper Pater, sine dubio et ille  
semper Filius fuit.

3. Iterum interrogo te, quid de aequalitate Patris et Filii credas :  
scio enim, quod non solum inperite, sed etiam impie iuxta consuetudi-  
nem generationis humanae dicturus es, quod Filius minor sit Patre.  
55 Sed volo, ut mihi respondeas, utrum Pater et bonus sit, et omnipotens.  
Sine dubio non potes respondere aliud, nisi quia et bonus et omnipotens  
sit. Itaque interrogo : Istum, quem et bonum et omnipotentem professus  
es, voluit sibi similem Filium gignere, an non voluit ? Si non voluit,  
60 quomodo est bonus ? Si vero voluit, et non potuit, quomodo est omni-  
potens ? Agnosce ergo, quia, si persistis adserere Filium esse minorem,  
et bonum et omnipotentem denegas esse Patrem. Cum enim deus  
Pater pro ineffabili pietate tantam bonitatem hominibus dederit, ut  
etiam maiores et meliores, quam ipsi sunt, filios habere velint ; quomodo  
65 ipse, non solum non bonus, sed etiam invidus credendus est, si bonita-  
tem, quam hominibus dedit, sibi negavit, et unicum Filium aequalem  
sibi esse non voluit ? Sed absit ab illa ineffabili pietate ista tam crudelis  
impietas. Et ideo certissime ac definitissime credendum est, quia Pater  
pro eo, quod bonus est, voluit sibi similem Filium esse ; et pro eo,  
70 quod omnipotens est, potuit, ac sic et omnipotentem genuit et aequalem.

4. Adhuc interrogo, ut mihi respondeas, qualiter accipias illud quod  
scriptum est : ANTE ME NON EST DEUS, ET POST ME NON ERIT. Dic mihi,  
utrum Patris an Filii vox est ? Si credis quod hoc Pater dixerit, post  
ipsum non est Filius : si Filius dixit, ante ipsum non Pater ; et quia  
75 nec solum Patrem hoc dixisse, nec solum Filium probare poteris,  
agnosce quod ad totam Trinitatem vox ista pertineat, sicut et illa,  
EGO SUM QUI SUM, et QUI EST, MISIT ME. Quomodo enim Filius non est

---

46 additum] R ; datum C pr      47 fuit] R ; est C pr      48 et per] CRMa  
et om. To      49 manifestissimae] R ; -ime C pr      50 valuisti] voluisti  
To      53 te] R ; om. C pr      54 impie] R ; om. C pr      56 et bonus]  
R Ma ; aut b. CTo      58 itaque] R ; itemque C pr      istum] CRTTo ;  
iste Ma      59 sim. Filium] R ; Fil. sim. Cpr      annon] R ; aut non C  
pr      60 vero] R ; vere C pr      61 quia si] R ; quasi C ; quod si pr      62  
denegas] R ; negas C pr      esse] R ; om. C pr      64 velint] R ; vellent  
C pr      69 filium similem C pr      70 ac sic] CRTTo ; ac exp. Ma      di-  
cas R      72 non est] CR ; n. erit To Ma      74 dixit] R ; hoc dixit C pr      non]  
R ; non est C pr      76 illa] CRMa ; illam To      77 enim] R ; ergo C pr

aequalis Patri, de quo in evangelio scriptum est QUI ME VIDET, VIDET  
ET PATREM, et EGO ET PATER UNUM SUMUS, et illud : PROPTEREA PER-  
80 SEQUEBANTUR EUM IUDAEI, QUIA NON SOLUM SOLVEBAT SABBATUM,  
SED ET PATREM SUUM DICEBAT DEUM, AEQUALEM SE FACIENS DEO ?  
Cum ergo se ipse aequalem dixerit Patri, quid de se cogitat ille, qui  
praesumit adserere, non esse verum quod veritas dicit ?

Iterum quareo a te, qui non acquiescis ut Filius Patri aequalis esse  
85 credatur, ut mihi respondeas, utrum ipse dei Filius, ante quam nasce-  
retur de Maria virgine, erat aut non erat. Sine dubio respondere aliud  
non potes, nisi quia erat. Sed iterum te interrogo : Deus erat, an non ?  
Et hic non potes aliud dicere, nisi quia Deus erat, dicente Iohanne  
evangelista : IPSE EST VERUS DEUS, ET VITA AETERNA. Responde mihi :  
90 iste, qui est deus verus et vita aeterna, ante quam carnem adsumeret,  
ubique erat, an in aliquo continebatur loco ? Si vis verum dicere,  
hoc utique responsurus es, quia ubique erat. Neque enim hoc negare  
poteris, cum audias ipsum dicentem : ECCE EGO VOBISCUM SUM OMNIBUS  
DIEBUS USQUE AD CONSUMMATIONEM SAECULI ; et illud : UBICUMQUE  
95 FUERINT DUO AUT TRES CONGREGATI IN NOMINE MEO, IBI SUM IN MEDIO  
EORUM. Et cum ipse dicat EGO IN PATRE, ET PATER IN ME EST, sine dubio,  
qui in Patre est, quomodo Pater ubique est, ita et ille, qui in ipso est,  
ubique esse credendus est.

5. Si ergo ante, quam nasceretur de beata Maria, ubique erat, inter-  
100 rogo quomodo accipias illud : QUI ME MISIT, MAIOR ME EST. Si secundum  
carnem hoc credis, nulla est inter nostram et vestram fidem diversitas :  
si vero secundum divinitatem eum credis missum, responde mihi,  
ubi mitti potuit, qui ubique est ? Ille enim in alio loco mitti solet,  
qui ubique esse non potest. Dei enim Filius quomodo ubique non est,  
105 per quem dicente apostolo OMNIA FACTA SUNT, non solum caelum et  
terra, sed et angeli et archangeli, THRONI, DOMINATIONES, PRINCIPATUS  
ET POTESTATES ? Unde iterum arque iterum quaero a te, ut mihi reddas  
rationem, quomodo mittitur, qui ubique est ? Quia ergo secundum  
divinitatem eum missum nulla argumentatione probare poteris, crede  
110 cum catholicis, non esse missum nisi secundum carnem. Nam si secun-  
dum divinitatem dixeris missum, ergo et Patrem de loco ad locum  
transisse crediturus es, quem secum venisse Christus ipse testatus est,  
dicens : QUI ME MISIT, MECUM EST. Agnosce ergo, Filium secundum  
deitatem minorem nec fuisse nec esse, nec mitti nisi per incarnationis  
115 mysterium ; quod etiam apostolus evidenter ostendit, ubi ait : MISIT  
DEUS FILIUM SUUM, FACTUM EX MULIERE, FACTUM SUB LEGE. Diligenter  
adtende, quia secundum hoc et missus et minor dictus est, iuxta quod

---

79 et]	2 <sup>o</sup> loc. om. R	84 esse]	om. R	86 aliut resp. C	89 deus
verus C	90 verus deus C	aeterna]	om. R	91 sq. an in aliquo usq.	
ubique erat]	R ; om. C pr propter homoeotel.	93 ipsum]	dominum add. C		
pr	96 dubio] ille add C pr	97 ille]	R ; filius C pr	103 in]	R ;
om. C	105 omnia] per ipsum add. R	106 terra]	R ; terram C pr	et]	
1 <sup>o</sup> om. C pr	111 et patrem]	R ; ad p. C pr	115 ubi ait]	R ; dicens C pr	

---

79 Patrem]	Ioh. 14, 9	sumus]	Ioh. 10, 30	81 deo]	Ioh. 5,
18 89 aeterna]	I Ioh. 5, 20	94 saeculi]	Matth. 28, 20	96 eorum]	
Matth. 18, 20	est]	Ioh. 14, 10. 11	100 me est]	Cf. Ioh. 14, 28	107
potestates]	Col. 1, 16	113 mecum e.]	Ioh. 8, 29	116 lege]	Gal. 4, 4

non solum ex muliere, sed etiam sub lege factus est, qui semet ipsum humilians formam servi accepit.

- 120 6. De missione etiam Spiritus sancti volo ut mihi dicas quid sentias. Vos enim, quia frequenter missus dicitur Spiritus sanctus, non solum minorem, sed etiam creaturam eum creditis esse. Quod autem non solum minor non sit, sed vere deus sit, apostolus Petrus evidenter ostendit, ubi Ananiae et Saphirae dixit : CUR TEMPTAVIT SATANAS
- 125 COR VESTRUM, MENTIRI VOS SPIRITUI SANCTO ? ITAQUE NON ESTIS MENTITI HOMINIBUS, SED DEO. Cum tantus ac talis testis apostolus Petrus, cui claves regni caelorum dare dignatus est dominus, deum dixerit Spiritum sanctum, considerent, in quo periculo se mittant, qui eum cum grandi impietate creaturam conantur adserere. Dicit
- 130 etiam apostolus Paulus : UBI SPIRITUS DOMINI, IBI LIBERTAS ; et iterum : DIVIDIT SINGULIS SPIRITUS PRO UT VULT. Non dixit, quomodo iussus fuerit, sed, PRO UT VULT. Et Iohannes evangelista : SPIRITUS UBI VULT SPIRAT. In eo autem quod dicitur, PRO UT VULT, per potestatem voluntatis aequalis esse Patri et Filio evidenter ostenditur. Et illud ad eius
- 135 deitatem pertinet, quod dictum est, DEUS SPIRITUS EST. Similiter et illud, quod idem Paulus apostolus dixit : ADTENDITE VOBIS ET UNIVERSO GREGI, IN QUO VOS POSUIT SPIRITUS SANCTUS EPISCOPOS. In eo autem quod dicitur missus, sicut iam dictum est, hoc de ipso, quod etiam de Filio, intellegendum est. Cum enim propheta dicat SPIRITUS DOMINI
- 140 REPLEVIT ORBEM TERRARUM, ubi mittitur, qui orbem terrarum implere cognoscitur ? Qua conscientia dicatur mitti, qui ubique est, non adverto. SPIRITUS, inquit, DOMINI REPLEVIT ORBEM TERRARUM. Cum vero totum mundum impleat, et nulli loco absens esse probetur, quomodo intellegendum est illud, quod totiens missus dicitur ? Hoc utique modo.
- 145 Quomodo enim Filii missio incarnatio eius intellegitur, ita Spiritus sancti missio apparitio mirabilium operum ipsius declaratur : tunc enim missus dicitur, quando per operum magnitudinem praesentia eius agnoscitur. Denique quando in pentecoste missus legitur, dum beati apostoli repleti eius gratia linguis alienis loquebantur MAGNALIA
- 150 DEI, praesentem eum esse monstrabant. Cum haec ita sint, missio Spiritus sancti non aliter recte potest intellegi, nisi apparitio vel declaratio operum eius. Quomodo enim, quando in aliquo periculo fuerint homines, si eis misericordia divina subvenerit, dicitur quia praesens sibi fuerit dominus, cum utique absens esse nullatenus possit ; ita et
- 155 quando Spiritus sancti missio dicitur, non aliud quam magnitudo

122 non] R ; *suppl. in marg. C ; om. To* 126 testis] beatus *add. C*  
*pr* 130 Paulus] R ; *om. C* 131 n. dixit] dividit *add. R* 132 sed  
 prout] R ; sed ut C 133 spirat] s. l. *corr. inspirat R* 134 esse] R ;  
*om. C* 135 deus spiritus] R ; spir. d. C 136 idem] item C apost.  
 Paulus *pr* 137 sq. in eo a. quod] R ; quod autem C 141 dicatur] R ;  
 dicitur C *pr* 143 nulli] R ; nullo C *pr* 148 pentecoste] R ; -costen  
 C *pr* 151 recte] R ; *om. C pr* 152 in aliquo] R ; in *om. C To, suppl.*  
 Ma 154 sibi] R ; *om. C pr*

119 accepit] Cf. Phil. 2, 7 sq. 125 sancto] Act. 5, 3 126 deo] Ibid.  
 4 130 libertas] II Cor. 3, 17 131 vult] I Cor. 12, 11 133 spirat]  
 Ioh. 3, 8 135 est] Ioh. 4, 24 137 episcopos] Act. 20, 28 140 ter-  
 rarum] Sap. 1, 7 150 dei] Act. 4, 11



- operum eius ostenditur. Quod autem, quomodo Pater, ita et Filius et Spiritus sanctus ubique sint, et mitti de loco ad alium locum omnino non possint, etiam psalmista evidenter ostendit, dicens : QUO IBO AB SPIRITU TUO ? ET A FACIE TUA QUO FUGIAM ? Dum haec psalmista ad Patrem loquitur, in facie Filium intellegi voluit, in spiritu ipsum sanctum Spiritum designavit ; ac sic totius Trinitatis mysterium ubique esse, et nullo contineri loco, manifestissime declaravit, sicut et ibi : NE PROICIAS ME A FACIE TUA, ET SPIRITUM SANCTUM TUUM NE AUFERAS A ME.
7. Et hoc interrogo ut mihi respondeas, quomodo credas illud quod scriptum est : AUDI, ISRAHEL, DOMINUS DEUS TUUS, DOMINUS UNUS EST ; de Patre, an de Filio, an de Spiritu sancto, an de tota Trinitate hoc accipias dictum ? Si dixeris, de solo Patre, dicitur tibi : ergo Filium et deum et dominum negas ? Si hoc dicere praesumpseris, clamat tibi apostolus Paulus : QUORUM PATRES, EX QUIBUS CHRISTUS SECUNDUM CARNEM, QUI EST SUPER OMNIA DEUS BENEDICTUS IN SAECULA. Quod et dominus sit, ipse apostolus dixit : UNUS DEUS, EX QUO OMNIA ; ET UNUS DOMINUS IESUS CHRISTUS, PER QUEM OMNIA. Ecce apostolus eum et deum et dominum esse profitetur. Si tibi parum est unius apostoli testimonium, audi quid beatus Thomas dixerit, quando in eius latere manum misit : DEUS, inquit, MEUS, ET DOMINUS MEUS. Considera quia Paulus apostolus et beatus Thomas et deum et dominum eum dixerunt. Si tibi tam praeclara et tam fortia duorum apostolorum testimonia non sufficiunt, audi ipsum dominum discipulis suis dicentem : VOS VOCATIS ME MAGISTER ET DOMINE : BENE FACITIS, SUM ETENIM.
- Ecce et ipse Christus dominum se esse professus est. Agnosce ergo quia, ubi dicitur DOMINUS DEUS TUUS DOMINUS UNUS EST, non solus Pater, nec solus Filius, nec solus Spiritus sanctus, sed simul Pater et Filius et Spiritus sanctus, quae est verus et unus deus, Trinitas intellegenda est. Hoc etiam Iacobus apostolus demonstrat, dicens : TU CREDIS QUIA UNUS EST DEUS ? BENE FACIS. Similiter et Paulus apostolus : UNUS, inquit, DEUS, UNA FIDES, UNUM BAPTISMA. Quod autem, sicut iam dictum est, in uno deo tota Trinitas intellegenda sit, etiam in initio Genesis manifestissime declaratur, ubi dictum est : FACIAMUS HOMINEM AD IMAGINEM ET SIMILITUDINEM NOSTRAM. In eo enim quod dixit pluraliter FACIAMUS, propter tres personas Trinitatem intellege ; in eo vero quod dixit AD IMAGINEM NOSTRAM, et non ad imagines nostras, propter unam imaginem unum deum in Trinitate esse cognosce. Quod

157 sint] *R* ; sunt *C pr* alium] *R* ; om. *C pr* 158 possint] *R* ; possunt *C pr* 160 loq. in faciem *C pr* 160 sq. sanctum spir.] *CR* ; spir. s. *pr* 162 et nullo] *R* ; in nullo *C pr* 165 dominus unus] *C* ; deus *u. R* 173 parum] *C* ; parvum *R* unius] *deest in R* 174 quid] *R* *Ma* ; quod *C To* 175 manus *R* 177 eum] *C* ; esse *R* 180 et] *R* ; om. *C* 182 sq. simul usq. sanctus] *R* ; tota trinitas *C pr* 183 trinitas] *om. C* 187 sit] *R Ma* ; est *C To* 188 Genesis] *generis To* 189 enim] *om. R* 190 trinitatem] *R* ; om. *C* 191 et non ad imagines nostras] *hoc quoque R unus*

159 fugiam] *Ps. 138, 7* 163 a me] *Ps. 50, 13* 165 est] *Deut. 6, 4* 170 saecula] *Rom. 9, 5* 172 omnia] *I Cor. 8, 6* 175 meus] *Ioh. 20, 28* 179 etenim] *Ioh. 13, 13* 181 est] *Deut. 6, 4* 185 tacis] *Iac. 2, 19* 186 baptisma] *Eph. 4, 5* 189 nostram] *Gen. 1, 26*

- autem dei Filius non sit minor a Patre, sed cum Patre et Spiritu sancto unus verus et perfectus sit deus, audi et crede idoneo testi beato Iohanni evangelistae. Cum enim de domino salvatore loqueretur, sicut iam supra diximus, IPSE EST, inquit, VERUS DEUS ET VITA AETERNA. Cum tantus ac talis apostolus dei Filium verum deum esse testetur, quis erit ita temerarius, qui eum aut minorem esse Patri, aut, quod est crudelius, creaturam praesumat adserere ?
8. Adhuc quaero abs te, quomodo accipias illud quod scriptum est : DOMINUM DEUM TUUM ADORABIS, ET IPSI SOLI SERVIES. Si hoc de solo Patre dictum accipis, et solus Pater deus adorandus est, et ipsi soli est serviendum, quare de Christo dictum est : ADORABUNT EUM OMNES REGES TERRAE, OMNES GENTES SERVIENT EI ? In ipso enim psalmo hoc de illo prophetatum est, ubi ex persona Filii dei dictum est : DEUS IUDICIUM TUUM REGI DA, ET IUSTITIAM TUAM FILIO REGIS. Si solus Pater adorandus est, quare ipsum Filium post resurrectionem sancta Maria et sanctus Ioseph cum undecim apostolis adoraverunt ? Si dei Filio serviendum non est, quare dictum est OMNES GENTES SERVIENT EI ? et quare apostolus Paulus servum Christi se esse testatus est dicens : PAULUS SERVUS IESU CHRISTI ? Ecce hic probatum est, quia non de solo Patre, sed de tota Trinitate est hoc dictum : DOMINUM DEUM TUUM ADORABIS, ET IPSI SOLI SERVIES. Credo tamen, quod etiam vos, qui eum minorem esse dicitis, non sitis ausi dicere, quod illum nec adorare nec ei servire debeatis. Nam et illud, quod ait apostolus, IMMORTALI INVISIBILI SOLI DEO HONOR ET GLORIA, quod vos de solo Patre dictum accipitis, de tota Trinitate hoc apostolum dixisse manifestum est. Cum enim etiam anima hominis et immortalis et invisibilis sit, qua conscientia dei Filius secundum divinitatem aut mortalis aut visibilis esse credendus est ? Et cum ipse dixerit EGO SUM VIA ET VERITAS ET VITA, quis erit ita sacrilegus, ut vitam, quae est dei Filius, mortalem praesumat adserere ? Intellege ergo, quia mortalis aut visibilis non in forma dei, sed in forma servi esse potuit dei Filius.
9. Rogo tamen te, ut tibi non sit ingrata frequens interrogatio mea : de re enim grandi agitur, et ideo non est transitorie requirendum, praecipue ubi salus humani generis esse cognoscitur. Dic mihi, rogo te, utrum unum deum esse credatis. Si dixeris, non unum, vincet te supra dicta sententia, per quam dictum est : AUDI, ISRAHEL, DOMINUS DEUS TUUS, DOMINUS UNUS EST. Iterum precor, ut sine animi contentione

193 sit] *om. R*      194 unus] *et add. C*      194 sq. testimonio iohannis  
 evang. *C*      195 domino] *et add. C, et de To Ma*      196 verus deus] *CR* ;  
 deus ver. *To Ma*      200 abs] *R* ; a (bs *eras.*) *C*      201 ipsi] *CR* ; illi *To*  
*Ma*      202 accipis] *R* ; accipias *C*      *et sol.] R* ; *et om. C*      204 terrae]  
*et add. C*      208 adoraverunt] *R* ; -erint *C pr*      210 sq. se esse *usq. Christi]*  
*R unus* ; *om. C pr ob homoeotel.*      211 hic, *R* ; his *C*      212 est h. dictum] *C* ;  
 dictum est *R*      214 dicitis] quod *add. C*      220 via et] *C* ; *et om.*  
*R*      222 sq. non in] *R Ma* ; in *om. C To*      227 credatis] *CR* ; credas *To*  
*Ma*      229 animi] *CRT* ; *om. Ma*      contentione] *R* ; commotione *C pr*

196 aeterna] *I Ioh. 5, 20*      201 servies] *Matth. 4, 10*      204 ei] *Ps.*  
 71, 11      206 regis] *Ibid. 2*      208 adoraverunt ?] *Cf. Matth. 28, 17*      211  
*Christi]* *Rom. 1, 1*      216 gloria] *I Tim. 1, 17*      221 vita] *Ioh. 14, 6*      229  
*est]* *Deut. 6, 4*

- 230 quod dico suscipias. Si deus unus est, immo quia vere unus est, unus  
cui maior aut minor est ? Ubi enim unus et solus creditur, ibi maior  
et minor excluditur ; ubi unitas est, diversitas esse non potest. Et quia  
superioribus sententiis probatum est, quod et Pater et Filius et Spiritus  
sanctus unus et verus sit deus, iterum atque iterum interrogo, iste  
235 unus cui minor esse possit. Sed dices : Filius deus quidem est, sed minor  
Patri. Si deus est, minor non est ; si minor est, deus non est : ipse est  
enim verus deus, cui nec addi aliquid nec minui potest. Filius enim  
si minor est, quia habet ubi crescat, deus non est ; ac sic non erit verum  
quod scriptum est DEUS EX QUO OMNIA, et illud quod Iacobus ait TU  
240 CREDIS QUIA DEUS UNUS EST ? BENE FACIS. Ubi enim unus maior est,  
alter minor, sicut iam dictum est, non unus, sed duo esse videntur.  
Iam ergo rogo te, ut idola, quae tibi in corde de deo maiore et minore  
incautius fabricasti, deo auxiliante confringas, et credas de uno deo,  
qui est Trinitas, scripturae dicenti : EGO SUM QUI SUM, et iterum ABSQUE  
245 ME NON EST, et illud : TU ES DEUS QUI FACIS MIRABILIA SOLUS. Si de  
solo Patre hoc credis, ergo Christus non facit mirabilia : et quia hoc  
negare nulla ratione poteris, deum, qui solus facit mirabilia, totam  
Trinitatem intellege.

10. Cum te interrogo, quare Filium minorem Patri credas, non habes  
250 quid mihi respondeas, nisi illud quod in evangelio scriptum est, QUIA  
PATER MAIOR ME EST. Si semper scriptura diceret maiorem Filio Patrem,  
et nunquam diceret aequalem, etiam sic ad iniuriam Patris pertinere  
videbatur, si unicus Filius eius aut minor aut degener, aut ex alia  
substantia esse crederetur. Cum vero in ipsis scripturis, ubi invenis  
255 secundum humanitatem minorem dictum esse Filium, ibi invenias  
secundum divinitatem etiam aequalem ; quomodo ego tibi adquiesco,  
ut, ubicumque minor dicitur Filius propter incarnationis mysterium  
verum esse profitear, quare tu mecum non vis credere, ubi Filius Patri  
aequalis esse scribitur ? Ego enim et, ubi minor dicitur, credo ; et, ubi  
260 aequalis dicitur, credo. Novi enim, quid secundum humanitatem,  
et quid secundum divinitatem fuerit dictum : quia minor non dicitur,  
nisi propter carnis adumptionem. Tu vero, qui in ipso evangelio et  
minorem et aequalem frequentius legis, quare unum credis, et aliud  
credere non adquiescis ?

- 265 11. Sed dum similitudinem generationis humanae consideras, et  
putas, quomodo carnalis pater maior est filio suo, sic deus Pater Uni-  
genito suo maior debeat credi, ideo erras. Pro qua re, rogo te, iam de  
tanto periculo te liberare contendas. Apud homines enim ideo homo

---

230 est] 1 <sup>o</sup> l. om. Cpr	unus est unus male iung. To Ma	231 est ?]
CR ; non est C poster. m. pr	235 dices] R ; dicis C	236 patri] C ;
patre R	si minor e. d. n. est] R ; om. C	237 nec minui aliquid
C	238 quia] R ; qui C	241 et alter C
C	244 scripturae dicenti] R ; scriptura dicente C	242 ergo] R ; enim
rent C	252 dicerent C	251 scripturae dice-
ego] C ; ergo R	255 dictum] R ; om. C	256 invenis C
257 ut] CR, post corr. at C ; at ToMa	258 profi-	
tear] CR ; profiteor ToMa	267 te] R ; ut C	

---

239 omnia] I Cor. 8, 6	240 facis] Iac. 2, 19	244 sum] Ex. 3,
14 245 non est] Esai. 44, 6. 8	solus] Ps. 76, 15 ; cf. Ps. 135, 4	251
est] Ioh. 14, 28.		

- 270 pater maior est, et homo filius minor, quia et pater et filius initium  
habent et finem. Quando nascuntur, ambo parvuli nascuntur ; et post-  
quam natus fuerit filius, ille crescit, pater senescit. Apud deum autem  
Patrem et apud deum Filium noli aetatis gradus facere, ubi nec initium  
nec finem poteris invenire. Et tamen cum in ipsa generatione humana  
275 frequentius videamus aliquos patres et sapientia et virtute et honoribus  
et divitiis multo maiores, quam ipsi erant, filios et habuisse et habere ;  
si homo maiorem et meliorem filium, quam ipse est, gignere solet,  
deo Patri non concedis, ut aequalem sibi Filium generasset ? Et qui  
hominibus legitimos filios habere dedit, in suo hoc sibi unigenito  
280 denegavit ? Noli, rogo te, per iniuriam Filii Patrem velle honorare.  
Cum enim etiam apud homines patri probetur iniuriam facere, qui  
de nativitate filii sui voluerit derogare ; et non sine grandi dolore  
audit pater, si filius eius minor, quam pater suus, aut sapiens aut  
prudens esse dicatur, quanto magis deo Patri cognoscitur iniuriam  
facere, qui unicum Filium eius minorem quam ipse est voluerit iudicare  
285 vel credere ?

12. Quaero tamen adhuc abs te, ut mihi dicas, utrum Pater perfectum  
genuerit Filium an imperfectum. Si perfectum dicis, quomodo aequalem  
negas ? Si imperfectum volueris dicere, vide quam blasphemiam proberis  
incurrere ; et cum legas deum omnia opera sua per unigenitum suum  
290 valde bona fecisse, qua conscientia credas hoc eum unigeniti sui nativi-  
tate implere noluisse ? Cum enim per Filium facta sint omnia, quomodo  
ipse perfectus non erit, qui omnia perfecta constituit ?

13. Adhuc quaero a te, ut mihi dicas qualiter accipias illud quod  
dominus dixit, EGO IN PATRE ET PATER IN ME MANET, et illud, PATER  
295 AUTEM IN ME MANENS IPSE FACIT OPERA ? Si istis duabus sententiis  
deliberas credere, nulla argumentatione Filium minorem poteris appro-  
bare : non enim solum hoc dixit dominus, quod ipse in Patre maneat,  
sed addidit, quia et Pater in ipso. Certe vos estis, qui dicitis, quia  
Pater sit incapabilis, Filius autem capabilis. Si hoc verum est, quomodo  
300 dicit Filius, quia in ipso maneat ? PATER, inquit, IN ME MANENS. Si  
minor est, maiorem capere quomodo potest ? Si contentionem volueris  
removere, non invenies quid hoc loco possis obicere. Apertum est quia  
Filius dicit PATER IN ME MANENS ; et quia numquam factum est, ut  
minor maiorem capere possit, sublata contentione, dum audis, EGO  
305 IN PATRE, ET PATER IN ME EST, agnosce et intellege aequalitatem Patris  
et Filii. Vos enim de voluntate hoc vultis accipere, quod non ipse Pater  
sed voluntas Patris in Filio maneat, et Filii voluntas in Patre : quasi  
aliud sit. . . . . | fol. 88<sup>v</sup> | aliud voluntas Patris. Sed ut ista calliditas  
locum habere non possit, non dixit Filius ; Patris voluntas in me manet :

---

269 est] *R* ; *om.* *C*      270 et finem habent *C*      parvuli] *R* ; parvi  
*C*      271 crescit] et *add.* *C*      272 gradus] *R* ; tempus *C* *pr*      275 mul-  
tum *R*      et habuisse] *R* ; et *om.* *C*      276 gignere] *R* ; generare  
*C*      277 concedis] *R* ; credis *C*      278 filios] *R* ; *om.* *C*      dedit habere  
*C*      284 filium eius] *in cod. C et ap. To Ma reliqua desiderantur*      301 con-  
tentionem] *coniectura scripsi* ; contentiose *R* : *cf. circa finem huius fragmenti*  
« contentionem inimicam r. d. t. a. removebi »



310 sed ipsum Patrem in se manere testatus est. Et ideo tollite falsas et  
tortuosas obiectiones, et nolite de uno deo more gentilium plures  
vobis maiores ac minores formare deos. Cum enim beatus evangelista  
de omnibus sanctis, qui cum Christo regnaturi sunt, dicat, quia cum  
apparuerit similes ei futuri sint, quia videbunt eum sicuti est; qua  
315 conscientia Filius dei dissimilis dicitur Patri, cum etiam homines dei  
Filio similes futuri esse legantur? Ille te similem sibi vult facere :  
et tu eum Patri similem nec erubescis nec metuis abnegare?

14. Scio enim quod ideo minorem Filium credatis, quia eum non de  
substantia Patris natum, sed ex nihilo creatum; non sine grandi impie-  
320 tate asserere vultis. Maiores enim vestri, quamlibet secrete, primam  
et magnam creaturam dei Filium esse dixerunt. Si creatura est, ergo  
vanitati subiectus est: sic enim dixit apostolus, quia VANITATI CREATURA  
SUBIECTA EST. Si ipse creatura est, quomodo per ipsum creata sunt  
omnia, et quomodo de ipso scriptum est, NON ACCIPIES NOMEN DOMINI  
325 TUI IN VANUM? Agnosce ergo et intellege, quia ipse contradicente  
scriptura divina nomen domini sui in vanum accipit, qui eius Filium  
creaturam esse crediderit. Pater enim quando dixit EX UTERO ANTE  
LUCIFERUM GENUI TE, non eum creaturam intellegi, sed ex substantia  
sua natum voluit credi; et apostolus in tantum eum creaturam noluit  
330 dici, ut eos qui creaturae serviunt detestatus fuerit dicens: ET SERVIE-  
RUNT POTIUS CREATURAE QUAM CREATORI; et ad Galatas: HIS QUI  
NATURA NON SUNT DII SERVIEBATIS. Denique et beatus apostolus  
CHRISTUM DEI VIRTUTEM ET DEI SAPIENTIAM praedicans, omnem operis  
sui magnificentiam per id ad Patris gloriam retulit: quia quicquid  
335 Christus gerit, virtus dei et sapientia gerit, deus sine dubio gerit, cuius  
et sapientia est Christus et virtus.

15. Denique de Patre apostolus dicit, QUOD CHRISTUM SUSCITAVERIT  
a mortuis; et Christus de seipso dicit: SOLVITE TEMPLUM HOC, ET  
EGO TRIBUS DIEBUS EXCITABO ILLUD. Quis enim haec | fol. 89<sup>r</sup> | legens  
340 non intellegat, unam esse operationem Patris et Filii, secundum quod  
ipse dominus dixit: QUaecumque PATER FACIT, HAEC EADEM ET FILIUS  
SIMILITER FACIT? Non dixit, alia, vel similia: sed ea ipsa, quae Pater  
facit, cum Patre etiam et Filius similiter facit. Nam et illud, quod ait  
apostolus, SOLI SAPIENTI DEO, vos de solo Patre tantum, non solum  
345 imperite, sed impie etiam vultis accipere. Si verum est, immo quia  
verum est, quod dicit apostolus, CHRISTUM DEI VIRTUTEM ET DEI SAPIEN-  
TIAM esse, quis est qui sacrilego ausu solum Patrem sapientem prae-  
sumat asserere? Et cum idem apostolus de Christo dicat, quod in eo  
sint OMNES THESAURI SAPIENTIAE ET SCIENTIAE ABSCONDITI, considerent  
350 in quam impiam temeritatem prorumpant, qui, dum solum Patrem  
sapientem esse pronuntiant, et Filium et Spiritum sanctum dei sapien-  
tiam non habere blasphemant. Quod autem non solus Pater sit unus  
et solus deus, adverte. et apostolum Paulum perfectae fidei tenuisse  
confessionem, ubi unum deum proprietatis significatione confessus est,

---

314 *sicuti est*] Cf. I Ioh. 3, 2      323 *subiecta e.*] Rom. 8, 20      325 *va-*  
*num*] Ex. 20, 7      328 *te*] Ps. 2, 7      331 *creatori*] Rom. 1, 25      332 *ser-*  
*viebatis*] Gal. 4, 8      333 *sapientiam*] I Cor. 1, 24      337 *suscitaverit*] I Cor.  
15, 15      339 *illud*] Ioh. 2, 19      342 *facit*] Ioh. 5, 19      344 *deo*]  
Rom. 16, 27      346 sq. *sapientiam*] I Cor. 1, 24      349 *absconditi*] Col. 2, 3

- 355 dicens : PATER EX QUO OMNIA, ET NOS EX IPSO ; ET UNUS DOMINUS  
IHESUS CHRISTUS, PER QUEM OMNIA, ET NOS PER IPSUM. Sed fidei eccle-  
siasticae ordinem ponens, et fidem nostram cum Patre et Filio statuens,  
inseparabilis illius atque indissolubilis deitatis unitatem fido sacra-  
mento locutus est, dicens : UNUS DEUS ET UNUS DOMINUS. Si enim  
360 professionem unius dei ad hoc accipis, ne deus Christus sit, quia, ubi  
unus est, solitarius sit intellegendus, quid de eo profiteris, quod Iesus  
unus est dominus ? Si enim secundum te, quod unus Pater deus est,  
Christo non relinquit ut deus sit, necesse est ut etiam secundum te  
unus dominus Christus deo Patri non relinquat ut dominus sit : quia,  
365 quod unum est, proprium eius esse debet, qui unus est. Si itaque unum  
dominum Christum esse etiam deum negabis, unum quoque deum  
Patrem esse negabis et dominum. Et quid erit in dei virtute, nisi et  
dominus fuerit, et in domini proprietate, nisi et deus sit : cum deum  
id perficiat esse, quod dominus est, et dominum id constituat esse,  
370 quod deus est ? Nec in uno deo et uno domino discernere poteris pote-  
statem, ne, qui dominus est, non sit et deus, vel qui deus, non sit et  
dominus. Observavit enim apostolus, ne duos vel deos praedicaret  
vel dominos ; et idcirco..... | fol. 89<sup>v</sup> | in uno deo Patre unum  
significaret dominum. Tu enim putas quod Filius, qui habet domini  
375 potestatem, non habeat etiam dei virtutem. Sed ignorat Paulus, Chri-  
stum deum esse, dicens : QUORUM PATRES, EX QUIBUS CHRISTUS, QUI  
EST DEUS BENEDICTUS IN SAECULA ? Confessus enim apostolus unum  
Patrem, ex quo omnia sunt, et unum dominum Iesum Christum,  
per quem omnia sunt : quaero quid diversitatis attulerit dicens, EX DEO  
380 et PER CHRISTUM OMNIA. Omnia enim ex nihilo per Filium substiterunt,  
et a Deo, ex quo omnia, ad Filium vero, per quem omnia, apostolus  
retulit ; et non invenio quid differat, cum per utrumque opus sit virtutis  
eiusdem. Si enim ad universitatis substantiam proprium ac sufficiens  
creaturis est, quod ex deo sunt, quid habuit necessitatis memorari  
385 quod, quae ex deo sunt, per Christum sint : nisi quod unum idemque  
est, per Christum esse, et ex deo esse ?

16. Sed dicis : Quomodo potest fieri, ut Filius, quem a Patre credimus  
genitum esse, cum Patre initium possit habere ? Hoc loco, sicut iam  
superius dictum est, similitudo te circumvenit generationis humanae,  
390 dum credis quod sic unigenitum suum genuerit Pater, quomodo carnales  
homines filios generare solent. Sed absit hoc ab illa incorporea et im-  
mensa et ubique tota divinitatis potentia. Quod autem non solum  
Filius sed etiam Spiritus sanctus semper cum Patre maneant, et a  
Patre separari non possint, non quasi per veram similitudinem, sed  
395 velut per quandam significationem tibi ostendere possum. Considera  
solem istum, et vide quomodo de se ipso et splendorem generet et  
calorem, et in hac significatione intellege Trinitatem. Sicut enim sol,  
cum sit ipse unus, tres tamen personas habere videtur, seipsum utique  
et splendorem et calorem, ita et in Trinitate, cum sint tres personae,  
400 unus tamen deus agnoscitur. Et hoc diligenter attende, quia, quomodo

373 *ultimus versus recti cuiusque folii iam legi vix potest*  
est] ex creatura esse emendavi

384 creaturis

356 *ipsum*] I Cor. 8, 6  
5 380 *omnia*] I Cor. 8, 6

359 *dominus*, Ibid.

377 *saecula*] Rom. 9,

- et Filius et Spiritus sanctus de Patre sunt, non Pater ab illis, sic et splendor et calor de sole nascuntur, et non ex ipsis sol ipse generatur ; et tamen quomodo numquam fuit sol sine splendore et calore suo, sic nec Pater sine Filio et Spiritu sancto. Quod enim tibi osten. . . . . t
- 405 | fol. 90<sup>r</sup> | quod non splendor et calor generant ignem, sed generantur ab igne. In igne ergo agnoscitur Pater, in splendore Filius, in calore Spiritus sanctus. Unde quod de sole iam supra dictum est, hoc de igne sentiendum est. Quomodo enim ignis sine splendore et calore numquam fuit, ita Pater sine Filio et Spiritu sancto nec fuit nec esse poterit.
- 410 Hoc ergo si cum vera pietate fideliter ac diligenter attenderis, contentionem inimicam rationi de tuis animis removebis, et non solum interioribus sed et corporalibus oculis, quid de unitate vel sempiternitate Patris et Filii et Spiritus sancti credere possis, agnosces. Tu qui dicis Filium et Spiritum sanctum non semper fuisse cum Patre, discerne inter
- 415 ignem et splendorem et calorem, et dic quis senior aut quis iunior esse possit, vel quis ex eis prius coeperit, et quis postea fuerit subsecutus : et cum hoc nulla poteris argumentatione monstrare, agnosce sic Filium de Patre natum esse, ut cum eo inveniatur initium non habere ; et ita sanctum Spiritum a Patre procedere, ut illa processio numquam credatur originem habuisse. Nam quod in igne et splendore et calore non incongrue significari Trinitas possit, divinarum scripturarum testimoniis approbatur. De Patre enim intellege quod scriptum est : DEUS IGNIS CONSUMENS EST, et illud : QUI APPROPINQUANT MIHI, APPROPINQUANT IGNI ; de Filio audi apostolum dicentem : QUI EST SPLENDOR ET IMAGO
- 425 PATRIS. Quod autem in calore Spiritus sanctus possit intellegi, idem ipse apostolus dicit : SPIRITU FERVENTES ; et in Actibus apostolorum de adventu sancti Spiritus dictum est, quia APPARUERINT DIVISAE LINGUAE TAMQUAM IGNIS.

17. Multa adhuc et innumerabilia testimonia, quae aequalitatem
- 430 Patris et Filii ac Spiritus sancti evidenter ostendant, et Spiritum sanctum verum deum esse demonstrent, in divinis voluminibus continentur, quae brevitatibus causa omisimus. Haec enim pauca ita firma sunt et valida sunt, ut ille, qui minorem Filium dicit, cum ex his interrogatus fuerit, nihil habeat quod respondere veraciter possit.
- 435 Si tibi non videtur incongruum, possunt extraneis, id est, alterius religionis hominibus etiam, quae infra scripta sunt, demonstrari. Et quia solent dicere, quod nos perdidissemus fidem rectam, et ipsi eam invenerint. . . . . | fol. 90<sup>v</sup> | poterunt agnoscere, utrum rami per superbiam fracti se excusserint a radice, an ipsa radix a ramis excesserit.
- 440 Si nolunt considerare oculis cordis, vel corporis oculos aperiant, et videant, quia, quomodo per totum mundum per apostolos et apostolicos viros Christus ecclesiam fundavit catholicam, ita in ipso fundamento gratia sua cooperante permanet, ut exinde divelli nullis umquam

---

404 nec] *1 m. corr. ex et*      osten] *deest versus integer ima pagina ab-*  
*cisa*      433 dicit] *R ; dicat Re*      436 infra] *ex intra incunctanter cor-*  
*rexi*      438 invenerint] *hic rursus integra linea recisa est*      439 super-

---

viam *R*

---

423 est] *Deut. 4, 24*      424 igni] *Ubi ?*      425 Patris] *Cf. Hebr. 1, 3*      426  
*ferventes]* *Rom. 12, 11*      428 ignis] *Act. 2, 3*

- persecutionibus potuisset : in tantum, ut nec ipsis temporibus, quibus  
 445 imperatores vel reges religionis alterius ecclesiam catholicam totis  
 viribus impugnabant, fundamentum, quod apostoli posuerant, aut  
 invadere praesumpserint, aut invadere potuerint. Denique, si volumus  
 considerare, in ipsa Hierusolyma, ubi Christus et natus et passus est,  
 ecclesia catholica optinet principatum. In Epheso autem, quomodo  
 450 a sancto Iohanne evangelista constituta est, ita perdurat : in Alexandria,  
 sicut a domno Marco fundata est, ita deo auxiliante usque hodie per-  
 severat : in Smyrna etiam, ubi sanctus Policarpus et successor aposto-  
 lorum fuit episcopus, ecclesia catholica privilegium tenet. Similiter  
 et illas omnes ecclesias, quibus apostolus Paulus scripsit, numquam  
 455 vel potuerunt vel praesumpserunt alterius religionis principes occupare.  
 Ipsa etiam Romana ecclesia, quae et prius imperatores et postea reges  
 alterius legis habuit, considerent quod nullus ex eis ausus fuerit sedem  
 apostolicam occupare. In Galliis etiam civitas Arelatensis discipulum  
 apostolorum sanctum Trophinum habuit fundatorem, Narbonensis  
 460 sanctum Paulum, Tolosana sanctum Saturninum, Vasensis sanctum  
 Daphnum. Per istos enim quattuor apostolorum discipulos in universa  
 Gallia ita sunt ecclesiae constitutae, ut eas per tot annorum spatia  
 numquam permiserit Christus ab adversariis occupari, implens promis-  
 sionem suam, qua dixerat : SUPER HANC PETRAM AEDIFICABO ECCLESIAM  
 465 MEAM, ET PORTAE INFERI, id est, hereticorum sectae NON PRAEVALEBUNT  
 ADVERSUS EAM. Non incongrue inferni portae intelleguntur heretici,  
 qui sectatoribus suis ostia gehennae indesinenter aperiunt.
18. Hoc totum ideo dixi, quia illi, qui solent obicere, quod fidem  
 catholicam perdiderimus, et illi invenerint, etiam corporalibus oculis  
 470 in veritate cognoscant, quis teneat fundamentum, et quis de ipso  
 excussus sit et alienus effectus. Atque utinam incipi..... poterat  
 illos deus secundum.....

Quel est l'auteur du traité qu'on vient de lire?

Des deux seuls manuscrits que nous possédons, l'un, comme on l'a vu, est anonyme ; l'autre a pour titre *Epistola sancti Agustini*. Cette attribution au grand évêque africain a été admise d'emblée par les deux éditeurs italiens : mais il a bien fallu en rabattre, après que Reifferscheid<sup>1</sup> eût publié la finale, contenant l'argument de tradition, argument où sont mises sur le même pied que les églises apostoliques celles fondées en Gaule, à Arles,

---

452 et] R ; om. Re      471 incipi] ultimus versus maximam partem excisus  
 est      472 secundum] reliqua desiderantur uno saltem duplici folio abscisso

---

466 eam] Matth. 16, 18

---

1. A l'endroit cité plus haut de sa *Biblioth. Patr. Italica*, t. I, p. 174, note 5. L'érudit dominicain Mamachi avait déjà connu et cité le passage dans son *Originum et antiquit. christian.*, lib II, c. xxii, § 1, p. 266, mais avec une étrange erreur de lecture : « PARISIENSIS quatuor apostolorum discipulos », au lieu de PER ISTOS ENIM q. a. d.



Narbonne, Toulouse et Vaison. Cette façon de traiter la question suppose, à n'en pas douter, un auteur gaulois. Le chanoine Arbellot s'en prévalut aussitôt pour imputer le traité au célèbre évêque Fauste de Riez<sup>1</sup>. Au petit bonheur, évidemment : il aurait pu tout aussi bien jeter son dévolu sur un écrivain quelconque de la Gaule méridionale du V/VI<sup>e</sup> siècle. En réalité, il n'y a pas la moindre raison de songer ici à Fauste, de préférence aux autres personnages connus de ce temps et de ce milieu. J'ai montré, en me fondant sur les caractères du style et de la langue, que l'auteur est sûrement saint Césaire d'Arles. Le seul érudit compétent qui se soit prononcé sur la question, Paul Lejay, a admis sans conteste, et confirmé par une foule de traits nouveaux, la solution proposée par moi.

Les expressions caractéristiques abondent tellement, au cours de ces quelques pages, que je ne puis songer à les relever toutes ici ; et, d'autre part, une édition quelque peu critique et complète des œuvres de Césaire n'étant pas encore à la portée du public, pour qu'on y puisse constater la valeur des références, je suis réduit à prier le lecteur de me faire crédit, provisoirement du moins, lorsque je l'affirme que le texte ci-dessus n'est guère qu'un tissu ininterrompu des termes et locutions qui reviennent le plus fréquemment, parfois à satiété, dans l'index philologique dressé par moi sur fiches, en vue de la future édition<sup>2</sup>. Si quelqu'un désire dès à présent sur ce point plus de précision, je le prie de se reporter à mon *Mémoire des Mélanges* de Cabrières, où j'ai traité la chose plus au long : mon but, ici, est plutôt de suppléer à ce qui manquait à ce mémoire, en donnant pour la première fois au public une édition vraiment critique du traité entier sur le mystère de la Trinité.

Dans mon premier travail, également, j'ai montré que Césaire, surtout au début de son pontificat, alors que la région d'Arles était encore soumise au pouvoir des Goths ariens, n'avait que trop de raison d'attaquer de front l'hérésie qui menaçait la Gaule entière, quoique nous n'eussions jusqu'à présent, relativement à cette polémique, que des allusions au cours de ses homélies sur l'ancien testament : Append. 5, n. 5 ; 24, n. 1, et surtout le sermon 39 sur le jugement de Salomon. J'ai fait aussi remarquer

---

1. Dans son *Mémoire : Observations critiques à MM. Bourassé et Chevalier sur la légende de saint Austremon et les origines chrétiennes de la Gaule* (Tours et Paris, 1870), p. 20.

2. On pourra, en attendant, se servir avantageusement de l'étude philologique sur les sermons de Césaire d'Arles qu'a donnée Paul Lejay dans la *Revue Biblique* d'oct. 1895 (IV, 593-610).

que le titre *Epistola sancti Agustini*, conservé dans le ms. C, est l'étiquette habituelle mise par Césaire en tête de nombreuses compilations faites d'emprunts à Augustin ; puis, que le passage du paragraphe 8 où l'auteur du traité avance cette opinion curieuse, que la Vierge et saint Joseph avec les onze apôtres adorèrent le Sauveur « après sa résurrection », passage inspiré de saint Ambroise, *De Ioseph*, c. 2, se retrouve identique, y compris les mots *post resurrectionem*, dans le sermon césarien 13, n. 4 de l'Appendice du tome V d'Augustin. Enfin, la finale relative à l'évangélisation de la Gaule, où Arles avec saint Trophime occupe la première place, confirme encore, au point de vue historique, les indices déjà relevés en faveur de l'attribution à Césaire.

Chose singulière, c'est précisément ce dernier trait qui a porté un oratorien français, L. Guérard, à qualifier de « fort criticable » l'attribution proposée<sup>1</sup> : le digne homme ne peut comprendre qu'un évêque d'Arles, partant de sa propre église, ignore manifestement, à moins qu'il n'oublie volontairement, que celle-ci a eu pour évêques des personnages notoirement hérétiques, tels que Marcien et Saturnin. Paul Lejay n'a eu garde de s'effaroucher pour si peu, bien qu'il relève dans le passage en question d'autres phrases pour le moins aussi « amusantes » : celle, par exemple, où Daphnus de Vaison, signataire du concile d'Arles de 314, est rangé parmi les disciples immédiats des Apôtres, ou bien, si on la prend à la lettre, celle où le Christ est dit être né et avoir souffert dans la ville même de Jérusalem : *in ipsa Hierusolyma, ubi Christus et natus et passus est* (ci-dessus p. 14, l. 448). Que conclure de telles étrangetés ? Selon l'oratorien, que l'évêque d'Arles ne saurait être l'auteur de notre traité ; d'après Lejay, que « l'excellent Césaire, évidemment, mettait dans ses souvenirs plus de piété que de critique<sup>2</sup>. » La première conclusion est celle d'un lecteur choqué de ne pas trouver dans un prélat du VI<sup>e</sup> siècle le minimum d'exactitude et de connaissances historiques qu'on exigerait actuellement à l'examen d'un candidat quelconque ; l'autre est d'un critique exercé, qui sait apprécier les différences des temps et des lieux, et qui en a vu plus d'une du même genre. Je suis d'avis qu'il est permis de s'en tenir à la seconde.

GERMAIN MORIN.

1. *Revue du clergé français* du 1<sup>er</sup> mai 1899 (Paris, 1899), p. 7 et 8 du tiré à part de l'article : *Une récente étude sur les origines des églises de France*.

2. *Le rôle théologique de Césaire d'Arles*, p. 5 [187] du tirage à part.

## THE BIBLE OF GILDAS.

The *De excidio et conquestu Britanniae* of Gildas, surnamed the Wise, is the most considerable literary monument of the British Church, for the Commentaries of Pelagius were written in Rome, and the works of S. Patrick, whatever their date, were written in Ireland. Gildas is thought to have written in Brittany, probably at Ruys near Vannes, between 560 and 570. His work, first printed by Polydore Vergil in 1524, has been well edited by Mommsen in the *Monumenta Germaniae*, 1894.

Gildas has been carefully studied by historians of Britain from Bede onwards, who all complain of his extravagance of complaint and economy of mere fact, but it has seemed to me that something of the state of the Bible in pre-Saxon Britain may be extracted from his numerous quotations. These were critically examined in Haddan and Stubbs's well-known *Councils*, vol. i, pp. 181-185, but as that invaluable compilation was published in 1869, it is time to make an attempt to assess the evidence in a form that corresponds with our present more advanced state of knowledge about the history of the Bible in Latin.

For most books of the Old Testament the answer is very simple. The codex, or rather codices, used by Gildas followed the Vulgate. This is the case with the Heptateuch, the four books of Kings, Isaiah, Jeremiah with Lamentations. The diction of S. Jerome is so peculiar and lively, and Gildas is on the whole so faithful a quoter, that it is generally quite easy to be sure about the source of his Biblical allusions. Thus<sup>1</sup> characteristically Vulgate expressions are : p. 64 Gen v 24 *ambulavit cum Deo* ; p. 65 Exod xxxiv 29 *cornutamque faciem* ; p. 47 Deut xxxii 28-30 *populus absque consilio et prudentia, utinam saperent et intellegent ac nouissima prouiderent* ; p. 66 Judges xvi 30 *concussis duabus columnis* ; p. 66 1 Reg vii 9 *holocausto lactentis agni Philistinorum metum depellens*, followed by 1 Reg xii 2-4 (too long to quote) ; p. 49 1 Reg xiii 13, 14, and xv 20, 22, 23, 29, of which *porro Triumphator* in Israhel (*ver.* 29) would be decisive even if it had stood alone. Other most characteristic Vulgate quotations or paraphrases are : p. 49 2 Reg xxiv 12-17 ; p. 50

---

1. *Italics* here mark the characteristically Vulgate expressions.

3 Reg xxi 19 occidisti *insuper et* possedisti ; 3 Reg xxii 22, 23. With regard to Isaiah and Jeremiah details are unnecessary<sup>1</sup>: it is acknowledged that Gildas follows the Vulgate in these books, including Lamentations.

Two passages in the Books of Kings merit a special Note. On p. 60 Gildas quotes 1 Reg ii 30 ' *eos qui honorant me, honorabo ; et qui me spernit erunt ignobiles* '. The Vulgate has ' *glorificare* ' twice and ' *contemnunt* ', but ' *erunt ignobiles* ' is sufficiently rare and characteristic (*ignobilis* only occurs nine times elsewhere in the whole Bible) to show that Gildas here had the Vulgate in mind. But on p. 69 extracts from 1 Reg ii 27-34 are quoted in a form differing from the Vulgate and agreeing with the Greek. *Ver.* 30 runs *quoniam qui honorificant me honorabo eos ; et qui pro nihilo habent me ad nihilum redigentur*. The explanation is to be found in Lucifer *De sancto Athanasio* i 10 (*Hartel*, p. 82), where the whole passage is quoted. Gildas agrees with it almost word for word, and I do not doubt that he knew this work of Lucifer and quoted direct from it here.

The other passage, 3 Reg xvi 2-4 (p. 50), is more of a problem. It comes between quotations of 3 Reg xi 6, 11 and 3 Reg<sup>o</sup> xxi 19, both of which are characteristically Vulgate, but that of 3 Reg xvi 2-4 agrees with the Greek (omitting some words), and is apparently not quoted by Lucifer or any other Latin writer. The best solution of this real difficulty appears to me to assume a lacuna in our text of Lucifer's *De regibus apostaticis* 6 (*Hartel*, p. 49, line 20), in which this text was quoted in full, and to suggest that Gildas is here again quoting from Lucifer. This at least is easier than to imagine that in these obscure verses Gildas had direct knowledge of the Old Latin, while elsewhere quoting from the Vulgate in these books<sup>2</sup>.

When we pass from the Books of Kings to Chronicles we find a different state of things. The quotations are all in a sort of catena (§ 41) and include 2 Chron xv 2, xix 2, xxi 12-14, 15, xxiv 20. They all agree verbally with the Greek and differ from the wording of the Vulgate. This is the more noteworthy, as Gildas in the very context of 2 Chron xxi 12-14 refers to Elijah

1. On p. 52, Gildas 43 ' *Is. 3, 11-14* ' should be ' *Is. 5, 11-14* '. The quotation of *Is. xxxiii 1* (Gildas 33) is a paraphrase of the Vulgate, not of the *lxx*.

2. The quotation runs, <sup>2</sup> *Propter quod magnificavi te principem super Israhel, quia exacerbauerunt me in uanis eorum*, <sup>3</sup> *ecce ego suscito post Basan et post domum eius et tradam domum eius sicut domum Ieroboam Nabath* : <sup>4</sup> *qui mortuus fuerit de suis in ciuitate comedet eum canes, et mortuum corpus illius in campo comedent volatilia caeli*.



as *currus et auriga Israhel*, i. e. the phrase used in the Vulgate of 4 Reg ii 12, xiii 14 (where the Old Latin, at least in xiii 14, has *rector I. et eques eius*). The deduction, therefore, is clear : Gildas's MS of Chronicles was not Vulgate, but Old Latin.

The same must be said of Ezekiel. Two sets of passages from Ezekiel are quoted (§ 61, 90 f.), and in all of them Gildas follows the Greek and not the Vulgate. Gildas shews himself in these verses a very faithful transcriber, contrary to what seems to be the common opinion. It is noteworthy that in Ezek xiii 8 and 18 he agrees with B in having the single *Dominus* against the *Adonai Dominus* of AQ and Jerome.

It should be added also that the quotations of Gildas agree with the fragments of Old Latin in *Zurich* xxiv + *S. Gall* 1398b, lately published by P. Alban Dold, O. S. B.<sup>1</sup>

In the Minor Prophets the state of things is as in Ezekiel, with one curious exception. Gildas's quotations consist of two chains of passages (§§ 51-58, 83-89). The first chain begins with 'Abacuc' and then goes from Hosea to Malachi, the second begins with Joel and then from Hosea to Malachi. This surely does not testify to a peculiar order, but rather that Gildas opened his codex in the middle, before proceeding to more or less methodical excerpting. The texts are accurately quoted, except that Gildas often drops out words and clauses ; so accurately indeed, that his editors, including Mommsen, have occasionally emended the reading of the MSS 'to make sense', where Gildas was faithfully following the rudeness of the Greek<sup>2</sup>. In Gildas 86 (p. 74, l. 9) a curious gloss has got into the text : *Micha vii 1b 2 runs Heu me, anima, quia periit terrenis operibus semper peccatorum reuerentia exoritur reuerens a terra*. The Greek is οἱμοι ψυχῇ, ὅτι ἀπόλωλεν εὐλαβίησ (εὐσεβίησ B\*) ἀπὸ τῆς γῆς. I have no explanation for this curious addition.

The exception I mentioned above concerns the text of Malachi. In Gildas 89 Mal i 6-9 is quoted from the Greek. This is followed by Mal i 13-ii 3, 5-7, 8-10, iii 1-3, 13-15, from the Vulgate, with the exception of *ipse enim egredietur quasi ignis ardens et quasi poa lauantium* (Mal iii 2). Further, Mal iv 1, quoted in Gildas 58, also follows the Vulgate. These passages from Malachi are the only ones that shew Vulgate influence in the whole Book of the

1. A. DOLD, *Konstanzer altlateinische Propheten- und Evangelien-Bruchstücke*, 1923.

2. E. g. Mommsen, p. 74, last line (=Zech xi 5), has *nihil PARSi sunt* where the MSS have *nihil passi sunt*: the Greek is οὐκ ἔπασχον οὐδέν !

Twelve Prophets. It would seem that the Codex used by Gildas had lost a leaf at the end (from Mal. i 10 onwards), which had been supplied from the Vulgate.

To illustrate the change we may consider the renderings of 'Sabaoth'. The 'LORD of Hosts' is rendered Κύριος Παντοκράτωρ in the Twelve Prophets, and so we find *Dominus Omnipotens* in Hab ii 13, Zech. i 4, v 4, vii 9, 12 *bis*, xi, 4 in *Gildas* 51, 57, 88; also Mal i 8 in *Gild.* 89. But in Mal. ii 2, 7, iii 14 (*Gild.* 89) and iv 1 (*Gild.* 51) we find Jerome's *Dominus exercituum*.

What adds to the interest of the Vulgate influence in Malachi is the fact that *angelus Domini exercituum* also occurs at Mal. ii 7 in the extracts found in Bodl. *Auct.* F 4. 32, that interesting collection of miscellanies connected with Glastonbury and Brittany<sup>1</sup>. In Zech. i 4 and viii 17 it has the Greek *Dominus Omnipotens*.

It seems possible that what Gildas possessed and quoted from was a codex of the XII Prophets + Isaiah + Jeremiah and Lamentations, in which *Is.* + *Jer.* and *Lam.* had been taken from the Vulgate; that to it was prefixed a codex of the XII (Minor) Prophets of which the last leaf was defective and the defect had been supplied from a MS of the Vulgate. Ezekiel seems to me to have been separate, possibly bound up with '4 Ezra' and Job.

The citations from Job, which all occur in § 59, merit particular attention, because they seem to represent the original text of which Jerome made a revision. From this text was absent the 400 half-verses added by S. Jerome and printed by Sabatier in italics: the special interest of the passages quoted by Gildas is that in several cases they give the text which Jerome corrected as being erroneous or too free, as well as leaving out the interpolated half-verses. The texts quoted are Job xxi 7-20, followed (*post aliquanta*) by xxiv 2-7, and (*post pauca*) xxiv 18-24, and (*et infra*) xxvii 14, 16. The first passage deserves a critical commentary: <sup>7</sup> *propter quid impii uiuunt, et senuerunt in honestate*<sup>2</sup> <sup>8</sup> *et semen eorum secundum desiderium eorum*<sup>3</sup> *et filii eorum ante conspectum eorum.* <sup>9</sup> *et domus eorum fructuosae sunt, et timor numquam nec plaga Domini est super eos.* <sup>10</sup> *uacca eorum non abortiuit, et praegnans eorum pertulit partum et non errauit* <sup>11</sup> *sed*

1. HADDAN AND STUBBS, *Conc.* i 196; H. BRADSHAW, *Collected Papers* 283, 483.

2. So Haddan and Stubbs, p. 69. The Greek is ἐν πλούτῳ: early editions have *inhoneste*, while the Avranches MS (unknown to H. & S.) has *in inhonestate*.

3. The Greek is κατὰ ψυχὴν, but Jerome has *secundum desiderium animae*, obviously a correction of the text attested by Gildas.

*permanet sicut oues aeternae*<sup>1</sup>. *et pueri eorum gaudent*<sup>12</sup> *et psalterium sumentes et citharam*<sup>2</sup> <sup>13</sup> *finierunt in bonis uitam suam, in requiem inferorum dormierunt.*<sup>16</sup> *Numquid Deus facta impiorum non respicit?*<sup>17</sup> *non ergo, sed*<sup>3</sup> *lucerna impiorum extinguetur et superueniet eis eversio, et dolores-tamquam-parturientis eos ab ira tenebunt.*<sup>18</sup> *et erunt sicut paleae a uento, et sicut puluis quem abstulit turbo.*<sup>19</sup> *deficiant filiis eius bona*<sup>4</sup>, <sup>20</sup> *uideant oculi eius occisionem suam, nec a Domino resaluetur.*

Anyone who takes the trouble to compare this with the Greek, noting which passages are under asterisk (\*) in our Hexaplar authorities as having been added to the genuine text from Theodotion, will see that Gildas is quoting with great accuracy from a literal version of the unrevised original Greek, in which the Theodotion passages were absent. And further, that we cannot reconstruct this original Greek simply by taking Jerome's revision, leaving out the passages under asterisk (printed in italics by Sabatier) : besides adding these, Jerome had clearly revised the Latin text as well, by silently correcting what he took to be errors.

It should be added that these verses, or almost the same, are quoted by Lucifer, but the rendering is curiously loose and paraphrastic. Lucifer as a rule is an accurate transcriber, so that his codex itself must have been paraphrastic. The existence of these quotations by Gildas shew that a more literal version was current, and as it is not very likely that there ever existed two independent Latin pre-Hexaplaric versions of Job, Lucifer's text probably represents a shortened paraphrastic version, especially in the middle chapters.

The two quotations from 'Second Esdras' (now usually called 4 Ezra), which follow those from Job in *Gildas* 60, are interesting as being clearly taken from a text akin to Bensly's A (*Amiens* 10)<sup>5</sup>.

In the Wisdom Books Gildas quotes Proverbs seven times, definitely from the Old Latin, and so of course in Wisdom and Ecclesiasticus. It is worth noticing that in *Wisd* vi 8 *Gild* 63

1. ὡς πρόβατα αἰώνια, Jerome *sicut uetustae oues eorum* (a learned correction !)

2. This exactly translates ἀναλαμβάνοντες ψαλτήριον καὶ κιθάραν, omitting καὶ εὐφραίνονται φωνῇ ψαλμοῦ (Jer. has *organi* under asterisk).

3. *Non ergo sed* corresponds to οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καί. Ver. 15 is under asterisk in the Hexapla : one wonders whether 14-16 was not originally represented in the original Greek by words of which *Numquid... respicit* is a literal translation.

4. Ver. 19b is under asterisk, and accordingly has no equivalent in Gildas.

5. E. g. apostatae xv 25, *om. quoniam* v. 26, recutiet xvi 8, *om. funditus* v. 11.

has *qui est omnium dominator*, a literal rendering of ὁ πάντων δεσπότης, where the Vulgate has simple *Deus* (*Deus Dominus* Am.). In the Psalms Gildas does not depart much from the Gallican pattern, but I notice in Psalm xxv 5 *congregationem malignantium*, which agrees with the Saint Germain Psalter.

It is remarkable that there are no quotations in Gildas from Daniel or the Apocalypse, and hardly anything from the Gospels except Matthew. The smaller books of the Bible he may not have had much occasion to quote, but these we should expect to find represented. It seems to indicate that most of his quotations were made direct from his codices, not from mere memory (as were no doubt the few references to Luke and Mark). Possibly his MS of Daniel was left behind in Britain. The practical absence of quotations from Mark, Luke, John, is very curious : were no texts available when and where he was writing ?

Coming now to the New Testament, we may well pause to consider what we are seeking for, and what we may expect to find. Gildas seems to have written about 570, in a remote province, nearly a generation before Gregory the Great. He uses a codex of S. Matthew, from which he picks out appropriate texts. If a codex of the Gospels written before the end of the 6th century came into our hands, what sort of texts should we expect to find in it ? Of our leading ' Old-Latin ' MSS of the Gospels, *k* and *a* are pre-Vulgate, *ff* and *n* and *h* (Matt.) are only slightly later. The peculiarities of *d* may be regarded as the idiosyncracies of a bilingual. But what right have we to expect the text of Gildas to have been more influenced by the Vulgate than the texts of any other of the ' Old-Latin ' MSS. The purple MSS *b* and *e* are very little older (5th or 6th cent.), and they came from Italy, which might be expected to be more up-to-date—i. e. more Vulgatised—than Gildas. All the others are actually later : *f* somewhat later, *i l q* about a century later, *r* not earlier than the 7th cent., *g* in the 9th, *c* in the 12th. Some of these late MSS preserve single readings, and indeed whole sections of text, which seem quite uninfluenced by the officially accepted Vulgate. Where does Gildas's codex stand ?

And, granted that Gildas's text is Old-Latin with an element of revision from the Vulgate, has the result any resemblance to the two other types of texts which we know of in the British Isles, which are (1) that represented by *r*, and (2) that represented by the non-Vulgate element in later English and Irish MSS, such as Wordsworth's DELQR and the margin of the Epternach



MS (*epi*<sup>ms</sup>) ? Is there a connexion between the *British* text of Gildas, and the 'insular' texts of the Vulgate, current in England and Ireland after the mission of S. Augustine ?

There are in the *De excidio* some 30 or 40 quotations from Matthew, a couple only from Mark and from Luke, and only one from John. Of these, those from §§ 92-96 and § 108, 109 have the appearance of having been taken from a MS, the others being more probably made from memory.

A convenient way of estimating the Vulgate element will be to take the readings gathered by H. J. Vogels in the apparatus to his *Vulgatastudien* (labelled 'Corr. Hier.'). For Mark we have CONDEMNABITUR for *damnabitur* xvi 16 (§ 1), for Luke we have LACTAUERUNT for *nutrierunt* xxiii 29 (§ 1), for John *om.* ENIM v 30 (§ 74). The last instance indeed proves little, for in an allusion particles may be easily omitted, but the other two instances are of characteristic words. In Matthew the specifically Vulgate readings are as follow :

1. EICIENTUR for <i>ibunt</i>	Matt	viii	12 § 1
2. AD <i>nuptias</i>		xxv	10 »
3. ET <i>reliquae</i>			11 »
4. <i>animabus</i> (for <i>animis</i> )		xi	29 § 36
5. ULTRA		v	13 § 92
6. <i>lux mundi</i> ( <i>om.</i> HUIUS)			14 § 93
7. UESTIMENTIS (for <i>uestitu</i> )		vii	15 § 94
8. INTRINSECUS (for <i>intus</i> )			» »
9. ET <i>animum</i>		x	28 § 95
10. OPERA (for <i>facta</i> )		xxiii	3 »
11. RECEPERUNT (for <i>perceperunt</i> )		vi	2 § 108
12. VENERUNT <i>flumina</i> FLAVERUNT <i>uenti</i>		vii	27 § 109
13. FUIT <i>ruina</i> (for <i>facta est r.</i> )			» »

A list like this, which after all is not very long, is of varied weight. An educated writer like Gildas might easily correct the vulgar *animis* into the more correct *animabus*, which is actually read by *k* ; the same entirely pre-Vulgate MS has also *intrisecus* (sic) in vii 15 and the *et* before *animam* in x 28. The omission also of *huius* after *mundi* in v 14 is correct, and in any case is balanced by the addition of *huius* to *regni* in viii 12 in Gildas (against the Vulgate) with *b h* etc. On the other hand nos, 1, 5, 7, 10-13 do look like corrections to the Vulgate, particularly no. 13 where the whole phalanx of O. Latin MSS have *facta est* instead of *fuit*.

The codex of the Gospels used by Gildas was therefore emended here and there to agree with the Vulgate. But on the whole it was O. Latin in character, not without reminiscences of the 'African' text. Instances are :

Matt. v	I3 § 92	<i>ut</i> PROICIATUR	=	<i>d h (k)</i>
	I6 § 93	MAGNIFICENT	=	<i>ab gh</i>
	I9 § 94	<i>qui</i> ENIM	=	<i>abcd fghm</i> , BDL
vii	2 »	<i>iudicabitur</i> DE UOBIS	=	<i>ab gh</i>
	3 »	<i>non</i> CONSIDERAS	=	<i>a</i>
	6 »	MISERITIS <i>margaritas</i>	=	<i>abc fghm</i> , E*
	I5 »	<i>attendite</i> UOBIS	=	<i>bc ghm</i> <sup>1/2</sup> , DLQR <i>ept</i> <sup>mg</sup>
	I7 »	<i>bonos fructus</i> (order)	=	<i>ab gh</i> , ER <i>mt</i>
	23 § I	<i>operarii iniquitatis</i>	=	<i>a c h q</i> , also § 109
	28 § 109	IMPEGERUNT	=	<i>c k m</i> <sup>656</sup> Cyp
viii	I2 § I	<i>regni huius</i>	=	<i>bc fgh</i> , DELQ R <i>ept</i>
xi	28 § 36	<i>ego uos</i> REQUIESCERE FACIAM	=	<i>fk</i> Cyp <sup>1/2</sup> , also § 29
xv	I4 § 95	<i>cadent</i>	=	<i>ffg q</i> , LQ
	26 § I	<i>non est bonum</i> TOLLERE <i>panem</i>	=	<i>m</i> <sup>654</sup> , also <i>c</i> Mk vii 27
xvi	I8 § 109	<i>portae</i> INFERNI	=	<i>a d ff</i>
xxiii	3 § 96	<i>uero opera</i> (order)	=	EHQRTW
	» »	IPSI <i>non faciunt</i>	=	<i>bc ff h r</i> <sub>2</sub> , (Q) R
	I3 »	<i>uos</i> AUTEM	=	<i>d ff</i> , DEFLQ R <i>ept</i>
xxiv	45 § 92	CIBARIA	=	<i>de m</i> <sup>506</sup> , <i>corb</i> , also Iren
xxv II	§ I	POSTEA <i>uenerunt</i>	=	<i>fh r</i> <sub>2</sub> <sup>u</sup>

(NOTE. *ff* is not extant before Matt xi, *h* is missing from xv-xvii. The best MS of the Old Irish version (*r*) is missing or illegible for all these passages, but in xxv II the space fits *postea* and is too little for *nouissime*.)

These readings of Gildas are definitely Old Latin, of a rather peculiar character. The special points to notice are the agreements with *h* (cod. Claromontanus), and the tendency to agree with *k* or *e*, or the peculiar element in *c*. It is remarkable that these 'African' readings are often supported by *m* (e. g. vii 28,

xv 26, xxiv 45) : is this to be reckoned among 'Spanish Symptomss' ?<sup>1</sup> I mean, does it point to an element in the early British and Irish text derived not from Gaul, but from Spain ?

In Acts Gildas appears to me to use the Vulgate : see especially Acts xx 27 (§ 110) *non enim* SUBTERFUGI QUOMINUS ANNUNTIAREM. Similarly Acts v 29 (§ 75) *Deo* QUAM *hominibus* is definitely Vulgate : the O. Latin (*e*, *gig* Lucif, *h*) has *an*, and takes the verse as a question. At the same time *hic itaque adquisiuit agrum* in Acts i 18 (§ 107) is O. Latin, but the readings also found in the Spanish codices C and T.

For the Catholic Epistles it is only a question of extracts from 1 Peter i 3—ii 9, expressly quoted as from the lesson read on the day of ordination. These extracts are not Vulgate, though not greatly different, as may best be seen from 1 Peter i 22, where Gildas (§ 106) has *animas uestras castificate* AD oboediendum FIDEI PER SPIRITUM IN *caritate*. This differs from the Vulgate, which has for the last words *in oboedientiam caritatis*, but *m*<sup>573</sup> agrees with Gildas. As the quotation from Acts i 15 f, 18, referred to above, also comes from the Ordination Service (*audistis forte in eodem die*, says Gildas), its O. Latin colouring is probably derived from the Service-Book, not from a codex of Acts.

In S. Paul the version used by Gildas is very near the Vulgate, without being actually identical with it. I would especially call attention to the omission of ἀσπόμενος in Rom i 32 (§ 97). This word is omitted by the best authorities (including *d g* Lucif and the true text of Pelagius), as well as by Gildas. It was supplied in the Vulgate, but in the form *absque foedere*. Now *absque* is a word almost outside the vocabulary of the Old Latin, though frequently employed in the Old Testament by Jerome. In the New Testament it only occurs in Joh. xvi 2 and Hebr iv 15 except here, and in Joh xvi 2 *b* is the only O. Latin MS in which it appears. There are several other places in which Gildas has an O. Latin reading, e. g. *magnificauerunt* Rom i 21 (§ 97), *abiciamus* 2 Cor iv 2 (§ 101), *filios diffidentiae* Col iii 6 (§ 103), but in general the text of the Pauline Epp. offers us the same problem as is offered by the text of Pelagius, *viz.* what can be the origin of a Latin text so near to the Vulgate<sup>2</sup> and yet distinct from it ?

It should be added that in the codex of Gildas the Thessalonian

1. See the Essays under this title in E. BISHOP, *Liturgica Historica*, 165-210.

2. The statement in the text is equally true whether we take as our standard the Clementine text or that reconstructed by Wordsworth and White.

Epistles come before that to the Colossians, as in Pelagius and in the Book of Armagh. Hebrews (x 28 f.) is once quoted by Gildas (§ 57), ‘*apostolo dicente*’. It is very curious that Gildas, who quotes 4 Ezra, does not quote the Apocalypse: the allusion to ‘Nicolaus’ (§ 1) almost certainly comes from Rufinus (=Eus. *H E* iii 29), whom Gildas elsewhere extensively quotes.

To sum up, the quotations of Gildas shew that the Church in Britain about 550 A. D. had already accepted the new version of S. Jerome for most parts of the Old Testament, but that in Ezekiel, the Minor Profets, and most of the Sapiential Books including Job, the change had not yet been made and the ‘Old Latin’ was still current. Job was still read by Gildas, as also by S. Patrick, in the old unrevised text with the additions from Theodotion (which appear in all the Greek MSS and in Ambrose) unrepresented.

In the New Testament, the Acts and Catholic Epistles were read in S. Jerome’s revision, S. Paul’s Epistles also were read in a form not very different from the Vulgate. In the Gospels the Old Latin codices seem to have been retained, but corrected here and there to the Vulgate norm.

F. C. BURKITT.



## SUR LA DATE ET LA PROVENANCE DE L'ORDO SCRUTINIORUM

DU COD. AMBROS. T 27 sup.

Maredsous a toute raison d'être fier de la façon dont C. Lambot s'est acquitté de sa tâche d'éditeur du recueil d'*Ordines* contenu dans le manuscrit T 27 sup. de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan : le volume LXVII où ils ont paru est à coup sûr l'un des meilleurs de toute la collection « Henry Bradshaw Society », comme l'a publiquement proclamé l'un des liturgistes les plus distingués d'Angleterre, M. Walter Frere, évêque anglican de Truro<sup>1</sup>. Cependant j'aurais à formuler, au sujet de cette édition, certains desiderata, à suggérer diverses considérations, qui contribueront peut-être encore à mettre davantage en valeur l'œuvre réalisée d'une façon si excellente par notre jeune confrère.

En premier lieu, je ne puis m'empêcher de regretter qu'on ait choisi un titre qui tend à donner comme faisant partie d'un tout homogène les quatre ou cinq *Ordines* qui font suite à la liturgie des Scrutins, « bien qu'ils soient de beaucoup moins intéressants », de l'aveu de l'éditeur lui-même. Et, non seulement cela, mais il est clair qu'ils appartiennent à une époque assez postérieure, et contiennent une foule d'éléments dont la façon dénote un tout autre milieu que celui où l'*Ordo scrutiniorum* a pris naissance. Ce dernier est exposé à perdre de sa valeur, dans l'esprit de nombreux lecteurs, par suite d'un pareil voisinage. Il était désirable, sans doute, que le tout fût publié : mais il y aurait eu avantage, selon moi, à ce que les autres Rituels fussent donnés à part, peut-être en plus petits caractères, comme une sorte d'appendice, uniquement parce qu'ils font partie du même manuscrit, contiennent chacun certains « traits particuliers », et peuvent aider « à éclaircir l'origine du rituel baptismal lui-même. »

Le résultat naturel de cette sorte de mise sur le même pied de tous les *Ordines* du recueil a été ce titre déplorable mis en tête du volume : *North Italian services of the eleventh century*. Il n'y avait peut-être pas moyen de faire autrement, dès lors qu'on avait

---

1. Compte-rendu publié dans le *Journal of Theological Studies* d'Oxford, vol. XXXIII (Jan. 1932), p. 202-204.

résolu de donner en bloc, et comme formant un tout, les éléments disparates contenus dans le manuscrit : mais quel dommage pour le Rituel des Scrutins, et l'appréciation à laquelle il a droit, de par son ancienneté, son originalité exceptionnelle, sa valeur unique comme témoin de l'antique liturgie des « trois scrutins » préparatoires au baptême ! Je me hâte de dire que ce malheureux titre a été imposé, paraît-il, à l'éditeur : j'étais sûr qu'il ne l'aurait pas choisi de lui-même.

C'est un point hors de conteste, que le manuscrit appartient seulement au XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle : mais ce serait le fait d'une étrange méprise et d'une lamentable confusion, que d'assigner à tout l'ensemble une date aussi tardive. Parce que certaines portions de l'antique liturgie, soit romaine, soit ambrosienne, soit wisigothique, ne nous sont connues que par des manuscrits, ou du IX<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> siècle, ou même plus récents encore, qui jamais imaginera de présenter ces liturgies comme des productions contemporaines des manuscrits ? Aussi bien, D. Lambot est le premier à le reconnaître<sup>1</sup> : dans sa forme primitive, l'*Ordo scrutiniorum* du ms. de l'Ambrosienne existait bien avant la date assignée à celui-ci, L'unique preuve qu'il en donne consiste en ce que le dit *Ordo*. « tel que nous le lisons dans le recueil, porte des traces de nombreuses dégradations, signe d'une transmission de quelque durée. » La raison est juste : mais combien elle paraîtra secondaire et purement matérielle, en regard de cette autre considération qui frappera immédiatement tout esprit quelque peu familiarisé avec la tradition et les productions liturgiques occidentales du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, à savoir, que cette dernière époque n'a jamais pu donner naissance à pareille richesse de formules, à un ensemble de cérémonies si originales, si pleines de vie et de fraîcheur naïve, si peu en rapport avec les usages qui faisaient loi alors dans la chrétienté occidentale ! Si une activité quelconque s'était exercée sur ce terrain, elle eût consisté à supprimer, raccourcir, mutiler, plutôt qu'à produire quoique ce soit, surtout de ce genre. Et c'est là, en effet, ce que l'éditeur a en vue, lorsqu'il parle de « nombreuses dégradations » constatées par lui dans le texte de l'*Ordo* : ce fut là le travail peu glorieux des siècles qui précéderent immédiatement le XI<sup>e</sup>. Il faut remonter plus haut pour concevoir un milieu de vie ecclésiastique capable de produire quelque chose approchant de ce qu'a dû être l'original dont notre manuscrit constitue actuellement l'unique reste et témoin. Il y a ici, en somme, une question de mentalité historique et littéraire,

---

1. Introduction, p. xxxii.

pas seulement d'expérience paléographique et de constatations textuelles.

Après avoir avoué qu'il est bien malaisé de déterminer l'époque de la rédaction première de l'*Ordo*, notre confrère accorde que « rien ne s'oppose à ce qu'elle remonte au VIII<sup>e</sup> siècle environ » ; il trouve même à cela « quelque vraisemblance. » J'ignore vraiment quelle influence, quelles considérations l'auront amené à formuler un pareil jugement : on pourra juger, d'après ce qui vient d'être dit, que c'est là précisément l'époque à laquelle, pour ma part, j'aurais le moins songé.

Mais ce que l'éditeur ne peut admettre, c'est qu'on attribue au document dont il s'agit une origine antérieure au VII<sup>e</sup> siècle, donc justement celle qui m'a paru et me paraît encore seule admissible. Et il en donne deux raisons.

La première de ces raisons est que l'*Ordo* n'a en vue que des catéchumènes en bas âge<sup>1</sup> : or, « le baptême des enfants ne devint pas partout en même temps la forme ordinaire de l'administration du sacrement, mais au VII<sup>e</sup> siècle la généralisation de cet usage était chose faite. » Voilà, je dois l'avouer, un raisonnement qui me semble peu concluant. Qui nous dit que la région dont notre Rituel est originaire, c'est-à-dire, d'une façon générale la Haute-Italie, n'est pas précisément un de ces pays où, dès le VI<sup>e</sup> siècle pour le moins, le baptême des enfants était déjà devenu la règle ? Même pour Arles et la Gaule méridionale, qui étaient, sous ce rapport, dans des conditions peut-être moins favorables que l'Italie du Nord, le baptême en bas âge était sûrement passé à l'état d'usage communément reçu durant toute la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle : c'est là du moins l'impression constante qui m'est restée des passages où il est question du catéchuménat dans les sermons de saint Césaire. Et je vois que Malnory est absolument du même avis : « A l'époque dont nous parlons, écrit-il, l'usage « de baptiser les nouveau-nés, déjà prédominant, devint tout à fait « général. Depuis ce moment, le mouvement de la population « dans l'Église suivit la même progression que celui des naissances... Compétents sont les enfants, par l'organe des parents... « compétents sont les gens hors d'enfance venus au baptême, « soit de quelque coin perdu des campagnes où ils étaient demeurés « inaperçus des chefs chrétiens, soit de la barbarie<sup>2</sup>. »

---

1. Je ne sais si la chose est exacte, formulée d'une façon aussi absolue : M. Frère remarque justement que ces enfants qu'on tient par la main, ou qu'on porte sur les bras, « are for the most part treated as if they were grown up » (p. 203).

2. *Saint Césaire*, p. 180 suiv.

Un second motif de retarder jusqu'au VII<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle la rédaction de l'*Ordo* consisterait dans la « latinité décadente des rubriques, qui rappelle, par ses anomalies, les productions lombardes et franques » postérieures au VI<sup>e</sup> siècle ; quoique d'ailleurs on convienne que « les allocutions relatives à la tradition du symbole, l'*expositio* notamment, conservent encore, malgré les injures du temps et des copistes, une assez bonne tenue littéraire. » A cela je répondrai deux choses : d'abord, c'est que, pour dater un document de ce genre, il ne suffit pas d'avoir égard aux rubriques, ni même aux allocutions en question, mais qu'il faut considérer tout l'ensemble ; par exemple, le caractère nettement archaïque de divers rites, le nombre et la nature des hérésies mentionnées dans les formules d'exclusion, etc. Puis, est-on bien sûr que les « irrégularités morphologiques et syntaxiques » signalées en note p. xxxij sont autant d'indices indubitables d'une origine postérieure au VI<sup>e</sup> siècle ? Je suis persuadé, pour ma part, du contraire. Saint Benoît et Grégoire de Tours, pour ne parler que d'eux, sont sûrement des types respectables de gens cultivés du VI<sup>e</sup> siècle, en Italie comme en Gaule ; or, on trouve chez l'un et l'autre, chez le second surtout, une foule des anomalies reprochées au rédacteur de l'*Ordo scrutiniorum*. S'il y en a « beaucoup moins dans les autres rituels du recueil », c'est précisément une marque de moins haute antiquité : l'influence de la renaissance carolingienne s'y fait déjà plus ou moins sentir, le rédacteur a pris à tâche d'éviter les formes et constructions considérées de son temps comme des fautes plus grossières.

Pour conclure : je persiste à croire que rien ne s'oppose à ce que la rédaction de notre *Ordo* remonte au VI<sup>e</sup> siècle ; bien plus, que toute date postérieure est hors de vraisemblance. Et l'on voudra bien m'accorder que je n'ai pas vécu plus d'un demi-siècle en contact journalier avec la littérature chrétienne latine des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, sans avoir acquis au moins un minimum d'expérience qui me permet de la discerner à première vue des productions d'époque postérieure.

Venons-en à la question de localisation, aussi importante que la première, et avec laquelle, au fond, elle ne fait qu'un.

Dom Lambot et M. Frere constatent avec regret que cette localisation, malheureusement, « reste imprécise ». Une seule chose est sûre, c'est que l'*Ordo scrutiniorum* est originaire de la Haute-Italie, quoique l'expression adoptée par W. Frere « in some area influenced both by Milan and Rome » me paraisse difficile à justifier : car l'influence romaine ne se fait sentir que dans les portions



substituées ou ajoutées postérieurement à notre Rituel ; et, quant à Milan, certaines ressemblances peuvent fort bien s'expliquer autrement que par l'influence directe de cette métropole. Aquilée, par exemple, avait en commun avec elle plus d'un rite qui n'a pas dû être nécessairement emprunté à celle-ci. Et, à tenir compte des moindres indices, c'est sûrement vers Aquilée que nous aiguille ce point de rencontre tout à fait unique, la formule *SECEDAT* employée là aussi, et là seulement, pour autant que nous sommes renseignés, lors de l'exclusion des différentes catégories non admises à assister à la Tradition du symbole. C'est peu de chose, si l'on veut, mais ce peu me paraît en l'espèce bien significatif. A Milan, et partout ailleurs où les Lombards importèrent ses usages, à Bénévent par exemple, le terme employé était *PROCEDAT*. Il est vrai, la liste des exclus est autre dans notre *Ordo* que dans celui d'Aquilée : elle contient moins de noms, et elle a en propre la mention du manichéen et du bonosiaque, sans parler du païen et du juif, qui figurent également dans les proclamations de Milan et de Bénévent ; mais c'est encore d'Aquilée, en somme, qu'elle se rapproche le plus quant au nombre des sectes mentionnées<sup>1</sup>.

Un second trait de ressemblance est signalé par D. Lambot<sup>2</sup>, la répétition par la schola de chaque article du symbole, au fur et à mesure que le prêtre vient de le réciter : cela également est particulier à notre *Ordo* et à celui d'Aquilée. On pourrait y ajouter la désignation du samedi *in symbolo*, qui se retrouve dans le cod. Rehdigeranus, provenant probablement d'Aquilée<sup>3</sup>.

Il jaillit de ces deux ou trois points de rencontre comme une sorte de première lueur : il y a quelque chance au moins que l'*Ordo* de l'Ambrosienne soit originaire, pas d'Aquilée même, mais d'une église en relation spéciale avec Aquilée.

Puis, voici un indice d'un autre genre. A côté de l'église principale, où l'on s'assemble d'ordinaire, il y en a une autre, d'importance secondaire, un sanctuaire dédié à la Vierge Marie. C'est là que se déroule la majeure partie des cérémonies du second samedi, probablement aussi des deux autres séances d'exorcisme<sup>4</sup> : *Veniant in ecclesiam maiorem... et* (après la bénédiction) *tunc eant catechumini ad Sanctam Mariam*, etc. J'ai fait moi-même observer que cette particularité de deux églises cathédrales, dont l'une

1. Introd., p. xxvii, note 3 ; texte, p. 24 ; cf. *secedite, secedat, secedamus*, p. 21.

2. Introd., p. xxx, note 3 ; texte, p. 25 suiv.

3. Introd., p. xxvi, note 2.

4. Introd., p. xviii, note 3.

dédiée à la Vierge, se rencontre assez fréquemment dans la Haute-Italie, par exemple à Milan, à Pavie, à Brescia, à Grado ; mais, tandis que, dans la plupart de ces endroits, les deux églises étaient de dimensions relativement considérables, et que celle d'hiver (Sainte-Marie) fut généralement construite plus ou moins longtemps après celle d'été, pour Grado, au contraire, nous savons pertinemment que l'église de Santa-Maria est contemporaine du dôme lui-même, les deux édifices remontant, pour ce qui est du gros œuvre tout au moins, au célèbre évêque Hélias (571-586). De plus, alors que la basilique principale, S. Eufemia, a 47<sup>m</sup>50 de long sur 19<sup>m</sup>60 de large, sa voisine mesure à peine 20 mètres en longueur sur une douzaine en largeur<sup>1</sup>. Ce dernier sanctuaire s'indiquait donc naturellement pour une cérémonie telle que celle des scrutins, à laquelle ne prenaient guère part que le clergé, la schola et les néophytes eux-mêmes.

Mais je n'insisterai pas plus que de raison sur cette particularité de topographie locale : c'est ailleurs, selon moi, qu'il faut chercher la solution du problème relatif à l'origine de notre *Ordo scrutiniorum*.

Celui-ci, en effet, offre une singularité remarquable entre toutes, et dont s'étonnent à bon droit tant M. Walter Frère que l'éditeur lui-même. Tout l'ensemble donne lieu de supposer que nous sommes dans une assez grande ville, dans un centre religieux d'une importance exceptionnelle, pourvu d'un nombreux clergé, comprenant un primicier, des prêtres, des diacres, des sous-diacres, des acolytes, des lecteurs, toute une schola, etc. Il est clair, d'après C. Lambot<sup>2</sup>, qu'un tel rituel n'a pu prendre naissance que « sous l'œil, par mandat ou du moins avec l'approbation de l'autorité épiscopale. » Cependant, lui comme M. Frère s'accordent à exclure une église cathédrale : autrement, « on verrait l'évêque intervenir pour la tradition du symbole, et surtout pour la confirmation, au cours des cérémonies complémentaires du baptême. »

C'est bien là, au vrai, ce qui constitue l'étrangeté de la situation. On est constamment sous l'impression qu'on se trouve dans l'*ecclesia maior* d'une ville épiscopale — et pas la première venue ; on s'attend à chaque instant à voir intervenir l'évêque en personne... et l'évêque ne paraît nulle part ! C'était une illusion, dit M. Frère : pas d'évêque, par conséquent pas de cathédrale.

1. On en trouvera les plans reproduits dans le *Dictionnaire* Cabrol, t. I. 2, col. 2657 et 2661.

2. Introd., p. xxxiv.

Dom Lambot n'est pas aussi catégorique, il a bien au fond le sentiment que l'*Ordo* a dû être composé pour une église épiscopale : seulement, « de son lieu d'origine, il aura passé dans des églises « moindres, subissant plus d'un accident au cours de ses migrations. « Son état actuel est un aboutissant : toute mention de l'évêque « a disparu... Mais aucun indice ne nous conduit vers l'endroit « où il a finalement échoué. »

Est-il réellement nécessaire d'imaginer de semblables « migrations » ? Il y a, je pense, une autre explication, et tout aussi plausible, du problème qui se pose devant nous. Pourquoi ne pas conclure simplement que l'*Ordo*, à exemplaire unique jusqu'ici, est resté en usage dans l'église à laquelle il était primitivement destiné, mais que, la ville étant venue à déchoir, et son évêque ayant cessé d'y résider, on a bien dû, finalement, modifier l'ensemble des rubriques, en tenant compte de cette absence permanente du chef hiérarchique ?

Et qu'on n'aille pas dire que le cas est purement imaginaire, inventé pour le besoin de la cause. Nous le constatons, à l'état de réalité historique, tout près de cette Aquilée avec laquelle le Rituel offre des traits frappants de ressemblance, dans Grado même, où nous venons de rencontrer une église filiale de Santa-Maria près de la basilique patriarcale de Sainte-Eufémie.

C'est un fait bien connu qu'à la suite des invasions des barbares aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles le siège patriarcal d'Aquilée fut transféré d'abord à l'île de Grado, translation ratifiée par le pape Pélage à la demande du patriarche Hélias, grec de naissance, et organisateur principal du culte et des édifices religieux dans la nouvelle résidence. Même après que les circonstances politiques eurent donné lieu à la restauration du siège épiscopal à Aquilée, celui de Grado ne cessa pas pour autant de subsister : mais, du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, l'histoire de ce dernier siège n'est qu'une série de conflits lamentables de toute sorte, jusqu'à ce qu'en 1024 son puissant rival, le patriarche d'Aquilée, Poppo, au cours d'une terrible expédition contre Grado, en pillâ les trésors sacrés, livrant à la dévastation églises et monastères. Ce qui contribua à maintenir son existence, ce fut, avec l'appui du Saint-Siège, le fait que Grado fut toujours considéré comme la métropole de l'important duché de Venise ; si bien que ses pontifes purent prendre, dès le XI<sup>e</sup> siècle, le titre de patriarches de la Vénétie. Mais cela ne tarda pas à tourner au détriment de Grado lui-même, qui, pauvre et délaissé, au point que, sous Grégoire VII et Pascal II, il lui restait à peine le nécessaire pour le maintien du clergé et de

l'évêque, vit celui-ci l'abandonner peu à peu, pour résider, dès le X<sup>e</sup> siècle, habituellement de préférence à Venise<sup>1</sup>.

Je suis prêt à me rendre aux raisons que l'on croirait devoir opposer à la solution suggérée ici, mais je cherche en vain quelles elles pourraient être. Grado, au VI<sup>e</sup> siècle, à son époque de splendeur sous le patriarche Héli<sup>2</sup>, a pu donner naissance à la rédaction primitive de notre *Ordo scrutiniorum* ; à Grado également, mais dévasté, appauvri, déserté par son évêque, aura été exécutée, au XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, la copie telle quelle qui nous reste, comme par miracle, de ce document souverainement intéressant, unique actuellement de son espèce dans la littérature liturgique d'Occident.

GERMAIN MORIN

---

1. Voir, sur tout ceci, KEHR, *Italia pontificia* VII. 2, p. 27 et suiv.

2. Grec d'origine, comme je l'ai dit, et chef d'un territoire considérable appartenant encore à l'empire byzantin : ce qui pourrait expliquer le caractère exotique de beaucoup de rites faisant partie de l'*Ordo*.



# L'EUCOLOGIO DI S. MARIA DEL PATIRE

## CON UN FRAMMENTO DI ANAFORA GRECA INEDITA.

Il codice Vaticano greco 1970, già Basiliano 9, del secolo XII circa <sup>1</sup>, non è uno dei soliti eucologi bizantini : a segnalarlo nella grande massa bastano le liturgie di S. Pietro, di S. Marco e di S. Giacomo che presenta unite alle tre comuni di S. Basilio, di S. Giovanni Crisostomo e dei Presantificati. Ma sebbene usato fino dal secolo XVI per la liturgia di S. Marco <sup>2</sup> ed esaminato da varî nel secolo scorso, non fu mai descritto quanto è necessario a conoscerne non vagamente il contenuto e a rendersi conto dello stato in cui c'è giunto.

Mi proverò io qui a supplirvi in parte, per riguardo al frammento che amo presentare in omaggio alla *Revue bénédictine* nel L<sup>mo</sup> dell' esistenza sua utilissima e degnissima, sperando che un' idea più precisa di quell' eucologio possa mettere qualcuno in grado di spiegare l' enigma del frammento.

Trattasi adunque di un codicetto membranaceo (mm. 160 × 120 circa), di fogli 242, tutti di una mano, oltre quattro carte senza numero a principio, aggiunte in una legatura anteriore all' attuale (di marroccchino, con le armi di Pio VI e del cardinale bibliotecario Francesco Saverio de Zelada sui piatti e quelle di Pio IX e del Mai sul dorso rinnovato), forse la legatura descritta dal Monaldini come in « leucophaea pelle » e col numero IX « ex auro » sul tergo <sup>3</sup>, o forse piuttosto <sup>4</sup> in una legatura più antica, vedendosi nella prima carta un numero 9 di forma vecchia, che può sembrare del secolo XV-XVI.

La numerazione ultima dei fogli, fino al 206 in rossastro indi

---

1. F. E. BRIGHTMAN, *Liturgies Eastern and Western*, I (1896), p. 1, lo dice del secolo XIII ; ma già P. BATIFFOL, *L'Abbaye de Rossano* (1891), p. 84, aveva rilevato che il copista era esattamente contemporaneo e dello stesso gusto decorativo e con lo stesso *ductus* del monaco Bartolomeo, che copiò nel 1104 il Vat. gr. 1992 e nel 1105 i Vat. gr. 2021 e 2050.

2. BATIFFOL, p. 39 e 75 ; SWAINSON, *The Greek Liturgies* (1884), p. viii, xvi sg.

3. I. A. ASSEMANI, *Codex liturgicus*, V (1752), p. 398.

4. Dico piuttosto, perchè stento a credere che a Rossano, nel secolo XV o XVI prima che si capisse il pregio non comune del ms., rivelato dalla edizione di G. de Saint-André, si sia pensato e potuto imprimere sul dorso in oro il numero del codice, e perchè nel secolo XVIII, prima della vendita alla Santa Sede, ci fu una grave perdita o sottrazione di fogli che obbligò ad una nuova numerazione di essi e forse suggerì di ritagliarne molto i margini e i numeri antichi affinchè meno apparisse la mutilazione, come si dirà più avanti.

in nero, è di mano di Giovanni Elia Baldi, lo scrittore della Biblioteca Vaticana che sotto Pio VI, poco dopo la compera nel 1780 <sup>1</sup>, compose in greco l' inventario dei codici Basiliani <sup>2</sup>, ora segnato 327 fra i cataloghi di uso nella sala di studio dei mss. : essa quindi rappresenta la « consistenza » (diciamo così) dell'eucologio all' entrata nella Vaticana. Ma dappertutto si vede un' altra numerazione molto differente, in inchiostro assai nero, che pare del secolo XVII circa ; inoltre dal f. 156 in poi una terza, pur differente, numerazione, a matita, che sembra del secolo XVIII ed anteriore, in ogni caso, al 1780 e posteriore all'anonimo « Elenchus et catalogus librorum graece M. SS. qui in Bibliotheca Collegii S. Basilii de Vrbe reperiuntur... » del P. Giovanni Crisostomo Scarfò <sup>3</sup> (ora segnato 44 fra i cataloghi vaticani MSS. in uso), elenco che rimanda ai fogli secondo la numerazione più antica. Non parlo di altri pochissimi numeri a matita (v. ff. 104, 151-153), aggiunti nel secolo XIX da qualcuno che volle supplire e correggere : questi numeri non ci servono punto.

Ora la numerazione antica, che è quasi dappertutto mutilata di qualche elemento per essere stati i margini fortemente ritagliati, forse d' un centimetro per ogni lato esterno <sup>4</sup>, ma si ricompleta con certezza dai resti che se ne vedono e dai numeri interi qua e colà ricorrenti, supera la numerazione del Baldi di un' ottantina di fogli, e di *cinquantaquattro* quella intermedia a matita : segno manifesto di due non lievi successive perdite o sottrazioni avvenute nel secolo XVIII, a mascherar le quali chi sa che non siano stati ritagliati apposta così fortemente i margini per mutilare i numeri antichi e rinnovata la legatura.

1. Cf. però *Rassegna Gregoriana*, VII (1908), col. 266. Furono pagati duemila scudi (Archiv. bibl. Vat., t. 12, f. 108<sup>v</sup> ; e cf. la memoria del Baldi in Cozza-Luzzi, *Novae Patrum biblioth.*, t. X, 1905, pars III, p. 287 sg.), ma non vennero dati tutti, come appare dalla *Rass. Greg.* I, c.

2. È l'inventario ricordato dal BATIFFOL, p. 46, n. 3. Il Baldi fu prefetto non della biblioteca, come è detto dal Cozza-Luzzi, ma dei musei cristiano e profano (v. ST. LE GRELLE in C. SERAFINI, *Le monete e le bolle plumbee pontificie del Medagliere Vaticano*, I, 1910, p. xxxi), rimanendo scrittore della biblioteca (ib., p. xxviii, n. 1).

3. BATIFFOL, p. 44 sg. L' attribuzione poggia su quel passo delle *Poesie varie* del P. Scarfò, Venezia 1737, p. 82, che il Batiffol non riporta, sebbene occorresse. L'addusse A. ROCCHI, *Codices Cryptenses* (1883), p. 508 : « Formò per ordine dei suoi superiori in idioma latino un Indice dei codici greci, quali serbansi nel Collegio di S. Basilio in Roma. »

4. Difatti ne restarono per buona parte mozzate le scritte che una mano del sec. XVI circa, per non penare a ritrovar certe benedizioni più spesso domandate, aveva messo sui margini dei ff. 197 sg., 202 sg. e 206<sup>v</sup> sg. al principio di esse. Così, ad es., sul f. 198<sup>v</sup> : « <benedi>tione della | <vindem>ia » ; 197<sup>v</sup> : « <benedi>tione si | .....on | .. » (?)

In quella smarginatura forse perirono le segnature greche originali dei fascicoli<sup>1</sup>: quelle che restano, al basso della prima pagina presso la piega, furono aggiunte da altra mano in altro inchiostro, ma tuttavia molto anticamente e, crederei, quando il manoscritto era ancora integro. I fascicoli erano ordinariamente di quattro bifogli, cioè quaternioni, ma in alcuni i fogli non sono sempre coniugati o congiunti naturalmente, e qualche fascicolo è di sette fogli soltanto e nondimeno completo quanto al testo, quindi un quaternione irregolare dall' origine.

Ora nel f. 1<sup>r</sup> c' è la segnatura λγ'; sul f. 11, già 2<1>, λγ'; sul f. 15, già 36, γ', mentre nel f. 19, già 41 (forse che da 1 ?), si legge in alto « Ex Libris Monasterii S. Mariae de Patirio Rossanen.<sup>s</sup> Ord.<sup>s</sup> S. Basilii Magni », e in basso la notizia in parte svanita: « In hoc libro continentur ecc. »<sup>2</sup>, che mostrano essere stato questo foglio al principio del codice allorchè le due note furono scritte, cioè nel secolo XVII. E il disordine è evidente anche altrove.

Convieni quindi, per non romperci il capo a cercare, ricomporre subito, per quanto è possibile, nell' ordine primitivo gli avanzi del manoscritto, servendoci tanto delle segnature greche dei fascicoli e, per quel che valgono, dei numeri vari dei fogli, quanto, naturalmente, del testo<sup>3</sup>, sebbene l' incostanza e la varietà grande degli eucologi nell' ordine e nelle formole delle preghiere rendano

1. Sul f. 122<sup>r</sup> in alto, sotto il numero antico del foglio, si vede ritagliato un numero il cui primo elemento può essere tanto il greco quanto l' arabo con punto sopra, e il secondo elemento è ridotto ad un trattino simile al segno di vocale breve, e quindi indeterminabile. M' era sembrata dapprima una segnatura greca del fascicolo anzichè un numero arabo del foglio, dovuto rifare; ma poi ravvivato l' inchiostro mi sono accertato che realmente era un numero arabo di foglio e non greco.

2. V. ASSEMANI, l. c.; BATIFFOL, p. 51, n. 1. Però non essendosi letto tutto ciò che resta nè sempre esattamente, la riproduco quale si intravede ancora. « In hoc libello continentur: liturgiae S. Petri Apostoli. S. Marci Apostoli et Evā <ngelistae>. et S. Iacobi Apostoli. custodiendus diligenter. nam ex hoc libro f<uit> | excerpta Liturgia S. Marci, et fuit transmissa cuidam Canoni <co> | Parisiensi, qui typis eam mandavit cum nimio honore huius | Bibliothecae propter mentionem factam ab eodem Canonico in praef<atione> | ... ut ipsemet uidi Romae. » Sotto, nel margine ritagliato, forse stava la firma. La nota evidentemente fu scritta al Patire e non a Roma nel Collegio Basiliano, e mostra che la menzione onorifica del codice ne fece comprendere ai monaci il valore.

3. Avrebbe servito benissimo la numerazione progressiva delle preghiere, quale c' è, per es., nel celebre eucologio Barberiniano (v. A. STRITTMATTER, *The « Barberinum S. Marci » of Jacques Goar, in Ephemerides Liturgicae*, XLVII, 1933, pp. 329-365), ma nel codice del Patire non ve n' è resto alcuno; anzi direi, per quanto posso vedere, che essa non vi fu mai.

penosa la ricerca delle preghiere acefale e incerta la collocazione dei fogli troppo staccati dal resto.

Prima metterò il numero greco del fascicolo, anche se non si veda ma sia certo, chiudendolo però in tal caso fra parentesi angolari; seguiranno i fogli secondo la numerazione del Baldi e si aggiungeranno fra parentesi tonde la numerazione più antica e anche, dove c'è, quella intermedia a matita.

Dei fascicoli in ordine e senza lacune di testo, anche se non perfetti e di sette fogli appena, indicherò solo i fogli primo e ultimo: invece dei fascicoli o mutilati o disordinati, con fogli magari sperdutisi a distanza, porrò sotto gli occhi con un grafico la costituzione primitiva, e con ciò stesso ne apparirà la presente condizione e rimanenza.

A posto dei fogli perduti pongo crocette. Congiungo con linee i fogli coniugati o che sono da considerare tali, anche se realmente non mai uniti, per la posizione che occupavano rispettivamente nel quaternione.

Per non confonderci e non confondere ammassando soverchiamente i rilievi, indicherò a parte, dopo riordinato il codice, le sezioni dell'Eucologio secondo che vi si succedevano, e segnerò con la precisione possibile i principî e le finali delle lacune, affinché si riconoscano con sicurezza i fogli immediatamente precedenti e seguenti nel caso che si conservino tuttora in qualche parte. In tal modo apparirà chiaramente anche la costituzione dell'eucologio in quanto tale, ossia la composizione formale del codice, alla quale non può contrastare, se giusta, la ricomposizione materiale del medesimo.

<α'>, ff. 2-5 (3-6):

+	+	2	3	4	5	+	+
		[—————]					
		[—————]					

β' perduto.

γ', ff. 15-18 (36, 37, 38?,<sup>1</sup> 40):

15	16	(37)	+	+	+	17	+	18	(40).
			[—————]						
			[—————]						

δ', ff. 19-26 (41-48).                      ε', ff. 27-34 (49-56).

ζ', ff. 35-42 (57-60\*, 62-65).

---

1. Ad evitare gl'incontri sgradevoli delle parentesi angolari con le tonde e per non moltiplicarle senza necessità si stampano di tipo corsivo i numeri caduti, e dove sia un dubbio leggero come qui se vi fu 38 o 39, si aggiunge l'interrogativo, altrimenti si pone x per il numero o per il suo elemento affatto incerto. Dove c'è salto nella numerazione antica, lo si rileva con un asterisco, perchè il salto poté venire bensì da una distrazione, ma poté anche trovarsi a quel luogo un foglio, magari spostato, messo poi altrove o caduto. Sono inezie queste, ma non da trascurare a scanso di difficoltà e di precipitazione nelle illazioni.



ζ', ff. 43-50 (66-73).

η', ff. 51-57 (74-80), quaternione imperfetto ma non mutilo nel  
[testo.

θ', ff. 58-65 (81-88).

ι', ff. 66-73 (89-96).

ια', ff. 74-81 (97-104).

ιβ', ff. 82-89 (105-112).

ιγ', ff. 90-97 (113-120).

ιδ', ff. 98-105 (121-128).

ιε', ff. 106-113 (129-136).

ις', ff. 114-121 (137-144).

ιζ', ff. 122-129 (145-152).

ιη', ff. 130-136 (153-160).

ιθ', ff. 137-144 (161-168).

κ', ff. 145-146, 148-151 (169-174 ?), 153-154 (18x-18x):

145 146 148 149 150 151 153 154.

[ [ [ [ [ [ ] ] ] ] ] ]

<κx'>, ff. 147 e 152 (senza numerazione antica) :

+ 147 + ++ + 152 +

[ [ [ [ [ [ ] ] ] ] ] ]

<κβ'>, ff. 155-162 (185-192 ; 182-189 a matita).

<κγ'>, ff. 162bis-169 (193-200 ; 190-197).

κδ' perduto.

κε', ff. 170-176 (201 ?-207 ? ; 198-204), di sette fogli, non mutilo.

κς', ff. 177-184 (208 ?-215 ? ; 205-212).

κζ', ff. 185-192 (216 ?-223 ? ; 213-220).

\*\*\*\*\*

λ', ff. 197-198 (2xx-2xx ; 225-226).

\*\*\*\*\*

λγ', f. 1 (2 ?), primo del fascicolo.

\*\*\*\*\*

<λε'>, ff. 13 . 14 (25 . 28) :

+ + 13 ++ 14 + +

[ [ [ [ [ [ ] ] ] ] ] ]

λς', ff. 11, 12 (21-22), 212-215 (282-285 ; 240-243) :

11 212 213 214 215 + + 12.

[ [ [ [ [ [ ] ] ] ] ] ]

λζ', ff. 193-196 (249-252 ; 221-224) :

+ + 193 194 195 196 + +

[ [ [ [ [ [ ] ] ] ] ] ]

<λη'>, ff. 199-205 (255-261 ; 227-233), di sette fogli, non mutilo.

<λθ'>, ff. 216-221 (296-301 ; 244-248) :

+ 216 217 218-219 220 221 +

[ [ [ [ [ [ ] ] ] ] ] ]

<μ'>, ff. 222-229 (303-310 ; 250-256, omesso il n° sul f. 225).

<μ>α', ff. 230-237 (311-318 ; 257-264).

<μβ'>. ff. 238-242 (32x-32x ; 265-269) :

+ 238 + 239—240 241 242 +. Fra 238 e 239 non manca

nulla : il quaternione non era perfetto.

Adunque sette fascicoli che non compariscono affatto : 2, 24, 28, 29, 31, 32 e 34 ;

quattro, che sembrano quasi totalmente perduti : 21, λ', λγ', 35 ;

tre, che restano mezzi : 1, γ', 37 ;

quattro, che non erano quaternioni perfetti : η', κε', 38 e 42.

Ma rimangono fuori, perchè non si vede a quale fascicolo appartennero, gli undici fogli seguenti :

6 (8), isolato, che faceva il paio col 1 (2 ?) ma apparve, sciolto il fascicolo, congiunto artificialmente ad esso nella legatura, e mostra sul retto, vicino alla piega, impronte rovesciate di grosse lettere, forse onciali — quali rimangono nella striscia di rinforzo alla piega dei fogli coniugati 177 e 184, — senza che risponda alcun che di simile sul f. 1<sup>v</sup> : esso contiene un frammento di anafora che alla fine trascriverò per intero ;

7-10 (15-18), due bifogli del mezzo di un fascicolo medesimo :

+ + 7 8-9 10 + +  
[ L 1 ] ]

che contengono cinque preghiere του νικητῆρος, di cui la prima, mutila, comincia dalle parole δεσμοῦ τῶν ἀνομιῶν,<sup>1</sup> e una εὐχὴ τῶν ἱαμάτων ἵτοι ἀγιασμάτων fino alle parole κομιζομένους καὶ κατὰ <πεμφον ἡμῖν...><sup>2</sup> ;

206-211 (276-281 ; 234-239), appartenenti a due fascicoli consecutivi e da disporre così :

+ + 208 207 210 209 + + + 206 + + — + + 211 +  
[ L 1 ] ] [ L 1 ] ]

giacchè essi contengono (ff. 208-207<sup>r</sup>) gli ultimi due terzi dell'esorcismo Ἐπικαλούμεθα σε Κύριε attribuito a S. Gregorio Tau-

1. GOAR, *Euchologion sive Rituale Graecorum*, ed. 1647, p. 751, lin. 21 dal basso. Cito sempre l'edizione originale, e non la veneta del 1730. Cerco d'identificare le formole mutilate, per quanto è possibile nel breve tempo di cui dispongo, ma non è agevole cosa, sia per la mancanza di sussidi, come la raccolta degl' inizi, e di comodi indici, sia per la grande copia e varietà delle formole che furono rimaneggiate nelle maniere più diverse. È difficile poi specialmente per i frammenti senza titolo e senza principio, dei quali talvolta è incerto l'oggetto vero, annegato in pie ma generali e vaghe invocazioni, e per le rubriche che sogliono essere meno fisse quanto al testo.

2. A. DMITRIEVSKIJ, *Opisanie liturg. rukopisej*, II (Kiev, 1901). Εὐχολόγια, p. 50, 15. Cito sempre questo volume e non gli altri, ogni volta che rimando semplicemente al Dmitrievskij.

maturgo, dalle parole ἰδιος ἢ μάγος ἢ μάγισα in poi <sup>1</sup>, (f. 207<sup>r</sup>-206<sup>v</sup>) l' εὐχὴ ἄλλη, τοῦ αὐτοῦ κατὰ πνευμάτων ἀκαθάρτων. Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος—καὶ ἡ σκοτεινία αὐτὸ οὐ κατέλαβεν (Ioh. I, 1-5). Ἐφ' οὗ μᾶς τὰ πνεύματα τὰ ἀκάθαρτα, ossia l' altro esorcismo del Taumaturgo <sup>2</sup>, (f. 206<sup>v</sup>) l' εὐχὴ ἐπὶ ἀρρώστου. Πάτερ ἅγιε ἱάτρει (GOAR, p. 862) e il principio appena della εὐχὴ ἐπὶ ἐλαίῳ ἀρρώστου. Κύριε ὁ ἐν τῷ ἐλέει καὶ τοῖς οἰκτιρμοῖς σου ἰώμενος..., GOAR, p. 413) e un frammento (f. 211) καὶ κατασπᾶσθαι τοὺς ἀρχάντους σου πόδας — περιτείχισον αὐτὸν τοῖς d' una preghiera contro gli spiriti maligni per gli agonizzanti <sup>3</sup>.

Questi undici fogli, che poterono essere di quattro fascicoli diversi al massimo, caddero essi dentro le lacune aperte nei primi tre fascicoli e fra i fascicoli 23 e 25, 27 e 35, oppure dopo il 42<sup>mo</sup> ? Se stettero tutti prima del 42<sup>mo</sup>, non si avrebbero reliquie di un numero maggiore di fascicoli; ma se tutti o se qualcuno cadde dopo, converrebbe accrescer il numero di quattro unità o meno, secondo i casi.

Per una risposta conviene osservare l'ordine delle preghiere nell' Eucologio e vedere dove per il loro soggetto sembra che vadano i frammenti staccati.

Adunque I. anzitutto messa e officio divino e altre preghiere d' uso giornaliero. Si hanno difatti a) nei quaternioni 1-18<sup>v</sup> le liturgie: prima quelle solite del Rito Costantinopolitano ma nell' ordine più antico, di S. Basilio, che a torto si credette assente dal codice, <sup>4</sup> di S. Giovanni Crisostomo (ff. 18-25<sup>v</sup>) e dei Presantificati (ff. 25<sup>v</sup>-30<sup>v</sup>); poi la Romana, di S. Pietro (ff. 30<sup>v</sup>-39<sup>r</sup>), l' Alessandrina, di S. Marco « discepolo di S. Pietro » (ff. 39<sup>r</sup>-61<sup>v</sup>), e l' Antiochena,

1. Ed. A. STRITTMATTER, *Ein griechisches Exorzismusbüchlein*: Ms. Car. C 143b der Zentralbibliothek in Zürich in *Orientalia christiana*, XXVI-2 (1932), p. 142, 5-143. Fcf. ib. XX-3 (1930), p. 178. Aggiungavisi l' eucologio di Galatone, indicato in *Roma e l' Oriente*, XIV (1917), p. 59 e 60, con due esorcismi del Taumaturgo.

2. Ed. STRITTMATTER, p. 129-137, senza i versetti di S. Giovanni a principio. L' esorcismo si trova anche nel Vat. gr. 1554, ff. 148<sup>v</sup>-155<sup>r</sup>, e in rifacimento presso A. I. ALMAZOV, *Cin nad bésnovatym* nell' *Annuario (Lëtopsis)* della Società storico-filologica presso l' Università di Odessa, vol. IX, della sezione bizantino-slava VI (1901), pp. 45-49.

3. δὸς μεγάλην ἀνεσιν πάση ψυχῇ ψυχorroαγούση, ἐν ἣ ἂν ἡ προσευχὴ αὕτη ἀναγνωσθῇ εἰς αἰσχύνην καὶ ὄνειδος τῶν ἀκαθάρτων δαιμόνων... γενέσθω ἡ προσευχὴ αὕτη τοῖς μὲν πονηροῖς δαίμοσι βουλαία δίστομος γέμουσα πολλοῦ θυμοῦ καὶ πικρίας, τοῖς δὲ ψυχorroαγούσιν ὕπνος καὶ γαλήνη καὶ ἀνεσις..., καὶ ἐὰν εὗρεθῇ ὁ ψυχorroαγῶν συνεχόμενος ἐν πολλαῖς ἀνομίαις etc. Sulle preghiere per i moribondi cf. P. DE MEESTER, *Liturgia Bizantina. Studi... Libro II. Parte VI. Rituale-Benedizionale Bizantino* (1930), pp. 73-77. Le preghiere ivi citate sono diverse. Rimando qui una volta per tutte all' opera dotta e comodissima del de Meester, della quale non si può non sospirare la pubblicazione completa.

4. Monaldini, Swainson, Brightman.

di S. Giacomo fratello del Signore (ff. 62-104<sup>r</sup>). E prima della liturgia di S. Basilio non potè lesservi altro di considerevole, bastando appena i due fogli caduti a contenere le tre prime preghiere cogli accessori<sup>1</sup>, come pure dopo, terminando la preghiera finale di essa (quella ἐν τῷ συστειλῆναι τὰ ἅγια) nella pagina medesima in cui principia la liturgia del Crisostomo. La liturgia di S. Basilio tuttavia, come quella che stava al principio e forse anche perchè più usata dapprima, è mutilatissima: ne rimangono solo i frammenti ἐλπίζοντας ἐπὶ σοί (fine della εὐχὴ ἀντιφώνου β') — Ὁ θεὸς ὁ ἐπισκεψάμενος ἐν ἐλέει καὶ οἰκτιρμοῖς (inizio della εὐχῇ πιστῶν β'). SWAINSON, p. 76-78), ἔμπλησον παντὸς ἀγαθοῦ — μεγαλοπρεπὲς ὄνομά σου τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ: dei dittici dei vivi (Sw., p. 84-85), ἡμᾶς ὁ ἄνω τῷ Πατρὶ — ὅτι σὺ εἶ ὁ ἀγιασμὸς delle preghiere per la comunione (ib., p. 93 fin. — 94 fin.), e οἰκονομίας μυστήριον ecc. della predetta ultima orazione ἐν τῷ σκευοφυλακίῳ (ib., p. 171).

b) nei fascicoli ιθ'—ιθ' le εὐχαὶ τοῦ ἐσπερινοῦ<sup>2</sup> (ff. 104<sup>v</sup>-110<sup>v</sup>); l' εὐχὴ τῶν καταγύρων τοῦ λυχνικοῦ (ff. 110<sup>v</sup>-111<sup>v</sup>), ... λεγομένη ἐν τῷ μεγάλῳ βαπτιστηρίῳ (ff. 111<sup>v</sup>-112<sup>r</sup>), ... ἐν λιτῇ ἐν τῷ φόρῳ ἢ ἐν ἄλλῳ τόπῳ, ποιούντος τοῦ διακόνου τὴν ἑκτενὴν (ff. 112<sup>v</sup>-113<sup>r</sup>); le εὐχαὶ τῆς παννυχίδος (ff. 113<sup>r</sup>-115<sup>v</sup>), μεσονυκτιναί (ff. 116<sup>r</sup>-117<sup>v</sup>), ἑωθιναί (ff. 117<sup>v</sup>-123<sup>v</sup>); l' ἀκολουθία τῶν ὥρων (ff. 124<sup>r</sup>-129<sup>r</sup>), ... τῆς γινομένης τριτοέκτης ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ εἰς τὰς ἡμέρας τῶν νηστειῶν (ff. 129<sup>v</sup>-134<sup>r</sup>); le preghiere dette ἐν τῷ μέλλειν εἰς ὕπνον ἀπελθεῖν (due), ἀπὸ ὕπνου ἐξεγειρομένοις, εἰς ἐνυπνιαζομένους, εἰς τὴν ἀρχὴν..., εἰς τὴν ἀπόλυσιν... e εἰς τὸ τέλος τοῦ ὄρθρου, ἄλλη πρωϊνὴ, τῆς πρώτης..., τρίτης..., ἑκτης..., ἐνάτης ὥρας, e l' εὐχὴ εἰς πᾶσαν ὥραν κατὰ τοῦ διαβόλου (ff. 134<sup>r</sup>-138<sup>v</sup>).

II. Seguono dal quaternione ιθ' al 23 le preghiere in ordine alla grande famiglia cristiana (per così esprimerci) e alle famiglie particolari, cioè 1<sup>o</sup> al battesimo (ff. 138<sup>v</sup>-141<sup>r</sup> εὐχὴ εἰς τὸ κατασφραγίσαι..., εἰς τὸ ἐκκλησιάσαι παιδίον, ff. 141<sup>r</sup>-154 ἀκολουθία εἰς τὸ ποιῆσαι καταγύρομενον, f. 147 εὐχ. εἰς τὸ ἀπολοῦσαι νεοφώτιστον, ff. 152, 155-156<sup>r</sup> l'abiura e catechesi del Venerdì Santo), con

1. Nel codice difatti trovansi non le sole preghiere del celebrante come nell'Eucologio Barberiniano, ma anche quelle recitate dal diacono e le rubriche, su per giù come nei codici del secolo XI presso SWAINSON, p. 151 e sgg.

2. Occorrerebbero pagine per indicare esattamente ciascuna preghiera, come ha fatto A. STRITTMATTER per il Barber. S. Marci, p. 342 sgg. Perciò riferisco solo i titoli diversi, avvertendo in generale che la maggior parte delle preghiere è stampata o almeno indicata dal Goar e dal Dmitrievskij ed appartiene senza dubbio al fondo comune della liturgia bizantina, qualunque sia l'origine prima delle singole formule. Il poco che riferisco indurrà, spero, qualcuno a esaminar bene l'eucologio anche nelle sezioni finora meno considerate di esso.



l'appendice non innaturale (ff. 156<sup>r</sup>-162<sup>bis</sup>) della ακολουθία πῶς χρ.εῖ (sic) δέχσθαι τοὺς ἀπὸ αἱρέσεων μετερχομένους... e della εὐχὴ γινομένη πρὸς χριστιανούς ὑπαχθέντας μὲν ἐθνικῇ πλάνῃ, ἐπιστρέψαντας δὲ ἐξ αὐτῆς..., e 2° al matrimonio (ff. 162<sup>bis</sup><sup>r</sup>-164<sup>v</sup> εὐχὴ εἰς τὸ τεκνοποιῆται παιδίον ἀπ' ἐκκλησίας, ... ἐπὶ γυναικὸς ἀτεκνούσης καὶ μελλούσης τεκνογονεῖν, εἰς τὸ ἀναδύσασθαι — leggasi ἀναδῆσασθαι — γυναικὶ τὴν κεφαλὴν, ff. 164<sup>v</sup>-167<sup>r</sup> ακολουθία γινομένη εἰς μνηστρα, τάξις ἐτέρα γινομένη εἰς μνηστρα ἡγουν εἰς ἀραβῶνα, f. 167 sgg. ακολουθία τοῦ στεφανώματος). Nell' acolutia per il catecumeno è caduto dopo il f. 154<sup>v</sup> il tratto da χρ.ίσ>ματι ὁ καὶ νῦν εὐδοκήσας della orazione Εὐλόγητὸς εἰ (GOAR, p. 355, lin. 29 sgg.) all' inizio Παντοδύναμε παντοκράτωρ< ὁ πατὴρ τοῦ Κυρίου... (f. 147<sup>r</sup>; DMITRIEVSKIJ, p. 235, 332 e 487) di una εὐχὴ εἰς τὸ μυρίσαι τὸ παιδίον, che con la rubrica καὶ εἴθ' οὕτως γίνεται πᾶσα ἡ ακολουθία τῆς θείας λειτουργίας chiude l'ordine. Le successive preghiere per l'abluzione del nuovo battezzato si arrestano (f. 147<sup>v</sup>) a τῷ σῶ ἀφθάρτῳ στεφάνῳ μέ<χρ.ι τέλους etc. (GOAR, p. 371-372, 23). Della ἀπόταξις e σύνταξις nel Venerdì santo (GOAR, p. 340 sgg.) rimangono solo il frammento τὰς ἀνατολάς καὶ συντάξετε—εἰς τοὺς αἰῶνας (f. 152 ; ed. p. 341, 16-fin.) e la fine da πᾶς ἄνθρωπος γυμνός alla dossologia (f. 155-156<sup>r</sup> ; GOAR, p. 342, 28-343, 10), omettendovisi ciò che segue nel celebre Barberino. Finalmente l' Ufficio della coronazione nelle nozze, che avrà continuato per buona parte, e forse per quasi tutto il perduto fascicolo 24, s' interrompe col f. 169<sup>v</sup> alle parole τὸν ἀραβῶνα εὐλόγησον καὶ ἀξιώσον αὐτοὺς ἐπὶ τὸ di una benedizione degli anelli insolita nell' ordine della coronazione, perchè facevasi nella celebrazione degli sponsali (GOAR, p. 380-385).

III. Nei fascicoli κε'—κζ' rimane in buona parte la serie delle benedizioni che si compievano con la maggiore solennità in determinati giorni dell' anno e per qualche straordinaria cerimonia : la grande benedizione dell' acqua nella Epifania (ff. 170-179<sup>r</sup>) che principiava nell' ultimo foglio del fascicolo 24 e ora rimane dalle parole del primo tropario (GOAR, p. 453) πνεῦμα φόβου θεοῦ τοῦ ἐπιφα>νέντος in poi ; le preghiere τῆς γονυκλισίας τῆς ἀγίας πεντηκοστῆς (ff. 179<sup>v</sup>-191<sup>v</sup>) ; e una non comune ακολουθία γινομένη εἰς τὸ ἀπομυρίσαι λείψανα che s' interrompe nell' εὐχὴ τοῦ Θουμιάματος. Δόξα τῷ Πατρὶ ... εὐλογούσῃ ἐπὶ τῇ εὐωδίᾳ τοῦ (f. 191<sup>v</sup>-192<sup>v</sup>).

IV. Nei miseri avanzzi del fascicolo λ' trovandosi sul suo primo foglio (197) una benedizione del cibo dalle parole ἐμπλησθέντες τῶν πλουσίων σου δωρεῶν in poi (cf. GOAR, p. 715 fin.), l' εὐχὴ εἰς λιτὴν διὰ φόβον e l' ε. ἐπὶ ἀνομβρίας che viene a meno in τὰ πεπλημμελημένα ἡμῶν παρι<δὼν τοὺς ὑετοὺς... (GOAR, p. 776),

e sull' ultimo foglio (198) la benedizione delle vigne da καὶ χαλάζης χρυστάλλου φερομένου βιαιώς in poi (GOAR, p. 692), l' εὐχὴ εἰς μετέληψιν σταφυλῆς (ib. 695) e l' ε. ἐπὶ τρύγης che s' interrompe in κατὰ σπομῶν αὐτὸν ἐν ταῖς αἰωνίοις σου <καὶ ἀναφαιρέτοις δωρεαῖς (cf. ib. 693), è manifesto che attorno tale fascicolo stette la serie, di solito molto ricca, delle benedizioni varie, contro le calamità, per le raccolte dei frutti, ecc. ecc. (cf. DE MEESTER, p. 375 sgg.)

V. Col fascicolo γγ' pare cominciassero la serie delle consecrazioni (ff. I, 13, 14, 11, 212-214), susseguita dalla ἀκολουθία ἀκριβῆς τῶν χειροτονιῶν (f. 215) che giungeva quasi al mezzo del fasc. 38.

Difatti nell' unico foglio del fascicolo γγ' comincia ἡ τοῦ ἁγίου μύρου σκευὴ καὶ ὅπως τελεῖται πᾶσα ἡ ἀκολουθία τῇ μεγάλῃ ε', che non va oltre ἕως γλοιὸς γέννηται καὶ ἐπίβαλε della istruzione preliminare, e nei due fogli superstiti del 35 si contengono i frammenti <ἡ ἐλπίς τῶν περάτων τῆς γῆς ἐπάκου> σὺν ἡμῶν τῶν ἁμαρτωλῶν — τοῦ ἁγίου πνεύματος τοῦ Κυρίου δεηθῶμεν (GOAR, p. 835, lin. 10 dal basso — 836, 32) e μύρου ἀκολουθεῖ ὀπισθεν αὐτοῦ καὶ ποιεῖ σταυρούς — παράθωσιν προσπίπτο<μέν σοι (cf. GOAR, p. 839, l. 9 dal basso — 840, 24) della dedica delle chiese, la quale ripiglia nel fasc. λγ', (f. 11) con εἶπει· Εὐλογητὸς ὁ θεὸς ἡμῶν εἰς τοὺς αἰῶνας. ἄρχονται οἱ ψάλλαι τοῦ τροπαρίου· Ἄρατε πύλας οἱ ἄρχοντες ὑμῶν καὶ. Καὶ εἴθ' οὕτως ἀνοίγονται οἱ πυλῶνες καὶ εἰσέρχεται σὺν παντὶ τῷ λαῷ. ἐν δὲ τῷ ψάλλεσθαι τὸ εἰρημένον τροπάριον ἀποτίθεται ὁ ἐπίσκοπος τὰ ἅγια λείψανα ἐν τῇ ἐτοιμασθείσῃ αὐτοῖς θήκῃ καὶ ποιεῖ τὴν εὐχὴν ταύτην· Ὁ θεὸς ὁ θεὸς ἡμῶν ὁ καὶ ταύτην (GOAR, p. 841, 22-26 842 fine sgg.) e termina nel f. 214 con la εὐχὴ ἄλλη συνοδικὴ ἐπὶ ἀπολύσεως ἐκκλησίας τῆς ἀπὸ ἀνιέρων καὶ παρὰ νόμων αἰρετικῶν λειτουργηθείσης. Μητροφάνους. Δέσποτα Κύριε Ἰησοῦ Χρ. ὁ θεὸς ἡμῶν ὁ τὴν παλαιάν, <sup>1</sup> e l' εὐχὴ ἄλλη ἐπὶ τραπέζης πηγνυμένης ἐν ἀγίῳ θυσιαστηρίῳ. Κύριε, Κύριε ὁ ἐν ὀνόματι τοῦ κορυφαίου... (DMITRIEVSK., pp. 114, 181, 600).

Nelle ordinazioni si principia dalla promozione del superiore assimilata a un' ordinazione (f. 215 ἐπὶ προχειρίσεως ἡγουμένου), la quale però s' interrompe a ἐκφώνως dopo la preghiera Κλῆνον (GOAR, p. 492), e si prosegue, in ordine ascendente, sul f. 12 con l' ordinazione del suddiacono da <ἀκατάγνω> στον αὐτὸν ἐν πᾶσι (Go., p. 244, 24) e con quella del diacono, interrotta in μυστηρίοις αὐτὸς δέ<σποτα (ib. 250, 24), che però finisce sul f. 193 nella

1. Non la ritrovo, come altre delle mutilate in cui non rimando alle stampe. Sulle preghiere con nome dell' autore per la riapertura delle chiese profanate v. DE MEESTER, p. 227 sgg.

rubrica : τὰ δὲ αὐτὰ καὶ ἐπὶ διακονίᾳ — ἀλλ' εὐθὺς ἀποτίθεται αὐτὸ ἐν τῇ ἁγίᾳ τραπέζῃ, ed è susseguita (ff. 193<sup>r</sup>-195<sup>r</sup>) da quella di una diaconessa. Nell' ordinazione di un prete (ff. 195<sup>r</sup>, 196, 199<sup>r</sup>), per la caduta di uno o due fogli, manca la chiusa "Ὅτι εὐλόγηται dell' ultima preghiera (Go., p. 294, 7) con una gran parte della lunga rubrica terminante sul f. 199<sup>r</sup>. L'ordinazione del vescovo (ff. 199<sup>v</sup>-201<sup>v</sup>) è completa.

VI. Dal mezzo del fasc. 38 a tutto il 42 si hanno giú ordini per la vestizione dei monaci: (ff. 202<sup>r</sup>-203<sup>r</sup>) l' ἀκολουθία τοῦ πρώτου σχήματος; (ff. 203 sgg.) la τάξις καὶ ἀκολουθία τοῦ μεγάλου σχήματος, nella quale tra i ff. 205 e 216 sono cadute: le strofe 2 e sgg. dell' ode sesta del canone Θαλάσσις βιωτικῆς τὸν κλύδωνα e l'ode settima fino alle parole del θεοτοκίον: Χριστὸς ἐκ σοῦ γὰρ προελθὼν...; <sup>1</sup> tra i ff. 221 e 222 le parole καθὼς ὁ ἀπόστολος ἔφη — κοσμικὴν ἐπιθυμίαν della esortazione Βλέπε τέκνον<sup>2</sup>; fra il 237 e il 238 la fine del vangelo da S. Marco, 8, 34-38 μετὰ τῶν ἀγγέλων τῶν ἁγίων con ciò che seguiva fino ad Ἀρχομένου δὲ τοῦ γ' ἀντιφώνου ἔρχεται ἑγγὺς τῶν ἁγίων θυρῶν. Col titolo τάξις γινομένη πρὸς τὸν μέλλοντα ἐγκλείεσθαι e l' inizio della rubrica Μετὰ τὸ τελει<ωθῆναι> termina l'ultimo f. superstite 242, ma non sarà successo solo tale ordine, bensì altri per altre occorrenze della vita monastica e almeno le preghiere per la vestizione delle monache, che avranno occupato parte del fascicolo 43.

Però l' eucologio non sarà finito con questo: mancano di fatti le preghiere per le esequie, che erano tra le più care e più usate, ed essendo assai prolisse e variando a seconda delle persone <sup>3</sup> difficilmente poterono capire dentro la grande lacuna dei fascicoli 28-32, già occupata in buona parte senza dubbio dalla sezione delle preghiere diverse, oltre che si sarebbero trovate là meno bene a posto: alla fine erano assai più comode e al luogo giusto.

Così, se anche non seguì altro e si prescinde affatto dai fogli d'incerta sede, sembra lecito congetturare che i fascicoli dell'eucologio intero si avvicinassero alla cinquantina e che dalla fine, dov' erano più esposti, ne siano caduti non meno che dall' interno, forse anche dopo la prima numerazione dei fogli che potè continuare oltre il 321, prima tuttavia dell'Elenco dello Scarfò che non va oltre la « Promotione Abbatis » e presenta come apparte-

1. Lo stesso canone, con delle strofe in più nelle singole odi, ma molto mutilato anch'esso, trovasi nei ff. 8—15 del Vat. gr. 1969, pur dell' Italia meridionale.

2. Questo tratto si conserva nei ff. 30<sup>v</sup>-31<sup>v</sup> del medesimo Vat. gr. 1969, che ha pure lunghissima tale catechesi.

3. Cf. DE MEESTER, pp. 77-115.

nente a questa quanto seguiva alla « p. 285 » della numerazione prima. Perchè al vedere nella parte superstite che la somma dei fogli importata dalle segnature greche dei fascicoli non supera o di ben poco supera quella che la numerazione antica dei fogli attesta <sup>1</sup>, si rimane disposti a credere che quando questa numerazione fu fatta — e fu fatta probabilmente dopo che il « canonico parigino » Giovanni da Sant'Andrea menzionò il codice del Patire « cum nimio honore huius bibliothecae », — fosse ancora intero o quasi, e che le più gravi perdite siano avvenute dopo, in parte nel secolo XVII e in parte nel XVIII, dopo lo Scarfò, non ostante il « custodiendus diligenter » inscritto sul bel principio nel ricordo di quella menzione (v. sopra, p. 3, n. 2).

Ora i fogli d' incerta sede, nell'ordine che si è visto dell' eucologio dovrebbero andare così a un dipresso :

il f. 6 col frammento di anafora restare al principio ;

i ff. 7-10 col fr. dell'ordine della lavanda dei piedi nel giovedì santo succedere non lontanamente al fascicolo «ζ' ;

gli altri sei fogli 206-211, con iscongiuri contro gli spiriti immondi e preghiere per gl'infermi, venire presso al fasc. λ' e piuttosto dopo, nei fasc. 31 e 32, se veramente stette nel fasc. 28 l'ordine della lavanda dei piedi. Questi fogli v' è un' altra ragione, affatto speciale, di avvicinarli ai resti del λ' : sono parimenti sporchi per il lungo uso rispetto ai fogli delle altre sezioni, e parimenti hanno al margine del principio in italiano <sup>2</sup> l'indicazione dell' oggetto delle preghiere (per esempio, f. 198<sup>r</sup> *benediction <e de l'> uva*; f. 206<sup>v</sup> *per lamalati* ; f. 207<sup>r</sup> *per li spiriti immundi* πέρ λλη σποίρητάτη), e talvolta anche una croce. Tali aggiunte, evidentemente fatte per trovar subito la preghiera desiderata, anche se oramai si penava a capire e leggere il greco, mostrano quanto a lungo, fino al secolo XVI e XVII, si continuò ad usare quella sezione dell' eucologio, e si capisce perchè proprio in essa, per quanto nell' interno, il codice sia logoro e lacunoso quasi più che al principio e alla fine, dove i guasti meno sorprendono : alle benedizioni diverse si ricorreva anche dopo che il

1. Difatti 42 quaternioni, dei quali quattro risultano di sette fogli, e poterono esservene degli altri parecchi tra gli undici perduti totalmente o quasi, danno al massimo 332 fogli. Ora la numerazione antica resta per lo meno fino a 321 : una differenza piccola, che potè sparire del tutto, se furono imperfetti anche gli undici quaternioni accennati, e che in ogni caso non è così inquietante come quella fra la stessa numerazione e la presente.

2. Ve ne ha pure ma di mano posteriore in greco e in latino alle preghiere per la vestizione dei monaci (f. 202<sup>r</sup>, 203<sup>r</sup>).



resto era andato in disuso o si era grandemente modificato. E forse potè pure avvenire che taluno, per non recare seco ad una casa o luogo lontano il codice, ne pigliasse il fascicolo che serviva, senza rimetterlo o senza fissarlo, e così più facilmente sia poi questo caduto.

Si è detto sopra badando al contenuto, che il f. 6 va a principio, nella sezione delle liturgie, non parendo verosimile che si mettesse un' anafora in mezzo a preghiere di carattere e di uso affatto diverso, nè che si supplisse in fine : essendone ai bassi tempi ristretto il numero e ben conosciuto nella Chiesa bizantina, non se ne poteva dimenticare alcuna come una qualunque breve benedizione ; e poi quale altra liturgia potè sovvenire e desiderarsi a Rossano <sup>1</sup> ? Anche l' eucologio nostro è manifestamente un codice di uso nel culto, non un corpo di preghiere raccolte di qua e di là per semplice gusto personale e comodità di studio.

Ora essendovi complete le altre cinque liturgie, sembra necessario conchiudere che il foglio spetti alla liturgia di S. Basilio e, poichè v' è un frammento del prefazio col *Sanctus* (per usare i termini della nostra liturgia Romana), dovesse stare dentro il fascicolo 2 interamente perduto.

Se non che, contrariamente a quanto si osserva negli altri fogli della stessa liturgia concordanti appieno coi testi conosciuti, il frammento dell' anafora totalmente differisce e si avvicina a quella di S. Giacomo o della liturgia siriana, come appare dal *Vere Sanctus*, benchè se ne distingua nella dicitura e nell' inculcare specialmente la virtù santificatrice e l' unzione dello Spirito Santo tanto prima quanto dopo.

Vatic. gr. 1970, f. 6.

τητι· καὶ κατοίκησον ἐν ἡμῖν τὴν χάριν καὶ τὴν ἐνέργειαν τοῦ Πνεύματος σου τοῦ ἀγαθοῦ, μύστας σου καὶ λάτρως ἀπεργαζόμενος, ἵνα ἄξι·οι γενώμεθα μετὰ καθαρῆς καρδίας δοξάζειν σὲ τὸν ὄντως ὄντα θεόν. <sup>2</sup> ὃν προσκυνοῦσιν ἄγγελοι, ἀρχάγγελοι, θρόνοι, κυριότητες, ἀρχαὶ τε καὶ ἐξουσίαι καὶ

1. Suppongo col BATIFFOL, p. 84, che il codice con gli altri simili da lui indicati sia stato ricopiato al Patire, sebbene la scrittura di essi non sia propriamente quella caratteristica e più comune dell'Italia meridionale, ma piuttosto quella usata negli scrittori di Costantinopoli. Che se mai fosse stato scritto nella capitale o più vicino alla capitale e più sotto l'influsso di essa, meno ancora si capirebbe quella inserzione di liturgie estranee : anche nell' ospizio che gli altri patriarchi greci d'Oriente avevano a Costantinopoli, si sarà tutt' al più usata la liturgia della rispettiva Chiesa, in quanto differiva da quella bizantina, non tutte le varie insieme che sono riunite nel Vat. gr. 1970.

2. καὶ κατοίκησον ecc. senza riscontro in S. Giac.

δυνάμεις· ὧ παρίστανται δύο τιμιώτατα ζῶα, κυκλοῦντα τὸν ἅγιον θρόνον τῆς δόξης σου, τὰ πολυπρόσωπα καὶ πολυῦµατα καὶ ἑξαπτέρυγα χερουβὶμ καὶ μεταρσία σεραφίμ, ἃ <sup>1</sup> ταῖς μὲν δυσὶ πτέρυξι καλύπτει τὸ πρόσωπα ἑαυτῶν, ταῖς δὲ δυσὶν ἱπτάμενα, κέκραγεν ἕτερον πρὸς τὸ ἕτερον ἀκαταπαύστοις χεῖλεσιν, ἀσιγήτοις θεολογίαις :

Ἐκφῶ. Τὸν ἐπινίκιον ὕμνον τῆς μεγαλοπρεποῦς σου δόξης, λαμπρᾷ τῇ φωνῇ, ἃ (f. 6v) ὄντα βοῶντα δοξολογοῦντα κεκραγότα καὶ λέγοντα :

Ὁ λαός· Ἅγιος ἅγιος ἅγιος κ :

Καὶ μετὰ τὸ πληρῶσαι τὸν λαὸν τὸ Ἅγιος ἅγιος : ὁ ἱερεὺς ἐστῶς καὶ σφραγίζων τὴν στάμνον γ' λέγει·

Ἀληθῶς ἅγιος εἶ καὶ πανάγιος ὁ Θεὸς ὁ Πατὴρ ὁ παντοκράτωρ καὶ πάσης ἁγιωσύνης δοτὴρ· ἅγιος καὶ πανάγιος ὁ μονογενὴς σου Υἱὸς ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς ὁ <sup>2</sup> Χριστὸς ὁ πρὸ τῶν αἰώνων ἐκ σοῦ ἀρρήτως γεννηθεὶς· ἅγιον δὲ καὶ πανάγιον καὶ τὸ Πνεῦμά σου τὸ ἅγιον, δι' οὗ ἅπαντα τὰ ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ τὰ ἐπὶ τῆς γῆς ἀγιάζεται :

Καὶ κλίνας λέγει τὴν εὐχὴν ταύτην :

Ἄγιε ἁγίων καὶ πάσης ἁγιωσύνης δοτὴρ, καὶ ἁγιαστὰ πάσης τῆς <sup>2</sup> κτίσεως, ὁ χρίων ἐν ἁγίῳ Πνεύματι πρὸς τὸ μετασχεῖν τοῦ ἀληθινοῦ Χριστοῦ σου τοὺς πιστεύοντας τῇ δι' αὐτοῦ σωτηρίᾳ, τιμιώτερον καὶ μακαριώτερον τοῦ πάλαι σωματικοῦ χρίσματος τὸ νῦν ὠροῦμενος δὸς γε <sup>3</sup> \*\*\*.

Che cosa pensare ? Che il frammento sia stato davvero nella liturgia di S. Basilio e che in un ramo della tradizione di questa, al luogo dell' anafora comune per il tratto fino all'anamnesi almeno, abbia avuto corso quel testo ? sia dall' origine, nel quale caso esso sarebbe stato soppiantato quasi dovunque, sia dappoi, sostituito al testo ordinario nell'Italia meridionale o in qualche provincia remota d'Oriente ?

Ovvero, poichè sembra strana e meno verosimile tale manipolazione in parte così solenne e principale della liturgia, si ha da ritenere piuttosto, non ostanti i contrarii indizi forniti dalla costituzione materiale del codice e dalla disposizione dell' eucologio, che vi si contenne anche una settima liturgia, sia come in appendice alla fine, sia pure al principio, cadutane o tolta prima che si

1. ἀὶ cod.

2. ὁ, e così poi της, aggiunto dalla prima mano sopra là riga.

3. In S. Giacomo il *Post Sanctus* è : Ἅγιος εἶ, βασιλεῦ τῶν αἰώνων καὶ πάσης ἁγιωσύνης κύριος καὶ δοτὴρ, ἅγιος καὶ ὁ μονογενὴς σου υἱὸς ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς δι' οὗ τὰ πάντα ἐποίησας, ἅγιον δὲ καὶ τὸ πνεῦμά σου τὸ πανάγιον τὸ ἐρευνῶν τὰ πάντα καὶ τὰ βάθη σου τοῦ θεοῦ· ἅγιος εἶ παντοκράτωρ παντοδύναμις etc. (in direzione affatto differente). Cf. BRIGHTMAN, p. 51 e 482 ; A. RÜCKER, *Die syrische Iakobosanaphora nach der Rezension des Ia'qôb(h) von Edessa (Liturgiegeschichtliche Quellen, 4)*, p. II sg.

facesse o rinnovasse la segnatura dei quaderni, e che per un felice caso ne sia rimasto quell'unico foglio ?

Oppure si tratterebbe di *soli* prefazio e *Vere Sanctus* propri della messa, pognamo, per la festa o in onore dello Spirito Santo o per consecrazioni e ordinazioni maggiori, ispirati dall'uso latino ma composti sul tipo di quelli del Rito Siro, e quindi aggiunti nella penultima sezione del nostro eucologio o in una appendice alla fine ?

Non so che dire. M'atterrei alla prima supposizione se comparisse anche solo un'altra copia della liturgia di S. Basilio con l'anafora in questione o con altra diversa dalla comune, come non esiterei di accettare la seconda ove in qualche parte si ritrovasse l'anafora con il resto proprio, e perfino la terza, sebbene paia poco verisimile e troppo ricercata e artificiosa, ove si accertasse un caso analogo. Ma perchè conosco appena di nome le numerose anafore orientali <sup>1</sup> e da una quindicina di anni solo a rari intervalli e molto ma molto da lontano posso tener d'occhio il progredire incessante delle pubblicazioni liturgiche registrate nel *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft* di D. Casel, debbo limitarmi a segnalare il frammento, aspettandomi che qualche dotto lo sia per riconoscere e così senz'altro sciogla definitivamente la questione.

D'altra parte, perchè non furono esaminate a quel riguardo segnatamente le tante copie della liturgia di S. Basilio, presumendosi non a torto che a quel punto non possano esservi grandi varianti di testo, si dovrebbe esplorare almeno gli eucologi dell'Italia meridionale <sup>2</sup> e di altre plaghe eccentriche del patriarcato

1. Cf. in generale Ignace Ephrem II RAHMANI, *Les Liturgies Orientales et Occidentales*, Beyrouth, 1929, pp. 261-286; I. M. HANSSSENS, *Institutiones liturgicae de ritibus orientalibus*, II (1930), e specialmente III (1932), pp. 345-511 e nell'Append., pp. 27-35, al quale ben poco rimane da aggiungere; e anche la monografia del P. ENGBERDING citata nella nota 2. Ricorderò solo i frammenti greci su papiro di liturgie apparentate con quella di S. Marco pubblicati dopo da G. GHEDINI in *Aegyptus*, XIII (1933), pp. 667-673 (fr. di Milano) e da U. WILCKEN, *Mitteilungen aus der Würzburger Papyrussammlung nelle Abhandlungen d. Preuss. Ak. der Wissenschaften*, 1933, Nr. 6, pp. 31-36 (fr. di Würzburg) e segnatamente il libro ai battezzandi di Teodoro di Mopsuestia che ha già dato materia ai lavori di A. RÜCKER, *Ritus Baptismi et Missae quem descripsit Theodorus Mopsuestenus*, in *Opuscula et textus, series liturg.*, II (1933), e di H. LIETZMANN, *Die Liturgie des Theodor von Mopsuestia*, nei *Sitzungsberichte d. Preuss. Ak. d. Wissenschaften*, 1933, p. 915 sgg.

2. Moltissimi testi e dei più importanti ha esaminato il P. H. ENGBERDING, *Das eucharistische Hochgebet der Basileiosliturgie (Theologie des christlichen Ostens, Heft I.)* 1931, ma non questi codici che dico, altro essendo l'oggetto dell'opera

bizantino, badando insieme alle rimanenti sezioni dell'eucologio con formole poco o punto comuni, delle quali forse l'origine e la storia non sono guari differenti; impresa questa non leggera nè breve e che nemmeno basterà all'uopo, essendo il problema tutt'altro che semplice.

Nell'Italia meridionale, che accolse profughi di varie plaghe dell'Oriente mediterraneo, come furono importati e vennero trascritti testi biblici singolari <sup>1</sup>, riputati egiziani, palestinesi ecc., oltre quello più comune e ricevuto nella Chiesa bizantina, alla quale fu assoggettata, così dovettero importarsi codici liturgici di altri patriarcati, e qualche cosa ne penetrò nell'eucologio ordinario della provincia, pure indubbiamente bizantino, e n'è una prova il nostro Vatic. gr. 1970, bizantino nella sua grande massa, con la liturgia di S. Pietro per un verso e per l'altro con quelle di S. Marco e di S. Giacomo, dalle quali a torto s'inferirebbe che esso non è un eucologio bizantino <sup>2</sup>. Ora c'è da aspettarsi un'altra cosa ancora, ed è che, mentre nella sede patriarcale e in altre più colte e vicine ad essa si aggiunsero formole e cerimonie e se ne modificarono delle antiche, ed ebbe luogo un multiforme sviluppo che non è facile seguire attraverso alla folta selva degli

sua poderosa, sulla quale cf. HANSENS, o. c., III, 573 sgg.: *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, XI, 302 sgg.

1. Cf. A. VACCARI, *La Grecia nell'Italia meridionale* in *Orientalia christiana*, III-3 (1925), p. 284-303.

2. Contro chi a principio del codice aveva notato che esso appariva un libro «Constantinopolitanae Ecclesiae; nam saepe meminit Ordinationum quas Patriarchae peragunt», MONALDINI, p. 399, appoggiandosi alle commemorazioni della liturgia di S. Giacomo, scriveva: «At mihi Antiochenae potius fuisse videtur; aut ex aliquo Antiocheno Rituali descriptus», mentre ne segue solo che l'esemplare ivi trascritto della liturgia predetta (non delle altre, nè del resto dell'eucologio) era del sec. XI e della circoscrizione Antiochena, oppure di Gerusalemme, come argomentava BRIGHTMAN, p. I, a causa della commemorazione dei due arcivescovi Giuseppe e Oreste. Si noti Oreste (di Giuseppe si conosce solo la santa vita e la carità), un greco venuto, probabilmente dall'Egitto, col fratello Arsenio presso l'egumeno S. Saba di Sicilia in Calabria, biografo di questo Santo come pure biografo del padre di lui Cristoforo e del fratello Macario, de' quali compose anche gli uffici (v. *Bibliotheca hagiographica graeca* <sup>2</sup>, n. 311 e 1611), poi divenuto patriarca di Gerusalemme come di Alessandria Arsenio: i due certamente non avranno troncato le relazioni coi monaci calabresi, di cui pare abbiano riportato eccellente memoria e li avranno ospitati, se ne pelleggrinò qualcuno ai luoghi santi. Anche non sapendosi altro, apparirebbe ben verosimile per tali vie la penetrazione in Calabria di qualche codice o rotolo liturgico di Egitto e di Palestina, come pure la commemorazione di un agiografo, per così dire, locale. Le vite predette ci sono pervenute da un codice appunto dell'Italia meridionale (Vat. gr. 2072, di Carbone). C. KOROLEVSKIJ nel *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, VI, 1188, va più indietro et più in là ancora.



eucologi e dei tipici dall'eucologio Barberiniano fino ai più recenti, invece nelle lontane e isolate montagne della Calabria siano durate più a lungo e rimaste immutate o meno alterate delle formole antiche, scomparse nella capitale e altrove, su per giù come si crede avvenuto nella Liturgia Romana<sup>1</sup>.

GIOVANNI MERCATI.

---

1. Era l'idea favorita del Ceriani s. m., e, in fondo, l'ebbero altri ancora, per altri argomenti. Ed è l'ipotesi alla quale ultimamente ha ricorso R. I. HERBERT, *Les dimanches de carême dans les manuscrits romano-bénéventains* in *Ephemerides liturgicae*, XLVIII (1934), p. 221 s. — Sulla complessità e complicatezza della questione generale e sulle tante possibilità da tener presenti e le grandi cautele da usare v. A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée* in *Irenikon*, XI (1934), 7 sgg. e 142 sgg.

## ZU DEN GESTA ABBATUM FONTANELLENSIUM.

Die Kenntnis der Klosterchronik von St. Wandrille in der Normandie, der *Gesta abbatum Fontanellensium*, ruht seit nahezu einem Vierteljahrhundert auf einer weit besseren Grundlage, als es bis dahin der Fall war. Ihre Ueberlieferung ist sehr ungleichen Alters und darum einer wechselnden Beurteilung ausgesetzt gewesen. Die umfangreichste Textgestalt (1) liegt nur in Abschriften des 17. Jahrhunderts vor (Paris 5426 A und Baluze 58, f. 59-85; Brüssel 7814-7822), die aus einem verlorenen um 1500 geschriebenen *Tornacensis*<sup>1</sup> und einer ebenfalls verschollenen Papierhandschrift *Rubeae Vallis* geflossen sind. Weit älter ist die Ueberlieferung einer kürzeren Fassung (2), die in einer etwa um 1050 in St. Wandrille selbst hergestellten Abschrift vorliegt (heute Le Havre 332 = A. 34)<sup>2</sup>. Endlich haben Abschriften des 16. und 17. Jahrhunderts (Amiens 524 aus Corbie; Paris 5426 und Baluze 58, f. 42-58) einen gekürzten Text der 1. Fassung bewahrt, der dem *Tornacensis* verwandt ist. Der älteste Druck, der von d'Achery (1659), giebt im wesentlichen die 1. Textgestalt wieder, aber in den letzten 5 Kapiteln ist der Text aus 1 und 2 gemischt, und noch mehr wurden Lesarten aus 2 in die Neuauflage von d'Achery's *Spicilegium* durch de la Barre (1723) aufgenommen. Pertz (1829) stand für seine Ausgabe im 2. Bande der *Scriptores* der *Monumenta Germaniae historica* keine Handschrift zur Verfügung; er beschränkte sich darauf, die durch de la Barre bekannten Lesarten von 2 bei der Gestaltung des Wortlauts noch stärker zu berücksichtigen. Dann fand Bethmann 1840 die alte Handschrift 2 in Le Havre wieder; der Zeitabstand gegenüber den erst im 16. Jahrhundert einsetzenden anderen Abschriften erschien so gross, dass der kürzere Text ohne weiteres für ursprünglich gehalten wurde: S. Löwenfeld legte ihn der Sonderausgabe der *Gesta* in den *Scriptores rerum Germanicarum* 1886 zu Grunde, indem er alle

---

1. Sein Schreiber Jacobus de Driessche war um 1500 Superior der Guillermiten zu Brügge; vgl. LAPPENBERG, *Zeitschrift des Vereines für hamburgische Geschichte* II (1847), 637, Anm. 2. Die Vermerke über die Besitzer der Handschrift ergänzte H. MORETUS, *Analecta Bollandiana* XXXII (1913), 338, Anm. 1.

2. S. zuletzt MGH. SS. *rer. Merov.* VII, 595.

in 2 fehlenden Teile der älteren Drucke als jüngere Zusätze in Anmerkungen verwies; ja, die am Schlusse stehende *Constitutio Ansegisi abbatis* schloss er vollständig aus seiner Ausgabe aus, die seitdem als Grundlage der Forschung gedient hat<sup>1</sup>. Da haben gegen 1910 unabhängig von einander drei Forscher erkannt, dass das Alter der Handschriften hier nichts über den Wert der Texte besagt, dass in Wirklichkeit die umfangreichere Fassung 1 im wesentlichen die ursprüngliche Gestalt der *Gesta* darstellt, dass dagegen die alte Handschrift 2 einen stark verkürzten Text aufweist. Das hat zuerst mein leider im Februar 1915 bei Perthes gefallener Schüler Anton Rosenkranz überzeugend dargelegt<sup>2</sup>, und für die gleiche Erkenntnis sind unmittelbar danach der jüngst verstorbene Dom Fernand Lohier<sup>3</sup> und Ferdinand Lot<sup>4</sup> eingetreten. Eine künftige Ausgabe wird also auch die jüngeren Abschriften zu berücksichtigen haben; einstweilen kann man die wirkliche Gestalt der *Gesta* im grossen und ganzen aus der Verbindung des Textes von Löwenfeld mit den von ihm in Sternnoten verwiesenen Teilen gewinnen<sup>5</sup>. Die Kenntnis der *Gesta* ist weiter gefördert worden durch die Quellennachweise von Rosenkranz und durch seine Untersuchung der in der Chronik enthaltenen Zeitangaben<sup>6</sup> sowie durch die Regesten, die Lot von ihren zahlreichen Urkundenausügen gegeben hat<sup>7</sup>, und durch seine Darstellung namentlich des Grundbesitzes von St. Wandrille am Ende der Merowingerzeit<sup>8</sup>. So ist heute eine Würdigung der inhaltreichen Schrift mit grösserer Sicherheit möglich als früher.

Die Chronik von St. Wandrille ist die älteste Klostergeschichte des Abendlandes und ist damit auch ein Beispiel für die Vieltätigkeit, welche die Erneuerung der Studien in der Karo-

1. Textverbesserungen gab nach einer neuen Vergleichung der Handschrift von Le Havre O. HOLDER-EGGER, *Neues Archiv* XVI (1890), 602-606.

2. *Beiträge zur Kenntnis der Gesta abbatum Fontanellensium*, Bonner Dissertation 1911, S. 7-50, mit Benutzung der Handschriften von Brüssel und Amiens.

3. *Les manuscrits des Gesta abbatum Fontanellensium* (*Revue Mabillon* VII, 1912, 393-430), unter Heranziehung auch der Pariser Handschriften.

4. *Études critiques sur l'abbaye de Saint-Wandrille* (Bibliothèque de l'École des hautes études, Scienc. hist. et philol. 204), Paris 1913, S. CXIII-CXXXV, mit Benutzung der Brüsseler Handschrift und der Collection Baluze 58. Die bei Loewenfeld weggelassene *Constitutio Ansegisi abbatis* hat Lot S. 188-191 neu herausgegeben.

5. Ich führe daher die *Gesta* nach Seiten und Zeilen dieser handlichen und billigen Ausgabe an.

6. Rosenkranz a. a. O. 50-102.

7. Lot a. a. O. 1-20; dahinter folgt eine Ausgabe der erhaltenen Urkunden des Klosters bis 1200.

8. Eb. III-XXIX.

langerzeit unter dem fördernden Einfluss älterer Vorbilder der Geschichtschreibung gegeben hat. Die Annalistik wird aus einer sich an Ostertafeln anlehnenen Gedächtnisstütze zu einer wirklichen Zeitgeschichte; neue Versuche einer Weltchronik werden unternommen. Die geistliche Lebensbeschreibung findet wertvolle Darstellungen in mannigfachen Formen; dazu tritt mit Einhards Leben Karls des Grossen die erste weltliche Biographie des Mittelalters, die in den Lebensbeschreibungen Ludwigs des Frommen und in Assers Leben Alfreds des Grossen bald Nachfolge gefunden hat. Gregor von Tours, der den Bischöfen seines Sprengels das letzte Kapitel der Historien gewidmet hatte, stand damit vereinzelt da. Jetzt erhält das Frankenreich nach dem Vorbild des römischen *Liber Pontificalis* seine ersten Bistumsgeschichten in den *Gesta episcoporum Mettensium* des Paulus Diaconus, in den durch ihre Fälschungen berühmten *Actus* der Bischöfe von Le Mans und in den Bischofsgeschichten von Auxerre und Verdun, gleichwie in Italien Neapel und Ravenna dem Beispiel der römischen Kirche folgen; in England war Alvin mit einer grossen Dichtung über seine heimatliche Kirche von York in ähnlicher Richtung vorangegangen. Auch Klostergeschichten hatte es bis dahin im Abendlande kaum gegeben, oder vielmehr sie fanden ihren Ausdruck nur in den Viten heiliger Aebte und Mönche, etwa des Klostergründers oder eines gefeierten Nachfolgers. Es kam vereinzelt auch vor, dass die Geschichte einiger Aebte verbunden wurde: Bedas *Historia abbatum Wiremuthensium* ist das bedeutendste, aber ausserhalb Englands unbekannt gebliebene Beispiel dieser Art aus älterer Zeit, das im Grunde doch nur aus einer Vita, dem kurz vorher verfassten Leben Abt Ceolfrids, erweitert ist. Jonas von Susa fügte wohl zu der *Vita Columbani* ein 2. Buch über dessen Schüler hinzu; aber schon der Wechsel von Schauplatz und Helden: Athala von Bobbio, Eustasius von Luxeuil, Wunder aus dem Kloster der Aebtissin Burgundofara, Bertulf von Bobbio, lehrt, wie fern dem Verfasser noch der Gedanke einer zusammenhängenden Klostergeschichte gelegen hat — nicht die Geschehnisse der klösterlichen Gemeinschaft stehen im Vordergrund, sondern die heiligen Männer und Frauen mit ihren Tugenden und Taten, vor allem den Wundern. Die *Vitae patrum* des Ostens, soweit sie schon im Westen in lateinischer Uebersetzung gelesen wurden, etwa in der *Historia monachorum* des Rufinus, mit ihren Erzählungen vorbildlicher Handlungen und Weisheitssprüche von Einsiedlern und Aebten



boten ebensowenig das Beispiel einer Klostergeschichte wie die vielgelesenen Dialoge Gregors des Grossen; auch abgesehen von den anderen Gesichtspunkten der Stoffauswahl, zeigt auch hier der Wechsel des Schauplatzes die verschiedene Absicht. An die *Vita* eines Klosterheiligen wurden wohl *Miracula* von seiner Grabesstätte angereiht, wie z. B. in den Lebensbeschreibungen des hl. Gallus, und so konnte die *Vita* damit beiläufig wichtige Vorgänge aus der späteren Geschichte des Klosters in sich schliessen; aber das Ziel ist auch dann die Verherrlichung des über den Tod hinaus wirkenden Heiligen, nicht eine Geschichte seiner Gründung. Erst der gesteigerte geschichtliche Sinn der Karolingerzeit hat die Gattung der abendländischen Klosterchroniken ins Leben gerufen, denen zwar die Folge der Aebte die natürliche Ordnung gab, in denen aber das Kloster selbst im Mittelpunkt steht; sie beginnen eben mit den *Gesta abbatum Fontanellensium*, von denen hier die Rede sein soll.

Vielleicht wird man dem gegenüber auf die Geschichte der ersten Aebte von St. Maurice verweisen, die *Vita abbatum Acaunensium*<sup>1</sup>, die freilich Krusch auch erst dem 9. Jahrhundert zugewiesen hat; aber selbst wenn die Forscher Recht hätten, welche an der Entstehung im 6. Jahrhundert festhalten<sup>2</sup>, so umfasst diese kleine Schrift, die nach wenigen Worten über den 4. Abt abbricht, bei der kurzen Lebensdauer seiner Vorgänger ganze elf Jahre<sup>3</sup> und berichtet zudem fast nur von dem Lebensgang und dem Wesen der ersten drei Aebte, so gut wie nichts von der Klostergeschichte. So muss man bis zu den *Gesta abbatum Fontanellensium* hinabsteigen, um im Abendland einer Klosterchronik zu begegnen. Bald nach dem Tode von Abt Ansegis (20. Juli 833) geschrieben<sup>4</sup>, sind sie fast ein halbes

1. In der von mir aufgefundenen kürzeren Gestalt herausgegeben von Krusch, *SS. rev. Merov.* VII, 322-336; in der vorher allein bekannten erweiterten Fassung eb. III, 171-181.

2. Namentlich M. BESSON, *Anzeiger für Schweizerische Geschichte*, Neue Folge IX (1902/5), 267-280; *Monasterium Acaunense*, Freiburg i. d. Schw. 1913, S. 141-159.

3. Nach dem Abtkatalog, *SS. rev. Merov.* III, 183; s. jedoch Bedenken von Krusch, eb. 174.

4. Lot a. a. O. CXXX f. sieht nicht nur in den wenigen Zeilen über die Aebte Fulco und Herimbert (60, 11-22) einen späteren Zusatz, sondern auch in den Schlussworten über Ansegis (60, 1-9) und lässt die *Gesta* noch bei dessen Lebzeiten unternommen sein. Der Unterschied ist ohne Belang, da auch die in allen Handschriften vorhandenen letztwilligen Verfügungen von Ansegis schon dem Jahre 832/33 angehören. Die Zeit Ludwigs des Frommen äussert sich auch in einer kleinen Wendung, wenn nach den *Gesta* 49, 5 Ansegis die Leitung des Klosters übernimmt *divina ordinante dispensatione*; ganz ähnlich lautet

Jahrhundert älter als die sich bis 883 erstreckenden *Casus S. Galli* Ratperts; an Alter überragen sie auch die dürftige *Constructio Farfensis* bis 857, die, abgesehen von der breiten Legende des Klostergründers und ersten Abtes Thomas, ebensowenig das Wesen eines Abtkatalogs abgestreift hat<sup>1</sup> wie die bis 916 reichende Abtgeschichte von Fulda<sup>2</sup>. Anders die Schrift über St. Wandrille.

Für ihre Abfassung war eine Voraussetzung gegeben in der Pflege, die die geistliche Biographie längst in dem Kloster gefunden hatte. Auch die nahe Metropole Rouen hatte in dem Leben des Bischofs Audoin (641-684) ein altes Beispiel dieser Gattung hervorgebracht<sup>3</sup>, noch im 8. Jahrhundert war das Nachbarkloster Jumièges mit der *Vita Filiberti* gefolgt<sup>4</sup>. St. Wandrille selbst hat nicht nur früh seinem Gründer und ersten Abte Wandregisel, dem Zeitgenossen Audoins und Filiberts, ein literarisches Denkmal gesetzt, sondern diese erste *Vita Wandregiseli* liegt noch in einer alten Uncialhandschrift vor, die das ursprüngliche Bild der verwilderten Sprache unverändert bewahrt hat<sup>5</sup>. Sie hat durchaus erbaulichen Charakter; der äussere Gang des Lebens wird ohne viele Einzelheiten nur in Umrissen angedeutet, um so mehr wird die Wesensart des Heiligen als Vorbild herausgestellt, werden Ermahnungsworte von ihm mitgeteilt — zum Lesen bestimmt (c. 1), läuft die Schrift doch wie eine Predigt aus (c. 21). Der Verfasser teilt mit den späteren Schriftstellern des Klosters schon die Neigung zur Verwendung von Lesefrüchten; anderseits ist es für ihn bezeichnend, dass er im Gegensatz zu jenen nicht eine einzige bestimmte Zeitangabe bringt: nur der Todestag seines Helden ist am Schlusse (c. 22) nachgetragen.

---

die Devotionsformel in den Urkunden Ludwigs von 814 bis 833 *divina ordinante providentia* (z. B. Lot a. a. O. S. 29).

1. Ed. Bethmann, SS. XI, 519-530 und U. BALZANI, *Il Chronicon Farfense di Gregorio di Catino I* (Fonti per la storia d'Italia), 1903, S. 1-23. Man sieht darin nur den Auszug einer verlorenen grösseren Klosterchronik nach dem Vorgang von I. GIORGI, *Archivio della Società Romana di storia patria* II (1879), 433-441; ob aber mehr verloren ist als das *prooemium*, erscheint mir recht zweifelhaft beim Vergleich mit der unter tendenziösen Zusätzen darin ausgeschrieben *Vita Paldonis, Tatonis et Tasonis* Autperts (MGH. SS. *rer. Langob.* 546-555).

2. SS. XIII, 272-274.

3. Ed. Levison, SS. *rer. Merov.* V, 536-567.

4. Eb. 568-606.

5. Ed. Krusch, SS. *rer. Merov.* V, 1-24. Hinzugekommen ist mein Nachweis der Benutzung der *Vita Sigolenae*, *Neues Archiv* XXXV (1910), 229 ff. und Fritz MÜLLER-MARGUARDT, *Die Sprache der alten Vita Wandregiseli*, Halle 1912.

Etwa ein Jahrhundert später, nach dem Wiederaufleben der Studien in der Zeit Karls des Grossen, wendet man sich im Kloster in gesteigertem Masse der geistlichen Biographie zu und jetzt in einer Weise, die leicht zur Klosterchronik hinführen konnte. Ein fester Zeitansatz ist damit gegeben, dass der 811 gestorbene Mönch Hardvin, ein eifriger Schreiber, neben anderen Büchern von seiner Hand *librum Vitarum sancti Wandregisili, Ansberti ac Vulfranni confessorum Christi: volumen unum* hinterliess (Gesta 48, 16). Da der Verfasser der *Vita Ansberti* auch diejenige von dessen Vorgänger Lantbert geschrieben hat, besass man also im Kloster nicht nur das Leben der beiden unmittelbaren Nachfolger Wandregisels, Lantberts und Ansberts, sondern mit der *Vita* des Erzbischofs Vulframn von Sens, der als Mönch in St. Wandrille Grab und Verehrung gefunden, hatte man auch schon einem anderen Mitglied der klösterlichen Gemeinschaft ein Denkmal gesetzt; wenig später fand die *Vita Vulframni* Gegenstücke in den kleinen Lebensbeschreibungen des Briten Condedus und des früheren Bischofs Erembert von Toulouse: zu den Viten der ersten Aebte gesellen sich solche anderer Klosterangehöriger<sup>1</sup>. Man hat sich unterdessen von der sprachlichen Verwilderung der späteren Merowingerzeit freigemacht und schreibt eine dem klassischen Latein näherkommende Sprache. Man versteht auch gut zu erzählen und verwendet einen schlichten und zugleich lebendigen Stil ohne Künsteleien und Dunkelheiten. Er zeigt, dass man sich an guten Vorbildern geschult hat, nicht nur aus der Reihe älterer Kirchenväter, sondern auch an Schriften der näheren Vergangenheit wie Bedas *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* und der Langobardengeschichte des Paulus Diaconus; unter den Heiligenleben, die man kennt und verwertet, finden sich so junge wie das Leben Ermenlands von Donatus und Alcvins *Vita Willibrordi*. In verschiedenem Umfang mischt man wieder Lese Früchte unter die eigenen Worte, vom Gebrauch einzelner Wendungen bis zum Abschreiben vollständiger Sätze und der mosaikartigen Zusammensetzung ganzer Kapitel — gerade die starke Beschäftigung mit älteren Vorbildern hat vielleicht auch dazu geführt, dass die unbekannten Verfasser der *Vita Ansberti* und *Vulframni* wie später der 2. Biograph Wandregisels ihren

---

1. Diese Heiligenleben von St. Wandrille, die *Vitae Lantberti, Ansberti, Condedi, Eremberti, Vulframni* habe ich in den SS. rer. Merov. V, 606-673 herausgegeben; dazu mein Aufsatz *Zur Kritik der Fontaneller Geschichtsquellen* (Neues Archiv XXV, 1900, S. 593-607; vgl. XXVI, 571 f.).

Schriften durch Widmungsbriefe an längst Verstorbene fälschlich ein höheres Alter beizulegen suchten, ohne zu beachten, dass sie damit innere Widersprüche in die Darstellung hineinbrachten. Es ist bei Heiligenleben nicht selbstverständlich, dass auch die natürlichen Verhältnisse eines Ortes geschildert<sup>1</sup>, Meeresströmungen beachtet<sup>2</sup>, Bauten erwähnt werden<sup>3</sup>. Vom Schreiben der Bücher und Urkunden ist nicht nur einmal beiläufig die Rede<sup>4</sup>, sondern der Wert dieser im Verhältnis zur Lebenszeit ihrer Helden nicht sehr alten Viten beruht wesentlich darauf, dass Auszüge von Urkunden in sie aufgenommen sind<sup>5</sup>. Der Einfluss der Urkunden hat wohl die Verfasser auch bewogen, Orte durch Angabe des Gaues, mitunter auch eines Flusses näher zu bestimmen. Die Jahre werden in den Urkunden der Merowingerzeit bekanntlich nach den Herrscherjahren benannt; da zeigen denn bereits diese Heiligenleben die Neigung der Mönche von St. Wandrille, die Königsjahre umzurechnen in Inkarnationsjahre und Amtsjahre der Aebte, sie gelegentlich auch zu bestimmen durch Indiktionen und Pontifikatsjahre der Päpste<sup>6</sup> — man ist dabei freilich teilweise von falschen Voraussetzungen ausgegangen und hat unrichtig gerechnet. Dass hier neben Beda die neue Annalistik des 8. Jahrhunderts von Einfluss gewesen ist, zeigt am deutlichsten die *Vita Vulframni*, die wohl an wirkliche Beziehungen des Klosters zur Friesenmission anknüpft; aber durch die Annalennachricht vom Tode des Friesenherzogs Radbod im Jahre 719 liess man sich verleiten, im Widerspruch zu anderen Angaben den Tod und die Translation Vulframns nicht 695 und 704 anzusetzen, sondern 720 und 729 — man hat Radbods Ende mit der Wirksamkeit Vulframns in Verbindung bringen wollen, konnte diesen also nicht wohl vor 720 sterben lassen. Aber trotz solcher Geschichtsklitterungen und aller Plagiate zeigen gerade die lebensvollen Erzählungen vom Herzog Radbod, welcher Kunst

1. *Vita Condedi* c. 5.

2. Eb. c. 6 (im Anschluss an die *Vita Ermenlandi* und Paulus Diaconus); vgl. eb. c. 12 und *Vita Vulframni* c. 8 über das *reuma maris*. Ueber die Herleitung dieses von Beda vermittelten Begriffes aus Vegetius' *Epitoma rei militaris* IV, 42 (ed. C. Lang S. 161) vgl. Ch. W. Jones, *Classical review* 46 (1932), 248; dazu G. Macdonald, eb. 47 (1933), 124.

3. *Vita Ansberti* c. 14, 20; *Condedi* c. 7; *Vulframni* c. 11.

4. *Vita Vulframni* c. 6.

5. *Vita Lantberti* c. 3, 4; *Ansberti* c. 9, 10, 13, 18; *Condedi* c. 4, 8; *Vulframni* c. 3.

6. *Vita Lantberti* c. 2, 3; *Ansberti* c. 18, 36; *Condedi* c. 8; *Vulframni* c. 10, 11, 14.



der Darstellung man um 800 in St. Wandrille mächtig geworden war.

Damit ist der Boden gekennzeichnet, auf dem die erste wirkliche Klosterchronik des Abendlandes erwachsen ist. Der unbekannte Mönch, der bald nach 833 auf Befehl von Abt Fulco<sup>1</sup> sich dieser Aufgabe unterzog, war dafür formal und sachlich durch umfassende Studien vorbereitet. Die Reihe der ihm bekannten und vielfach von ihm nachgeahmten und ausgeschrieben Vorbilder und Quellen, die besonders Rosenkranz nachgewiesen hat, ist gross und liesse sich sicherlich noch erweitern. Auch der Verfasser der *Gesta* ist ein vortrefflicher Erzähler und schreibt dabei ein ziemlich schulmässiges Latein, obgleich er z. B. den *Accusativus absolutus* statt des Ablativs verwendet (15, 13. 30, 26. 36, 1. 42, 24. 44, 12) und sich in der ältesten Handschrift Lesarten 1. Hand ergeben haben wie 12, 21 *Alpium iuga transcensus — Italiam ingreditur*.

Entsprechend der schlichten Art des Stils vermeidet der Wortschatz im ganzen Besonderheiten des Ausdrucks; nur gelegentlich stellen Wendungen die klassische Bildung des Verfassers zur Schau wie *bacchus* für Wein (13, 30), *philosophia* und *philosophare* für geistliches Wissen und Sinnen (22, 7. 49, 3. 51, 19), die *urbs Romulea* für Rom (15, 12. 42, 40. 43, 19) und der Vergleich der Strömungen der unteren Seine mit denen des *Nilus Aegyptiacus* (14, 13). Wenn er denselben Strom zweimal auch mit dem Namen des Paradiesesflusses *Geon* bezeichnet (13, 37. 14, 2), so bekundet dieser biblische Ausdruck (Gen. 2, 13)<sup>2</sup> zugleich ein Werturteil — preist er doch die untere Seine in vollen Worten. Der *Liber Pontificalis* hat seiner Feder Lieblingsworte geliehen wie *almificus* (11, 3. 15, 38. 17, 15. 37, 16. 45, 26 und — die Quelle! — 42, 9), *apostolicus* für den Papst (17, 33. 35, 2. 37, 6. 42, 37. 45, 3. 48, 24. 49, 8), *intarta* für den Aufrührer (Rosenkranz 53), ein gelegentliches *coangelicus* (eb. 54) und *sagacissimus* (20, 23. 26, 11. 49, 35; Rosenkranz 53, Anm. 1), *exarchus* und *exarchatus*, vielleicht auch *patricius* für den Majordomus und sein Amt (eb. 32 und 53)<sup>3</sup>; *praefectus domus regiae* (13, 7) und *praefectura* (13, 13)

1. II, 6 *ut imperata postulant*. Vgl. oben S. 244, Anm. 4 und S. LÖWENFELD, *Forschungen zur Deutschen Geschichte* XXVI (1886), 195 f.

2. Vgl. auch HIERONYMUS, *Liber interpretationis Hebraicorum nominum* (ed. P. de Lagarde, *Onomastica sacra* I, 1870, S. 124, 11): *Geon fluvijs, qui apud Aegyptios Nilus vocatur, in paradiso oriens* usw.

3. Doch begegnet *patricius* in diesem Sinne auch in fränkischen Quellen, und wenigstens die Verwendung in der *Vita Fursei* c. 9 und 10 (SS. rev. Merov.

im gleichen Sinne statt des hier häufigeren *dux* und vorherrschenden *princeps* sind vielleicht durch Einhards Leben Karls des Grossen (c. 1) angeregt<sup>1</sup>. Das auch sonst in der Karolingerzeit begegnende *taxare* in der Bedeutung « erwähnen » (20, 14. 39, 41. 50, 37) geht hier wohl auf die *Vita Eligii* zurück<sup>2</sup>. Wenn auch einige griechische Worte begegnen, so hatten sie meist längst im Lateinischen Heimatrecht gewonnen wie *agon* (11, 16. 39, 32) mit *agonista* (15, 33. 18, 5) und *agonizans* (21, 29), *armonia* (36, 8), ein technischer Ausdruck wie *pyramida* (41, 41. 55, 27), das mehrmals in der Vulgata begegnende *latomus* (37, 22) und das wohl aus Beda (*Hist. eccl.* II, 3) übernommene *emporium* (40, 39). In der Wendung : *passio incidit illi, quam medici paralysin vocant* (57, 38), ist das Fremdwort durch die Dialoge Gregors des Grossen IV, 16 (ed. Moricca, 1924, S. 252) vermittelt : *ea, quam Greco vocabulo medici paralysin vocant, molestia corporali percussa est*<sup>3</sup>; bei den Worten 21, 24 *ad locum accedens qui hodieque Milonis-crypta per metonymiam dicitur* hat offensichtlich die 2. *Vita Audoini* § 32 (SS. rer. Merov. V, 560 Anm. 1) als Vorbild gedient : *aedificator monasterii, quod nunc per metonymiam Sanctum Sidonium dicunt*. Nur vereinzelt finden sich Worte einer gesuchten Gelehrsamkeit, die einem der beiden von Abt Ansegis geschenkten *Libri glosarum* (54, 29) entstammen mögen und in einem Glossar der um 800 geschriebenen Leidener Handschrift Vossianus fol. 26 wiederkehren<sup>4</sup>:

32, 31 *Talem vitam finientes excipiuntur ab his, qui Greco eloquio<sup>5</sup> vocantur theo ypochonyoe*. Vgl. G. Goetz, *Corpus glossariorum Latinorum* III, 405, 1 : *dii infernales theoe ypochthonie* (andere Belege eb. VI, 344).

---

IV, 438 f.) war dem Verfasser durch Vermittlung Bedas, *Hist. eccl.* III, 19 (ed. Plummer I, 168) bekannt. Zum fränkischen Gebrauch des Patricius-Titels vgl. R. BUCHNER, *Die Provence in merowingischer Zeit* (Arbeiten zur deutschen Rechts- und Verfassungsgeschichte IX), Stuttgart 1933, S. 86 ff.

1. Doch nennt schon die *Vita Ansberti* c. 21 (a. a. O. S. 634, 9) Pippins *praefectoriam administrationem*.

2. SS. rer. Merov. IV, 712, 7. 714, 9. Vgl. eb. V, 312, 18; Du Cange unter *taxare*; GOETZ, *Corpus gloss. Lat.* VII, 334.

3. Vgl. SS. rer. Merov. V, 671, Anm. 6.

4. Bei der Neigung des Verfassers zu Fragen der Zeitrechnung (s. unten S. 255) ist es vielleicht erwähnenswert, dass diese Handschrift nach jenem Glossar (den 'interpretationes Latinae, hoc est hermeneomata Graecae') eine chronologische Schrift enthält, den seltenen, hier unvollständig abbrechenden Traktat des Pseudo-Athanasius *de ratione paschae*, anscheinend in der Fassung des Ambrosianus) bei B. KRUSCH, *Studien zur christlich-mittelalterlichen Chronologie*, Leipzig 1880, S. 329-332; vgl. GOETZ, *Corpus gloss. Lat.* IV, S. XXIX.

5. *Graeco eloquio* in ähnlichem Zusammenhang die *Vita Vulframni* c. 12 (S. 671, 18) nach den Dialogen Gregors des Grossen III, 33 (ed. Moricca S. 211).

55, 33 *curia quae Grece beleuterion dicitur*. — Goetz III, 403, 51 : *curia beleuterion* (vgl. VI, 297)<sup>1</sup>.

55, 40 mit 56, 44 *Domum vero, qua librorum copia conservaretur, quae Graece pyrgiscos dicitur*. — Goetz III, 400, 55 : *armarium pyrgiscos* (vgl. VI, 95).

Lucan oder der von ihm abhängige Orosius haben der Schlacht bei Vincy den Namen eines *bellum plus quam civile* verschafft (20, 26 ; Rosenkranz 52 Anm.). Doch ist ein solcher Aufputz der Erzählung Ausnahme ; im ganzen kennzeichnet sie sich, wie gesagt, durch Schlichtheit und Klarheit des Ausdrucks.

Dagegen zeigt sich die Belesenheit des Verfassers um so mehr in der Verwendung kleinerer und grösserer Lesefrüchte. Ich denke dabei nicht an Quellen, denen er mehr oder weniger wörtlich Tatsachen entnahm, die für seinen Gegenstand sachlich in Betracht kamen, an Quellen, wie die sogenannten *Annales Mettenses*, aus denen er ganze Abschnitte abschrieb, um den Klostergeschennissen einen zeitgeschichtlichen Hintergrund zu geben<sup>2</sup>, oder die in geringerem Umfang für denselben Zweck benutzten *Annales Petaviani*<sup>3</sup> oder die alte Lebensbeschreibung Wandregisels, aus der ein Teil des 1. Kapitels geschöpft ist. Vielmehr habe ich hier die vielen Stellen im Auge, wo er sich an Vorlagen anlehnt, nicht um danach die gleichen Vorgänge zu berichten, sondern um mit den aus anderem Zusammenhang entnommenen Wendungen oder in freier Nachahmung die eigene Darstellung flüssiger zu gestalten, ihr eine bessere Form zu geben und sie zu beleben. Es sind oft nur belanglose Wendungen, deren Inhalt der Verfasser ebenso gut in eigenen Worten hätte wiedergeben können, z. B., um aus der Menge der von Rosenkranz gesammelten Belege wenige anzuführen :

15, 28. 16, 27 *Quod ita ut petierat impletum est* = Beda, *Hist. eccl.* V, 11.

21, 28 *fortissimo Christi umbone repellens* nach Alcvins *Vita Richarii* c. 9 (SS. rer. Merov. IV, 394, 9) : *fortissimo fidei umbone repellens*.

22, 19. 39, 44 *praesentis vitae debitum complens* aus der *Vita Lupi Treccensis* c. 12 (SS. rer. Merov. VII, 302, 10).

Manchmal erstrecken sich solche Entlehnungen über mehrere

1. Cicero, auf den Rosenkranz 52 Anm. verweist, ist sicherlich nur mittelbar benutzt.

2. Vgl. zuletzt Rosenkranz 78 ff.

3. Eb. S. 78. Hinzuzufügen ist eine Stelle von c. 15, S. 45, 21, wo es von Abt Witlaic, der nach 44, 13 im Jahre 753 an die Spitze des Klosters getreten war, heisst : *Duos etiam annos accepit regimen coenobii Widolaicus, antequam Remigijs cathedram episcopalem Ratomagensis urbis subiret*. Das beruht auf der Angabe der Petaviani zu 755 (SS. I, 11) : *In hoc anno dominus Remedius adeptus est sedem ecclesiae Rotomagensis*.

Zeilen, berühren nicht nur den Ausdruck, sondern auch den Inhalt. Sie sind auch dann teilweise unerheblich, wenn der Verfasser etwa Tugendkataloge der *Vita Eligii* auf Ansegis überträgt (52, 8-14; Rosenkranz 66 f. und 30). Mitunter sind solche Anleihen aber wenigstens ein Fingerzeig dafür, wie er dazu gekommen ist, Dinge zu erwähnen, deren Darstellung sich damals keineswegs von selbst verstand. Ob er die Strömungen der unteren Seine geschildert hätte (14, 4-16), wenn nicht bereits ein Mönch seines Klosters sie in der *Vita Condedi* c. 6 in Anlehnung an die *Vita Ermenlandi* und an Paulus Diaconus zum Gegenstand der Schilderung gemacht, wenn er selbst nicht in Bedas Beschreibung der Meeresströmungen bei der Insel Wight ein Vorbild gefunden hätte, dem er sich teilweise wörtlich anschliessen konnte (Rosenkranz 74 f.)? Oder hätte er die Umwandlung der Wildnis in die fruchtbaren Klostergefilde mit solcher Wärme gepriesen (14, 16-36), ohne die Worte Bedas über Lastingham und die Verherrlichung Solignacs in der *Vita Eligii* (Rosenkranz 66 und 75)? Wenn solche Lese Früchte in grösserem Umfange auftreten, erscheinen sie leicht als Ausbeute geistigen Diebstahls; aber daneben ist für jene Zeiten eines werdenden Schrifttums die erziehliche Wirkung nicht zu vergessen: ohne das Vorbild hätte der Verfasser vielleicht gar nicht daran gedacht, den Gegenstand auch nur zu erwähnen. Man lese die wenigen Worte der alten *Vita Wandregiseli* c. 14 über dessen Kirchenbauten — vier Zeilen in der Ausgabe von Krusch S. 19, 25 ff.! — und vergleiche damit die eingehendere Darstellung der *Gesta* (15, 4 ff.); bei ihr hat die dem Kunsthistoriker bekannte Beschreibung des Nachbarklosters Jumièges in der *Vita Filiberti* c. 7-9 wohl ebenso Pate gestanden, wie sie neben Beda und der *Vita Eligii* die Naturschilderungen des Verfassers (13, 28 ff.)<sup>1</sup> beeinflusst und sein Naturempfinden zwar sicherlich nicht geweckt, aber ihm zum Ausdruck verholfen hat. Ob der Verfasser ohne das Vorbild von Einhards *Vita Karoli* die letztwilligen Verfügungen von Ansegis wiedergegeben hätte (Rosenkranz 82 f.)? Zudem ist er sowenig ein sklavischer Abschreiber gewesen wie Einhard; auch er setzt alte Werkstücke in ein neues Gefüge ein und ergänzt sie aus eigenen Mitteln. Um den Inhalt der Gespräche zwischen Wandregisel, Audoin von Rouen und Filibert von Jumièges anzudeuten, verwendet er z. B. Worte der *Vita Eligii* über ihren Helden<sup>2</sup>,

1. Vgl. auch 21, 25, 22, 3 ff. 41, 34 ff.

2. MIGNE, *Patr. Lat.* 87, 551 (bei Krusch, *SS. rer. Merov.* IV, 708 weggelassen).



die selbst teilweise von Sulpicius Severus' *Vita Martini*<sup>1</sup> abhängig sind :

Vita Martini c. 25, 4.  
*Sermo autem illius non  
alius apud nos fuit, quam  
mundi inlecebras et sae-  
culi onera relinquenda.*

Vita Eligii II, 17 (16).  
*Cuius denique sermo non  
alius apud suos fuit, quam  
de regno Dei, de paradisi  
deliciis et de gehennae  
suppliciis, de iustitia quo-  
que et fide et caritate ac  
mundi inlecebris, cunc-  
taque saeculi oblectamenta  
omnimodis relinquenda.—*

Gesta 15, 41 — 16, 3.  
*Quorum denique oratio  
non alia erat, quam de  
regno Dei, de paradisi  
deliciis et de gehennae  
suppliciis, de iustitia quo-  
que, de fide et caritate ac  
patriae salute si-  
mulque pace om-  
nibus praedicanda  
mundique illecebris  
respuendis.*

Darüber wusste er natürlich nichts, er setzte solche Gesprächs-  
stoffe bei Heiligen als selbstverständlich voraus ; aber er machte  
einen Zusatz, der ebenfalls über die Zeit Wandregisels nichts  
besagt, jedoch wohl bezeichnend ist für einen Verfasser, der  
die bewegte Zeit Ludwigs des Frommen miterlebte : der Tod  
von Ansegis, mit dem er abbricht, fällt in das besonders unfried-  
liche Jahr 833 — *de... patriae salute simulque pace omnibus  
praedicanda!*

Es sind nicht nur grössere und kleinere Stücke Mosaik, die  
hier verarbeitet sind, nicht nur einzelne aufgesetzte Lichter,  
bei denen ein älteres Gemälde als Vorbild gedient hat. Man  
erkennt die Eigenart der *Gesta* erst richtig, wenn man feststellt,  
dass auch der Gesamtplan dieser ersten abendländischen Kloster-  
geschichte sich an ein früheres Werk anlehnt. Der römische  
*Liber Pontificalis*, die einzige erzählende Quelle, aus der einmal  
ein grösseres Stück wörtlich angeführt wird (42, 7-19), ist diese  
Richtschnur gewesen ; das hat schon Pertz (SS. II, 270) erkannt  
und Rosenkranz (S. 52 ff.) näher dargelegt. Wie die monar-  
chische Gewalt des Bischofs der des Abtes vergleichbar ist,  
wie Bischofsliste und Abtkatalog in gleicher Weise die ursprüng-  
lichste und dürftigste Form einer schriftlich niedergelegten  
Erinnerung an die Vergangenheit von Bistum und Kloster  
darstellen, so ist auch die älteste Bischofsgeschichte des Westens  
Vorbild geworden für andere Bistumschroniken und nun auch  
für den Aufbau von Klostergeschichten. Dieses Vorbild tritt  
denn auch bei allen Unterschieden in den *Gesta* deutlich zu Tage :  
in der Gliederung nach der Folge der Aebte, in der Art, wie bei

1. Ed. Halm S. 135.

fast jedem von ihnen die Herkunft, die Amtsdauer nach Länge und Zeitgrenzen, die Begräbnisstätte und der Todestag<sup>1</sup> angegeben werden. Da wird nach dem Beispiel des Papstbuches erzählt von der Errichtung oder Wiederherstellung von Bauten, da hören wir in ähnlicher Weise von Schenkungen an Grundbesitz wie von kirchlichen Geräten und anderen Wertgegenständen, die dem Kloster unter dem betreffenden Abt oder auch durch seine eigene Freigebigkeit zuteil werden. Bis auf die Erwähnung der im Archiv ruhenden Urkunden wirkt das Vorbild (Rosenkranz 57 f.), und noch die Schlussworte, über die Vakanz nach Ansegis' Tode (60, 8) : *et cessavit regiminis locus triginta et octo diebus*, erinnern mit der *et cessavit*-Formel an das Ende fast aller Kapitel der römischen Bischofsgeschichte. Es ist nur ein äusserer Rahmen, der damit gegeben war und der im übrigen selbstverständlich einen verschiedenen Inhalt erhielt aus mündlicher und schriftlicher Ueberlieferung wie aus eigener Anschauung und Erinnerung des Verfassers.

Er war sich dabei bewusst, dass die *Gesta sanctorum patrum Fontanellensis coenobii*, wie das Werk in der Ueberschrift der alten Handschrift von Le Havre heisst, auch für die Frühzeit des Klosters keine blosse Aneinanderreihung von Heiligenleben sein könnten. Gleich zu Beginn, da er mit Wandregisels Leben anhebt, stellt er dessen *prolixiora gesta*, die alte Vita, dem gegenüber, was er selbst hier geben wolle ; das nur in kurzem Abriss erzählte Leben des künftigen Abtes wird bald durch die Geschichte von den Anfängen des Klosters abgelöst, durch die Schilderung von Landschaft und Bauten und durch die Besitzgeschichte von Grund und Boden bis zur Gründung — das Kloster tritt vor dem Gründer in den Vordergrund. Der Verfasser kündigt auch an, er werde die Amtsdauer von Wandregisel berichten, auch zu welcher Zeit und unter welchen Fürsten er den Lebenskampf beschlossen habe (II, 15) ; das 1. Kapitel bricht aber in den erhaltenen Handschriften vorzeitig ab und ist wohl nie vollendet worden<sup>2</sup>, wie auch die Abschnitte über die drei fol-

---

1. Ein Totenbuch oder Martyrologium hat als Quelle für die Todestage gedient ; vgl. Rosenkranz S. 90, Anm. 1. Die Uebereinstimmungen mit der Handschriftengruppe WMKLV des Martyrologium Hieronymianum erstrecken sich bis zu Abt Wando († um 750), der dem Kloster schenkte *codicem, in quo continetur regula sancti Benedicti et sancti Columbani et martirologium* (38, 40). Vgl. 20, 7. 26, 7. 29, 40. 40, 11 jetzt mit der neuen Ausgabe des Martyrologiums von Quentin und Delehaye, *Acta sanctorum Novembris* II, 2 (1931), S. 327, 153, 42, 195.

2. Der Verfasser der 2. *Vita Wandregiseli* hat die 1. Vita unter anderem aus den *Gesta abbatum* ergänzt ; so ist es immerhin denkbar, dass ein Teil der Zutaten

genden Aebte niemals vorhanden gewesen zu sein scheinen<sup>1</sup>. Von Lantbert und Ansbert gab es bereits Lebensbeschreibungen; für den 4. Abt, Childebert (Hiltbert), stand anscheinend wenig Stoff zur Verfügung<sup>2</sup>, zumal die Rückführung der Gebeine Ansberts aus Hautmont unter Childebert schon im Leben Ansberts erzählt war. Da ging der Verfasser zunächst zu dem 5. Abte, Bainus, über, vielleicht in der Absicht, die Lücke später auszufüllen. Ebenso fehlen Abschnitte über die Aebte Trasarius (806-816) und Einhard (816-823), die nur im Zusammenhang von Ansegis' Leben (S. 49 f.), Trasarius auch einmal im vorhergehenden Kapitel (48, 31) beiläufig erwähnt werden, während dem erst kürzlich verstorbenen Ansegis breiterer Raum gewidmet wird als irgend einem anderen. Einhard ist 840 gestorben, lebte also wahrscheinlich noch, als die *Gesta* zum Abschluss kamen; vielleicht war dasselbe bei Trasarius der Fall, der 816 auf St. Wandrille verzichtet hatte, um in seine süditalische Heimat zurückzukehren (50, 28)<sup>3</sup>. Dann würde die zweite Lücke sich vielleicht aus dem Wunsche des Verfassers erklären, nicht über die Wirksamkeit noch Lebender zu berichten, zumal er die damaligen Zustände des Klosters kaum ganz gebilligt hat, wo erst Ansegis das Leben nach der Regel Benedikts wiederherstellte (51, 1 ff.). Jedenfalls ist er bei der Aufzeichnung nicht streng nach der Zeitfolge vorgegangen, sondern hat wenigstens vorläufig Abschnitte zurückgestellt, die ihm nicht so notwendig erschienen oder deren Bearbeitung er aus anderen Gründen zunächst für unzweckmässig hielt.

Er hat eine wirkliche Klostergeschichte, nicht nur eine Geschichte der Aebte geben wollen, so sehr deren Folge, Taten und Schicksale den Leitfaden abgaben. Das tritt am deutlichsten in den Teilen zu Tage, die anderen Personen gewidmet sind. So unterbricht er die Geschichte des Abtes Benignus

---

zur 1. Vita in den letzten Kapiteln der 2. auf ein verlorenes Stück von c. 1 der *Gesta* zurückgeht. Doch wird man sich bei den offenkundigen Erfindungen des Verfassers (s. Krusch, *SS. rer. Merov.* V, 7 ff.) nicht leicht zu dieser Annahme entschliessen, und auch Lot hat die nur in der 2. Vita erwähnten Schenkungen daher von seinen Regesten ausgeschlossen und eine von ihnen ausdrücklich gleich Krusch für erlogen erklärt (Lot a. a. O. 13, Anm. 6).

1. LÖWENFELD, *Forschungen zur Deutschen Geschichte* XXVI, 196 ff.; so auch Lot S. VIII f.

2. Siehe immerhin *Gesta* 38, 2; *Vita Vulframni* c. 7.

3. Nach AL. DI MEO, *Annali critico-diplomatici del regno di Napoli* III, Neapel 1797, S. 285 ist Trasar allerdings noch im Jahre der Rückkehr, 816, in Benevent gestorben. Ich weiss nicht, worauf diese Angabe beruht; Mabillon, auf dessen *Annales ordinis S. Benedicti* (II, Paris 1704, S. 426) di Meo verweist, sagt nichts davon.

mit Erzählungen über den Einsiedler Milo (c. 4) und den angelsächsischen Presbyter Baga (c. 5); man mag damit etwa die Abschnitte über den Propst Ermhar unter Abt Teutsind (33, 13 — 34, 7) und über den schreibfrohen Priester Hardvin († 811) unter Gervold (47, 36 — 48, 31) vergleichen. Vielleicht war er selbst ein Schüler dieses Hardvin, der *plurimos arithmeticae artis disciplina alumnos imbuat ac arte scriptoria erudit* (48, 3), und verdankte ihm seine Vorliebe für das Rechnen. Schon die kurz vorher entstandenen Heiligenleben von St. Wandrille zeigen, wie erwähnt (oben S. 247), in einem gewissen Umfang die Neigung, zu den Jahren der Merowingerkönige Gleichungen zu finden. In besonderem Masse hat der Verfasser der *Gesta* dies getan, suchte er die zugehörigen Inkarnationsjahre, Jahre der Äbte und Päpste, einmal eines römischen Kaisers zu berechnen<sup>1</sup>, wobei das Vorbild der 2. *Vita Audoini* und der *Vita Eligii* unverkennbar ist (Rosenkranz 68 f.); zu den Monatstagen bestimmte er oft den Wochentag, die *feria*. Bücher, die jener Hardvin geschrieben, mögen dabei seine Hilfsmittel gewesen sein: *librum de arithmetica cum epistolis de ratione paschali: volumen unum* (48, 10), *librum Bedae de naturis rerum ac temporibus: volumen unum, psalterium cum canticis ac himnis Ambrosianis ac terminis paschalibus: volumen unum* (48, 13-16); auf eine Ostertafel als Quelle deutet er selbst hin, wenn er bei seinen Berechnungen zur Translation vom 31. März 704 hinzufügt: *Nam sollemnitas sancti paschae tertio Kalendarum Aprilium tunc extitit* (19, 7). Seine Neigung zu rechnen war freilich eine etwas unglückliche Liebe, weil er sich nicht nur manchmal verrechnete, sondern bisweilen auch von falschen Voraussetzungen ausging. So schrieb er Dagobert I. im Anschluss an die 2. Fassung des *Liber historiae Francorum* c. 43 (SS. rer. Merov. II, 315) 34 statt 16 Jahre zu und benutzte einen Königskatalog, der die königslose Zeit von 737 bis 743 nicht erwähnte, und liess daher Childe-

---

1. Bei den Angaben über die Zeit der Klostergründung finden sich 14, 38 auch die Worte *aevo tertio*, die schwerlich später zugesetzt sind, obwohl sie in der 1. Handschriftenklasse fehlen. Rosenkranz S. 96 fand sie unerklärlich, Lot S. III, Anm. 5 sinnlos. Ob der Verfasser beim Beginn der Klostergeschichte etwa das Weltalter (*aevum* statt des üblicheren *aetas*) hat beifügen wollen? Dann müsste allerdings *aevo III.* aus *aevo VI.* (seit Christi Geburt) entstellt sein, ein nicht seltener Lesefehler. — Auch die Zeitangaben der *Constitutio Ansegisi* sind zum grössten Teil erst vom Verfasser der *Gesta* zugesetzt und hätten in der Ausgabe von Lot S. 190, 34 — 191, 3 (*qui erat bis regiminis*) als nicht zugehörig gekennzeichnet werden sollen. Zum Wortlaut vgl. *Gesta* 14, 38, 19, 9, 20, 13, 26, 14, 28, 13, 35, 31, 31, 34, 10, 39, 37, 4, 28, 38, 10, 40, 2, 45, 2, 46, 19, 48, 41, 49, 7, 26 und Rosenkranz S. 71.



rich III. (743-751) unmittelbar auf Theuderich IV. (721-737) folgen, setzte auch Childerichs Absetzung mit den Metzger Annalen zu früh ins Jahr 750 — man kann sich danach vorstellen, wie seine Zeitgleichungen oft fehlgehen mussten<sup>1</sup>.

Jener Hardvin war nicht nur ein grosser Rechner, sondern auch ein eifriger Schreiblehrer und Abschreiber von Büchern; es entspricht dem, wenn die Bücherei des Klosters und damit die Studien in den *Gesta* einen erheblichen Raum einnehmen: der Geist der *litterae renatae* der Karolingerzeit findet auch darin seinen Ausdruck. *Erat namque ignarus litterarum* wie seine Vorgänger in Rouen und St. Wandrille, heisst es von dem Abt und Erzbischof Raginfrid (35, 17); der Verfasser sieht darin eine Ursache seiner geringen Eignung für das geistliche Amt. Etwas milder heisst es von Abt Witlaic: *Erat quippe fere gnarus litterarum* (44, 38), während unter den Verdiensten Gervolds gerühmt wird (47, 29): *Scolam in eodem coenobio esse instituit, quoniam pene omnes ignaros invenit litterarum, ac de diversis locis plurimum Christi gregem aggregavit optimisque cantilenae sonis — edocuit. Erat enim praefatus Gervoldus, quamquam aliarum litterarum non nimium gnarus, cantilenae tamen artis peritus*. Endlich von Abt Ansegis erfahren wir nicht nur den Ort, *ubi primo elementa didicerat litterarum* (60, 28), sondern sein Abschnitt setzt auch gleich mit dem Lobspruch ein (49, 2): *Ansigisus, vir gloriosus ac tranquillus omnique scientia, divinae scilicet atque humanae philosophiae, sufficienter instructus* — erst dann werden seine Eltern genannt. Man sieht, wie sehr dem Verfasser die erneuerten Studien eine Herzenssache sind. Er erwähnt, dass bald nach der Gründung des Klosters Wandregisels Neffe Godo aus Rom nicht nur Reliquien für die neuen Kirchen mitbrachte, sondern auch *volumina diversa sanctorum scripturarum veteris ac novi testamenti maximeque ingenii beatissimi atque apostolici papae Gregorii* (15, 20)<sup>2</sup>; für die Aebte Wando, Witlaic und Gervold giebt er Zugangsverzeichnisse der Klosterbibliothek (38, 17-39, 17. 44, 37-38. 47, 19-23. 48, 5-19)<sup>3</sup> und bei Ansegis zählt er dessen Bücherschenkungen und andere Gaben

1. Vgl. im einzelnen zuletzt Rosenkranz 85 ff.; s. auch Krusch a. a. O. VII, 512 mit 474 und 482.

2. Für Rom als Herkunftsort zugleich von Reliquien und Büchern im 7. Jahrhundert vgl. z. B. den Brief des Papstes Martin I. an Amandus (SS. rer. Merov. V, 456) oder die *Vita Geretrudis* c. 2 (eb. II, 457).

3. *Gesta* 44, 38 ist hinter *Andreae apostoli volumen unum* eine in den Drucken fehlende Stelle nach Rosenkranz 23 zu ergänzen: *epistolae Pauli volumen unum, Vita sancti Martini volumen unum*.

nicht nur an St. Wandrille auf (53, 8-15. 54, 1-31), sondern auch an sein zweites Kloster Saint-Germer-de-Fly (56, 14-57, 34). Immer wieder hebt er Prachthandschriften in *Romana littera* hervor, d. h. in der damals erneuerten Uncialschrift (38, 19. 41, 7. 42, 39. 48, 7. 53, 9), weist hin auf die Verwendung von Purpurpergament, Gold- und Silberschrift und von Elfenbeindeckeln, unter den Bauten von Ansegis wird ein Bibliotheksgebäude nicht vergessen (55, 40) — auch solche Züge sind für den Geist der Chronik bezeichnend. Auch sie bekunden, dass hier, sowenig es an erbaulichen Erzählungen fehlt, der Uebergang von der Hagiographie zur bewussten, auf gelehrten Studien beruhenden Geschichtschreibung vollzogen war.

Sein dürftiges Wissen über den Bischof und Abt Lando weitete der Verfasser durch Nachrichten aus der Zeitgeschichte zu einem Kapitel aus. Da verdient die Art Hervorhebung, wie er zum Jahre 731 besonders Bedas gedenkt (29, 6-9): *Venerabilis presbiter Beda historiam aecclesiasticam, quam de gente sua, id est Anglorum, composuerat, usque in hunc annum mirabili opere perduxit et non multo post caelestia regna petiit VII. Kalend. Iunii*<sup>1</sup>. Er hat Bedas Werk, das ja auch mancherlei aus der Geschichte von Klöstern berichtete, eifrig gelesen, wie zahlreiche Anleihen zeigen<sup>2</sup>; es ist dabei nicht ohne einen Missgriff abgegangen, wenn er Angaben Bedas über *Traiectum*, d. h. Utrecht, auf Maastricht bezog und daher irrtümlich seiner Erzählung einfügte (21, 6)<sup>3</sup>. Aber gerade das bedeutende Werk des Angelsachsen

1. Bekanntlich schwankt die Ueberlieferung in dem auch auf dem Festland verbreiteten Schreiben Cuthberts über Bedas Tod (zur Ueberlieferung vgl. R. BROTANEK, *Texte und Untersuchungen zur altenglischen Literatur und Kirchengeschichte*, Halle 1913, S. 150 ff.) bei der Angabe des Tages zwischen VII. Id. Mai. und VII. Kal. Iun. (C. PLUMMER, *Baedae Opera historica* I, S. CLX mit Anm. 9); vgl. Plummer S. LXXIII, Anm. 1; Mommsen, MGH. *Auct. ant.* XIII, 225 f. Die *Gesta* sind wohl der älteste Beleg für die zweite Lesart.

2. Vgl. Rosenkranz 74 ff. Ich erwähne nur 13, 6 *possessionem terrae largiente* (= Beda IV, 18 [16]) *Erchinoaldo*, weil der scheinbare Widerspruch der Worte zu den Angaben über einen Kauf des Landes (s. Krusch a. a. O. V, 6 und dagegen Lot S. VI ff.) durch den Nachweis der Entlehnung noch mehr an Bedeutung verliert.

3. Dass Wando von Karl Martell nach Maastricht, nicht nach Utrecht verbannt worden ist, ergibt der Hinweis auf das *monasterium beati Servatii confessoris Christi* (35, 45); von dort brachte er Reliquien des Heiligen bei der Rückkehr nach St. Wandrille mit, mit denen er hier eine neue Servatiuskirche ausstattete (S. 37). Daher die Eintragungen über Servatius in den auf St. Wandrille zurückgehenden Handschriften des *Martyrologium Hieronymianum* zum 13. Mai und teilweise zum 1. Oktober; s. *Acta sanctorum Novembris* II, 1, S. [60] (= II, 2, S. 251) und [128] (vgl. Krusch a. a. O. III, 83). — Wie Wando von Karl nach Maastricht verbannt wurde, so Bischof Eucherius von Orléans nach Köln, dann nach St. Trond, Ainmarus von Auxerre in die Ardennen (SS. *rev.*

dürfte bei allem Unterschied eines seiner hauptsächlichsten Vorbilder gewesen sein. Wie Beda hat er auch ausserhalb seines Klosters Forschungen, wenn auch bescheidener Art, vornehmen lassen oder selbst angestellt : er weiss, welche Stelle der Karolinger Hugo, der mit den Bistümern Rouen, Bayeux und Paris die Abteien St. Wandrille und Jumièges in seiner Hand vereinigte, nicht nur in den Abtreihen der beiden Klöster, sondern auch in den Bischofslisten von Rouen und Paris einnahm (27, 17)<sup>1</sup> ; er hatte sich also um der Geschichte Hugos willen die Abtfolge des Nachbarklosters und den Bischofskatalog der eigenen Metropole, aber auch den von Paris zu verschaffen gewusst.

Unter den Bauten von Ansegis begegnet nicht nur eine Bibliothek, sondern auch eine *domus cartarum*, ein Archiv (56, 43). Immer wieder verweist der Verfasser nach dem Vorbild des *Liber Pontificalis* auf die Bestände dieses Archivs (16, 15, 37, 22, 28, 25, 15, 27, 9, 28, 7, 23, 30, 32, 43, 6, 46, 30) ; er ist neben dem Mönche von St. Denis, der fast um dieselbe Zeit mit Benutzung seines Klosterarchivs die « Taten Dagoberts I. » beschrieb, der erste Urkundenforscher unter den Geschichtschreibern des Mittelalters — es ist ja auch das Menschenalter, aus dem die ältesten Urkundenbücher des Frankenreiches (wie die von Freising und Fulda) erhalten sind. Waren die Heiligenleben von St. Wandrille mit der Aufnahme einzelner Urkundenauszüge vorangegangen (oben S. 247), so sind die *Gesta* auf diesem Wege weithin gefolgt ; die Zusammenstellung bei Lot ergibt nicht weniger als 51 Regesten, die in der Chronik enthalten sind. Bei weitem die Mehrzahl betrifft das 7. Jahrhundert und das 1. Drittel des 8., vor allem die Vorgeschichte des Ortes und die Zeit der Aebte Bainus, Benignus und Hugo, während nachher nur mehr vereinzelte Urkundenauszüge wiedergegeben sind. Dies hängt wohl damit zusammen, dass unter Karl Martell bald nach Hugo die Einziehung von Klostergut zugunsten der Vasallen des Herrschers begonnen hatte, es also nahelag, gerade den älteren Besitz in Erinnerung zu bringen ; es ist wohl auch bezeichnend, dass zu den wenigen Stücken aus jüngerer Zeit, deren gedacht wird, die Uebersicht über den gesamten Klosterbesitz gehört, eine Art *Polyptychon*, das auf Befehl König Karls im Todesjahre

---

*Merov.* VII, S. 42 mit Anm. 5 und S. 50 f.) ; Pippin der Mittlere hatte Ansbert in das Kloster Hautmont im Hennegau verwiesen (eb. V, 634). Man erkennt, dass die ersten Karolinger diese Gegenden als ihr sicherstes Machtgebiet ansahen.

1. Vgl. L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* II<sup>2</sup> (1910), 204 und 466.

von Abt Witlaic (787) aufgezeichnet wurde (45, 7-20)<sup>1</sup>. Der Verfasser bietet keine vollständigen Texte dar ähnlich den von Beda aufgenommenen Papstbriefen, die *Gesta* weiten sich nicht zu einem Urkundenbuche aus wie so manche spätere Klosterchronik. Wie nur eine einzige Grabschrift mitgeteilt wird (34, 6)<sup>2</sup>, so auch im Wortlaut nur ein Satz aus einer der Urkunden Pippins des Mittleren über das an St. Wandrille geschenkte Eigenkloster Fleury im Vexin (18, 30-37); sodann ist aus einem Diplom Dagoberts III. von 715 ebenfalls unverändert die Beschreibung wiederholt, die das vom König verliehene Viertel des Forstes Arlaunum umgrenzte (c. 6)<sup>3</sup>. Im übrigen fasst der Erzähler den wesentlichen Inhalt der Urkunden meist nur in einige Worte zusammen, nennt in einem Satz von Regestenform oft bloss den Aussteller der Urkunde, Gegenstand und Zeit der Schenkung, vereinzelt auch Ausstellungsort und Zeugen. So ist eine Kritik bei der Kürze der Auszüge nur mit Vorbehalt möglich, wenn ich auch keinen Anlass sehe, die Zuverlässigkeit der Regesten und, soweit diese ein Urteil gestatten, die Echtheit der darin verarbeiteten Urkunden zu beanstanden, gleichwie auch Lot und — bei den Urkunden von Karolingern — Mühlbacher sie ohne Einwendungen verzeichnet haben<sup>4</sup>.

Jene im Wortlaut mitgeteilte Stelle aus einer Urkunde Pippins von 706:

*Ubi constituimus virum strenuum et Dei cultorem domnum Bainum ipsum rectorem monasterii Fontinellensis, ea videlicet conditione, ut ex praefato monasterio Fontinella post recessum eiusdem Baini ipsi monachi in ipso Floriaco coenobio consistentes omni tempore rectores et guber-*

1. Vgl dazu die Ausführungen über die *Brevium exempla* bei A. DORSCH, *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit* I<sup>2</sup>, Weimar 1921, S. 75 ff. (S. 88 über die *Gesta*).

2. Sie ist inhaltlich belanglos und ihre Aufnahme vielleicht nur durch das Beispiel von Beda veranlasst, dem die einführenden Worte entnommen sind; s. Rosenkranz 75 f.

3. Die Grenzbeschreibung reiht sich denjenigen an, die K. Brandi in seiner Besprechung von Rübel's *Franken* zusammengestellt hat, *Göttingische gelehrte Anzeigen* 1908, I, 6 ff.

4. Lot a. a. O. S. 3 ff.; MUEHLBACHER, *Regesta imperii* I<sup>2</sup>, S. 872 und unter den S. 893 sowie bei Lot angegebenen Nummern; vgl. auch Th. SICKEL, *Acta regum et imperatorum Karolinorum* II, 367 f. Die Annahme von Krusch a. a. O. V, 6, dass die am Schlusse des 1. Kapitels erwähnten Urkunden gefälscht und ihre Auszüge erst nachträglich in die *Gesta* eingeschmuggelt worden seien, hat Lot S. VI ff. widerlegt. Zu dem Bedenken gegen die Ausstellung von Urkunden am 1. März füge ich hinzu, dass verhältnismässig viele Urkunden der Merowinger Ende Februar oder Anfang März ausgestellt sind, also wohl wenn sich die Grossen zur Zeit des alten Märzfeldes um den König versammelten; vgl. PERTZ, *Dipl. Merov.* Nr. 30, 66, 70, 73, 75, 81-84, 87, 91, 93, 94.



*natores habeant et sub eorum ditione nostris et futuris temporibus permanent et sub nostra ac heredum nostrorum defensione ipsa loca perenniter tuenda consistant,*

enthält gleiche Bestimmungen über die zukünftigen Leiter von Fleury, wie sie nach einem Urkundenauszug der *Vita Ansberti* c. 10 Bischof Pascharius von Nantes um 675 für ein anderes Eigenkloster von St. Wandrille, Indre, getroffen hatte, dessen erster Abt, Ermenland, aus dem Seinekloster gekommen war<sup>1</sup>:

*In cuius largitione praedictus antistes Pascarius statuit, ut post discesum eiusdem venerandi patris Ermenlandi ex monasterio Fontanella per cuncta succedentia tempora sibi instituant rectores universi praefati loci habitatores.*

Diese Uebereinstimmung besagt noch nicht allzu viel; denn die Bestimmung könnte beide Male in gleicher Weise zugunsten des Mutterklosters erfunden worden sein, obwohl ich keinen Anhalt für diese Annahme sehe<sup>2</sup>. Aber der Wortlaut wird in einem ganz unverfänglichen, weil sachlich belanglosen Teile, in der Art der Nennung von Bainus, auch gedeckt durch eine gleichzeitige Urkunde Pippins für Echternach vom 13. Mai 706<sup>3</sup>:

*ubi decrevimus et constituimus virum strenuum et Dei cultorem apostolicum domnum Willibrordum episcopum,*

und nachher:

*ut ipsum monasterium in nostra vel heredum nostrorum dominatione vel defensione in antea semper permaneat,*

— wenigstens die erste Uebereinstimmung erklärt sich doch nur aus der Herstellung beider Urkunden im Auftrage desselben Ausstellers, Pippins.

Auch die kleineren Regesten haben bei aller Kürze Wendungen der Urkundensprache bewahrt, die sich im einzelnen leicht belegen liessen, z. B.

13, 18 *per venditionis titulum* (oft in Urkunden)<sup>4</sup>;

16, 37 *queto ordine possidere* (so Lot S. 27, 27);

1. SS. *rev. Merov.* V, 626 (wo ich in Anm. 4 die Urkunden schon verglichen habe); vgl. eb. S. 674.

2. Für ein 3. Eigenkloster von St. Wandrille, Donzère in der Provence (vgl. *Vita Ansberti* c. 9, eb. S. 625), hatte Theuderich III. um 676 in einer verlorenen Urkunde nach einem Regest ähnlich bestimmt: *tali conditione quod in Fontanella monasterio acciperet sibi rectores, quando opus esset, et monachos et abbates*; s. Lot 5 Anm.

3. PERTZ, *Dipl. Merov.* S. 93 f. Nr. 4; C. WAMPACH, *Geschichte der Grundherrschaft Echternach im Frühmittelalter* I, 2, Luxemburg 1930, S. 39 f.

4. Die Uebereinstimmung mit dem *Liber Pontificalis*, auf die Rosenkranz 58 verweist, ist geringer als die mit fränkischen Urkunden; vgl. z. B. MGH. *Formulae* S. 781 unter *venditio*.

17, 41 *plurimamque turbam monachorum adunavit* (eb. Z. 13 : *cum turma plurima monachorum*; Marculf I, 2, MGH. *Formulae* S. 41, 15 : *ubi — abba vel turba plurima monachorum adunata esse nuscuntur*);

18, 15 *in suo proprio a fundamentis construxit*;

18, 10 *perpetualiter tradidit possidendum*;

19, 28. 25, 21, 26. 31, 13 *una cum adiacentiis suis*<sup>1</sup>;

27, 27 *villam, — quae ipsi de iure — parentum suorum legitime obvenerat*;

31, 39 *a bonis ac Deum timentibus hominibus* (z. B. Lot S. 27, 19. 28, 2),

und es ist auch zu beachten, dass *ille* in der Richtung des Artikels der romanischen Sprachen in den Urkundenausügen öfter begegnet (19, 30. 23, 31-24, 7. 27, 43. 28, 1. 48, 34. 58, 5-59, 33), während dieser Gebrauch des Wortes sonst vermieden ist. Von den Beisitzern, die in einer Gerichtsurkunde Karl Martells 723 zu Zülpich genannt werden (25, 2), lassen sich nicht nur die drei Bischöfe belegen<sup>2</sup>, sondern in einer 726 ebenfalls in Zülpich ausgestellten Urkunde Karls auch einer der vier erwähnten Grafen, Haregar<sup>3</sup> — es war vielleicht der Graf des Zülpichgaues<sup>4</sup>. Fast immer teilt der Verfasser das Königsjahr der Urkunden mit, meist auch den Monatstag, indem er mitunter andere Zeitbestimmungen hinzuberechnet (oben S. 255). Da fällt es denn auf, dass ein paar Mal Angaben zweifellos urkund-

1. Hier gilt dasselbe wie S. 260 Anm. 4; vgl. z. B. eb. S. 736 unter *adiacentiae*.

2. Ebbo ist der Erzbischof von Sens (vgl. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* II<sup>2</sup>, 417 f.), Milo der bekannte Inhaber der Bistümer Trier und Reims, wie schon Löwenfeld richtig erklärt hat. Wenn er dagegen in dem an 2. Stelle genannten Haldoin einen Bischof von Troyes vermutet, so findet sich dort nur ein Arduin (eb. S. 455; SS. *rer. Merov.* V, 78, Anm. 3). Dafür passt vortrefflich der Diözesanbischof von Zülpich, *Alduinus* von Köln, der in den auf ein um 850 geschriebenes Exemplar zurückgehenden Fassungen der Kölner Bischofsliste aus Werden und Brauweiler *sub Theoderico* gesetzt wird (SS. XIII, 284; Duchesne a. a. O. III, 176). Diese Angabe beruht wie andere ähnliche sicherlich auf urkundlicher Grundlage; nur hat der Verfasser der Liste den König Theuderich irrtümlich für den 3. des Namens (673-690) statt für den 4. (721-737) gehalten und hat daher Aldvin vor statt nach Giso eingereiht (über diesen s. auch LEVISON, *Bonner Jahrbücher* 136/137, 1932, S. 236, Anm. 1), gleichwie er auch die Reihenfolge der Bischöfe Raginfrid und Agilolf umkehrte (Duchesne a. a. O. III, 178, 180). Die fast sichere Deutung des *Haldoinus* der *Gesta* vom 3. Jahr Theuderichs IV. auf den Kölner Bischof, die meines Wissens bisher nicht erfolgt ist, ergibt für die Kölner Bischofsliste den ersten festen Zeitpunkt zwischen den Jahren Kuniberts und dem *Concilium Germanicum* von 742.

3. PERTZ, *Dipl. Merov.* S. 100, 38; S. MÜLLER, *Het oudste cartularium van het sticht Utrecht* (= *Werken uitgegeven door het Historisch Genootschap gevestigd te Utrecht*, 3. Reihe III), 1892, S. 7, 15: *Signum Herigeri comitis*.

4. Er wäre dann wohl der erste bekannte Graf dieses Grafschaftsgaues. Vgl. H. AUBIN, *Die Entstehung der Landeshoheit nach niederrheinischen Quellen* (= EBERING, *Historische Studien* 143), Berlin 1920, S. 18 ff.

licher Herkunft der festen Datierung entbehren (16, 42. 18, 21. 24, 9; vgl. Lot S. 3 ff. Nr. 3. 21. 30); der Zusammenhang ergibt, dass es sich in diesen Fällen nicht um selbständige Urkunden handelt, sondern dass die Angaben dem erzählenden Teil, der *Narratio* der nächstbesprochenen Urkunde entnommen sind, die selbst datiert war, aber über ihre Vorgeschichte wie üblich keine Zeitangaben enthielt. So lassen sich manche Anzeichen zugunsten der Zuverlässigkeit der Urkundenauszüge der *Gesta* geltend machen<sup>1</sup>.

Meist sind es Schenkungsurkunden, die in einen Auszug gebracht sind; seltener handelt es sich um Schutz und Immunität (29, 10. 42, 41), während Urkunden über das Verhältnis zum Diözesanbischof anders als in den *Casus S. Galli* gar nicht erwähnt werden: die Beziehungen zum Bischof von Rouen scheinen von Anfang an gut gewesen zu sein, das Kloster trotz Wandregisels Aufenthalt in Bobbio und trotz seiner Berührungen mit den unter Columbans Einfluss stehenden Kreisen keine volle Unabhängigkeit gegenüber dem Bischof erstrebt zu haben<sup>2</sup>. Um so mehr lagen dem Verfasser die wirtschaftlichen Dinge am Herzen. Er hebt wohl hervor, wie viel Jahre die Abtei ein verlorenes Landgut besessen hat (27, 39), wie lange der Anerkennungszins von zu Lehen gegebenem Eigentum gezahlt worden ist (31, 32). Gerade die « Säkularisation » von Kirchengut unter Karl Martell hat er mit besonderer Anschaulichkeit dargestellt (c. 10), so dass seine Mitteilungen für die Frühgeschichte des Lehnswesens von Bedeutung sind<sup>3</sup>; es ist der temperamentvollste Teil der Schrift, wo er sich aufs heftigste gegen Abt Teutsind ereifert, der fast ein Drittel des Kloster-gutes an Verwandte und Königsleute verliehen habe, ein Verlust, der bis zur Gegenwart nicht ausgeglichen sei. Gegenüber der guten alten Zeit, die ihm den Tagen der Apostel ver-

1. Dagegen hat der Verfasser nicht alle Urkunden berücksichtigt oder einzelne übersehen. So übergeht er die einzige erhaltene echte Merowingerurkunde für St. Wandrille, die Chilperichs II. von 716 (PERTZ, *Dipl. Merov.* S. 75, Nr. 85; Lot S. 26, Nr. 3). Hier ist bei Pertz 75 Z. 42 = Lot 27 Z. 25 in den Worten *totam ipsam forestam Gemmetic(ensem)* sicherlich *totam* als späterer Einschub zu streichen. Das Wort fehlt an je einer entsprechenden vorhergehenden und nachfolgenden Stelle der Urkunde und mit Recht: der Forst Jumièges gehörte teilweise dem danach benannten Nachbarkloster; vgl. *Vita Lantberti* c. 3 und 4 (*SS. rer. Merov.* V, 611 f.) und Lot S. XIII.

2. Bezeichnend ist *Vita I. Wandregiseli* c. 14 (S. 20, 3-8); vgl. *Gesta* 12, 35 ff. 15, 24 ff.

3. Wenigstens gestreift werden die Verhältnisse von St. Wandrille einmal beiläufig auch in dem neuen Werke von H. MITTEIS, *Lehnrecht und Staatsgewalt*, Weimar 1933, S. 121, Anm. 42.

gleichbar schien (30, 19-23; dazu Rosenkranz S. 51, Anm. 2 und S. 76), den *felicia atque laetissima tempora* der Vorgänger, deren eigene Schenkungen an das Kloster er nachdrücklich hervorhebt (24, 21 ff. 26; 31. 27, 25 ff. 28, 4), betrachtete er die Zeit Teutsinds als *dies tyrannidis, non regiminis* (30, 6); Aebte dieser Art galten ihm als schlimmer denn Heiden, die Gebäude niederbrennen, aber das Land nicht rauben. Kürzer, aber mit ähnlichem Ingrimm äussert er sich über weitere Vergabungen an *regii homines* in der Zeit Pippins und Karls des Grossen unter den Aebten Witlaic (44, 22-28. 45, 19) und Gervold; des letzteren Gefügigkeit führt er auf seine Furcht vor dem Verlust des Amtes zurück<sup>1</sup>.

Die Uebertragung der Abtwürde nach Rücksichten der Politik und der Verwandtschaft (20, 20. 21, 5. 26, 10 ff. 34, 12. 35, 13. 36, 36. 45, 34), ja auf Geschenke hin (44, 10) hat bei ihm anscheinend geringeren Anstoss erregt, vollends die Einholung der Zustimmung des Herrschers zur Abtwahl erschien ihm offenbar bei diesem auf königlichem Grund und Boden erbauten Kloster als selbstverständlich, wenn der König nicht von sich aus den Abt bestimmte (39, 28. 40, 17. 50, 34). Nur sollte der neue Abt nach der Auffassung der *Gesta* ein Erhalter und Mehrer, kein Verschleuderer des Klostergutes sein und für genügenden Unterhalt der Mönche nach den Vorschriften der Regel des hl. Benedikt sorgen<sup>2</sup> (28, 10. 35, 21. 40, 23. 44, 26. 51, 7). Gerade wegen dieser Fürsorge rühmt er Ansegis nicht zum wenigsten, wie er auch dessen dahin gehende *Constitutio* in sein Werk aufgenommen hat. Das wirtschaftliche Gedeihen des Klosters, die ausgiebige Versorgung der Mönche steht ihm so im Zusammenhang mit ihrem geistlichen und geistigen Leben; in der ungenügenden Fürsorge für ihr leibliches Wohl sieht er die Ursache für den Verfall der Klosterordnung, des *status regulae* (44, 26. 51, 4) — Ansegis' Sorge für jenes ist ihm eine der Voraussetzungen für die durch ihn bewirkte Wiederherstellung des Lebens nach der Regel Benedikts. So ist die Schrift in dieser

---

1. In den Drucken fehlt S. 47, 9 nach *reciperet* diese wichtige Stelle, die Rosenkranz 23 f. mitgeteilt hat: *Verum etiam de his, quae possidere videbatur, regis hominibus multo amplius quam praedecessor suus Widolaicus ad possidendum dereliquit, quae hactenus de eodem coenobio permanent ablata. Afficiebatur enim nimium metu regaliū ac potentium hominum nihilque potestative in illorum praesentia agere audebat, timens regimen coenobii amittere. Ideoque, sicut praefati sumus, multae res ecclesiae perierunt in huius administratione.*

2. Von einer früheren Geltung der Regel Columbans wusste der Verfasser anscheinend nichts mehr, wenn auch unter den Handschriften der Bibliothek eine Abschrift bei d e r Regeln erwähnt wird; s. oben S. 253, Anm. 1.



Hinsicht auch ein Ausdruck der Bestrebungen der Klosterreform in den Tagen Ludwigs des Frommen<sup>1</sup>.

WILHELM LEVISON.

---

1. Das Kloster Benedikts von Aniane, Cornelimünster (59, 32 *ad Indam coenobium*), ist, abgesehen vom Elsass und seinen Nachbargebieten, das östlichste Kloster, das im letzten Willen von Ansegis bedacht wird.

# L'HOMÉLIE DU PSEUDO-JÉRÔME SUR L'ASSOMPTION & L'ÉVANGILE DE LA NATIVITÉ DE MARIE D'APRÈS UNE LETTRE INÉDITE D'HINCMAR.

Parmi les lettres attribuées jadis à saint Jérôme, il s'en trouve une, soi-disant adressée à Paula et Eustochium un jour d'Assomption, qui exalte en termes vraiment magnifiques les vertus et la gloire de la Vierge<sup>1</sup>. C'est l'épître pseudo-hiéronymienne IX<sup>e</sup>. Bien qu'elle soit en réalité postérieure au VII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, elle ne cessa de passer généralement pour l'œuvre du Docteur de Bethléem jusqu'à ce que Baronius eut admis que l'authenticité n'en était pas soutenable<sup>3</sup>.

En France à l'époque carolingienne, elle jouissait d'un prestige extraordinaire : en nombre d'églises monastiques, elle fournissait à l'office de l'Assomption le texte des huit premières leçons de Matines, et parfois aussi celui des quatre dernières<sup>4</sup>; plusieurs antiennes et répons du même office en furent tirés à peu près textuellement<sup>5</sup>.

Hincmar, le célèbre métropolitain de Reims, avait cette lettre en grande admiration. Il la fit transcrire à la suite d'une Histoire de la nativité de Marie dans un codex luxueusement orné qu'il offrit en hommage au trésor de Notre-Dame<sup>6</sup>. A cette occasion, il composa en couronnement de ces deux ouvrages

1. *Patr. lat.*, t. XXX, col. 126-147.

2. Le *De locis sanctis* d'Adamnan (I, 12, éd. GEYER, *Itin. hieros.*, p. 240) s'y trouve utilisé (ch. 2, col. 127).

3. Notes à son édition du Martyrologe Romain, *ad 15 aug.*

4. MARTÈNE, *De ant. monach. ritibus*, l. IV, c. VII, n. 25.

5. D. G. MORIN, *Rev. bénéd.*, 5, 1888, p. 347, note 4. Aujourd'hui encore on en lit des extraits heureusement choisis (chap. 5 et 9) dans l'office de l'Immaculée-Conception, 8 décembre, au deuxième Nocturne, leçons IV et V.

6. FLODOARD, *Hist. Rem. Eccl.*, l. III, c. v (éd. J. HELLER et G. WAITZ, MGH, *scr.* XIII, p. 478-479) : « Libellum de ortu sanctae Mariae, sed et sermonem beati Hieronymi de ipsius dominae assumptione scribi fecit et tabulis eburneis auroque vestitis munivit. »

un long poème dogmatique sur la Vierge<sup>1</sup>. Ceci se passait entre les années 845 et 849<sup>2</sup>. On ne pouvait souhaiter pour le pseudo-Jérôme consécration plus solennelle, patronage plus redoutable.

Cependant, au fort de ce succès, environ vingt ans après la pieuse offrande de l'archevêque de Reims<sup>3</sup>, une protestation se fit entendre. Chose étrange, elle venait de Corbie où la lettre était pourtant très en faveur. Un moine de ce monastère prétendit, à ce que rapporte Flodoard, « qu'il ne fallait recevoir ni la lettre-homélie de Jérôme sur l'Assomption ni le récit *De ortu sanctae Mariae* ». Cette agression subite dut être déclenchée par la diffusion de copies prises sur le manuscrit de Reims car, ainsi qu'on l'a vu, ces deux écrits s'y trouvaient réunis. C'est pourquoi Odon évêque de Beauvais en avertit Hincmar, son métropolitain. Se sentant personnellement visé, celui-ci riposta sur-le-champ pour la défense des œuvres incriminées, tout spécialement de l'homélie. Voici en quels termes Flodoard, faisant le relevé des lettres d'Hincmar à Odon, rapporte l'incident<sup>4</sup> :

Item pro libello Historiae de ortu sanctae Mariae et Omelia beati Ieronimi de assumptione ipsius Dei genitricis, quae quidam monachus Corbeiensis monasterii non esse recipienda contendebat.

Ad quae respondet idem domnus Hincmarus praefatam Historiam nos habere ad lectionem non ad proferendum auctoritatem. Omeliam uero eandem a sancto Ieronimo asserit catholice dictatam, sicut et stilus et cautela sensus et intellectus et alia certa indicia monstrant, et certae personae per quas de partibus orientalibus tempore certo delata ad regiones nostras pervenit fidem faciunt. Subiungit quoque de libello ipsius Odonis contra obiectiones graecorum, quaedam se in eo commemorans adnotasse quae retractanda et corrigenda forent.

D'après ce résumé, la lettre d'Hincmar traitait de trois points :  
1. de l'opuscule intitulé *Historia de ortu sanctae Mariae*, 2. de

1. Œuvre conservée dans plusieurs manuscrits, éditée par A. MAI, *Class. Auct.* V, p. 452, par les auteurs de la *Bibl. Casin.*, t. II, *Floril.*, p. 116, enfin de façon critique par L. TRAUBE, MGH, *Poetae lat. med. aevi*, III, p. 410-412. Nonobstant le silence de Flodoard, la connexion de ce poème avec les écrits sur la Nativité et l'Assomption de la Vierge est attestée 1° par la claire allusion des premiers vers au récit de la Nativité, 2° par une souscription en prose du même Hincmar, 3° parce que dans tous les manuscrits connus, le poème accompagne l'homélie sur l'Assomption.

2. Hincmar devint archevêque en 845. Un de ses premiers soins fut d'achever la restauration de l'église cathédrale commencée sous son prédécesseur Ebbon. C'est à cette occasion qu'il fit son offrande. D'autre part, pour des raisons doctrinales, H. SCHROERS (*Hincmar v. Reims*, p. 458, note 57) pense que la composition du poème dogmatique serait antérieure à l'année 849.

3. Cfr infra p. 6, date de la lettre d'Hincmar.

4. *Hist. Rem. Eccl.*, I, III, c. xxiii (MGH, *Scr.* XIII, p. 530).

l'homélie du Pseudo-Jérôme, 3. du livre d'Odon en réponse aux grecs.

\*  
\* \*

On chercherait en vain le texte de cette réponse à Odon parmi les œuvres imprimées d'Hincmar (*P. L.* t. CXXV-CXXVI, col. 9-648)<sup>1</sup>. D'autre part, H. Schroers qui a identifié autant que possible les pièces du *Registrum Hinkmari* n'a pu reproduire pour celle-ci (n° 244) que le résumé de Flodoard<sup>2</sup>. W. Gundlach n'a pas été plus heureux dans son inventaire, soigneusement dressé, des lettres dont on possède encore les manuscrits<sup>3</sup>. Le texte original de celle qui nous occupe est donc considéré comme perdu.

Il a cependant été conservé en grande partie dans le cod. 239 de la bibliothèque universitaire de Gand<sup>4</sup>, volume in-8°, du XIII<sup>e</sup> siècle, paginé de 1 à 253. Ce manuscrit a d'abord appartenu à l'abbaye de Cambron<sup>5</sup>, puis à celle de Saint-Bavon à Gand<sup>6</sup>. La description fournie par le catalogue étant imprécise<sup>7</sup>, il sera utile d'en détailler ici le contenu.

1. P. 1-2. Le premier feuillet, sur lequel la lettre d'Hincmar commençait, a été presque entièrement arraché. P. 3-4, suite de la lettre.

2. P. 5-31. [*Pseudo-Matthaei evangelium*] ch. 1 à 24 (première partie). Commence brusquement avec ce passage du Pseudo-Jérôme servant d'introduction : *interim uertendis supinandisque cespitibus*. (TISCHENDORF, *Evangelia Apocrypha*, 1876, p. 59-92).

3. P. 31-41. *Assumptio Sanctae Mariae* (Pseudo-Meliton. TISCHENDORF, *Apocalypses Apocryphae*, 1866, p. 125-136).

4. P. 42-73. [*Gesta Pilati*] ch. 1 à 11 (TISCHENDORF, *Evangel. Apoc.* p. 332-363).

1. D'après SIRMOND, ed. 1645.

2. *Hinkmar, Erzbischof v. Reims*, 1884, p. 168.

3. *Neues Archiv*, 12, 1887, p. 455-457.

4. Les chercheurs des MGH ont pourtant visité plusieurs fois cette Bibliothèque : BETHMANN (*Archiv*, 8, 1843, p. 96), PERTZ (*ibid.*, p. 549), HOLDER-EGGER et WAITZ (*Neues Archiv*, 10, 1885, p. 219). Je ne trouve non plus aucune mention du ms 239 dans le catalogue hagiographique des *Anal. Bolland.*, 3, 1884, p. 167 ; 4, 1885, p. 157 ; 20, 1901, p. 198.

5. On lit au bas de la page 232, écriture du XIV<sup>e</sup> s. : *Liber sanctae Mariae de Camberone*.

6. Page 239 : liste des prébendiers de Saint-Bavon.

7. J. DE SAINT-GÉNOIS, *Catalogue... des Manuscrits de la Bibliothèque de la Ville et de l'Univ. de Gand*, 1849-1852, p. 379-380, sous le n° 541.



5. P. 73-115. *Sermo beati Jheronimi ad Paulam et ad virgines sub ea degentes* (P. L. XXX, col. 126-147).

6. P. 115-184. *Liber Didimi de spiritu sancto* avec la préface de S. Jérôme (P. G. XXXIX, col. 1031-1086).

7. P. 185-232. *Cassiodori de diffinitione animae* (P. L. LXX, col. 1279-1308).

8. P. 233-253 de diverses écritures des <sup>XV</sup><sup>e</sup>-<sup>XVI</sup><sup>e</sup> siècles : hymnes et prières à sainte Barbe et à saint Amand ; documents relatifs à l'abbaye saint Bavon de Gand.

Abstraction faite des deux derniers ouvrages, ceux de Didyme et Cassiodore, le manuscrit consiste, on le voit, en une collection d'apocryphes<sup>1</sup>. La lettre d'Hincmar, mise en tête, devait servir de prologue, ou plutôt d'apologie : le pseudo-Jérôme dont l'archevêque de Reims défend l'authenticité figure en effet dans le Corpus (n° 5) et le Pseudo-Matthieu (n° 2) a passé aux yeux du compilateur pour être le *De ortu Sanctae Mariae*. Rien ne prouve cependant que ce recueil dérive du *libellus* offert par Hincmar à son église : la présence de sa lettre, écrite plus tard, et l'absence du poème sur la Vierge ferait plutôt penser le contraire.

La disparition du premier feuillet est particulièrement regrettable. Les quelques mots qui en subsistent attestent que le Décret de Gélase contre les apocryphes y était décrit tout au long<sup>2</sup>. C'est probablement à cause de cela qu'un lecteur perspicace a arraché cette page initiale, en ayant soin toutefois de laisser le coin où figure le nom d'Hincmar : il avait bien vu que si l'autorité de celui-ci pouvait garantir deux des pièces de la collection, l'autorité du Décret condamnait toutes les autres.

Observons qu'en se réclamant, p. 3, de l'enseignement de Gélase, l'archevêque de Reims montre qu'il connaît le prologue *Ad discutiendas*<sup>3</sup> conservé par un seul manuscrit, du <sup>VIII</sup><sup>e</sup> siècle, actuellement à Lucques (Biblioth. Cap. 490)<sup>4</sup>, preuve que l'édition du Décret portant cette préface circulait en France au <sup>IX</sup><sup>e</sup> siècle.

Nous donnons le texte de la lettre tel qu'il se présente dans le manuscrit ; des amendements seront proposés en note.

1. Le texte, sensiblement différent, par endroits, des textes imprimés mériterait d'être collationné.

2. Ed. E. v. DOBSCHÜTZ, *Das Decretum Gelasianum* (Texte u. Unters., 38, 4), 1912, p. 11-12. Sur l'opinion d'Hincmar touchant ce décret, cfr p. 199, 289, 355.

3. MANSI, VII, 153 ; DOBSCHÜTZ, p. 15.

4. DOBSCHÜTZ, p. 163.

- HINC MARUS Remo(rum) .....  
 ac plebis .....  
 ro fil. ....  
 1. ....  
 5 P. 2] ..... itinerario Petri edito a Clemente et  
 ..... ris et de reuelatione sancti Stephani  
 ..... (?cun)cta etiam et de aliis propter cau-  
 (telam?) ..... (uer)sutiam eorum. Nam et  
 10 (turas) ..... (i)nter apocrifas scrip-  
 ..... in epistola  
 ..... no  
 .....  
 P. 3] ad proferendam in auctoritatem. Si autem abbas suus adulterauit,  
 quantum ex ipso fuit, ueritatem, in confingendis memoratis epistolis,  
 15 et isdem frater consentiendo, aut non contradicendo uel propalando,  
 currens cum fure et cum eodem adultero portionem suam posuit,  
 SANGUIS EIUS SUPER CAPUT EIUS ERIT, cum legat in apostolo : NOLITE  
 COMMUNICARE OPERIBUS INFRUCTUOSIS TENEBRARUM, MAGIS AUTEM ET  
 REDARGUTE. *Duobus*, inquit Augustinus, *modis non te maculat malus* :  
 20 *si non consentias et si redarguas*. Nos autem innoxii erimus secundum  
 Apostolum, iuxta Gelasii hortamentum, cum quando quaedam apocripa  
 legerimus, quae bona inuenta fuerint retinere studebimus.
2. Omelia uero de assumptione sanctae Mariae non a Radberto  
 est compilata sed a sancto Iheronimo catholice dicta, sicut et stilus  
 25 et cautela sensus et catholicus intellectus et alia certa indicia monstrant  
 et certae personae per quas de partibus orientalibus tempore certo  
 delata ad regiones nostras peruenit fidem faciunt. Nam quod sanctus  
 Iheronimus in eadem omelia caute propter suos emulos et detractores  
 30 de hiis qui post resurrectionem domini surrexerunt, beatus Beda,  
 doctor catholicus et antiquorum lectione peritissimus, in. sententia  
 P. 4] de canticis canticorum : COMEDI FAUUM MEUM/CUM MELLE MEO,  
 apertissime et expresse rei ueritatem exposuit.
- Si uero isdem frater qui haec dixit de libello a me tibi dato, in dero-  
 gatione mei hoc dixit — et forte ille ipse est qui iam saepe, sicut in  
 35 suis scriptis inueni, me et dicta mea carpere attemptauit — sciat in  
 uersiculis quos eidem libello subnexui, de memorata hystoria quae inter  
 apocrypha a Gelasio computatur nec laudem nec uituperationem  
 dixisse, sed sanctae Mariae Remensis Ecclesiae eundem libellum, ut

5 *Decretum Gelasianum*, V, 2, 1 (DOBSCHÜTZ, p. 11) 6 *Ibid.* v, 5, 3  
 (p. 12) 13 FLODOARDUS : praefatam historiam nos habere ad lectionem  
 non ad proferendum auctoritatem. *In epistola uidetur legendum* : ad proferendum  
 in auct. abbas suus] *Radbertus Corbeiensis, abbas Ratramni, ut patet ex*  
*infra dictis* l. 23 et 34. 16 cfr Ps. XLIX, 18 et *uidetur omittendum* 17  
 Jos. II, 19 17 EPHES. v, 11 19 *Sermo LXXXVIII*, 19 (P. L. : XXXVIII,  
 549) 21 *Prol.* Ad discutiendas (DOBSCHÜTZ, p. 15) 24 dicta.] FLOD.  
 dictata[m] 25 catholicus] om FLOD. 28-29 PSEUDO-HIERONYMUS  
 c. 2 (128 B) *scilicet « quod iam in illis perpetua sit completa resurrectio »* 31  
 BEDA *In Cant. Cant. alleg. exp.* l. IV, c. xvii (P. L. xci, 1153 c) 31 CANT.  
 v, 1 34 *Ratramnum suspicatur Hincmarus* 36 *alludit Hincmarus*  
*carmini suo* : Hunc genitrix domini. 36 memorata hystoria] *scilicet Historia*  
*ortus s. Mariae*

haberet plura cum plurimis, contulisse, de incarnatione uero domini  
 40 nostri Ihesu Christi ueri dei et hominis filii et de gloriosa semperque  
 virgine domina ac dominatrice nostra Maria quae sunt catholica sentire  
 et dicere. Quibus si infigere dentem uoluerit, exeat et dicat, nam me  
 imparatum ad sibi respondendum inde inuenire non poterit.

3. Libellum denique mihi a te datum contra obiectiones graecorum  
 45 antea propter multimodas, immo continuas mihi occupationes tibi  
 notissimas, non licuit legere. Nunc autem transcucurri eum sub oculis  
 et, sicut petisti, in quibus locis mihi aliter uisum fuit, adnotare curauim,  
 ponens uirgitum signa in marginibus paginarum et secundum eadem  
 signa in hac scedula quae mihi uisa sunt tuae dilectioni scripsi. Quae  
 50 si ita et tibi uisa fuerint, retractabis.

L'authenticité de cette lettre ne fait pas de doute, car on y retrouve les passages cités par Flodoard et elle correspond à son analyse point par point. Au surplus, l'assurance avec laquelle l'auteur provoque son adversaire sied parfaitement à l'irascible jouteur que fut Hincmar quand son prestige personnel était en jeu. Pour ce qui est de la date, nous constatons qu'au moment où il rédigeait sa lettre, l'archevêque de Reims avait reçu déjà depuis quelque temps l'ouvrage d'Odon contre les grecs et que ce n'était pas sans un certain retard qu'il en avait entrepris la correction. Or, la lettre par laquelle il confiait à son suffragant le soin de faire ce travail est datée du 29 décembre 867<sup>1</sup>. Celle que nous éditons doit donc être placée vers les années 868-869.

\*  
\* \*

Revenons au conflit entre Hincmar et le moine protestataire, car le texte original contient à ce sujet d'utiles renseignements que le résumé de Flodoard laissait à peine entrevoir. C'est à les dégager que nous consacrerons la suite de cette étude.

1. Quel est le moine de Corbie qui se refusait à admettre l'homélie du pseudo-Jérôme? Mabillon a songé au célèbre Ratramne<sup>2</sup>. Cette conjecture, à laquelle on s'est généralement rallié, se trouve vérifiée par les propres soupçons d'Hincmar. L'archevêque, il est vrai, ne prononce pas le nom de Ratramne, mais il le désigne clairement en la personne de « ce frère qui a

---

44 *Hic libellus Odonis non extat.* 48 *nempe per singula capita, nisi legatur uiridim, utpote colore uiridi utens, quae uox tamen non inuenitur apud Du Cange.*

---

1. H. SCHROERS, *o. c.*, p. 575 et p. 168 note 103, à propos du résumé de FLODOARD.

2. *Annales O. S. B.*, t. III, p. 95.

souvent cherché à dénigrer par la plume sa personne et ses propos » (l. 35), comme allié de Gottschalk dans la lutte contre Hincmar pour la *trina deitas* et la double prédestination. Nous savons donc maintenant sans aucun doute possible, de qui venait la protestation contre l'opuscule pseudo-hiéronymien.

2. Nous apprenons aussi avec non moins de certitude, à qui Ratramne en attribuait la paternité. Ici encore, la divination a devancé la preuve. Dès 1888, dom G. Morin proposait de voir en Paschase Radbert l'auteur de l'homélie<sup>1</sup>. « Plus qu'aucun écrivain de son siècle, lisons-nous dans son article, il a approfondi et traité habilement les mystères de la Vierge... Il y a, si je ne me trompe, une grande ressemblance d'idées et de style entre le *Cogitis me* [le pseudo-Jérôme] et les productions de Radbert: quelques phrases même semblent bien provenir de la même source ». Repris et poussé à fond par T. A. Agius<sup>2</sup>, cet argument tiré des idées et du style s'est révélé pertinent. Toutefois, la preuve externe, décisive, faisait encore défaut. Nous la possédons désormais dans les révélations de Ratramne, personnage bien placé pour être exactement informé. L'archevêque de Reims a beau nier en disant : « Omelia... non a Radberto est compilata » (l. 23), l'essai de critique interne, sur lequel il appuie sa conviction que l'homélie vient de saint Jérôme, est décidément trop maladroit pour rien changer à la réalité des faits : c'est l'abbé de Corbie qui l'a composée.

\*  
\* \*

Hincmar faisait également grand cas d'un autre livre intitulé : *Historia de ortu sanctae Mariae* sur la naissance et l'enfance de la Vierge. On a déjà dit qu'il en avait inséré le texte à côté de l'homélie *Cogitis me* dans le splendide manuscrit de Notre-Dame de Reims. Il trouvait cette histoire si édifiante qu'il la faisait lire publiquement à l'office, vraisemblablement le jour de la Nativité de Marie.

Comme à l'occasion du pseudo-Jérôme, ce beau zèle devait se heurter à la critique de Ratramne. Celui-ci reprocha à l'archevêque de faire usage de cet écrit comme d'un livre canonique, et il lui rappela les condamnations portées par le décret de Gélase contre les apocryphes, entre autres contre un *liber de infantia*

---

1. *Du Sermon pour l'Assomption attribué à s. Jérôme*, dans *Rev. bénéd.* 5, 1888, p. 350.

2. *On Pseudo-Jerome Epistle IX*, dans *Journal of Theol. Stud.*, 24, 1922-1923, p. 176-183.



*Salvatoris* et un *liber de nativitate Salvatoris et de Maria vel obstertrice*, compositions auxquelles l'Histoire de la Vierge semblait apparentée.

Hincmar se justifia sans peine de ces griefs : lire cet ouvrage, répondait-il avec raison, n'équivaut pas à le canoniser et conformément à la doctrine de Gélase lui-même, on peut avec du discernement tirer bon parti d'un apocryphe (l. 20-22).

Mais Ratramne ne s'arrêtait pas là. Il mettait aussi à la charge de Radbert la fabrication de fausses lettres destinées à accréditer le *De ortu sanctae Mariae*.

C'est là une donnée entièrement nouvelle et bien intéressante, qu'il importe d'établir solidement. Elle résulte des toutes premières lignes du fragment, que voici : « ... ad proferendum in auctoritatem. Si autem abbas suus adulteravit, quantum ex ipso fuit, veritatem, in confingendis memoratis epistolis et isdem frater consentiendo aut non contradicendo vel propalando ... cum eodem adultero portionem suam posuit, sanguis eius super caput eius erit. » (l. 13-17).

D'après ce passage, un abbé a été dénoncé par un de ses moines, comme auteur de lettres fictives. Le contexte permet d'identifier facilement ces deux personnages : il s'agit sans aucun doute de Radbert, abbé de Corbie, et de Ratramne.

Par contre, le début de la lettre ayant presque entièrement disparu, on ne voit pas clairement de prime abord, de quelles lettres Hincmar veut parler. Il ne vise certainement pas en cet endroit l'épître-homélie *Cogitis me*, car lorsqu'il la mentionne en propres termes au paragraphe suivant, il la met en opposition avec ce qui précède en disant : « *Omelia vero de assumptione sanctae Mariae etc...* » (l. 23). Nous sommes assurés par là qu'il a traité antérieurement d'autre chose. De quoi? Reportons-nous tout au début du passage que nous cherchons à éclaircir. Il commence fruste par ces mots « ... ad proferendum in auctoritatem. » C'est la finale d'une phrase qui, par bonheur, a été conservée toute entière par Flodoard : « (respondet H.) [prae-fatam Historiam nos habere ad lectionem non] ad proferendum auctoritatem » : Hincmar y justifie sa conduite touchant le *De ortu sanctae Mariae*. Or, rien n'indique qu'en écrivant de suite : « Si autem abbas suus adulteravit... veritatem in confingendis... epistolis », il ait abordé un tout autre sujet. Le principe qu'il émet bientôt sur le bon usage des apocryphes montre au contraire que jusqu'à la fin du paragraphe, il avait en vue des lettres étroitement associées au *De ortu sanctae Mariae*.

Ainsi, selon toute apparence, Hincmar fait allusion à des lettres qui accompagnaient l'Histoire de la Nativité de Marie. Censément écrites par des personnages célèbres, elles avaient pour but d'accréditer ce récit légendaire. Ratramne croyait savoir qu'elles avaient été fabriquées par Radbert et après la mort de celui-ci, il ne se gênait plus pour le dire ouvertement. Attribuait-il également à son abbé la composition du récit qu'introduisaient les lettres? Notre texte ne le dit pas mais il est lacuneux précisément à l'endroit qui concerne le *De ortu sanctae Mariae* : la chose n'aurait donc rien d'impossible. En tout cas, le témoignage de Ratramne concernant les lettres implique aussi, à tout le moins, que Radbert entendait se porter garant de l'Histoire elle-même. Cette constatation nous suffit pour l'instant.

L'imputation de Ratramne est surprenante. Passe encore que Radbert ait publié des lettres sous un autre nom que le sien puisqu'il ne s'est pas fait scrupule de présenter son épître-homélie sur l'Assomption comme venant de saint Jérôme. Mais quand on pense quel genre médiocre et presque toujours suspect les évangiles apocryphes constituent d'ordinaire, on hésite à admettre que l'exégète exercé, le théologien très averti, l'homme de goût que fut Radbert, en ait tant soit peu favorisé la diffusion.

En réalité cependant, l'attitude de l'abbé de Corbie vis-à-vis des récits apocryphes en général n'est pas aussi hostile qu'on serait porté d'abord à le croire. Sans doute, à l'exemple de saint Jérôme et de saint Augustin, il dénie à ces écrits toute autorité en matière exégétique<sup>1</sup>, mais dans son homélie *Cogitis me*, il n'ose pas déclarer faux les récits de l'apocryphe *De Transitu Virginis* « quod multi latinorum pietatis studio legendo carius amplectuntur »<sup>2</sup>. Nous le voyons même faire bon accueil dans son savant commentaire sur saint Mathieu à une pieuse tradition, pour ce motif qu'elle est de nature à édifier<sup>3</sup>.

Dans ces dispositions, Radbert qui portait un intérêt spécial à tout ce qui concerne la Vierge, a fort bien pu opérer un triage parmi les récits légendaires sur la nativité de Marie, et les mettre en œuvre d'une manière qui fût digne de sa science et de son

1. *Expos. in Math.*, l. I, c. 1 (P. L. CXX, col. 97 D). RADBERT copie en cet endroit s. AUGUSTIN, *Contra Faustum*, l. XXIII, c. IX (P. L. XLII, c. 471).

2. Ch. 2 (P. L. XXX, col. 127 C). Radbert a en vue le récit de PSEUDO-MÉLITON (TISCHENDORF, *Apocal. apocr.*, p. 125-136) ou celui, plus ancien encore, que DOM A. WILMART a récemment édité dans *Analecta Reginensia*, p. 325-362.

3. *Expos. in Math.*, l. II, c. 1 (P. L., CXX, col. 119 B).

talent aussi bien que de sa piété. L'opinion avantageuse qu'on se fait de lui se trouverait ainsi conciliée avec ce que Ratramne nous apprend à son sujet, à savoir qu'il a publié une Histoire de la Nativité de la Vierge appuyée d'une correspondance fictive.

Est-il possible d'identifier cet ouvrage? Parmi les évangiles latins, dits de l'Enfance, deux seulement racontent l'Histoire de Marie antérieurement à l'Annonciation et ce sont aussi les seuls, semble-t-il, qu'ait connus l'Occident durant le Moyen-Age<sup>1</sup>, c'est-à-dire : l'évangile du pseudo-Matthieu et le récit *De Nativitate Mariae*<sup>2</sup>. Notre choix se limite donc forcément à ces deux narrations.

Commençons par l'examen du pseudo-Matthieu<sup>3</sup>. A première vue, cet apocryphe paraît correspondre assez bien aux indications d'Hincmar dans sa lettre à Odon de Beauvais. C'est un remaniement catholique de livres proscrits au VI<sup>e</sup> siècle par le Décret de Gélase, en particulier du Protévangile de Jacques<sup>4</sup>. Il porte en de nombreux manuscrits le titre *De ortu beatae Mariae*. Surtout, il est introduit par deux lettres soi-disant échangées entre saint Jérôme et ses amis Chromatius et Héliodore. Ces évêques ont constaté qu'un écrit intitulé : « Ortus Mariae Virginis et Nativitas atque infantia D. N. J. C. » (= Protévangile de Jacques ou récit similaire) figure sur la liste des apocryphes (dressée par le décret de Gélase)<sup>5</sup>. Ils estiment donc qu'il y a lieu de reprendre le sujet d'une manière conforme à la saine doctrine. Ayant appris que Jérôme est en possession d'un évangile hébreu de saint Matthieu contenant des détails sur l'enfance de Marie et de Jésus, ils prient leur ami de le traduire en latin à leur intention. En dépit des difficultés que comporte un tel travail, Jérôme répond favorablement. Outre son évangile canonique, dit-il, saint Matthieu a effectivement écrit en caractères hébraïques

1. Du moins sur le continent. Des récits anciens, ceux-là mêmes que condamna le Décret de Gélase ou bien leurs pareils, ont trouvé refuge en Irlande. M. R. JAMES en a découvert des épaves dans deux recensions insulaires du Pseudo-Mathieu (*Latin Infancy Gospels*, 1927).

2. Ces écrits sont postérieurs au Décret de Gélase (VI<sup>e</sup> s.) et antérieurs à la fin du X<sup>e</sup> siècle puisque Hrotswitha (932-1002) a mis en vers le Pseudo-Mathieu et que Fulbert de Chartres (952-1028) cite le *De nativitate* (E. AMANN, *Le protévangile de Jacques et ses remaniements latins*, 1910, p. 103, 150-153).

3. Éditions consultées : TISCHENDORF, *Evangel. apocr.*, 1876, p. 51-111 ; E. AMANN, *Le Protévangile de Jacques*, p. 272-339.

4. Cfr E. AMANN, p. 5-8.

5. L'observation est exacte. Cfr *Decr. Gelas* V, IV, 1, 2. DOBSCHÜTZ, p. 11.

un évangile sur l'Histoire de Marie et de Jésus enfant, mais au lieu de le publier, l'apôtre en a confié la garde à des hommes sûrs. On se l'est transmis d'âge en âge, sans que personne en eût tiré une copie ou effectué une traduction exacte. A cause de cela, il a donné naissance à toutes sortes de légendes, bientôt exploitées par les hérétiques, notamment par un manichéen nommé Leucius, auteur d'Actes et d'Évangiles apocryphes dont la lecture a été justement défendue par le Synode (de Rome d'où émanerait le Décret de Gélase). Sa traduction à lui, Jérôme, permettra de recourir désormais en toute sécurité au véritable récit de saint Matthieu.

Malgré le souci d'orthodoxie qui s'affiche dans cette correspondance pseudépigraphique, il est impossible d'associer le nom de Paschase Radbert à cet ensemble d'écrits : lettres et évangile. Tel que nous le connaissons par ses ouvrages, l'abbé de Corbie n'en a pu contribuer d'aucune manière à la propagation. Bien qu'au point de vue de la doctrine et de la piété, la narration du pseudo-Matthieu réalise un progrès considérable sur le Protévangile de Jacques<sup>1</sup>, il a conservé trop de traits incongrus pour être considéré comme l'œuvre d'un Radbert. Quant à Hincmar, son sens des convenances doctrinales lui aurait rendu insupportable la lecture de cet apocryphe. D'ailleurs, l'allure parfois vulgaire du récit et la rudesse du style sont aux antipodes de l'élégance qui confère un charme réel à l'épître-homélie sur l'Assomption. C'en est assez, assurément, pour que nous écartions résolument le pseudo-Matthieu.

Reste l'opuscule *De Nativitate Mariae* décrivant lui aussi les circonstances de la nativité de Marie, de sa présentation au Temple, de son mariage et enfin, très brièvement, de la naissance de Jésus. Il figure comme épître L<sup>e</sup> dans l'appendice des lettres de saint Jérôme<sup>2</sup> et a trouvé place également dans les recueils d'évangiles apocryphes<sup>3</sup>.

Par méprise<sup>4</sup>, les éditeurs de saint Jérôme ont fait précéder cet écrit des deux lettres, résumées ci-dessus, qui servent d'introduction au pseudo-Matthieu<sup>5</sup>. Les lettres qu'on trouve dans

1. Cfr E. AMANN, p. 9-45.

2. P. L. XXX, col. 308-315. Le récit commence seulement au ch. 2 de cette édition.

3. Il suffira de nommer TISCHENDORF, *Evang. apocr.*, p. 113-121 et E. AMANN, *op. cit.*, p. 113-121. Aucune édition critique du *De Nativitate* n'a même été tentée.

4. TISCHENDORF a démontré péremptoirement que ces deux lettres ne conviennent qu'à l'Évangile de pseudo-Matthieu, *Evang. apocr.*, p. XXVIII-XIX.

5. Il faut dire à leur décharge que telle est la disposition de quelques manuscrits.



la plupart des manuscrits en tête du *De Nativitate* sont bien différentes :

1. *Petis a me petitiunculam...huiusmodi praelationem habuisse*<sup>1</sup>.
2. *Petitis a me ut vobis rescribam...scribi potuerunt*<sup>2</sup>.

On considère communément chacune de ces lettres comme autonome, pour ce motif que la première s'adresse à un seul (*Petis*) et la deuxième à plusieurs correspondants (*Petitis*).

Aussi, M. E. Amann qui les avait pourtant rencontrées ensemble dans son manuscrit de Chartres 162, les a-t-il détachées l'une de l'autre pour son édition. A la suite de Tischendorf il a proposé de voir dans la lettre *Petitis a me ut vobis* une simple variante de la réponse du pseudo-Jérôme à Chromatius et Héliodore (Évang. du pseudo-Matthieu) : elle y ressemble fort en effet, du moins au début.

Que si l'on recourt aux manuscrits<sup>3</sup>, on constate au contraire que dans presque tous, notamment les plus anciens, la lettre *Petitis* fait régulièrement suite à la lettre *Petis*. Impossible d'échapper à la conclusion que telle devait être la disposition originale. Mais n'est-elle pas contradictoire? Tandis qu'avec la première lettre, écrite à une seule personne, il s'agit de reproduire de mémoire un certain opusculé sur la Nativité de Marie, l'auteur de la seconde lettre, répondant à une demande collective, commence par déclarer son intention de traduire mot à mot un Matthieu hébreu. Comment maintenir en tête d'un seul et même ouvrage deux préfaces annonçant des programmes si différents l'un de l'autre?

1. Texte imprimé : *Catal. gén. Man. Bibl. publ. Départ.* I, 1849, p. 95 (d'après Laon 109) ; *Bibl. Casin.*, I, 1872, p. 311 (Mt-Cassin 34) ; *Catal. Cod. hagiogr. lat.*, *Bibl. Nat. Paris.*, I, 1889, p. 93 (Paris B. N. 1864) ; E. AMANN, *op. cit.*, p. 340-342 (Chartres 162).

2. Texte imprimé : *P. L.* XXX, col. 308 (=ch. 1 du *De Nativitate*) ; TISCHENDORF, p. 53 et E. AMANN, p. 278, d'après les éditions de s. Jérôme.

3. Voici une liste provisoire des manuscrits complets : X<sup>e</sup> s. Vienne Nat. Bibl. 550. — XI<sup>e</sup> s. : Berlin, Phill. 121 (Metz) ; Cambridge Pembr. C. M. A. 2138 ; Châlons-sur-Marne 73 ; Chartres 162 ; Florence Laur. Aed. 136 ; Rouen 471 ; Trèves Hist. Arch. 83. — XII<sup>e</sup> s. : Besançon 187 ; Montpellier Fac. Méd. 146 ; Paris Ste Genev. 1367 ; Rome Vatic. 9668 (Redon) ; Rome Valicell. C. 9 (prob. Mont-Cassin) ; Rouen 1390, 1399, 1408 ; Verdun 8. — XIII<sup>e</sup> s. : Berlin Phill. 123 (Metz) ; Cambridge Emman. Coll. I, 3, 3 ; Laon 109 ; Rome Vatic. Reg. 517 (prob. d'orig. française) ; Rouen 1403. — XIV<sup>e</sup> s. : Mt-Cassin 34 ; Paris B. N. 1864 ; Rome Valicell. VII. — XV<sup>e</sup> s. : Rome Vatic. Barber. 469. Il est à observer que la plupart de ces manuscrits sont d'origine française. O. SCHADE (*Liber de Infantia Mariae*, Halle, 1869, p. 3) déclare avoir vu dans le Catalogue de la Bibl. Laur. à Florence la mention d'un ms du X<sup>e</sup> s. contenant le *De Nativ.* mais il n'en donne pas la cote. Peut-être fait-il erreur car je n'ai rien trouvé de pareil dans le Catalogue.

En réalité, ces deux lettres n'en font qu'une, mais contenant, au beau milieu, une citation libre de l'épître du pseudo-Jérôme à ses amis d'Aquilée. Reprenons la lettre *Petis a me* : sur d'instantes prières à lui faites, l'auteur, un vieillard, consignera par écrit, avec toutes les précautions requises par la saine doctrine, ce que ses souvenirs lui ont conservé d'un « libellus » *de nativitate sanctae Mariae* — c'est le pseudo-Matthieu — qu'il a lu au temps de sa jeunesse. Pour commencer, dit-il, il va en reproduire tout de suite la Préface, du moins quant au sens : *moneo memoratum libellum... quantum ad sensum pertinet, huiusmodi praefationem habuisse*. Or les premières phrases de la pièce *Petitis a me ut vobis* ne sont autre chose qu'un abrégé de cette Préface : « Les récits qui circulent, y lisons-nous, proviennent de l'hérétique Seleucus (=Leucius) mais il existe un évangile hébreu de saint Matthieu, indemne de toute erreur, que l'on se propose de traduire littéralement. » La lettre continue : « Est-ce vrai? Je m'en remets à la bonne foi de celui qui a écrit ces lignes etc. » Ici, manifestement, la citation a pris fin et l'auteur émet de nouveau ses propres réflexions. Soudés de la sorte, les morceaux *Petis a me* et *Petitis a me ut vobis* s'enchaînent parfaitement pour former une seule Introduction cohérente d'un bout à l'autre. En voici donc reconstituée la véritable physionomie :

*Petis a me petitiunculam opere quidem leuem sed cautela falsitatis admodum grauem. Postulas enim ut stilo digeram si quid alicubi forte de natiuitate sanctae ac beatissimae uirginis Mariae usque ad incomparabilem eius partum et prima Christi rudimenta inueni : res quidem actu non difficilis sed periculo, ut dixi, ueritatis admodum praesumptuosa. Nam hoc quod a me nunc cano capite exposcis, adolescentulum me in quodam libello qui in manus meas incidit legisse noris. Et certe tanti temporis intercessu et aliarum non leuium rerum interuentu facile aliqua memoriae elabi potuerunt. Unde non iuste argui possum aliqua me, si tuae petitioni obtemperauero, aut praetermittere aut addere aut mutare, quod ut fieri posse non nego, sic me ex uoluntate facere non concedo. Itaque tam tuis uotis satisfaciens quam legentium curiositati consulens, tam te quam quemlibet lectorem moneo memoratum libellum<sup>1</sup>, si bene memini, quantum ad sensum pertinet huiusmodi praefationem habuisse :*

*« Petitis<sup>2</sup> a me ut uobis rescribam quid mihi de quodam libello »*

1. A savoir : l'évangile du pseudo-Matthieu.

2. L'ancien Pseudo-Jérôme répond à Chromatius et Héliodore. En réalité, ils avaient déjà constaté par eux-mêmes le caractère hérétique de l'ouvrage et avaient demandé à Jérôme de reprendre le sujet à l'aide de l'évangile hébreu de Matthieu. Jérôme avait accepté et donné des précisions sur cet évangile. L'abréviateur a fusionné en une seule lettre de réponse les éléments de toute la correspondance.

« uideatur qui de natiuitate s. Mariae a nonnullis habetur<sup>1</sup>. Et »  
 « ideo scire vos uolo, multa in eo falsa inueniri. Quidam namque »  
 « Seleucus qui passiones apostolorum conscripsit, hunc libellum »  
 « composuit. Sed sicut de uirtutibus eorum et miraculis per eos factis »  
 « uera dixit, de doctrina uero eorum plura mentitus est, ita et hic »  
 « multa non uera de corde suo confinxit. Proinde ut in hebraeo »  
 « habetur uerbum ex uerbo transferre curabo, siquidem sanctum »  
 « euangelistam Matthaeum eundem libellum liquet composuisse »  
 « et in capite euangelii sui hebraicis litteris obsignatum apposuisse<sup>2</sup>. »

Quod an uerum sit, auctori praefationis et fidei scriptoris committo : ipse enim ut haec dubia esse pronuncio, ita liquido falsa non affirmo. Illud autem libere dico, quod fidelium neminem negaturum puto, siue haec uera sint, siue ab aliquo conficta, sacrosanctam Mariae natiuitatem magna miracula praecessisse, maxima consecuta fuisse ; et idcirco, salua fide ab his qui deum ista facere posse credunt, sine periculo animae suae credi et legi posse. Denique, in quantum recordari possum, sensum non uerba scriptoris sequens, et nunc eadem semita non eisdem uestigiis incedens, nunc quibusdam diuerticulis ad eandem uiam securrens, sic narrationis styllum temperabo ut non alia dicam quam quae aut scripta sunt ibi aut consequenter scribi potuerunt.

L'auteur de cette lettre l'a mise sous le nom de saint Jérôme, dont il s'efforce aussi d'imiter la manière, sans doute afin d'évincer plus rapidement, à la faveur d'une équivoque, l'édition pseudo-hiéronymienne du pseudo-Matthieu. Sous peine de se mettre en contradiction avec son personnage d'emprunt, il devait dès lors, résumant la Préface du « libellus », taire le nom de Jérôme. Il ne s'en trouvait que plus à l'aise pour faire ses réserves sur l'origine apostolique du pseudo-Matthieu.

A qui la lettre est-elle adressée? Mes recherches seraient restées vaines si avec autant d'à-propos que d'obligeance, le distingué directeur de la *Revue Bénédictine* ne m'avait signalé qu'un des manuscrits confiés à sa garde<sup>3</sup> porte la suscription suivante : PROLOGUS HIERONYMI AD EUSTOCHIUM<sup>4</sup>. Vu l'ancienneté relative de ce manuscrit (XI<sup>e</sup> siècle) et l'absence de

1. Traduction latine du Protévangile de Jacques ou récit similaire.

2. L'insertion de cette lettre a donné à Ratramne et à Hincmar l'occasion de parler au pluriel de lettres fictives : *in confingendis epistolis* (cfr *supra*, p. 5, l. 14).

3. Dom PH. SCHMITZ a sur le métier un Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de Maredsous. Celui qui nous occupe, non encore coté, est un recueil hagiographique provenant de Metz. Il ne contient malheureusement plus que la première Partie de la Préface *Petis a me*, le reste ayant été arraché avec le *De Natiuitate* lui-même.

4. Le nom d'Eustochium se trouve aussi dans le *Bruxell.* 98-100 (XII<sup>e</sup> s.) mais en tête de la pièce *Petitit*, la seule que ce manuscrit contient. Le témoignage du ms. de Maredsous s'en trouve néanmoins renforcé.

toute indication contraire<sup>1</sup>, nous tiendrons pour très probable que notre pseudo-Jérôme a gratifié sa correspondante, réelle ou fictive, du nom d'Eustochium.

L'évangile apocryphe du pseudo-Matthieu est la principale source du *De Nativitate Mariae*. Il suffit pour s'en convaincre de comparer entre eux les deux écrits<sup>2</sup>. Malgré cette étroite relation, de grandes différences sautent aussi aux yeux, tant pour la forme que pour le fond, et de l'avis unanime, elles sont tout à l'avantage du *De Nativitate*. Les critiques qui ont étudié cet opuscule ont été frappés des qualités exceptionnelles qui le distinguent. Tischendorf, habituellement sévère, le juge en ces termes : « Cautè et salva quadam sobrietate catholica scriptum est<sup>3</sup> ». J. Variot y voit « un écrit bien supérieur par le goût, la mesure, l'harmonie des détails à toutes les productions du même genre qui se rapportent aux Parents de Notre-Seigneur<sup>4</sup> ». Et M. E. Amann : « On sent chez l'auteur de ce très court récit une sobriété voulue qui lui fait élaguer des textes antérieurs tout ce qui dans les récits précédents peut choquer la bienséance...; on ne se tromperait guère en attribuant à un contemporain de Charlemagne [ce] petit livre si discret d'allure et si délicat dans l'expression qui a remplacé la composition informe de pseudo-Matthieu<sup>5</sup> ».

Un examen détaillé montrera combien ces éloges sont fondés.

I. La Préface produit déjà la meilleure impression par la prudence et le tact qui s'y font jour. Tandis que l'ancien pseudo-Jérôme n'avait pas scrupule de faire remonter ses informations directement à l'apôtre saint Matthieu, notre auteur se contente d'en appeler à ses souvenirs de lecture. Encore ses défaillances de mémoire viendront-elles opportunément enfouir dans l'oubli tout ce qui serait inconvenant. Il est vrai que l'auteur désigne assez clairement sa source pour qu'on y voie l'évangile du pseudo-Matthieu, mais quelle habileté à miner, sans en avoir l'air, l'autorité de cet apocryphe qu'il s'agit de supplanter! Le nouveau pseudo-Jérôme se garde de prononcer le mot d'évangile : mani-

1. Le ms. Verdun 8 (XII<sup>e</sup> s.) met assez malencontreusement le nom de Paula dans le corps du résumé de la lettre à Chromatius et Heliodore : *Petitis a me o Paula ut uobis* etc. Nous n'avons pas à faire état d'une donnée se présentant en ces conditions.

2. Cfr E. AMANN, *Le protévangile de Jacques*, p. 107-108.

3. *Evangelia apocr.*, p. xxx.

4. *Les Évangiles apocryphes*, 1878, p. 61.

5. *Op. cit.*, p. 7.



festement il ne tient pas à ce qu'on range son récit parmi les apocryphes. Toutefois son orthodoxie n'a rien de puritain : la preuve en est précisément qu'il raconte l'histoire des premières années de la Vierge, consentant ainsi à satisfaire une curiosité qui veut bien être aussi discrète que pieuse. Pareil mélange de circonspection, de rouerie et de candeur n'offre assurément rien de banal.

2. L'histoire elle-même est toute chargée de réminiscences bibliques<sup>1</sup>. Très délibérément, l'auteur n'y a rien admis de contraire à l'Écriture et il s'en est tenu aux Livres Saints lorsqu'ils font connaître positivement la vérité des faits. Cette préoccupation digne de remarque perce surtout vers la fin de l'opuscule, lorsque rejoignant les récits des évangiles canoniques sur l'Annonciation et la Naissance de Jésus, l'auteur se contente d'y renvoyer le lecteur ou de les paraphraser. Aussi a-t-on pu dire justement qu'il a fait œuvre « de haute tenue exégétique<sup>2</sup> », appréciation d'autant plus élogieuse qu'elle s'applique à une narration recueillant des traditions étrangères à l'Écriture-Sainte.

3. L'auteur a effectué son triage des anciennes légendes avec le plus grand soin<sup>3</sup>. Il n'a retenu aucun de ces épisodes choquants qui ne sont pas rares chez le pseudo-Matthieu, par exemple l'intervention plus qu'indiscrète de Salomé, la sage-femme, auprès de Marie accouchée. Il glisse rapidement sur certaines circonstances délicates comme les raisons de pureté légale qui devaient mettre fin au séjour de la jeune Vierge dans le Temple. Il opère d'heureuses et opportunes corrections : tandis que dans les apocryphes, Marie fait auprès de Joseph figure de « virgo subintroducta », elle est présentée ici comme légalement mariée<sup>4</sup>.

4. L'enseignement des Pères, surtout de saint Augustin, a formé l'esprit de l'auteur<sup>5</sup>. Lui-même se montre théologien habile : le discours qu'il fait tenir à l'ange annonçant la Naissance de Marie est une dissertation savamment agencée<sup>6</sup>. La paraphrase finale du récit évangélique abonde en remarques pénétrantes, fruit d'une réflexion théologique mûrie<sup>7</sup>.

1. Cfr les copieuses annotations de M. E. AMANN.

2. E. AMANN, *op. cit.*, p. 39.

3. « Est-il besoin de faire remarquer, écrit E. AMANN, p. 365 note, que le choix fait par l'auteur a été intelligent, puisque seuls les épisodes qu'il mentionne sont demeurés classiques dans l'Église latine ».

4. E. AMANN, *op. cit.*, p. 29-30.

5. E. AMANN a relevé dans le *De Nativ.* des réminiscences de s. AUGUSTIN, de s. JÉRÔME, de s. AMBROISE, de s. ISIDORE et de SEDULIUS.

6. Ch. III, n. 2-4.

7. Ch. IX et X.

5. Enfin la qualité littéraire du *De Nativitate* n'est nullement médiocre. « Le style, écrit M. Amann, est beaucoup plus soigné que celui du pseudo-Matthieu ; il y a par endroits une recherche véritable de la latinité et de l'élégance ; en particulier, la règle du cursus est habituellement observée<sup>1</sup> ».

Pour identifier l'Histoire de la Nativité de Marie que Ratramne nous apprend avoir été publiée par Paschase Radbert, nous n'avions guère le choix, on s'en souvient, qu'entre l'évangile du pseudo-Matthieu et le *De Nativitate Mariae*. Le premier ayant été exclu pour sa médiocrité, l'autre opuscule s'impose inévitablement comme étant celui de Radbert<sup>2</sup>. Grâce aux qualités évidentes que nous venons de rappeler, il ne porte, imposture mise à part, aucune atteinte à la réputation de son auteur. L'abbé de Corbie aurait même pu s'en faire honneur car c'est avec une habileté consommée qu'il a évité les écueils de son sujet ; sans causer de dommage à la théologie et à l'exégèse traditionnelle, il a su écrire une Histoire de la Nativité de Marie édifiante pour les doctes comme pour les simples, et l'on comprend qu'Hincmar en ait fait ses délices et introduit la lecture publique dans son église<sup>3</sup>.

Tenant jusqu'au bout son rôle de pseudo-Jérôme, Radbert adressa son travail à une pseudo-Eustochium. Il est aisé de deviner au moyen de l'épître-homélie sur l'Assomption quelle personne ce nom d'emprunt recouvre. Radbert passa son enfance à Soissons dans un monastère de femmes placé sous le vocable de Notre-Dame. Plus tard, devenu moine et abbé de Corbie, il resta en relations amicales avec cette maison, notamment avec la supérieure, la noble veuve Théodrada et sa fille Imma<sup>4</sup>.

1. E. AMANN, p. 108.

2. Le fait qu'Hincmar (d'après Flodoard) mentionne l'Histoire de la Nativité de Marie sous le titre *Historia de ortu sanctae Mariae* qui est régulièrement celui du pseudo-Matthieu, ne soulève pas de difficulté sérieuse contre notre identification, vu la grande affinité du *De Nativitate* avec le pseudo-Matthieu et l'adjonction, en certains manuscrits, des lettres-préfaces de Chromatius-Heliodore et de Jérôme à la Préface propre du *De Nativitate*.

3. Il serait utile de comparer entre eux, à titre de confirmation, les écrits de Paschase Radbert et le *De Nativitate*, mais à cause du caractère simplement narratif de ce dernier opuscule et de la matière dont il traite, les points de rencontre se réduisent à ceux-ci : 1. Même interprétation de s. Luc « Virtus Altissimi obumbrabit tibi » : *ne pateretur libidinis aestum [virgo]* (*In Math.*, II, 1, col. 119 B) ; *contra omnes ardores libidinis* (*De nativ. Mar.*, ch. 9). — 2. En hésitant à renvoyer Marie, son époux se montre à la fois *iustus* et *pius* (*In Math.*, II, 1 col. 108) ; *neque... eam traducere uoluit quia iustus erat, neque fornicationis suspicione infamare quia pius* (*De nat. M.*, ch. 10). Ces coïncidences sont certainement notables.

4. D. M. GERMAIN, *Histoire de l'Abbaye royale de N. D. de Soissons*, Paris,

C'est ainsi qu'il dédia son livre *De partu Virginis* à l'abbesse et ses religieuses<sup>1</sup>, et son explication du psaume XLIV à Imma<sup>2</sup> qui avait succédé à sa mère en 846. Or le ton familial qui règne en ces ouvrages se fait entendre également dans l'épître sur l'Assomption composée pour répondre au désir « de Paula, d'Eustochium et de leurs consœurs » : Radbert avait donc pris la plume une fois de plus à l'intention des moniales de Soissons, spécialement de l'abbesse Théodrada et de sa fille<sup>3</sup>. Il n'y a aucun motif de proposer une identification différente pour la vierge Eustochium du *De Nativitate* : Imma, devenue abbesse, fut probablement la première destinataire de cet apocryphe. De la sorte, la composition de l'épître sur l'Assomption serait antérieure à 846 ; celle du *De Nativitate* se placerait entre 846 et 849 date ultime assignée à l'offrande qu'Hincmar fit des deux écrits à Notre-Dame de Reims.

\* \* \*

Grâce à la lettre d'Hincmar à Odon, une des plus curieuses du Registre de l'archevêque, l'origine de la célèbre épître du pseudo-Jérôme sur l'Assomption se trouve définitivement éclaircie : sans aucun doute possible, Paschase Radbert en est l'auteur. C'est lui pareillement qui a écrit la charmante Histoire *de Nativitate Mariae*, l'unique perle des Évangiles apocryphes, dont rien jusqu'ici n'indiquait la provenance. De ces attributions fondées sur le précieux témoignage de Ratramne, l'œuvre mariale de Radbert déjà marquante par le *De partu Virginis* acquiert un enrichissement considérable. Enfin il n'est pas indifférent d'apprendre que l'abbé de Corbie usurpait parfois au bénéfice de ses ouvrages le prestige et l'autorité d'un grand nom : il faudra ne pas l'oublier quand on cherchera à identifier quelque pseudo-Jérôme ou pseudo-Augustin de l'époque carolingienne.

D. C. LAMBOT.

1675, p. 124-130. Theodrade était fille de Bernard oncle de Charlemagne. Son frère Adalard, abbé de Corbie, eut Radbert pour biographe (*P. L.* CXX, 1507).

1. *P. L.* CXX, 1367 *Praefatio*.

2. *P. L.* CXX, 994-995 *Praefatio* et l. III, 1057. Cependant Radbert ne cite pas le nom d'Imma.

3. T. A. AGIUS, *art. cit.*, p. 178.

# Y A-T-IL EU EN FRANCE ET EN ANGLETERRE UNE QUERELLE DES INVESTITURES ?

L'étude comparée des institutions anglaises et françaises pendant les deux siècles qui ont suivi la conquête normande, s'est révélée, au cours de ces dernières années, singulièrement fructueuse<sup>1</sup>. La même méthode, appliquée à l'histoire ecclésiastique des deux pays, en particulier à ce que l'on désigne ordinairement et, comme on le verra, à tort sans doute, sous le nom de « querelle des investitures », peut également donner lieu à des observations intéressantes et éclairer certains aspects du conflit qui a opposé, à la fin du XI<sup>e</sup> et au début du XII<sup>e</sup> siècle, la papauté aux princes temporels. Sans prétendre retracer ici les épisodes bien connus de cette lutte qui, engagée sensiblement plus tard en Angleterre qu'en France, s'est terminée d'un côté et de l'autre de la Manche à la même date de 1107 par des compromis identiques<sup>2</sup>, on cherchera uniquement à tirer du rapprochement des faits quelques indications de nature à préciser le sens et la portée du fameux décret par lequel Grégoire VII, en 1075, étendit aux évêques et aux abbés l'interdiction déjà faite à tout clerc, en 1059, par le concile du Latran de « recevoir en aucune façon une église des mains d'un laïque, soit gratuitement, soit pour de l'argent<sup>3</sup> ».

## I

Une première observation a trait à la publication même du décret de 1075 qui, promulgué en France deux ans après son

---

1. PETIT-DUTAILLIS, *La monarchie féodale en France et en Angleterre, X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1933.

2. Nous renvoyons, pour l'exposé des faits, pour l'Angleterre, à W. R. W. STEPHENS, *The English Church from the Norman Conquest to the accession of Edward I*, Londres, 1901, et à H. BOEHMER, *Kirche und Staat in England und in der Normandie im XI und XII Jahrhundert*, 1899, pour la France, à A. FLICHE, *Le règne de Philippe I, roi de France (1060-1108)*, Paris, 1912.

3. Sur le décret de 1075, voir : A. FLICHE, *La Réforme Grégorienne*, t. II, 1925, p. 178 et suiv.



apparition, lors du concile d'Autun (1077), ne sera jamais notifié à l'Angleterre.

Cette différence de traitement entre les deux royaumes ne saurait passer inaperçue. Elle aide à saisir quelle a été la pensée de Grégoire VII, lorsqu'il a condamné l'investiture laïque, et achemine vers les mêmes conclusions que l'examen de la correspondance pontificale. Pendant les années qui ont suivi son avènement, le pape n'a élevé aucune objection de principe contre la participation des souverains aux élections épiscopales<sup>1</sup>. C'est seulement du jour où il s'est rendu compte qu'il était impossible d'en finir avec la simonie tant que les princes temporels auraient un rôle dans la désignation de l'évêque qu'il a condamné l'investiture laïque, mais, le décret de 1075 qui la proscrivait étant dans sa pensée un moyen et non pas une fin<sup>2</sup>, ses prescriptions apparaissaient dénuées de toute utilité dans les États où la simonie n'existait pas et où le souverain ne se livrait à aucun trafic prohibé par les canons.

Ceux-ci constituaient, il est vrai, l'exception, mais parmi eux on pouvait compter le royaume anglo-normand. Au moment où parut le décret sur l'investiture laïque, la Normandie s'enorgueillissait depuis longtemps déjà d'évêques réformateurs tels que Mauger de Rouen, Jean d'Avranches, Hugues de Lisieux, Yves de Séz, Guillaume d'Évreux, tous nommés par le duc Guillaume, mais sans qu'aucun d'eux eût acheté sa dignité<sup>3</sup>. Quant à l'Angleterre, le haut clergé y avait été, après la conquête normande, l'objet d'une épuration, effectuée en parfait accord par le roi et par les légats pontificaux, à la suite de laquelle la plupart des sièges épiscopaux avaient été occupés par des clercs normands d'une haute valeur morale. A la tête de l'Église anglaise, l'abbé du Bec, Lanfranc, devenu archevêque de Cantorbéry, en remplacement du schismatique Stigand, ne cessa de veiller, à partir de 1070, date où la réforme fut établie par les conciles de Winchester et de Windsor, à la stricte application des prescriptions grégoriennes relatives à la simonie et au nicolaïsme<sup>4</sup>.

L'assainissement du clergé anglais n'a été possible que grâce à la volonté tenace de Guillaume le Conquérant. Sans doute le roi a-t-il trouvé son compte dans cette opération, puisque la réforme de l'Église l'a débarrassé d'un épiscopat issu de la féo-

---

1. Cf. *La Réforme Grégorienne*, t. II, p. 109 et suiv.

2. Cf. *ibid.*, p. 146 et suiv.

3. BOEHMER, p. II et suiv.

4. BOEHMER, p. 86 et suiv.

dalité qui manifestait à son égard une hostilité plus ou moins ouverte, mais le Saint-Siège, préoccupé de relever le niveau moral du clergé, n'a pu lui avoir que de la reconnaissance pour une action qui répondait pleinement à ses vues. Toutefois le souverain anglais, s'il a réprimé les abus avec la dernière énergie, entendait rester le chef suprême de son église et plus spécialement nommer les évêques à sa guise ; très décidé à favoriser l'application des décrets qui condamnaient la simonie et le nicolaïsme, il n'aurait jamais accepté, pour se conformer au décret de 1075 sur l'investiture laïque, de renoncer à une prérogative à laquelle il avait toutes raisons d'être attaché. Promulguer en Angleterre ce décret de 1075, c'eût été déclencher immédiatement un conflit dans lequel le Saint-Siège n'était pas sûr d'avoir le dessus et qui eût, en outre, fatalement brisé la réforme morale poursuivie sous la direction du roi par les conciles nationaux. Grégoire VII l'a parfaitement compris : plus opportuniste qu'on ne l'a cru souvent, il n'a pas voulu sacrifier cette réforme morale qui lui tenait à cœur à une réforme ecclésiastique destinée ailleurs à en assurer le succès, mais qui ici n'avait aucune raison d'être. Aussi le décret sur l'investiture laïque n'a-t-il pas été promulgué en Angleterre où il eût été inopérant et le roi continua-t-il à nommer les évêques, sans que jamais le « poison simoniaque » fût sentir ses pernicieux effets.

En France, la situation était toute différente. Le roi Philippe I, « homme très vénal en ce qui concernait les choses de Dieu<sup>1</sup> », ne ressemblait en rien à Guillaume le Conquérant. « De tous les princes qui ont maltraité l'Église de Dieu, écrivait Grégoire VII au début de son pontificat, qui ont fait preuve à son égard d'une cupidité perverse en vendant ses dignités et en voulant l'assujettir comme une servante, Philippe, roi de France, est certainement le plus coupable<sup>2</sup> ». Rien à attendre pour la réalisation de la réforme d'un tel prince auquel par surcroît les évêques français sont dans l'ensemble très dévoués. Les résistances rencontrées de son côté n'ont pas été étrangères à la publication du décret sur l'investiture laïque dont l'application peut arracher le clergé à l'emprise royale, aussi néfaste ici qu'elle est d'un heureux effet dans le royaume anglo-normand.

Grégoire VII attendit cependant deux années pour promulguer le décret en France. Les raisons de cet ajournement sont assez

1. L'expression est de Guibert de NOGENT, *De vita mea*, III, 2, édit. Bourgin. p. 131.

2. *Registrum*, I, 39.

faciles à saisir. Jusqu'à l'entrevue de Canossa et à la soumission de Henri IV (28 janvier 1077), le royaume de Germanie est au premier plan des préoccupations pontificales. Or, au cours de l'année 1075, tandis que Henri IV préparait sa révolte contre le Saint-Siège, Philippe I avait paru s'amender : après avoir consenti à ne pas entraver l'exécution des règles canoniques dans les élections épiscopales de Mâcon et de Beauvais, il semble avoir donné quelques apaisements au pape au sujet de l'acte de brigandage qu'il avait commis en dépouillant des marchands italiens qui traversaient la France<sup>1</sup>. Comme par ailleurs, jusqu'en 1077, on n'a connaissance d'aucune nouvelle élection simoniaque, on s'explique que Grégoire VII ait préféré ménager un souverain qui pouvait être pour lui un allié éventuel dans la lutte engagée avec le roi de Germanie.

Au début de 1077, au contraire, la situation se modifie du tout au tout. A Canossa, Henri IV, quels qu'aient été ses sentiments réels, a officiellement fait pénitence et s'est incliné devant l'autorité romaine. Grégoire VII peut croire le danger allemand écarté, au moins momentanément. Au même moment, la simonie connaît en France une recrudescence inquiétante : à Orléans, à Chartres, au Puy, il a fallu intervenir pour trancher des cas litigieux, et il résulte de certaines bulles pontificales que le roi Philippe I, s'il n'est pas expressément accusé d'avoir reçu de l'argent, a eu parfois une attitude douteuse, qu'il a notamment, à Chartres, essayé d'imposer son candidat à l'évêché sans laisser le choix du clergé s'exercer librement<sup>2</sup>. Aussi la promulgation du décret sur l'investiture laïque, qui précisément visait avant tout les cas de ce genre, paraît-elle s'imposer : sur la demande expresse du pape en date du 12 mai 1077<sup>3</sup>, Hugues de Die, légat pontifical en France, le notifie à l'épiscopat au concile d'Autun<sup>4</sup>.

Ainsi la papauté n'a pas observé la même attitude dans le royaume capétien et dans le royaume anglo-normand, et cela pour des nécessités d'ordre moral. On peut voir là une preuve de plus de ce fait déjà indiqué, à savoir que la condamnation de l'investiture laïque, dans la pensée de Grégoire VII, n'est pas une fin en soi, mais un moyen possible d'extirper la simonie : en France, où le roi est simoniaque, le décret est promulgué ; il ne l'est pas dans le royaume anglo-normand où le souverain,

1. Cf. *Réforme Grégorienne*, t. II, p. 162-164.

2. Cf. *ibid.*, p. 245 et suiv.

3. *Registrum*, IV, 22.

4. Hugues DE FLAVIGNY, II (MGH, SS, t. VIII, p. 415).

quoique investissant des évêchés, procède à des choix irréprochables et favorise la réforme de l'Église que son voisin capétien contrarie.

## II

Malgré cette opposition au point de départ, il n'y a eu ni en France, ni en Angleterre, jusqu'à la fin du pontificat d'Urbain II, de querelle des investitures à proprement parler. Cette expression ne saurait en effet convenir aux conflits parfois violents qui ont éclaté entre la royauté et le Saint-Siège, et, à cet égard, l'histoire comparée des deux États pendant le dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle peut encore provoquer quelques remarques intéressantes.

En faisant promulguer au concile d'Autun, le décret sur l'investiture laïque, il semble que Grégoire VII ait voulu surtout se donner une arme dont il n'était décidé à user que si le roi de France persévérait dans son attitude agressive. Si on analyse les relations entre le pape et Philippe I, on constate que le fameux décret n'est jamais cité au cours des discussions parfois assez âpres qui se sont élevées entre eux soit en 1078, lors du concile de Poitiers dont les délibérations furent troublées par le duc d'Aquitaine Guillaume VIII, exécuteur des ordres de Philippe I, soit à propos de l'archevêque simoniaque de Reims, Manassès, soit en 1082, au sujet de l'évêque de Thérouanne, Lambert<sup>1</sup>. S'agit-il d'élections épiscopales, c'est la seule simonie qui motive l'intervention pontificale : ainsi l'archevêque de Tours, Raoul, est cité devant le concile de Poitiers, parce qu'il a recouru à des dons ou à des promesses pour obtenir sa charge, et Lambert de Thérouanne, installé de force sur son siège par le comte de Flandre et le roi de France, s'est vu amèrement reprocher par le pape d'avoir acheté sa dignité<sup>2</sup>, mais d'investiture non accompagnée de simonie il n'est jamais question. Or il est difficile d'admettre que le roi, docile sur ce point à la volonté du Saint-Siège, ait renoncé à toute intervention dans les élections épiscopales sauf dans les cas où on lui offrait d'acheter son concours. Le silence du pape ne saurait donc s'expliquer que par une volonté bien arrêtée de fermer les yeux, chaque fois que l'élection ne faisait pas l'objet d'un trafic manifeste ou d'une pression par trop éhontée. Peut-être Grégoire VII désire-t-il ménager le roi de

---

1. *Réforme Grégorienne*, t. II, p. 221-222, 251-253, 256.

2. Jaffe-Wattenbach, 5188.



France du jour où ses rapports avec l'Allemagne entrent de nouveau dans une phase aigue ; peut-être aussi veut-il, en évitant de froisser Philippe I, rendre plus facile l'action de ses légats qui travaillent au même moment à affermir l'autorité pontificale sur l'Église de France.

Après le pontificat éphémère de Victor III (1086-1087), le second successeur de Grégoire VII, Urbain II (1088-1099), est resté fidèle à la position du grand pape réformateur. Si, comme on l'a remarqué<sup>1</sup>, il n'a nulle part exposé clairement sa doctrine de l'investiture, plusieurs conciles tenus sous sa présidence, notamment ceux de Melfi (1089) et de Clermont (1095), ont maintenu l'interdiction grégorienne et l'ont même aggravée en interdisant aux clercs de prêter le serment féodal aux rois et aux seigneurs<sup>2</sup>. Par ailleurs le pape, comme le constate Yves de Chartres à propos de l'élection de Daimbert, archevêque de Sens, en 1096, a autorisé de nombreuses dérogations aux décrets qui condamnaient l'investiture laïque<sup>3</sup>. Yves tout le premier, au début du pontificat, en 1090, a été consacré par Urbain II en personne, quoiqu'il eût reçu l'investiture royale<sup>4</sup>. Dès lors, on ne saurait être surpris de ce que l'intervention du roi dans les élections épiscopales n'ait donné lieu, sous Urbain II comme sous Grégoire VII, à aucune remarque du Saint-Siège<sup>5</sup>. Il semble d'ailleurs que, à partir de 1092, Philippe I, préoccupé de faire reconnaître par la papauté son union illicite avec Bertrade de Montfort, épouse du comte d'Anjou, se soit montré d'une extrême prudence : si, en 1098, il soutient, à Orléans, comme candidat à l'évêché, un certain Jean dont les mœurs étaient peu recommandables, il se garde bien de l'imposer ; pendant la même période, lors de deux élections à Paris et à Reims, il laisse le choix des électeurs s'exercer librement en faveur de prélats aux tendances réformatrices<sup>6</sup>. Aussi est-il impossible de qualifier de querelle des investitures le différend d'ordre presque exclusivement privé qui, pendant les dernières années du XI<sup>e</sup> siècle, a opposé le roi de France et le Saint-Siège. Au moment où l'inobservation par le roi des lois du mariage chrétien engendre un

1. SCHARNAGL, *Der Begriff der Investitur in den Quellen und der Litteratur des Investiturstreites*, Stuttgart, 1908.

2. MANSI, t. XX, col. 723 et 904.

3. YVES DE CHARTRES, *epist.* 60.

4. YVES DE CHARTRES, *epist.* 8.

5. Sur les relations d'Urbain II avec la France, cf. *Le règne de Philippe I*, p. 424 et suiv.

6. Cf. *ibid.*, p. 433-439.

débat particulièrement aigu, on observe plutôt une détente sur le terrain purement ecclésiastique.

Il n'y a pas eu davantage de querelle des investitures, jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, dans le royaume anglo-normand. Sans doute la bonne entente qui avait existé entre Grégoire VII et Guillaume le Conquérant ne s'est-elle pas maintenue jusqu'au bout. La prise de Rome par Henri IV et l'intronisation de l'antipape Clément III (1084) ont provoqué en Angleterre une certaine incertitude et le roi a évité, jusqu'à sa mort, de prendre parti. Son successeur, Guillaume le Roux, a observé la même attitude et n'a pas reconnu Urbain II, lorsqu'il eut été élu par l'assemblée de Terracine (12 mars 1088). Par la suite, la question de l'investiture demeure étrangère au conflit entre ce prince et l'archevêque de Cantorbéry, saint Anselme, qui défendait contre lui l'indépendance de l'Église anglaise, conflit dans lequel Urbain II se trouva entraîné, le jour où le primat prétendit recevoir le *pallium* de ses mains<sup>1</sup>. Au moment où Urbain II et Guillaume le Roux meurent à un an d'intervalle, l'un le 29 juillet 1099, l'autre le 2 août 1100, les décrets grégoriens sur l'investiture laïque restent toujours inconnus des Anglais<sup>2</sup>.

Il n'y a donc eu jusqu'en 1100 de querelle des investitures ni en France ni en Angleterre. Il est permis de se demander si les historiens modernes n'ont pas fait pendant longtemps un emploi abusif de cette expression, si même l'on n'a pas attaché au décret de 1075, au moins en ce qui concerne les évêchés, une importance excessive. Il est clair que ce décret pose un principe tout à fait nouveau, en supprimant l'*assensus* royal dans les élections épiscopales, mais, comme on vient de le constater, son application a été pendant plus de vingt ans fort restreinte, puisqu'elle a été limitée à l'Allemagne où une analyse détaillée des élections épiscopales la montrerait peut-être assez mitigée. Quoi qu'il en soit de ce dernier pays, une enquête sur la querelle des investitures en France et en Angleterre aboutit à des conclusions négatives pour la période qui s'étend jusqu'à la mort d'Urbain II.

### III

En réalité, la question de l'investiture laïque a été posée en

1. BOEHMER, p. 156.

2. En Normandie, le concile de Rouen (février 1096) a pris une décision concernant l'investiture des dignités inférieures, mais il n'a rien décidé au sujet des évêchés auxquels Robert Courteuse, successeur de Guillaume le Conquérant, continua de nommer, comme l'avait fait son père. Cf. MANSI, t. XX, col. 925.

France et en Angleterre à la suite d'un incident fortuit et elle a reçu presque immédiatement une solution satisfaisante.

En 1096 était mort l'archevêque de Sens, Richer. Son successeur, Daimbert, ayant refusé de reconnaître la primatie de l'église de Lyon sur celle de Sens, l'archevêque de Lyon, Hugues, légat pontifical, voulut empêcher sa consécration et l'accusa à ce propos d'avoir « reçu l'investiture de son évêché de la main du roi ». Yves, évêque de Chartres, à qui Hugues avait transmis le bruit qui courait à ce sujet, répondit qu'il ne lui était parvenu aucune information et formula par surcroît ces graves réflexions : « Cependant, s'il en était ainsi, comme cette investiture n'a, dans l'ordination de l'évêque, aucune force sacramentelle, nous ignorons en quoi son adjonction ou son omission importe à la foi ou à la religion, car nous voyons que les rois n'ont guère été empêchés par l'autorité apostolique de concéder des évêchés à la suite d'une élection régulière. Nous lisons même que des souverains pontifes de sainte mémoire ont parfois intercédé auprès des rois en faveur des élus des églises, pour que l'évêché fût concédé par ces rois, qu'ils ont différé certaines consécractions, parce que l'assentiment des rois n'était pas encore parvenu. Si nous ne craignons d'allonger notre lettre, nous pourrions citer des exemples. Le pape Urbain lui aussi, si nous avons bien compris, a seulement interdit aux rois l'investiture corporelle, mais non l'élection, dans la mesure où ils sont le chef du peuple, ou la concession, quoique le huitième concile leur défende d'assister à l'élection, mais non à la concession. Que cette concession ait lieu par la main, par le geste, par la parole, par la crosse, peu importe, si les rois ont l'intention de ne rien conférer de spirituel, mais seulement celle d'accéder au vœu exprimé ou de concéder aux élus les villas ecclésiastiques et d'autres biens extérieurs<sup>1</sup> ».

Yves reconnaissait donc au roi dans l'élection épiscopale certaines attributions précises que taisaient les décrets de Grégoire VII et d'Urbain II. Il sera amené dans la suite à développer sa théorie, mais dès la fin du XI<sup>e</sup> siècle, il reconnaît, à l'encontre des décrets grégoriens, que le souverain, s'il est dépourvu de toute prérogative spirituelle, peut investir des biens attachés à l'évêché, et il s'appuie sur d'indiscutables précédents romains ; Grégoire VII lui-même, dans une bulle du 1<sup>er</sup> septembre 1073, admet qu'Anselme, nouvellement élu évêque de Lucques, puisse « recevoir l'investiture de son évêché de la main du roi<sup>2</sup>. » Mais

1. Yves DE CHARTRES, *epist.* 60.

2. *Registrum*, I, 21.

sans doute à Rome, on préférerait rester juge des tempéraments à apporter à la législation édictée en 1075 et Urbain II n'a pas été enchanté de l'interprétation de son attitude assez opportuniste imaginée à Chartres. Aussi Hugues de Lyon ayant communiqué au pape la lettre d'Yves, celle-ci suscita des protestations dont on a l'écho par une autre lettre d'Yves<sup>1</sup>. Toutefois Urbain II mourut à la fin de juillet 1099, sans avoir tranché le point de droit canonique inopinément soulevé par l'élection de Daimbert ; il est seulement à remarquer qu'il consacra l'archevêque de Sens qui avait enfin reconnu la primatie lyonnaise<sup>2</sup>.

Le successeur d'Urbain II, Pascal II, est un ancien moine d'une sainteté éprouvée, mais d'une intelligence médiocre et d'un rigorisme assez étroit. Peut-être circonvenu par Hugues de Lyon qui, depuis 1075, n'avait cessé de représenter les idées intransigeantes, il jugea nécessaire d'imposer un terme au débat soulevé par les théories nouvelles d'Yves de Chartres. Au concile de Latran, pendant le carême de 1102, il porta une condamnation formelle contre l'investiture laïque, mais ce n'est plus cette fois une simple condamnation de principe : deux bulles, en date du 15 avril 1102, adressées l'une à saint Anselme, l'autre au roi Henri I, successeur de Guillaume le Roux, stipulent que l'interdiction s'applique à l'Angleterre<sup>3</sup>. Ainsi, à la suite d'un incident occasionnel relatif à la primatie lyonnaise, la querelle des investitures fut ouverte en Angleterre et aussi en France, sans que les souverains des deux royaumes eussent pris l'offensive en cette matière.

En Angleterre, Henri I, depuis son avènement, avait manifesté son intention de rompre avec la politique religieuse de Guillaume le Roux. Héritier des inspirations paternelles, naturellement pieux, il avait, avant son couronnement, publié une charte des libertés anglaises où il promettait de ne pas profiter de la mort d'un évêque ou d'un abbé pour vendre les domaines de l'évêché ou de l'abbaye, ce qui donnait toutes garanties. Il avait également prié saint Anselme, alors en exil, de revenir prendre place sur le siège de Cantorbéry. Il fut un peu étonné de trouver de ce côté moins d'empressement qu'il ne l'avait espéré, car Anselme, qui avait séjourné à Rome et aussi à Lyon auprès de l'archevêque Hugues, refusa, conformément aux décisions conciliaires du pontificat d'Urbain II, de prêter le

---

1. Yves de Chartres, *epist.* 67.

2. Cf. *Le règne de Philippe I*, p. 432.

3. Jaffé-Wattenbach, 5909 et 5910.



serment de fidélité réclamé par le roi<sup>1</sup>. La condamnation portée par Pascal II et signifiée à l'Église d'Angleterre ne pouvait que ressusciter sous une forme nouvelle, à laquelle on peut donner cette fois le nom de querelle des investitures, le conflit entre la royauté et le Saint-Siège.

Henri I ne voulut pas renoncer aux privilèges de la couronne jusque là reconnus ou tout au moins tolérés par la papauté en matière d'élections épiscopales. Le traité d'Hugues de Fleury, intitulé *De regia potestate et sacerdotali dignitate*, qui lui est dédié et doit avoir été rédigé entre 1102 et 1104<sup>2</sup>, ne pouvait que préciser la conception qu'il se faisait de son droit. Ce traité renferme en effet un chapitre intitulé *De electione episcopi*<sup>3</sup> où sont exposées sous une forme systématique les idées énoncées quelques années plus tôt par Yves de Chartres dont Hugues était l'ami : pour l'un comme pour l'autre des deux écrivains français, le roi, sans exercer de pression sur les électeurs, doit apporter « son légitime consentement à l'ordination », qu'il refusera d'ailleurs, si l'élu est indigne ; en outre, « après l'élection, l'évêque élu doit recevoir de la main royale sinon l'anneau et la crosse, du moins l'investiture des choses séculières tandis que son archevêque lui remettra par l'anneau et la crosse la *cura animarum*. » Dans cette procédure qu'il préconise Hugues aperçoit une application de la parole *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*<sup>4</sup> ; après Yves de Chartres, il rappelle les droits traditionnels du pouvoir temporel dont les décrets grégoriens n'avaient pas tenu compte.

Henri se trouvait ainsi affermi dans sa volonté de résistance à Pascal II. On n'a aucun détail sur les deux élections épiscopales qui, à Hereford et à Salisbury, ont suivi la décision conciliaire de 1102, mais il semble que le conflit se soit maintenu sur le terrain des principes. En France, l'élection de Beauvais mit aux prises le pape et le roi : le clergé avait élu, en 1100, Étienne de Garlande, fils du sénéchal du même nom, un homme perdu de vices et, si l'on en croit Yves de Chartres, Philippe I n'avait pas été étranger à ce choix<sup>5</sup>. Pascal II, mis au courant de l'affaire, refusa, conformément à l'avis d'Yves, de reconnaître ce singulier prélat et les clercs de Beauvais, priés de procéder à une nouvelle élection, se prononcèrent pour Galon qui offrait au contraire toutes garan-

1. BOEHMER, p. 157-158.

2. Cf. SACKUR, dans les *Libelli de lite*, t. II, p. 465.

3. Hugues DE FLEURY, I, 5.

4. MATTH. XXII, 21.

5. Yves DE CHARTRES, *epist.* 87.

ties de piété et de savoir, mais Philippe I refusa à son tour son consentement et la situation devint très tendue. Yves de Chartres, qui a joué un rôle important dans l'affaire et désapprouvé la pression exercée par le roi, ne renia cependant aucune de ses idées. Écrivant à l'archevêque de Reims pour qu'il consacrat Galon, il s'exprime en ces termes : « Il n'est pas permis aux rois, comme l'a décidé le huitième concile auquel l'Église de Rome a donné son approbation, de se mêler aux élections épiscopales ni de les entraver pour un motif quelconque. Les rois Charles et Louis ont concédé la liberté de ces élections ; ils l'ont consignée dans leurs capitulaires et l'ont fait sanctionner par les conciles provinciaux. Que Dieu ait donc dans son église ce qui lui appartient ; les rois auront ensuite ce qui leur est accordé par Dieu, » c'est-à-dire sans doute l'investiture temporelle<sup>1</sup>. Philippe I ne fléchit pas : il fit le serment que, lui vivant, Galon ne serait jamais évêque de Beauvais et Galon ne put entrer en possession des biens épiscopaux. La mort de l'évêque de Paris, Foulque, survenue le 8 avril 1104, amena enfin une possibilité d'entente : Galon ayant été élu évêque de Paris, Pascal II et Philippe I acceptèrent cette solution qui pourvoyait les deux évêchés de prélats agréés à la fois par le pape et par le roi<sup>2</sup>.

Il n'en reste pas moins que, malgré cet élégant compromis, Philippe I a maintenu ses droits à l'encontre des décisions récentes de Pascal II. A cet égard, l'affaire de Beauvais peut être considérée comme un épisode de la querelle des investitures : elle avait prouvé la nécessité de trouver un terrain d'entente, et celle-ci se faisait également sentir en Angleterre ; Pascal II, entre 1102 et 1104, avait pu acquérir la conviction que, s'il se cantonnait dans ses prétentions intransigeantes, il allait avoir à lutter contre tous les souverains occidentaux. Or, au même moment, des difficultés autrement graves se dessinaient du côté de l'Allemagne où, dès 1105, avant la mort de Henri IV, Henri V, de sa propre autorité et sans recourir au moindre simulacre d'élection, nomme des évêques à Minden, à Wurtzbourg, à Ratisbonne, à Spire, à Salzbourg<sup>3</sup>. Partout, la querelle des investitures s'engage.

L'existence en France d'un tiers parti allait du moins amener une solution rapide et satisfaisante dans les deux royaumes occidentaux. En Angleterre, saint Anselme, tout en refusant l'hommage au roi, n'avait cessé de correspondre avec la cour.

1. Yves DE CHARTRES, *epist.* 102.

2. *Le règne de Philippe I*, p. 4 1-444.

3. Cf. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. III, p. 889.

Finalement la comtesse de Blois et de Chartres, Adèle, sœur de Henri I, sans doute sous l'influence d'Yves de Chartres qu'elle ne pouvait manquer de connaître, ménagea à Laigle une entrevue entre le roi et l'archevêque ; Henri I renonça à investir des dignités ecclésiastiques et Anselme concéda que les évêques pourraient prêter serment au souverain pour les fiefs relevant des évêchés, ce qui revenait à reconnaître les droits du roi au temporel. Par une bulle du 23 mars 1106<sup>1</sup>, Pascal II confirma cet accord. Enfin en août 1107, une diète réunie à Londres, fixa, au dire d'Eadmer que Guillaume de Malmesbury a contredit au sujet de certaines modalités prévues par l'assemblée, les règles qui devaient présider aux rapports de l'Église et de l'État ; il fut stipulé que l'évêque ne pourrait recevoir l'investiture par la crosse et par l'anneau ni du roi ni d'aucune autre personne laïque, que, d'autre part, la consécration épiscopale ne pourrait avoir lieu, avant que l'élu n'eût prêté au roi le serment de vassalité pour ses fiefs<sup>2</sup>. On aboutissait en somme à un compromis conforme aux théories récemment mises en circulation par Yves de Chartres et capable d'assurer la paix religieuse sur des assises stables.

C'est un compromis du même genre et d'une inspiration identique qui intervient en France. On est moins bien renseigné sur les négociations qui l'ont précédé. Ce qui est certain, c'est qu'après la liquidation du divorce de Philippe I lors du concile de Paris (2 décembre 1104), Pascal II est venu en France, sans doute pour y chercher un appui contre le roi de Germanie, Henri V, qui avait pris une attitude très menaçante, et qu'après avoir pérégriné dans le centre de la France au début de 1107, il se rendit à Chartres où il séjourna au moment de Pâques. De Chartres il alla à Saint-Denis où il eut une entrevue très cordiale avec les rois Philippe et Louis<sup>3</sup>. Aucun acte officiel n'est sorti de ces négociations, mais, comme on l'a déjà remarqué<sup>4</sup>, il apparaît clairement qu'après ce voyage, le *modus vivendi* qui avait préexisté au pontificat de Pascal II n'a plus été l'objet d'aucune contestation et a revêtu en quelque sorte une force légale. Désormais, le roi laissera les chanoines élire l'évêque, mais il donnera l'investiture des *regalia* moyennant un serment de fidélité, comme

1. Jaffé-Wattenbach, 6073.

2. BOEHMER, p. 157-162.

3. *Le règne de Philippe I*, p. 446-447.

4. B. MONOD, *Essai sur les rapports de Pascal II et de Philippe I*, Paris, 1907, p. 57.

le faisait le roi d'Angleterre, sans susciter aucune opposition de la part du Saint-Siège.

En somme, après quelques années de discussions qui n'atteignirent jamais une bien grande acuité, la thèse chartraine triompha presque simultanément en Angleterre et en France, avec cette nuancé que le roi, en Angleterre, gardait le pouvoir d'exiger des nouveaux élus l'hommage féodal. C'est donc dans les deux royaumes occidentaux qu'est née la solution du bon sens et de la raison qui s'imposera plus tard à l'Allemagne, lors du concordat de Worms. La législation grégorienne de l'investiture, en excluant toute participation des princes temporels aux élections épiscopales, en supprimant le *consensus* exercé par eux et transformé, à la fin de la période carolingienne, en une véritable nomination, n'était pas rigoureusement conforme à la tradition canonique. C'est cette tradition qui, grâce à Yves de Chartres, a été remise en vigueur, en 1107, dans les deux royaumes anglo-normand et capétien.

Telle est la première conclusion à laquelle aboutit l'analyse des incidents auxquels on a donné avec quelque exagération le nom de querelle des investitures. A vrai dire, cette querelle — et c'est là une seconde conclusion qui paraît également s'imposer — s'est réduite dans les États en question à fort peu de chose : purement théorique en Angleterre, elle n'a eu, en France, d'autre manifestation tangible que l'affaire de Beauvais qui n'a jamais pris une tournure tragique. Il est dès lors permis de se demander si l'expression en usage de « querelle des investitures » est adéquate et si elle correspond à la réalité ; les événements consécutifs, en France et en Angleterre, au décret de 1102, ne sauraient en effet se comparer au terrible conflit qui, de 1105 à 1122, mit aux prises le Saint-Siège avec le roi de Germanie Henri V, obstinément fidèle à la vieille tradition impériale et fermement décidé à ne pas abandonner le pouvoir d'investiture jalousement conservé par ses prédécesseurs ; le clair génie d'Yves de Chartres y a prévenu, en l'étouffant dès l'origine, une lutte inutile et stérile.



## UNE RIPOSTE DE L'ANCIEN MONACHISME AU MANIFESTE DE SAINT BERNARD.

Sous son aspect littéraire, la querelle de Cluny et de Cîteaux, qui reste l'un des quatre ou cinq grands sujets de l'histoire monastique<sup>1</sup>, se présente d'une manière assez simple, trop simple même pour notre curiosité ; car le compte des textes majeurs, qui permettent d'entrevoir, en sus des faits connus par ailleurs, les principes en cause, les intérêts rivaux, les passions cachées ou déchaînées, le rôle, les sentiments et les actes des protagonistes, ce compte est facile à établir. La chronologie et la relation des pièces ne sont même ni strictes ni certaines. Voici donc nos sources principales, à cet égard ; une sorte d'énumération et de classement motivé est indispensable à mon dessein.

(1.) La célèbre épître de l'abbé de Clairvaux *ad Robertum* — Robert de Châtillon, son propre cousin — placée au début du recueil officiel des lettres<sup>2</sup>, et, de fait, la première en date, écrite probablement en 1120 ou quelque peu auparavant, devenue bientôt presque légendaire<sup>3</sup>. — Bien qu'elle traite d'un simple

---

1. L'exposé, tout à la fois le plus ample, le plus juste du point de vue historique et le plus suggestif qu'on ait fait de ce mémorable conflit, se trouve, selon moi, dans les trois derniers chapitres du petit livre de D. URSMER BERLIÈRE : *L'ordre monastique des origines au XII<sup>e</sup> siècle* (3<sup>e</sup> éd., 1924, pp. 188-310). Ce grand érudit, qui s'est tant dépensé pour ranimer nos traditions de famille, n'a jamais été mieux servi par sa profonde connaissance des faits qu'en cette occasion ; et c'est bien le temps de rendre à sa mémoire un hommage ému : puissent les exemples qu'il a laissés donner courage aux héritiers de son œuvre ! — Sur le même sujet, deux curieuses lettres d'EDMUND BISHOP, qu'on a eu la bonne idée de publier tout récemment, adressées en l'automne de 1911 au Dr J. Armitage Robinson, sont aussi d'un grand intérêt ; la note personnelle, fortement marquée, du génial historien y ajoute beaucoup de charme (cf. *The Downside Review*, LII, 1934, pp. 48-70, 209-230, sous ce titre fixé par l'éditeur [D. David Knowles] : *Chuniacs and Cistercians*).

2. P. L., CLXXXII, 67-79 (*Epist. I*).

3. Voir le chapitre de Guillaume de Saint-Thierry, dans la *Vita prima* : XI, § 50 (P. L., CLXXXV, 255 C sq.) ; notamment, les phrases : « *Scripsit ergo epistolam in medio imbre sine imbre* » ; « ... ob tam grande miraculum in codice epistolarum eius a fratribus non immerito prima est ordinata » ; — d'autre part, les « *Fragments* » de Geoffroy : § VI (ib., 526 C sq. : « *chartam omnino non tetigit imber... et ego ipse primam eam constitui in corpore epistolarum, cum audissem tam grande miraculum ab ipsius ore...* »). On trouvera ce dernier morceau (dont le premier, d'ailleurs, n'est que la mise au net) dans son vrai contexte, qui vient d'être rétabli par le R. P. LECHAT (*Analecta Bollan-*

épisode (mais avec une fougue éblouissante), la situation générale y est déjà dépeinte, et touché, surtout, le point névralgique du conflit, à savoir l'exode des Clunistes vers la nouvelle observance<sup>1</sup>, dont la rigueur plus grande apparaissait à beaucoup comme le signe d'une plus haute perfection<sup>2</sup>.

(2.) La grande et généreuse lettre du nouvel abbé de Cluny, Pierre, (élu le 22 août 1122), à Bernard — « *pro meritis uenerabili, pro affectu erga nos dilectissimo* »<sup>3</sup>, — qui a les proportions d'un véritable traité sur la vie et les vertus monastiques (n° 28 du livre I)<sup>4</sup>. — Suivant le compte proposé par l'*Histoire Littéraire*,

diana, L (1932), p. 103 : § 26). La rédaction de Geoffroy paraît remonter à l'année 1145. La lettre devait être depuis longtemps fameuse, et la légende fixée. Que Geoffroy l'ait mise à dessein en tête du registre, nous voulons bien ; mais la vraie raison subsiste : elle était la plus ancienne lettre de Bernard qu'on eût pris soin de conserver ; la première place lui revenait. Dès avant, elle dut être beaucoup lue, dans l'Ordre et hors de l'Ordre, et, à Cluny, faire scandale. N'oublions pas, en tout ceci, que Cluny, après la mort de l'abbé Hugues (29 avril 1109) et sous le gouvernement de Pons de Melgueil, était à l'apogée de sa force et de sa gloire ; avec Grégoire VII et ses premiers successeurs, la papauté était devenue monastique et clunisienne ; le changement fut perceptible au temps d'Innocent II, en coïncidence avec le schisme d'Anaclet (Pierre de Léon, 1130-1138, un ancien clunisien), puis net, lorsque le cistercien Eugène III monta sur le siège de saint Pierre (1145).

1. Il est clair que les « transfuges » condamnaient, par leur seule démarche, l'ordre qu'ils abandonnaient ; en outre, voulant justifier leur conduite, ils en donnaient finalement des raisons qui devaient blesser. De même, dans le camp délaissé, on ne pouvait être que fort vexé, et montrer du ressentiment. De là des rivalités et d'odieuses disputes, qui n'engageaient pas moins les instituts que les personnes. Les Clunistes ne furent pas seuls en cause ; tous les anciens moines et, pareillement, les chanoines réguliers eurent à souffrir de défections au profit de Cîteaux ; bien plus, des communautés entières et même des congrégations de monastères (Savigny entre autres en 1147) furent ainsi absorbées. Dom BERLIÈRE a donné des exemples précis de ces « passages » à l'observance cistercienne (cf. *Revue d'histoire ecclésiastique*, I, 1900, pp. 461-464).

2. On pourrait faire observer que le cas de Robert de Châtillon ne correspond pas exactement à l'espèce susdite. En effet, il est plus complexe. Successivement, Robert avait été engagé par ses parents envers Cluny, avait fait profession à Clairvaux (en 1114 ?), était repassé, par scrupule de conscience, à Cluny (1118 ?) en attendant que Pierre le Vénérable (en 1128, semble-t-il) le renvoyât à saint Bernard, qui le nomma (en 1136) abbé de Nerbac. Mais, précisément, les raisons que l'abbé de Clairvaux fait valoir avec une éloquence passionnée, pour le réclamer sont les mêmes qui servaient aux « transfuges » ; avant tout, la supériorité et la perfection de la nouvelle observance. « ... Quidquid tibi amplius indulges in uictu uestituque superfluo, in uerbis otiosis, in uagatione licentiosa et curiosa, quam uidelicet promisisti, quam *apud nos* tenuisti : hoc procul dubio retro aspicere est, praeuaricari est, apostatare est » (*P. L.*, 75 D C sq.). Une telle harangue, sortie d'une telle bouche, ne pouvait que mettre le feu aux poudres, jeter la consternation d'un côté, accroître de l'autre l'esprit de conquête.

3. Ce sont les termes de l'adresse, qui expriment, selon l'usage, les intentions de l'écrivain.<sup>1</sup>

4. *P. L.*, CLXXXIX, 112-159 (édition d'André Duchesne, qui devrait être renouvelée, quels que soient les mérites de ce prince de l'érudition). Un exem-

« dix-neuf ou vingt accusations intentées aux Clunistes par les Cisterciens » y sont réfutées<sup>1</sup> ; mais, davantage, les devoirs primordiaux de la discrétion et de l'amour de Dieu, affirmés et mis en valeur, conformément à l'esprit de la Règle bénédictine : on a longtemps cru que ces pages étaient une réponse directe à l'*Apologie* bernardine ; selon une meilleure interprétation<sup>2</sup>, elles paraissent être un peu antérieures, c'est-à-dire remonter aux années 1123 ou 1124 ; du sein d'une communauté divisée par les agissements de l'ex-abbé Pons, surprise par les défections, atteinte dans son honneur par de vives remontrances, le successeur de celui-là avait à cœur de panser les plaies et de tendre la main aux adversaires, en se prévalant, avec toute la modération possible, des titres d'un long passé.

(3.) Le plus fameux ouvrage, le plus brillant en effet, auquel le conflit ait donné lieu, et qui le domine et résume, cette « *Apologia ad Guillelmum* »<sup>3</sup>, vrai chef-d'œuvre du genre pamphlétaire, composé et publié en 1124-1125 par l'abbé de Clairvaux<sup>4</sup>, à la requête de son ami Guillaume de Saint-Thierry, moine noir lui-même (mais qui devait finir par passer au blanc, suivant l'expression consacrée), et d'un autre admirateur, Ogier, chanoine du Mont-Saint-Éloi<sup>5</sup>. — La pureté d'intention mise hors de conteste et sans dénier la justesse de certains reproches en face de certains abus ou, simplement, d'une routine dangereuse, il reste que l'intrépide polémiste, en se chargeant de redresser les torts, dépasse souvent la mesure, dans ses tableaux, ses jugements et

plaire, qui paraît remonter au XIII<sup>e</sup> siècle, subsiste dans un manuscrit d'Anchin (aujourd'hui à Douai, n° 211), donnant ce titre : « Liber domini Petri Cluniacensis abbatis de quaestionibus Cystellensium et de responsionibus Cluniacensium » ; suit une très importante recension du *Liber miraculorum*. On retrouve une copie, probablement directe, à Marchiennes (Douai, n° 535, XIV<sup>e</sup> s.).

1. *Histoire littéraire de la France*, XIII (1814), p. 252.

2. Remarque faite par E. VACANDARD, *Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux*, I (1895), p. 101, et depuis lors admise sans discussion.

3. *P. L.*, CLXXXII, 895-918.

4. La publication était déjà faite en 1125, comme il résulte de sa relation avec la lettre n° 88, adressée au chanoine Ogier, qui devint abbé de Saint-Médard de Tournai en cette même année. Par sa composition, l'*Apologie* peut donc être à peu près contemporaine de la lettre 28 de Pierre le Vénérable, qui l'avait, cependant, devancée ; il n'est pas certain, pour moi, qu'elle y réponde directement. Saint Bernard était une sorte de voyant, qui se plaçait d'instinct au-dessus des réalités immédiates, et passait à côté des personnes, sans les remarquer ; de même qu'il pouvait offenser, sans jamais s'en douter.

5. Il y a une connexion explicite entre l'*Apologie* et les lettres n° 85 (adressées à Guillaume de Saint-Thierry), n° 88 (adressée au chanoine Ogier, voir ci-dessus) et n° 18 (adressée au cardinal Pierre) : toutes pièces qui datent des années 1125 et 1126 ; cf. *P. L.*, CLXXXII, 206 sq., 217 sq., 120 sq.

ses termes. Mabillon, dans une préface bénigne<sup>1</sup>, ne proteste que contre l'excès évident par où la beauté des édifices religieux et du culte se trouvait fatalement proscrite. Aujourd'hui, à longue distance de ce débat ou de tout débat connexe, l'on ne méconnaît plus que le manifeste du Cistercien, même s'il renferme de dures vérités, confine, plus qu'il n'eût fallu, à la satire<sup>2</sup>; car il n'y a guère d'autre mot pour qualifier les effets de cette verve outrancière et sarcastique. Les contemporains, les victimes surtout, n'ont pu avoir un sentiment différent; ce dont les textes produits ci-après fourniront la preuve.

(4.) L'admonition, si précieuse, du cardinal Mathieu d'Albano aux abbés bénédictins de la province de Reims, et la ferme réplique, venue tôt après, des mêmes abbés. — Les deux pièces, liées<sup>3</sup>, s'inscrivent en 1131-1132, et font voir les premières et meilleures conséquences — « pour la correction de l'ordre monastique »<sup>4</sup> — sinon, directement, de la campagne menée par saint Bernard, du moins des exemples donnés par Cîteaux. Mathieu, un pur et tenace Clunisien, avait été prieur de Saint-Martin des Champs à Paris (dès 1117); Honorius II l'avait fait cardinal (1125) et l'envoya en France, de 1127 à 1132, en qualité de légat<sup>5</sup>. A l'instar des Cisterciens, les abbés rémois s'étaient réunis pour la première fois en chapitre (1131), et ils y avaient décidé, certainement sous la même influence, de restreindre la part des offices surérogatoires et de simplifier divers détails du cérémonial, en même temps qu'ils rappelaient les prescriptions du jeûne, de l'abstinence et du silence. Sur toute la ligne, le moine légat fait opposition avec vivacité, au nom des « coutumes de Cluny »; il redoute les innovations : « ... *Quae est ista noua lex ? quae est ista noua doctrina ? Unde ista noua doctrina ? unde ista noua regula ? unde ista, si auderem dicere, noua praesumptio et*

1. Ib., 893-896.

2. Voir, par exemple, VACANDARD, *op. l.*, p. 123, et BERLIÈRE, art. cité, p. 471.

3. Réunies par D. BERLIÈRE, *Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, I (1894), pp. 93-110; précède (ib., p. 92 sq.) le procès-verbal du chapitre provincial de Reims (1131), qui donna au cardinal Mathieu l'occasion d'intervenir.

4. C'est le titre que Mathieu donne à sa mercuriale, et qui traduit exactement — ironie à part — la pensée des abbés réformateurs : « *Patribus conscriptis, celestis curiae senatoribus, abbatibus illis qui condixere singulis annis Remis conuenire pro monastici ordinis correctione, Matheus dei gratia Albanensis episcopus...* »

5. Voir la notice de D. BERLIÈRE, *Le cardinal Mathieu d'Albano* (*Revue Bénédictine*, XVIII, 1901, pp. 113-140 et 280-303; reproduit dans les *Mélanges d'histoire bénédictine*, IV, 1902, pp. 1-51).



*inaudita?* »<sup>1</sup> Les abbés répondirent longuement, respectueusement, non toutefois sans chaleur ni malice<sup>2</sup>, qu'ils vénéraient Cluny, mais que leur but était de rétablir, le mieux possible, « la force de la discipline »<sup>3</sup>, et que la règle devait passer avant les coutumes, quoi qu'on en eût : « *Profitemur nos non in consuetudines Cluniacenses iurasse, sed in legem et regulam sancti Benedicti. Consuetudines ergo destruimus per regulam? Absit; sed consuetudines statuimus* »<sup>4</sup>.

(5.) Les « Statuts » ou règlements de Pierre le Vénérable<sup>5</sup>, qui nous montrent, très peu de temps après, l'abbé de Cluny engagé sagement, lui aussi, dans la même voie des réformes, afin de couper court aux abus et, par suite, d'enlever à la calomnie ses prétextes. — La rédaction qui nous a été conservée, très minutieuse, peut être tardive<sup>6</sup>; mais, grâce à une notice, précise à souhait, d'Orderic Vital, il est avéré que des assises solennelles se tinrent, au chef de l'Ordre, le 13 mars 1132, « *ut praecepta monasticae conversationis austeriora quam hactenus tenuerant audirent* »<sup>7</sup>; deux cents prieurs et douze cent douze religieux

1. *Documents inédits...*, p. 101.

2. Par exemple, dès l'adresse, qui répond du tic au tac : « Domno Mathaeo Albanensi episcopo, non patres conscripti, sed fratres ante tempus proscripti, misericordia in iudicio » (ib., p. 103); et dans la suite : « Spuitis nobis in faciem... » (p. 105); « ...etsi episcopi estis, tamen sub mitra tonsuram beati Benedicti portatis, nec abieicistis cucullam, licet eam episcopalibus indumentis contegatis » (pour dire que Mathieu cumulait : p. 106); « Unde hoc nouum sedis apostolicae legati euangelium? », « Domne episcopo Albanensis iudicate, obsecramus, iudicate inter nos et priorem sancti Martini » (p. 107) etc.

3. Ib., p. 105.

4. Ib., p. 103.

5. *P. L.*, CLXXXIX, 1025-1048 (d'après le textel'imprimé par D. MARRIER dans la *Bibliotheca Cluniacensis*, 1614, 1353-1376); le manuscrit a disparu, que je sache.

6. Le législateur date lui-même la codification définitive de l'année 1146 : « ea quae in Cluniacensibus institutis a viginti quatuor annis, hoc est ex quo officium pastorale indignus suscepi, mutata, aucta et dempta sunt » (*P. L.*, 1025 A). L'ensemble forme soixante-deux « statuts ».

7. *Historia ecclesiastica*, l. XIII, § 4 (*P. L.*, CLXXXVIII, 935 A-B). Noter que le moine de Saint-Evroul, qui fut témoin du plein essor de Cîteaux, n'est guère tendre à l'égard des novateurs; c'est même tout le contraire : « ... Nouae institutionis aemulatores dispersi sunt in Britannia, Gasconia et Hibernia. Mixti bonis hypocritae procedunt, candidis seu uariis indumentis amicti, homines illudunt et populis ingens spectaculum efficiunt. Veris dei cultoribus schemate, non uirtuti, assimilari plerique gestiunt, suique multitudine intuentibus fastidium ingerunt et probatos coenobitas, quantum ad fallaces hominum obtutus attinet, despicabiliores faciunt » (l. VIII, § 25 : ib., 641 D sq.) ; bref, les nouveauevenus étaient des gens à tout le moins compromettants. Or ces lignes furent écrites, vraisemblablement, en 1133 ou 1134 (cf. la référence qui précède : « Iam fere XXXVII anni sunt ex quo Rodbertus abbas ... Cistercium incoluit » : ib., 641 B, l. 7). Voilà qui pourrait bien représenter une opinion assez commune, parmi les anciens moines, à la même époque.

avaient été convoqués dans ce dessein. La maison entière était donc, dès lors, comme remise à neuf pour un temps : preuve éclatante que la discussion, si fâcheuse qu'elle ait été, ne s'était pas poursuivie en vain<sup>1</sup>.

(6.) La seconde grande lettre de l'abbé de Cluny à son terrible et candide ami<sup>2</sup> (n° 17 du livre IV)<sup>3</sup>, relative aux sujets irritants, et pour tâcher de délimiter un terrain d'entente : à cette fin,

1. Les dates de 1132 et 1146 étant posées, on attachera du prix aux termes dans lesquels saint Bernard présente l'abbé de Cluny, partant pour Rome vers la fin de 1150, au pape cistercien, Eugène III : « *pene ab introitu suo in multis Ordinem illum meliorasse cognoscitur, verbi gratia : in obseruantia ieiuniorum, silentii, indumentorum pretiosorum et curiosorum* » (Ep. 277 : *P. L.*, CLXXXII, 483 B). L'abbé de Clairvaux était donc conscient d'être sans cesse resté, quant à lui, dans le bon droit et, tout autant, d'avoir su amener à résipiscence un adversaire docile.

2. L'amitié de Pierre et de Bernard, devenue proverbiale, était en effet profonde. Cette même lettre que nous rappelons maintenant la déclare naïvement : « *Quando enim extingui uel obrui poterit sincerus erga uos et ignitus mei pectoris affectus... ?* » (*P. L.*, 323 C). Un peu plus tard, en 1149, Pierre, jetant un coup d'œil en arrière, pouvait encore écrire : « *Adhuc iuuenes amare in Christo nos coepimus, et iam senes aut fere de amore tam sacro, tam diuturno dubitabimus ? Absit, credite amanti...* » (ib., 403 A sq.) ; et Bernard, dans le même temps, avec non moins de confiance : « *Vtinam ... uobis mentem meam mittere possem. Sine dubio tunc clarissime legeretis quid in corde meo de amore uestro digitus dei scripserit, quid meis impresserit medullis... Iampridem conglutinata est anima mea animae uestrae, et de personis imparibus pares animos fecit parilitas caritatis* » (*P. L.*, CLXXXII, 591 B).

3. *P. L.*, CLXXXIX, 321-344 ; d'autre part, moins la dernière partie, parmi les pièces de la correspondance de saint Bernard (Ep. 229 : *P. L.*, CLXXXII, 398-417) ; noter que la lettre 228 du même (voir ci-après) se place juste avant, celle de Pierre faisant réponse. — Outre les deux pièces que j'ai retenues, le recueil final, établi par Duchesne pour D. Marrier, comprend dix lettres adressées par l'abbé de Cluny à celui de Clairvaux : l. I, n° 29 ; l. II, n° 29 et 37 ; l. V, n° 8 ; l. VI, n° 3 (insérée dans le recueil bernardin : Ep. 388), 4, 18, 29 (dans le recueil bernardin : Ep. 264), 35, 46. — Depuis lors, G. HUEFFER a découvert un billet inédit (« *Qui preces nostras exaudistis...* » ; cf. *Der heilige Bernard von Clairvaux*, 1886, p. 215). — D'autre part, la correspondance de Bernard nous fournit neuf lettres envoyées à Pierre ; mais la plupart sont très courtes. J'en donne de même une liste, en marquant les dates et notant celles qui reparaissent dans le registre clunisien : Epp. 147 (an. 1138 : l. II, n° 38), — 148 et 149 (même date), — 228 (1144 : l. IV, n° 16) ; — 265 (1149 : l. VI, n° 31), — 267 (v. 1145), — 364 (1146 : l. VI, n° 17), — 387 (1149 : l. VI, n° 2), — 389 (1149 : l. VI, n° 6). Une dixième lettre, écrite au printemps de 1150, a été retrouvée naguère dans un manuscrit de Douai (voir le texte dans la *Bibliothèque de l'École des Chartres*, LV, 1894, p. 583 sq.). — Noter bien que l'étude de ces textes ne suffirait pas à donner une idée complète des relations que l'abbé de Cluny eut avec les Cisterciens, ni des affaires sous-jacentes ; relativement à la querelle, il faudrait surtout tenir compte des n° 35 et 36 du livre I (au chapitre de Cîteaux), du n° 34 du même livre (au cardinal Haimeric), du n° 26 du livre IV (à Rainard abbé de Cîteaux). — A Clairvaux, au XV<sup>e</sup> siècle, on avait formé un petit recueil des lettres échangées par les deux abbés. Ce volume est conservé à Troyes (n° 2261) ; Pierre le Vénérable y est ainsi qualifié dans le titre : « *amicum cordialissimum et unanimem* ». La dispute ne pouvait mieux finir.

les mêmes explications sont présentées avec douceur, les mêmes et justes plaintes renouvelées aussi (1144). — La querelle dure donc depuis tantôt vingt ans et paraît devoir s'éterniser. Les mesures disciplinaires ne pouvaient en effet suffire à la terminer, l'opposition étant beaucoup moins à la surface qu'au fond des choses, entre deux conceptions diverses de l'œuvre monastique. L'apaisement se ferait, dans une certaine mesure. Il était même à peu près fait ou déjà proche bon gré mal gré, dans l'esprit des chefs, en dépit des heurts, des malentendus et des mauvais souvenirs ; mais il fallait bien prendre son parti d'une rivalité latente, que les succès du nouvel Ordre et son existence même avaient causée, et qu'ils perpétuaient.

(7.) Le « *Dialogus duorum monachorum* » en trois actes, publié en 1717 par Martène<sup>1</sup>, d'après un manuscrit de Morimond<sup>2</sup>, privé du prologue. — C'est un ouvrage abondant et livresque, venu des lointaines régions du Danube, qu'on cite d'ordinaire, avec complaisance, pour intéresser facilement au débat, sa forme alerte semblant y aider ; mais il n'a pas en lui-même de quoi soutenir beaucoup l'intérêt. Les maîtres du chœur disparus — saint Bernard en 1153 (20 août), Pierre le Vénérable en 1156 (25 décembre) — la controverse était parvenue à ce point où elle devait et pouvait, sans inconvénient, prendre un tour académique, comme on l'a fait remarquer finement, dans une récente étude<sup>3</sup>. L'auteur, qui s'appelait probablement Iring, avait été Clunisien dix années durant, peut-être à Ratisbonne<sup>4</sup> ; puis, sous le prétexte de mener une vie plus parfaite, il avait embrassé la nouvelle observance, désormais répandue partout, et vivait

1. *Thesaurus novorum anecdotorum*, t. V, c. 1569-1654 ; autre titre libellé par l'éditeur : « *Dialogus inter Cluniacensem monachum et Cisterciensem de diversis utriusque ordinis observantiis* ».

2. Maintenant à Chaumont-sur-Marne, n° 78, (fin du XII<sup>e</sup> siècle) ff. 1-38. A la suite, on lit les premiers chapitres des « *Différences* » d'Isidore (P. L., LXXXIII, 69 sq.) ; la fin a été enlevée. — Au sujet du prologue, voir ci-après.

3. WATKIN WILLIAMS : *A Dialogue between a Clunio and a Cistercian* (dans *The Journal of theological Studies*, XXXI, 1930, p. 164 sq.) ; noter en particulier cette appréciation, peut-être légèrement forcée : « Lists are opened and the disputants meet one another, courteously enough, with dialectic thrust and parry, and here and there a sally of grave humour or a homely witticism, as of friends who will presently meet outside and go home to a quiet meal together ». Néanmoins, l'auteur n'est pas si détaché qu'on pourrait croire ; son prologue en fait foi. Lui aussi, il a bel et bien composé une « Apologie », mais personnelle.

4. Au sujet du nom et de la carrière de l'auteur, cf. P. V. REDLICH, dans *Studien und Mittheilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens und seiner Zweige*, XLIV (1926), p. 224. Sur ces divers points, et de même pour ce qui suit, la lumière est faite par le manuscrit 2608 de Munich, provenant d'Aldersbach.

à Alderspach, une filiale de Morimond par Ébrach<sup>1</sup>. Il a dû achever son travail quelque temps avant la canonisation de l'abbé de Clairvaux (18 janvier 1174)<sup>2</sup>; mais il ne semble pas qu'il ait eu alors de nombreux lecteurs, hors de sa province<sup>3</sup>. Cîteaux, naturellement, a la partie belle dans cette joute pacifique, arrangée d'avance, et le « *Cloniacensis* » déguisé ne pouvait y faire que piètre figure. L'argument le plus vif a trait à la « stabilité » monastique, le transfuge voulant échapper, avec tous ses pareils, au reproche d'inconstance. D'un bout à l'autre, les textes tirés des œuvres de saint Bernard font autorité. Fait plus étrange, l'*Apologia* est présentée, par la bouche du « Clunisien », comme favorable à Cluny<sup>4</sup>.

1. Alderspach, en Basse-Bavière, au diocèse de Passau, fut un monastère fondé en 1146 (2 juin), suivant les listes dressées par Janauschek (cf. *Origines Cistercienses*, 1877, p. 87 : n° 217) ; il était la cinquième « fille » d'Ébrach, et fonda, à son tour, trois maisons, mais beaucoup plus tard (cf. ib., 318).

2. On a proposé naguère la date approximative de 1156 ; ce n'est là qu'une conjecture d'ordre général (cf. J. STORM, *Untersuchungen zum Dialogus duorum monachorum Cluniacensis et Cisterciensis*, 1926). L'adresse du prologue ne suffit pas en effet à nous renseigner : « Domne K. inferioris monasterii quod est Ratispone uenerendis uenerende abbatisse, I. peccator monachus, humili prece et sincera deuotione eternam in Christo optat salutem » (cf. B. PEZ, *Thesaurus anecdotorum*, t. VI, 2 [*Codex diplomaticus-historicus-epistolaris*], 1729, p. 57). Les exemplaires autrichiens font lire, respectivement : R. et L. ; mais celui de Munich permet de les rectifier. Il s'agirait donc de l'abbesse de Niedermünster, Cunégonde (1136-1177). L'auteur l'avait sans doute connue particulièrement, au temps qu'il était Clunisien, et tient à se justifier auprès d'elle (« quod primae conuersionis meae et locum et ordinem deserui, et alium ordinem intraui »). Cette courte pièce est à importante. Il y définit, en outre, son dialogue tripartite : « Habet autem tres particulas quae possunt dici siue, *eclogae* propter rusticum sermonem, siue *satyrae* propter reprehensionem, siue *collationes* propter non-nullas utiles et scitu dignas sententias... » (ib., p. 57 sq.).

3. Des termes du prologue, il ressort sans ambages qu'Iring avait envoyé aux moniales de Niedermünster sa propre rédaction (« quia scriptorem non habens propria manu libellum hunc scripsi : quod testatur litterarum informis forma... »), afin qu'elles en prissent copie (... ut legibiliter scribatur et diligenter emendetur ab aliquibus sororibus uestris, ad hoc opus idoneis, desiderans postulo et postulans desidero »). Si le manuscrit d'Alderspach, passé à Munich, peut être tenu pour l'original, ce serait à voir. Deux autres exemplaires du XII<sup>e</sup> siècle subsistent, à ma connaissance : Heiligenkreuz n° 148, ff. 132-158<sup>v</sup> ; Zwettl n° 380, ff. 78-128. Ces deux maisons sont encore des filiales de Morimond, avec cette différence que Zwettl était une colonie de Sainte-Croix, qui fut le premier établissement de Morimond en Basse-Autriche, diocèse de Passau. Il est vraisemblable a-priori que le manuscrit de Zwettl procède de l'autre sans intermédiaire. D'Alderspach ou de Sainte-Croix, le texte, amputé de son prologue, aura fort retourné à Morimond, et l'on ne sort pas du cercle de famille, exception faite pour les moniales de Niedermünster.

4. L. I, § 10 : « Abbas ille... nullatenus nostro derogauit ordini, sed potius et multa uiuae uocis laude eum extulit et, *speciali tractatu propter eius laudem suscepto*, ipsum commendando laudauit et laudando commendauit, omnibus uobis idipsum faciendi relinquens exemplum ». Ceci est proclamé, il est vrai,



(8.) Le poème de Walter Map, chancelier de Lincoln, archidiacre d'Oxford († v. 1209), railleur invétéré néanmoins, — qui s'intitule « *De Clareuallensibus et Cluniacensibus* »<sup>1</sup> et se présente comme un autre débat, poursuivi en de vagues champs élysées (*per Tempe iocosa*) cette fois, mais plus astucieusement, sous l'apparence de la plaisanterie. — Il mérite surtout d'être cité, parce qu'il est typique d'un état d'esprit et d'une littérature, qu'on retrouve presque sans cesse depuis l'antiquité, et qui rencontrent enfin leur plus belle proie ; je veux dire le courant antimonastique, hostile au principe et à toute l'espèce sans distinction, résolument, aveuglément, jusqu'à la plus grossière calomnie, et non pas seulement par manière de rire. A ce jeu amer et méchant, les clercs notamment se délectent. Pour ne pas remonter trop haut, Adalbéron de Laon avait déjà attaqué Cluny avec violence, au temps même de saint Hugues<sup>2</sup>. Payen Bolotin, chanoine de Chartres, s'en prit un peu plus tard aux ermites<sup>3</sup>, probablement

---

par le Clunisien ; et son compère de protester aussitôt : « Non est ita, ut asseris... » (*Thesaurus nov. anecd.*, 1574).

1. Cf. TH. WRIGHT, *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes* (Camden Society, 1841), pp. 237-242 d'après le manuscrit Sloane n° 1580, f. 24, du Musée Britannique. — Un autre poème (*De Mauro et Zoilo*), qui fait suite dans l'édition de WRIGHT (pp. 243-250 : d'après un manuscrit du fonds Harley, 978, f. 103<sup>v</sup>) est un « débat », d'une forme encore plus stricte, qui met aux prises un moine noir (Maur), censé rigide, et un prétendu moine (Zoile), luxueusement habillé (*in sagis, in sericis*). Les vêtements monastiques sont en effet, dans cette pièce, le thème de la raillerie, et c'est Cluny qui se trouve atteint indirectement. Mais Walter ne s'est pas fait faute d'attaquer également Cîteaux à part. L'on en a une triple preuve : (1°) dans l'*Invectio magistri W. Bothewald canonici et superioris ecclesie sancte Frideswide contra Walt[erum] Map[um] archidiaconum oxoniae, qui tam in iuuentute quam in senectute quedam derisoria dicere consuevit metricè et prosaice de monachis albis ad eorumlibus et facietis in ordinis huius* (Bodleian Library, fonds Ashmole, n° 1281, s. XIII ex., f. 272<sup>v</sup>-273<sup>v</sup>) : le texte a été publié dans le Catalogue du fonds (1845, c. 1041 sq.) et reproduit par WRIGHT, (*op. laud.*, p. XXXV sq.) ; le chanoine qui n'est pas autrement connu (que je sache), prend pour point de départ ce vers de l'archidiacre : « Lancea Longini, grex albus, ardo nephandus » ; — (2°) dans les *Distinctiones Monasticae* de la Bibliothèque Mazarine (n° 3475), compilées par un Cistercien anglais du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle (cf. P. LEHMANN, *Sitzungsberichte* de Munich, 1922, II, p. 25 sq.) : on y lit cette référence : « De quo igne auaritia nos albos monachos mordacissime reprehendit Walterus cognomento Maph his uersibus : *Absit qui clevo nunquam potuit bona uelle / Griseus, ardescens, sine braci et sine pelle*. Ignoscat ei deus et nos agnoscat ex nomine... » (cf. *ib.*, p. 15) ; — enfin (3°), dans le chapitre explicite de Girald de Barri, ami et émule de l'archidiacre, sous ce titre qui en dit assez long : « De uerbis W. Mapi curialibus et facietis in ordinis huius [Cisterciensis] suggilationem emissis » (*Speculum ecclesiae*, l. III, 14 ; édit. J.-S. BREWER, *Giraldi Cambrensis opera*, IV, 1873, p. 219-225).

2. « *Carmen ad Rotbertum regem* » (édit. G.-A. HUCKEL, *Les poèmes satiriques d'Adalbéron*, pp. 129-167, et cf. p. 99-105, dans la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres* [de Paris], XIII, 1901).

3. « *Versus Pagani Bolotini de falsis heremitis qui uagando discurrunt* » (Bibl.

à ceux qui se groupaient autour de Robert d'Arbrissel. Un contemporain et compatriote de Walter, Girald de Barri frappe lui aussi les *cucullati* à coups redoublés<sup>1</sup>. Bien plus, un Clunisien français, Guiot de Provins, se livre à des diatribes en langue vulgaire contre la plupart des ordres réguliers, le sien compris, auquel il reproche — chose inattendue — son extrême sévérité : *Millor morir i fait que vivre*<sup>2</sup>. Nous sommes donc maintenant au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Les Cisterciens souffrent déjà des maux qui menacent d'habitude les instituts trop florissants. Leur opposition à Cluny ne pouvait servir finalement qu'à les désigner aux mêmes attaques passionnées ou moqueuses. C'est une aubaine pour les satiristes ; au lieu d'une cible, ils en auront deux ; le contraste du blanc et du noir excite davantage leur verve et facilite le succès. Walter Map plaisante et flagelle, sans pitié ni retenue, sa double victime. A tous égards, l'on est à un terme qu'il ne servirait à rien de dépasser.

Le cadre fixé, quelques indications peuvent suffire, pour présenter le texte inédit, dont la lecture est très facile. On voit tout de suite la place qui lui revient, et l'on entrevoit sa portée.

Il nous introduit, d'un seul coup, au plus vif de la querelle, peu après l'apparition de l'*Apologie*, et témoigne, mieux qu'aucun autre ouvrage, du mécontentement causé par le manifeste de l'abbé de Clairvaux dans les rangs des Clunisiens, de cette sourde colère dont le doux Mabillon paraît se scandaliser<sup>3</sup>, mais qui

Nationale, Lat. 8433, ff. 112-115) ; des extraits ont été présentés dans l'*Histoire Littéraire*, XI (1751, pp. 3-5. Orderic Vital avait lu ce poème et l'approuvait (cf. *P. I.*, CLXXXVIII, 636 C sq.).

1. Voir surtout son *Speculum ecclesiae* (cf. supra).

2. La *Bible* Guiot se laisse dater vers 1204-1208 ; c'est une âpre censure de presque toute la société (« *dou siècle puant et orrible* »), mais, principalement, du monde ecclésiastique, sans oublier les *noneins*, que l'ancien ménestrel irrité traite, pourtant, avec plus d'indulgence. Il fait ajouter que Guiot avait passé quatre mois à Clairvaux, et qu'il « porte les noirs draps » depuis plus de douze ans, c'est-à-dire qu'il milite dans l'ordre de Cluny. Cf. *Histoire littéraire*, XVIII (1835), pp. 808-816. Voir l'édition de MÉON, *Fabliaux et contes*, II (1808), p. 307 sqq. Sur Cluny en particulier, voir v. 1657-1688 : on n'y peut ni manger ni boire (le vin *melleiz* soulève même le cœur) ni dormir ; car « trop bien tiennent ce qu'ils promettent ».

3. Ces premières lignes de l'*Admonitio* relative à l'*Apologie* ont dû être longuement méditées, et restent admirables : « *Nihil est quod majorem Bernardo invidiam conflaverit, quam liber iste, editus in monachos Cluniacenses. Ea enim erat per id tempus ipsorum existimatio, ut orbis quasi censuram aggredi videretur, qui illos arguere tentaret ; ea propagatio et multitudo, ut is agmen adversariorum in se concitaret. Et sunt etiam nunc nonnulli, qui Bernardi hac in parte zelum quasi nimium accusent : non satis attendentes Doctorem sanctum a Deo ita comparatum et institutum fuisse, ut Ecclesiae maculas abstergeret*

ne pouvait ne pas éclater, du côté de l'ancien monachisme, chez quelque écrivain de talent.

Cette riposte inévitable s'est conservée par hasard et pour notre bonheur, parfaitement transcrite selon le style de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dans un important recueil qui fut composé peu après par les Augustins de Saint Mary Overy<sup>1</sup>, au sud de Londres (Southwark), dont l'église, encore debout, ravive le souvenir.

La copie souffre, cependant, d'un défaut plus ou moins grave. Elle n'a pas été achevée. Par suite, tout d'abord, la portion finale nous échappe, et l'on ne saurait dire si l'auteur, après avoir repris les principales critiques adressées à Cluny concernant la nourriture et le vêtement<sup>2</sup>, a procédé de même au sujet des griefs tirés du luxe de l'équipage abbatial et de celui des églises<sup>3</sup>. Mais les développements livrés sont déjà si longs qu'ils permettent de bien connaître l'esprit et la manière du contradicteur. Il reste, d'ailleurs, possible, que celui-ci n'ait pas poursuivi son œuvre au-delà du point où s'arrête notre exemplaire, et l'ait dû, pour quelque raison, laisser en suspens. En ce cas, nous aurions une copie très fidèle de la rédaction originale<sup>4</sup>.

En outre, aucune adresse n'est donnée, au commencement du prologue, et l'on est ainsi réduit à ignorer les noms de l'écrivain et du destinataire. Toutefois, les propos épars laissent entendre que le premier, à tout le moins, était Clunisien, et permettent de tenir pour très probable qu'il avait lui-même la charge d'une

et monastici ordinis integritatem splendoremque restitueret, bellum indicendo vitiis, quae eius puritatem suo tempore deformabant » (P. L., CLXXXII, 893 sq.). Sans doute, pensons-nous en relisant ces belles phrases : mais c'est voir les choses d'ici-bas d'un peu trop haut ; et le prudent Mauriste, planant de la sorte au-dessus de l'histoire, n'avait-il pas, surtout, le souci de n'offenser personne autour de lui ?

1. Oxford, Bodleian Library, fonds Ashmole n<sup>o</sup> 1285, ff. 198-238 (235 de l'ancien compte) : article IX du recueil, lequel est formé de diverses copies, réunies au XIII<sup>e</sup> siècle, apparemment par Hugues de Wendover. Au commencement du manuscrit, une main du XIII<sup>e</sup> siècle donne ce titre d'annonce, qui fait écho à une phrase du prologue (ci-après § 1, l. 66 sq.) : « *Reprehensio libelli abbatis Clare Vallis quem ipse edidit generaliter contra monachos* ». On peut voir dans le *Catalogue* du fonds susdit par W. H. BLACK (Oxford 1845, coll. 1044-1050) une très bonne description du volume. C'est Miss H. E. Allen qui attira non attention sur ses plus intéressants morceaux ; elle a même poussé la complaisance jusqu'à me mettre entre les mains des photographies. Je ne saurais lui rendre assez de grâces.

2. Chapitres VIII et IX (§ 16-24) de l'*Apologie* ; la riposte ne dépasse point les premières phrases du chapitre IX, comme le montre l'édition.

3. Chapitres XI et XII.

4. Il est possible, également, que le copiste ait eu sous les yeux un texte défectueux, auquel, par exemple, manquaient seulement quelques pages.

communauté<sup>1</sup>. Au surplus, en dépit d'humbles protestations<sup>2</sup>, il le prend de haut avec l'abbé de Clairvaux, qu'il ne cesse d'interpeller avec ironie : *bone abbas!*<sup>3</sup> Pour le dire tout de suite, et puisque le lecteur est, d'ordinaire, avide de précision, — même s'il faut, à cet effet, hasarder des conjectures, — le personnage le plus capable d'avoir conçu cette audacieuse riposte, et dont la carrière, de surcroît, offrirait le cadre le mieux adapté, serait Hugues d'Amiens, parent, croit-on, du cardinal Mathieu d'Albano, successivement prieur de Saint-Martial de Limoges en 1113, puis, peu après, de Lewes, le grand prieuré clunisien d'Angleterre, et de là, en 1125, abbé de Reading, maison affiliée à l'Ordre, jusqu'au moment où ses mérites divers le firent asseoir sur le siège de Rouen (1129-1130)<sup>4</sup>. C'est à Reading, exactement, que je l'imaginerais, vers les années 1127-1128, s'escrimant contre l'illustre Cistercien.

Hypothèses à part, ce qui subsiste de l'ouvrage fait connaître de-ci de-là et tout ensemble :

(1<sup>o</sup>) un homme sérieusement cultivé : il cite d'un côté<sup>5</sup> — outre la Bible<sup>6</sup> et l'historien Josèphe — Ambroise, Augustin, Basile, Cassien, Éphrem, Grégoire, Isidore, Jérôme, Prosper et les *Vitae patrum*; de l'autre côté, Cicéron, Horace, Juvénal<sup>7</sup>, Perse, Plaute, Stace, Térence ; et cette double érudition est un trait de famille<sup>8</sup> ;

(2<sup>o</sup>) un écrivain doué, maître de la langue latine, sachant

1. Voir surtout la conversation avec le cuisinier (§ 10) ; et cf. l. 988 sqq.

2. En particulier au sujet de sa jeunesse (vers la fin du prologue : § 1) ; mais c'est toujours là un terme tout à fait relatif.

3. Une fois même, il est familier à l'excès : « Dic obsecro, bone abbas, dic, sodes... » (§ 17).

4. Nommé dès 1129, Hugues ne fut sacré que le 14 septembre 1130. Orderic signale ainsi sa promotion, à la date de 1130 : « Eodem anno, Hugo Ambianensis, monachus Cluniacensis, abbas Radingiensis, factus est archiepiscopus Rotomagensis » (P. L., CLXXXVIII, 922 D). Pour le reste, voir la notice de l'*Histoire littéraire*, reproduite par Migne (P. L., CLXCII, 1117-1130).

5. Il y a huit références patristiques que je n'ai pu préciser. Ce n'est pas que je ne me sois donné beaucoup de mal pour identifier ces textes, mais bien en vain. Qui nous établira de bons répertoires des principaux auteurs ecclésiastiques ? Dans tous les cas, le passage cité existe certainement quelque part ; mais il faudrait relire des volumes entiers pour l'atteindre.

6. Il se plaît surtout à citer les *Proverbes*.

7. Ce qui n'empêche pas un certain mépris, témoin ceci : « fetulenta Iuuenalis ludicra » (§ 9).

8. Rapprocher la remarque du « Cistercien » dans le *Dialogue* édité par Martène : « ... tibi et ceteris tui ordinis monachis poetica figmenta adeo placent ut in eis studeatis et eadem lectitetis et doceatis etiam in illis horis quas sanctus Benedictus sacrae lectioni et manuum operi designavit et instituit (l. I, § 4 : *Thesaurus*, V, 1573 D).



varier le ton, tour à tour insinuant et moqueur, didactique et tranchant<sup>1</sup>, éloquent et vif, habile tant à conduire un récit qu'à dépeindre une scène<sup>2</sup>, rarement guindé ;

(3<sup>o</sup>) un polémiste redoutable et retors, mais qui cherche trop à prendre en faute son adversaire, et pour lequel tout argument est bon, afin de triompher : de là, dans sa discussion, un grand nombre de faiblesses et de fissures, les phrases les plus simples de Bernard étant interprétées à contre-sens ;

(4<sup>o</sup>) un lecteur assidu des Écritures saintes, qui semblent être restées pour lui, selon l'ancienne tradition, la somme et la norme de la vérité : en le voyant s'attacher fréquemment, à propos et hors de propos, à la « signification typique »<sup>3</sup>, on ne peut se retenir d'évoquer l'étonnante décoration des églises construites par ses confrères depuis le XI<sup>e</sup> siècle, par où Cluny a tant enrichi le patrimoine artistique de la civilisation occidentale ;

(5<sup>o</sup>) enfin et surtout, un moine profondément bénédictin<sup>4</sup>, dévoué à son Ordre et fier des titres acquis, inquiet en face des nouveautés, aimant l'office du chœur, si pénible soit-il<sup>5</sup>, et qui a pleine conscience de la valeur suprême de la « discrétion »<sup>6</sup>, dans le domaine religieux : « *humanum est...* », l'entendons-nous dire, à propos de la convenance qu'il y a de servir un vin meilleur aux jours de fête (§ 14) ; et, en une autre occasion, il accable l'impitoyable abbé de Clairvaux par cette remarque, dont nous reconnaissons l'accent : « *Si tam duri tamque inhumani extiteris animi, non solum corpori, sed animae quamplures ingeres incommoditates* » (§ 25) ; saint Benoît, qui eut à cœur de ne rien prescrire d'excessif dans sa Règle — *nihil asperum, nihil grave* — n'eût pas désavoué de telles formules.

C'est par cette dernière note, selon nous, que la nouvelle réponse à l'*Apologie*, en dépit d'exagérations trop fréquentes, reste dans la vérité, et confond, en définitive, l'opuscule de saint Bernard. Car, si l'on ose porter un jugement sur le fond de la querelle, force est d'avouer que Cîteaux, l'héroïque Cîteaux et tout ce qu'il représente, proposait un retour à la vie sublime

1. Noter le dilemme proposé § 19 et le raisonnement captieux du § 21.

2. Outre la scène avec le cuisinier (§ 10), que j'ai rappelée, remarquer le tableau du travailleur qui s'épuise, s'opposant à celui dans lequel le moine est représenté au chœur (§ 16), le tableau du Cistercien aux champs (§ 25) etc.

3. Voir § 6, et surtout § 26 ; mais l'on aperçoit la même tendance dans la plupart des passages où des exemples sont tirés de la Bible (par exemple § 23).

4. Voir surtout § 2, 11, 21, 23, concernant saint Benoît ; et la Règle est sans cesse invoquée.

5. Voir les aveux, si remarquables, des § 16 et 25.

6. Voir § 3, 14, 16, 25.

et dangereuse des Pères du désert et, dans la même mesure, qu'il était étranger à la propre pensée de saint Benoît<sup>1</sup>. Toute la question est là.

Les abus qui s'étaient glissés insensiblement dans l'institut clunisien méritaient le reproche ; notamment, l'évidente surcharge des offices liturgiques, qui ne laissaient plus aucun répit, comme notre auteur ne le cache pas. Mais ces abus n'étaient pas sans remèdes appropriés. A leur sujet, saint Bernard et Pierre le Vénérable pouvaient, et purent s'entendre. Aussi bien les abus, au cours du temps, ne se laissent guère éviter ; avant la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les observances des réformateurs montraient déjà leur imperfection.

Si l'on prétend, au contraire, sacrifier, en le dépassant, le principe sur lequel saint Benoît a fondé son œuvre, il est possible que les moines, ou certains d'entre eux, arrivent par cette voie à une vertu plus admirable ; mais l'on n'a plus le droit, strictement, de se recommander de la *Regula monachorum*. Il s'agit, l'histoire en témoigne, d'un autre idéal.

\*  
\* \*

- (1.) Cum in clastro quadam die cum fratribus consederem, quidam e familiaribus meis, prope assistens, libellum michi porrexit : « Et eia, inquit, quam lectitare dudum desiderasti, en tibi abbatis de Claraualle epistolam conquesiui. » Optatum igitur tam famosi hominis,
- 5 ubique declamatum, tractatum suscipiens, auide inspexi, sedule perlegi, memorie commendaui. Percursa tandem et in mentis sede recepta epistola, uehementer obstupui tam nominatum tantaque sanctitate celebratum monachum in satiris scribendis ora relaxasse, — in satiris,
- 10 quam in alterius secte monachos morsus infigebat.

Suos quidem aiebat uentrem fabis distendere, uentosum legumen ructare, melioribus se detrahare, pro sua quam potioem putant nouella religione superbire<sup>2</sup>. Durus sane contra suos et inuerecundus sermo ;

---

1. Pour qu'on ne nous accuse pas, mes confrères ou moi-même, de céder, en parlant ainsi, à des préjugés de famille, je me plais à indiquer le jugement, qui est tout semblable, d'historiens venus du dehors : R. GRAHAM, dans *The Journal of theological Studies*, XV, 1917, p. 188 sq. ; E. BISHOP, dans *The Downside Review*, LII, 1934, p. 223-230.

---

4. *optato* Ms.

---

2 Cf. *Apol.* VI, § 12 (« Repleti deinde uentrem faba, mentem superbia, cibis damnatus saginatus, quasi non melius sit exiguo sagimine ad usum uesci quam uentoso legumine usque ad ructum exsaturari... » : P. L., CLXXXII, 906 C, l. 1 sq.).

sed tamen eos palpare uidetur, si reprehensionum iacula que in alios  
 15 contorsit attendere uelis. Contra alios namque omnes reprehendendi  
 laxauit abenas; nec solum quod cognitu expertum habebat, sed quod  
 inperitum uulgu falso fortassis comminiscitur lacerabat, Infirma, si  
 qua sunt uel dicuntur nostre professionis esse, multo apertius quam  
 20 monacum decebat exprobrat; que sancto uiro et sui ordinis ama-  
 tori deflenda pocius erant quam deridendenda.

Vnusquisque namque pie religionis cultor <mala> male se haben-  
 tium secreto et moderate debet curare, non detegere et publicare,  
 non collidere et aspernari. Nulla uulnera deteriora peccatis que ipsam  
 animam infirmam et languidam reddunt. Que ut sanaret, bonus ille  
 25 Samaritanus duxit infirmum in stabulum<sup>1</sup>, nolens eum omnium con-  
 spectibus patere, nolens infirmum corpus sinistris oculis opponere;  
 et, ut nos quoque de fratribus nostris idem faciamus, in lege nos domi-  
 nus instruit, dicens<sup>2</sup>: NON REVELABIS TURPITUDINEM MATRIS TVE.  
 Mater nostra ecclesia esse dicitur, eo quod nos, paruulos in Christo,  
 30 lacte sane doctrine nutriet<sup>3</sup> et informet. Cuius turpitudinem, hoc est  
 uicia et uanitates, que debilia eius membra male uiuendo contraxerunt,  
 reuelare uetamur, ne forte maledictioni subiaceamus, sicut Cam filius  
 Noe, qui, cum patrem nudatum iacere conspiceret, eum deridendo  
 fratribus nunciauit<sup>4</sup>.

Neque ista pronuntio, ut fratres, sub eodem tegmine nobiscum  
 uictitantes, redarguere dissuadeam, cum id nostri ordinis insti-  
 tutum requiratur, et ex scripturarum ratum sit testimonio. Vnde dominus  
 in euangelio<sup>5</sup>: SI FRATER TVVS, inquit, HABET ALIQUID ADVERSUS TE,  
 CORRIPE EVM INTER TE ET IPSVM; et alibi<sup>6</sup>: ERVE EOS QVI DVCVNTVR  
 40 AD MORTEM. Quod tamen cum omni lenitate et discretione necesse  
 est fieri, ne linum fumigans extinguatur<sup>7</sup>, et, secundum beati Benedicti  
 commode et pie promulgatam sententiam<sup>8</sup>, ne, dum rubiginem cupimus  
 abradere, debile uas effringatur. Hinc etiam apostolus, cum diceret  
 ad Thimotheum<sup>9</sup>: ARGVE OBSECA INCREPA, statim adiunxit: CVM  
 45 OMNI MANSVETVDINE. Ob huiusmodi autem correptionem, idonee et,  
 prout nostro congruit ordini, caritatiue factam, nemo est qui refragetur,  
 nemo qui offendatur. Verum si quis, pro singulari, ut sibi uidetur,  
 sanctitate tumens, aduersus uniuersalem agat ecclesiam, libera dico  
 fronte resistendum, et obiciendos clipeos qui pendent de turre Dauid,  
 50 quibus est nulla armatura fortior<sup>10</sup>.

Quod ego, minimus matris ecclesie filius, non meis uiribus, sed tuis  
 orationibus fretus, facere attemptaui, sciens esse bonum stare ex

16. *congnitu* Ms.

22. *moderato* Ms.

21. *mala* simpliciter ita suppleui ne grauius oratio  
 36. *uictitantibus* Ms.

1 Lc. X, 34      2 LEV. XVIII, 7 (turpitudinem m. t. non discooperies... non revelabis turpitudinem eius).      3 Cf. I COR. III, 1 sq. (Tamquam paruulis in Christo lac uobis potum dedi...).      4 Cf. GEN. IX, 22.      5 Mt. XVIII, 15 (Si autem peccauerit in te frater tuus uade et corripe etc.). Cf. Mt. V, 23 (Si...recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid aduersum te, relinque ibi...).      6 PROV. XXIV, 11.      7 Cf. Mt. XII, 20.      8 Cf. *Reg. Monachorum*, LXIV C 30 sq. (ed. C. Butler).      9 II TIM. IV, 2 (a. o. i. in omni patientia et doctrina).      10 Cf. CANT. IV, 4.

aduerso et opponere se murum pro domo Israel<sup>1</sup>, esse fortem in bello<sup>2</sup>, et flexuosum nostri ordinis derisorem uiriliter oppugnare. Et quidem, 55 licet me minimum seruum et infimum omnium agnoscam, scio tamen quod ad confundendos argutos senes puerum iuniorem spiritus sanctus armauit<sup>3</sup>; scio quod Moyses sub fide Pharaonis <et> custodia, adhuc iuuenculus, uirum Egiptium occidit et in sabulo posuit<sup>4</sup>, et quod David adolescens magnilocum limpido lapide prostrauit<sup>5</sup>. Quibus exemplis 60 admodum animatus ad te, o anime mee dimidium, loquendi finem reduco, quatinus obsecres eum qui habet clauem Dauid, qui aperit et nemo claudit<sup>6</sup>, ut, sicut olim os asine ad cohibendam prophetem insipientiam<sup>7</sup>, ita et meum ad uanilocorum reprimendam insaniam dignetur aperire.

65 Dilectioni quoque tue curauim intimare nequaquam me ab epistole sue primordio tractatum texuisse, sed potius ab ipsarum reprehensionum fonte quas bonus ille uir contra omnes monachos generaliter diriguauit. Et quidem, quamquam in ipsius epistole capite nonnulla acriter reprehendenda edidisset, licet uerbis obscuris et rethorico colore fucatis, 70 ab illo tamen loco narrationem inchoare curauim ubi ipsam reprehensionum telam apercius et pudibundius orditur.

Volo quoque industriam tuam nequaquam latere quod iterum atque iterum de detrahentibus replicandus est sermo, et quasi in talari texione ab eodem stamine frequentius inchoandum. Hanc etenim hominum 75 siluam multis peccatorum ruderibus constat esse refertam, et acutis spinarum aculeis, quibus alios lacerant, admodum condensatam. Ideoque necesse est crebriore uti ligone et uilem materiam penitus abstirpare, ne fertilis gleba siluescat et siquid adest frugiferi campi concretis ab originibus uicietur. Omnis namque detractor, si in execrando detractionis uicio pertinax perseuerat, ruine et perdicioni, prout scripture 80 testificantur, approximatur; unde et apostolus<sup>8</sup>: NOLI, inquit, DILIGERE DETRAHERE, NE ERADICERIS; hinc alibi scriptum est<sup>9</sup>: RVINA EST HOMINIS DEVORARE SANCTOS; hinc est quod bonus pater pie filium admonuit dicens<sup>10</sup>: CVM DETRACTORIBVS FILI MI NE COMMISCEARIS, 85 QVONIAM REPENTE CONSVRGET PERDICIO EORVM. Quia igitur magna pena magnum sequitur detractorem, necesse est ut detractione sermo frequentius repetitus discurrat, quatinus et de auditis sermo proficiat et malus detractor erubescat.

\* \* \*

(2.) Quamdiu in hoc salo uersamur et circa Caribdis anfractus 90 lembulus noster reliditur, procellis assidua pericula minitantibus iugiter infestamur. In hac nimirum nouissima hora, in qua securis

53. bello scripsi, pro dello (ita Ms., an pro d<u>ello? sed cf. alteram seriem.) 73. An pro talaris? 86. An pro <de> detractio? cf. l. 73.

1 Cf. Ez. XIII, 5. 2 Cf. Hebr. XI, 34. 3 Cf. Dan. XIII, 45. 4 Cf. Ex. II, 12. 5 Cf. I. Reg. XVII, 40, 49. 6 Cf. Apoc. III, 7. 7 Cf. Num. XXII, 28. 8 Prov. XX, 13 (iuxta Septuag., idest certo ex Epist. CXLVIII Hieronymi ad Celantiam, § 16: P. L., XXII, ann. 1864, 1212). 9 Prov. XX, 25 (homini). 10 Prov. XXIV, 21 sq. (Time dominum, fili mi, et regem, et cum detractoribus ne etc.).



- ad radicem arboris posita est<sup>1</sup>, diuersis falsidicorum sichofanciis membra Christi circumueniuntur. Acris et quam plurimum molesta in dei thalamo incumbit afflictio, quia non solum exteri, quod tolerabilius
- 95 reor, immo seipsas compagines lacerant et inpugnant. Puer, secundum illud <prophete><sup>2</sup>, contra senem, et ignobilis contra nobilem tumultuatur; quodque gemens et lacrimosus depromo, super omnem campum iurgiorum gurgitem pro libito suo unusquisque diriuat. Siquid ab ore uiroso, licet inuenticium, licet friuolosum sit, eliciatur, tamquam ab
- 100 experto probetur, ab alterius peccati uenatoribus suscipitur et commendatur. Nefarius mediator, inter duos christiane pacis consortes discurrens, utrobique dis<cis>sionis sue susurros anelat; nec quod nouit, sed quod falso comminiscitur attentis insibilat auribus. Iterum contra innocentem Abel insurgitur; iterum contra pauperculum Nabot, contra
- 105 innocentem iuratur Susannam. Hec, bone abbas, per totam ferme domum dei percrebescere uidemus, immo nonnulla deteriora, que sapiens sub silentio magis abscondere quam in propatulo debet proferre.
- Que tamen licet castigatione uel mordaci reprehensione dignissima uideantur, monachorum non est uniuersalis ecclesie turpitudinem
- 110 reuelare, et per tam spatiosum campum reprehendendi frena laxare. Illorum namque est, quamdiu in hac ualle lacrimarum fragilia corporis circumferuntur uasa, lugentis habitum ostendere et luctuosum quem gerunt exterioris hominis uultum, qualem sub hominum oculis, talem ante summi arbitri conspectum presentare. Illorum est, inquam, fedum
- 115 conscientie thesaurum uicibus continuatis inuisere, quodque ab ipsis infantulis etatis ludicris inique commiserunt noua semper querimonia memoriter retractare. Hanc etiam sui ipsorum tam sollicitam uitam huius nominis quod est monachus ethimologia designat; que unumquemque singulari seipsum cautela custodire debere in ipso nomine prefigurat.
- 120 Debet reuera unusquisque, secundum sanum Salomonis prouerbium<sup>3</sup>, omni custodia seruare cor suum, et cum illis sanctis animalibus in circuitu et intus oculis esse repletus<sup>4</sup>, quatinus et commissa lugeat et committenda in futurum precaueat. Talem monachum tantaque sui ipsius custodia preditum pater Benedictus precipue requirit, ubi
- 125 quam circumspecte se seruare debeat commodis et salubribus depingit sententiis. Non uult eum ad satiras offensas in rugam nasum contrahere, uel ad alium deridendum, quantum Appula canis sitit<sup>5</sup>, linguam foras emittere. Non uult eum ad satiras scribendas studium applicare, sciens scriptum quia delusores dominus deludet<sup>6</sup>, et quia parata sunt derisoribus tormenta et mallei percucientes stultorum corporibus<sup>7</sup>. Sed hec ita se habent; immo, quia ita se habent, transgressores, domne Bernarde, eius instituti existunt, qui talibus scriptis ex ocio intendunt.
- Nec michi ipsi reor esse parcendum, quia in hac parte notabilis et

93. *quam plur* ita Ms., spatio postea disposito. 95. *se ipse* Ms. 95. *inpung /nant* Ms. 102. Vel *dis <ci> sionis*; sed et uerbum *dissuo (dissio)* etiam exstat. An simplicius pro *dictionis*? 118. corr. ex *ethimologia(m)*. 122. *oclis* sic Ms.

1 Cf. Mt. III, 10. 2 Cf. Es. III, 5. 3 Cf. Prov. IV, 23. 4 Cf. Apoc. IV, 8. 5 Cf. Pers., Sat. I, 60. 6 Cf. Prov. III, 34. 7 Prov. XIX, 29 (deris. iudicia?).

ipse feror, dum egregium illud carmen quod, ad abbatem Willelmum  
135 scribens, in monacos edidisti uiua ratione confuderim.

Verum, si attendatur quo animo ista gesserim, non reprehendendi  
uidelicet studio, sed iusticie potius et correctionis zelo, quicquid culpe  
incurrisse uideor equus michi iudex perfacile condonabit. Qua enim  
140 patientia sustinere quicquid erroris uel superfluitatis nostro imputatur  
ordini unum te homunculum in publicum protulisse ? Helias propheta,  
cum impius rex Acab ei inponeret quod Israellem conturbasset, uirili  
constantia animatus, ita respondit<sup>1</sup> : NON EGO CONTVRBAVI, SED TV  
ET DOMVS PATRIS TVI. Similiter et Nathan propheta, respondente ei  
Dauid diuitem qui pauperis ouiculam rapuit dignum esse morte, con-  
145 sequenter adiecit<sup>2</sup> : TV ES ILLE HOMO qui hanc rem fecisti. Quodsi isti,  
cum tempus exigeret, ueritatem constanter indiderunt, concedendum  
est et michi, si tamen preclaros uiros inutili sermo decet equiparare,  
aduersum iniurias tuas uera proferre.

Ante oculos autem ipsa loca que iniuriis uel contumelie sunt plena  
150 capitulatim ponamus. Et, cum in secreta tibi aure reuelauero ubi  
modum excrescenti isti, non moleste, queso, accipias, de de te possit  
dici<sup>3</sup> : QVI ODI INCREPATIONES NON EST SAPIENS, et illud quod de  
huiusmodi hominibus alibi legitur<sup>4</sup> : IN PORTA CORRIPIENTEM.

(3.) Vbi de uanitate uel superfluitate quas monastico inputas  
155 ordini plurima conguessisti, pulcrum quidem et uerum disputandi  
sumpsisti initium<sup>5</sup> : *Creditur*, inquis, *sanctos patres uitam illam insti-*  
*tuisse et, ut in illa plures saluarentur, usque ad infirmos, regule temperasse*  
*rigorem, non regulam destruxisse.*

Vere sancti fuerunt qui qualiter nobis esset uiuendum instituerunt,  
160 ideo maxime quia precipuam tenuerunt discretionem. Quod quidam  
non prouidentes duram admodum subiectis suis iniungunt legem,  
grauia et inportabilia onera de more Phariseorum infirmis inponentes<sup>6</sup> ;  
que uix perfecti quique ualent adimplere. Isti moderatam beati Iacob  
non recogitant sententiam, qui greges suos in eundo plus iusto noluit  
165 laborare<sup>7</sup> ; neque de illis Ezechielis nituntur esse animalibus qui plan-  
tam pedis habent ut plantam uituli<sup>8</sup>, hoc est dicta et opera prouisa  
discretionis regula temperata. Quamobrem intrepide pronuntio huius-  
modi homines nequaquam ecclesie esse filios, neque pascalem agnum  
digne posse offerre, testante diuina uoce que ad Moysen ait<sup>9</sup> : HOMO  
170 QVI HABVERIT MACVLAM NON OFFERAT PANES IN DOMO DEI SVI NEC  
ACCEDAT AD MINISTERIVM EI, et, diuersis enumeratis maculis, inter  
reliqua sic ait<sup>10</sup> : SI HOMO FVERIT PARVO NASO. Nasus pro discretionem

140. *publicum* Ms. 143. *respondente(m)* Ms. 147. An pro *ser-*  
uo ? 149. *q(ue)o* sic Ms. 171. *ei* corr. ex *eius*, ut uidetur.

1 III REG. XVIII, 18 (turbaui). 2 II REG. XII, 7 (Tu es ille uir). 3  
PROV. XII, 1 (insipiens est). 4 AMOS V, 10 (Odio habuerunt corr. in  
p.). 5 *Apol.* VIII, § 16 (P. L., 908 C : « Dicitur et ueraciter creditur s. p.  
illam uitam i. et ut in ea etc. »). 6 Cf. MT. XXIII, 2, 4. 7 Cf. GEN. XXXIII,  
13 (sed et cf. *Reg. Monachorum*, LXIV). 8 Cf. Ex. I, 7. 9 LEV. XXI,  
17 sq. (offeret panes deo suo nec accedet ad m. eius). 10 Ib., 18 (... ad  
min. eius : si caecus fuerit, si claudus, si paruo uel grandi uel torto naso, si  
fracto pede...).

ponitur, quia per illum odores fetoresque discernimus; sic per hanc uirtutum primatem<sup>1</sup> que sint mala uel bona iudicamus. Vnde et in  
 175 Canticis<sup>2</sup> de sponse laude dicitur quod nasus eius est sicut turris que est in Libano, quia unusquisque fidelis ab alta mente que sint mala cogitat et discretionis uentilabro a bonis operibus remouere tentat. Qui igitur habet paruum nasum non debet panes offerre nec ad ministerium accedere, quia qui ex discretionis uirtute aut nichil aut parum  
 180 habet dei officium tamquam imperfectus explere non debet. Tales opinor illos esse qui pro arbitrio suo nouiciam religionem assumpserunt, et immoderata frigoris et famis et laboris asperitate infirmos quosque affligunt. Qui, discretionis manu regule rigorem mollire nescientes, destruunt eam potius quam edificant<sup>3</sup>.

185 (4.) Deinde, paucula de sanctis patribus qui regulam temperauerunt subnectens, sic es prosecutus<sup>4</sup>: *Absit ut credam eos tantas uanitates ac superfluitates quantas uideo in plerisque monasteriis concessisse uel praecessisse.*

Vanitas potest dici de re infructuosa et superuacua, uel etiam de  
 190 illa que cassa est et ueritatis in se pondus non habet. Vnde et sapiens ille de rebus secularibus quas utique falsas esse et sine solida nouerat firmitate: VANITAS, inquit<sup>5</sup>, VANITATVM ET OMNIA VANITAS; et in eodem expressius<sup>6</sup>: VIDI VNIVERSA QVE FIUNT SVB SOLE ET ECCE OMNIA VANITAS. Superfluitas quoque appellatur non solum edendi et bibendi  
 195 ultra metam exundans effusio, sed etiam ociosum uerbum et spontaneum mendacium et non coactum periurium. Quicquid enim agitur plus quam necesse est superfluum nimirum iudicandum est. Iste autem due sorores, uanitas scilicet et superfluitas, non tantum, ut asseris, in plerisque ecclesiis, sed in omnibus proculdubio aliqua sue malicie  
 200 reliquere uestigia. Sicut enim campus, hominum multitudinem detritus, expers pulueris apparere, et sicut grana, quamdiu sunt in arena, sine palearum admixtione pura nequeunt esse, ita et quodlibet monasterium consistit. De talibus namque leuibus culpis scriptum est<sup>7</sup>: IN MVLTIS OFFENDIMVS OMNES. Hinc nichilominus beatus Iob, cum in quodam  
 205 loco se non peccasse astrueret<sup>8</sup>, alibi peccasse confessus est<sup>9</sup>, quia et in magnis peccatis se deliquisse nesciuit, et tamen in illis que omne mortalium genus inuoluunt offendisse dixit. Si igitur omnes in huiusmodi offensis delinquant, non apta posuisti in plerisque monasteriis uanitates ac superfluitates te uidisse, quasi monasteria in quibus eas  
 210 non uideris essent. Sunt fortasse tue institutionis beati conuenticuli, qui, sicut aliorum secte non concordant, ita nec communibus quibus alii alligantur subiciuntur delictis. O fortunatos tales et ter quaterque beatos, quia, cum filius hominis uenerit ad iudicium cum senatoribus

184. eam corr. ex eum.

1 Cf. *Reg. Monachorum*, LXIV (... discretionis matris uirtutum...). 2 Cf. CANT. VII, 4 (sicut turris Libani). 3 Cf. *HIER.* I, 10. 4 *Apol.* VIII, § 16 (908 C: « Absit autem ut cr. tantas eos quantas u. in pl. m. uanitates ac superfluitates praec. uel conc. »). 5 *ECCL.* I, 1. 6 *Ib.*, 14 (Vidi cuncta... et ecce uniuersa u.). 7 Cf. *IAC.* III, 2 (In multis enim etc.). 8 Cf. *IOB* XVII, 2. 9 *Ib.*, VII, 20.

populi sui<sup>1</sup> et, discussione facta, usque ad nouissimum quadrantem  
 215 debitum singulorum exegerit<sup>2</sup>, nichil uanitatis, nichil superfluitatis  
 unde isti accusentur inueniet. Sed uereor ne isti tales mulierem adul-  
 teram de qua Salomon loquitur<sup>3</sup> imitentur, QVE COMEDENS ET TERGENS  
 OS SVVM DICIT : NON SVM OPERATA MALVM.

Illud etiam me mouet quod in hoc eodem capitulo depromsisti,  
 220 te uidelicet non credere sanctos patres tantas uanitates et superfluitates  
 precepisse. Tale siquidem istud michi uidetur ac si aliis uerbis intimares :  
 « Aliquas sane preceperunt, sed non quantas in plerisque monasteriis  
 uideo ». Et hanc loquutionis speciem iniquus uillicus<sup>4</sup> tenere solet,  
 225 qui ad eum qui quampiam portionem de domini sui agro comparauit  
 dicit : « Aliquam partem de agro suo dominus meus tibi commisit,  
 sed non quantum tu inuasisti ». Quodsi consimiles esse libere — hironico  
 more — uoluisti subintelligi, non autem in palam audiri, libere affirmo  
 principes et patres populi tui<sup>5</sup> te maledixisse et illam iuste in te Deutero-  
 230 nomii retorquendam sententiam<sup>6</sup> : QVI MALEDICIT PATRI MORTE MORIA-  
 TVR.

(5.) Deinde que sint, uti opinaris, superfluitates his consequentibus  
 promulgasti uerbis<sup>7</sup> : *Miror, inquis, unde inter monachos tanta intem-*  
*perantia in comessionibus, in uestimentis, in lectisterniis, in equita-*  
*turis, in construendis edificiis.*

235 De quinque rebus in reprehensionum exordio monachos tetigisti,  
 et, ut amplius malum accumulares, mirari te de eorundem intempe-  
 rantia dixisti.

« Miror » inquis. Si quilibet sacras scripturas minime callens in hanc  
 uocem erupisset, illius inscie dicerem indulgendum. De te uero, qui,  
 240 uelut aiunt, diuina uolumina diutina lectione triuisti, uehementer  
 dico stupendum; qui nostre etatis hominibus quarumlibet rerum  
 intemperantiam inesse miraris. Numquid illud propheticum excidit  
 memorie, quod in nouissimo tempore erunt homines se ipsos amantes<sup>8</sup>,  
 et ideo secundum euangelium<sup>9</sup> refrigescet caritas multorum? Annon  
 245 draco in Apocalipsi<sup>10</sup> idem designat, qui terciam partem stellarum  
 cum cauda sua traxit de celo et misit eas in terra? Per draconem  
 diabolus accipitur, sicut psalmista attestatur, ita ad dominum loquens<sup>11</sup>:  
 DRACO ISTE QVEM FORMASTI; per caudam uero, que extrema pars est  
 corporis, seculi finis exprimitur. Draco itaque stellas de celo traxit  
 250 et in terra misit, quia aduersarius noster diabolus<sup>12</sup> in hoc tempore,  
 in quo fines seculorum deuenerunt<sup>13</sup>, de clara conuersatione quos potest  
 bonos trait et terrenis rebus allicit. Cum ergo superfluitates, quas

226. Ita, ut potui, emendaui pro *consimile(m) se*, quod Ms. tradit. 233.  
*comesat*. Ms.

1 Cf. Mt. XIX, 28; XXV, 31; — Prov. XXXI, 23. 2 Cf. Mt. V, 26.  
 3 Prov. XXX, 20 (quae comedit etc.). 4 Cf. Lc. XVI, 8. 5 Cf. Ps. CXII, 8.  
 6 Lev. XX, 9 (Qui maledixerit patri suo aut matri m. m.).  
 7 Apol. VIII, § 16 (908 C: « Miror etenim unde... in comessionibus et potationibus, in uest. et lectist. et equit. et c. aed. »). 8 Cf. II Tim. III, 2.  
 9 Cf. Mt. XXIV, 12. 10 Cf. Apoc. XII, 4. 11 Ps. CIII, 26.  
 12 Cf. I Pet. V, 8. 13 Cf. I Cor. X, 11.



intemperantias uocas, in hac crebrius etate, testibus scripturis, habundent, si sane sapuisses, istis uisis, quasi res inaudita contigisset, mirari non de<be>res.

« Miror, inquis, unde monachis intemperantia. » Si deus, ut scriptum est<sup>1</sup>, IN ANGELIS REPERIT PRAVITATEM, si omnes apostoli, quamquam essent pauci numero, electi fuerunt<sup>2</sup>, si denique non est qui faciat <bonum>, non est usque ad unum<sup>3</sup>, <preter> dominum Iesum, utquid miraris in tanto monachorum examine aliquos notabiles esse?

Ceterum, quia ista dicere non est monachos excusare, sed accusare, sollicite [.....] et que sint intemperantie de quibus disputas uel utrum inter eos regnent diligentius intuendum.

« In comessionibus » inquis. Comes<s>atio dicitur quasi comensatio, hoc est eiusdem mense communis epulatio. Vocatur quoque comessatio ubi plurimum, symbolis in unum collatis, conuiuantur et, multiplici se pastu ingurgitantes, totum diem edendo consumunt. Quod ne fieret, apostolus Romanis interdicens ait<sup>4</sup>: NON IN COMESSATIONIBVS ET EBRIETATIBVS; comessatione premissa, consequenter ebrietatem adiecit, uolens per hoc insinuare quod, postquam uentres cibis referserunt, quicquid reliquum est diei ad calices spumandos indulgeant. De huiusmodi autem scribens propheta<sup>5</sup>: VE QVI POTENTES ESTIS AD BIBENDVM VINVM ET VIRI FORTES AD MISCENDAM EBRIETATEM; et alibi<sup>6</sup>: VE QVI CONSVRGITIS MANE AD EBRIETATEM SECTANDAM ET AD POTANDVM VSQVE AD VESPERVM VT MVLTVO VINO ESTVETIS. Hec exosa et pernixa consuetudo congruentius ad seculares refertur, qui beatos se estimant quotiens crassum ex multa comessatione ructamen emiserint. Isti reuera sunt qui, loculos exhaurientes, plurimam in potando dilapidant stipem et, undantes mero, coronantes crateras<sup>7</sup> festiuium in tabernis concelebrant diem. Monachis uero tam gulosa cibandi uel bibendi sedulitas iniuste ascribitur, quia, si septies in die laudem decantant<sup>8</sup>, si tempus habent regulariter distinctum, quando lectionibus uacent, quando laboribus desudent, quando psalmos ruminant, non erit spatium in quo tam indiscrete superfluitati intendant. Adde nec pusillum eos cibarium nisi per ministrorum manus et horis quibus reficiendum est accipere<sup>9</sup>, quia dure conclauis<s> sere, et custodes, ad inordinata neganda satis ordinati, incompetentes prohibent accessus.

(6.) Contra hec, michi audaci responsione occurrens inter prandendum dicis<sup>10</sup> ferculis fercula apponi, et pro solis carnibus quibus abstinetur grandium piscium corpora duplicari.

259. Ita codex noster neglegenter, quanquam reuera pulchre, aliquotiens scriptus est, uel saltem archetypus imperfectus fuit, ut inferius uidetur. 262.

Ita spatium fere decem litterarum in codice disponitur, pro *examinandum* uel simili uoce. 264. Prius inscriptio haec praebetur: *De comessatione*. 271.

At *supmandos* Ms.

1 IOB IV, 18. 2 Cf. LC. VI, 13. 3 Cf. PS. XIII, 3. 4 ROM. XIII, 13. 5 ES. V, 22. 6 Ib., II (multo om.). 7 Cf. VERG. Georg. 2, 518; Aen. I, 724. 8 Cf. Reg. Monachorum, XVI. 9 Cf. ib., XXXV et XLI. 10 Apol. IX, § 19 (910 A: « Interim prandendum quantum fauces dapibus etc. »), et § 20 (910 B: « Interim autem fercula ferculis apponuntur et pro solis carnibus, a quibus abstinetur, grandia piscium corpora duplicantur »).

- Promultis appositis ferculis et sedula coquorum arte confectis intempe-  
 rantiam monachis uideris ascribere, quasi non possit sapiens de diuersis et  
 ac<c>urate compositis epulis sine uoracitatis uicio pauca degustare.  
 Cum mediator noster homo Christus Iesus<sup>1</sup>, formam serui accipiens<sup>2</sup>,  
 295 in propria uenisset<sup>3</sup>, scriptum est<sup>4</sup> quod Leui publicanus fecit ei  
 magnum conuiuium in domo sua. Scio, secundum tipicam significatio-  
 nem, conuiuium non quaecumque, sed magnum, in conscientie sue  
 domo domino preparare, quisquis non operatur cibum qui perit, sed  
 300 qui permanet in uitam eternam<sup>5</sup>, et uiuit non in solo pane, sed in omni  
 uerbo quod procedit de ore dei<sup>6</sup>. Atqui, secundum historicalem intelli-  
 gentiam de qua presenter agimus, magnum conuiuium ideo appellatur  
 quia plures conuiue pluribus et diuersis epulis utebantur. Similiter et  
 in Cana Galilee cum in quibusdam nuptiis benignus Iesus adesset<sup>7</sup>,  
 non puto siccis oleribus et farreis polentis, sed splendidis potius et  
 305 multimodis cibis pastos esse conuiuas. Quodsi pius dominus, qui que  
 fecit aliis facienda docuit, comedit et bibit que apud illos erant<sup>8</sup>, quis  
 tam presumtuosi existit ingenii ut quod capud fecit membris<sup>9</sup> facere  
 dissuadeat ?  
 Neque hec dico, quasi cenose et insaturabili gule deditos tueri uelim,  
 310 cum sciam domino<sup>10</sup> displicere qui corda sua grauantur crapula et  
 ebrietate, et, secundum illud Salomonis<sup>11</sup>, <QVI> SERVVM SVVM NV-  
 TRIVNT A PVERITIA DELICATE. Sunt etiam in isto tempore nonnulli  
 filii Israel qui habundantem a suo Moyse carniū illicitum <cibum>  
 accipiunt, quas cum acceperint exsaturari nequeunt deuoratis<sup>12</sup>. Sunt  
 315 et alii muri in nostra Ierusalem quos Nabuzardan, princeps coquorum,  
 adhuc incendit<sup>13</sup>. Per Nabuzardan principem coquorum gula non  
 inmerito accipitur, quia fomes est et incentr<i>x uiciorum; muri  
 autem Ierusalem omnes christiani non inmerito accipiuntur, eo quod  
 armis iusticie<sup>14</sup> contra inimici iacula sese debeant munire. Nabuzardan  
 320 itaque muros Ierusalem incendit, quia uoracis gule sitibunda cupiditas  
 in hac nostra etate quamplures inflammat. Super quorum uitio inmen-  
 sum reprehensionum pelagus possem scriptitare, nisi iratum apostoli  
 uultum formidarem, ubi dicit<sup>15</sup>: TV QVIS ES QVI IVDICAS FRATREM TVVM  
 AVT QVARE TV SPERNIS FRATREM TVVM? Timendum michi est ne, dum  
 325 uitiosos arguo, in detractiois uicium ipse demergar et, more Eleazar<sup>16</sup>,  
 dum ingentem prosterno elefantem, ab eodem rursus prosternar.  
 Quamobrem malo cum psalmista<sup>17</sup> custodiam ori meo et ostium muni-  
 tum labiis meis, quam declinem in uerba malicie, et audiam illud  
 sapientis prouerbiū<sup>18</sup> de me posse dici : QVI DETRAIT ALICVI REI,

291. Inscriptio haec praemittitur : *Quod de pluribus ferculis comedere li-*  
*ceat.* 309. *cenose* scripsi (idest *caenosae*) pro *scenose* quod traditur. 315.  
*princes* Ms. 327. *psalmista*] An supplendum *ponere* ?

1 Cf. I TIM. II, 5. 2 Cf. PHIL. II, 7. 3 Cf. IOH. I, 11. 4 Cf.  
 LC. V, 27, 29. 5 Cf. IOH. VI, 27. 6 Cf. MT. IV, 4. 7 Cf. IOH.  
 II, 1. 8 Cf. LC. X, 7. 9 Cf. EPH. IV, 15 sq. 10 Cf. LC. XXI, 34  
 (et *Reg. Monachorum*, XXXIX). 11 PROV. XXIX, 21 (Qui delicate e  
 pueritia nutrit seruum suum). 12 Cf. NVM. XI, 21, 32 sq. 13 Cf.  
 IV REG. XXV, 8-10. 14 Cf. II COR. VI, 7. 15 ROM. XIV, 10 (Tu  
 autem quid iudicas f. t. aut tu quare *etc.*). 16 Cf. I MACH. VI, 43,  
 46. 17 Cf. PS. CXL, 3-4. 18 PROV. XIII, 13.

- 330 IPSE SE IN FVTVRV M OBLIGAT. Qui hoc non facit erubescat et de se  
sentiat dictum.

(7.) Sequitur<sup>1</sup> : *Cumque prioribus fueris satiatus, si secundos attigeris, uideber< is > tibi nondum gustasse pisces.*

- Hunc locum nitens exponere labirin< thi > cis feror erroribus, et,  
335 ut ille ait<sup>2</sup>, in cripta ambulans rarum desuper luxum aspicio. Non enim animaduerto quomodo idem hoc non gustasse pisces dicitur et piscibus tamen esse satiatus. Huius nominis quod est uim mecum proprietatemque perspicies, nichil aliud uideo sonare quam plenam rem, et que sufficientiam habet nec amplius requirit. Vnde et Moyses pro  
340 populo Israel loquens ait<sup>3</sup> : DOMINE DEVS DA AQVAS POPVLO HVIC, VT SACIATI CESSET MVRMR EORVM. Nouit quippe, si satiati essent, quod amplius non requi< re > rent. Hinc etiam in Prouerbiis legitur<sup>4</sup> : SVBTRAHE PEDEM TVVM DE DOMO VICINI TVI NE SACIATVS ODERIT TE. Si ergo qui satiatus est sufficientiam habet, quomodo non gustauit  
345 illud unde habet sufficientiam ?

(8.) At in consequentibus, tenebrosum hunc et obuelatum sermonem uolens explanare, in obscuriorem me duxisti locum exemplo illius qui, comitem suum de mala uia subducere studens, in tenacem tandem lutum defixit.

- 350 Dixisti<sup>5</sup> : *Tanta accuratione et arte coquorum omnia parantur ut, quatuor aut quinque ferculis deuoratis, prima non impediant nouissima.*  
Mirum quidem et quod effectu difficile constat uideris astruere, quatenus angustus unius hominis uenterculus quinque integra absorbeat fercula et tamen, si qua postea sumantur, a primis su< m > ptis  
355 nec adhuc consumptis non impediantur. Si ille de quo Iuuenalis agit<sup>6</sup> montanus uenter adesset, et ille alius a Persio derisus<sup>7</sup> qui pinguem aqualiculum propenso sesquipede habebat, haut reor tota quinque fercula capere posse, ita ut primo deuorata intrancia secundo non inpedirent. Arta nimirum est et exigue capacitatis humani stomachi  
360 officina, nec intra sue paruitatis ambitum iniustam ciborum sarcinam inualet concludere. Nam si comestioni, secundum equam etiam mensuram immisce, molem alteram superfuderis, non solum cibus mensuratus confundi, sed ipse quoque sacculus uiciari. Deberes igitur temperantius loqui et habere, secundum apostolum<sup>8</sup>, sermonem conditum, illud  
365 sapientis in cordis memoria iugiter uersans<sup>9</sup> : QVI MODERATVR LABIA

334. *laberincis* Ms. 335. An pro *lumen* (vel *raram... lucem*) ? 338.  
An pro *planam* ? 353. *q(ua)nque* ita Ms. ; nam *quinque* (non *quandoque*)  
hic intellegendum est, cf. l. 351, 357, 369). 354. *post ea* Ms. 357. *he-*  
*bebat* Ms. 363. *confundi*] hic uel posterius uerbum aliquod deest, v. gr. *ebetd.*

1 *Apol.* IX, § 20 (910 B : « Cumque... necdum gustasse priores [pisces] »). 2 (*Locum non inueni : fortasse aliquod est proverbium*) 3 *Nvm.* XX, 6 (Domine deus audi clamorem huius populi, et aperi eis thesaurum tuum fontem aquae uiuae ut satiati cesset murmuratio eorum). 4 *Prov.* XXV, 17 (Subtrate ... d. proximi tui nequando etc.). 5 *Apol.* IX, § 20 (910 B : Tanta quippe acc. ... cuncta par. quatenus quat. etc.). 6 *Sat.* IV, 107. 7 *Sat.* I, 57. 8 *Cf. Col.* IV, 6. 9 *Prov.* X, 19 (Qui autem etc.).

SVA PRVDENTISSIMVS EST, et illud quod Iesus, filius Sirac prudentissimus, dixit<sup>1</sup> : VERBIS TVIS FACITO STATERAM ET FRENOS ORI TVO RECTOS. Si enim <in> reprehensione tua, parcius loquens, tanta diceres accuratione cuncta fieri ut aliquantule particule ex quinque ferculis deuorate  
 370 ab aliis postea sumptis non impedirentur, perfacilem tibi preberem assensum, sciens non ex quinque tantum, sed etiam ex decem sobrium discretumque uirum sine offensione posse comedere. Non ideo sancien-  
 375 dum est reges terre, duces palatinos, procures uituperabiles esse, quia in una mensa de multimodis pransitant ferculis, nitide et odorate compositis. Nec ideo agrarii cultores uel seruile uulgus illis est preferendum, quia, simplici uescentes cibo, so<r>bibile tantum pulmentum cum pane accipiunt.

(9.) Sequitur<sup>2</sup> : *Palatum, cum nouellis seducitur condimentis, paulatim dissuescere cognita, et ad suc<c>os extraneos, uelut adhuc ieiunum, auide renouatur in desideria. Venter quidem, dum nescit, honeratur, sed uarietas tollit fastidium.*

Super hac tua relatione admirari magis libet quam aliquid dictitare. Quomodo enim in Christi seruitio miles adiuratus ad scribendas huiusmodi nugulas calamum applicuisti? Quomodo ex sancto monachi  
 385 ore fetulenta Iuuenalis ludicra cum Christi concorditer consonabunt? Si parasitus quispiam tam proprie tam intime de gulositate disputaret, illam Ysidori sententiam<sup>3</sup> pro uerbis meis offerrem : « Sermo uanus uane conscientie index est, qualis sermo ostenditur, talis et animus comprobatur ». Quid autem de monacho loquar, qui simplices colum-  
 390 barum<sup>4</sup> oculos habere debet, cuius officium est malos deflere, non irridere, et tamen derisioni totus intendit? Dicam cum apostolo<sup>5</sup> : non est meum alienum seruum iudicare. Assumat sapiens ille uicem meam, et quid de tali homine sentiat eloquatur : PAVPER, inquit<sup>6</sup>,  
 395 CALV<M>PNIANS PAVPERES SIMILIS EST IMBRI VEHEMENTI IN QVO PARATVR FAMES. Pauper unusquisque monachus spetialiter dicitur, quia, omnia possessa relinquens, sequitur Christum<sup>7</sup>, sciens cum apostolo<sup>8</sup> quod nichil intulit in hunc mundum, sed nec auferre quicquam poterit. Iste pauper, carpens alios pauperes, hoc est monachus monacos, similis est imbri in quo paratur fames, quia, sicut imber  
 400 nimius et non temporaneus sata confundit et per hoc sterilitatem ingerit populo, ita et monachus derisui uel detractiōni inuigilans et suam et aliorum animam ieiunam facit, immo, si auderem dicere, omnino deperdit. Nec michi credatur, sed pocius sanctorum patrum sententiis ; in Vitas patrum legitur<sup>9</sup> : « Sicut susurrans serpens Euam

372. sanctiendum Ms. 376. sobibile ita Ms. (sed cf. l. 889). 379. cognita Ms. 395. p(ar)aratur ita Ms. 403. omnia malles pro om-(n)i(n)o.

1 ECCLI. XXVIII, 29 (Et uerbis etc.). 2 Apol. IX, § 20 (910 B : « Palatum quippe dum nouellis ... ueluti adhuc etc. »). 3 Synon. II, § 45 (P. L., LXXXIII, 856 A, 6 sq. : ... est index ; mores hominis lingua pandit ; et qualis ... talis animus c. ). 4 Cf. Mt. X, 16. 5 Cf. ROM. XIV, 4 (Tu quis es qui iudicas alienum seruum ?). 6 PROV. XXVIII, 3 (Vir pauper etc.). 7 Cf. Mt. XIX, 27. 8 Cf. I TIM. VI, 7. 9 Lib. III (Verba seniorum) § 143 (P. L., LXXIII, 786 C), et lib. V (Verba seniorum, IV, § 52 : ib., 870 D).



- 405 de paradiso excussit, sic qui detrahit fratrem suum non solum suam,  
sed et audientis animam perdit ».

(10.) Veniam ad egregiam illam ouorum descriptionem, quæ tot sine dubio risus extorsit, quot homines eam auditu perceperunt. Et sane magnum est, si tam preciosum domino suo conferat lucrum ut in  
410 iudicii die sacculum risibus plenum possit offerre.

Dixisti<sup>1</sup> : *Quis dicere sufficit quot modis, ut cetera taceam, sola oua uersantur, uexantur, quanto studio euertuntur, subuertuntur, liquantur, durantur, dimidianur, et nunc quidem frixa, nunc assa, nunc farsa, nunc <mixtim, nunc> singillatim apponuntur.*

- 415 Quis autem, talibus auditis, a strepente et multo excusso se contineret risu ? Estimo, si adesset ille qui semel in uita sua risisse perhibetur, iterum atque iterum quam crasse rideret. Et tribus ex causis reor esse ridendum : primo, quia tam studiosa descriptione tanta et tam diuersa miserorum ouorum cruciamina demonstrasti ; secundo,  
420 quia qui religiosus esse putaris, psalmis relictis, orationibus spretis, lectione repudiata, carmen reprehensionum acerbæ nimis et irreuerenter edere desudasti ; tercio, quia, de pregrandi gule superfluitate loqui incipiens, uiciis que maxime carpenda erant tacitis, ad exigua oua stilum diuertisti, secundum illud Oratianum<sup>2</sup> : « Parturient montes, nascetur ridiculus mus ». Ridentibus et ipse aliquando arrisi, sciens tamen quod risus dolore miscebitur<sup>3</sup>, et quod ue continget illis qui modo rident<sup>4</sup>. Sed quid ? Penam incurret qui causa extitit culpe.

- Allocutus etiam quemdam coquum qui de tam uaria ouorum coctione precipue callebat. — « Heu, inquam, habemus quendam infirmum  
430 monacum, qui de ouis sic et sic paratis comedere recusat ; quid super hac recenset ? » ; cumque enumerassem diuersas, quas tu uituperaras, ouorum lixaturas, cum crepitante cachinno respondit : « O deliciosum monacum, immo sibi ipsi ualde contrarium. Si enim non uult comedere liquata, hoc est mollia, nec durata, hoc est dura, nec ea que mixtim, cum aliis scilicet cibus, apponuntur, nec ea que singillatim, sine aliis  
435 uidelicet cibus, deferuntur, ergo nec oua comedet, quia nescimus artem coquinandi, nisi aut mollia aut dura, aut mixtim cum aliis epulis aut singillatim sine aliis offerre. Dabo tamen consilium. Si ex ouis dulciter et accurate compositis uesci dedignatur, frangat ex latere more cornicis  
440 et ingluuiem crudam absorbeat » : hec cocus. Percipiens ipse tam dedecorosam eius responsionem, celeriter aufugi, maledictum in quempiam illatum ferre non sustinens.

- Examinatis autem et cum scripturis collatis sermonibus tuis, sana tandem discussi ratione cibos in diuersa coctione laute et delitiose  
445 paratos, si sobrie sumantur, nequaquam nocere. Dominus namque in euangelio omnia que sumuntur in esum mundis hominibus dixit

---

420. *spertis* Ms.      429. *heus* Ms.      438. Postea corr. *sigillatim*.      445.  
*p(ar)aratos* denuo Ms.

---

<sup>1</sup> *Apol.* IX, § 20 (910 C : « Quis enim dicere ... uers. et uexantur ... dur. diminuuntur etc. »).      <sup>2</sup> *Ars poet.*, 139.      <sup>3</sup> Cf. *PROV.* XIV, 13.      <sup>4</sup> Cf. *Lc.* VI, 25 (Vae uobis qui ridetis nunc).

- esse munda<sup>1</sup>, quia et alibi ait<sup>2</sup> : NON EPULUM QVOD INTRAT IN OS, SED  
 turpiloquium QVOD EXIT AB ORE COINQUINAT HOMINEM. Hinc Iohannes  
 Cas<s>ianus in regula quam de monachis scripsit : « Esculentiores,  
 450 inquit<sup>3</sup>, cibi, ut procurant corpori sanitatem, ita castitatis non adi-  
 munt puritatem, si cum moderatōne sumantur ». Hinc etiam beatus  
 Augustinus in tercio De doctrina christiana libro taliter scripsit :  
 « Fieri, inquit<sup>4</sup>, potest ut sine aliquo uitio uoracitatis preciosissimo  
 455 cibo sapiens utatur » ; et paulo inferius ait<sup>5</sup> : « Non omnibus infusorum  
 leguminum cibus conuenit eneruatus, nec cunctis purorum olerum  
 habilis est parsimonia ». Si igitur, ut scripture testificantur, cibum  
 splendide adornatum et multimode compositum comedere licet, super-  
 uacuum esse dico quicquid de diuersis ferculis superius eneruasti.  
 Melius itaque esset silere quam stulte loqui<sup>6</sup>, ne forte uidereris esse  
 460 de illis de quibus Paulus ad Thimotheum ait<sup>7</sup> : VERBOSI CVRIOSI OCIOSI  
 LOQVENTES QVE NON OPORTET. Hec de comes<s>atione.

(11.) De potu, inquis<sup>8</sup>, aque quid dicam, quando nullo modo uinum  
 adequatum admittitur ?

- Tale est istud ac si aliis uerbis diceret : « Cum uinum aquatum, quod  
 465 maius <est>, minime sumitur, restat consequens aquam, quod minus  
 est, in potum non assumi ». Cedo equidem ; iccirco nec puram aquam  
 tantum nec mixticium uinum tantum in poculum accipiunt, quia  
 patroni Benedicti <regula>, que tabula est et speculum uite, uinum  
 ad bibendum singulis indulsit<sup>9</sup>. Tibi liquidus aque riuius, illi uinum  
 470 aqua plus equo mixtum, nobis autem cenobitis et prefati patris disci-  
 pulis purum et sine falso comite complacet uinum, scientes cum psal-  
 mista<sup>10</sup> quod uinum letificat cor hominis, et quia, ut beatus Basilius  
 ait<sup>11</sup>, uinum nobis ad leticiam dominus donauit. Hinc et Iesus filius  
 Sirac : EQVA, inquit<sup>12</sup>, VITA EST HOMINI<BV>S VINVM, et iterum<sup>13</sup> :  
 475 VINVM MODERATE SV<M>PTUM SANITAS EST ET ANIME ET CORPORIS.  
 Nec uituperandum dico diuersis hominibus diuersas placere pociones,  
 sciens<sup>14</sup> unumquemque in suo sensu habundare et, secundum Tullium<sup>15</sup>,  
 diuersos homines disparia studia sequi. Verum illos accumulatus  
 extollo qui bibunt regularem eminam uini, uel etiam plus, si propter

449. excolentiores Ms.      450. procurent Ms.      450. corporis Ms.      462.  
 Inscriptio haec praeponitur : Quod purum uinum liceat eis bibere.      474. Sirac  
 suppleui (cf. l. 366), tantum vacuum spatium est in Ms.      474. hominis  
 uita sic Ms (pro h. uinum).

1 Cf. Lc. XI, 41.      2 Mt. XV, 11 (Non quod intrat in os coinquinat  
 hominem, sed quod procedit ex ore hoc coinquinat hominem).      3 Instit.  
 V, 7 (P. L., XLIX, 223 A : leg. corpori).      4 L. III, 11, § 19 (P. L., XXXIV,  
 73).      5 (Non inueni.)      6 Cf. Reg. Monachorum, I, l. 34.      7 I Tim.  
 V, 13 ([Viduae] non solum otiosae, sed et uerbosae et cuiosae et loquentes  
 etc.).      8 Apol. IX, § 21 (910 D : « Iam uero de aquae potu q. d. quando  
 ne ullo quidem pacto etc. »).      9 Cf. Reg. Monachorum, XL, l. 16.      10  
 Cf. Ps. CIII, 13.      11 Admon. ad filium, XIV (P. L., CIII, 693 H : Vinum  
 enim nobis dominus ad laetitiam cordis, non ad ebrietatem creauit).      12  
 Eccli. XXXI, 32.      13 Ib., 36 (Exsultatio animae et cordis u. mod. pota-  
 tum ; sanitas est an. et corpori sobrius potus).      14 Cf. Rom. XIV, 5.      15  
 De amic. XX, 74 (Disparis enim mores disparia studia sequuntur).

480 estum aut laborem, sicut Benedictus concedit<sup>1</sup>, adductum fuerit, quam eos qui cum populo murmurante<sup>2</sup> aquas desiderant, uel illos alios qui falsum bibunt uinum; quod dominus ad Israel loquens reprobabat, dicens per Ysaïam<sup>3</sup>: VINVM TVVM MIXTVM EST AQVA.

(12.) Sequitur<sup>4</sup>: *Omnes, ex quo sumus monachi, infirmos stomacos habemus, et apostoli de utendo uino consilium non negligimus, modico tamen quod ille precepit nescio cur pretermisso.*

Si hoc affirmando dixeris, friuolum te protulisse perfacile conuincam. Quomodo enim, ut de tue secte milibus loquar, infirmos stomacos habent, qui uentosa turgentium fabarum pulmenta auide sumunt<sup>5</sup>,  
 490 et aquam, que spetialiter nocet stomacho, bibere non formidant? Qui ita certe comedunt et ita bibunt firmos habent stomachos, et non infirmos. Si autem dixeris hironice « omnes ex quo monachi sumus infirmos habere stomachos », hoc est omnes uinum bibere, cum eis tantum qui infirmi sunt uideatur esse concessum, ostendam tibi non  
 495 solum inualidis, sed etiam bene sanis esse permissum: inualidis quidem, ut apostolus ad Thimotheum loquens, NOLI, inquit<sup>6</sup>, ADHVC AQVAM BIBERE, SED MODICO VINO VTERE PROPTER STOMACVM ET PROPTER FREQUENTES TVAS INFIRMITATES; sanis autem, sicut in Prouerbiis bonus pater filium admonuit, dicens<sup>7</sup>: BIBE FILI, VINVM EST ENIM BONVM. Salubre quoque est et sanis et infirmis, sicut in Iosepho legimus<sup>8</sup>,  
 500 ubi Dario regi, querenti quenam res esset fortior, respondit unus de sapientibus suis: « Vinum »; et adiungens: « reformat, inquit, et conuertit animas, et calamitatibus oppressas reficit, et mesticiam extinguit ». Hinc etiam beatus Ambrosius ait<sup>9</sup>: « Stomacum nostrum moderatus cibus et uinum confortat ». Si ergo infirmis et sanis uinum secundum scripturas permittitur et eisdem esse salubre inuenitur, otiosam dico satiram tuam, in qua omnes asseris uinum potare et, quod deterius est, mensuram excedere.

Quod autem dixisti consilium apostoli de utendo uino nequaquam  
 510 nos negligere, uera quidem, quanquam non simpliciter, protulisti. Non enim negligimus consilium apostoli, quia non est negligendum. Infirmis enim, sicut fuit Thimotheus, cui scripsit apostolus, modicum illud permittimus, qui pro corporis inbecillitate ad utendam sanorum mensuram impotes prorsus existunt. Quamobrem fabulam, risu et exclamatione dignam, uideris michi depromere, ubi paruam illam uini quantitatem que sufficit infirmo sufficere uis et bene sanis. Non hoc est sapere ad sobrietatem<sup>10</sup>, neque planta<m> pedis ut plantam uituli habere<re><sup>11</sup>; sed indiscreti potius hominis preceps dicenda est audacia.

482. *bibant* Ms.

514. *prossus* Ms.

1 Cf. *Reg. Monachorum*, XL, l. 10. 2 Cf. *Ex.* XV, 24. 3 *Es.* I, 22.  
 4 *Apol.* IX, § 21 (910 D: « Omnes nimirum ex q. mon. sumus ... et tam necessarium apostoli de u. u. c. merito non ... q. ille praemisit nescio c. p. »). 5 Cf. *Apol.* VI, § 12 (906 C: « Repleti deinde uentrem faba »). 6  
 1 *Tim.* V, 23 (... stomachum tuum et...). 7 *Prov.* XXIV, 13: « Comede, fili, mel, quia bonum est » ?). 8 *Antiq. Iud.* XI, 40 (III, 3). 9 (*Non inueni.*)  
 10 Cf. *Rom.* XII, 3. 11 Cf. *Ez.* I, 7.

(13.) Deinde post pauca : Videas, inquis<sup>1</sup>, *ter uel quater in uno*  
 520 *prandio semiplenum calicem reportari, quatinus diuersis uinis magis*  
*odoratis quam potatis nec tam haustis quam attractis, celeri cognitione*  
*uinum quod forcius est eligatur.*

Inpudibundam hanc reprehensionem sacris epistole tue primordiis  
 confero, quam plurimum tibi ipsi contrariam esse inuenio. Ibi siquidem,  
 525 amico et familiari Willelmo iustam de te querimoniam faciente quod  
 ordini monastico derogares<sup>2</sup>, prolixo facto apologetico, inter cetera  
 hec apposui : « Quomodo, inquis<sup>3</sup>, silenter audire possum uestram  
 de nobis querimoniam, me scilicet gloriosissimo ordini uestro detrudere  
 et sanctis qui in eo sunt derogare ? » Et post pauca<sup>4</sup> : « Quis umquam  
 530 me aduersus ordinem illum uel coram audiuit disputantem uel clam  
 susurrantem ? » Obsecro, numquid non est aduersus ordinem agere  
 eiusdem ordinis professores non monachos, sed bibulos uini consumptores  
 uocare ? Numquid sanctis qui in ordine uiuunt non detrahis, qui eos  
 non intendere ordini, sed ganeis, non frugalitati, sed gule ostendis ?  
 535 Siccine bonum deuit monachum ore diuerso ad amicum loqui et ex  
 eodem fonte dulces et amaras elicere aquas ?

Verum ponamus alicubi te uidisse quater semiplenum calicem in  
 prandio uno reportari. Si peccatum id fuit, ut quid peccanti magis  
 detraxisti quam condoluisti ? Si diuinis scripturis diligentius studium  
 540 accom<m>odasses, inuenires malos nos amplius debere tolerare  
 quam impugnare. Hinc etenim apostolus ait<sup>5</sup> : SVSCIPITE INFIRMOS,  
 PATIENTES ESTOTE AD OMNES. Beatus quoque Gregorius : « Quisquis,  
 inquit<sup>6</sup>, malos non tolerat, ipse sibi per intolerantiam testis est, quia  
 bonus non est. Bonus non fuit, quem malorum malitia non probauit.  
 545 Tanto igitur mali tolerandi sunt quanto amplius habundant ». Et  
 beatus Basilius : « Ita, inquit<sup>7</sup>, clemens esto in alienis delictis, sicut  
 in tuis ». Si ergo bonus unusquisque malos debet tolerare, non asper-  
 nari, quamobrem prefatum illum qui de tot calicibus potius odorauit  
 quam potauit tanto acclamatu publice diuulgasti ? Quod Bac<c>i  
 550 liquor magis odoratur quam potatur, ergo non erat tantopere culpan-  
 dus, cum minus sit uinum odorare quam potare, minus per odoris  
 spiramen attrahere quam, elluonis more, gulose haurire. Quocirca  
 uellem, secundum illius eloquium<sup>8</sup>, ut pauci essent sermones tui, ne

523. Haec inscriptio praeficitur : *Quod mali sunt tolerandi.* 553. Reuera  
 pro *secundum*, quia fortasse archetypus hic mancus erat, scriba tantum *sci* vel  
*sd* haesitanter expressit atque postea breve spatium disposuit.

1 *Apol.* IX, § 21 (910 D sq. : « Videas uno in prandio ter ... quam attractis  
 sagaci probatione et celeri c. unum tandem e pluribus q. f. sit elig. »). 2  
 Cf. *Apol.*, praefatiunc. (897 A). 3 *Ib.*, I, § 1 (899 A : « Quomodo namque  
 silenter a. p. u. huiuscemodi de n. q., qua scilicet miserrimi hominum, in pannis  
 et semicinctiis, de cauernis, ut ait ille, dicimur iudicare mundum, quodque inter  
 cetera intolerabilius est, etiam glor. o. u. derogare, sanctis qui in eo laudabi-  
 liter uiuunt impudenter detrudere et de umbra nostrae ignobilitatis mundi lumi-  
 naribus insultare ? »). 4 *Ib.*, II, § 4 (900 C). 5 I TH. V, 14. 6  
*Hom. in Ev.*, XXXVIII, § 7 (P. L., LXXVI, 1286 A : Nam quisquis... ; —  
 1286 B : Bonus enim non fuit qui malos tolerare recusauit) ; § 8 (1287 B : Tanto  
 ergo magis mali t. s. quanto et a. abundant). 7 (Non inueni.) 8 Cf.  
 Ps. CXL. 3 sq.



multa reprehendendo declinaret cor tuum in uerba malicie, et posset  
 555 de te dici<sup>1</sup> : VIR VERBOSVS ODI<BI>LIS ERIT, et illud psalmiste<sup>2</sup> :  
 VIR LINGVOSVS NON DIRIGETVR SVPER TERRAM.

(14.) Sequitur<sup>3</sup> : *Quid est quod <non>nulla monasteria obseruare  
 dicuntur, in magnis uidelicet festis uina delibuta melle et pigmentorum  
 respersa pulueribus in <con>uentu bibere?*

560 Opere precium est nosse te quamplures uiuendi dissimilitudines  
 esse in ecclesia. Sicut enim sunt diuersi hominum mores, diuerse nichilo-  
 minus anime uirtutes, ita et uarie species quibus uiuitur inter mortales  
 esse dinoscuntur; et hoc quidem uarie discolores uirge Iacob porten-  
 dunt, quas in canalibus posuit, ut, illis uisis, uarios fetus oues Laban  
 565 conciperent<sup>4</sup>. Sancti namque patres nonnullos uiuendi modos in ecclesia  
 statuerunt, quatinus simplices huius mundi homines, in eis uiuentes,  
 multiplicia uirtutum pignora deo possint offerre. Hii quoque per regi-  
 nam illam designantur quam psalmista dicit<sup>5</sup> stare a dextris dei uestitu  
 deaurato et circumamictam uarietate. Vestitus deauratus preclara  
 570 sunt uirtutum opera, sicut in Iohannis Apocalipsi legimus<sup>6</sup> : HABES  
 PAVCA NOMINA IN SARDIS QVI NON INQVINAVERVNT VESTIMENTA SVA.  
 Varietas autem qua sancti circumamiciuntur uarii sunt ordines uel  
 secte, uel corporis regendi adinuationes. Alii sane pane secundo polen-  
 tisque grossioribus, alii primis placentis cibusque delicatis esuriam  
 575 adimunt. Illis algido aquarum fluore sitim sedare, istis uinum purum  
 et aliquando mellitum uel pigmentatum placet potare. Et quamuis  
 diuersas dapes uel potus secundum diuersas consuetudines in hora  
 prandendi sumu<n>t, nichil tamen, nichil certe delinquant, quia,  
 sicut apostolus ait<sup>7</sup>, omnis creatura dei bona, et nichil abiciendum  
 580 quod cum gratiarum accione percipitur. Et ideo non est dubitandum  
 eximie sanctitatis fuisse uiros tam ex eis qui multimoda uina modice  
 potauerunt quam ex eis qui simplicem aquarum potum ad bibendum  
 sumserunt. Regnum dei, hoc est sancti, in quibus deus regnare dicitur,  
 propter disti<n>ctionem escarum uel potuum regnum dei non uocan-  
 585 tur, sed specialiter propter iusticiam, propter pacem, propter gaudium  
 quod habent in spiritu sancto<sup>8</sup>. Nam sicut laudabilis putatur esse uite  
 qui cotidianis aquis sese distendit, ita nec inferioris credendum est  
 esse meriti qui de uinis pigmenta redolentibus cum temperie biberit.  
 Quamobrem non est monachorum uicio imputandum, si in magnis,  
 590 ut ipse asseris, festis huiusmodi pocula sumpserint. Humanum est enim  
 et pie institutionis effectus in diebus solempnibus meliusculum aliquid  
 solite refectioni superaddere. Dignum quippe uidetur omnibus qui  
 secundum caritatem ambulant recipiendum ut, sicut spiritus noster

560. Hoc primum inscribitur : *Quod uina pigmentaria possint bibere.* 593.  
*ambulant*] hic fortasse *et suppleendum.*

1 ECCLI. XXXVII, 23 (Qui sophisticè loquitur o. erit); sed et cf. IOB XI, 2  
 (Numquid ... uir uerbosus iustificabitur?). 2 Ps. CXXXIX, 12 (iuxta  
*Reg. Monachorum*, VII, 1. 174). 3 *Apol.* IX, § 21 (911 A : « Quale est  
 autem illud quod n. m. ex more o. d. ... mello pigm. etc. »). 5 Cf. GEN.  
 XXX, 37 sq. 5 Cf. Ps. XLIV, 10. 6 APOC. III, 7. 7 Cf. I TIM.  
 IV, 4. 8 Cf. ROM. XIV, 17.

- pro sanctorum celebritate tripudiat, ita et exterior noster homo de suo  
 595 quod requirit gaudio gratuletur. Et hoc quidem ita esse ex euangelio  
 potes intelligere, ubi dominus dicit Iude<sup>1</sup> : QVOD FACIS FAC CICIVS ;  
 et illi putabant ideo ei dixisse ut emeret ea que necessaria erant ad  
 diem festum ; quia enim magna erat festiuitas, maius aliquid et solito  
 prandio delectabilius adici estimabant. In libro quoque Ezdre scriptum  
 600 est<sup>2</sup> quod iusserit populum comedere pingua et bibere mulsum, ideo  
 scilicet quia dies festus erat domino deo suo.

(15.) Ad hec ipse : *Numquid, inquis<sup>3</sup>, hunc potum dicemus fieri  
 propter infirmitatem stomachi ?*

- More Caiphe, qui, de domino loquens ridiculose, ut quidam uolunt,  
 605 nesciens uerum dixit<sup>4</sup>, quod uerum est et probatione perlucidum, et  
 tu ignoranter uideris astruere. Quis enim nesciat potiones diuersis  
 herbarum speciebus respersas stomacho uel ceteris intimis uitalibus  
 saluberrimas esse ? Vtilis farine decoctio quam ceruisiam dicunt,  
 diuersorum expressio fructuum, hidromellum quod aquam mellitam  
 610 uocant, purus denique uini liquor stomachum adiuuat. Set, ante omnes  
 potiones, ille sole que pulueres odoriferas sapiunt stomacho prestant  
 et medentur. Herbarum enim uires, per totum corporis spacium  
 diffuse, remedium egritudini et opem conferunt medicatricem. Hec  
 tota ferme fisica resonat, hoc fis<i>ologorum libri loquuntur.

- 615 (16.) Contra hec autem sinistra responsione occurris : *Ego autem,  
 inquis<sup>5</sup>, ad nichil aliud talem potum uelle dico, nisi ut amplius bibatur  
 uel delectabilius.*

- O claram et extollendam uiri scientiam. Estne consequens, si tu non  
 uides, alios non posse uidere ? Respondeat ille uates pro me<sup>6</sup> : « Men-  
 620 dose colligis, inquit Stoicus hic, aurem mordaci lotus aceto ». Omnes  
 reuera matris ecclesie filii, perspicue uidemus quod ad roborandam  
 infirmam huius corporis substantiam tam simplices potus quam etiam  
 deliciofi nobis apparantur. Nec criminari deberes, si in diebus festiuis,  
 quando amplior labor incumbit, amplius aliquantulum bibitur, cum  
 625 discretus discipline regularis informator<sup>7</sup> in maiore labore maiorem  
 indulgeat potum. Verbi gratia, si crebris ictibus ligone terram contu-  
 deris, uel rudera siluestria rebrachiatu abstirpaueris, uel ad coquendas  
 fabas struem astularum excideris, nonne sudor per poros erumpit, ilia  
 mouentur, corpus siccatur, labra retrahuntur ? Quis non uideat corpus  
 630 fatigatum tantoque labore concussum uberiorem requirere potum ?  
 Hoc idem de monachis contra quos agis est sentiendum, quia habent  
 et ipsi excusationem suam. Cum noctem pene in explendis matutinis  
 protraxerint, cum in uoce psalmi<sup>8</sup>, in extenso cantilene iubilo, in

607. *respersas* Ms.  
 alteram).

616. *uelle* pro « *ualere* », ut Bernardus scripsit (cf. seriem

1 IOH. XIII, 27. 2 Cf. II ESD. VIII, 10. 3 *Apol.* IX, § 21 811 (A :  
 « Numquid et hoc fieri dicemus p. i. s. »). 4 Cf. IOH. XI, 49 sq. 5  
*Apol.* IX, § 21 (811 A : « Ego uero ad n. a. ualere dico n. ut uel amplius  
 etc. »). 6 PERS. Sat. V, 85 sq. 7 Cf. *Reg. Monachorum*, XL, l. 10  
 sq. 8 Cf. PS. XCVII, 5.

protensa lectionum serie, in missis celebribus, usque ad nonam sequentis  
 635 diei horam nomen domini laudauerint<sup>1</sup>, putasne minimum adesse  
 laborem, corpus non fatigari, carnem non exsiccari? Fatebor imbecilli-  
 tatem meam, ideo potissimum ut experimento credatur. Huiusmodi  
 labori quam frequenter mancipatus adeo siccus fui et defatigatus ut,  
 640 si tantum regularis emina<sup>2</sup> ad defessum hominem recreandum conce-  
 deretur, non solum delectabiliter sumere, sed, sitis urgente necessitate,  
 amplius interrogarem.

Quod nos, nouicie religionis fundatores minime prouidentes, permit-  
 timus, secundum quod psalmista de impiis loquitur<sup>3</sup>: os nostrum  
 habundari malicia et linguam nostram concinnare dolos, loqui contra  
 645 fratres nostros et contra filios matris nostre ponere scandalum. Pulcrum  
 est in reprehendendis aliorum uiciis uicia nostra celare et per hoc  
 quod alios inculpamus tanquam inculpabiles apparere. Placet exor-  
 dinato monachi ore inordinata proferre et, canticis spiritualibus<sup>4</sup>  
 omissis, ludicra scurrarum publice cantitare. Non attendimus quod,  
 650 inter christianos, non qui patitur, sed qui facit contumeliam miser est.  
 Non ascultamus dulcem Ieronimi admonitionem, qui rogat ut numquam  
 de ore monachi turpis sermo egrediatur; hoc etenim ait<sup>5</sup>: « Signo  
 malus animus ostenditur et per exteriorem hominem interioris uicia  
 demonstrantur ». Quid, obsecro, turpius, quid pudibundius quam os  
 655 nostrum, tubam scilicet dei et organum spiritus sancti, scatebram  
 esse, inmo fontem derisionum? Mallem uina, mellis liquore uel pul-  
 uerum respersione confecta, continuatim biberemus, quam detractio-  
 nibus, felle uidelicet draconum et ueneno aspidum insanabili<sup>6</sup>, adeo  
 inbueremur. Audiamus quid in Vitas patrum legitur<sup>7</sup>: « Melius est  
 660 comedere carnem et bibere uinum quam comedere in uituperatione  
 fratrem suum ». Verum, quoniam aures nostre ad piam patrum sen-  
 <ten>tiam prorsus obduruerunt, uereor ne illud sapientis prouerbium<sup>8</sup>  
 uerissime de nobis possit pronunciari: OCULVM QVI SVBSANNAT PATREM  
 VEL RESPICIT PARTVM MATRIS SVE EFFODIANT EVM CORVI DE TORREN-  
 665 TIBVS. Oculum in hoc loco pro toto homine accipitur, illa figura qua  
 partem pro toto dicimus; sicut enim caro dicitur pro homine, ut ibi<sup>9</sup>:  
 VERBUM CARO FACTVM EST, et sicut spiritus, cum pars sit hominis,  
 pro toto homine quandoque accipitur. Oculus itaque patrem subsannat,  
 quando peruersus quispiam membra Christi contumeliis afficit, quia  
 670 quicquid iniuriarum membra paciuntur patitur et ipse qui in membris  
 creditur esse. Vnde et ipse in euangelio<sup>10</sup>: QVI VOS SPERNIT ME SPERNIT,  
 et alibi<sup>11</sup>: QVOCIENS FECISTIS VNI EX MINIMIS MEIS MICHI FECISTIS.  
 Partum quoque matris sue despicit qui fratres suos, hoc est filios

642. Quam particulam grandiore littera ita distinxit amanuensis. 649. *pu-*  
*plice* Ms. *cantitare*] Hic inquisitionis signum scriba addidit. 656. prius  
*puluerum*. 662. *prossus* Ms. 663. *oculus* Ms. 664. *effodient* Ms.

1 Cf. Ps. CXXXIV, 1. 2 Cf. *Reg. Monachorum*, XL, l. 6. 3 Cf.  
 Ps. XLIX, 19 sq. 4 Cf. Eph. V, 19; Col. III, 16. 5 (*Non in-*  
*ueni*.) 6 DEVT. XXXII, 33. 7 *Lib. III (Verba seniorum)* § 134 (P. L.,  
 LXXXIII, 786 C), et *lib. V (Verba seniorum*, IV, § 51 (870 D). 8 PROV.  
 XXX, 17 (*et qui pro uel*). 9 IOH. I, 14. 10 LC. X, 16. 11 MT.  
 XXV, 40 (Quamdiu f. u. ex his fratribus meis min. etc.).

- matris ecclesie, spernit et inhonorat. Hominem itaque tam maliciosum  
 675 optat ille sophista a coruis qui sunt in torrentibus effodi, quia iustum  
 est ut immundi spiritus, qui, sicut corui, gaudent cadaueribus et manent  
 prope flumen Babilonis, in illo dominantur, iuxta quod apostolus  
 dicit<sup>1</sup> traditum huiusmodi hominem Satane in interitum carnis, et  
 secundum quod in libro Regum legimus<sup>2</sup> spiritum domini malum  
 680 inuasisse Saulem. Et merito quidem tam dira inprecacio in nos redun-  
 dabit, quia, cum sciamus detractionem deo nostreque professioni  
 contrariam esse, in detrahendis fratribus non tamen parcimus lingue.

(17.) Sequitur<sup>3</sup> : *Cum uene fuerint uino ingurgitate, toto in capite  
 palpitantes, sic surgenti a mensa quid aliud libet nisi dormire?*

- Dic, obsecro, bone abbas, dic, sodes, quomodo, hec iocosa dicendo, illum  
 685 regule locum adimplas, ubi<sup>4</sup> scur<r>ilitatem et uerba risum mouencia  
 pater Benedictus eterna dampnat clausura? Qua temeritate presumis  
 regulam docere, qui regule precepta non uis tenere? Si regulam quidem,  
 ut constantem decet magistrum, inflexibiliter teneres, uerba risibus,  
 inmo derisionibus plena, nullatenus edidisses. Quid de te dicam?  
 690 Laudo te? In hoc non laudo<sup>5</sup>, quia, ut apostolus ait<sup>6</sup>, QVI ALIOS DOCES  
 TE IPSYM NON DOCES. Quamobrem equum esset, secundum eius defini-  
 tionem<sup>7</sup>, quatinus, aliis predicans, reprobis ipse efficereris, quia, ut  
 ille dogmatista ait<sup>8</sup> : « Turpe uicium et execrandum est doctori, cum  
 culpa redarguit eum ».  
 695 Ceterum ponamus inter monachos huiusmodi esse potatorem. Neque  
 enim est consorcium bonorum, ubi intermixtio non fuerit malorum.  
 Ideone digne carpendum existimas, si post tantum potandi proluuium  
 somnum requirat? An melius et tucius esset, presentibus sobriis fra-  
 tribus, balbutire nec posse recte pedum uel oris officium explere?  
 700 Ego uero multo reor licencius somno statim obuolui, si tamen uspiam  
 inter monachos tam gulosus helluo reperiatur. Somnus enim dulcis  
 est, ut Salomon ait<sup>9</sup>, siue quis plus manducet siue bibat. Sumptum  
 quoque digerit potum, sicut in libro Iudicum legimus, ubi Heli fertur  
 dixisse Anne<sup>10</sup> : DIGERE PAULVLVM VINVM QVO MADES; quod est aliis  
 705 uerbis dicere : « Vade aliquantulum dormire, ut sic ebrietatis obliuis-  
 caris ». Si ergo consultius est ire dormitum post tantam bibendi super-  
 fluitatem, iniuste de somno ebrium nostrum accusas.

(18.) Ad hec ipse<sup>11</sup> : *Si ad uigiliis surgere indigestum cogis, non  
 cantum, sed planctum pocius extorquebis.*

- 710 Iccirco pro certo temulentum istum decet consopiri, ne, si indigestus  
 uigiliis meat, et sibi et aliis oneri efficiatur. Ideo, inquam, uini rigorem  
 digerit, hoc est per poros et per alitum foras emittit, ne, si per capitales  
 uigilantis uenas commetetur, insano similis sit inter sanos. Si ergo post

682. *contraria* Ms. 692. *effeceris* prius. 711. *meat*] an pro  
 ineat? 713. *commessetur* Ms. (subaudiendum est *uinum* pro subiecto).

1 Cf. I COR. V, 5 (et *Reg. Monachorum*, XXV). 2 Cf. I REG. XVIII,  
 10. 3 *Apol.* IX, § 21 (911 A : « Sed cum etc. »). 4 Cf. *Reg. Monacho-*  
*rum*, VI, l. 19 sq. 5 Cf. I COR. XI, 22. 6 ROM. II, 21. 7 Cf.  
 I COR. IX, 27. 8 (*Non inueni.*) 9 Cf. ECCL. V, 11. 10 I REG.  
 I, 14. 11 *Apol.* IX, § 21 (911 A : « Si autem ad etc. »).



haustam, ut dixisti, pulsauerit potionem, non est unde criminetur  
715 eum, quia, priusquam ad uigilias ueniat, inde est dormiendo alleuiatus  
unde fuerat honeratus.

Et, o insulsum me et sine cerebro monacum, cur, talibus ineptiis  
ex parte perceptis, non eminus, secundum illud sapientis<sup>1</sup>, sepiui  
720 aures meas spinis, callidam imitatus aspidem que non exaudiat uocem  
incantantis sapienter ?<sup>2</sup> Cur, cum psalmista<sup>3</sup>, non auerti oculos meos  
ne uiderent uanitatem, orans deum cum Salomone et dicens<sup>4</sup> : VANITATEM ET VERBA MENDACII LONGE FAC A ME ? Ceterum, quia debeo  
imitari capud nostrum Christum, qui quos amat arguit et castigat<sup>5</sup>,  
725 cum te, bone abbas, uisceribus caritatis amplectar, caritatiue conabor  
corripere, sciens<sup>6</sup> quia PLVS PROFICIT CORREPTIO APVD PRVDENTEM  
QVAM CENTVM PLAGE APVD STVLTVM.

Si dulce placitumque fuerat infirma menbra que sunt in ecclesia  
carpere, nec uoluisti eum, cum Paulo<sup>7</sup>, qui preoc<c>upatus est in  
aliquo delicto, in spiritu lenitatis instruere, quare, queso, non sufficit  
730 unam saltim contumeliam infirmo, de quo loquimur, irrogasse ? Primo  
uinum plus equo sumere, deinde inercia somni remissum, modo ad  
uigilias non canere, sed sternere, denotasti. Utquid os tuum tociens  
posuisti, os, inquam, quod per sacrosanctum Christi defertur con-  
uiuuium, quotiens pusillanimum istum uerbis ridiculosis es iniuriatus ?  
735 Quamobrem, qui de scripturis cauillas, ad scripturam illam non atten-  
disti que dicit<sup>8</sup> : NE ITERES VERBUM DV RV M ET NEQVAM ET NON MINO-  
RABERIS ? Quid est, queso, NON MINORABERIS ? Ego arbitror magnum  
esse qui de bono cordis tesauo profert bona<sup>9</sup>, et, secundum psalmistam<sup>10</sup>,  
disponit sermones suos in iudicio, et tociens maiorem fieri quociens  
740 meliora fuerit locutus. Vnde beatus Iob maximis a domino effertur  
laudibus<sup>11</sup>, eo quod rectiora semperque meliora quam amici eius esset  
locutus. Illum uero cuius os ebullit stulticiam, qui in aliis deridendis  
non moderatur sermones suos, paruum quidem et uilem tociensque  
minorem reor esse quociens peius fuerit locutus. Ille igitur qui non  
745 iterat uerbum durum et nequam non minoratur, quia qui proximos  
ignominiosis contumeliis non afficit in eadem uirtutis excellencia qua  
prius fuerat permanebit. Et hoc nimirum notat apostolus<sup>12</sup>, ubi optat  
spiritum discipulorum integrum esse et sine offensa. Si igitur, ut deo  
dicatum condecet monacum, sapientis hanc exortacionem obseruasses,  
750 neque que premissa sunt neque que sequuntur in aliquem depromississes.

(19.) Sequitur<sup>13</sup> : Cum ad lectum deuenero, requisitus incom<m>odum  
plango, non crapule peccatum, sed quod manducare non queo.

Nescio « quo teneam <uoltus> mutantem Prothea nodo<sup>14</sup> ». Supe-

714. Pro *criminentur* uel *crimineris*.  
Ms. 749. *concedet* Ms.

738. *s(an)c(tu)m spalmistam*

1 Cf. ECCLI. XXVIII, 28.

2 Cf. Ps. LVII, 5 sq.

3 Cf. Ps. CXVIII,

37. 4 PROV. XXX, 8.

5 Cf. APOC. III, 19.

6 PROV. XVII,

10. 7 Cf. GAL. VI, 1.

8 ECCLI. XIX, 7 (uerb. neq. et durum).

9

Cf. MT. XII, 35.

10 Cf. Ps. CXI, 5.

11 Cf. IOB XLII, 7 sq.

12 Cf.

PHIL. I, 10.

13 *Apol.* IX, § 22 (911 A : « Cum uero ad etc. »).

14

HORAT., *Ep.* I, I, 90.

- rius temulentum nescioquem longa uerborum tela uituperasti; nunc  
 755 ipsum eundem esse in ultima tue disputacionis clausula manifestas. Cornutum sillogismum tibi pretextam, quia et nos manum ferule subduximus et de nobis illud poeticum utcumque potest predicari: « Fenum habet in cornu, longe fuge<sup>1</sup> ». Aut tu idem es quem superius delusisti, aut non es idem. Si tu es idem, ergo falsum est quicquid de alio dixisti.  
 760 Si non es idem, ergo friuolum est quod hic eundem te esse scripsisti. Sed morem satiricorum gerere uideris, qui, cum alios reprehendunt, ut acrius id agant, reprehensorum et ipsi personam accipiunt. Hinc est quod Persius, cum ipse homo esset, se ipsum cum aliis hominibus reprehendit, ubi ait<sup>2</sup>: « O curas hominum, o quantum est in rebus inane ». Hinc alibi ait<sup>3</sup>: « Stertimus, indomitum quod despumare Falernum sufficiat ». Hec autem illi qui deorsum fuerunt et terrena sapuerunt<sup>4</sup>; qui, cum serpente illo de quo legimus in Genesi<sup>5</sup>, terram secularis sciencie omnibus diebus uite sue comederunt. Quid autem de monaco loquar, qui a patre Benedicto pauca uerba et ea sine derisione iubetur<sup>6</sup> proferre, et tamen non solum plurima loquitur, sed et derisores loquendo imitatur? Quid de psalmiste imitatore dicam, qui in lege domini die ac nocte meditari<sup>7</sup> eiusque eloquia super mel et fauum dulcia<sup>8</sup> deberet amplecti, et in se sceni uerba transformat? Dicam, audacter dicam, ne uidear esse de illis qui prohibent  
 775 gladium suum a sanguine<sup>9</sup>: — Melius esset non nosse uiam domini quam post agnitionem taliter retro redire<sup>10</sup>; tolerabilius dicerem damnum cenosas sub seculari habitu satiras scriptitare quam inter dulcia sponsi et sponse cantica huiusmodi nugulis concrepare.

- Hec autem de bibera, hoc est bibendi superfluitate, stridente, ut  
 780 potui, calamo digessi, malens simplici uti oratione quam ponposas minusque cognoscibiles uerborum faleras adornare. Nunc igitur ad sequentia canenda tendo chelim<sup>11</sup>, paratus pedibus ire in sententiam, si iuxta animus noster adesset. Verum, quandoquidem inpresentiarum non est presens, idonea illius scripta pro idoneo suscipiam magistro.

- 785 (20.) [Sequitur:] *Ridiculum uero est, si tamen uerum est, quod relatum a pluribus qui hoc se scire pro certo dicebant, reticendum non arbitror*<sup>12</sup>.

- Quantum a maioribus accepi, ridiculum dicitur iocus qui est risu dignus, qui maturorum etiam animum frangit et excitat ad ridendum. Tale est illud Esopi, egregii auctoris<sup>13</sup>, qui, cum descripsisset montem parturientem ualidumque clamorem pro partu excutiendo proferentem, asseruit tandem exiguum peperisse murem. Cuius uerbis Oracius

765. sternimus Ms. 773. scinedorum Ms. (pro scaenicorum, ut uidetur, siue scaeniculorum, uel etiam cynicorum). 777. scenosas Ms. (idest pro caenosas). 779. An pro bibere? 782. Idest chelyn. 785. Sequitur superest, ut uidetur. 788. maturarum Ms.

I HORAT., *Serm.* I, 4, 34. 2 *Sat.* I, 1. 3 *Sat.* III, 3 sq. 4 Cf. PHIL. III, 19. 5 Cf. III, 14. 6 Cf. *Reg. Monachorum*, VII, 1. 182 sq. 7 Cf. Ps. I, 2. 8 Cf. Ps. XVIII, 11. 9 Cf. HIER. XLVIII, 10. 10 Cf. II PET. II, 21. 11 Cf. STAT., *Theb.* I, 33. 12 *Apol.* IX, § 22 (911 B: « ... relatum est mihi a pluribus q. h. se pro certo scire dic. retic. esse n. a. »). 13 Reuera PHAEDR., *Fab.* IV, 23.

- alludens ait<sup>1</sup> : « Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus ». Si ergo  
 ridiculum res dicitur risu digna, que infirmos titillat animos et ridere  
 compellit, edissere, queso, quamobrem non est reticendum, cum a  
 795 ueris christianis, maxime autem a monachis, risus omnino fit alienan-  
 dus ? Quamdiu quidem infirma huius carnis spolia gerimus, et cum  
 psalmista<sup>2</sup> habitamus cum habitantibus Cedar, ingemiscentes ad  
 alterutrum quia incolatus noster prolongatus est, oportet nos secundum  
 <scripturas> miseros esse et lugere, risum nostrum in fletum<sup>3</sup>, et  
 800 organum in uocem flencium uertere<sup>4</sup>, ne formidandus ille euangelii  
 tonitrus ad nos possit referri<sup>5</sup> : VE VOBIS QVI RIDETIS NVNC QVIA LUGE-  
 BITIS ET FLEBITIS, et illud Salomonis<sup>6</sup> : RISVS DOLORI MISCEBITVR  
 ET EXTREMA GAVDII LVCTVS OCCVPAT. Si igitur nobis declinandus est  
 risus, ridicula narratio prorsus abnuenda. Reticendum esset ridiculum  
 805 unde mencionem fecisti, nec auribus fidelium umquam ingerendum.  
 Illud quoque me mouet quod dixisti : « si tamen uerum est », cum  
 « a pluribus » sit tibi « relatum » et a talibus « qui se hoc scire dicebant ».  
 Si enim, ut dominus ait<sup>7</sup>, in ore duorum uel trium testium stat omne  
 uerbum, et si, secundum uulgare prouerbium, credendum est, quam-  
 810 obrem pluribus et qui hoc se scire dicebant non credidisti ? Quodsi  
 dubitasti — hoc etenim sonat illud quod dixisti : « si tamen uerum  
 est » — cur apocriptum aliquid in scriptis tuis posuisti, et quod non  
 credidisti credentibus transmisisti ? Vtrobique uideo uenenum incur-  
 815 rem tamquam certam ceteris promulgasti.

(21.) Sequitur<sup>8</sup> : *Aiunt incolumes iuuenes conuentum solere deserere, in domo se infirmorum, qui infirmi non sunt, collocare.*

- Respondendum reor non eis qui talia garriunt, sed tibi, qui talium  
 nugas in publicum preconaris. Non enim es huius opinionis inuentor,  
 820 sed inueniencium legatus. Legato igitur respondeo. Si iuuenes, plures  
 scilicet numero, in domum se infirmorum recipiunt, conuentum sine  
 dubio non deserunt, sed faciunt. Ideo nimirum conuentus a conue-  
 niendo sortitur uocabulum, quia plures in locum unum consciscit.  
 Quodsi illi, cum sint plures, conuentum idest conueniencium turmam  
 825 efficiunt, nequaquam certe illum deserunt, cum in illo esse probentur.  
 Si autem conuentum eorum qui in claustro cohabitant deserere eos  
 dixeris, perfacili responsione tibi obuiabo. Conuentum ille deserit qui  
 ab illo omnino recedit uel qui quippiam contra eius decretum machi-  
 natur peruersum. Vnde et de quibus in epistola sua Iohannes ait<sup>9</sup> :  
 830 EX NOBIS EXIERVNT SED NON ERANT EX NOBIS. E conuerso conuentum  
 minime deserit qui una cum fratribus adheret uel, illis permittentibus,  
 aliquorsum ordinatim uadit, sicut ille qui dicebat se in conuentum

804. *prossus* Ms.      809. Aliquid hic fortasse deest, idest clausula prouer-  
 bii.      813. *ue neuum* Ms.      814. *sanctiebant* Ms.      816. *Fiunt* Ms.

<sup>1</sup> *Ars poet.*, 139 (cf. super., l. 424).      <sup>2</sup> Cf. Ps. CXIX, 5.      <sup>3</sup> Cf.  
 Iac. IV, 9.      <sup>4</sup> Cf. Iob XXX, 31.      <sup>5</sup> Lc. VI, 25.      <sup>6</sup> Prov. XIV,  
 13 (dolore).      <sup>7</sup> Cf. Mt. XVIII, 16.      <sup>8</sup> *Apol.* IX, § 22 (911 B : « Aiunt  
 enim inc. ac ualidos iuu. ... qui n. sunt inf. c. »).      <sup>9</sup> I Ioh. II, 19 (pro-  
 dierunt).

esse, qui corde non longe fuit absens : ETSI ABSENS, inquit<sup>1</sup>, CORPÖRE PRESENS TAMEN SPIRITV. Vnde et Tullius de illis qui perfecte dilectionis  
 835 glutino astringuntur : « Absentes, inquit<sup>2</sup>, assunt, et — quod difficilius est dictu — mortui uiuunt ». Si igitur iuuenes de quibus loqueris in domum infirmorum permissu conuentus introeunt, conuentum nequaquam deserunt, quia et affectu et obediencie obsequio semper intersunt.

(22.) Sequitur : *Isti carniū esu sese reficiunt, qui tantum infirmis*  
 840 *ex regule distinctione conceditur. Hec est tuorum summa uerborum*<sup>3</sup>.  
 Si concesseris michi carnis comestione ex regule permissione infirmis esse concessam, pro celeri pede disputationis nostre metis ueniemus ad metam. Qui sunt igitur infirmi, oculis linceis intueamur. Traditum a maioribus et memorie com<m>endatum habeo quod infirmi dicuntur  
 845 aliquando corpore, aliquando uero anima. Et in quantum anima melior et dignior res est quam corpus, in tantum infirmitas anime grauior et perniciosior est quam infirmitas corporis. Qui sint autem qui infirmi sunt corpore, notum et expertum est omnibus. Infirmi uero anima, ut de monachis loquar, illi specialiter dicuntur qui postquam seculo  
 850 se subtraxerunt et iugo domini, quod suaue est<sup>4</sup>, subdiderunt, retro, sicut uxor Lot<sup>5</sup>, respicientes, escas carniū quibus in seculo usi fuerunt mente concipiunt et, tedio pulmentorum affecti, nichil aliud nisi carnis pabulum sompniat. Istos opinor infirmos nominari, quia in sancte professionis proposito firmi non existunt. Talibus infirmis discreti  
 855 ecclesie pastores condescendentes modicum ad tempus carnis pastum imperciuntur, quatinus, laxa uoluntate in melius reparata, ualidius opus aggrediantur ; et in hoc dominum, cuius formam ipsi representant, imitantur, qui, ne populus suus ad Egiptum rediret, ne iterum sub Pharaonis dominio redigeretur, carnis pabulum quod ante cupierat  
 860 dapsiliter satis fuit largitus<sup>6</sup>. Hoc etiam beati Benedicti magistrali agunt licentia<sup>7</sup>, qui in abbatum constituit potestate aut augeri aliquid aut minui, prout uiderit unicuique expedire.

Quid hac discretionē discretius ? Quid ista prouidentia magis prouisum ? An competencius dices huiusmodi infirmis carnis edulium  
 865 omnino subducere, et medicabilem egritudinem quo premisimus emplastro nequaquam medicari ? Habebis ergo eos non in domino hilares, sed accidiosos et tristes, non omnia que apponuntur cum gratiarum <actione> sumentes, sed delicatos et summurmurantes, non in operibus denique bonis citos et gaudentes, sed tardos, remissos et detra-

833. corde] corpore Ms. ; nisi supplendum : corpore <longe corde>. 840.  
 Leg. discretionē (cf. alteram seriem). 843. Leg. sint (cf. l. 847). 861.  
 augere Ms.

1 COL. II, 5 (Nam etsi corpore absens sum, sed spiritu uobiscum sum) ; I COR. V, 3 (Ego quidem absens corpore, praesens autem spiritu). 2 CIC., Mil. XXXV, § 97 ([gloria] efficeret ut absentes adessemus, mortui uiueremus). 3 Cf. Apol. IX, § 22 (911 B : « Carniū esu — qui uix aegrotis duntaxat et omnibus debilibus ex regulae discretionē pro uirium reparatione conceditur — non quidem corporis infirmantis ruinas reficere pro incommodo, sed luxuriantis curam perficere in desiderio »). 4 Cf. Mt. XI, 30. 5 Cf. GEN. XIX, 26 ; Lc. XVII, 31 sq. 6 Cf. Ex. XVI, 3 sq. 7 Cf. Reg. Monachorum, XXXIX, l. 13 sq. ; XL, l. 1 sq. ; et cf. XXXVI, l. 17 sq.



- 870 hentes. Iterum ad Egiptiarum carniū ollas reuertentur<sup>1</sup>, iterum in tunica qua se exspoliauerant<sup>2</sup> inuenientur. Quis uel insipiens tantas anime ruinas pro modico carnis cibo per aliquantillum tempus non indulto sustinebit? Quis sane sapiens non dicat corporee necessitati quandoque consulendum, ut anime infirmitati uelocius subueniatur?
- 875 Apostolus, pie compassionis uisceribus refertus, gaudere se dixit<sup>3</sup> quacumque occasione Christus predicaretur; gaudendum dico et ego, apostoli discipulus, si pessime anime passiones, si eiusdem nociue turbulencie quibuslibet causis possint adnichillari. Maius aliquid eloquar, scripturarum adminiculo armatus. Melius est aliquantulas
- 880 carnis bucellas cum modo discretionis sumere quam esculentum turgentis leguminis cibum auide et gulose comedere. Audi, monache, quid de falsis monachis Ieronimus monachus sentiat<sup>4</sup>: « Nonnulli, inquit, uitam rectam appetentes in medio itinere corruunt, dum carniū abstinentiam portant et leguminibus stomachum onerant ». Non
- 885 culpatur Helias quod carne a coruis oblata cibatus sit<sup>5</sup>, nec spernitur Abraham quod celestes conuiuas carne depauerit<sup>6</sup>. Vituperantur Israelite quod allia et pepones et porros et carnes non puras, sed in olla spumentatas, concupierint<sup>7</sup>. Spernitur Esau quod primogenita deperdidit, dum sorbibili lenticula rugientem uentrem impleuit<sup>8</sup>. Quapropter, sano tui fratris consilio adquiescens, grossis leguminalis epuli pulmentis aliquando parce, et cum sancto Helia, cum fidei Abraham, cum apostolo denique carnibus, carni tue amicis, libenter uescere. Satiū reuera esset mortuam bestiarum carnem comedere<sup>9</sup>.
- Quid est in hoc loco comed<er>e? Detrahēre, lacerare, sicut
- 895 apostolus ait<sup>10</sup>: SI INVICEM COMEDITIS ET CORRODITIS AB INVICEM CONSVMEMINI. Huiusmodi homines similes sunt puero Heli qui noluit accipere coctam carnem, sed crudam<sup>11</sup>, quia non eorum exemplis quos ignis sancti spiritus et carbones desolatorii<sup>12</sup> excoxerunt, sed eorum potius uitis detrectant, qui sibi inkompositi et inordinati uidentur.
- 900 Isti etiam sunt de impio Saulis populo<sup>13</sup>, qui peccant comedentes cum sanguine, quia, licet Philisteos, hoc est peccatores, subiugauerint, si aliorum sanguini, idest peccato, detraxerint, multum tamen domino delinquant.

(23.) Sequitur<sup>14</sup>: *Rogo, que est hec securitas inter frendentium hostium fulgurantes hastas et circumuolancia spicula, tanquam finito bello, proicere*

872. Prius *indulto non*. 880. An leg. *commodo*? 884. Leg. *putant* (cf. alteram seriem). 892. An pro *carnis*? 897. *coctum* Ms. 905. *circumuolancium* Ms.

1 Cf. Ex. XVI, 3. 2 Cf. Cant. V, 3. 3 Cf. Phil. I, 18. 4 Epist. LIV, § 10 (P. L. XXII, 555: ... uitam pudicam appetentium in i. c. dum solam carn. abst. putant et leg. onerant stomachum, quae moderato parceque sumpta innoxia sunt). 5 Cf. III Reg. IV, 6. 6 Cf. Gen. XVIII, 7. 7 Cf. Nvm. XI, 5, 8, 20. 8 Cf. Gen. XXV, 34. 9 Cf. Ex. XXII, 31; Deut. XIV, 21. 10 Gal. V, 15 (Quod si inu. mordetis et comeditis, uidete ne ab inuicem consumamini). 11 Cf. I Reg. II, 15. 12 Cf. Ps. CXIX, 4. 13 Cf. I Reg. XIV, 34. 14 Apol. IX, § 22 (911 B sq.: ... frendentium undique h. ... tanq. fin. iam bello et triumphato aduersario proicere a. et a. pr. incubare longioribus aut nudum molli uolutari in lectulo? »).

*arma, et aut prandiis longioribus incubare aut molli lectulo uolutari?*

Secundum illum poete iocum<sup>1</sup>, bellum Troianum gemino hic orditur ab euo. Ab infi<r>mis siquidem iuuenibus incoasti, et eosdem modo bellatores esse describis,\*arma quibus muniantur gerere, hostes quos  
910 expugnante habere; in medio tamen congressu arma dicis proicere diuersisque lenociniis eneruiter subiacerere.

Et quidem monachi satis idonee iuuenes uocitantur, quia sunt de paruulis illis qualium est regnum celorum<sup>2</sup>, et quia, secundum psalmistam<sup>3</sup>, renouabitur ut aquile iuuentus eorum. Idem quoque bellatores non incongrue uocantur, quia sunt de fortissimis illis qui ambiunt lectulum Salomonis<sup>4</sup>, OMNES TENENTES GLADIOS ET AD BELLA DOCTISSIMI; armati quoque diuersis armis, contra diuersos quos habent hostes, caute et ordinate ad preliandum incedunt. Alii, sicut Dauid<sup>5</sup>, quinque lapides li<m>pidissimos eligentes de torrente, uno tantum Goliath prosterunt, quia, quinque corporeis sensibus quos de deo perceperunt recte utentes, in unitate dilectionis diabolus uincunt. Alii, sicut Finees<sup>6</sup>, Zambri unum de filiis Israel cum meretrice Madia<nitide> se commiscentem gladio occidunt, quia carnem suam, fede luxurie illecebris se implicantem, gladio, hoc est scripture castigacione, mortificant.  
925 Alii angelum illum<sup>7</sup> qui excussit flammam de fornace quam incenderat rex Babilonis sedule imitantur, quia inexpletam gule uel ebrietatis uoraginem, per quam nos diabolus incendit, angelice uiuentes omnino adnichilant. Alii pugnant sicut Aot<sup>8</sup>, qui, utraque manu utens pro dextera, regem Eglon interfecit, quia, secundum apostolum<sup>9</sup>, a dextris et a sinistris, per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam incedentes, mundum et eius concupiscentiam<sup>10</sup> in se pro<r>sus occidunt. Verum ubi tantus est conflictus, tantique aduersarii cum Christi militibus concertant, nequid esse ut aliquis, ab hoste percussus, non cadat grauique sauciatus mucrone arma sue milicie quandoque  
935 proiciat? Iste tamen uulneratus non spernitur, non acclamatur, non deseritur; sed ab amico agmine suscipitur, confortatur et leniter, prout infirmum decet, tractatur. Quod et apostolus iubet fieri, ubi hortatur<sup>11</sup> nos flere cum flentibus et necessitatibus sanctorum communicare; et alibi<sup>12</sup>: ESTOTE, inquit, VOS BENIGNI MISERICORDES FRATERNITATIS AMATORES. Hinc etiam Salomon in Ecclesiaste, Christi militum fidem exprimens: SI VNVS, inquit<sup>13</sup>, CECIDERIT AB ALTERO FVLCIETVR.

Si igitur talis lex et tale institutum inter Christi pugiles constituitur ut cadentem alii erigant, releuent, consolentur, de te, bone abbas,

914. *Idem* prius; corr. alter scriba, ut uidetur.

919. *t(ame)n* Ms., 933. An leg. *esset*?

Ms. 941. *milicum* ita Ms. 944. *consoletur* Ms.

917. An leg. *arma-*

935. *sp(er)enitur*

1 Cf. HORAT., *Ars poet.*, 147.

2 Cf. MT. XIX, 14.

3 Cf. PS. CII,

5. 4 CANT. III, 7 sq.

5 Cf. I REG. XVII, 40.

6 NVM. XXV,

6 sq. 7 Cf. DAN. III, 49.

8 Cf. IVD. III, 15 sq.

9 Cf. II COR.

VI, 8. 10 Cf. I IOH. II, 17.

11 Cf. ROM. XII, 15, 13.

12 II PET.

III, 8 (In fine autem omnes unanimes, compatientes, fr. em., misericordes, modesti, humiles); EPH. IV, 32 (Estote autem inuicem benigni, misericordes, donantes inuicem).

13 ECCL. IV, 10.

- 945 admodum o conqueror quod uulneratos in hoc certamine tirones magis  
exprobrasti quam confortasti.

(24.) Sequitur<sup>1</sup> : *Quid hoc ignauie, boni milites?*

- Dic, amabo, qua ratione bonos nuncupas quos paulo ante ignauos  
descripsisti. Hironico fortassis usus es tropo, uel eo locutionis genere  
950 quo benedicere pro maledicere ponitur. Vnde uxor beati Iob ad eum :  
BENEDIC, inquit<sup>2</sup>, AD DEVM ET MORERE ; et alibi scriptum est<sup>3</sup> : BENE-  
DIXIT NABOT DEVM ET REGEM. Quodsi, simplex et innocens monachus,  
tam callido tamque arguto fabularis sermone, uerere ne illud sapientis  
eloquium in te quoquo modo possit referri<sup>4</sup> : QVI SOPHIST<IC>E  
955 LOQVITVR ODI<BI>LIS ERIT, et illud quod dicit<ur> alibi<sup>5</sup> : QVI  
VOLVIT LAPIDEM REVERTETVR AD EVM. Lapis in hoc loco pro uerbo  
ponitur reprehensorio, malo et uersipelli animo in quempiam prolato.  
Vnde dominus ad Phariseos qui mulierem in adulterio deprehensam  
illi adduxerant : SIQVIS, inquit<sup>6</sup>, SINE PECCATO EST PRIMVS IN ILLAM  
960 LAPIDEM MITTAT. Qui uoluit igitur lapidem, reuertetur ad eum, quia  
qui uerbum fallacis obductum ad aliquem exprobandum uersat in  
ore, quantum aliis cupit nocere, tantum seipsum noscitur ledere. Hinc  
in euangelio legitur<sup>7</sup> : QVECVMQVE SEMINAUERIT HOMO HEC ET METET ;  
et Prosper in epigram<m>atibus suis : « Quicumque, inquit<sup>8</sup>, alium  
965 molitur ledere, primum ipse se iaculo percuciet proprio ».

(25.) Deinde adiungis<sup>9</sup> : *Socii in sanguine et cede uersantibus, uos  
aut cibos delicatos aut sompnos capitis matutinos.*

- Quod cibos delicatos, artito coquorum studio confectos, monachi  
possint edere, in superiori disputatione usque ad unguem reor esse  
970 tractatum. Quod autem dicis sompnos eos capere matutinos, quandoque  
ita esse in quibusdam locis diffiteri nequeamus, non tamen ad dedecoris  
eorum cumulum est referendum. Non enim id agunt, promissa quies-  
cendi libidine, sed potius pro inbecillis corporis explenda necessitate.  
In estatis namque tempore, quando hoc faciunt<sup>10</sup>, tunc scilicet quando  
975 nox spacium suum in breuem contrahit quantitatem, in uespertinali  
hora, subintrante crepusculo, itur dormitum. Media nocte ad confiten-  
dum domino surgitur<sup>11</sup>, festinatur, et usque ad ipsam aurore eruptionem  
sacris uigiliis insistitur. Tunc demum, protensis cantibus defatigati,  
stando etiam in coro pene uaricosi, quodque humane infirmitati grauius  
980 estimo, somnolenti, frigescentes iam lectulos repetunt et aliquantis per  
pausaturi semi[.....] obuoluuntur. Istisne ad reparandam corporis

953. Ita tantum conieci, ut sensum redderem ; *uerendum* uel aliud quid non  
minus decet proponere, quia scriba hic solum *uenc* exscripsit atque spatium  
duarum litterarum postea disposuit. 957. *quemquam* Ms. 981. Tan-  
tum spatium quattuor uel quinque litterarum relinquitur, idest pro : *uiui*,  
*uestiti* etc. etc., ut malueris ; fortasse *sopori* (cf. inferius, l. 985).

1 *Apol.* IX, § 22 (911 C : « Q. h. ig. est o. b. m. »). 2 *Iob* II, 9 (b. deo  
et m.). 3 *III REG.* XXI, 13. 4 *ECCLI.* XXXVII, 23. 5 *PROV.*  
XXVI, 27. 6 *IOH.* VIII, 7 (Qui s. p. est uestrum pr. etc.). 7 *GAL.*  
VI, 7 (Quae enim sem. ...). 8 *PROSP., Epigr.* I, v. 3 sq. (*P. L.*, LI, 499 A :  
Nam quicumques ... primum (Ipse...)). 9 *Apol.* IX, § 22 (911 C). 10  
Cf. *Reg. Monacharum*, XLVIII, l. 10 sq. 11 *Ib.*, VIII, l. 4 sq.

inualitudinem modicam pausam negabis ? Si tam duri tamque in-  
 humani extiteris animi, non solum corpori, sed anime quamplures  
 ingeres incommoditates. Si enim, finitis matutinis, non conquieuerit,  
 985 in angulis fortasse sompnium furabuntur, semisopori tota die grauesque  
 incendunt, nec lectioni uidebis uacare ; sed obstipo capite librum adorare.  
 Taceo orationes uel pretermittas uel tepide factas, consuetos psalmos  
 aut tacitos aut, intercurrente sopore, semesos. Quis pastor, discretum  
 gerens animum, non prius modicum gregi carpere sompnium concedat,  
 990 quam tot inordinata, tot nostre professioni contraria perpetiatur ?

Set uos qui de celo cecidistis, secundi Catones, alium ordinem,  
 aliam habetis religionem. Die iam dilucescente, besca, ligone ceterisque  
 telis agrariis armati, opus expetitis, et nunc quidem per prata, diuersis  
 flosculis uenuste colorata, nunc per uiuentes pulcrisque arbusculis  
 995 consitas siluas, operando diffundimi. Hic uiridium amenitas herbarum  
 uisum oblectat, illic auium concentus, delectabilem efficiens armoniam,  
 auditum retentat. Argenteus aquarum liquor lumen exacuit, salubris  
 incorrupti aeris haustus intima letificat. O durum et intolerabilem  
 ordinem. In ipso ordine parcit unusquisque iumento suo, et, ne nimium  
 1000 operando lassetur, prouisa temperat discretionem. In hora refectionis  
 libentius audiusque comeditur, in tempore cubitandi firmitus saniusque  
 dormitur. In noctem quoque profundiore secure poterit protendi  
 dormicio, quia pauculi tantum psalmi, quos regula precipit, nec amplius  
 aliquid est ruminandum in matutinis<sup>1</sup>. Psalmi pro familiaribus, uigilie  
 1005 pro defunctis, gloriose denique quas ecclesia recipit cantilene minime  
 decantantur ; sed, puris perrarisque psalmis decursis, totam ferme  
 noctem dormitando consumitis.

Illi uero contra quos agis hec omnia celebriter implent, scientes  
 quod, si quid superogauerint uel magis quam regula precipit egerint,  
 1010 dominus, cum uenerit ad iudicium cum senatoribus populi sui<sup>2</sup>, illis  
 restituet. Quocirca non sunt iuste uituperandi, si diucius quam uos  
 matutinis indulerint sompnis, cum amplius et grauius quam uos Iudei  
 seruicio laborare probentur.

(26.) Hec autem que sequuntur expositio sunt uel premisse contumelie  
 1015 exaggeratio, usque ad eum locum ubi de infirmis iuuenibus  
 iniuriosus replicatus est sermo. Que sane non solum peruerse, sed et  
 mendaciter enucleata probarem, nisi unius rei expositio, tociens iterata,  
 minus sedulum fastidiret lectorem.

[Sequitur :] *Ad discernendum deinde inter sanos et male habentes,*  
 1020 *baculos in manibus gestare iubentur in manibus egrotantes*<sup>3</sup>.

Cupio te scire perplura esse in monastico ordine que superflue  
 quidem adiecta uidentur, nullumque commodum afferre estimantur.

---

986. *opstippo* Ms. 1004. Post *uigilie* scriba de prius inchoauerat, postea  
 expunxit. 1010. *uenerint* Ms. 1018. *fastidirent* Ms. 1019. Cum  
 sententia quae antecedit omitta loca iustificet, hoc *sequitur* et similia quae  
 saepius adhibentur superesse uidentur, idest a librario nostro uel anteriore inu-  
 tiliter addita fuisse.

---

<sup>1</sup> Cf. *Reg. Monachorum*, VIII, l. 5 sq. <sup>2</sup> Cf. Mt. XXV, 31 ; — PROV.  
 XXXI, 23 (et cf. super., l. 214). <sup>3</sup> *Apol.* IX, § 23 (912 A : « ...in man.  
 portare iubentur aegr. »).



Que tamen, si sollicite considerentur, utiliter quidem, quia uel necessarie uel significatiue, assu<m>pta uidebuntur. Agamus igitur de illis rebus  
 1025 quas minus intelligentes superflua<s> opinantur.

Vestis ipsa quam gerimus tante capacitatis, tam sinuose extat amplitudinis ut geminum in ea corpusculum possit includi. Quod fit utique necessario, quamquam superuacuum esse uideatur, quia paracius indui cumque opus exegerit expedicius potest deponi, uel quia, frigore  
 1030 ingruente, alie uestes ad corpus tutandum ualent subtercludi. Et, ut de Cluniacensium usu paucula perstringam, antelam, hoc est equiptorale quod pectori antetenditur, et postelam, hoc est subligar illud quod posterius habetur, superflua dicunt et omnino ridenda. Ego autem non ociose nec sine grandi prouidentia huiusmodi corrigias uideo applicatas, quia prior que pectora coheret contra uertices montuosos, que uero sub cauda protenditur contra uallium inclinationes, haut minimum prodest. Hec necessarie. Corrigia quoque insotularis superflua esse creditur, uel quia preter communem mortalium usum sola alligatur, uel quia proluxa sui longitudine quinquies pene tibiam  
 1040 circumplectit, cum curcior alligatura claustris monachis posset sufficere. Nos autem cum sola peronem nostrum constringimus, ut significemus precipue caritatis glutino omne corpus monachorum debere necti. Ideo tibiam nostram eius prolixitate sepius circumuoluimus, ut in omnibus nostris operibus perseuerantie longanimitatem habendam esse  
 1045 monstremus. Similiter et circuitum illum tornatilem quem ante-et-retro uocamus religionem asserunt nichil iuuare, anime nichil utilitatis afferre. Verum figuratiua huius circumgirationis significatio designat nos non frustra eam facere, quia, secundum Ezechielis animalia<sup>1</sup>, debemus oculis discretionis nos munire non solum ante, hoc est in prima  
 1050 nostra conuersione, sed etiam retro, hoc est in omnibus sequentis uite actibus pre<e>minere.

Sic et baculus, quamuis in cassum, ut asseris, a quibusdam baiuletur, non frustra tamen egrotis uel eis qui ualidiores esse putantur ad gerendum committitur : istis autem necessarie, quia membra ex infirmitate  
 1055 nutantia, eo fulciente, sustentat ; illis, uero significative, ut infirmorum scipio quem gestant, quamdiu cum infirmis sunt, modum uiuendi secundum infirmos tenendum ostendat. Ideo, inquam, illis qui aliquanto saniores esse uidentur ad gestandum potius traditur, ut sese intelligant non discursare, non procaciter loqui, sed quiete et sine  
 1060 disceptatione omnino cum infirmis cohabitare. Addamus quod maius est, quia scilicet nostri ordinis fundatores<sup>2</sup> tam iuuenibus quam etiam prouecte etatis hominibus hos baculos gestare preceperunt. Vnde pudicum nasum in cachinnosam rugam contrahere non deberes, sed potius formidare ne, sic non agendo, terminos quos statuerunt patres  
 1065 tui transgredereris<sup>3</sup>, sciens, secundum beatum Gregorium<sup>4</sup>, quod

1031. *usa* Ms. 1036. *quae uero*] idest quam « posterior » uel « altera » designari uelles. 1037. *Hec necessarie*] an glossema? 1063. An pro pudicum? 1063. *chachinnosam* Ms.

1 Cf. Ez. I, 18 ; APOC. IV, 6.  
 (ap. *Vet. Disc. mon.*, 1726, p. 208, l. 2).  
*inueni.*)

2 Cf. (v. gr.) BERNARDI *Ord. Cluniac.*  
 3 Cf. PROV. XXII, 28. 4 (*Non*

facta eorum non sunt oris gladio ferienda, etiam si recte reprehendenda iudicantur. Nec quia cathedralem sortitus es principatum, secundum sapientem illum, deberes extolli, sed magis esse in illis quasi unus ex illis, imitando exortacionem, qui ait<sup>1</sup> : SITIS VNANIMES IDIPSVM  
 1070 SENTIENTES, NICHL PER CONTENCIONEM NEQVE PER INANEM GLORIAM AGENTES ; et alibi<sup>2</sup> : IDEM, inquit, SAPIATIS OMNES, ET NON SINT IN VOBIS SCHISMATA.

(27.) [Sequitur:] Sane, inquis<sup>3</sup>, *necessarii sunt baculi, ut, quam pallor in uultu maciesque non indicat, baculus sustentans mentiatur inualetudinem.*  
 1075

Nisi me christiana teneret reuerentia, linguam tuam contusione dignissimam proclamarem ; inmo ad ipsam contundendam, etsi monachus, quam audax assurgerem. Legi austeritatem Helie<sup>4</sup>, laudatissimum Finees zelum<sup>5</sup>, efficaciam Samuelis in occidendo Aggag<sup>6</sup>, constanciam Petri contra Ananiam et Saphiram<sup>7</sup> ; et tamen nullus eorum deliquisse uidetur, nullus offensam incurrisse cognoscitur. Hec etenim crudelitas pietas appellatur ; hec transgressio legis adimpletio dicitur. Hinc namque scriptum est<sup>8</sup> : SI FRATER TVVS ET AMICVS ET VXOR QVE EST IN SINV TVO DEPRAVARE TE VOLVERE<N>T, AVERSA SIT  
 1080 MANVS TVA SVPER EOS ET EFFVNDAS SANGVINEM EORVM. Si igitur est condemnabile sanctissimos uiros inpios homines inpie trucidasse, multo reor esse licencius contra inpium uel inpia uerba proferre. Dicam itaque illud Plauti<sup>9</sup> : « Certum est me neminis misereri, quia miseret mei nemo » ; dicam illud Terencii<sup>10</sup> : « Qui pergit dicere michi que uult,  
 1085 audiet que non uult ».

Quantum ex superioribus conicio uerbis, ubi dicis : « Necessarii sunt baculi, ut, quam pallor in uultu maciesque non indicat, baculus sustentans mentiatur inualetudinem », pallidis tantum et macilentis, non autem rubeis et crassis carnis pastum inpertiri uideris. Quodsi  
 1095 pallescentibus et obesis macie carnem concedis, concedenda est ergo hipocritis qui demoliuntur facies suas, ut appareant ieiunantes<sup>11</sup> ; nec est retrahenda nouis illis monachis qui luridos et ex<s>angues circumferunt uultus, quatinus facies tenuis et exsiccata commendet quos trita et probata religio non ualet. Si autem esculentis hominibus

1069. qui ait] Idest « sapiens ille », qui prius inuocatur. 1073. inquis] Quod uerbum denuo uim adnotationis illius « sequitur » confundit. 1093. maculentis prius scriba expresserat, postea correxit. 1098. tenues Ms. 1099. exculentis Ms.

1 PHIL. II, 2 sq. (« Unanimes ... per in. gl. »). 2 I COR. I, 10 (ut idipsum dicatis omnes... ; cf. PHIL. II, 2 (ut idem sapiatis eandem caritatem habentes). 3 Apol. IX, § 23 (912 A : « plane necessarios, ut quam etc. »). 4 Cf. III REG. XIX, 10 sq. 5 Cf. NVM. XV, 7.X 6 Cf. I REG. XV, 33. 7 Cf. ACT. V, 1 sq. 8 Cf. DEVT. XIII, 6 sq. (« Si tibi uoluerit persuadere frater tuus ... aut filius tuus uel filia siue uxor quae est in sinu tuo aut amicus ... non adquirescas ei ... sed statim interficias. Sit primum manus tua super eum... »). 9 PLAVT., Capt. III, 5, 764 sq. (Nemini miserere certumst, quia mea miseret n.). 10 TER., Andria, 920 (Si mihi pergit quae uult dicere, ea quae non uult audiet). 11 Cf. MT. VI, 16 (exterminant f. s.).

- 1100 rubeoque colore perfusis carnis edulium interdicendum astrinxeris, ergo subtrahenda est pleureticis, paraliticis aliisque egrotis qui talem gerunt infirmitatem ut nec corpulentiam minuat nec colorem amittat. Quis hoc uel insanus affirmabit? Ego autem, regia gradiens uia<sup>1</sup> nec declinans, secundum illud Salomonis<sup>2</sup>, ad dexteram neque ad sinistram,
- 1105 libera uoce et intrepido pronuntio animo non solum pallidis et macie detritis, sed crassis nichilominus et rubicundis carnis cibum, quociens necesse fuerit, esse offerendum. Nam, si ex regula<sup>3</sup> infirmis tantum et debilibus esus carnis permittitur, eademque infirmitas qua grauat macros potest grauare et corpulentos, ergo idem cibus inperciendus
- 1110 est tam macie exhaustis quam pinguedine distentis, quia eodem morbo possunt laborare. Quodsi phisicorum assertionibus fides est accom-  
 <m>odanda, pinguibus et carnulentis hominibus frequencius subueniendum, quia, ut asserunt, non diu tales de sanitate congaudent. Hoc uero discreti ecclesie pastores, prouide satis contuentes, non
- 1115 solum carnibus extenuatis, sed etiam succulentis pro com<m>oditate reparanda carnis pabulum quandoque permittunt. Quod quia non temere, sed discrete nimis efficiunt, nolo eos lingua uirosa et felle detractationis plena corrodere, ne forte illud beati Ambrosii conuicium<sup>4</sup> in me redundet: « Contumeliosus est et mendaciter arguit qui contumeliam facit », et illud omni detractori metuendum prouerbium<sup>5</sup>:
- 1120 LABIA INSIPIENTIS PRECIPITABVNT EVM, INICIVM VERBORVM EIVS STVL-  
 TICIA ET NOVISSIMVM ORIS EIVS ERROR PESSIMVS.

(28.) Sequitur<sup>6</sup>: *Ridendas aut lugendas dixerim huiusmodi ineptias?*

- Succinctum interrogationi tue dabo responsum. Si ineptias hic res
- 1125 non aptas, superfluas et inordinatas, monachus inter monachos, nosti, melius esset eas lugere quam irridere, et cum sancto Ieremia<sup>7</sup> fontem lacrimarum oculis tuis deposcere ad plangenda peccata populi tui, imitando Paulum qui cum infirmis dixit<sup>8</sup> se pariter infirmari. Si uero, secundum impios de quibus psalmista loquitur<sup>9</sup>: LABIIS DOLOSIS IN
- 1130 CORDE ET CORDE LOCVTI SVNT, in publicandis fratrum tuorum uiciis linguam permittis in terram<sup>10</sup>, de illis eminens arguam te esse qui peccata contubern<al>ium suorum quasi Sodoma sua predica- uerunt nec absconderunt<sup>11</sup>. Isti autem tales, si quid reprehensibile nouerint, fuitiles et pleni rimarum usquequaque dispergunt, non
- 1135 intelligentes quod onera nostra debemus inuicem portare<sup>12</sup> et iuxta beatum Basilium<sup>13</sup> ita clementes esse in aliis peccatis quasi in nostris, ita ut nec aliter nos aliter alios pensemus.

1102. *minua(n)t ... amitta(n)t* Ms.

uerso. 1130. *locut(us)* in Ms.

1112. *et iterat* Ms., idest denuo folio

1131. *transsire* Ms.

1132. *tuorum*

Ms.; deinde uerbum aliquod fortasse deficit.

1 Cf. DEVT. XXI, 22.

2 Cf. PROV. IV, 27.

3 Cf. *Reg. Monacho-*

*rum*, XXXVI, l. 17.

4 (*Non inueni.*)

5 PROV. X, 12 sq. (*Et labi-*

*a ... oris illius e. p.*).

6 *Apol.* IX, § 23 (912 A: « *Rid. an lug. etc.* »).

7

Cf. HIER. IX, 1.

8 Cf. II COR. XI, 29.

9 Ps. XI, 3 (*Labia dolo-*

*sa...*).

10 Cf. Ps. LXXII, 9 (*in terra*).

11 Cf. ES. III, 9.

12 Cf.

GAL. VI, 2.

13 Cf. *supra*, l. 546).

(29.) Adiungis post hec<sup>1</sup> : *Sic Macharius uixit ? Sic Antonius docuit ? Sic patres in Egipto conuersati sunt ?*

- 1140 Parce, pie nimisque religiose. Macharius uixit, alta satisque stupenda Antonius docuit, excellenter quoque admodum patres in Egipto sunt conuersati. Hugo quoque, Maiolus ceterique Cluniacenses quos subiecisti primates elegantem uiuendi modum, preclarum monachatus apicem, non tantum docuerunt quantum docentes tenuerunt. Et,
- 1145 licet isti uirtutum prerogatiuis ceteris eminencius emicuerint, minime tamen est consequens ut qui tante perfectionis non fuerint monachi non esse arguantur. Sume tibi de quopiam potente paradigma. Sicut ille oriens quidam habet satellites bonos, sed tamen diuersos, quia alium fortiorem, alium prudentiorem, istum audatiorem, illum patientiorem, ita et de summi regis uernaculis qui luctam habent contra spiritalia in celestibus<sup>2</sup> puto sciendum. Quamquam enim Macharium sanctitate non expriment, abstinencia Antonii uitam non teneant, patribus in Egipto mansitantibus non omnino assimilentur, nequaquam tamen ueraciter concludes alio uiuendi genere bonos probatosque
- 1155 monachos esse non posse. Obiciam tibi illud apostoli<sup>3</sup> : VNVSQVISQVE IN SVO SENSU HABUNDAT, et alibi<sup>4</sup> : VNVSQVISQVE PROPRIVM DONVM HABET A DEO, ALIVS SIC ALIVS VERO SIC. Ieronimus quoque : « Multe sunt <inquit><sup>5</sup> uirtutum species que sectatoribus suis tribuunt regna celorum ; unum quidem iter, sed perueniendi multa compendia ». Diuerse nihilominus mansiones in archa<sup>6</sup>, dissimiles necnon uariisque maculis resperse oues Iacob<sup>7</sup> disparium meritorum fideles in ecclesia esse designant. Si igitur non omnes eiusdem sanctimonie, non omnes consimilis extant religionis, non est nostrum audacula nimis et temeraria sancire sententia quod ideo probi constantesque non sint monachi
- 1165 quia perfectissimis uiris equales non sunt. Sed hec uiciose consuetudinis morbida inter nos labes uersatur, ut, dum alios uituperabiles innuimus, nos sine uituperio esse monstremus. Hoc, inquam, perfectionis uiros, perangelice uite cultores colubrium deserpit uenenum, ut, dum communis milice professores nec bonis similes contendimus, nos dissimiles subaudiamus. Nec mirum famosi rumusculi et uentose ab hominibus glose in quemuis sonum ora nostra transformant. Ideo uipereo eiusdem morsu discipline commilitones carpimus, quatinus quod illis seculares mentiuntur, ut secularibus placeamus, esse uerum falso protestemur. Parum aut nichil attendimus ad apostolum, qui dicit<sup>8</sup> :
- 1170 SI HOMINIBVS PLACEREM CHRISTI SERVVS NON ESSEM. Quod quia plus equo facimus et facere concupiscimus, timeo ne similes simus eri sonanti

1164. sanctire Ms.

1171. gl(ori)ose Ms.

I *Apol.* IX, § 23 912 A : « Sic Macarius u. ? sic Basilius docuit ? sic Antonius instituit ? sic p. in Aeg. c. s. ? sic denique sancti Odo, Maiolus, Odilo, Hugo, quos se sui utique ordinis principes et praeceptores habere gloriantur, aut tenuerunt aut teneri censuerunt ? »). 2 Cf. *EPH.* VI, 12. 3 *ROM.* XIV, 5 (abundet). 4 I *COR.* VII, 7 (ex deo) ; et cf. *Reg. Monachorum*, XL.1. 1. 5 (*Tantum alteram sententiam inueni, idest HIER., Ep. CXXXIII, 1 : Unum iter et perueniendi quo cupias m. c.*). 6 Cf. *GEN.* VI, 4. 7 Cf. *GEN.* XXX, 39. 8 *GAL.* I, 10 (Si adhuc h. etc.).



et cimbalo tinnienti<sup>1</sup>, qui dulcem tantum efficiunt sonitum, ut aures demulceant audientium.

(30.) Quoniam inapprobando, presentis epistole in tractatu<sup>2</sup>, de  
1180 superfluo monachorum uestitu opimam uerborum inseruisti siluam, necesse est primum dispare uestium qualitates ediscere, et hoc agendo non solum tibi, sed et canine rabiei satisfacere, que monachos pro diuersa quam induunt ueste circumlatrat et subsannat.

Quidam gri<s>engis, hoc est panniculis aerium colorem imitanti-  
1185 bus, uestiuntur, ideo maxime quia grossioribus textuntur filis, illisque circumamicti hiemali intemperancie tuciores occurrunt. Monachis quoque labore manuum uiuentibus hec eadem uestis non minimum prodest, quia nec ita uetustate atteritur nec, si inter frutices uel scopulorum rostra deferantur, facili ruptione discinditur. Hinc efficiunt  
1190 tunicas usque ad medium fere brachii musculum manicatas, ut, cum operibus insistitur, manus ad operandum et expedicius proferantur et agilius moueantur. Ipse nichilominus tunice, quia deformes sunt et spaciose, multoque cucullo et capacitate, ridiculosum portentum oculis hominum ingerere uidentur. Verum, si diligenter anima<d>uer-  
1195 tatur quid indumentum tam informe designet, liquido apparebit nullatenus esse ridendum, sed, ut uulgariter loquar, potius adorandum. Significat enim quia mortui sunt huic mundo, et uita eorum abscondita est cum Christo<sup>3</sup>; et, quia uile tegumentum, ostendit quod uilis sit ei<s> mundus, iuxta illam beati Effrem sententiam qui ait<sup>4</sup>: « Or-  
1200 natus uestium indicat qualiter ea que terrena sunt sapiamus ». Hec de uestibus Tironacensibus.

Sunt alii stelle, scilicet in hac nostra etate inprouisse fulgentes, qui albioribus aliquanto uestibus induuntur, que, ex albicante lana con-  
1205 texte, nullum nisi natiuum admittunt colorem. Et quidem huiusmodi tegmine specialius placuit uestiri, uel quia uilius quod comparetur penes conprovinciales suos non inuenitur, uel quia albedo in ueste castimoniam in corpore debet significare. Et hoc de Clareuallensibus.

Sunt quoque nonnulli qui uestibus colore coruino infectis utuntur, que nec subtiliori materia nec grossioribus filis, sed stamine ex utroque  
1210 temperato textuntur. Et hec quidem indumenta, noctis nigredinem exprimentia, ampla nimis sunt et sinuosa, ita ut, hiemali imminente rigore, alie possint uestes subteruestiri; in estatis uero tempore leuia sunt et accom<m>oda corpori, ita ut, siue laborent sine ferient, gestaminis pondus molestum non sentiant. Taceo quod niger ille super-  
1215 ductus color uitam lugubrem mundique despectum in eis representat.

Auditis causis quare diuersis uestibus monachi induantur, desistant

---

1179. in appr. idest pro inprobando, ut quidem intellego, Communis  
pro in tractatu presentis epistole. 1183. circumlatrant Ms. 1193. capa-  
cite] hic, ut uidetur, uerbum aliquod deest. 1201. Vel etiam tironacen-  
sium conici licet (cf. inferius, l. 1233) pro tirona censiuit, ut scriba noster  
fallaciter legit et notauit. 1213. Ita pro ferientur.

---

1 Cf. I Cor. XIII, 1. 2 Cf. Apol. X, § 24-26. 3 Cf. Col. III, 3.  
4 EPHR. LAT., Admon. I (De conpunct. cordis), ed. Colon. 1547, p. 9<sup>a</sup>  
(Ornatus quippe u. i. quod ... sapimus).

- emuli sancte religionis oblatratores eos lacerare ; et quibus bene uiuendo nequeunt coequari maledictionibus persequi erubescant. Hoc obice ueritatis hostium forinsecorum obturauimus ora. Nunc in te, bone abbas, armatum crebriore acumine spiculum est retorquendum, secundum illud uulgare<sup>1</sup> : « Quanto malignior est arboris nodus, tanto durior infigendus est clauus ».

(31.) Dixisti<sup>2</sup> : *Queritur ad induendum non quod u<t>ilius, sed quod subtilius inuenitur.*

- 1225 Queritur hoc, hoc studiose inuestigatur ad induendum non quod grossius spissiorque confectum materia diucius duret, sed quod est subtilius, hoc est quod, inter uestes, gracilioris extat fili et — plus aliis — esse tenuius approbatur. Dum hunc sensum argucius mecum recolo, nequeo uerbis tuis fidem accom<m>odare. Diuersos namque  
1230 pannos quibus monachi uestiuntur in secreta mente mecum retractans, omnes quidem inuenio utiles, nec aliquem adeo subtilem ut subtilior eo non inueniatur.

- Si ad Tironacenses ueniamus, de utilioribus eorum redarguam esse amictum, quia, crasso conspissatus filamine, et in multo tempore  
1235 durat et adueniens frigus expugnat. Si Cistercienses, Sauinienses, immo, quia cornuta nos fronte inpetitis, uos, Clareuallenses, in medium adducamus, utile quidem et uos uestimentum habetis, quia, spissum ad modum bouine auricule, nec cito labore contunditur nec frigus intemperatum admittit. Si autem ad eos reuertamur qui pullis, ut  
1240 diximus, uestibus induuntur, inueniemus eas eo modo quo prefati sumus utiles esse, nec adeo subtiles ut alie non sint multo subtiliores, muricatas dico, sericas, bissinas, ostrinas, fusco tinctas et cetera huiusmodi. Si igitur uestes monachorum et utiles probantur esse et multo minus subtiles quam plures alie, quare dixisti ad induendum queri  
1245 non quod utilius; sed quod subtilius? Si posuisses custodiam ori tuo et hostium circumstantie labiis tuis<sup>3</sup>, in hec mendacii uerba<sup>4</sup> minime prorupisses.

(32.) Deinde : *Non quod repellat, inquis<sup>5</sup>, frigus, sed quod superbire compellat.*

- 1250 Prefatos illos, obsecro, consule, qui uestibus iacintino colore profusis, hoc est gri<s>engis, amiciuntur. Vtquid ibi tam inserta texendi compactio, tam densata crassi congestio, nisi ut hiemi securius occurratur et imminens frigus omnino depellatur? Nec longe exempla petantur. Tuas que lateri sunt affiniores oculo uigilanti perspice tunicas,  
1255 tantaque spissitudine munitas inuenies ut illis, quasi tot clipeis armatus, hiemales pugnas illesus suscipias. Denigrata nichilominus uestis, que

1217. et] Hic eos supplendum, uel post *coequari*. 1223. *uilius* ita Ms., certo ex oscitantia librarii (cf. inferius atque alteram seriem), 1235. Potius leg. *Sauiniacenses*. 1240. *induantur* Ms. *eos* Ms. 1250. *iacintino* Ms. (idest pro « hyacinthino »). 1252. An pro *hiems*?

1 (*Alibi non inueni.*) 2 *Apol.* X, § 24 (912 B : « ... non q. utilius ... inueniatur. »). 3 Cf. Ps. CXL, 3. 4 Cf. (v. gr.) PROV. XXIX, 12. 5 *Apol.* X, § 24 (912 B).

fere ubique gentium in uestitum assumitur, quantum unaqueque spissa est filisque conserta, tantum sine dubio frigus repellit. Ista quoque que enumerauimus uestimenta, quamquam inter nostri temporis  
 1260 monachos modis diuersis colorentur, minime tamen, si ad deformem eorundem facturam respicias, superbire compellunt. Non enim sunt uestes, sed beluinorum corporum inuolucra et dimidie tele, grosse potius confibulate quam cum compositione consute. Videas plerasque manicis dimidiatis deturpatas, pleras<que> usque ad extremum  
 1265 tibie finem tractu protenso manticas. Omnes latis et fluxis capitibus adeo dilatantur ut in uno capitio duo facillime capita possint adumbrari.

Quis recte iudicans in tam turpi uestium factura superbiam adesse dicetur? Immo summa uilitas, summa in eis humilitas ostenditur.  
 1270 Vnde beatus Ieronimus, exhortans nos tenere quod uestis designat, ait<sup>1</sup>: « Monachus habeat humilitatem uestium, ut monachus sit ». Si igitur monachorum uestis, secundum quod unaqueque ualet, in spissitudine frigus repellit, et si superba nequit esse, que turpis est et humilitatem demonstrat, quare, queso, dixisti non queri ad induendum  
 1275 quod frigus repellat, sed quod superbire faciat? Si scires secundum illud<sup>2</sup> quod propter uerba labiorum ruina approximat malorum, et secutus esses psalmistam<sup>3</sup> qui custodiuit os suum a u<er>bo malicie, ab huiusmodi effreni procacique reprehensione linguam compescuisses.

(33.) Sequitur<sup>4</sup>: *Non denique iuxta regulam quod uilius comparari potest, sed uenustius, immo uanius ostentari.*  
 1280

Omnis monachorum uestitus, etiamsi aliquando uenustior uel ornatior sit quam decet, uilis sine dubio dicendus est, non solum quia melior multoque preciosior ubique reperitur, sed quia uili colore respergitur uilique factura ad induendum paratur. Et tamen uerissime scio nullum  
 1285 uestimentum adeo esse uile ut uilius eo non inueniatur. Quid ergo censes? Si pauperculo michi de communi fisco aliquantulum bona data fuerit tunica, et alibi uideo uiliorem, laudasne pro uiliori quam uidi commissam michi tunicam mutuare? Esto. Si adhuc tunicam grossiori lana, non dico textam, sed nodatam conspexero, utrumne  
 1290 consules meliorem quam modo accepi pro hac despectiori alternare? Quis, rectis intuens oculis, non me inprobum esse nimisque supersticiosum proclamet, si tociens tunicas mutauero quociens uiliores conspexero. Quodsi angulosis me responsis artaueris dicens « quod uilius comparari potest » monachum, secundum regulam<sup>5</sup>, uestire debere,  
 1295 audacter respondeo non de pannis omnino uilioribus hoc patrem Benedictum sensisse, sed potius de illis qui ad coloratorum precioso-

1273. nequid Ms.  
 1276. illud] fortasse suppl. in prouerbiis uel Salomonis.

1276. An leg. malo (cf. alteram seriem).

1278. procatique

Ms. 1293. respondis Ms.

1 (Non inueni); sed cf. *Epist.* LVIII, § 6 (Humilitatem uestium tumentis animo non appetas ... monachus esse coepisti). 2 *Prov.* XII, 13 (Propter peccata l. r. proximat malo). 3 Cf. *Ps.* CXL, 3 sq. (?). 4 *Apol.* X, § 24 (912 B: « ... sed quod uenustius... »). 5 Cf. *Reg. Monachorum*, LV, l. 14 (quod uilius comparari possit).

- rumque comparisonem uiliores habentur. Neque enim discretus pastor adeo in hac parte sensit indiscrete quatinus amici sponsi<sup>1</sup> et sponse, dum festiuis intersunt nuptiis, non nuptialibus pannis uestiantur<sup>2</sup>. Hinc me uerum protulisse potes colligere. Pauperes qui cibum ostiatim queritant, uel qui sinistra fortuna, ademptis subsidiis, premuntur, grossis admodum uilibus et burlosis utuntur indumentis. Quodsi beatus Benedictus iubet<sup>3</sup> uetustas uestes reponi ad distribuendum illis, ergo meliores sunt que distribuuntur quam que pauperes habent; que utique ideo dantur ut melius habeant quam habent. Si igitur meliores sunt, ut datur intelligi, ergo non de uestibus omnino uilioribus hoc est sentiendum. In hac eadem quoque sententia, eis qui res forinsecas procurant uel aliquorsum in legationem diriguntur uestes aliquanto meliores quam claustrales habent indulsit<sup>4</sup>. Vbi animaduertendum bonas quidem esse claustrensium, meliores tamen foris conuersantium, secundum quod in euangelio legimus<sup>5</sup> dominum partem Marie laudasse, cum partem Marthe nequaquam reprobasset.
- Denique, quamuis ista non ita se haberent, deberes scire religionem non esse in ueste, sed in corde. Sicut enim omnes non sunt boni qui mollibus uestiuntur et in domibus regum sunt<sup>6</sup>, ita nec omnes religiosi qui ueniunt ad nos in uestimentis ouium, quia plures intrinsecus sunt lupi rapaces<sup>7</sup>. E conuerso, sicut nec omnes boni qui fimbriis pauperinis uestiuntur, ita nec omnes uituperandi qui splendide ornati procedunt.

- 1320 (34.) Sequitur<sup>8</sup> : *Heu me miserum, cur natus sum uidere ad id deuenisse ordinem nostrum?*

- Vehementer admiror qua mentis animositate monachum appellas, qui regule precepta que monachum faciunt in hac sola epistola tocians es transgressus. Dicitur in regula<sup>9</sup> quod infirmitates corporum siue morum pacienter tolerande sunt; tu uero quicquid infirmum, quicquid debile aut habetur aut falso in ecclesia haberi dicitur, non solum, quantum in te ipso est, non tolerasti, sed ubique locorum per scripta tua dixisti, non intelligens beatum Gregorium dixisse<sup>10</sup> tanto malos tolerandos esse quanto amplius habundant; et alibi<sup>11</sup> : « Quisquis malos non tolerat, ipse sibi per intolerantiam testis est quia bonus

1299. *festiu(us)* Ms. 1310. *moliores* sic Ms. 1317. *omnes* iterat Ms., ita: *o(mne)s* | *om(ne)s*, idest altero uersu incepto. 1328. An *proindixisti* (idest « publicasti ») ?

1 Cf. Mt. IX, 15; Ioh. III, 29. 2 Cf. Mt. XXII, 11 sq. 3 Cf. *Reg. Monachorum*, LV, l. 17 sq. (uetera semper reddant in praesenti, reponenda in uestiario propter pauperes). 4 Cf. ib., l. 25 sq. (... hi qui in uia diriguntur... Et cucullae et tunicae sint aliquanto a solite quas habent modice meliores). 5 Cf. Lc. X, 41 sq. 6 Cf. Lc. VII, 25. 7 Cf. Mt. VII, 15. 8 *Apol.* X, § 24 (912 B: « Heu m. m. qualemcumque monachum, cur adhuc uiuo uidere etc. »). 9 Cf. *Reg. Monachorum*, LXXII, l. 7 sq. (Infirmitates suas siue corporum siue morum patientissime tolerant). 10 *Hom. in Euang.*, XXXVIII, § 8 (*P. L.*, LXXVI, 1287 B, l. 7 sq.: quanto et a.). 11 *Ib.*, § 7 (1286 A, l. 2 sq.: per intol. suam).



- non est ». Item iubetur in regula<sup>1</sup> abbates et seniores tales debere esse ut sciant curare sua et aliorum uulnera non detegere et publicare. Tu autem male se habentium uulnera, liuores et putredines non solum sinistris oculis denudasti, sed deridendas et ore multiplici omnibus odiendas demonstrasti, ad illud Salomonis obsurdescens<sup>2</sup> : QVI DESPICIT PROXIMUM SVVM PECCAT, et quia EI QVI REVELAT MISTERIA ET DILATAT LABIA SVA NON commiscendum<sup>3</sup>. Item in regula quoque precipitur<sup>4</sup> quod monachus non mittat litteras uel eulogias. Tu uero per amplum terrarum orbem litteras non qualescumque, sed satiricas et uiciis et derisionibus || <plenas edidisti>.

---

1340. *derisionibus*] Ita Ms. finit, recto semifolio quod nunc « 238 » adnumeratur expleto ; quaeuis alia conicies : v. gr. « repletas mandasti » (de illis cf, l. 689).

---

1 *Reg. Monachorum*, XLVI, 10 sq. (Si animae uero peccati causa fuerit latens, tantum abbati, aut spiritalibus senioribus patefaciat, qui sciat curare et sua et aliena uulnera non detegere et publicare). 2 *Prov. XIV*, 21. 3 *Ib.*, XX, 19 (non commiscearis). 4 Cf. *Reg. Monachorum*, LIV, l. 3.

# COMPTES RENDUS.

## BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

SANKT WIBORADA. **Bibliophiles Jahrbuch für katholisches Geistesleben**, herausgegeben von Dr Hans Rost. 1. Jahrgang. — Westheim bei Augsburg, Wiborada Verlag, 1933, 4<sup>o</sup>, 205 p., ill.

L'Église et le livre sont étroitement liés dans l'histoire de la civilisation. Ce nouvel annuaire s'est donné comme programme d'exposer les relations qui ont existé entre ces deux « puissances » dans le passé et jusqu'à nos jours. — Signaler les principaux articles qui composent ce beau volume est la meilleure manière d'en montrer tout l'intérêt.

Kl. Löffler. *Das Buch im Mittelalter* (p. 9-11) résume l'histoire de la confection d'un manuscrit et de sa diffusion. — M. Heimbucher. *Die Bibliotheken der Benediktiner* (p. 12-15) n'est malheureusement que la reproduction des pages consacrées à ce sujet dans son ouvrage *Die Orden und Kongregationen*, I, 291-295. — H. Schreiber. *Die Kartäuser als Bücherfreunde*, (p. 16-21). — H. Franke. *Vom Geiste frühromanischer Buchmalerei*, (p. 22-25). — M. J. Husung. *Die Klöster des Mittelalters und die Einbandkunst*, (p. 26-30). L'histoire de la reliure en est encore à ses débuts. Ces quelques lignes sur les services rendus par les moines à la reliure, intéressent malgré leur caractère très général. — J. Theele. *Bücher als Kunstwerke* (p. 31-39). — M. Inganez. *Die bibliographische Ausstellung von Montecassino* (p. 40-45) décrit les principales raretés bibliographiques de l'exposition que les moines du Mont-Cassin avaient installée en 1929 à l'occasion du Congrès international des Bibliothécaires et du 14<sup>e</sup> centenaire de la fondation de l'abbaye. — L. Klaiber. *Die Bibliothek des Escorial* (p. 46-49). — J. Theele. *Die Landesbibliothek Fulda in Vergangenheit und Gegenwart* (p. 50-54). Gardienne de l'antique tradition de la célèbre abbaye, cette bibliothèque, fondée en 1778, n'a guère hérité du trésor de la vieille bibliothèque monastique. — Kl. Löffler. *Das Erbe der Stifts- und Klosterbibliotheken in den Oeffentlichen Bibliotheken Deutschlands* (p. 55-92). Article des plus intéressants. Après quelques considérations générales sur la suppression des monastères allemands, l'auteur parcourant les grandes bibliothèques d'Allemagne, relève le nombre élevé de manuscrits, d'incunables, d'imprimés qui proviennent des bibliothèques monastiques. Ça et là il signale les plus précieux de ces volumes. — R. Henggeler. *Die Ex-libris der schweizer Klöster* (p. 93-102). — K. Preisendanz. *Die päpstliche Papyrussammlung* (p. 103-107). — K. Schmid. *Aus dem Altertum der Kirche* (p. 108-111), caractérise les dernières publications sur l'histoire ancienne de l'Église. — R. Stein. *Die grosse Görres-Ausgabe* (p. 112-116). — C. Flaskamp. *Die Literaturgeschichtswerke von Nadler, Salzer und Mumbauer* (p. 117-119). — L. Koch. *Katholische Lebenswerte* (p. 120-123). — A. Kasper. *Sendung und Werk des Herdervlagers* (p. 124-133). — *Bibliophile Köpfe* (p. 134-159). Ce sont le card. Ehrle, M. J. Husung, Cl. Blume, Bruno Katterbach, Beda Kleinschmidt. — Suivent des notes et des comptes rendus d'ouvrages et de périodiques de bibliophilie. PH. SCHMITZ.

**Mitteilungen aus dem Stadtarchiv von Köln. SONDERREIHE : Die Handschriften des Archivs.** Heft X, Abt. 1. Deutsche und niederländische Handschriften, bearbeitet von Karl Menne. — Cologne, P. Neubner, 1931, 8°, x-152 p.

Les archives de Cologne possèdent de nombreux manuscrits, partagés en trois fonds : la collection Wallraf (environ 380 mss.), les manuscrits de l'ancienne bibliothèque du Gymnase (presque 700 mss.), et les manuscrits acquis par voie d'achat ou de don (environ 700 mss.). Les « Mitteilungen » ont entrepris fort heureusement d'en publier le catalogue, distribué par ordre de matière en douze volumes, comptant chacun plusieurs fascicules. Le premier fascicule du volume XII décrit les manuscrits allemands et néerlandais. Au nombre de 86, ils s'échelonnent du XIII<sup>e</sup> (5 mss.) au XVIII<sup>e</sup> siècle. La plupart appartiennent au XIV<sup>e</sup> et surtout au XV<sup>e</sup> siècle. La description qu'en donne M. K. Menne est détaillée et rendra les plus grands services aux chercheurs. Signalons, entre autres, plusieurs écrits des mystiques flamands et néerlandais, Henri de Herp, Jean van Schoonhoven, Ruysbroeck, et surtout Thomas à Kempis ; plusieurs allemands aussi : Suso, Tauler ; quelques traités anonymes et plusieurs sermons. Ce volume constitue une contribution importante à l'histoire de la vie spirituelle à la fin du moyen âge dans le territoire de Cologne. On y rencontre, par exemple, la plus ancienne traduction du premier livre de l'« Imitation » due à un colonais, Jos. Waelbeck (1434). PH. SCHMITZ.

#### ÉCRITURE SAINTE.

B. KUTAL. **Libri Prophetarum Amos et Abdiae.** — Olmütz, Wilsonovo, 16, 1933, 8°, 220 p.

Le Dr Kutal poursuit heureusement son commentaire des petits prophètes et nous présente aujourd'hui Amos et Abdias. Il place ce dernier écrivain avant l'exil, après 784. Pour l'introduction comme pour le commentaire l'auteur est fidèle à sa méthode soucieuse à la fois de progrès et de tradition, aussi a-t-il reçu de nombreux suffrages, et très flatteurs. H. D.

L. LUMINI. **O Sobrenatural nos Evangelhos Sinoticos.** — São Paulo, 1933, 8°, 520 p.

L'ignorance de la langue portugaise nous force, malgré nos regrets, à signaler sans le commenter l'ouvrage de Dom Lumini qui doit être une introduction aux synoptiques et une réfutation des théories en vogue parmi les critiques indépendants. H. D.

Dom JORDI MA. RIERA. **Evangelis segons sant Joan. Actes dels Apostols.** — Montserrat, 1933, 8°, 458 p.

La Bible du Montserrat se publie avec une régularité qui est le meilleur gage de son succès, et de fait l'étude du catalan s'imposera pour profiter de ce beau commentaire. Dom Riera est un débutant et cependant son œuvre est un modèle de vulgarisation savante ; ses lectures l'ont bien guidé et il sait en user. Le commentaire de saint Jean est au point ; l'auteur explique fort bien les raisons de mettre l'épisode des marchands expulsés du Temple au début de la vie publique ; de même il a judicieusement souligné ce qui rend suspect l'authenticité de 5, 4. ; il penche pour le déplacement des chap. 5 et 6. En toute chose il s'explique avec calme et mesure. Il reste à attendre le volume de cartes et de vues destiné à illustrer le commentaire. H. D.

A. C. CLARK. *The Acts of the Apostles*. A critical edition. — Oxford Clarendon Press (Milford), 1933, 8°, LXVI-427 p. Sh. 30.

M. Clark a l'honneur d'avoir inventé ou perfectionné une nouvelle méthode de critique textuelle. Elle est exposée par Collomp, *La critique des textes*, p. 51-54 et peut se résumer ainsi. Un texte long est ordinairement plus ancien qu'un texte court. Les copistes omettaient souvent des lignes ou des séries de lignes, soit par distraction, soit volontairement. Supposons deux textes  $\alpha$  et  $\beta$ ;  $\alpha$  omet ici 18 lettres, là 27 lettres, puis continue sans omission pendant 72 lettres. On en conclut qu'il avait comme modèle un manuscrit à lignes toujours égales, de 9 lettres. En réalité les choses ne se présentent pas d'une manière aussi simple.

Clark a appliqué sa méthode au texte grec des Actes. Le texte « occidental » est le plus long et est primitif, le grec ordinaire a abrégé en omettant des lignes. Mais les lignes de  $\beta$  ne sont pas égales, la division des lignes est déterminée par le sens, en d'autres mots  $\beta$  est écrit en colométrie. Si Clark a raison, il faudra dire qu'à la base de toute la tradition manuscrite des Actes — et cette base est très ancienne, du second siècle, au plus tard — il y a un manuscrit écrit en colométrie, à peu près comme le codex Bezae. De plus, le texte occidental des Évangiles et des Actes se trouve dans les mêmes manuscrits; cependant le texte des Évangiles est mauvais, celui des Actes est bon. Cela devient non seulement compliqué, mais étrange et inexplicable.

Cependant le texte occidental est parfois le meilleur. En 1926, Ropes, dans *The text of Acts* avait déjà vu que les leçons occidentales 1<sup>er</sup> εν ημερα η, 2<sup>6</sup> αυτων δωδεκα, 21<sup>er</sup> εγενετο εν ταις ημεραις εκειναις etc., 5 om ιουδαιοι, 16 om Ιωηλ 37 om λοιπους, 32 +ιδού, 3 om λαβειν, 46 ιωναθας, 22 om τουτο et beaucoup d'autres étaient bonnes. De même 11<sup>28</sup> ημων doit être accepté avec Clark contre Ropes. C'est ici qu'on trouve le premier exemple de ce pluriel ημων qui indique l'emploi d'un journal de voyage. Cependant Clark prétend à tort que la tradition qui place Luc à Antioche apparaît d'abord chez Eusèbe et Jérôme (p. 348). Elle apparaît déjà dans le prologue antimarcionite rédigé vers l'an 160 (cf. *Rev. bén.* 1928, p. 209 et Harnack, *Sitzungsber.* 1928, p. 335). L'addition 12<sup>10</sup> κατεβησαν τους επτα βαθμους και est sûrement authentique. Quel reviseur songerait à introduire des détails si caractéristiques et... si inutiles? Mais arrivons vite à 20<sup>4</sup> qui présentait une difficulté sur laquelle les commentateurs glissaient rapidement; ils ont cette mauvaise habitude quand ils ne trouvent pas la solution. Clark a résolu le problème: au lieu de Δερβαιος il faut lire avec Dg Δοβηριος; Doberos est une ville de Macédoine! Je n'oserais cependant pas dire avec Clark que parmi les évêques signataires du Concile de Sardigne il faut corriger *Brebi* en *Doberi* (cf. Turner, *Eccl. Occ. Mon. Iuris ant.* I, p. 559).

Incontestablement l'édition de Clark fera réfléchir les critiques, elle montrera que le texte occidental est meilleur qu'on ne croyait. Mais est-il régulièrement le meilleur? La question est d'autant plus ardue que ce texte est difficile à reconstituer. Les témoins varient beaucoup, les éditions de Blass et de Hilgenfeld sont souvent en désaccord. Aujourd'hui Ropes et Clark nous présentent parfois deux formes différentes du texte occidental, p. ex. 13, 29 et 19, 11. Voyons un cas typique. Clark édite 17, 34

και γυνη ονοματι Δαμητρις  
ευσχημων και ετεροι συν αυτοις

Ce texte ne se lit dans aucun manuscrit. Puisque Clark veut couper les lignes



d'après le sens, εὐσχημὼν doit appartenir à la ligne précédente. Ensuite la syntaxe grecque demanderait plutôt γυνή εὐσχ. ον. Δ. Cf. 9<sup>10-12</sup> 10<sup>1</sup> 12<sup>13</sup>. Ainsi tomberait l'hypothèse que D a omis un stique. Il y a plus. On ne connaît pas d'autre exemple de Damaris comme nom de femme. Probablement il faut lire, avec L, Damalis, qui signifie jeune vache. C'est un nom peu aristocratique et assez mal sonnant. Il ne faut pas juger les gens sur la mine et encore moins les condamner sur le nom ; mais si Damalis avait été une femme de mauvaise vie qui portait ce sobriquet depuis qu'elle faisait ce honteux métier, je n'en serais ni étonné, ni scandalisé, car Jésus a prédit que les prostituées précéderont les pharisiens — et sans doute aussi les philosophes d'Athènes — dans le royaume des cieus. Ce n'est qu'un soupçon et je suis prêt à l'écarter. Revenons au texte. Un vieux lecteur a eu le même soupçon que moi et il l'a écarté en disant que cette femme était honnête εὐσχημὼν. Il n'en savait rien, pas plus que moi. Si εὐσχημὼν appartient vraiment au texte β — Clark l'affirme, mais j'en doute — il faudra conclure qu'ici β ne donne pas le texte primitif.

On trouvera encore des remarques très utiles sur les différents témoins du texte occidental (p. 173-388), une opinion assez audacieuse sur l'auteur des Actes et l'authenticité du prologue (p. 393-408). D. DE BRUYNE.

A. BOUDOU. **Actes des Apôtres.** — Paris, Beauchesne, 1933, 8°, p. LV-592. 1 planche et 1 carte. Fr. 24.

Le présent commentaire fait partie de la collection *Verbum salutis*. Nous sommes sans doute le seul à nous souvenir qu'en faisant la recension des Évangiles nous l'avions amicalement exigé des éditeurs ; c'est dire si nous l'avons accueilli avec joie.

Il nous vient d'au delà des mers, de Madagascar où le P. Boudou enseigne les séminaristes. Ainsi la parole divine est expliquée premièrement aux antipodes et nous en percevons l'écho ; mais nous ne nous sentons pas moins favorisés à le lire que nos frères d'au delà des mers à l'entendre.

Le livre sera utile aux professeurs et à leurs élèves. On le recommandera avec fruit aux laïques, trop ignorants de la Geste apostolique. Riche et succinct, il fait court et ne se perd pas en détails. L'érudition en est solide mais ne s'étale pas. Tout y est subordonné à l'intelligence du texte.

Je relèverai quelques vétilles pour montrer avec quel intérêt j'ai lu ce commentaire. On eût souhaité voir mentionner et citer les inscriptions de Théodote et de Nicanor, si suggestives. P. 207 : Je ne crois pas qu'on soit jamais entré à Mar-Saba de bas en haut, mais bien plutôt de haut en bas et sans appareil mécanique. P. 481 : la hauteur de l'Antonia me semble exagérée ; elle s'élève de 8 mètres au-dessus de l'esplanade du Haram Ech Chérif. Enfin c'est faire tort à Gamaliel de réduire son intervention à un simple argument de bon sens. Il ne raisonnait pas d'une façon tellement terre à terre ; qu'il ait été un disciple caché, c'est douteux, mais qu'il ait parlé avec beaucoup de prudence surnaturelle, je le pense, et sa dialectique laissait loin derrière elle l'opportunisme cynique d'un Caïphe, tel que le dépeint S. Jean. H. D.

FOAKES JACKSON et KIRSOPP LAKE. **The Beginnings of Christianity. Part I. The Acts of the Apostles. IV. Translation and Commentary. V. Additionnal Notes.** — Londres, Mac Millan, 1933, 8°, XII-421 p. 1 carte et XIV-548 p. 1 planche et 1 carte. Sh. 25 chaque vol.

C'est une œuvre d'importance que ces deux volumes couronnent et il serait

difficile d'en faire impromptu une recension à la fois intégrale et succincte. Le tome quatrième est le fruit de la collaboration de Mrs. Kirsopp Lake et H. J. Cadbury et dès le premier abord, on y décèle une scrupuleuse acribie. C'est au point que l'introduction à l'histoire du texte donnée par Ropes dans le tome troisième ne les satisfait plus, et qu'ils ont introduit, par manière d'insinuation, dans les notes, des leçons du texte occidental. Le commentaire est richement fourni, tout en demeurant sobre, car les notes additionnelles du cinquième tome viennent à point pour les compléter.

Ce dernier volume est une bibliothèque en raccourci. Il est présenté par les auteurs du commentaire, mais il est enrichi par la contribution d'autres collaborateurs. Il débute par une brève préface qui rappelle les débuts de l'entreprise et cite les noms de ceux qui la secondèrent de leur travail. C'est un véritable *trust* de *scholars* ! Viennent ensuite les trente-six *excursus* qui éclairent les obscurités des Actes et les cinq *indices* copieux et précis qui font l'inventaire de ce riche contenu. Le ton et la tendance des notes sont certes moins radicaux que dans les premiers volumes ; on dirait qu'à l'usage du livre des Actes les auteurs ont renoncé à leur méfiance primitive, cependant ils ne font pas large la mesure à S. Luc et souvent encore ils lui contestent la qualité de témoin bien informé sur des points qui ne semblent pas irréductibles à la concorde ; cf. par exemple XV sur la conversion de S. Paul.

Le contenu des notes est infiniment variable puisqu'elles traitent aussi bien de géographie ou de météorologie que de doctrine. Elles sont rédigées de manière à être à la fois concises et très riches en textes et en renseignements utilisables. Il est rare qu'on trouve à ajouter à leur bibliographie, comme par exemple les articles de Cerfaux sur Simon le Magicien qu'on est surpris de voir ignorés. P. 100 dans une dissertation sur l'Esprit les Prov. ne sont cités avec les autres livres sapientiaux que par routine, je pense, car ils n'ont pas la doctrine évoluée de la Sagesse de Salomon ou de l'Ecclésiastique. Ces quelque cinq cents pages disent en bref tout ce que l'on connaît sur les Actes des Apôtres. H. D.

M. BLUMENTHAL. *Formen und Motive in den Apocryphen Apostelgeschichten*. (Texte und Untersuchungen). — Leipzig, Heinrichs, 1933, 8°, VIII-167 p.

L'étude des formes littéraires est en honneur au-delà du Rhin. On a d'abord appliqué cette méthode aux Évangiles, M. Bl. l'applique aux Actes apocryphes des Apôtres. Il y trouve une forme de martyrium propre à l'Asie mineure et une loi de dualité qui semble sémitique : tout incident se présente deux fois. De ces observations l'A. tire quelques conclusions au sujet de la patrie des Actes et de leurs relations mutuelles.

On ne peut nier l'originalité de la thèse et la finesse de plusieurs remarques. Je crois cependant que l'A. cède trop au parti pris de voir partout des lois, de chercher partout des modèles. Donnons un exemple presque comique. P. 9 l'A. constate dans des Actes de martyrs la succession suivante : 1 arrestation, 2 interrogatoire, 3 condamnation, 4 supplice, 5 sépulture. De même p. 60. Alors il cherche le modèle où apparaît la même succession. Pas besoin de modèle ! Si un hagiographe décrivait les faits dans l'ordre 5, 4, 3, 2, 1, alors on aurait le droit de s'étonner et de chercher le motif de cet arrangement.

P. 67. l'A. trouve que Marc suit aussi la loi de la dualité : 6<sup>34</sup>.7<sup>37</sup> et 8<sup>1</sup>.8<sup>26</sup> forment deux séries parallèles. Je préfère y voir avec Turner l'usage de deux sources dont l'une comprend 7<sup>24</sup>.8<sup>10</sup>. D. DE BRUYNE.

MILOSZ. *L'Apocalypse de saint Jean déchiffrée*. — Hors commerce, aux dépens de l'auteur, 1933.

Cet opusculé de 70 pages contient une dissertation sur les origines hiberniques du peuple juif et une étude « confidentielle » (*sic*) sur le déchiffrement de l'*Apocalypse*. Le tout repose sur la découverte des origines ibériques du peuple juif, « grâce qui fut accordée dans l'été de 1932 » à l'auteur. On peut lire ce livre sans inconvénient, mais on peut également ne pas le lire. H. D.

#### ORIENTALIA.

F. M. ABEL. *Géographie de la Palestine*. Tome I. — Paris, Gabalda, 1933, 8°, xxv-515 p. 17 planches et 12 cartes. Fr. 100.

Cet ouvrage, qui sera complet en deux volumes, est un des plus beaux fruits de l'École Biblique car il est produit par quarante années et plus, d'un labeur incessant. Il n'est que de voir au bas des pages, les multiples renvois à la Revue Biblique pour constater que cette Géographie est la mise en œuvre du travail collectif de ses collaborateurs.

Ce qui ne diminue en rien la part du P. Abel! Le livre est bien de lui, car il figure tout autant qu'un autre dans la nomenclature des articles préparatoires, et il n'est pas un site qu'il ne décrive après l'avoir visité et fait visiter à bien d'autres, au temps encore tout proche où il était l'organisateur attitré des excursions archéologiques. En le suivant, monté sur sa mule, on était assuré de recueillir une abondante moisson de faits géographiques et de remplir de notes copieuses son carnet d'étape. De chacun des fleuves ou des déserts qu'il évoque il peut dire : J'y étais !... et quand il sera de loisir il ravira ses anciens élèves en écrivant une histoire anecdotique et pittoresque de l'exploration palestinienne.

Voilà pour les matériaux ; reste la mise en œuvre. Nul ne sait comme le P. Abel animer la matière inerte. Pour citer des textes et les rapprocher, pour exploiter une étymologie ou une affinité d'origine, pour lancer une hypothèse féconde puisée dans ses nombreuses lectures il n'a pas son pareil. Il donne la vie aux cantons les plus ternes de l'érudition, en sorte que les questions les plus rabattues deviennent actuelles sous sa plume. Qu'on se rappelle sa théorie à peine esquissée du « cycle de la Plaine » qui rattache les dernières pages du troisième évangile au début des Actes. Dans le présent ouvrage, on retrouve le même don d'éclairer l'intelligence en piquant la curiosité, et le reproche qu'on lui ferait serait qu'il ne s'explique pas toujours autant qu'on le souhaiterait. C'est ainsi que plus d'un lecteur sera désappointé d'apprendre (p. 448) « qu'on n'a pas retrouvé l'étang de Samarie » et se demandera comment il faut appeler le grand réservoir, aménagé pour le lavage des chars et qu'on a dégagé au N. du palais d'Omri ? Deux lignes d'explications compactes nous auraient soulagé.

Ce premier tome est consacré à la géographie physique d'abord, géologie, orographie, climat, hydrographie, botanique et zoologie, celles-ci assez sommaires, comme il convient. Vient ensuite la géographie historique du pays ; le tome second traitera de la géographie politique des villes. C'est un commentaire de la Bible qu'on trouve dans ces pages et un raccourci fort complet de l'histoire de la Palestine. Quand, à la fin du tome second, le lecteur tiendra les tables de noms de lieux et de choses et les vocabulaires hébreu, grec ou autres, il sera nanti d'un répertoire très complet de la géographie biblique. Avec la bibliographie choisie et le renvoi continué à la Revue Biblique, il aura un instrument de travail parfaitement adapté à son but.

L'édition est extrêmement soignée, ce qui a son mérite vu la multitude

des références et des citations en orthographe étrangère. Le lecteur intelligent corrigera spontanément p. 353 Jacob en Moïse comme l'indique assez la citation du Dt. Les cartes sont nettes et d'un usage commode ; les planches ont été choisies parmi les plus suggestives.

H. D.

F. X. KORTLEINER. *Aegyptiorum auctoritas quantum ad Israelitarum instituta sacra pertinuerit.* — Inspruck, F. Rauch, 8<sup>o</sup>, 84 p. Mk. 3.

*Formae cultus mosaici cum ceteris religionibus orientis antiqui comparatae.* (3<sup>e</sup> éd.) — Inspruck, Vereinsbuchhandlung, 1933, 8<sup>o</sup>, xi-432 p. Mk. 7.50.

Le chanoine Kortleiner poursuit la série de ses opuscules sur les rapports entre la religion d'Israël et celle des peuples voisins. Nous avons déjà dit quelles ressources on pouvait trouver dans ces dissertations érudites. La dernière en date, et la huitième de la collection traite des Égyptiens, et forme en même temps un chapitre du grand ouvrage dont nous allons parler. Je crois que ce dernier est un modèle du genre, et qu'il devrait figurer dans la bibliothèque de tout professeur d'Écriture Sainte. Laissons de côté la riche bibliographie et les excursus qui constituent un répertoire étonnamment fourni. Après tout, il n'est pas si difficile de beaucoup citer, voire d'avoir beaucoup lu. Ce qui fait le prix de l'ouvrage c'est la solidité des principes, le recours permanent à la théologie, en même temps que la largeur de vues et le bonheur des applications.

Le problème qu'on examine est central et commande l'étude de l'A. T. Les religions contemporaines des Hébreux ont des traits communs avec leur culte ; d'où viennent ces ressemblances ? La brèche est ouverte à toutes les fantaisies comme à tous les genres de réduction au même dénominateur, et on sait si nous en avons été privés ! En fait, comment un chrétien peut-il contempler d'un œil serein ces similitudes à allure d'emprunt et croire à la transcendance du Mosaïsme ?

En distinguant opportunément entre la religion officielle, animée par le monothéisme, et la religion populaire, contaminée par l'idolâtrie ; en fixant la part de Moïse dans l'élaboration des lois cultuelles du Pentateuque, et c'est ici que Kortleiner nous semble particulièrement heureux en défendant l'unité organique de la pensée du grand législateur contre les partisans d'un syncrétisme inconscient, mais aussi contre les tenants d'un texte figé dès son origine, qu'aucun apport nouveau, d'une autorité légitime n'aurait modifié.

Suit la double histoire des interprétations passées et récentes avec la critique des systèmes. Enfin l'auteur fournit sa solution ; très ferme quand il s'agit de rappeler que le fond monothéiste du mosaïsme était aux antipodes des religions voisines, il conclut, par-dessus les ressemblances, à la différence totale entre la religion des Hébreux et celle des autres peuples, quels que puissent être les points communs en matière de rites.

On ne trouvera dans ce livre aucune complaisance pour les thèses avancées, que d'autres catholiques ont parfois prônées. L'auteur est conservateur, mais il trouve dans ses principes mêmes le moyen de donner l'hospitalité aux solutions de bon sens que recommande l'examen attentif des faits.

H. D.

A. SCHLATTER. *Die Theologie des Judentums nach dem Bericht des Josephus.* — Guetersloh, Bertelsmann, 1932, 8<sup>o</sup>, v-270 p. Mk. 14.

Il ne manque pas de livres sur Josèphe, ni d'essai, sur sa pensée ou sa religion, mais un travail de M. Schlatter sur le même sujet ne peut faire double emploi avec aucun autre car il a trop pratiqué l'historien juif pour n'avoir pas quelque chose de personnel à noter sur son œuvre.



De fait, il s'est inspiré de ses lectures dans le texte plus que des exégèses de ses prédécesseurs qu'il cite fort peu. Il n'importe ! Dans cet exposé systématique de la théologie de Josèphe nous retrouvons à chaque instant la source même, dûment citée et située dans son ensemble. La table des matières indique bien ce qu'il y a de constructif dans cette esquisse : Dieu créateur et maître de l'humanité ; le peuple de Dieu et ses vertus caractéristiques, justice et piété ; les sectes et l'attitude d'Israël à l'endroit des nations. C'est une introduction bien faite à l'une des sources les plus importantes de l'histoire contemporaine de Jésus.

H. D.

## THÉOLOGIE HISTORIQUE.

S. AURELIJ AUGUSTINI Episcopi Hipponensis **Textus Eucharistici selecti** edidit, prolegomenis et notis instruxit H. LANG, O. S. B. (Floril. Patrist. ed. B. Geyer et J. Zellinger, XXXV.) — Bonn, P. Hanstein, 1933, gr. 8°, 74 p. RM. 3.

On sait à quelles difficultés d'interprétation donnent lieu les écrits de saint Augustin en ce qui regarde la doctrine eucharistique. La discipline du secret, son goût pour le symbolisme ont habituellement amené le saint Docteur à donner à sa pensée une expression vague ou ambiguë. De là vient que les théories eucharistiques les plus opposées l'une à l'autre ont pu, chacune avec des apparences de raisons, invoquer son autorité. Celle-ci reste toujours, comme de juste, très grande. Aussi les théologiens seront-ils reconnaissants à dom Lang d'avoir réuni en florilège les principaux textes augustinien sur l'Eucharistie : sacrifice et sacrement. Chaque extrait est introduit par des considérations particulières le concernant. De nombreuses notes en rapprochent des textes parallèles empruntés aux Pères latins et grecs, antérieurs à s. Augustin ou ses contemporains.

Cette édition sera certes la bienvenue et permettra aux étudiants en théologie de se faire moins malaisément une opinion personnelle.

C. L.

GERTRUD FRISCHMUTH. **Die paulinische Konzeption in der Frömmigkeit Bernhards von Clairveaux.** (Beiträge z. Förderung Christ. Theol. 37, 4.) — Güterloh, C. Bertelsmann, 1933, 8°, 111 p. RM. 3,20.

Le présent ouvrage reproduit une thèse présentée à l'Université Frédéric-Guillaume de Berlin : l'auteur en attribue l'initiative aux conseils de ses professeurs, le Dr Seeberg et le Dr Seissmann. On le voit, il se trouve placé dans un milieu où règne la tendance à se réclamer de saint Paul d'une façon unilatérale, trop indépendante de la tradition. Néanmoins, il ne craint pas de prendre position à l'encontre de certains érudits, spécialement accrédités autour de lui, tels Harnack, Ritschl, etc.

Il a raison, pensons-nous, de vouloir saisir la pensée de saint Bernard dans son existence vivante ; saint Bernard, qui professait la Règle bénédictine, s'est assidument pénétré de la doctrine de saint Paul que lui suggérait la quotidienne *lectio divina* ainsi que l'office liturgique. De nombreuses citations font ressortir cette conformité entre la doctrine spirituelle de saint Paul et celle de saint Bernard. L'A. développe son thème en groupant les idées fondamentales de la spiritualité de saint Bernard autour des trois avènements du Christ, et des trois états de l'Église : avant le Christ, depuis sa venue, et dans le Ciel.

Sauf quelques expressions (le *pneumatischer Christus*, les *empirische Erscheinungsformen* dans l'Église, etc.) nous ne voyons rien à reprendre dans cette

identification entre saint Paul et saint Bernard, aucune source de vie religieuse et spirituelle n'est comparable en effet à celle que nous offrent les saintes Écritures et notamment les Épîtres de saint Paul ; mais ce qui est important c'est de montrer que saint Bernard en matière de dogme, d'autorité ecclésiastique, d'ascèse monastique se rattache intimement à la ligne des Pères qui l'ont précédé et dont la Scholastique continuera ensuite la tradition. Nous faisons des vœux pour que l'A. puisse entrer dans cette voie, comme tant de grands mystiques du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles, si dévots à saint Bernard.

R. PROOST.

ANSELM STOLZ, O. S. B. *Studia Anselmiana*, fasc. 1 : *Glaubensgnade und Glaubenslicht nach Thomas von Aquin*. — Rome, Herder, 1933, 4<sup>o</sup>, 118 p.

L'université bénédictine de St-Anselme a pris l'initiative fort heureuse de publier dans une collection, dont les fascicules paraîtront au fur et à mesure de leur achèvement, des études philosophiques et théologiques composées par ses professeurs. La préparation soignée des cours majeurs qui conduisent les étudiants aux grades académiques suppose nécessairement un bon nombre d'excursus dont quelques conclusions à peine peuvent être présentées pendant les leçons. Il eût été dommage cependant que ces travaux demeurassent ignorés. Les « *Studia Anselmiana* » vont remédier à cet inconvénient : les élèves y trouveront d'utiles compléments d'information et les étrangers y apprécieront sans doute, en même temps que la réserve prudente qui sied à une université pontificale, des thèses d'une méthode rigoureuse et d'une critique avertie.

D. Anselme Stolz s'est chargé du premier numéro : il s'applique à découvrir la pensée exacte de S. Thomas sur la question si difficile de la nécessité de la grâce dans l'acte de foi. Il serait trop long de donner ici une analyse complète d'une inquisition aussi minutieuse. Voici du moins ses résultats : des deux interprétations qui s'opposent aujourd'hui, aucune ne pénètre à fond la doctrine du docteur angélique, peu explicite d'ailleurs sur ce point. Le P. Rousselot S. J. et ses disciples, d'une part, appliquent de façon vicieuse le fameux principe « *Actus specificatur ab objecto* », ce qui leur interdit d'admettre la légitimité d'une foi purement naturelle à laquelle pourtant S. Thomas, si l'on tient compte des particularités de son langage, avait accordé la valeur d'une vraie certitude morale. Le P. Garrigou-Lagrange et les thomistes au contraire, ont raison d'accepter cette foi naturelle, et en appellent à juste titre aux textes de la Somme sur la foi des démons et celle des hérétiques. Toutefois ils n'expliquent rien en assignant pour raison formelle de la nécessité de la grâce, dans la foi surnaturelle, la supernaturalité même de son objet. Il faut dire avec l'Aquinat — et c'est la nouveauté de cette étude — que la grâce est requise parce que la vision béatifique, qui certes la suppose, n'est que le développement de la connaissance par la foi, véritable germe et « *inchoatio vitae aeternae* ».

Que telle ait été réellement la pensée du saint docteur, la thèse de D. Stolz semble l'établir solidement. D'aucuns jugeront peut-être que la *fides inchoatio vitae aeternae* est une formule plutôt qu'une raison définitive. La pleine lumière sans doute n'est pas encore faite par ces insinuations de S. Thomas, mais les moindres réflexions du Maître sont dignes d'être mises en valeur. Le premier numéro des *Studia Anselmiana* a entrepris cette tâche et s'en est acquitté à merveille.

J. H.

M. WITTMANN. *Die Ethik des hl. Thomas von Aquin*. — Munich, Max Hueber, 1933, 8<sup>o</sup>, xvi-398 p. RM. 15.

Mgr Wittmann, professeur de l'Université d'Eichstatt, déjà bien connu par son livre concernant la morale d'Aristote (1920), nous donne aujourd'hui la morale de saint Thomas, sujet en dépendance intime du précédent.

Cette étude présentera un caractère strictement historique : les sources de saint Thomas et la manière dont il les utilise seront analysées rigoureusement. Ces sources se ramènent d'une part à la tradition chrétienne dont saint Augustin est l'organe principal, ensuite à la philosophie grecque, surtout celle d'Aristote. Il est intéressant de suivre l'A. dans ses développements concernant les principes historiques de la morale de saint Thomas ; ainsi dans la théorie du bonheur et de la fin dernière l'influence de saint Augustin sera prépondérante ; dans la question du libre arbitre les deux directions se compénètrent ; la théorie des vertus est grandement enrichie par le principe chrétien du rôle de la charité, celle des lois constitue chez les scolastiques un système tout nouveau. En outre la méthode est différente : Aristote se fonde davantage sur la nature, saint Thomas sur les données de la tradition. Les A. A. contemporains que cite M. W. en appréciant leurs travaux, ne seront pas tous d'accord en tout point avec lui : une des différences les plus systématiques consisterait, pensons-nous, en ceci : plusieurs contemporains insistent sur la synthèse doctrinale de saint Thomas et la considèrent comme la substance fixe de la vraie philosophie, Mgr Wittmann, au contraire, portant son attention sur la genèse des doctrines, fait ressortir la constante perfectibilité de celles-ci.

R. PROOST.

S. THOMAS D'AQUIN. **Somme Théologique.** Édition « Revue des Jeunes », Paris, Desclée & Cie, 1933, 16<sup>e</sup>.

**La Vertu I.** (1<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, Qu. 49/60), trad. et annot. R. Bernard, O. P. 487 p. Frs. 13.

**La Justice I.** (2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, Qu. 57/62), trad. M. Gillet, O. P., annot. J. Delos, O. P., 255 p. Frs : 11.

**La Religion I.** (2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, Qu. 80/87), trad. et annot. I. Mennessier, O. P., 398 p. Frs : 12.

**Les Vertus sociales** (2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, Qu. 101/122), trad. Folghera, O. P., annot. R. Bernard, O. P., 473 p. Frs : 13.

**Le Verbe Incarné III** (3<sup>a</sup>, Qu. 16/26), trad. et annot. Ch. Héris, O. P., 404 p. Frs : 12.

Avec un rythme soutenu les fascicules de cette édition de la Somme font leur apparition et suscitent dans le public un intérêt chaque fois renouvelé.

Voici un groupe de cinq volumes récemment parus. Parmi eux nous sommes heureux de trouver le 3<sup>e</sup> tome du « Verbe Incarné » qui complète le traité de l'Incarnation. Le P. Héris a maintenu la division tripartite adoptée par saint Thomas lui-même, pour distinguer la matière de chacun de ses trois volumes. Nous avons donc ici les questions 16 à 26 « des conséquences de l'union hypostatique ». Il était assez naturel de joindre dans les « renseignements techniques » une dissertation sur le sacerdoce du Christ et sur la dévotion au Sacré-Cœur. Le P. Héris n'y a pas manqué. Il nous donne aussi des notes plus arides — mais bien utiles — sur l'unité d'être et de volonté dans le Christ.

Le P. Bernard, O. P. reprend par ce tome I la traduction du traité « des Vertus et des Vices en général » (1<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup>, Qu. 49 à 89) qui comportera quatre volumes. Ce tome I pose les questions fondamentales. Dans les « renseignements techniques » le P. B. a développé avec bonheur quelques aspects essentiels : distinction entre habitudes, vertus et passions ; sources des habitudes (nature,

actes, infusion); etc. On fait dans ces pages un usage abondant de la terminologie scolastique : la pensée y gagne en précision mais l'agrément de la lecture en souffre.

Voici également le premier tome d'une autre série, de cinq volumes celle-ci, où sera développée la doctrine thomiste, si importante, de la Justice. Ici prennent place les questions 57 à 62. Les notes et dissertations qui suivent en apparence sont dues au R. P. Delos. Ces études originales sur « le droit des gens chez saint Thomas », « individu et société », « le fondement de la philosophie du droit » méritent de retenir très particulièrement l'attention tant pour la pénétration des vues de l'auteur que pour la parfaite lucidité de son exposé. L'élaboration de la notion même du « droit des gens » telle qu'elle a cours aujourd'hui est bien détaillée dans la première de ces études.

Les questions 80 à 100 de la 2<sup>a</sup> 2<sup>ae</sup> qui traitent de la Religion seront réparties en deux tomes. Le P. Mennessier qui nous donne sa traduction annotée retient pour ce premier tome les questions 80 à 87. Dans ses renseignements techniques il s'étend assez longuement à l'exposé de « la spiritualité thomiste ». On aimera ce rappel à l'ordre infligé par le P. M. aux auteurs superficiels qui méconnaissent le caractère complexe de la vraie spiritualité chrétienne. Avec saint Thomas il souligne l'importance des vertus morales dans la vie intérieure.

Les Vertus Sociales : Le P. Folghera réunit ainsi sous un nom collectif les questions 101-102 qui étudient la piété filiale et les autres vertus rattachées à la Justice comme vertus annexes (respect, obéissance, reconnaissance, véracité, libéralité, etc.). Les notes ont été rédigées par le P. Bernard qui n'a pas cru devoir donner un grand développement à ses explications. On aurait aimé cependant à lire quelques réflexions par exemple sur la véracité et le mensonge ; mais la multiplicité des sujets abordés ici par saint Thomas ne permettait guère de s'étendre davantage.

B. B.

M. JUGIE. *Theologia Dogmatica Christianorum Orientalium ab Ecclesia catholica dissidentium*. T. II. *Theologicae dogmaticae Graeco-Russorum Expositio : De Theologia simplici — De Oeconomia — De Hagiologia*. — Paris, Letouzey et Ané, 1933, 8<sup>o</sup>, 826 p.

L'introduction à ce second volume de la théologie dogmatique des chrétiens d'Orient dissidents complète les notions générales sur l'histoire de cette même dogmatique exposée dans le tome premier. Cette fois, le R. P. Jugie insiste sur les méthodes et sur les différents courants suivis par les théologiens orientaux. Ces données sont forcément incomplètes, car un volume entier passerait dans un exposé exhaustif de ces questions. Trop de documents sont encore, hélas ! ensevelis sous la poussière des archives byzantines.

J'aime à voir sur la couverture du livre les divisions traditionnelles de *Théologie simple* et de *Théologie économique* qui n'ont point passé inaperçues à Petau et à d'autres théologiens de sa trempe.

Mais l'auteur abandonne bien vite cette répartition pour reprendre les *Traité*s de nos manuels de théologie. De ce point de vue on chercherait vainement parmi eux un traité séparé sur l'*Hagiologie*, annoncé cependant dans le sous-titre de l'ouvrage. Quelques articles sont consacrés au culte du Sacré-Cœur réprouvé par l'« Orthodoxie » et à celui des Saints, de leurs reliques et de leurs images, ainsi qu'à la manière de tracer le signe de la croix.

Toute l'importance du présent volume réside donc dans le développement de la théologie *simple* et de la théologie *économique*.

La première partie contient les dogmes de Dieu Un et Trine, de la création



et de l'élévation de la créature à l'état de grâce. La doctrine du *Palamisme* domine toute la théodicée orthodoxe et l'auteur a traité cette question avec toute l'ampleur qu'elle exige (138 pages environ). Le point de vue historique, si nécessaire pour la compréhension de cette célèbre dispute, n'a certes pas été négligé. Ici encore il faut avouer avec le R. P. Jugie que la question de l'hésychasme n'est qu'imparfaitement connue. Loin de moi l'idée de défendre cette doctrine et je souscris pleinement à l'article XI qui souligne les erreurs et les exagérations de ce système. On ne peut nier toutefois qu'à l'époque de l'hésychasme ont surgi bien des âmes aspirant de bonne foi à la sainteté et à la plus pure contemplation possible. Pour bien juger cette question, il serait nécessaire — et le R. P. Jugie a puissamment contribué à ce but — de connaître à fond les idées mystiques, théologiques et même philosophiques des auteurs et des artisans de la méthode hésychaste. Le point de départ de la doctrine de Grégoire Palamas est une expérience mystique, si je puis ainsi parler. Quels résultats peut atteindre la créature, même illettrée, adonnée à l'oraison intérieure ? Les discussions interminables sur l'οὐσία et les ἐνεργεῖαι de Dieu ne sont qu'un essai de trouver une base théologique à cette recherche de la « lumière incréée ». Il y eut alors un grand conflit entre ce mysticisme anti-intellectuel de Palamas et ce que les théologiens orthodoxes appellent le *rationalisme* de Barlaam. Plusieurs de ces derniers ont malheureusement découvert des émissaires du pape dans les adversaires de Grégoire Palamas. Il faudrait aussi étudier les origines de cette méthode d'oraison chez les mystiques antérieurs : saint Macaire d'Égypte, le Pseudo-Denys, saint Maxime le Confesseur etc. Le R. P. Jugie a eu l'heureuse pensée de remonter aux écrits qui courent sous le nom de Syméon le Nouveau Théologien. Bref, nous n'avons qu'à le féliciter d'avoir déblayé le terrain et, par de nouvelles trouvailles, grâce à un exposé clair et puisé aux meilleures sources, d'avoir frayé la voie à d'autres chercheurs.

Ces mêmes louanges, je les dois à son étude sur la controverse non moins fameuse de la procession du Saint-Esprit. Nous sommes ici dans le traité *De Trinitate*. Un examen impartial des Pères d'Orient et d'Occident, l'évolution même de la polémique, conduisent logiquement à ce consolant résultat qu'une entente se ferait aisément sur le choix d'une formule également acceptable pour les deux partis. L'addition du *Filioque* dans le symbole traditionnel doit rester dans le domaine de la discipline ecclésiastique.

La doctrine des théologiens gréco-russes sur les questions de la création ne diffère guère de la doctrine catholique. Le problème du péché originel heurte le dogme de l'Immaculée Conception, mais le R. P. Jugie nous annonce un précieux travail dans lequel il condensera la *Mariologie* grecque. Les Pères de l'Église Orientale, surtout ceux de Syrie et de Cappadoce, ont soulevé des théories assez subtiles sur l'état primitif de l'homme, sur sa chute et sur l'humanité conçue en vue de l'Incarnation divine. Mais, ces problèmes dépassant le cadre ordinaire de la *Théologie économique*, l'auteur ne les a point abordés.

Malheureusement les théologiens orthodoxes, russes surtout, se sont laissés entamer par des infiltrations d'origine protestante sur l'Incarnation et la Rédemption. Ces déviations des doctrines traditionnelles ont été bien mises en lumière par l'auteur, ici comme ailleurs.

Enfin une étude sur la grâce couronne cet ouvrage. Sur ce point, pas d'écoles rivales, pas de systèmes opposés, pas de ratiocinations subtiles chez les théologiens orthodoxes. N'est-ce pas un avantage pour eux de se retrouver uni-

quement sur le terrain de la révélation et de l'enseignement patristique ?

PLACIDE DE MEESTER.

### THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

B. H. MERKELBACH, O. P. *Summa Theologiae moralis, t. III.* — Bruges, Desclée de Brouwer, 1933, 8°, 960 p. Frs belg. : 55.

Ce troisième et dernier volume de la Somme de Théologie morale que vient d'achever le R. P. Merkelbach, est tout entier consacré à la doctrine des sacrements. Fidèle à sa méthode, l'A. insiste sur les principes dogmatiques qui sont la base des applications morales. Sans doute, il ne veut traiter la partie dogmatique que sommairement, néanmoins on pourrait la juger trop considérable, si la clarté, la précision de l'exposé ne venaient aussitôt gagner l'esprit du lecteur, qui y trouvera une doctrine bien assurée relativement à plusieurs thèses d'actualité. En voici quelques exemples : la matière et la forme des sacrements, pour quelques-uns de ceux-ci, notamment la Confirmation et l'Ordre, n'a pas été déterminée « in ultima specie » par le Christ. Dans cette position, que l'A. estime la plus probable, il devient facile de concilier les témoignages de l'histoire concernant les anciens rites, qui ont souvent varié, avec leur légitimité et leur validité. Citons encore les thèses relatives à la sainte Eucharistie, la démonstration de la présence réelle, l'essence du sacrifice eucharistique. Dans cette dernière question, après examen des opinions en présence, l'A. s'arrête, avec raison, pensons-nous, à celle de l'immolation mystique, représentative de la Passion.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que la dogmatique fasse tort à la morale. Au point de vue pratique, relevons les renseignements, précis jusqu'aux détails, sur la Communion, la célébration de la Messe, les honoraires, les rubriques. De même pour la pénitence, les questions historiques si difficiles n'éclipsent pas la pastorale : on sait d'ailleurs que, précédemment, le P. M. a publié plusieurs monographies sur la pratique du sacrement de pénitence : la substance en est reproduite ici. A propos du mariage, les multiples questions que suscite la casuistique contemporaine, sont traitées avec une attention spéciale.

R. PROOST.

CL. MARC, C. SS. R. *Institutiones morales alphonsianae*, ed. 19 quam recognovit J. B. Raus. — Paris, Emm. Vitte, 1933, 8°, vol. I, 890 p. — Les deux volumes : Frs : 80.

La première édition de la Théologie morale du P. Marc remonte à 1885, le P. Fr. X. Gestermann après la mort de l'A. l'a mise au courant du Code de Droit, enfin cette 19<sup>e</sup> édition et la 18<sup>e</sup> sont dues au P. Raus, bien connu comme canoniste, qui a surtout pris soin de mettre l'ouvrage au courant des questions morales et sociales d'actualité ainsi que des décrets récents du Saint-Siège.

Voici, à titre d'exemples, le sujet de quelques ajoutes propres à cette dernière édition (tome I) : au n° 293 nous trouvons considérablement développée la description des états pathologiques qui influent sur la liberté et la responsabilité : manie, mélancolie, neurasthénie, aboulie, hystérie, etc. ; au n° 345 à propos des imperfections morales, question de controverse récemment rallumée, l'A. se rallie à la solution thomiste : imperfections positives qui ne sont pas péchés ; n° 433 l'importance de l'action catholique dans la forme que lui a donnée S. S. Pie XI est bien mise en évidence ; n° 486 la nature et la matière de l'aumône sont précisées davantage ; enfin les nos 851, 1149, 1154

relatifs au droit de propriété privée, au capitalisme avec ses abus, au droit de grève ont reçu de notables amplifications, inspirées en partie par les encycliques de Léon XIII et de Pie XI, en partie par les études et les expériences auxquelles la situation sociale de l'heure présente a donné lieu. Les *Institutions* du P. Marc ont été, dès leur première édition, grandement appréciées pour leur fidélité à la doctrine de saint Alphonse, pour le vaste ensemble de doctrines qu'elles embrassent, pour la clarté remarquable de l'exposé. Ces qualités se sont affirmées de plus en plus dans les éditions successives. Notons encore dans cette dernière, le rapprochement plus accentué entre l'équiprobabilisme et le probabilisme *modéré*, ce dernier, au jugement même de saint Alphonse, ne diffère pas, « en substance » et dans la pratique » (p. 41) de l'équiprobabilisme. On ne peut qu'applaudir à cette tendance conciliatrice, mais il faut avouer qu'ils sont assez rares, parmi nos probabilistes contemporains, ceux qui méritent le titre de probabilistes *modérés*, modérés en ce sens qu'ils admettent la licéité de l'opinion probable pour la liberté, pourvu qu'elle ne soit qu'un *peu* moins probable que l'opinion en faveur de la loi.

R. PROOST.

RUDOLF HOFMANN. *Die Heroische Tugend*. — Munich, Kösel & Pustet, 1933, 8°, xiv-220 p. RM. 4.

La notion d'héroïcité dans la pratique des vertus appartient à la théologie catholique d'une manière toute spéciale puisqu'elle intervient essentiellement dans les procès de canonisation. Il était intéressant de rechercher l'évolution historique de ce concept et de déterminer ainsi son contenu d'une façon rationnelle. C'est à quoi s'est attaché l'abbé Hofmann. Il arrive ainsi à suivre cette notion à travers les documents pontificaux, les traités de théologie, jusqu'au moyen âge où fut « christianisée » la notion aristotélicienne de vertu héroïque.

L'auteur a ainsi l'occasion d'esquisser à larges traits l'évolution des doctrines morales elles-mêmes ; excellente méthode pour situer dans son vrai jour la notion de vertu héroïque.

Ce travail appuyé sur une belle documentation aura sa place marquée parmi les études positives de théologie morale.

B. B.

ED. F. ANGLUIN, O. S. B. *The use and control of alcoholic drink*. — Washington, Catholic University, 1933, 8°, v, 136 p.

La théologie est la reine des sciences, et il n'est point de débat qu'elle ne puisse trancher en dernier appel si la morale y intervient tant soit peu. La question alcoolique attendait son jugement, rédigé en bonne et due forme : un docteur américain se devait d'y pourvoir.

Le Reverend Angluin s'est acquitté de cet office avec une louable impartialité ; sa thèse assaisonnée parfois d'un brin d'humour est remarquablement claire. La Bible, les Pères et un bon nombre de manuels de morale sont mis à contribution pour régler les problèmes que posent l'usage de l'alcool et ses abus, le contrôle individuel (pledge, sociétés de tempérance partielle ou totale, etc.) et le contrôle par l'État.

L'auteur reconnaît en principe à l'autorité civile le droit de restreindre et même d'interdire absolument la consommation des boissons alcooliques. A ses débuts, la fameuse loi de prohibition obligeait donc en conscience *per se*, mais quand son inefficacité rendit son maintien irraisonnable, elle finit par ne

plus lier que *per accidens*, eu égard seulement aux graves inconvénients auxquels ses violateurs s'exposaient sans motifs proportionnés.

Une copieuse bibliographie montre une connaissance étendue de tout ce qu'ont écrit les moralistes, — et les Américains — sur cette question qui fut si passionnément disputée.

Outre plusieurs erreurs typographiques, certains détails devraient être redressés : Clément d'Alexandrie p. ex. (p. 13) n'est considéré en général ni comme saint ni comme Père de l'Eglise.

J. H.

#### ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

IOH. SCHÜMMER. **Die altchristliche Fastenpraxis.** — Munster en W., Aschendorff, 1933, 8°, xi-259 p. Mk. 11.90.

Le Dr Sch. a voulu exposer une des questions les plus difficiles de l'antiquité chrétienne, la discipline du jeûne. Une des causes de la difficulté est que cette discipline a beaucoup varié et qu'on ne voit pas la direction du développement. Une autre cause est que certains mots importants, comme xérophagie, *statio*, *pascha*, *parasceve* (= en latin *cena pura* ou plutôt *cenapura* en un mot), ont différents sens, parfois même, semble-t-il, chez le même auteur. Au sujet du jeûne des juifs, l'auteur devait citer un texte capital Judith 8, 6 ; je donne le latin selon sa forme primitive : *et ieiunabat omnibus diebus viduitatis suae, praeter cenapuris* (en grec *προσπαββαρων*) *et sabbatis et pridie numeniae et numeniis* etc. Il s'agit évidemment d'un jeûne volontaire, ce jeûne n'était pas complet, *cenapura* désigne un vendredi ordinaire, le vendredi devait participer déjà à la solennité du sabbat.

Sch. parle d'abord de l'abstinence, en particulier du sens attribué au décret des Apôtres (Act. 15, 20) et de la xérophagie des montanistes, deux questions déjà fort controversées. Avec le jeûne pascal les difficultés deviennent inextricables. Si je comprends bien Sch., on aurait jeûné seulement le Samedi saint. Que le Vendredi Saint qui rappelle la mort du Christ, soit un jour de fête et d'allégresse, cela serait aux antipodes de nos conceptions. Mais cela ne me choque nullement, je l'accepte volontiers, car ce Vendredi est le grand jour de notre rachat. Je ne vois pas de grand motif pour jeûner le Samedi Saint. On a mis ce jeûne en relation avec Marc 2, 20 : « des jours viendront où l'Époux sera enlevé aux disciples, alors ils jeûneront en ce jour » (au singulier en grec), mais ne serait-ce pas une application trouvée après coup ?

Le jeûne chrétien hebdomadaire est une imitation du jeûne juif. Celui-ci avait lieu le lundi et le jeudi, celui-là le mercredi et le vendredi. Malgré tous les efforts de Sch. je ne trouve aucune explication du choix de ces deux jours, et je ne saisis pas que ces jours aient quelque relation avec « les jours (au pluriel) auxquels l'Époux sera enlevé ». Quant à « l'explication intéressante » proposée p. 96, n. 68, je la trouve grotesque et je me garderai de la citer.

Enfin il y a le jeûne préparatoire au baptême et le jeûne de pénitence. Le carême, dit Sch., est indépendant du jeûne pascal, il est la préparation au baptême. Ici également je trouve quelque difficulté : je comprends que quelques chrétiens par charité jeûnent avec les catéchumènes, mais le carême n'était-il pas un jeûne obligatoire pour toute la communauté ? Et quand le baptême est renvoyé à la Pentecôte, on ne jeûne plus.

Après une lecture attentive et répétée il me reste beaucoup de doutes et je désespère de les dissiper. Sûrement l'ancienne discipline du jeûne différerait beaucoup de la nôtre ; mais saurons-nous jamais ses variétés, son évolution, ses motifs ?

D. DE BRUYNE.



H. BREMOND. **Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.** T. XI. Le procès des mystiques. — Paris, Bloud, 1933, 8°, 438 p.

Ce *Procès des mystiques* n'est autre que celui de l'« ascétisme », rajeuni et confiné dans la seule histoire du quiétisme. Nous sommes en présence d'une nouvelle *Apologie pour Fénelon*, mais il ne sera pas question de Bossuet, ni même de sa victime, seulement des préquétistes (les Alumbrados de Séville, Laurent de Troyes, Pierre Guérin, les deux Buquet, Madeleine de Flers, les hystériques de Louviers, l'un ou l'autre encore) et surtout de l'insigne P. Gagliardi et de Jean-Pierre Camus. Ceux-ci ne sont à vrai dire que des mystiques, mais si proches parents de Fénelon qu'ils le préfigurent et qu'il y eut en France dès 1641 une « préquerelle » du quiétisme, avec un pré-Bossuet (le P. Sirmond) aux prises avec Camus ; et même à Milan dès 1579 une autre M<sup>me</sup> Guyon (Isabelle Bellinzaga) ayant le P. Gagliardi comme Fénelon. Que d'anecdotes en perspective. En effet elles abondent, avec les jolis tableaux, les fines analyses, et souvent de la grande histoire, par exemple au ch. VII.

Cependant le *Procès des mystiques* est avant tout un plaidoyer, au profit de Fénelon d'abord, représentant la cause de l'« esprit » mystique, ensuite au profit de M. Bremond lui-même. Et cet aspect de la démonstration est excellent. Déterminer en quelle mesure exacte la guerre sainte contre l'ascétisme était une guerre juste reste chose fort utile et la question est traitée avec beaucoup de modération. Mais ensuite, après avoir si bien dissocié la cause du pur amour de celle des faux mystiques, pourquoi s'attacher si obstinément à les blanchir, à réduire tellement leur nombre et leurs erreurs que la juste méfiance des plus graves autorités religieuses du temps et même les condamnations romaines perdent quasi leur objet ? Pourquoi reprocher aux anti-mystiques d'être anti-quiétistes ? Et comment empêcher ceux qui ne partagent pas notre foi de conclure que Rome a réagi de façon bien sévère quand on atténue à tel point le danger d'une doctrine qui insiste si peu sur la pratique extérieure de la vertu ? D'ailleurs, H. Bremond ne parvient à citer aucun témoignage qui prouve l'inexistence de ce péril quiétiste. Ne serait-il pas victime ici une fois encore de sa confiance trop entière dans les hardiesses de son intuition, si clairvoyante qu'elle ait été.

Le volume se termine par une description psychologique de l'oraison de quiétude et de l'expérience mystique. Ces pages appartiennent déjà au tome suivant, « le Procès de la quiétude », qui devait être le dernier de la magistrale *Histoire*. L'œuvre n'a pu être terminée. Néanmoins elle a atteint toute sa grandeur, sinon historique, puisque inachevée, du moins littéraire et religieuse. En nous commentant avec tant d'amour, de vie et de sens chrétien les écrits spirituels d'un siècle privilégié, elle fut sans conteste un facteur remarquable de renaissance mystique et rendit la marche plus libre vers la perfection.

J. M.

CLAUDE TAVEAU. **Le Cardinal de Bérulle maître de vie spirituelle.** — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 382 p. Frs : 15.

Bérulle est incontestablement le grand maître de la spiritualité de l'école française : théologien d'envergure puissante, il a su transformer sa science en élévation d'âme. Néanmoins son œuvre rebute fréquemment le lecteur moderne. La cause en est à ses procédés désuets d'exposition. L'A. a donc réparti en des chapitres bien divisés la doctrine du docte cardinal. Il a évité

les redites, la prolixité ; il a composé le texte en rattachant entre eux de nombreux extraits ; il les introduisit, les résuma et ainsi les mit en pleine valeur. Sur la souveraineté de Dieu et l'adoration, sur le Christ et ses mystères, sur l'ascétisme, le sacerdoce, l'année liturgique on trouvera en ces pages une synthèse de doctrine théologique à la fois profonde, bienfaisante et de lecture aisée.

I. R.

L. DE GRANDMAISON, S. J. **Écrits spirituels. I-Conférences.** — Paris, Beauchesne, 1933, 12<sup>o</sup>, 317 p.

Devant un auditoire féminin voué à l'apostolat laïque, désireux de perfection, le P. de Grandmaison s'attache à montrer concrètement comment concilier les exigences de la vie intérieure et du service des âmes. — « Instrument uni à Dieu », l'apôtre doit principalement s'étudier à intensifier son union avec Lui. L'auteur, pour conduire les âmes à Dieu, insiste sur l'importance de l'inspiration intérieure dûment contrôlée : celle-ci sanctifie l'apostolat et supplée pour les personnes du monde, à l'absence du vœu d'obéissance. Il dénonce ensuite l'obstacle fondamental qui entrave notre bonne influence sur autrui, l'amour propre, et en expose les différentes manifestations.

Voici donc un excellent petit traité sur la vie apostolique. Le nom du P. de Grandmaison nous est garant de sa haute valeur spirituelle et littéraire. A noter cependant que le texte nous livre seulement les notes écrites du R. P. et non la teneur intégrale de ses conférences.

I. R.

WILLIBRORD VERKADE, O. S. B. **Der Antrieb ins Vollkommene.** — Fribourg-en-Brigau, Herder, 1931, 8<sup>o</sup>, vi-376 p. Mk. 4,40.

Le lecteur se souvient du jeune protestant hollandais dont « le Tourment de Dieu » lui conta naguère le retour à l'Église catholique en passant par l'art italien. Poussé vers le Parfait, Verkade ne s'arrête pas en si bon chemin : nous l'avions laissé à la porte du monastère, avec ses pinceaux. Il devint moine et peintre de Beuron et c'est la vie qu'il nous raconte dans ce nouveau volume.

Œuvre d'un religieux et d'un artiste qui a promené sous tous les cieux ses pinceaux et des yeux qu'il ne tenait point en poche mais tournait volontiers vers le beau côté des choses, d'un ami de Joergensen et d'un compagnon de Maurice Denis qui croisa sous les réverbères parisiens le titubant Verlaine, ces pages originales débordent d'intérêt humain et actuel, d'un bienfaisant optimisme. Nous leur souhaitons les honneurs mérités d'une traduction.

THOMAS DELFORGE.

#### PHILOSOPHIE.

JOS. GREDT, O. S. B. **Elementa Philosophiae aristotelico-thomisticae.** Ed. VI. — Fribourg-en-Brigau, Herder, 1932, 2 vol. 8<sup>o</sup>, xxiv-504 ; xviii-466 p. Mk. 12,80.

Les « Elementa » du P. Gredt sont de ces livres dont la réputation se confirme de plus en plus avec le temps : ils semblent à première vue d'accès difficile, mais pour les professeurs et les élèves qui les ont sérieusement étudiés, la lumière s'est bientôt faite et leur a révélé l'abondance et la profondeur des doctrines qui y sont contenues. Aussi est-on d'accord pour classer cet ouvrage au premier rang des interprètes du Thomisme mis en rapport avec les sciences et les aspirations philosophiques de notre époque. Pour ne citer

que quelques thèses fondamentales : la doctrine de l'universel d'une part avec celle de l'analogie de l'être d'autre part ; la théorie de la connaissance avec la détermination précise de l'objet de la sensation et l'explication de l'origine des idées ; la connaissance et la volonté divines : voilà un ensemble, logiquement connexe et établi sur des raisons qui s'imposent à tout esprit cherchant la vérité.

Cette VI<sup>e</sup> édition (stéréotypée) a succédé à bref délai à la V<sup>e</sup>, et n'exige pas, par suite, d'autre appréciation que celles déjà antérieurement publiées par la *Rev. bén.* (cf. 1930, p. 186). Il nous suffit de lui souhaiter la bienvenue.

R. P.

**Textus et Documenta.** (Coll. Université Grégorienne.) **Series Philosophica.**

N<sup>o</sup> 3 : De principiis Ethicae Socialis. I. Leonis XIII, Pii X, Benedicti XV, documenta, collegit P. Jarlot. 82 p. Lire 6. — N<sup>o</sup> 4 : De Quinque Viis S. Thomae, textus selectos collegit R. Arnou. 104 p. Lire 6. — N<sup>o</sup> 7 : De Eudaimonia, cura P. Schuster. 56 p. Lire 4. — N<sup>os</sup> 8, 9 et 10 : Aristotelis de Anima. Libri tres, graece et latine, edidit P. Siwek. resp. 88, 128 et 144 p. Lire 6, 7 et 7. — Romae, Universitas Gregoriana 1932, 1933, 12<sup>o</sup>.

Le P. Jarlot (N<sup>o</sup> 3) présente ces extraits d'actes pontificaux dans leur ordre strictement chronologique ; mais de bons index (alphabétique et systématique) permettent de se rendre compte de la valeur constructive de ce petit travail.

On trouvera dans ce 4<sup>e</sup> fasc. des textes de Platon, d'Aristote, de Plotin, S. Augustin, S. Jean Damascène, Avicenne, S. Anselme et Maïmonide. Il sera très formatif pour les étudiants de pouvoir ainsi suivre par eux-mêmes l'élaboration des preuves classiques de l'existence de Dieu. Les textes sont donnés dans leur langue originale, sauf ceux d'Avicenne et de Maïmonide qui sont traduits en latin.

Pour servir à l'étude du concept de Beatitudo chez les philosophes chrétiens et chez les théologiens, on a rassemblé ici (n<sup>o</sup> 7) quelques textes philosophiques. Le P. S. n'a voulu retenir que des auteurs de tout premier plan et dont l'influence intellectuelle a été très grande, notamment au point de vue particulier qu'il envisage. C'est ainsi qu'on a fait une large place aux idées énoncées par Aristote dans son *Éthique à Nicomaque* non seulement en en publiant de longs passages, mais en citant largement aussi le commentaire qu'en fit S. Thomas. Les Stoïciens, Plotin, S. Augustin et Boèce ont aussi retenu l'attention.

N<sup>os</sup> 8, 9, et 10. Cette édition du *Περὶ Ψυχῆς* utilise les travaux critiques récents et renseigne en apparat les variantes. A la fin de chaque livre, des notes explicatives élucident les endroits plus difficiles à l'aide des passages parallèles des œuvres d'Aristote et de ses commentateurs. On aurait souhaité trouver dans l'Introduction une brève étude d'ensemble de cet ouvrage d'Aristote pour guider les lecteurs moins familiarisés avec les procédés littéraires du Stagirite. Une table générale (à la fin du dernier fascicule) comble partiellement cette lacune. Il est superflu de louer les éditeurs d'avoir réservé une si juste place à cette œuvre magistrale dans leur collection. Le P. Siwek a su donner à cette publication tout son prix en établissant le texte avec grande précision et en nous faisant profiter dans ses annotations de sa profonde connaissance des nombreux écrits d'Aristote.

B. B.

J. T. MUCKLE. *Algazel's Metaphysics*. A Mediaeval Translation. (St. Michael's Mediaeval Studies. Toronto.) — Toronto, St. Michael's College, 1933, 8°, xix-247 p.

Algazel est comme on le sait un philosophe arabe, un mystique à tendances néoplatoniciennes et un logicien qui vécut en Orient de 1059 à 1111. Comme beaucoup d'autres écrits arabes, ses ouvrages ont été traduits en latin au XII<sup>e</sup> siècle, à Tolède. Il aurait été intéressant de lire dans la préface du présent volume ce que l'on connaît des œuvres d'Algazel et la place qu'y tient la métaphysique, comme aussi le nombre des traductions latines de cet ouvrage et leur date. Le Rév. J. T. Muckle se contente de signaler six manuscrits donnant la traduction latine de la métaphysique d'Algazel, dont le meilleur est à son avis le *Vat. Lat.* 4481. Des cinq autres il n'en retient que deux comme correctifs du *Vat. Lat.* 4481.

Dans ces conditions le Rév. J. T. Muckle aurait été mieux inspiré, nous semble-t-il, d'entreprendre une édition vraiment critique. Il s'est contenté de reproduire le texte du *Vaticanus* rejetant en appendice les notes marginales ainsi que les variantes des deux autres manuscrits lorsque le texte du *Vaticanus* est moins clair ou manifestement erroné. Cependant, telle qu'elle a été réalisée, cette édition d'une impression fort soignée et claire sera la très bienvenue auprès de ceux qui étudient les doctrines scolastiques du XIII<sup>e</sup> siècle, car elle leur apporte un nouvel instrument de travail.

P. BULLENS.

RENÉ DESCARTES. *Regulae ad directionem ingenii*. Règles pour la direction de l'esprit. Texte revu et traduit par G. Le Roy. — Paris, Boivin, 1933, f. 20×13. xxi-223 p. Fr. 20.

FÉLIX RAVAISSON. *Testament philosophique et Fragments*, précédés de la notice lue en 1904 à l'Acad. des sc. mor. et pol. par H. Bergson. Texte revu et présenté par Ch. Devivaise. — Paris, Boivin, 1933, f. 20×13. vii-199 p. Fr. 20.

Ces volumes inaugurent la publication d'une *Bibliothèque de philosophie*. Le programme pour chaque œuvre comporte une introduction, éventuellement la traduction en regard du texte, et un appareil critique et explicatif, réduit, rejeté à la fin du livre. Format, papier, typographie, tels que dans la Collection Guillaume Budé.

I. Pour les *Regulae* de Descartes le travail a été fort bien fait. Tout en tenant le plus grand compte de l'appareil critique et du texte de la grande édition Adam-Tannery, M. Le Roy a apporté quelques modifications aux conclusions de ses devanciers. Parmi les *Notes explicatives*, nous en relèverons trois. A propos de la n. (2) : lorsqu'on se reporte aux renvois que donne l'éd. A.-T., on sent mieux la justesse de la correction proposée par Lachelier ; mais on se reconnaîtrait en présence d'une négligence commise par Descartes lui-même. Notes (11) et (13) : M. L. R. paraît avoir raison contre Adam.

L'*Introduction*, sobre, marque judicieusement l'importance des *Regulae*. — Pour faire ressortir les qualités de la traduction donnée par M. L. R., il n'est que de la comparer à celle fournie jadis par V. Cousin, ou couverte de son nom (*Descartes*, éd. Cousin, t. XI). A dire vrai la nouvelle version est une réussite : serrant de près la tournure latine, elle reste pourtant du français. On pourrait chicaner çà et là sur une nuance, p. ex. : p. 4, l. 17, *conferunt* ; p. 24, l. 4, *omni cognitione*.

\*



Lire : p. x bas, acception *des* ; xi, l. 18, *tout* ; xix, l. 15, qu'eût pu. — p. 220, l. 12 : Adam, t. X, p. 393 ; p. 221, l. 33, P. 186. — Les renvois aux notes sont tombés fort souvent à la page de français ; une fois, à celle de latin.

II. A l'édition, faite jadis par M. Xavier Léon, du *Testament philosophique* de Ravaisson, M. Devivaise a pu, grâce à des manuscrits non utilisés jusque-là, ajouter beaucoup d'inédits ; il a formé un corps de *Notes du Testament*, puis inséré quatre *Fragments* indépendants. Le texte appartenant à R. est ainsi plus que doublé ; et, ce qui compte plus encore, l'intérêt des parties nouvelles est très grand. Le volume se ferme par des *Notes explicatives*, fort bienvenues.

On apprend dans ce livre à mieux comprendre l'unité foncière d'une pensée qui, vue du dehors, avait paru se disperser sur des matières disparates : philosophie, art, archéologie. La continuité de R. s'est d'ailleurs infléchie en une courbe harmonieuse. De plus en plus épris du concret, à mesure qu'il avançait dans la vie, et faisant une part plus large au sentiment dans la recherche du vrai, il en venait à lier dans les mêmes préoccupations l'esthétique, la métaphysique, la théologie chrétienne. L'art, le symbolisme religieux éveillaient en lui des accents mystiques. — On y apprend aussi à révéler un caractère noble entre tous, à aimer une âme pètrie de la plus pure spiritualité.

Avouons toutefois que cet esprit original et inventif n'est pas toujours sûr. On se souvient des justes critiques d'Ét. Vacherot et de Paul Janet. Ce n'est pas le lieu d'en ajouter, à d'autres points de vue.

La *Notice*, par M. Bergson, déborde singulièrement le rôle d'introduction. Combien précieux ce magnifique morceau, qu'il était difficile d'atteindre ! Témoignage révélateur du travail secret, non pas d'une, mais de deux pensées. C'est en 1904 : il semble que du *Testament philosophique* de R. des germes généreux tombent, mais pour n'y lever qu'après un long sommeil, dans l'âme du futur auteur des *Deux Sources*.

P. vii, l. 1-6 : les membres de phrase empruntés au *Rapport* de 1867 (3<sup>e</sup> éd., p. 271) sont assemblés d'une manière peu heureuse. M. FESTUGIÈRE.

GILBERT MAIRE. **William James et le Pragmatisme religieux.** (Coll. Les maîtres de la pensée religieuse.) — Paris, Denoël et Steele, 1933, 8<sup>o</sup>, 275 p. Frs : 20.

L'A. s'attache à suivre J. dans les détours de sa vie, montrant qu'ils sont aussi ceux de l'élaboration de sa pensée : J., en vérité, est tellement un, que chaque moment de son existence, chaque détail de ses écrits, « éveille en échos sa personnalité totale ».

Dans la mise en œuvre du pragmatisme, la mentalité de J. psychologue, attentif à observer la vie plutôt qu'à la concevoir, intervient pour une plus grande part, croyons-nous, que l'A. ne l'indique.

C'est cette mentalité de psychologue qui explique comment, en toute sincérité, J. fut un tempérament religieux, mais sans foi délimitée, sans attache à aucune interprétation intellectuelle de sa croyance à l'invisible. — A propos de l'*Expérience religieuse*, nous aurions aimé voir marqué plus fortement comment l'apparition de cette œuvre loyale réagit utilement contre le matérialisme médical par son sens du spirituel, par la valeur hors de pair reconnue aux forces religieuses, par la critique de la sainteté. — En résumé, la présente étude est un travail consciencieux, conduit en toute sympathie. Sans être ni une simple biographie, ni un véritable exposé critique de doctrine, il s'appuie sur une documentation très remarquable et évoque avec vie l'intelligente personnalité du maître américain.

I. RYELANDT.

G. DANDOUY, S. J. **L'Ontologie du Védânta**. Essai sur l'acosmisme de l'Advaita, trad. par L.-M. Gauthier. Commentaires de J. Maritain et O. Lacombe. (Questions Disputées). — Paris, Desclée De Brouwer, 1932, 12°, 186 p. Frs : 10.

J. MARITAIN. **De la Philosophie chrétienne**. (Même collection). 1933, 168 p. Frs : 10.

I. Ayant l'Inde pour seconde patrie, et attendant les plus grands avantages spirituels d'un commerce approfondi entre la pensée de l'Occident et celle de l'Orient, le Père D. trace de l'ontologie de l'Advaita (le Védânta monistique) une synthèse de tout point remarquable.

Sans exception, les doctrines de l'Inde sont subordonnées à un but pratique : enseigner à leurs adeptes la voie de la « Délivrance » de la condition trans-migratoire. Partant de la croyance en Brahman, le Védânta est formellement une théologie mystique, mais à laquelle se pose, au premier plan, le problème philosophique des rapports de l'Absolu avec le contingent. Le P. D. développe, dans leur enchaînement logique, les phases successives de la spéculation advaitine en la matière : d'effort en effort et d'échec en échec, celle-ci conclut à l'irréalité radicale du monde empirique. — Pourquoi cette catastrophe finale d'une pensée qui a élevé des constructions grandioses ? — Suspendue à une dogmatique abstraite, l'ontologie védântine a perdu le contact avec le réel expérimental ; elle a eu une conception étrangement insuffisante de la causalité ; elle n'a pas compris l'analogie de l'être ; elle s'est représenté le « soi » (le moi) comme tout actuel, et la perfection de l'acte de conscience comme impliquant l'évanouissement total de la dualité sujet-objet.

Nous admirons la maîtrise avec laquelle l'A. a su dominer, filtrer, organiser une immense et abstruse matière. L'œuvre est lumineuse ; sa valeur, garantie par le témoignage explicite des pandits indiens. On serait mal venu à se plaindre des silences — voulus — qui seuls ont rendu possible une synthèse concise ; mais il est permis de souhaiter que l'A. complète un exposé qui laisse sans réponse bien des curiosités. — Dans son intéressant commentaire M. Maritain a, entre autres choses, appelé très justement l'attention du critique sur ce que maintes formules du Védânta, panthéistes d'aspect, méritent une interprétation favorable, dans la mesure où elles correspondent à l'expérience religieuse, mystique, de l'âme indienne. — Ajoutons quelques observations :

Les mots « connaître », « intuition » prennent un sens ambigu sous la plume de l'analyste du Védânta ; l'anglicisme « réaliser » pourrait aussi servir à la fraude, en dispute de gnoséologie. — Il appert que la conception védântine du « Soi » parfait éteint ipso facto le problème de l'idéalisme absolu. Pour ce qui est de l'idéalisme acosmiste, la *foi* joue chez les advaitins un rôle exactement contraire à celui qu'elle a chez Malebranche ; mais notre logique occidentale s'étonne que l'illustre Çankara puisse à la fois n'être pas berkeleyen convaincu et pourtant admettre rigoureusement, tantôt par la foi, tantôt par l'intuition, la non-réalité du monde. Il appert encore que le réalisme le plus exagéré (l'être, l'absolu... ; certaines négations) et les prestiges de l'imagination ont exercé une influence énorme sur le développement de la pensée contemplative de l'Inde : réalisme qui d'ailleurs laisse, en bordure, le champ libre au nominalisme, comme cela se produit chez Spinoza.

Les expressions du P. D. (p. 19, 20), touchant le réalisme cosmiste des scolastiques, paraissent un peu massives : n'excluraient-elles pas tout essai

d'attitude critique ? — Le traducteur a droit à grand éloge. — Quelques vétilles : p. 91, la note ; p. 147, l. 2-3 ; p. 135, titre, *réalisation* ne rend pas bien la pensée ; p. 151, l. 3, ne faut-il pas lire *commune* ?

II. Directeur des *Questions disputées*, M. Maritain nous pardonnera d'avoir laissé l'un des volumes de la collection faire ici quelque tort à l'autre. Il nous reste tout juste la place d'apporter notre hommage au livre où il reprend le problème, si actuel, « de la philosophie chrétienne ». La position de l'A. est assez voisine de celle adoptée naguère par M. Gilson (cf. *Rev. bénéd.* 1933, p. 276), et très éloignée de celle de M. Blondel. Considérée *en soi*, in abstracto, la ph. est un savoir simplement *rationnel* ; mais, dans les conditions concrètes de l'humanité historique, une ph. existe qui, demeurant *rationnelle* par les motifs formels de ses adhésions, est pourtant *chrétienne* par certains *apports objectifs* et certaines *confortations subjectives* qu'elle reçoit du christianisme.

Deux notes — dont l'une très nourrie de scolastique thomiste *sur la philosophie morale* — complètent l'ouvrage.

P. 82, l. 8 : l'expression « nature intègre » a été employée dans un sens autre que le traditionnel.

M. FESTUGIÈRE.

### HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

F. X. SEPELT u. KL. LÖFFLER. *Papstgeschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart*. — Munich, Kösel et Pustet, 1933, gr. 8°, xii-565 p. 919 illustr. RM. 5,90.

Le catholique cultivé d'aujourd'hui ne peut pas se contenter de n'avoir qu'une vague idée de l'histoire des papes. Entre tant d'objets capables de retenir son attention il en est peu d'aussi instructifs et intéressants. Qui, pourtant, ne reculera devant les volumes denses de Pastor, ou ne dédaignera de brèves esquisses d'une aridité désolante. La maison Pustet a trouvé le moyen de réaliser une Histoire largement conçue quoique limitée à l'essentiel, et surtout abondamment illustrée.

La première partie est l'œuvre du Dr F. X. Seppelt, professeur à l'Université de Breslau. Elle décrit l'action personnelle des papes et l'expansion de l'Église romaine depuis les origines jusqu'à la Révolution française. De grands noms dominent ce large exposé : saint Léon, saint Grégoire, Nicolas I, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, Sixte-Quint.

La deuxième partie, due au Dr Kl. Löffler, est consacrée aux papes des époques moderne et contemporaine. Les trois derniers pontificats y occupent une très large place.

D'un bout à l'autre le récit se distingue par une loyale objectivité. Les auteurs n'ont rien caché de la vérité, mais ils ont néanmoins tenu à mettre le lecteur en mesure de l'apprécier sainement.

L'illustration mérite une mention spéciale. Elle est extraordinairement riche : portraits des papes, portraits d'hommes célèbres intimement associés à l'histoire ecclésiastique ; vues anciennes et modernes de la Rome pontificale ; plans d'églises et de palais. Nous nous plaisons à constater le grand nombre d'estampes donnant une idée exacte de l'état ancien des grandes basiliques : de Saint-Pierre il y en a une dizaine, du Latran quatre, parmi lesquelles il en est qu'on ne trouverait ailleurs qu'à grand'peine. Qu'il soit permis de faire remarquer que l'inscription de la page 10 est notablement postérieure aux faits qu'elle rapporte et que le portrait de la page 229 est celui de Clément VII Médicis, non pas de l'antipape du XIV<sup>e</sup> siècle.

Cet ouvrage constitue donc une belle réussite. Nous en souhaitons vivement la lointaine diffusion, surtout en ces temps où tous les regards de la catholicité sont tournés vers Rome.

S. R.

P. VANNUTELLI. *De Presbytero Ioanne apud Papiam*. — Turin, R. Berruti, 1933, 8°, 62 p.

La question « Papias » est de celles qui reviennent périodiquement sur le tapis. M. Vannutelli a voulu démontrer que Papias, prononçant deux fois, dans son Prologue, le nom de Jean, a en vue deux personnages : l'apôtre et le presbytre. Je ne vois rien de bien original dans l'argumentation, mais il est intéressant d'observer qu'on se fait de moins en moins scrupule d'en revenir à l'interprétation d'Eusèbe.

C. L.

J. BRIERRE. *Vie de sainte Marie-Madeleine*. — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, 205 p.

Cette vie est inspirée de celle de Raban Maur publiée par Faillon. Elle est suivie d'une étude sur le séjour de Marie-Madeleine en Provence et de la Vierge en Éphèse. L'argument traditionnel y est employé en faveur de l'unité des trois Marie, mais il est manié de travers. Il faut s'en tenir à la position de Dom Calmet : la question est une question d'histoire ; les pièces du procès sont sous nos yeux et on peut toujours le rouvrir.

H. D.

L. E. HALKIN. *Les conflits de juridiction entre Érard de la Marck et le chapitre cathédral de Chartres*. (Bibl. Fac. Phil. et Lettres Univ. Liège, fasc. 52.) — Liège, Université, 1933, 8°, 144 p.

Érard de la Marck, né en France, dut à Louis XII sa nomination sur le trône de saint Lambert (1505). Ambitieux, bien en cour auprès du roi très chrétien, dont il servait les intérêts, il n'allait pas borner ses convoitises au seul évêché de Liège. Le riche diocèse de Chartres fit les frais de la politique franco-liégeoise (1507). Par là l'évêque de Liège s'écartait de l'empereur, son suzerain, et des Pays-Bas. A cette époque, les conflits de juridiction étaient fréquents. On s'attend bien à les voir se multiplier et grossir, quand il s'agit d'un évêque non résident, et d'un chapitre cathédral aussi pourvu de privilèges exorbitants que l'était celui de Chartres. Les griefs des chanoines rendirent l'accord impossible ; la situation politique, en plus, avait totalement changé. Érard, par une subite volte-face, rompit avec le roi et passa à Charles d'Autriche (1518). Il obtint de l'empereur le cardinalat avec l'archevêché de Valence (1521). A la « félonie » d'Érard, François 1<sup>er</sup> avait répliqué par l'application de la régale : nouveaux conflits. Une permutation d'évêchés s'ensuivit. Mais celle-ci ne contenta pas les chanoines de Chartres. Ils durent cependant céder devant la raison d'État.

En exposant les procès et les litiges de l'épiscopat chartrain d'Érard, M. H. nous a fait mieux connaître, non seulement cette curieuse figure de prélat, mais encore le jeu, compliqué par la politique et l'ambition, des élections et des cumuls de bénéfices, au XVI<sup>e</sup> siècle. Ses renseignements, M. H. les a puisés dans les archives de Paris, Chartres, Lille, Liège, Mons, Bruxelles et Rome.

PH. SCHMITZ.

C. F. SAVIO. *L'Abazia di Staffarda (1135-1802)*. — Turin, Bocca, 1932, 8°, v-207 p. L. 27.

L'histoire de l'abbaye cistercienne de Staffarda ne manque pas de difficultés. S. n'a pas reculé devant ces obstacles. Relevons ici les résultats de



ses recherches : elles portent surtout sur les origines mêmes de Staffarda. S. établit que le monastère fut fondé certainement en 1135 (25 juillet, probablement), par Manfredi, ses frères et leur mère, Agnès de Vermandois, femme de Boniface, marquis del Vasto, décédé à cette date. Reste encore le problème de la filiation du monastère. Staffarda n'est pas fille de l'abbaye de Tiglieto, elle-même fondée par La Ferté ; elle est fille de Bellavalle, et celle-ci de Morimond. Saint Bernard n'a pris aucune part à cette fondation, sinon peut-être par ses conseils à Agnès de Vermandois. — Ces questions, controversées, une fois résolues S. expose la vie du monastère : la construction de l'abbaye et de l'église (exemple intéressant de style roman-lombard) dont le plan diffère légèrement de celui qu'adoptèrent généralement les Cisterciens (par ex. abside semi-circulaire) ; l'administration (granges, convers, donations, faveurs, privilèges) ; les fondations : Sala (en 1189), que l'auteur situe dans le diocèse de Castro et qui ne fut pas primitivement bénédictin ; et Rivalta (en 1265, diocèse de Turin) occupé par les Chanoines de Saint-Augustin. — La décadence de Staffarda commença déjà à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et alla toujours en progressant. En 1419, on n'y comptait plus que six moines. Elle tomba en commende au début du XV<sup>e</sup> siècle. Les feuilants remplacèrent les cisterciens (1606-1607) sur les ordres du duc de Savoie, Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, qui, en les y mettant, nourrissait des desseins intéressés. L'abbaye succomba aux décrets de 1802.

PH. SCHMITZ.

G. OLDRATI. **La Badia di Vall' Alta (Albino).** — Bergame, Tavecchi, 1931, 12<sup>o</sup>, 130 p., ill.

Brève monographie d'une modeste abbaye de cisterciens. Fondée en 1131-1135 par Grégoire, évêque de Bergame, elle ne compta jamais un grand nombre de religieux : quelques moines et une douzaine de convers un peu plus ou un peu moins, à l'origine. A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle la population se réduit à trois religieux. En 1550 meurt le dernier profès. Dès le début du XV<sup>e</sup> siècle l'abbaye était tombée en commende. — Liste des abbés, des commendataires. Histoire de la paroisse et de ses recteurs.

PH. S.

**Carte e statuti dell' agro ticinese.** (Biblioteca della Società storica subalpina, CXXIX.) — Turin, Casale Monf. Stab. Tip. di Miglietta, 1933, 8<sup>o</sup>, VIII-509 p.

La « bibliothèque de la société historique subalpine » continue la série de ses utiles publications. Le présent volume contient trois collections de statuts et un cartulaire monastique. Celui-ci intéresse particulièrement la revue. La mort a empêché Mgr R. Maiocchi de publier lui-même la copie qu'il avait prise des documents conservés à l'Almo Collegio Borromeo et qui concernent presque tous le prieuré de Saint-Mayeul de Pavie. Une main amie accomplit pieusement cette tâche, et nous donne ici la première partie de ce cartulaire sous le titre : *Carte del monastero di San Maiolo nell' Almo Collegio Borromeo di Pavia, I* (932-1266). [Il faut lire 982.] En 1929, G. Bascapé a publié une trentaine de ces documents, les plus anciens (BHB, III, 3517). Ils sont repris ici. Remarquons toutefois que parmi les 97 actes que compte cette première partie tous ne regardent pas le monastère. — Suivent les *Statuta, decreta et ordinamenta Societatis et Collegii notariorum Papie reformati* (1255-1274), par Renato Soriga (p. 135-261). Ils présentent une contribution importante à l'étude du notariat en Italie. Le même auteur publie encore les *Statuta loci Vartii del 1320*, accompagnés d'un glossaire par P. Sella (p. 263-294). Ils exposent surtout la juridiction dont jouissaient les Malaspina dans leur

seigneurie de Varzi. — Le volume se termine par *Gli « Antichi Statuti » di Vigevano (Liber statutorum veterum terre viglevani)* (p. 293-508) par A. Colombo, où il est surtout question d'ordonnances criminelles et civiles (fin XIV<sup>e</sup> siècle).  
PH. S.

J. BRUGERETTE. **Le prêtre français et la société contemporaine. La restauration catholique.** — Paris, Lethielleux, 1933, 8<sup>o</sup>, VIII-312 p.

C'est comme un ouvrage d'histoire que M. B. présente son livre au public. Aussi est-on un peu étonné d'y remarquer, à maintes reprises, un ton apologétique, qui fait naître quelque défiance. Emprasons-nous d'ajouter que seul le ton est déplaisant et que les faits ne sont aucunement déformés.

Le point de vue de l'auteur a quelque nouveauté, mais peut-on justifier une histoire du clergé, y compris des humbles desservants, sans s'appuyer sur de patientes recherches dans les archives locales ? Ce travail préliminaire, et à lui seul excessif pour un seul travailleur, n'étant pas encore fait, l'auteur a dû s'en tenir forcément aux événements connus.

La bibliographie de l'auteur est plus abondante que judicieuse. L'histoire de la Restauration de Charléty (Lavis), de P. de la Gorce, et même du marquis de Roux valent d'être signalées — de même que le petit livre de Duine sur Lamennais. Bref, histoire un peu prématurée, mais qui résume bien les données connues jusqu'à présent.  
G. DAYEZ.

PIERRE HUMBERTCLAUDE. **L'abbé Lalanne.** — Paris, Bloud & Gay, 1933, 8<sup>o</sup>, 312 p.

Cet ouvrage est intéressant à plusieurs titres. Non seulement il nous donne une biographie très vivante de l'abbé Lalanne, mais il esquisse en même temps la doctrine pédagogique de ce grand éducateur chrétien du XIX<sup>e</sup> siècle. Et comme l'abbé Lalanne, disciple immédiat de M. Chaminade a été un des collaborateurs de la première heure à la fondation de la Société de Marie, on trouvera ici d'abondantes indications sur les débuts et les premiers développements de la belle congrégation des Marianistes.

M. Lalanne a vécu à une époque de renouveau où les esprits jouissaient d'une particulière indépendance. Il a pu aussi par le jeu des circonstances mettre à l'épreuve d'une réalisation très variée ses principes d'éducation puisqu'il a été le promoteur et le restaurateur d'un grand nombre de maisons d'enseignement (Bordeaux, Gray, Saint-Remy, Layrac, Beauvais, Les Carmes, Collège Saint-Stanislas, Cannes, etc.). Après nous avoir décrit dans le détail cette activité multiforme de M. Lalanne, l'auteur résume en deux chapitres son impression d'ensemble sur « l'homme » et « l'éducateur ».

Il va sans dire que cette documentation sera particulièrement utile à tous ceux qui s'intéressent à la formation des jeunes (car M. Lalanne ne fut pas seulement un rénovateur des belles traditions ; il fut aussi un génial précurseur). Cet ouvrage plaira aussi au grand public qui pourra suivre les étapes d'une existence admirablement représentative des sentiments chrétiens au service de l'enfance et de la jeunesse studieuse.  
B. BECKER.

#### HISTOIRE PROFANE.

STEPHEN D'IRSAY. **Histoire des Universités françaises et étrangères des origines à nos jours.** Tome I. Moyen âge et Renaissance. — Paris, Picard, 1933, 8<sup>o</sup>, XII-372 p. Frs : 47,50.

Une histoire générale des Universités n'avait pas encore été écrite. « C'est,

dit l'auteur, ma seule excuse pour présenter au public cet ouvrage modeste. » Elle nous manquait, sans doute, à cause de l'extrême difficulté de la tâche. Pour l'écrire, il fallait une érudition énorme et un don remarquable de synthèse. M. d'Irsay a tenté de décrire l'ensemble de l'œuvre universitaire dans son développement historique, en nous donnant une vue générale des événements et en indiquant leur enchaînement. Pour les origines, il établit, à la manière scolastique, les causes matérielle, formelle, efficiente, finale de l'Université médiévale. Puis, il en expose l'organisation, le développement, l'évolution. Comment au cours des siècles, l'Université qui fut, au début, une association spontanée, amorphe, acquit une personnalité juridique ; puis de spontanée qu'elle était d'abord devint une création princière, pontificale ou seigneuriale (les premières : Naples, Toulouse) ; pourquoi enfin elle finit par être un organe de l'État ou de l'opinion publique et du coup devint un instrument politique. — Toutes les Universités du moyen âge passent sous nos yeux, étudiée chacune dans les circonstances spéciales qui ont entouré son berceau, depuis les premières en date, celles de Paris, Bologne, prototypes de toutes les autres, jusqu'à celles qui furent créées par la Contre-Réforme et s'avérèrent des instruments de lutte. A cette époque l'Europe était constellée de *Studia generalia* : de Glasgow à Catane ; de Coimbre à Upsal et à Königsberg ; de Bordeaux à Cracovie et à Buda. Des origines différentes ont assuré une physiologie particulière à plusieurs d'entre elles. M. d'Irsay a relevé parfaitement ces caractéristiques, par exemple, pour l'Université de Louvain. — Avec le second volume nous pénétrerons dans le XVII<sup>e</sup> siècle, dans l'Université moderne. M. d'Irsay aura accompli une œuvre magnifique que tout « honnête homme » se doit de lire.

Une remarque cependant. C'est un danger de la synthèse d'outreter les conclusions. Ainsi, p. 43-44, l'auteur donne à entendre que les écoles monastiques ont abouti à l'enseignement secondaire, et les écoles épiscopales aux Universités. Voilà qui est trop généraliser : parmi les plus anciennes Universités on en trouvera qui ne doivent rien à une école épiscopale mais dont les origines, au contraire, sont étroitement liées à quelques centres monastiques, p. ex. Oxford et Salerne. A Bologne, l'étude du droit civil fleurit dans des écoles municipales et celle de droit canonique naquit des écoles monastiques.

PH. SCHMITZ.

**Regestes de la Cité de Liège** édités par Em. FAIRON. Tome I, 1103-1389. — Liège, Éditions de la Commission communale de l'histoire de l'ancien pays de Liège, 1933, 4<sup>e</sup>, 572 p.

Remercions la Commission communale de l'histoire de l'ancien Pays de Liège. En patronant et en favorisant l'édition des *Regestes de la Cité de Liège*, elle rend un service éminent aux historiens, elle fait mieux connaître les fastes liégeois. Par une étrange ironie du sort, la ville de Belgique qui, du point de vue politique, peut se prévaloir du passé le plus riche est, à l'heure présente, la plus pauvre en souvenirs historiques. M. Fairon nous explique cette anomalie. Les archives de Liège ont toujours partagé la fortune tumultueuse de la Cité. De plus, à la conservation de ce qui en restait après les confiscations du vainqueur, la ville, avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, n'estima pas utile de désigner un archiviste responsable. Les fuites furent nombreuses et importantes. Ces causes ont agi dans une mesure telle que, aussi bien pour les chartes que pour les registres, il faut se résigner à une perte totale et définitive. Pour remédier à pareille lacune et reconstituer le trésor historique de la Cité, il restait heureuse-

ment un moyen indirect. Il est bien rare, en effet, qu'un document ne soit pas connu sous quelque autre forme, telle que brouillon, acte notarié, copie déclarée conforme, etc. C'est en recherchant tous ces témoins indirects que M. Fairon a réussi, à force de patience, à glaner un nombre très considérable de documents sur la « noble » cité. Il nous en donne le regeste, ne reproduisant in extenso que les documents inédits ou qui ne se trouvent pas dans les ouvrages immédiatement sous la main de quiconque étudie l'histoire de Liège et dont l'auteur donne la liste.

Ce tome I des *Regestes de la Cité de Liège* contient 556 actes, allant de 1103 à 1389. Il est pourvu d'une table analytique et d'un glossaire philologique des mots wallons ou romans dont le sens ne serait pas familier au lecteur ; ce glossaire a été dressé par M. J. Haust, l'auteur de *Dictionnaire liégeois*. — Inutile d'ajouter que ces Regestes intéressent, par plus d'un côté, l'histoire ecclésiastique.

PH. SCHMITZ.

S. J. CRAWFORD. *Anglo-Saxon Influence on Western Christendom*, 600-800.

— Oxford University Press, et Londres, Milford, 1933, 12°, v-109 p. Sh. 5.

Petit livre excellent, dû au meilleur connaisseur de la période anglo-saxonne. L'auteur malheureusement n'a pu revoir le texte de ces conférences données à l'University College de Londres en avril et mai 1931. La mort l'enleva au courant de cette même année. Malgré quelques petite erreurs que C. aurait certainement corrigées (par ex., la mort de saint Boniface est datée, par deux fois, de 755 alors qu'il est bien établi aujourd'hui qu'elle arriva en 754), ces trois conférences exposent avec érudition et clarté : la situation de la papauté aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles ; les Anglo-Saxons sur le Continent à la fin du VII<sup>e</sup> siècle et au VIII<sup>e</sup> ; l'Angleterre anglo-saxonne et la transmission de la civilisation antique.

PH. S.

P. DAVID. *Études historiques et littéraires sur la Pologne médiévale*. (Fasc. 1-III). — Paris, Gebethner, 1928-1933, 8°.

Les premiers siècles de l'existence de la Pologne sont plongés dans la nuit et encombrés de légendes. Par de sérieuses monographies, M. D., chargé de cours à l'Université de Cracovie, éclaire ces ténèbres et ces légendes. Il ne peut être question ici, ni de suivre l'auteur dans ses discussions, ni même de résumer les résultats obtenus. Contentons-nous de signaler le sujet de ces études et de noter de-ci de-là quelques faits significatifs. Le fascicule 1 étudie la Pologne et l'évangélisation de la Poméranie aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. La Poméranie, pays slave, resta polonaise et catholique grâce à l'organisation ecclésiastique de ses diocèses. Franco, le familier du duc Wladislas Herman (1085), bien connu des historiens polonais, s'identifie avec le Franco « episcopus poloniensis » (évêque de cour et missionnaire de la Poméranie) et avec le Franco, évêque de Belgard (cette ville n'est autre que la capitale politique de la Poméranie occidentale) dont les accointances liégeoises sont certaines et que l'on rencontre à Saint-Hubert, en Belgique, vers 1082. — Dans le fasc 2, D. rétablit l'ordre logique des vers composant l'épithaphe de Boleslas-Chrobry, la date des environs de 1075, ce qui en fait, après la donation de Gniezno, le plus ancien et le plus vénérable des documents que la Pologne ait conservé de ses origines. Elle est due, peut-être, à un moine liégeois de Lubin. — La date et l'auteur de la *Chronique de Grande Pologne* (III) se précisent ainsi : XIII<sup>e</sup> siècle (avec interpolations du XIV<sup>e</sup>) ; Godslas Basco, gardien de Poznan. — La prétendue *chronique Hongaro-polonaise* (IV) a pour auteur possible un cistercien de Koprzywnica (peu après 1340) ; elle contient



tout un cycle de légendes. Un autre cycle de légendes hongaro-polonaises rattaché au nom de saint Émeric est localisé dans l'abbaye de Sainte-Croix. — Dans Casimir le moine et Boleslas le pénitent (V), D. expose les légendes mi-épiques, mi-hagiographiques élaborées au sujet de Casimir, parmi lesquelles celle de son « moniage » à Cluny ou autre part ; la cristallisation d'une foule de détails légendaires relatifs à Boleslas. — *Le Roman de Gautier de Tyniec* (VIII) montre que Gautier et Héligonde sont à l'origine des héros du cycle burgonde et qu'ils appartiennent aux milieux bénédictins de Bourgogne et du pays de Lorraine. — Citons les derniers fascicules : *Boleslas le Preux dans les légendes épiques polonaises et scandinaves* (VI) ; *Histoire poétique de Boleslas Bouchetorse* (VII) ; *Richilde de Pologne en Espagne, en Provence et en Languedoc* (1152-1176) (IX). — Est-il besoin de rappeler au lecteur qu'il sera orienté parfaitement dans le dédale des questions que soulève l'histoire des annales polonaises s'il veut bien lire les *Recherches sur l'annalistique polonaise du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle* du même auteur. (*Rev. des questions historiques*, t. 166, 1932, p. 5-58).

PH. SCHMITZ.

G. DRIoux. **Les lingons. Textes et inscriptions antiques.** (Publications de la Fac. des lettres de l'Univ. de Strasbourg. Textes d'étude. 2). — Paris, Belles Lettres, 1934, 12°, III-200 p. Frs : 20.

Cet ouvrage est une pierre apportée à l'édifice que souhaitait, il y a quinze ans, le regretté Camille Julian : un nouveau *Corpus* de la Gaule. Ce n'est point un simple recueil épigraphique, car il embrasse encore les citations de tous les écrivains latins et grecs jusqu'au V<sup>e</sup> siècle et même au-delà. Ces textes sont rangés par date. Les inscriptions sont classées systématiquement et munies de leurs références. Deux index analytiques achèvent de rendre ce recueil éminemment pratique aux futurs historiens des Lingons et des Gaulois.

T. D.

PAUL COLIN. **Belgique, carrefour de l'Occident.** — Paris, Rieder, 1933, 12°, 319 p. Frs : 12.

C'est un livre charmant que nous présente M. P. C. sous ce titre un peu énigmatique. Il ne traite, en effet, ni d'économie politique, ni d'histoire, mais de critique d'art. Le très curieux chapitre qui ouvre ce livre nous montre comment l'auteur, déçu, au lendemain de la guerre dans ses désirs très nobles de fraternité européenne s'est peu à peu replié sur lui-même et a cherché à retrouver dans la Belgique, l'image variée de l'Europe qu'il aimait. — M. C. a le don de comprendre et de faire comprendre les beautés qu'il décrit. Tout n'y est pas dit, évidemment, et on est plutôt étonné de voir que l'auteur, surtout dans les derniers chapitres, se soit parfois appliqué à une nomenclature d'aspects et d'œuvres typiques. Nous préférons les premiers chapitres plus descriptifs. Ils aideront même de nombreux Belges à découvrir et à mieux apprécier leur pays.

G. D.

#### VARIA.

K. YOUNG. **The Drama of the Medieval Church.** — Oxford, The Clarendon Press, 1933, 2 vol. grd. 8°, XXII-708-612 p. 24 ill. Sh. 63.

L'importance du théâtre religieux au Moyen-Age est bien connue. Aussi ne doit-on pas s'étonner que M. Y. y ait trouvé matière à deux gros volumes. Son dessein principal a été de recueillir, publiés pour la première fois ou revus sur les manuscrits, tous les anciens drames religieux de langue latine. Comme ils sont régulièrement incorporés à la liturgie, il a fallu commencer par donner

de celle-ci les notions indispensables pour l'intelligence du sujet. De là les premiers chapitres, sur la Messe et l'office divin selon le rit romain.

La Liturgie contient déjà divers éléments comportant un certain jeu scénique. Ainsi, la procession des Rameaux, le Mandatum du Jeudi Saint ; en de nombreuses églises, la mise au sépulcre, le Vendredi Saint, de la croix et de l'hostie et l'élévation solennelle qu'on en faisait le matin de Pâques. Toutefois ces cérémonies ne sont pas des drames. Il faudrait pour cela que de véritables personnages représentent directement l'action par le geste et la parole.

Ces caractères essentiels du drame apparaissent, au moins en germe, vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, dans la *Visitatio sepulchri*. Le texte primitif, court dialogue entre l'Ange et les Saintes Femmes au tombeau, a été fourni par un trope qui servait de prologue à l'Introït de Pâques. C'est le plus ancien drame liturgique. Il ira se compliquant de plus en plus. Au premier stade, il n'y a d'autres interlocuteurs que l'ange et les femmes ; au second, Pierre et Jean interviennent ; au troisième, le Christ apparaît ressuscité. Admettant des personnages fictifs et des dialogues en langue vulgaire, ce drame deviendra le *Ludus Paschalis*, véritable « mystère » qui pour être plus libre d'allure, ne cesse pas cependant d'avoir une destination strictement liturgique.

Au temps pascal se rattachent aussi les drames des Pèlerins d'Emmaüs, de l'Ascension et de la Pentecôte, manifestement imités, quant aux procédés, de la *Visitatio sepulchri*.

La Passion a été représentée, elle aussi, mais rarement et pas avant le XIII<sup>e</sup> siècle. De même on n'a que peu de pièces sur la Nativité et l'Adoration des bergers. Par contre, l'Adoration des mages et la Déception d'Hérode bientôt suivie de terribles représailles ont excité au plus haut point l'esprit d'invention et la faconde des auteurs dramatiques : les pièces roulant sur ce thème sont nombreuses, variées, largement conçues et d'une facture littéraire remarquable. L'épisode du Massacre des Innocents a été souvent traité en un drame spécial. Mentionnons aussi l'*ordo Prophetarum* transposant sur la scène le célèbre sermon pseudo-augustinien « de symbolo contra Iudaeos, Paganos et Arianos », celui-là même qui fournit tant de motifs à la sculpture médiévale. Enfin un Mystère très ample, s'étendant de l'Annonciation au Massacre des Innocents, a été conservé par un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle qui provient de Benedikt-beuern.

Il existe encore d'autres pièces liturgiques, inspirées de l'Ancien et du Nouveau Testament, des Évangiles apocryphes, des Légendes des Saints. En voici les principales : la Résurrection de Lazare, les Mystères de la Vierge, Isaac et Rebecca, Joseph et ses frères, Daniel, les Miracles de s. Nicolas, les Vierges sages et les Vierges folles.

De tous ces drames le présent ouvrage nous livre donc un Corpus complet, disposé dans l'ordre que nous venons de suivre. M. Young avait d'abord songé à donner un volume de textes et un volume d'explications. Cette distribution aurait certainement rallié les suffrages des spécialistes. Néanmoins, pour faciliter la simple lecture, l'A. a finalement préféré fondre le tout. Les textes se trouvent encadrés de commentaires qui permettent d'en apprécier tout de suite l'originalité et la valeur. Nous n'avons donc pas ici, à proprement parler, une Histoire du drame religieux au Moyen-Age, mais un recueil des drames, parfaitement mis au point. Encore ne s'agit-il que des drames liturgiques, c'est-à-dire faisant corps avec l'office divin. Cependant, la présentation des documents se trouve faite si habilement, si objectivement, que l'histoire

s'en dégage comme d'elle-même, et il a suffi à l'auteur d'en esquisser les grandes lignes dans la Conclusion.

La compétence reconnue de M. Young, l'abondance des matériaux mis en œuvre, enfin la richesse de l'information placent cet ouvrage au premier rang. C. LAMBOT.

**MAURICE COULOMBEAU. Chartres. L'Ame de la Cathédrale.** — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 8°, 185 p.

Il suffit de quelques heures passées en contemplation devant les vitraux et les portails de Notre-Dame de Chartres pour ne plus pouvoir en perdre le souvenir, et se trouver prêt dorénavant à prendre part à tous les enthousiasmes qu'elle fait naître. Celui de M. Coulombeau revêt un caractère de piété qui le rend plus touchant. Ses conférences révèlent une âme délicate qui a longuement vibré au contact prolongé de tant de beauté et qui dans la méditation a retrouvé cette inspiration candide des artistes du moyen âge qui nous ont doté d'un tel chef-d'œuvre. E. B.

**GEORGES DE ROERICH. Sur les Pistes de l'Asie Centrale.** — Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1933, 4°, VIII-208 p. avec 48 planches hors texte. Frs : 100.

Une expédition de près de cinq années en pleine Asie Centrale, dans ces régions où tout Occidental est toujours considéré plus ou moins comme un ennemi, où les difficultés de voyage viennent à bout des énergies les mieux trempées, voilà ce que le professeur Georges de Roerich, maître ès arts de l'Université de Harvard, raconte avec autant d'exactitude que de simplicité.

Une excellente carte, en tête du volume, permet de suivre pas à pas les explorateurs dans leurs périlleuses péripéties. C'est le tour complet de l'Asie Centrale à travers le Kara Korum, le Sin-Kiang, le Gobi oriental, la Mongolie. Les incidents de voyage abondent : brigands, autorités indigènes qui ne valent guère mieux, tempêtes, froids polaires, et enfin cette détention de cinq mois qui faillit tourner en désastre. Le professeur de Roerich a donné une attention particulière à la vie religieuse des grandes lamaseries. Son récit des visites qu'il a faites aux moines de tout genre rencontrés au cours de son voyage est spécialement intéressant. Certaines découvertes ont une valeur remarquable, comme celle qu'il fit dans le Haut Tibet et la région des Grands Lacs, de monuments mégalithiques dont la destination religieuse n'est pas douteuse, sans qu'on puisse préciser à quel culte il faut les attribuer.

Il faut féliciter la librairie Geuthner pour le soin qu'elle a pris de faire de cet ouvrage une œuvre parfaite. Les nombreuses planches reproduisant des photographies pleines d'intérêt ou les tableaux du maître Nicolas de Roerich, mettront ce volume en bonne place dans la collection des livres d'exploration ou de voyage. E. B.

**EMMANUEL LACOMBE. Les éléments d'un Programme Social Catholique.** — Paris, Maison de la Bonne Presse, 1932, 12°, 195 p.,

Ce petit livre veut combler une lacune en exposant dans son ensemble le programme social catholique. Cet exposé vise à être complet, passant successivement en revue les questions d'intérêt commun (repos dominical, spéculation, chômage) et celles qui concernent la famille et la profession. Les hommes d'œuvre aimeront à consulter ce bon résumé qui leur sera bien utile pour leur formation personnelle et pour l'orientation de leurs cercles d'étude. Si on avait ajouté en annexe quelques notes bibliographiques on aurait répondu à un désir assez naturel des lecteurs. B. B.

MICHEL HONNORAT. *Démonstration de la parenté des langues indo-européennes sémitiques*. — Paris, Geuthner, 1933, 4<sup>o</sup>, 398 p.

La comparaison des langues indo-européennes et sémitiques n'avait jusqu'ici amené les plus illustres de nos maîtres en linguistique qu'à des conclusions négatives. M. Vendryes, par exemple (*Le Langage*, Paris 1921, IV<sup>e</sup> partie, chap. V, p. 356), admet tout au plus la possibilité lointaine d'établir une parenté.

Quel progrès, à douze ans de distance, nous annonce M. Honnorat en un romantique avant-propos ! Et de vrai, il compare victorieusement à notre vocabulaire indo-européen en cours 3.500 racines sémitiques ! Seulement, ce jeu facile à quoi de sérieux peut-il mener ? De ce gros ouvrage qui rappelle invinciblement la manière des Isidore de Séville et des Varron, que restera-t-il pour la science ? Le lecteur en jugera par quelques exemples.

*Baba*, le baba du pâtissier, et *Bob*, le petit chien qui aboie, sont avec *bobard* et *bobine*, etc. des « correspondants remarquables » du gaulois à la racine sémitique *Babal*. (Pourquoi donc avoir fermé la porte à *Bob*, diminutif anglais de Robert et au charmant *Boby* ?) Les racines hébraïques *marshal* et *motar* sont parentes ; *magister* et *maître* descendent, avec *malak*, de la même origine. A l'arabe *mahan* = examiner, il faut comparer le latin-français *examen* !

Et c'est au hasard que je cite ! Et on n'en finirait pas ! D. TH. DELFORGE.

L. LEVAUX. *L'Orient et nous. I. Essais divers*. — Louvain, Aucam, 1932, 12<sup>o</sup>, 384 p. Frs : 25.

La Chine et le catholicisme, la Figure religieuse de Gandhi, Rabindranath Tagore et « la Religion du Poète », enfin, la Défense de l'Occident, telles sont les quatre monographies qui composent ce premier volume. Œuvre de large vulgarisation puisée aux meilleures sources et de très noble esprit chrétien soucieux avant tout de dissiper les préventions mutuelles qui retardent en Orient la diffusion du catholicisme, et — disons-le franchement — de calmer l'irritation causée là-bas par l'agressive *Défense de l'Occident*, d'Henri Massis. Tâche passablement difficile et des plus délicates. Comment juger l'immense et mystérieux Orient ? Comment surtout juger et sacrifier l'illustre critique dont les travaux antérieurs imposent tant de respect ? Mais M. Levaux s'y prend avec une si sereine modération et tant de droiture dans l'unique recherche de la vérité que M. Massis à la lecture du volume sera parvenu sans trop de peine à surmonter sa première impression. J. M.

#### LIVRES REÇUS.

L. BONNAMOUR. *Notre souffrance sert*. — Paris, ib., 1932, 8<sup>o</sup>, 96 p. Fr. 5.

La doctrine chrétienne enseigne que « la souffrance sert » à la réparation ; elle solde les comptes des pécheurs.

S. M. P. *Audi filia... Aux filles de France*. — Paris, ib., 1932, 8<sup>o</sup>, 116 p. Fr. 8.

Appelle toutes les jeunes filles, et non seulement celles de France, à utiliser leur vie au point de vue chrétien et patriotique.

J. HERMENT. *Les idées pédagogiques de saint Jean-Baptiste de la Salle*. — Paris, Lethiellieux, 1932, 8<sup>o</sup>, 120 p.

H. HELLO. *Conseils pour la direction des œuvres de jeunesse*. — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1932, 8<sup>o</sup>, 277 p.



PEDRO M. VELEZ. *Legendo nuestras cronicas. Notas sobre nuestros cronistas y otros historiadores. Estudio critico y reestructivo de la historia antigua de la Orden de San Agustín, en relación con su origen, continuidad y un nuevo florecimiento de la misma. Tomo I. Historiadores generales y particulares de interés general para nuestra historia antigua.* — Escorial, Monasterio, 1932, 8°, xxxi-1169.

R. GENEST, O. P. « Veritas » *La vie chrétienne raisonnée et méditée. IV. La maison paternelle.* 2 vol. — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, xvi-490-328 p. Fr. 30.

Le P. Genest, dans les trois premiers volumes de sa synthèse de la vie chrétienne, avait exposé la vie de Dieu, le Christ-Jésus, la Vierge fidèle ; il nous introduit maintenant dans la Maison paternelle, l'Église : la grande famille chrétienne ; la vie du foyer : le chef et ses membres ; le sanctuaire intime ; les préférés de la maison. Richesses de doctrine, ressources du symbolisme, connaissances psychologiques, expériences ascétiques et mystiques, le P. G. a tout mis en œuvre pour nous faire mieux comprendre et aimer la vie chrétienne dans l'Église, le vrai temple de Dieu.

*Pour le jubilé des divins anniversaires. 33/34-1933/1934. Les grands jours de la Rédemption.* 2<sup>e</sup> édition. — Paris, Bonne Presse, 1933, 8°, 128 p.

RENÉE ZELLER. *Pentecôte* (Collection : L'année en fêtes pour nos enfants). — Paris et Bruges, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 100 p. Fr. 10.

Récit délicieux sorti de la plume délicate de Renée Zeller ; dessins charmants nés du crayon de Jacques Le Chevallier. Les lecteurs de la « Collection » retrouveront ici les héros du livre consacré à la Fête-Dieu : Evelyne, Marie-Claire, les frères et cousin. Ils les écouteront discourir sur le Saint-Esprit ; ils toucheront du doigt comment le mystère de la Pentecôte se renouvelle dans un cœur d'enfant. Tous seront captivés par l'intérêt de ce petit roman.

A. M. MEYNARD, O. P. *Catéchisme de la vie chrétienne intérieure et religieuse.* Courtes réponses doctrinales et pratiques. Nouvelle édition par le R. P. L. Lehu. — Paris, Lethielleux, 1933, 16°, viii-296 p. Fr. 12.

Reproduction exacte (sauf quelques légères modifications indiquées par un astérisque) de la précédente édition d'un ouvrage bien connu, résumé de deux ouvrages, dont l'un surtout eut un succès mérité : le *Traité de la vie intérieure*.

J. BRIERRE. *Vie de sainte Marie-Madeleine*, suivie de trois traités sur 1. l'unité de la sainte ; 2. sa venue en Provence ; 3. le séjour de la Sainte Vierge à Ephèse. ib., 1933, 16°, 208 p. Fr. 12.

H. PERROY, S. J. *Scènes d'enfant tirées de l'Évangile.* — Lyon, Vitte, 1933, 8°, 116 p. Fr. 5.

A. VIGNAUD. « *Ma Maman du ciel...* » ou la ravissante dévotion envers la Sainte Vierge du serviteur de Dieu Guy de Fontgalland. — Lyon, Vitte, 1933, 12°, 168 p. Fr. 7,50.

Le secret des progrès spirituels de Guy de Fontgalland, où le trouver ? Dans sa dévotion à la Sainte Vierge. A la lumière de la « parfaite dévotion » selon la doctrine du bienheureux Grignon de Montfort toute la vie de Guy passe sous nos yeux et s'explique.

H. PRADEL. *Le sens divin des heures. La journée chrétienne.* — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 32°, 152 p. Fr. 5.

Réflexions sur la journée chrétienne par un maître en éducation. Elles

invitent les jeunes à savourer le sens, la richesse et la beauté des heures de la journée, des circonstances qui les remplissent.

M. H. LELONG, O. P. *Les bons anges* (Collection : L'année en fêtes pour nos enfants). — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12<sup>o</sup>, 100 p. Fr. 10.

Dans ce petit livre, les enfants apprendront, non seulement sans larmes et sans pleurs, mais en s'amusant tout un vrai traité d'angéologie, écrit spécialement pour eux, dans leur langage imagé et concret.

J. ANCELET-HUSTACHE. *Saint François d'Assise* (même collection). — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12<sup>o</sup>, 100 p. Fr. 10.

La joie et la simplicité : deux vertus caractéristiques du poverello d'Assise et des enfants. Madame Ancelet-Hustache, qui sait parler aux âmes d'enfants, leur raconte les épisodes les plus ravissants de la vie de saint François : la prédication aux oiseaux, la conversion du loup, la crèche de Greccio, etc. ; elle leur montre comment elles peuvent ressembler à ce grand saint.

T. R. Saynètes évangéliques. *Enseignement de l'évangile par les méthodes actives*. — Bruxelles, Édition Universelle, 1933, 12<sup>o</sup>, 53 p.

A. J. CHAUVIN. *Une année d'examens particuliers*. Sujets développés pour chaque jour de l'année sur les principales vertus et les principaux devoirs de la vie chrétienne et religieuse. — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 32<sup>o</sup>, 110 p.

*L'action catholique*. Traduction française des documents pontificaux (1922-1932). (Éditions de la « Documentation catholique »). — Paris, Bonne Presse, 1933, 12<sup>o</sup>, 432 p. Fr. 12.

Manuel tout indiqué des œuvres d'action catholique. Il contient l'essentiel des documents pontificaux (texte intégral ou fragmentaire), classés d'après leur nature. Trois tables, l'une des matières, la seconde, chronologique, la troisième, alphabétique terminent ce précieux répertoire.

F. KLEIN. *L'enfance du Christ et sa vie cachée*. — Paris, Bloud et Gay (1932), 8<sup>o</sup>, 56 p. ill.

Dans la collection « Bibliothèque catholique illustrée » dont on connaît les qualités d'heureuse présentation et de solide documentation, M. Vilein nous décrit l'enfance du Christ, de l'Annonciation à sa vie cachée.

A. D. SERTILLANGES. *Nos disparus*. — Paris, Éditions Spes, 16<sup>o</sup>, 46 p. Fr. 3.

Le P. Sertillanges, s'il a fait le tour de la sagesse humaine, interroge surtout la sagesse divine. Il nous communique le résultat consolant de ses recherches et comment nos disparus peuvent revivre ; les âmes, filles de Dieu, sont faites pour vivre et pour aimer toujours.

T. FISH. *Catalogue of Sumerian Tablets in the John Rylands Library*. — The Manchester University Press, 1932, 8<sup>o</sup>, XIII-160 p.

TH. KLAUSER. *Die liturgischen Antauschbeziehungen zwischen der römischen und der fränkisch-deutschen Kirche vom achten bis zum elften Jahrhundert*. — Extrait de *Histor. Jahrbuch*, 53, 1933, p. 169-189.

*Theologia. Historia ecclesiastica. Jus ecclesiasticum. Musica sacra, etc.* Auswahl. Antiquariatskatalog 792. — Francfort s. M., Joseph Baer et Cie, antiquariat, 1933, 8<sup>o</sup>, 128 p.

J. MADOZ. *El amor a Jesucristo en la Iglesia de los martires*. Extrait des *Estudios eclesiasticos*, 1933, p. 313-344.

*Vetus Testamentum. Vol. IV. Psalterium Davidicum. Proverbia-Ecclesiastes. Canticum Canticorum. Recensuit et paravit Commissio « Obra del Sant Evangeli ».* — Barcelone, Balmes, 1932, 16°, xxxii-455-24 p. relié.

P. THÔNE. *L'appel suprême du Sauveur. Lectures et méditations sur les raisons de réparer.* — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 276 p. Fr. 10.

Le Sauveur appelle les âmes à la réparation. L'auteur traite des dispositions que doit cultiver en elle une âme réparatrice et des raisons qui s'imposent à tout chrétien de mettre dans sa vie la pratique de la réparation.

E. JOLY. *La Chambre des saints à Rome.* — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 272 p. Fr. 12.

Il s'agit de ces chambres mêmes, au concret, semées un peu partout à Rome, et où vécurent les saints, depuis les origines du christianisme jusqu'à nos jours. Ce livre est un « guide » qui comble une lacune ; mais celui qui le suit ou le lit ne reste pas simple touriste, curieux d'art, il devient pèlerin dans le vrai sens pieux du mot.

A. J. CHAUVIN. *La communion méditée au pied du Saint-Sacrement.* — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 758 p. Fr. 13.

L'auteur expose les gloires de la Communion et les richesses qu'elle renferme. Il aidera à mieux communier. Trois parties : Nature et dispositions ; Effets ; Précepte et conseil.

P. GUISSARD. *Portraits assomptionistes.* — Paris, Bonne Presse, 1932, 8°, 422 p. Fr. 15.

Chaque famille religieuse a son esprit, son genre et ses œuvres. Il est très bon pour ses membres de relire l'histoire des anciens, de regarder les « portraits de famille » ; et à ceux qui, du dehors, veulent connaître une Congrégation, rien de plus utile encore qu'un certain nombre de biographies courtes et variées qui montrent cette Congrégation dans ses entreprises variées et à toutes les époques de sa vie.

C'est dans cette pensée qu'ont été rédigés ces *Portraits assomptionistes* par un religieux de l'Assomption. On y verra vivre trois « Anciens », quatre « Missionnaires », sept « Éducateurs », cinq « Publicistes », cinq « Fleurs de nos maisons d'études », quatre « Morts de la guerre », deux « Cœurs dévoués » : ces mots sont les divisions mêmes du livre.

*Almanach des vacances pour les jeunes*, 1933. — Paris, Bonne Presse, 12°, 128 p. Fr. 1,25.

R. GEREST, O. P. *La vie eucharistique.* — Paris, Lethielleux, 1933, 8°, 324 p. Fr. 15.

Expose comment l'Eucharistie opère la conquête de l'esprit : la ferme croyance en Jésus-Hostie ; la conquête de la volonté : imitation de Jésus-Hostie ; la conquête du cœur : l'union à Jésus-Hostie ; ce qu'est l'âme eucharistique ; la transformation surnaturelle par l'Eucharistie.

H. RIONDEL. *La mère Jacoulet.* — Paris, Lethielleux, 1934, 8°, 157 p.

Retrace la vie édifiante de la fondatrice de la Congrégation de la Sainte-Famille de Besançon et de celle d'Amiens 1772-1836. Jeanne naquit le 14 août 1772 aux Chaprais (Besançon) ; orpheline en 1785, elle est exposée à tous les dangers de la Révolution ; veuve à vingt-trois ans, avec un fils ; elle fonda peu après la Sainte-Famille. L'auteur nous expose les constitutions de cette nouvelle congrégation, les grandes fondations, la vie spirituelle de la fondatrice, apôtre zélée du Sacré-Cœur.

E. DUPLESSY. *Exposé de la religion. Livre II. La morale catholique.* — Paris, Bonne Presse, 1932, 12°, 584 p. Fr. 10.

J. M. VIDAL. *A Moscou durant le premier triennat soviétique (1917-1920).* — Paris, Bonne Presse, 1933, 12°, 242 p. Fr. 12.

Curé de Saint-Louis des Français à Moscou, l'auteur a vécu ce qu'il raconte : les tribulations de la vie quotidienne, la législation persécutrice, la propagande athée, la perversion de l'enfance, etc., bref toute la tragédie russe.

R. P. TONNA-BARTHET. *Les Évangiles commentés d'après les exégètes, anciens et modernes.* I-II. Saint Luc-saint Jean. — Paris, Bonne Presse, 1933, 8°, 374 p. Fr. 15.

*L'Immaculée Vierge, Mère de Dieu. L'histoire et la doctrine empruntées aux meilleurs auteurs spirituels.* — Paris, Bonne Presse, 1933, 8°, 224 p. Fr. 4.

MALY DELSON. *Le temps favorise...* (roman). — Arras, Nouv. Société Anonyme du Pas-de-Calais (5, boul. de Strasbourg), 1934, 16°, 200 p. Fr. 8.

Dépeint l'existence d'un employé de banque, ses risques et ses tentations.

MARGUERITE ARON. *L'Église et l'enfant* (Coll. « La vie chrétienne »). — Paris, Grasset, 1934, 8°, 250 p.

Que de questions soulève le problème de l'éducation publique de l'enfant ! On en trouvera ici le saisissant raccourci. A la fois historique et social, l'ouvrage étudie l'enfant chrétien dans le monde païen ; dans l'Europe chrétienne ; dans l'Église ; de saint Anselme à Gerson ; sous l'humanisme chrétien ; l'enfant du peuple et l'Église ; le partage de l'enfant ; la dispute de l'École.

ANDRÉ DIDIER DE ROULX. *Dans l'envol des nuées. II. Poèmes mystiques.* — Bruges, Éditions « La jeune École », 1934, 16°, 94 p.

S. THOMAS D'AQUIN. *Vers la perfection de la vie spirituelle.* Traduction du R. P. Maréchal, O. P. — Paris, Lethielleux, 1932, 12°, xvi-168 p. Fr. 12.

Le traducteur a multiplié les titres et les sous-titres. La traduction elle-même est fidèle, claire et sobre. La préface historique et critique du R. P. Mandonnet met en relief toute la portée de l'œuvre, qu'elle situe très exactement. — On trouvera, en appendice, les additions que saint Thomas y ajouta sous la poussée des controverses.

BOUCHAGE. *L'oraison alphonstienne. Théorie et pratique.* — Paris, Beauchesne, 1932, 12°, 247 p. Fr. 12.

Saint Alphonse fut un maître d'oraison. L'auteur condense ici la doctrine du grand docteur sur la grâce, l'oraison, la méditation et la contemplation.

P. PASCAL DU T. S. SACREMENT. *L'entrée à la divine Sagesse.* Traités de théologie mystique composés par le R. P. Maur de l'Enfant-Jésus, carme, † 1690. — Vol. III. Théologie chrétienne et mystique ; vol. IV. Sanctuaire de la divine Sapience. Exposition des communications divines. — Soignies, Éditions des « Chroniques du Carmel », deux vol., 1932, 1933, 12°, 175 + 157 p. Fr. 8 chaque volume.

De hautes doctrines sur les degrés et les voies mystiques sont exposées en ces pages qu'écrivit, au XVII<sup>e</sup> siècle, un carme de Bordeaux. Tout y parle d'abnégation et d'amour. (I. R.)

R. PIACENTINI. *L'Ave Maria avec Bernadette.* — Paris, Desclée De Brouwer, 1932, 32°, 148 p. Fr. 5. (Vendu au profit de l'École apostolique de Cellule, Puy-de-Dôme).

Médite l'*Ave Maria* à la lumière des apparitions.



C. MARMION. *Sponsa Verbi. La Virgen consagrada al Señor. Conferencias espirituales*. Versión e Introducción por Don R. G. Monje de Montserrat. — Monasterio de Montserrat, 1930, 16°, 154 p.

*Anne de Guigné, ma petite sœur du ciel*. — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 16°, 40 p., illustrations en couleurs. Fr. 10.

V. P. BARON. *En suivant Jésus*. Préface du R. P. Lalande. — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 122 p. Fr. 7.

*Une pensée pour chaque jour extraite des œuvres complètes de Ruysbroeck l'Admirable* par une moniale de Our Lady's Priory Hayward's Heath. — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 32°, 189 p., relié toile. Fr. 10.

Volume élégant, où se trouvent recueillies quelques centaines de pensées de si haute élévation spirituelle dont Ruysbroeck avait le secret.

NAZAIRE FAIVRE. *Jésus, Lumière et Amour. L'enfance*. — Paris, Lethielleux, 1934, 8°, 308 p.

Méditations alertes et vivantes sur les récits évangéliques de l'enfance du Christ.

G. DESBUQUOIS, S. J. *Dans le mystère... L'espérance*. — Paris, Éditions Spes, 1934, 8°, 255 p. Fr. 7,50.

Admirable petit livre dédié à tous : à ceux qui croient en Dieu et qui L'aiment ; à ceux qui aspirent, fût-ce dans l'obscurité, dans le péché, à Le trouver et à L'aimer ; à ceux qui Le connaissent mais qui ne Le reconnaissent pas pour leur Seigneur et leur Sauveur ; à tous pour que dans le mystère des événements, la vie de leur âme s'anime d'espérance. L'espérance seule calmera l'âme contemporaine que ronge l'inquiétude. Par elle, celle-ci se métamorphose en paix, en sécurité profonde.

A. D. SERTILLANGES. *Le miracle de l'Église*. — Paris, Éditions Spes, 1934, 8°, 256 p. Fr. 7,50.

Le miracle de l'Église, c'est l'Église elle-même : les faits qui remplissent son existence immense et qui sont vraiment merveilleux. Il n'est que de les voir objectivement pour discerner le miracle.

MYRIAM DE G. *Heureux âge* (collection « Parvuli »). — Paris, Lethielleux, 1934, 8°, 160 p. Fr. 12.

Petite somme ascétique, claire et attrayante, pour les enfants.

E. DÉVAUD. *Pour une école active selon l'ordre chrétien*. — Paris, Desclée De Brouwer, 1934, 239 p. Fr. 12.

M. l'abbé Dévaud, qui enseigne les sciences de l'éducation à l'Université de Fribourg, met ici en relief les principes fondamentaux d'un enseignement « selon l'ordre chrétien » et les confronte avec les théories des pédagogues nouveaux. Il dégage de celles-ci ce qui lui semble pouvoir vivifier nos méthodes, aujourd'hui.

*Un saint pour chaque jour du mois*. Première série. Septembre, octobre, novembre, décembre. — Paris, Bonne Presse, 1933, 8°, quatre volumes, 250 p. environ et ill. Chaque volume Fr. 5.

La Revue a déjà attiré l'attention sur ces volumes, extraordinairement bon marché, élégants et intéressants. Le souci de la vérité donne à beaucoup de ces biographies une valeur historique qu'on chercherait souvent en vain autre part.

## DÉBRIS D'ANCIEN SACRAMENTAIRE DANS DES RELIURES DE MSS. DE L'AMBROSIENNE.

A la fin d'un de mes séjours à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, comme je venais d'ouvrir le manuscrit B 27 inf., une portion de grande bible à 2 colonnes, du XII<sup>e</sup> siècle (des Rois aux Machabées), mon attention se porta sur les feuillets de garde, deux au commencement et deux à la fin, que le relieur avait insérés là comme il avait pu, conscient, en quelque sorte, qu'ils méritaient quelque égard, et valaient la peine d'être conservés d'une façon quelconque. C'étaient des débris d'un sacramentaire de très grand format, à 2 colonnes, en minuscule carolingienne du X<sup>e</sup> siècle, à ce qu'il me sembla. A en juger par un catalogue de manuscrits, tracé en tête au XII<sup>e</sup> siècle, ils devaient avoir appartenu à une église de Saint-Barthélemy. La portion de sacramentaire qu'ils contenaient se rapportait aux fêtes des saints du 6 au 28 août, et me frappa par le caractère éclectique de l'ensemble, et la provenance exotique d'un certain nombre de formules.

L'idée me vint, tout naturellement, de chercher dans les manuscrits voisins, si l'on n'y avait pas utilisé d'autres feuillets du même sacramentaire. Et, de fait, j'en retrouvai quatre, deux au commencement, deux à la fin, dans le B 28 inf., aussi une portion de bible du XII<sup>e</sup> siècle (Machabées, Prophètes, Épîtres paulines), léguée au chapitre métropolitain par l'archevêque Piccolpasso, et achetée pour l'Ambrosienne en 1601. Les fragments liturgiques avaient trait aux fêtes des Saints et du Temps depuis le 3 mai jusqu'au 18 juin.

Le volume suivant, B 29 inf. (Actes, Épîtres catholiques, Rois et Paralipomènes), fournit seulement trois feuillets, un devant, deux derrière, relatifs à la liturgie du Carême, depuis le lundi de la troisième semaine jusqu'au mardi après le dimanche de la Passion.

Après avoir examiné sans résultat toute la série des gros in-folios qui faisaient suite aux trois volumes ci-dessus, jusqu'au ms. B 48 inf., je trouvai enfin dans celui-ci (également bible du XII<sup>e</sup> siècle : Rois, Paralipomènes, livres sapientiaux, avec, en tête, un beau Christ en majesté, entouré des évangélistes) jusqu'à

huit feuillets du sacramentaire, disposés non dans le sens vertical, mais horizontal, et par suite mutilés de ce qui dépassait les proportions du ms. biblique. Le contenu s'étendait du 28 décembre au 13 janvier, puis du 5 février au mardi de la seconde semaine du Carême, avec, çà et là, quelques interruptions, dues au ciseau du relieur.

Il n'est pas impossible que des recherches poursuivies sur place, et d'une façon méthodique, amènent avec le temps la découverte de quelques autres fragments : mais déjà ceux qui viennent d'être énumérés constituent, vu leurs dimensions, un ensemble considérable, et permettent de se faire une idée assez exacte du caractère et de l'importance du livre liturgique dont ils ont fait autrefois partie.

Ce caractère, je viens de le décrire en deux mots. Pour les formules dérivées du fonds romain, il est largement éclectique, c'est-à-dire qu'il emprunte aux différents sacramentaires, soit léonien (*Léon*), soit gélasien (*Gél.*), soit grégorien (*Grég.*), soit enfin au supplément de celui-ci (*Suppl.*), le tout dans la *Liturgia Romana Vetus* de Muratori, édition in-fol. Venise 1748, à laquelle se réfèrent les identifications ci-dessous. Assez souvent, il se rapproche du sacramentaire de Coire (*Cur* = ms. Saint-Gall 348) édité par K. Mohlberg ; d'autres fois, il faut avoir recours aux *Monumenta veteris liturgiae alemannicae* de Martin Gerbert (*Gerb*). Bref, il s'agit d'une liturgie romaine, il est vrai, mais d'ordre essentiellement composite, comme dans beaucoup d'anciens livres de ce genre, notamment en Italie ; car on ne saurait trop se pénétrer de ce que disait à ce sujet L. Duchesne : « L'intervention de Rome dans la réforme liturgique ne fut ni spontanée ni très active. » Même en Allemagne, au X<sup>e</sup> siècle, l'uniformité était loin d'être partout la règle, comme le montre la description donnée par moi en 1921 du fameux « missel d'Andechs. »

Mais ce qui fait l'intérêt spécial de notre sacramentaire, et constitué au point de vue de sa provenance une véritable énigme, ce sont les fêtes et formules évidemment importées de régions étrangères, et même relativement lointaines. D'où viennent, par exemple, ces oraisons et préface pour la Chaire de s. Pierre, qu'on chercherait vainement ailleurs ? Ou bien, encore, celles pour la fête de s. Michel au 8 mai ? Comment expliquer la présence, dans un sacramentaire italien, de fêtes de saints notoirement françaises ou espagnoles, telles que S. Médard de Soissons au 8 juin, saints Cyr et Julite (Nevers), le 16 du même mois, saints Juste et Pastor (Narbonne ?), au 6 août, saints Timothée et Apol-

linaire (Reims) le 23, s. Julien de Brioude le 28 ? L'inventaire, pourtant si utile, dressé par Adalbert Ebner des missels manuscrits rencontrés par lui dans les bibliothèques d'Italie ne fournit à ce sujet que peu ou point de lumière : on est réduit à supposer des relations intimes et fort anciennes de quelque milieu italien avec un coin quelconque de la France, comme celles qui sont attestées entre le monastère de Berceto (au diocèse de Parme, dans les Apennins<sup>1</sup>) et l'église de Reims. C'est un exemple qui me vient présentement à l'esprit, mais il a pu y avoir d'autres cas du même genre.

Quoi qu'il en soit, il m'a semblé qu'il y aurait profit à donner une description au moins sommaire du contenu de ces quelques feuillets qui, sans cela, eussent probablement échappé à jamais à l'attention de ceux qui s'intéressent aux anciens documents de la liturgie occidentale.

PREMIER FRAGMENT :

du 28 décembre au 13 janvier,  
cod. B 48 inf. foll. VII et VIII.

La messe du jour des Innocents comporte les quatre oraisons du Grég. (14), dont la dernière est ici intitulée *Ad Vesperas* ; de plus, la préface propre *Et in pretiosis* du Supplément (292). Venaient ensuite cinq autres oraisons, également pour les Innocents, sans autre titre que *Alia* en tête de chacune ; mais le ms. a été tellement amputé, que je n'ai pu les identifier. Pour la même raison, il ne reste plus de la messe de s. Silvestre que le titre, les deux premières oraisons du Grég. (15) et le début de la préface. Tout cela sur le recto du fol. VII, col. *a* et *b*.

Le verso n'a conservé que des restes d'oraisons *Ad vesp̄as* pour la Saint-Silvestre, le titre *Octava domini ad Sanctam Mariam*, plus les formules relatives au 1<sup>er</sup> janvier, savoir : la fin de la collecte *Deus qui bonis* et la secrète *Praesta quæes.* du Gél. (500), la préface *Cuius hodie circumcisionis* (Suppl. 293), l'oraison finale *Praesta quæes.* également du Gél. L'oraison *Ad vesp̄as*, deux fois répétée, ne figure pas dans ce qui nous reste des anciens livres romains ; mais on la retrouve, comme « Orat. super sindonem » dans le rit ambrosien du même jour : *Omni p̄. sempit. d. qui in*

1. Fondé en 719, en l'honneur de s. Remi de Reims par s. Moderamne évêque de Rennes ; au X<sup>e</sup> siècle, les moines avaient été déjà remplacés par des chanoines. Voir KEHR, *Italia pontif.* V, 434. C'est dans ce monastère que fut transcrit, en 883-4, par un certain Zacharie, le précieux Psautier dit du comte Achadeus, conservé aujourd'hui à Cambridge, Corpus Christi College, ms. CCLXXII.



*Unigenito tuo* (Gerb. 14). Le tout se termine par la très ancienne formule *Omniþ. semp. d. q. tuæ mensae participes* du Léon. (301) et du Gél. (501), qui se lit au fol. VIII<sup>r</sup>.

L'office du 6 janvier avec sa vigile couvre tout le reste du fol. VIII, recto et verso. Il est remarquable que la messe de la fête, avec station à Saint-Pierre, est désignée à l'ancienne manière romaine, par le nom d'*Epiphania*, tandis que la vigile et l'octave sont appelées *vigil. Teoph., octabas Teophaniae* : un indice peut-être d'importation orientale postérieure ?

La messe de la vigile est une œuvre composite. La collecte et la secrète sont celles du Gél. (501. 502) ; la préface, celle du Gél. pour la fête même (502 sq.) et du Suppl. 293. Des deux formules *Ad complendum*, l'une est l'*Illumina* Grégorien (18), l'autre l'*Illumina* Gélasien (502) de même que l'oraison *Ad vespervas* est la première oraison Gélasienne du jour, *Omniþ. semp. d. q. Verbi tui incarnationem* (502).

Pour la messe de l'Épiphanie, tout est pur Grégorien : oraison unique, secrète, préface, communicantes (intitulé *In fraccio*), et oraison *Ad compl.* Il est seulement à noter qu'il y a deux préfaces, au choix probablement : celle du Grégorien actuel, et l'autre, *Quia notam*, du Suppl. 294. Cette messe est suivie d'une série de sept oraisons *Ad Vespervas* : d'abord, les six premières du Grég. col. 17 et 18, puis l'oraison sur le peuple, *Deus qui per huius* du Gél. 503.

De l'octave de l'Épiphanie, il ne reste plus que le titre : *Id. ian. Octabas Teophaniae*.

#### DEUXIÈME FRAGMENT :

Du 5 février au lundi après le dim. de la Passion,  
Cod. B 48 inf., foll. V. VI. III. I. II. et IV ; cod. B 29 inf., foll. II.  
III et I.

Notre second fragment débute au recto du fol. V des feuillets de garde du ms. B 48 inf. par la fête de sainte Agathe avec les six oraisons Grég. 23 sq. et la préface *Pro cuius nomine* du Suppl. 297.

Au 10 févr. sainte Sotère : les trois oraisons Gél. 640.

*Eodem die nat. sanctor. Zotici Iacin* | Le reste du titre a été coupé ; les trois oraisons sont celles de Gél. messe LXXVIII, conservées à leur place dans Cur. num. 202-204.

*Eodem die nat. sanctor. martir. Valenti. Vitalis. Felicule et Zenonis* : Gél. 640 sq. ; Cur. num. 211-213. A ces trois messes

en un même jour vient encore s'ajouter *Item sancti Valentini*, avec les trois oraisons Grég. 24 sq.

Au 16 févr. *S. Iulianae mar.* : les trois oraisons du Gél. 641.

Le fol. VI commence par une préface propre pour la même messe, *In hac celebritate*, la même qui est assignée pour sainte Euphémie au Léon. 406, messe I.

Jusqu'ici, nos fragments n'ont guère fourni qu'un curieux mélange de formules romaines, empruntées aux divers sacramentaires. Il en est différemment de la fête de la Chaire de s. Pierre (22 févr.) : le formulaire, qui se lit fol. VI recto et verso, représente un type tout à fait spécial, et montre une fois de plus combien cette solennité, venue originairement de Rome et tombée là très tôt en désuétude, avait maintenu sa position et son importance dogmatique dans certaines églises lointaines, en Espagne et en Gaule par exemple. Ne trouvant ailleurs aucune trace de la plupart de ces textes, je les transcris ici intégralement.

#### . VIII . KAL. MAR. CATEDRA SANCTI PETRI.

Deus qui ecclesiastici regiminis fundamentum in beati Petri principis apostolorum cathedra constituere voluisti, praesta supplicum tuorum, precibus. ut eius meritis a peccatorum nexibus liberemur. cui ligandi atque solvendi data creditur esse potestas. Per.

SCR. Haec nos sancta libamina (domine, *suppl. s. l.*) expiatis reddant a crimine. que in apostoli Petri tractamus cathedrali sollempnitate. Per.

PR. Qui hodierna die beatissimi Petri apostolorum principis pontificalem cathedrae sedem dignatus est consecrare. Quem non solum auctorem apostolorum et pontificum credimus. sed etiam summum pontificem ac pastorem ovium fidissime praedicamus. Ipse est enim sacerdos et hostia. cuius oblatione sumus redempti. ac tibi reconciliati deo patri. Per quem.

ALIA. Et te laudare mirabilem deum in sanctis tuis. in quibus (*Suppl.* 298 ; *Cur. n.* 219).

AD COM. Refecti celestis sacramenti satietate quaesumus domine deus noster. ut sicut per beati Petri doctrinam huius misterium revelasti. ita per eius exempla caelestis patriae aditum nobis reserare digneris. Per.

AL. Laetificet nos (*Gél.* 653 ; *Cur. n.* 220).

Pour s. Mathias, 24 février, mêmes formules que dans H. Menard (Migne, 78, 50 sq.), à l'exception de la préface et de la bénédiction, ici omises.

Le fol. VI<sup>v</sup> porte encore le titre NON. MARC. PERPETUE ET FELICITATIS, mais c'est tout : il y a une lacune jusqu'à la dernière oraison pour la fête du 25 mars *Porrige nobis* (Gél. 643), dont la finale se lit en tête du fol. III<sup>r</sup>. Elle est suivie de trois des oraisons

gélasiennes (643 sq.) pour la fête de sainte Euphémie, 13 avril, avec une préface propre que je ne trouve pas ailleurs, mais dont le commencement est imité de celle de sainte Félicité au Léonien 461 :

PRAEFACIO. In exultatione praecipuae sollempnitatis hodiernae. qua beate Eufemie martyris tuae passionem consummatam recolimus venerando. et gloriam nominis tui nitimur debitis magnificare praeconiis. Per Christum.

Immédiatement après, la Septuagésime ouvre le Propre du Temps avant Pâques. Les formules pour ce dimanche sont d'abord les trois oraisons Grég. 26, plus la préface propre du Suppl. 299, le tout complété par les deux premières oraisons Gél. 503.

De même pour la Sexagésime : les trois oraisons Grég. 27, préface propre Suppl. 299, plus la première et la dernière formule du Gél. 504.

De la Quinquagésime, le fol. III n'a conservé que les deux premières oraisons Grég. 27 et la préface Suppl. 300.

Nous passons ensuite au fol. I<sup>r</sup> du ms. B 48 inf., qui débute par les oraisons *Super populum* et *Ad vespas* du jeudi après la Quinquagésime.

Au vendredi d'après, station à SS. Jean et Paul, les quatre oraisons Grég. 29, plus deux autres à Vêpres, *Afflictionem* et *Ab omnibus* du Suppl. 247.

Le samedi, jour aliturgique au Grégorien, ce qui reste des formules non mutilées est emprunté au Gél. 507.

L'office du premier dimanche de Carême (fol. IV<sup>r</sup>-II<sup>r</sup>) se compose des trois oraisons de la messe Grég. 30, de la préface Suppl. 300 et de l'oraison *Adesto* (Grég. 30), à laquelle viennent s'ajouter deux formules *Ad fontes*, tirées du Gél. 508 : *Concede* et *Super populum*.

Presque tous les autres offices des fêtes et dimanches du Carême sont composés de même : mélange de formules gélasiennes et grégoriennes, pour la messe comme pour les vêpres, avec préface propre du Suppl.

Au fol. IV<sup>r</sup>, reste d'une formule très remarquable, et apparemment fort ancienne, qui a disparu des livres romains, mais qu'on retrouve au sacramentaire Cur. n. 314, intitulée POST BENEDICTIONEM, c'est-à-dire après le chant des trois jeunes gens, au samedi des Quatre-Temps du Carême, ainsi que dans Gerbert I, 42, où elle a pour titre : *Post benedictiones*.

Entre ce qui reste du ms. B 48 inf., fol. IV<sup>v</sup> et le fol. II<sup>r</sup> du ms. B 29 inf. il y a une lacune de presque une semaine, à savoir

du mardi de la 2<sup>e</sup> semaine au lundi de la 3<sup>e</sup> semaine ; une autre entre B 29 inf., fol. II<sup>v</sup> et fol. III<sup>r</sup>, du jeudi de la 3<sup>e</sup> semaine au mercredi de la 4<sup>e</sup> ; sur le fol. III<sup>v</sup>, devenu illisible, devait se trouver la fin de la messe du jeudi jusqu'au commencement de celle du samedi avant la Passion. Le fol I<sup>r</sup> commence dans la secrète de ce même samedi, pour s'arrêter fol. IV dans la préface du mardi suivant, qui met fin à tout ce que nos fragments ont conservé de la liturgie quadragésimale.

## TROISIÈME FRAGMENT :

Fêtes des saints du 3 mai au 18 juin,  
Cod. B 28 inf., foll. I. III. IV et II.

Débute par la postcommunion Grég. 83 de la messe des martyrs du 3 mai. Celle de l'Invention de la Croix ne vient qu'en second lieu, avec les quatre oraisons Gél. 645-6, et la préface Suppl. 318.

Au 6 mai, S. Jean-Porte-Latine, les trois oraisons Grég. 83.

A la fête non romaine de S. Michel, 8 mai, toutes formules de provenance inconnue, sauf la secrète *Munus populi* du Léon. 48, Gél. 669 etc. En voici la teneur, autant que le parchemin, fort endommagé, permet de la reconstituer :

## VIII . ID. MAI. SANCTI MICHAELIS.

Deus cuius claritatis fulgore beatus Michael archangelus tuus precellit agminibus angelorum. praesta quaesumus. ut sicut ille tuo dono principatum meruit obtinere coelestem, ita nos eius precibus vitam obtineamus eternam. per dominum.

PR. Miro namque ordine ..... Michael archangelus pro suis meritis princeps meruit esse angelorum. Tanta illius virtus ostendit. ut aedificationem glorie eius Christus sanctificando dicaret. et cunctus populus concurrens in summo montis chacumine fatigatus miraculis coruscantibus firm.....tionis sentia.....mis prestans san.....m tribulationem auxilii gratia demonstrans. et pro peccatis omnium postulare semper dignetur. per Christum.

AD CON. Deus qui beati arcangeli tui Michaelis tantam gratiam contulisti. ut serpentem antiquum ostem humani generis perpetua victoria de caelo in terram proiceret. exaudi propitius orationem nostram. et concede ut eius intercessionibus nostra iubeas relaxari peccata. per dominum.

Le fol. IV a encore la fête du 10 mai (ss. *Gordiani et Epymachi*), avec les trois oraisons Grég. 83 sq. dont la fin se trouve au fol. III<sup>r</sup>. Vient ensuite le titre III. ID. MAI. SANCTOR. NEREI ET ACHILLEI. ATQUE PANCHRACII ; mais l'ordre des formules est différent : les oraisons Grég. 84 de s. Pancrace occupent la première place, et chacune d'elles est suivie de l'oraison correspondante des ss. Nérée



et Achillée au Gél. 646, avec préface propre du Suppl. 319.

Au 13 mai (*S. Mariae ad martires*) les trois formules Grég. 85. De même pour s. Urbain, au 25 mai (Grég. 87), avec la préface adaptée à s. Cyprien dans Suppl. 280 et 335.

De la vigile de la Pentecôte il ne reste que le début : une oraison avant la première leçon, *Da nobis quaesumus domine per gratiam*, qui fait partie des trois sacramentaires romains, mais n'a pas trouvé place au missel actuel, puis les trois collectes accompagnant chacune des trois premières leçons.

Après cela, passant du fol. III<sup>v</sup> au IV<sup>r</sup>, nous nous trouvons à la fin de la préface du samedi des Quatre-Temps de Pentecôte (Gél. 606), suivie de l'oraison *Ad complendum*, là même.

Au 1<sup>er</sup> juin, Dédicace de S. Nicomède, avec les trois oraisons Grég. 95. De même, le 2, ss. Marcellin et Pierre, oraisons Grég. 96, plus la préface propre du Suppl. 322. Cette fête est suivie fol. IV<sup>v</sup> d'une autre fête toute gallicane, saint Médard, dont on se demande ce qu'elle vient faire dans un sacramentaire de provenance, à ce qu'il semble, italienne.

Voici le texte des formules, que je n'ai pu trouver nulle part, et qui doivent évidemment avoir une origine locale :

#### VI . ID . IUN . SANCTI MEDARDI CONF.

Deus qui sanctam nobis diei huius sollempnitatem in honore sancti Medardi confessoris tui atque pontificis consecrasti. adesto familiae tuae precibus et dona. ut cuius festa celebramus. eius merito et auxilio sublevemur. Per.

SCR. Respice domine quaesumus populum tuum ad tua sacramenta currentem. et presentem festivitatem sancti confessoris tui atque pontificis Medardi. ut quod in honore tui nominis detulerunt. cunctis prosit ad veniam. Per dominum.

PF. Qui beatum Medardum confessorem tuum atque pontificem ....ifica... in regno tuo in beatitudine sempiterna sine fine. ubi omnia possit videre in tua claritate cum omnibus sanctis. Ubi temperantia spiritalis. et suavitas mirabilis. Ubi refrigerium ineffabile et letitia inenarrabilis. ubi presentia salvatoris filii tui domini nostri Iesu Christi. In quem semper letantes prospicere desiderant angeli cum cherubin et seraphin qui non cessant clamare cotidie sine fine dicentes. Sanctus.

AD COMPL. Gratias tibi agimus domine deus noster. qui nos caelesti medela reparare dignatus es. da quaesumus de peccatis nostris veniam. sicut beato Medardo confessori tuo dedisti sedem pontificatus. per.

Pour les ss. Prime et Félicien, 9 juin, les trois oraisons de la messe LXXV du Gél. col. 678. De la fête des ss. Basilides, Cirin, Nabor et Nazaire, au 12 juin, il ne reste que le début de la première oraison *Sanctorum Basilidis. Cyrini* (Gél. 647), mais, comme on voit, avec l'addition du nom de Basilides, qui manque au

Gél. Le fol. IV<sup>v</sup> du ms. B 28 inf. finit au cours de cette oraison : le fol. II<sup>r</sup>, qui lui fait suite, donne le reste des oraisons Gél. 647 pour le 12 juin, suivi des formules pour le *nat. sancti Viti martiris*, 15 juin : ce sont les mêmes qu'au Gél. 647-8, plus la préface propre *Beati Viti martyrio* qui accompagne celles-ci dans Gerb. I, 136.

Le lendemain, 16 juin, fête avec formules propres, et apparemment locales, des saints martyrs Cyr et Julite. En voici la teneur, que j'ai cherchée vainement ailleurs :

XVI. KAL. IUL. NAT. SANCTORUM CYRICI.  
ET MATRIS EIUS IOLETAE.

Omnipotens sempiterna deus corona sanctorum et spes certaminum. qui hunc diem beatissimorum martyrum tuorum Cyrici et Ioletae matris eius sociorumque illorum martirio consecrasti. da populis tuis haec festa celebrari. et de eorum semper consolatione letari. Per.

SCR. Munera quaesumus Domine . . . . . pro tuorum <veneratione> sanctorum quorum festa celebramus. devota nobis proficiant. et ut quod offerimus <gratum sit> placatus impende. Per.

PF. Qui per passionem ac gloriam sanctorum tuorum triumphis et laudibus coronaris. De quorum collegio beati martyris tui Cyrici et Ioletae matris eius, sociorumque illorum passionem mellifluam caelebrantes. tua domine mirabilia conlaudamus <marg. Qui igne succensi divini amoris constanter sustinuerunt supplicia passionis>. et ob immanitatem tormentorum pervenerunt ad societatem civium supernorum. Et ideo cum.

AD COMPL. Proficiant nobis quaesumus Domine haec divina subsidia mentis et corporis. ut intercessionem sanctorum tuorum Cyrici et Ioletae matris suae sociorumque ipsorum dignis quae recolimus meritis ab omnibus tueamur adversis. per.

Au 18 juin, fête des ss. Marc et Marcellien, les trois oraisons du Grég. 96. Le même jour, vigile des ss. Gervais et Protais, comme au Gélasien, mais avec les oraisons du jour même, ibid. 649, et la préface *Ecce enim iusti tui* de Cur. n. 912. Le texte finit fruste avec la dernière colonne du fol. II<sup>v</sup> et dernier du manuscrit.

QUATRIÈME FRAGMENT :

du 6 au 29 août : cod. B 27 inf. foll. I. III. II et IV.

Le feuillet de garde I<sup>r</sup> commence dans la messe de s. Xyste, dont il reste l'oraison ALIA. *Sancti Xisti domine frequentata*, Gél. 658.

Avec ce vieil anniversaire romain du 6 août coïncide la fête des martyrs espagnols Juste et Pastor : ils sont aussi représentés dans notre sacramentaire, et même par des formules propres, dont voici le texte, malheureusement endommagé :

## IUSTI ET PASTORIS.

Omnipotens deus. nos quaesumus geminato sanctorum martyrum Iusti et Pastoris interventu letifica. eorumque festivo martyrio in tabernaculis iustorum clementer mirifica. Per.

SCRE. Oblacione quaesumus domine  
huius nostri officii....  
obsequii . nos.....  
populum circumcinge sanctorum  
martyrum Iusti et Pastoris  
munimine . et in libro vitae  
scribe. Per.

PRAEFATIO. VD. aeternae deus per Christum dominum nostrum.  
Qui pro peccatis nostris  
passionem sustinuit.  
et ... didus in resurrectione  
apparuit. Cuius sunt accensi  
desiderio . inflammati consilio.  
roborati magisterio  
hi duo iuvenes fratres et  
interriti martyres. Iustus et

Cette préface, de longueur plus qu'ordinaire, est devenue à peu près illisible, ainsi que les trois oraisons qui suivaient : la dernière de la messe des saints martyrs, *Purificati domine*, et les deux premières de s. Donat *Deus qui es omnium sanctorum* (cf. Gél. 644 et Grég. 133). Les deux autres, au verso du fol. I, sont mieux conservées : *AD COMPL. Votiva domine* et *ALIA. Deus tuorum gloria sacerdotum* (Gél. 659).

Au 8 août, *Nat. s. Ciriaci mart.* avec trois oraisons. Le 9, vigile de s. Laurent, aussi avec trois oraisons, plus la préface propre *Et devotis mentibus* (Suppl. 329). Le même jour, à vêpres, oraisons *B. Laurentii martyris tui domine geminata* (Gél. 659) et, fol. III<sup>r</sup>, *Da qs. omnp. d. ut triumphum* (Cur. n. 1060 et Gerb. I, 161).

Pour la fête même, 10 août, deux messes. IN PRIMA MISSA, les trois oraisons Grég. III, avec la préface *Quoniam tanto iucunda sunt* (Gél. 662. Suppl. 331). Pour l'ALIA MISSA, les trois formules Grég. III, avec préface *Et in die sollemnitatis hodiernae* (Suppl. 329) . AD VESPR. quatre oraisons : *Deus mundi creator* (Cur. n. 1065) et les trois gélasiennes de Cur. n. 1069-1071.

Pour s. Tiburce, le 11, les trois oraisons grégoriennes du jour, avec (fol. III<sup>v</sup>) la préface *Quia dum beati Tiburtii*, Cur. n. 1075.

Le 13, s. Hippolyte, les deux premières oraisons Grég. 112 sq. avec préface *Et tuam clementiam votis supplicibus* (Suppl. 330) Ici finit le fol. III<sup>v</sup> du ms. B 27 inf. Entre lui et le II<sup>e</sup> feuillet de

garde, il en manque un ou deux autres, qui devaient contenir les messes du 13 au 22 août, notamment celles de l'Assomption et de sa vigile.

Avec le fol. II<sup>ra</sup>, nous tombons sur la fin de la première oraison de s. Timothée, 22 août. Je n'ai pu en identifier la provenance ; derniers mots... *intercessione mereamur ad caelestem patriam pervenire*. Per. La secrète et l'*Ad complendum* sont celles du Grég. 115 ; préface *Tibi enim haec sollemnitas* (cf. Cur. n. 1112 ; Gerb. I, 168 ; Suppl. 273).

Ici sont intercalés deux morceaux d'une messe en l'honneur soi-disant des saints Symphorien et Apollinaire ; en réalité, des deux martyrs rémois Timothée et Apollinaire, comme l'indique plus exactement le titre de la préface en caractères rouges : DE SANCTO TYMOTHEO ET APOLLINARE. La première oraison et la préface, que je n'ai pu trouver ailleurs, sont conçues en ces termes :

Sacri libaminis nos quaesumus domine deus noster intercessione martyrum tuorum Symphoriani et Apollinaris effice participes . quorum patrocinia recolimus acta gaudentes. Per.

PF. Qui bonorum in initiis auctor es operum. via quoque veritas et vita iustorum hostiam | fol. II<sup>rb</sup> | ... meritis protoplasti nobis reserat et ianuam. intercessione beatorum martyrum tuorum Simphoriani et Apollinaris. quibus dedisti immarcescibilis gloriae palmam. Quorum alter latronis exempla secutus. dum tyrannidem exleret iudicis iniqui alterius precibus veluti Stephani a morte contuenda mutatus est Paulus. Qui etiam vim inferens caelo. coronam alteri preparatam mortem sumendo pro Christo ad solium ipsius accepit supernum. Quem laudant.

Au 24 août, fête de l'apôtre s. Barthélemy, avec oraisons et préface comme dans Cur. n. 1119-1123. Pour s. Rufus, 27 août, les trois oraisons Gél. 664, avec préface *Quoniam supplicationibus nostris*, Cur. n. 1126. Pour s. Hermes, 28 août, les trois oraisons Grég. 116, avec préface *Quoniam fiducialiter*, Suppl. 332.

Fol. IV<sup>r</sup>. A ce même jour, 28 août, vient de nouveau s'ajouter une de ces fêtes locales qui donnent à notre sacramentaire un caractère si particulier, celle du martyr de Brioude, s. Julien, avec oraisons et préface propre. La première oraison, *Intercessio domine* est la même qui, ayant passé de la marge dans le texte, a été appliquée à s. Hermès dans Cur. n. 1128 ; la seconde, *Munera nostra* ibid. n. 1129 et Gél. 665 ; la troisième, *Exultet*, est également prise de Gél. 665. Mais la préface est peut-être inédite, quoiqu'il soit facile d'y reconnaître un emprunt à la préface de la bénédiction des palmes, formule originaire de S.-O. la Gaule : :



PF. Qui beato Iuliano martyri tuo virtutem in confessione pugnanti. et gloriam in passione vincenti contulisti. Qui summum illud unigeniti tui nomen coram regibus et potestatibus huius saeculi voce libera protestans. pretiosum tibi sanguinem gloriosa morte profudit. Per quem.

Enfin, le même jour 28, une troisième fête, celle de s. Augustin, avec les trois oraisons actuelles, plus la préface propre *Et in omni loco ac tempore*, Gerb. I, 170. Avec la dernière oraison, nous passons au verso du f. IV.

Au 29 août, les trois oraisons de sainte Sabine sont suivies d'une autre messe pour la Décollation de s. Jean-Baptiste ; les oraisons sont celles du Gél. 665, la préface *Qui praecursorem filii tui* du Suppl. 333. Avec la postcommunion *Conferat nobis* prend fin le IV<sup>e</sup> feuillet de garde du cod. B 27 inf. et aussi tout ce que j'ai pu reconstituer des fragments du vieux sacramentaire dépecé par le ciseau du relieur de nos quatre manuscrits de l'Ambrosiana.

GERMAIN MORIN.

## THE DATE OF THE VERONA SULPICIUS.

It is well known that certain leaves of the famous semiuncial manuscript of Sulpicius Severus (*Vita Sancti Martini*, with the associated *Epistulae* and *Dialogi*) and St Jerome (*Vita Sancti Pauli Eremitae*), Verona, Biblioteca Capitolare, MS. XXXVIII (36)<sup>1</sup>, contain uncial fragments of the *Institutiones* of Justinian<sup>2</sup>. The presence of these leaves has brought forth arguments against accepting this semiuncial manuscript as a work of the year 517, the date assigned by the scribal subscription of a certain Ursicinus<sup>3</sup> (« *lector ecclesiae Ueronensis* ») with which the manuscript ends<sup>4</sup>. Such a contention was first advanced, in 1872, by Ludwig Bethmann<sup>5</sup>. In 1912, Antonio Spagnolo<sup>6</sup>, the librarian of the Biblioteca Capitolare, offered a convincing rebuttal to the argument used by Bethmann. In quite recent years, however, this argument has been reuttered, independently, by the late Wilhelm Weinberger<sup>7</sup>. As will later appear, there exist faulty statements

---

1. See E. A. Lowe, 'A hand-list of half-uncial manuscripts,' *Miscellanea Francesco Ehrle*, IV [*Studi e testi*, XL] (Rome: Biblioteca Apostolica Vaticana, 1924), 59, N° 146; E. Carusi and W. M. Lindsay, *Monumenti paleografici veronesi*, I. *Semionciale di Ursicino (sec. VI e VII)* (Rome: Biblioteca Apostolica Vaticana, 1929), p. 6, plates 1-5.

2. *Corpus Iuris Civilis*, I: *Institutiones* ed. P. Krueger... (7th ed., Berlin, 1895), p. xx.

3. 'Perscriptus codix hec... sub die kal (endarum) aug(usti) Agapito u(iro) c(larissimo) c(onsule) ind(ictionis) decimae per Ursicinum lect(orem) ecclesiae Ueronensis.' The colophon has often been reproduced in facsimile, most recently by E. Carusi and W. M. Lindsay, *op. cit.*, pl. 5.

4. Fol. 117<sup>r</sup>. Fol. 117<sup>v</sup>, 118<sup>r</sup> contain liturgico-Biblical additions of the eighth century. See Don Antonio Spagnolo, 'Tre frammenti biblici della 'Versio Antiqua' ancora sconosciuti, *Atti dell' Accademia... di Verona*, Serie IV, Vol. X (1910), 1-5, with facsimiles of both pages; Dom André Wilmart, O. S. B., 'Trois fragments de l'Ancienne version latine des Prophètes', *Revue Bénédictine*, XXVI (1909), 145-162; Maria Venturini, *Vita ed attività dello "Scriptorium" veronese nel secolo XI* (Verona: Tipografica Veronese, 1930), pp. 106-108, pl. III (fol. 118<sup>r</sup>, part), who describes certain examples of musical notation found in these pages.

5. *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, XII (1872), 659.

6. 'La scrittura minuscola e le scuole calligrafiche veronesi del VI e IX secolo', *Atti dell' Accademia... di Verona*, Serie IV, XII (1912), p. 34, n. 2.

7. 'Handschriften von Vivarium,' *Miscellanea Francesco Ehrle*, IV, *cit. supra*, p. 86, n. 2. After 1924, Weinberger twice called attention in other works to his argument: Bursian's *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*, CCIX (1926), 12; *ibid.*, CCXXXVI (1932), 93. He had not

in standard handbooks of palaeography which tend to support the claims of Bethmann and Weinberger. In view of the wide currency, both of these handbooks and of the publications of Weinberger and of the comparative obscurity of Spagnolo's article of 1912, it may not be out of place to examine anew the relation of the uncial fragments of Justinian to the remainder of the Verona codex and to restate Spagnolo's conclusion that these fragments may not be used to oppose the acceptance of 517 as the date of the semiuncial manuscript<sup>1</sup>.

The argument used by Bethmann<sup>2</sup> and Weinberger<sup>3</sup> may be stated as follows: The Verona manuscript is a palimpsest. The primary script comprises fragments of Justinian's *Institutiones*, a work published in 533<sup>4</sup>. The principal texts of the manuscript must, therefore, have been copied after 533 and not in 517, the date furnished by the scribal colophon. Consequently, both the colophon and the literary texts which precede it are a transcript of the copy made and signed by Ursicinus.

If this argument be analysed, it will be seen to presuppose

rejected the date 517 when he wrote his article, 'Schrift', for the Pauly-Wissowa *Real-Encyclopädie*, 2<sup>te</sup> Reihe, 3<sup>ter</sup> Halbband (1921), but wrote (col. 731, l. 19) of 'der gleichfalls in Verona aufbewahrte Sulpicius Severus vom J. 517'. Similar to this is the statement made in the same author's 'Bibliographie der lateinischen Buchschrift...', *Palaeographia Latina*, II (1923), 83.

1. August Reifferscheid's ascription of the manuscript to the seventh century (*Bibliotheca patrum latinorum italica*, I [Vienna, 1870], 110, 195) was retracted by Reifferscheid himself in a Breslau *Programm* of 1872 ('De Latinorum codicum subscriptionibus commentariolum', p. 3, 4). Before the retraction had been made, Reifferscheid's earlier view was adopted by Karl Halm in describing the manuscript for what is still the standard edition of Sulpicius Severus, *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, I (Vienna, 1866), viii, 108. This ascription to the seventh century has thence found its way into two standard handbooks of literary history: O. Bardenheuer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, III (2nd ed., Freiburg im Breisgau, 1923), 427; M. Schanz, C. Hosius, G. Krüger, *Geschichte der römischen Literatur*, IV<sup>ter</sup> Teil, 2<sup>te</sup> Hälfte (Munich, 1920), 480 (but with a query in favour of the sixth century); and into two conspicuous recent works on Sulpicius Severus and Saint Martin of Tours: E.-Ch. Babut, *Saint Martin de Tours* (Paris, 1912), p. 299; H. Delehay, S. J., 'Saint Martin et Sulpice Sévère', *Analecta Bollandiana*, XXXVIII (1920), 10.

2. *Archiv*, loc. cit.: '[Verona, Capit.] XXXVIII (36). Severi v. s. Martini in Uncial [sic], die sich der Minuskel sehr nähert, wie s. VIII oft. Aber die Unterschrift gibt das Datum 517 in Verona, und doch ist es ein Palimpsest, dessen untere Schrift die Institutionen enthält, mithin jünger sein müsste. Also ist das Datum wohl mit kopiert.'

3. 'Handschriften von Vivarium', loc. cit.: 'Da primärer Text Iustinians Institutionen sind, die erst 533 entstanden, muss die Subskription vom Jahre 517... doch nach einer in neuerer Zeit aufgegebenen Annahme Reifferscheids [see above, n. 1]... aus der Vorlage übernommen sein.'

4. Dated by a letter prefixed to the text of the work; see F. Girard, *Manuel élémentaire de droit romain* (5th ed., Paris, 1911), p. 78.

that the scribe of the semiuncial texts and colophon in the Verona manuscript used in the production of that codex one or more leaves on which had previously been transcribed passages from the *Institutiones* of Justinian. If this be true, the conclusion reached by Bethmann and Weinberger is unassailable. Let us turn to the manuscript itself to determine the facts in the case<sup>1</sup>.

The text of Justinian's *Institutiones* in *Veron. Capit. XXXVIII* (36) is confined to three leaves — fol. 57, 64, 113. Fol. 57 and 64 form a bifolium, the outer sheet of gathering VIII<sup>2</sup>. The third folio, 113, opens an incomplete gathering (Q. <XV>), the last in the manuscript. This gathering shows the following structure :



On all three leaves the uncial text was erased, in preparation, it is natural to suppose, for the superposition of other writing. But — and here is the crux of the matter — such secondary writing was applied in only one case (fol. 113<sup>rv</sup>)<sup>3</sup>, and that not in the hand of the semiuncial scribe to whom is due the colophon and the bulk of the manuscript, but in that of a penman of the first half of the ninth century<sup>4</sup>. The argument of Bethmann and Weinberger is seen, therefore, to rest upon a false premise and may be set aside. Correction should be made, at the same time, of statements of Traube<sup>5</sup> and Lindsay<sup>6</sup> which would lead their readers to suppose that the uncial Justinian in the Verona manuscript lies under the well-known semiuncial text of Sulpicius Severus.

If the leaves in which the uncial Justinian is contained were

1. I examined the manuscript in Verona during the summer of 1933. For courteous assistance shown me during my weeks of study in Verona and subsequently by letter I return thanks to Don Giuseppe Turrini, librarian of the Biblioteca Capitolare. The results of my re-collation of the Sulpician text in *MS. XXXVIII* (36) will, I hope, appear before long.

2. The quire-signature found in the lower margin of fol. 64<sup>v</sup> does not belong to the original set. In the opinion of Don Turrini it is no earlier than the eighteenth century.

3. This condition was plainly described by I. F. L. Goeschen, *Gaii Institutionum Commentarii IV...* (2nd ed., Berlin, 1824), p. lxxv, lxxvi, and noted likewise by Reifferscheid, *Bibl. patr. lat. ital.*, I, 195, 196.

4. See below, p. 396, n. 7.

5. L. Traube, *Vorlesungen und Abhandlungen*, I (ed. P. Lehmann) (Munich, 1909), p. 251 : 'Verona XXXVIII (36), Fragmente der Institutiones Justiniani palimpsest unter Sulpicii Severi opera.'

6. W. M. Lindsay, *Notae Latinae* (Cambridge, 1915), p. 490 : 'Sulpicii Severi opuscula... With palimpsest uncial Justinian, which uses ancient Notae'.



not employed by the semiuncial scribe as material for his manuscript, it is worth while to determine the reason of their presence within the book. That reason is not far to seek. In all three cases, between the verso of the leaf which precedes the Justinian and the recto of that which follows it, there is a gap in the text furnished by the semiuncial scribe. The first two gaps fall in the text of Sulpicius Severus<sup>1</sup>, the third in that of St Jerome<sup>2</sup>. In the former text there are two other similar gaps. These occur, the one at the beginning, the other at the end, of gathering II<sup>3</sup>, a quaternion which, as now constituted, has as its outer sheet a bifolium of parchment utterly blank except for a modern quire-signature<sup>4</sup> at the bottom of fol. 16<sup>v</sup>. The five lacunae which have, thus, been counted prove upon measurement to be of almost equal length<sup>5</sup>, and to represent almost exactly the amount of text comprised, recto and verso, in a typical folio of the manuscript. There can be, therefore, no doubt that the three leaves of erased Justinian and the two blank leaves take the place of folios which have been lost from the manuscript since its completion<sup>6</sup>. The upper script of fol. 113<sup>r,v</sup> is simply the filling-in, by a later scribe, of the gap in the text of St Jerome made by the loss of the original first leaf of Q. <XV>.

This supplement on fol. 113 has recently been shown by Dottoressa Teresa Venturini to be Veronese work of the regime of the Archdeacon Pacificus<sup>7</sup> († 844<sup>8</sup>), who appears to have equipped

1. After fol. 56 there is lost, from Sulpicius, *Dial.* I, 13, *bouem* (ed. Halm, p. 164, l. 26) through *decerperet* (p. 165, l. 25); after fol. 63, from *Dial.* I, 19, 20, *in solo* (p. 171, l. 21) through *crediderunt* (p. 172, l. 20).

2. Fol. 112<sup>v</sup> ends with the word *sustinet* (St Jerome, *Vita Sancti Pauli*, ed. J. P. Migne, *Pat. Lat.*, XXIII, 25 C), and fol. 114<sup>r</sup> begins with the words *sed et ceteris* (*ibid.*, 26 B). This statement is made on the authority of Reifferscheid, *Bibl. patr. lat. ital.*, I, III, 112.

3. Between fol. 8<sup>v</sup> and 10<sup>r</sup> there is lacking Sulpicius, *Vita Sancti Martini*, 6, 7, *-lium haereticorum* (ed. Halm, p. 116, l. 22) through *uirtutem* (p. 117, l. 22); between fol. 15<sup>v</sup> and 17<sup>r</sup>, *op. cit.*, 13, 14, *steterant* (p. 123, l. 15) through *semper* (p. 124, l. 11).

4. Similar to that at the bottom of fol. 64<sup>v</sup>. See above, p. 3, n. 2.

5. Measured in terms of the lines in Halm's edition of Sulpicius Severus, these lacunae range in length from slightly under 25 to slightly under 27 lines. Calculation from several other leaves yields 25.65 lines as approximately the length of a typical folio of the manuscript.

6. This fact, so far as it concerns the three leaves of Justinian, was recognized by Scipione Maffei, *Opuscoli ecclesiastici*, appended to his *Istoria teologica* (Trent, 1742), p. 90.

7. *Ricerche paleografiche intorno all' Arcidiacono Pacifico di Verona* (Verona: Tipografia Veronese, 1929), especially p. 76, 124, where the same hand is recognized with some certainty in two other manuscripts of the regime of Pacificus: *Veron. Capit. CVI* (99), LXXVI (73).

8. Or 846; see Teresa Venturini, *op. cit.*, p. 6.

the book with certain autograph marginalia<sup>1</sup>. The insertion of fol. 113 and of the other two leaves of erased Justinian took place, therefore, no later than the regime of Pacificus and may plausibly be ascribed to the industry of Pacificus himself or his immediate disciples. Whether the original leaves now represented by the blank bifolium, fol. 9-16, were still part of the codex in his time can not safely be determined<sup>2</sup>. Spagnolo's conjecture<sup>3</sup> that the scribe who filled out the lacuna in St Jerome could not do the same for Sulpicius Severus because of the lack of another copy of that text seems probable. Certain it is that, among the books now preserved in the Biblioteca Capitolare, MS. XXXVIII (36) is the only copy of Sulpicius Severus which could have been known to Pacificus<sup>4</sup>.

BERNARD M. PEEBLES.

### American Academy in Rome.

1. *Ibid.*, p. 146.

2. This bifolium appears to me to be of very recent date. Reifferscheid, *Bibl. patr. lat. ital.*, I, 195, in describing the gaps at the beginning and end of Q. II, makes no mention of these blank leaves.

3. , *La scrittura minuscola...*, *cit. supra*, p. 34, n. 2.

4. The only other Sulpicius manuscript is CXII (105), a paper manuscript of the fifteenth century. This is the *codex Bivilaquinus* used by the Veronese Oratorian Girolamo Da Prato for the first volume (Verona, 1741) of his edition of Sulpicius; see Da Prato's preface, p. x; G. B. C. Giuliani, *La Capitolare Biblioteca di Verona* (Verona, 1888), p. 168, 169; G. B. De Rossi, *Inscriptiones Christianae urbis Romae*, Vol. II, Pars I (Rome, 1888), p. 187. Père Delehaye, *Analecta Bollandiana*, XXXVIII (1920), 9, has mentioned the importance to a further critical study of the Sulpician text of identifying the manuscripts of Da Prato, who was the first to use the semiuncial manuscript with which this paper deals. Giuliani's observation supplies us with one such identification. I myself hope to offer others in an article in the next volume (XII) of the *Memoirs of the American Academy in Rome*.

## NOUVEAU SERMON DE S. AUGUSTIN POUR LA FÊTE D'UN MARTYR.

Parmi les manuscrits provenant de Zwiefalten qui se trouvent à la Landesbibliothek de Stuttgart, le *cod. Theol. Fol. 203*, du XIII<sup>e</sup> siècle, est à proprement parler non pas un homélaire mais un simple recueil de sermons, pouvant servir aussi bien à la lecture privée qu'à l'usage liturgique<sup>1</sup>. Cette collection n'offre pas dans l'ensemble un intérêt spécial. On y lit cependant, fol. 113<sup>v</sup>-121, sous le nom de s. Augustin, une pièce remarquable *de uno martyre* qui ne figure pas dans les œuvres imprimées. Elle mérite certainement d'être connue comme on en aura le sentiment dès la première lecture.

La calligraphie du manuscrit est impeccable. Il n'en va pas de même en ce qui regarde le texte. Des altérations, parfois profondes, sont manifestes en plus d'un endroit. Il a bien fallu, pour y remédier, recourir à la conjecture : on a cependant tenu à n'user de ce procédé qu'avec la sobriété et la prudence convenables.

### DE UNO MARTYRE SERMO BEATI AUGUSTINI EPISCOPI.

Quia beati martyris natalis illuxit dies quem uoluit nos dominus celebrare uobiscum, aliquid donante illo de martyrum gloria et patientia disseramus. Gloria quidem contempta est, patientia probata. Gloria  
5 enim abscondita latebat in caelis, patientia exercebatur in terris. Qui non exhorret eorum patientiam, perueniat ad gloriam. Miseria enim putatur pati dura et aspera in carne, quia reuera molestum est. Nisi esset hominibus molestum, non esset martyribus gloriosum.

Proponite autem uobis ante oculos duas quasdam personas : unam  
10 cupiditatis, unam caritatis. Cupiditatem dico amorem peccandi, quia est cupiditas nonnumquam quae appellatur in bono. Item caritatem dico amorem recte uiuendi quia aliquando et caritas appellatur in malo. Propterea uolui definire quid dixerim. Concupiscunt regnum caelorum

---

1. Brièvement signalé par K. LÖFFLER, *Die Handschriften des Klosters Zwiefalten*, Stuttgart, 1931, p. 52, n. 144.

---

11 item] *suppleui* ; ite *cod.*

---

7 *Sermo Denis IX, n. 1* : Fideles... multa dura et aspera in hac temporalis uita patiuntur

- 15 fideles. Cari inter se dicuntur etiam latrones. Non est autem caritas in eis quos inuicem sibi sociat mala conscientia, sed in eis quos delectat in societate sapientia.

Cogitate ergo — atque distinguite — quam mala patientur multa homines cupidi, et pro his quae cupiunt quam dura sustineant quae intolerabilia uidentur hominibus non ea cupientibus. Illos autem fortes  
20 facit amor. Sed amor mali uocatur cupiditas, amor boni caritas. Multa sunt quae amantur a cupidis aliquando ita diuersa, ut inter se etiam inueniantur contraria esse. Auaritia pecuniam congregat, luxuria spargit. Illa indiga est, illa prodiga, et quid tam inter se contrarium quam colligere et spargere. Iubet tamen auaritia et quanta fiunt et quanta  
25 dura et aspera sustinere ferendo dolorem. . . . quam diligis uoluptatem. Tamen et ipsa aliquando in amoris insania et amatur turpiter et pro illa multa feruntur fortiter.

Non ergo mirum est, carissimi, si et caritas habet fortitudinem amoris sui. Hanc martyres habuerunt, in ipsa omnia dura tolerauerunt.  
30 Amabant quod non uidebant, sed certum credebant et quantum cerni ab homine portante carnem potest, corde cernebant. Non enim uere habet pulchritudinem suam caro ista ? Et non habet pulchritudinem suam inmarcescibilis sapientia ? Sed pulchritudinem sapientiae iniqui sentiunt et tandem aliquando cupiunt. Nam et ipsi uellent esse sapientes,  
35 si eis liceret et quod amant tenere et simul sapientiam habere. Sine dubio uellent utrumque, non respuerunt sapientiam. Inuenis amatorem uoluptatis carnalis uelle esse etiam sapientem. Inuenis autem sapientem

---

18 quam] *scripsi*; quae *cod.*      20 amor<sup>1</sup>] *suppleui*      25 ferendo dolore] *sententia suspensa manet. Deinde uidentur aliquae uerba excidisse de uoluptatum tyrannide.*      31 carnem] *suppleui*; carne *cod.*      34 tandem] *conieci*; tamen *cod.*      cupiunt] *conieci*; sentiunt *cod.*      37 uelle] *suppleui*; uel *cod.*

---

14 *Contra Faust. Manich. V, n. 5* : Habent... inter se, quam caritatem uocant, etiam latrones, sibi debentes facinorosam flagitiosamque conscientiam, sed non caritatem quam commendat apostolus.

*Sermo XC, n. 6* : Non quaecumque caritas : nam plerumque uidentur se diligere etiam homines participes malae conscientiae.

17 *Sermo XCVI, n. 2* : Nouimus quanta ipse amor faciat. Plerumque etiam ipse amor reprobis atque lascius est. Quanta homines dura perpassi sunt, quanta indigna et intolerabilia pertulerunt ut peruenirent ad id quod amauerunt, siue sit amator pecuniae qui uocatur auarus... siue sit pulchrorum corporum amator qui dicitur lascius... Considerate tamen quantum laborent omnes amatores, nec sentiunt quod laborant. Cf. *s. CLXI, n. 2*.

20 *Enarr. in Ps. XXXI, n. 5* : Amor dei, amor proximi caritas dicitur ; amor huius saeculi cupiditas dicitur.

21 *Sermo LXXXVI, n. 6 et 7* : Aliquando possident hominem duae dominae contrariae : auaritia et luxuria. Auaritia dicit : Serua ; luxuria dicit : Erega. Has duas dico iubentes contraria, in diuersa rapientes : auaritiam et luxuriam.

24 *Enarr. in Ps. CXXVIII, n. 4* : Iubet auaritia ut mare transeas et obtemperas, iubet ut te uentis procellisque committas.

30 *Enarr. in Ps. CXXVII, n. 2* : Ista omnia passi essent (martyres) nisi nescio quid uiderent quo se tenderent quod ad huius saeculi felicitatem non pertinet ?

32 *Sermo IX, n. 16* : Diligite iustitiam : habet pulchritudinem suam.



contemptorem carnalis uoluptatis. Ualde rarum est ut inuenias amato-  
rem uoluptatis contemptorem sapientiae. Si posset, utramque haberet,  
40 sed aliud alteri praeponit et ideo sibi miser imponit. Sibi fraudem  
facit qui perdet meliora amando deteriora, sed fraudem non sentit  
in caelestibus qui delectatur in turpibus.

Da mihi ergo amatorem boni de quo dicit apostolus : ET QUIS NOCERE  
UOBIS POTEST SI BONI AMATORES ERITIS. In eo quod amas enim damnum  
45 non pateris. Quidquid tibi abstulerit qui saeuit in te, non te perdet  
amantem se qui fecit te. Et quantum terrena detrahuntur, tantum  
caelestia munera augentur, si ex eorum amore ista detrahuntur. Interest  
enim, quare quid perdas. Et ideo non facit martyrem poena sed causa.  
Hos itaque non iustificamus martyres qui multa passi sunt nisi cum  
50 attendimus quare passi sunt. PROPTER TE, inquit — uox martyrum  
est — PROPTER TE MORTIFICAMUR TOTA DIE. Tolle : propter te ; quid  
prodest : mortificamur tota die ? Adde : propter te ; quid nocet morti-  
ficari tota die ? Mortificari tota die propter te, non solum nihil nocet  
sed etiam plurimum prodest. Causa in eo est quod dicitur : propter te ;  
55 passio in eo est quod dicitur : mortificamur tota die. Bene aedificas  
passionem, si non subtrahas fundamentum dei dilectionem.

Interest quid dicas : propter te. Nam et amator ille lasciuus qui in  
carnis pulchritudinem incurrit et haesit, sic se iactat amatae suae :  
« Propter te, propter te, dicit, iram patris pertuli, propter te a patre  
60 seuerissimo et a magistris immitissimis uapulaui. Propter te quidquid  
habebam prorsus impendi, propter te egens remansi ». Quanta dicis :  
« propter te ». Et nihil pro te ? Immo uero non solum nihil pro te  
sed etiam omnia « propter te ».

Si posset pecunia audire amatores suos, quam multi ei dicerent :  
65 « Propter te duram hiemem in mari pertuli, propter te naufragia tanta

---

43 I PETR. III, 13      48 perdas] *corr.* ; predas *cod.*      49 non] *sup-*  
*pleui*      qui] *scripsi* ; quia *cod.*      50 Ps. XLIII, 22      51 propter<sup>2</sup>] *sup-*  
*pleui* ; pro *cod.*      52 adde] *adte cod.*      55 aedificas] *corr.* ; aedificat  
*cod.*      60 seuerissimo] *corr.* ; reuerissimo *cod.*      63 propter] *suppleui* ; pro  
*cod.*

---

48 *Sermo CCLXXXV, n. 2* : Illud ergo praecipue commonendi estis, quod  
assidue commoneri et semper cogitare debetis quod martyrem dei non facit  
poena sed causa.

*Enarr. in Ps. XXXIV, sermo II, n. 13* : Martyres non facit poena sed causa.  
*Cf. etiam serm. CCLXXV, n. 2, Caillau II, 16, n. 1, Morin XI, n. 13.*

50 *Enarr. in Ps. XLIII, n. 1* : Propter te mortificamur tota die... Uocem  
ergo martyrum audiamus in psalmo et uox martyrum uidete quam bonam  
causam habeat cum dicit : Propter te. *Cf. etiam Enarr. in Ps. LXVIII, n. 9 et*  
*serm. CCCXXVII, n. 1.*

64 *Sermo CCCXXXI, n. 5* : Quid... miramini, fratres, si amatores dei martyres  
tanta pertulerunt ut acquirerent deum ? Amatores auri uidete quantam patientiam ?  
Hiemalibus asperitatibus se nauigando committunt. Sic feruent auaritia ut nulla  
formident frigora. Iactantur uentis, suspenduntur et deprimuntur fluctibus,  
ineffabilibus periculis usque ad mortem agitantur. Dicant et ipsi auro : Propter  
te mortificamur tota die.

*Enarr. in Ps. XXXVIII, n. 11* : Non dico ista, non dico difficultates et pericula  
in ipsa conquisitione pecuniae, quantam patientiam qui eam colligunt, quam in  
omnibus periclitentur, in omnibus pene mortem uideant.

sustinui, propter te periclitans in fluctibus iacturam feci, propter te peridi et te ; attendens enim quod adhuc habere cupiebam, peridi quod habebam ». Quanta : « propter te ». Sed surda est cui dicis nec exaudit te si pro illa perdas et te. Et quid prodest cum propter pecuniam  
 70 perieris ? Et tu peris et illam non inuenis. Immo, si quam habeas, pereundo hic dimittis. Transis, tum uenit alius amator eius. Quanti illam amantes reliquerunt, et amando et transeundo perierunt. QUAM-  
 QUAM enim IN IMAGINE AMBULET HOMO, TAMEN UANE CONTURBATUR. Miserandum est quia cum in imaginem ambulet utique dei, uane contur-  
 75 batur : THESAURIZAT ET IGNORAT CUI CONGREGAT. Ut quid enim conturbatur nisi ut thesaurizet ? Ecce thesauriza, sed ubi iussit sapientia, non ubi manet auaritia.

De pecunia consilium dedit dominus ne pereat quod acquisitum est. FACITE, inquit, UOBIS AMICOS DE MAMMONA INIQUITATIS UT ET IPSI  
 80 RECIPIANT UOS IN AETERNA TABERNACULA. Martyres habentes bonam causam et pro caritate dei multa sustinentes recepti sunt a quibusdam esurientes, tecti sunt nudi, suscepti sunt peregrini. Seruitium est enim in tribulatione constitutis. Facti sunt amici de mammona iniquitatis. Dedit ergo et de pecunia dominus consilium bonum si quis audiat.  
 85 Utique enim, si amas pecuniam tuam, debes cauere ne pereat. Eis quidem si periit, tibi perit. Tibi enim decedit, alteri accedit. Fac inde aliquid unde tibi non pereat. Et cum ante discesserit, thesauriza in caelo QUO FUR NON ACCEDIT, NEQUE TINEA CORRUMPT. Munitus est locus, quid dubitas migrare ? Quod habes praemitte ut uenias quo  
 90 misisti. Aliquid inde tibi eme quod perire non possit. Nostis, carissimi, quo consilio agant cupidi pecuniae quando uident se aliquid nummorum habere. Quid dicunt ? « Rotunda est res, uoluitur, perit, aliqua possessionis emptione liganda est ». Et uolunt ligare pecuniam suam emendo uillam. Et ecce emerunt uillam, habebunt uillam. Numquid eos semper  
 95 habebit uilla ? Sed nec ipsi habebunt unde post modicum tempus sine dilatione migrabunt. Ubi ligasti pecuniam tuam, ligare ibi non potes animam tuam. Ueniet enim tempus quando reposcetur a te anima

---

70 quam] *suppl.* qua *cod.*      71 dimittis] *conieci* ; dimittimus *cod.*      72 Ps. xxxviii, 12-13.      73 imagine] *forte pro* imaginem *una cum S. Morin XI, 4 et uet. lat. uersione, nam lin. seq. legitur cum in imaginem ambulet.*      79 Luc. xvi, 9      85 eis] *forte alii*      86 perit] *coni*; periit *cod.*      88 Luc. xii, 33      91 consilio] *scripsi* ; cum filio *cod.*      93 emptione] *suppleui*; emptio *cod.*      97 cfr. Luc. xii, 20

69 *Sermo CCCXXX, n. 3* : fecit... amor pecuniae ut perderes te.

72 *Enarr. in Ps. XXXVIII, n. 11* : Quamquam in imagine ambulat homo. In qua imagine nisi illius qui dixit : Faciamus hominem ad imaginem nostram.

*Sermo Morin XI, n. 4* : Quamquam in imaginem dei ambulet homo, tamen uane conturbabitur. Quid est : uane conturbabitur ? Thesaurizat et nescit cui congregauit ea.

78 *Sermo Denis XXI, n. 5* : Dominus dedit consilium, non ut perdas sed ut mutes locum auro tuo.

*Sermo Morin XI, n. 5* : Certe, tota sollicitudo tua non est, quisquis amas diuitias, nisi ne perdas quod habes. Consilium audi domini tui. Non est tutus locus in terra, migra in caelum. Cf. *Serm. XXXIX, n. 9 et LX, n. 7.*

92 *Enarr. in Ps. LXXXIII, n. 3* : Quid tam incertum quam res uolubilis ? Nec immerito ipsa pecunia rotunda signatur quia non stat.

tua. Quod emisti, cuius erit ? Ergo nec uillam habebis, nec uilla te habebit, nisi forte secundum corpus ibi fueris mortuus sepultus. Fit enim tunc mirum aliquid : ipsa te habebit, tu illam non habebis.

100 Bonum ergo domini consilium et aureum datur cui dicitur : « Migra ubi non perdas » — « Quale consilium datur ! Sed non uidebo », inquis. Postea uidebis. Sed hoc quod misisti non uidebis. In usuram enim dedisti. Aliud dedisti, aliud tibi reddetur. Omnipotens est quem fenerare uoluisti. Accipit parua, sed dat magna. Accipit pauca, reddet plurima.

105 Terram tibi talem creauit : mittes pauca grana ut impleas horrea. Si talem tibi creauit terram, quid tibi seruat seminanti bona operæ qui fecit caelum et terram ?

Sed cupidis surdis loquimur, siue lasciuis amantibus pulchra corpora et auaris congregantibus et thesaurizantibus in terra pecuniam. Surdis loquimur, non nos audiunt. Domine sanentur ut audiant. Impossibile tibi nihil est. Nullus tibi est insanabilis morbus, quia magnus es medicus, maxime quia ostendisti in nos praecedentem caritatem tuam, quia proprio filio tuo non pepercisti, sed pro nobis omnibus tradidisti illum.

115 Quomodo non et cum illo nobis omnia donasti. — Extende fauces, auare, iam contempne pauca, habebis multa. Uicerat, obtriuera, calcauerat cupiditatem qui dicebat : TAMQUAM NIHIL HABENTES ET OMNIA POSSIDENTES.

Multis ergo lasciuis et auaris martyres sancti insanire uisi sunt quando pro Christi nomine tanta patiebantur et eum ueraciter semper confitebantur. Ut negarent urgebantur ; confessi, occisi, incensi, bestiiis

---

101 aureum] <i>conieci</i> ; aures <i>cod.</i>	datur] <i>coni.</i> ; datum <i>cod.</i>	104 fene-
rare] <i>corr.</i> ; uenerare <i>cod.</i>	106 ut] <i>conieci</i> ; et <i>cod.</i>	112 morbus] <i>conieci</i> ;
mortuus <i>cod.</i>	115 auare iam] <i>conieci</i> ; auaritiam <i>cod.</i>	116 uicerat]
<i>conieci</i> ; uicerit <i>cod.</i> sed postea obtriuera	calcauerat] <i>conieci</i> ; calcauerit	
<i>cod.</i>	117 dicebat] <i>conieci</i> ; diceret <i>cod.</i>	II COR. VI, 10
121 urge-	bantur] <i>corr.</i> ; urgebantur <i>cod.</i>	incensi] <i>corr.</i> ; innessi

---

102 *Enarr. in Ps. XXXVIII, n. 12* : Nolo, inquit (deus), serue meus perdas peculium tuum, agnosce ubi ponas... Dicturus es : Perditum habeo quod non uideo, hic illud uolo uidere. Dum uis hic uidere, nec hic uidebis et nihil habebis.

*Sermo XXXIX, n. 8* : Si bene illum (thesaurum suum) diligeret (diues) in caelum migraret quo ipse postea sequeretur. Domum illi deus ostendit ubi migraret, non locum ubi perderet... Sed uidere uolunt homines diuitias suas... Ego, inquit tibi (deus), qui te prohibui fenerare, feneratus sum a te... Pauca dedisti, plura sume.

*Sermo Frang. III, n. 2-3* : De diuitiis istis tuis quas amas possidere... iam dedi salubre consilium. Si amas et ipsas, noli et illas perdere... Consilium et de ipsis do... Non dixi : Perde sed : Serua. Thesaurizare uis ? Non dico : Noli, sed dico ubi... Sed non uideo, inquis, quod pono in caelo... ; reponenda ea, quae pro magno habemus, in loco munito.

103 *Sermo Frang. IX, n. 3* : Noli putare te recepturum esse quod ponis. Ponis enim mortalia, recipies immortalia, ponis temporalia, recipies aeterna.

112 *Enarr. in Ps. CII, n. 5* : Omnipotenti medico nullus languor insanabilis occurrit.

121 *Enarr. in Ps. CXXVII, n. 2* : Quanta mala passi sunt martyres, quanta exilia, quanta tormenta, squalores carcerum, stricturam catenarum, saeuitiam ferarum, ardorem flammarum, aculeos contumeliarum.

subrecti in aperto horrida patiebantur ; in occulto ineffabiliter corona-  
 bantur. Si terrena ab eis quaerentur, quid huic gloriae addi potest  
 qua eorum natalicia celebrantur. Insanierunt pro gloria multi uiri  
 125 fortes, et pro patria sanguinem fudendum esse dixerunt, nec fundere  
 dubitauerunt, scientes transire quidem ipsam uitam sed remanere uel  
 inmortalem in illis gloriam. Quae illorum gloria gloriae martyrum  
 comparatur ? Quis potuit inueneri in gloria huius terrae, quis potuit  
 inuenire in gloria humanarum rerum, quis potuit inuenire dictator  
 130 quod potuit inuenire piscator ? Uirorum fortium qui pro patria pe-  
 rierunt sepulchra sunt Romae. Ad cuius sepulchrum intrare dignatus  
 est imperator ? Ecce si terrena gloria fuerat concupiscenda, nec ipsa  
 fraudati sunt qui honorem tantum inter angelos quaesierunt. Uidemus  
 eorum glorias in terris et stupemus. Quid pateremur si in caelo uidere-  
 135 mus ? Quantum nos stupor admirationis apprehenderet si uideremus  
 martyres inter angelos gloriantes, quorum natalicia uidemus populos  
 celebrantes ?

Uerum, inuisibilia martyrum quaerite, fratres mei. Quod amauerunt  
 amate. Quod sustinuerunt, etsi non sustinueritis, ad sustinendum  
 140 animos parate. Causam primitus, quantum potestis, eligite. Nam, non  
 electa causa, nonne talia patiuntur martyres qualia passi sunt saepe  
 latrones, qualia adulteri, qualia malefici, qualia quique sacrilegi ? Si  
 paenas attendas, pares sunt, si causas plurimes, longe illi ab illis sunt.

122 horrida] *corr.*; hordida *cod.*      124 qua] *corr.*; quo *cod.*      126 uel]  
*corr.*; uelle *cod.*      127 illis] *conieci*; caelis *cod.*      139 sustinendum] *corr.*;  
sustinendos *cod.*      143 plurimes] *scripsi*; plurimas *cod.* *cuius tamen uerbi*  
*plurimare nullibi exemplum inueni nec apud ipsum Augustinum; nihilominus*  
*aliud conicere non sum ausus.*

122 *Enarr. in Ps. XXIX, sermo II, n. 6* : Occisi sunt martyres, quasi uicisse  
 se arbitrati sunt persecutores, illi in manifesto falso triumpharunt, illi in occulto  
 uere coronati sunt.

*Enarr. in Ps. XLI, n. 19* : Tormenta ipsorum extrinsecus homines uidebant,  
 coronas intrinsecus non uidebant.

140 *Sermo CCCVI, n. 2* : Sit nobis electa causa, ne nobis nocent poena.

*Sermo CCCXXV, n. 2* : Elige causam et non cures poenam. Si autem non eligis  
 causam, et hic et in futuro inuenies poenam.

141 *Enarr. in Ps. CXXIX, n. 11* : Non enim non sperabant in deum martyres  
 et tamen talia sunt passi qualia latrones, qualia iniqui ?

*Sermo CCCXXVII, n. 1* : Multi patiuntur tribulationes, parem habent poenam  
 sed parem non habent causam. Multa mala patiuntur adulteri, multa mala  
 patiuntur malefici, multa mala patiuntur latrones et homicidae, multa mala  
 patiuntur scelerati omnes, multa mala, inquit, et ego martyr tuus patior, sed  
 discerne causam meam.

144 *Enarr. in Ps. XXXIV, sermo II, n. 1* : Quoniam multi hic patiuntur,  
 et pro peccatis et pro sceleribus suis, magna diligentia discernenda est causa  
 non poena. Sceleratus enim potest habere martyris similem poenam, sed tamen  
 dissimilem causam. Tres erant in cruce : unus saluator, alius saluandus, alius  
 damnandus : omnium par poena sed impar causa.

*Sermo CCCXXXV, n. 2* : Causam attendamus, crucem Christi attendite :  
 ibi erat Christus, ibi erant et latrones. Similis poena sed dissimilis causa. Unus  
 latro credidit, alter blasphemauit. Dominus tamquam de tribunali inter ambos  
 indicauit : illum qui blasphemauit in tartarum damnauit, alterum secum duxit



- Quid tam habens proximitatem et similitudinem, et nihil tamen pro-  
 145 pinquitatem, quam tres cruces : una domini et duae latronum ? Tres  
 erant, omnes cruces erant, omnes in uno loco erant, omnia corpora  
 illa ligno pendebant, sed causa omnes dirimebat. In medio saluator ;  
 ex utroque latere rei. Crux illa tribunal fuit : pendebat et discernebat ;  
 iudicatus pendebat et pendentes iudicabat. Ex illis duobus reis unus  
 150 meruit supplicium, alter praemium. Quare meruit alter praemium ?  
 Quia causam in cruce immutauit. Pendens credidit in longinquas  
 emissis ; quando uenisset dominus in regnum suum, tunc in eius animo

144 habens] *coni* ; sibi *cod.*

*cod.* 151 quia] *suppleui* ; qui *cod.*

proximitatem] *conieci* ; proximum

longinquas *subaudi* moras *nisi*

*conicias* longinqua

in paradisum. Quare hoc ? Quia etsi aequalis poena, sed impar erat causa.

*Sermo CCLXXXV, n. 2* : Ita factae sunt tres cruces, tres causae : unus latro-  
 num Christo insultabat, alter sua mala confessus Christi se misericordiae com-  
 mendabat. Crux Christi in medio non fuit supplicium sed tribunal, de cruce  
 quippe insultantem damnauit, credentem liberauit.

*Sermo CCCXXI, n. 2* : Quando dominus passus est, tres cruces causa discreuit.  
 Inter duos latrones crucifixus est. Hinc et inde facinorosi confixi, in medio ipse.  
 Et tamquam illud lignum tribunal esset, insultantem damnauit, confitentem  
 coronauit.

*Sermo CCCXXVII, n. 2* : In passione domini tres cruces erant, una poena  
 sed dispar causa. Ad dexteram unus latro, ad sinistram alter latro, in medio  
 iudex, inter ambos pendens in cruce quasi pronuntians de tribunali.

*Sermo Morin X, n. 13* : In loco uno tres cruces erant quando passus est Christus :  
 ipse in medio, hinc atque hinc latrones duo. Attende poenam, nihil similius :  
 tamen unus latronum in cruce inuenit paradisum. Ille in medio iudicans damnat  
 superbum, subuenit humili. Lignum illud tribunal fuit.

151 *Tract. in Ioann. XXXVIII, n. 7* : Si in cruce latro saluatus est... noli  
 mirari... ibi liberatus ubi mutatus.

*Sermo CCLXXXV, n. 2* : (Latro) scelus admisit, crucem ascendit, causam  
 mutauit, paradisum comparauit. Meruit omnino causam mutare qui non con-  
 tempsit in Christo similitudinem poenae.

*Enarr. in Ps. XXXIX, n. 15* : Memento mei, inquit, domine, cum ueneris  
 in regnum tuum. Salutem suam longe futuram sperabat et post longum tempus  
 accipere contentus erat. In longum sperabat. Dies non est dilatus. Ille dixit :  
 Memento mei cum ueneris in regnum tuum ; ille respondit : Amen dico tibi,  
 hodie tecum eris in paradiso.

153 *Sermo CCCXXVII, n. 2* : Memento, inquit, mei, non modo sed cum  
 ueneris in regnum tuum. Multa, inquit, mala feci, requiem celerem non mihi  
 spero... modo torqueor, cum ueneris tunc mihi parce. Ille se differebat, sed  
 Christus paradisum non petenti offerebat.

*Sermo CCLXXXV, n. 2* : Merito audire meruit : Hodie tecum eris in paradiso.  
 Hoc quidem sibi ipse non promiserat : magnae quidem se misericordiae commen-  
 dabat, sed et sua merita cogitabat. Domine, inquit, memento mei dum ueneris  
 in regnum tuum. Quousque ueniret dominus in regnum suum, in poenis se futurum  
 sperabat et saltem in eius aduentu misericordiam in se fieri flagitabat. Proinde  
 se latro, sua merita cogitans differebat, sed dominus latroni, quod desperauerat  
 offerebat, tamquam diceret. Tu petis ut meminerim tui dum uenero in regnum  
 tuum. Amen, amen dico tibi, hodie tecum eris in paradiso. Agnosce cui te  
 commendas, quem credis uenturum, antequam ueniam ubique sum.

*Sermo Morin XI, n. 13* : Latroni ait confesso : Amen dico tibi, hodie tecum  
 eris in paradiso. Ille enim se differebat. Quid enim ille dixerat ? Memento mei

haberi uoluit. Sed dominus quid ait, cum ille dixisset : « DOMINE MEMEN-  
TO MEI CUM UENERIS IN REGNUM TUUM », quasi dicens : « Scio causam  
155 meam, scio merita mea, torquendus ergo pro factis meis, sed uel cum  
ueneris miserere » — differebat ille, offerebat iste : « AMEN AMEN DICO  
TIBI, HODIE MECUM ERIS IN PARADISO ; quid te longe mittis, cum uenio ?  
HODIE MECUM ERIS IN PARADISO ; quem speras uenire numquam desum,  
et ubique sum et eo uenio ; sed HODIE MECUM ERIS IN PARADISO quia  
160 ubi eris feliciter, sine me felix esse non poteris ». Omnes ergo animae  
beatorum nondum receptis corporibus felices cum Christo sunt, felices  
nonnisi de Christo sunt. Hunc enim amauerunt, hunc dilexerunt, in eo  
iustitiam, in eo sapientiam, in eo scientiam, in eo latentes scientiae  
sapientiaeque thesauros habuerunt. Quam multa hic patiendus contemp-  
165 serunt. Ualde diuites esse noluerunt. Quid enim non habet pauper si  
deum habet ?

Amate quod bonum est, fratres mei, nihil pulchrius etsi non uidetur  
nisi oculis cordis. Tibi loquor. Ecce pulchra sunt omnia quae uides  
per oculum carnis : caelum, terra, mare et omnia quae in eis sunt,  
170 sidera de caelo fulgentia, sol implens diem, luna temperans noctem,  
uolatilia, natalia, ambulatilia, homines et ipsi inter omnia facti ad ima-  
ginem dei, laudatores creaturae, amatores creaturae, sed si sint amatores  
creatoris. Quidquid diligis ut negligas deum non fecit nisi deus. Quid-  
quid, inquam, diligis ut negligas deum non fecit nisi deus. Si enim  
175 pulchrum non esset, a te non diligeretur. Et pulchrum unde esset,  
nisi ab illo inuisibiliter pulchro crearetur ? Aurum diligis, deus creauit.  
Corpora pulchra et carnem diligis, deus creauit. Amoena praedia diligis,  
deus creauit. Lucem istam pro magno diligis, deus creauit. Si propter  
quod deus creauit negligis deum, rogo te, dilige et ipsum deum. Quantum  
180 enim diligi dignus est, quantum dignus est diligi quia creauit omne  
quod diligis. Sic dilige ut illum plus diligas. Nolo ut habeas nullum

---

153 LUC XXIII, 42. 156 LUC. XXIII, 43 163 cfr COLOSS. II, 3. 164  
quam] *conieci*; quod *cod.* 167 etsi] *suppl.*; et *cod.* nisi] *suppleui*  
*coniect.* 168 oculis] *conieci*; oculus *cod.* 172 creaturae<sup>a</sup>] *conieci*; creatoris  
*cod.* 173 Huiusmodi repetitiones solemnes sunt Augustino, uti iam animad-  
uertit Germanus Morin (*Sermones post Maur. rep.*, p. 833). Iterum inueniuntur  
*infra l. 179.*

---

domine cum ueneris in regnum tuum. Noui, inquit, mala mea : certe huc usque  
cruciar donec uenies. Et quia omnis qui se humiliat exaltabitur, statim protulit  
sententiam : Hodie, inquit, mecum eris in paradiso... Hodie, inquit, secundum  
animam ad inferos descendo, sed secundum diuinitatem de paradiso non discedo.

158 *Epist. CLXXXVII, iii, n. 7* : Secundum id quod deus erat Christus  
dixisse accipiat : Hodie mecum eris in paradiso.

168 *Sermo Guelbf. XXI, n. 3* : Totum hoc fide tenemus, oculis cordis intuemur.

175 *Enarr. in Ps. XXXIV, sermo I, n. 12* : Omnia pulchra sunt, sed quid  
illo (deo) pulchrius ?

*Enarr. in Ps. XXXIX, n. 7* : Relinque omnes amores : pulchrior est ille qui  
fecit caelum et terram.

180 *Sermo Mai XV, 4* : Ama ut uideas, quia non est uile quod uidebis, non  
est leue : illum uidebis qui fecit quidquid amas. Et ista si pulchra sunt, qualis  
est ipse qui fecit ?

- amare, sed ordinatum uolo. Praepone caelestia terrenis, immortalia mortalibus, sempiterna temporalibus. Dominum omnibus praepone, non laudando sed amando. Nam facile est praeferre laudando. Uenit  
 185 temptatio : interrogo te utrum praeponas amando quod praetulisti laudando. Cum enim fueris interrogatus : Quid est melius : pecunia an sapientia, pecunia an iustitia, postremo pecunia an deus ? non dubitas dicere : sapientia, iustitia, deus. Quomodo non dubitas dicere, sic noli dubitare eligere. Quid est melius : iustitia an pecunia ? Et  
 190 quomodo pueri, quando interrogantur in scholis, certatim « iustitia » clamatis. Omnes noui, audio cogitationes uestras : iustitia melius. Sed ueniet temptatio. Proponit ex alia parte pecuniam. Et dicit tibi temptatio : « Potes habere pecuniam istam ; si fraudem feceris accedit pecunia ». Sed dicit iustitia : « Quid eligis ? Modo est ut probem linguam tuam ». Iam dudum interrogatus, iustitiam pecuniae praeferebas ; modo autem, positus duabus : hinc pecunia inde iustitia, tamquam erubescens claudis oculos contra iustitiam, manum porrigis ad pecuniam. Ingrate, stulte, quando a me interrogatus iustitiam pecuniae praetulisti, contra temetipsum testimonium dixisti. Numquid quaerit deus alium testem  
 200 postquam te conuincas. In laudando praelata est iustitia, in eligendo praelata est pecunia. Non uides de cuius parte uoluisti ? De parte peritura periturae. Pecunia quippe sine dubio peritura est quia ET MUNDUS TRANSIET ET OMNIS CONCUPISCENTIA EIUS. Elige iustitiam quia QUI FECERIT UOLUNTATEM DEI MANET IN AETERNUM, SICUT IPSE  
 205 MANET IN AETERNUM.

\*  
\* \*

Les nombreux extraits groupés en note attestent à l'évidence que la plupart des considérations émises par l'orateur sont familières à s. Augustin. Les unes reviennent à tout propos dans ses sermons : par exemple, celles qui ont trait à l'inlassable âpreté avec laquelle les avarés et les voluptueux poursuivent l'objet de leurs désirs passionnés ; pareillement, le conseil de mettre ses biens en sûreté en les envoyant au ciel par le moyen de l'aumône, et cette réponse de l'intéressé : « Mais alors, je ne les verrai plus » ; de même encore, l'excellence de la beauté divine l'emportant sur toutes les beautés dont elle est la source créatrice. D'autres thèmes forment la trame des sermons sur les martyrs : ainsi, la distinction, que s. Augustin avait tant à cœur, entre les souffrances endurées et la cause pour laquelle on les subit : *martyres non facit poena sed causa*, distinction aussitôt illustrée par les

---

190 scholis] scolis *cod.*      191 clamatis] *conieci* ; clamabis *cod.*      200  
 conuincas] *conieci* ; conuincat *cod.*      202 I JOAN. II, 17.

---

*Sermo Mai CXXVI, n. 5* : Uide pulchritudinem mundi et lauda consilium creatoris ; uide quid fecit : ama qui fecit.

trois crucifiés du Calvaire et par la conversion du bon larron ; *causam in cruce mutavit* aime à dire de celui-ci s. Augustin : sa résignation à supporter son châtiment jusqu'au bout lui mérita la grâce d'entrer le jour même au paradis.

Les réflexions, peu nombreuses du reste, pour lesquelles les œuvres de s. Augustin ne fournissent pas de parallèles, n'offrent rien qui soit indigne de lui. Elles se tiennent au contraire dans la ligne de ses pensées habituelles. Quoi de plus conforme à son génie que d'observer si finement la psychologie du pécheur sensible encore malgré son endurcissement à la beauté de la sagesse, et de cet autre qui donne à la vertu le suffrage de ses louanges enthousiastes pour céder aussitôt à l'attrait du péché ?

La parenté d'idées entre le nouveau sermon et les écrits de s. Augustin s'avère donc parfaite. Il en va de même pour les citations bibliques. Elles proviennent toutes d'anciennes versions, celles précisément dont s. Augustin faisait emploi. Mieux encore, on y rencontre deux traits qui paraissent n'appartenir qu'à lui :

1) Les anciennes versions et la Vulgate ont ce texte pour Luc XVI, 9 : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis recipiant vos in aeterna tabernacula*. Dans notre sermon, *cum defeceritis* est remplacé par *et ipsi*, ce qui n'a aucun appui dans le grec. Nous retrouvons cette substitution dans les sermons 41, n. 6 et 11, n. 1.

2) Voici un exemple encore plus frappant. Il s'agit du verset I Petr. III, 13, cité comme suit : *Et quis nocere vobis potest si boni amatores eritis ?* C'est une singularité notable que *amatores* pour *aemulatores*, en opposition formelle avec le texte grec (ζηλωται ou μιμηται), et avec toutes les anciennes versions latines, y compris celle de s. Augustin dans le *Tract. in I Joh.*, n. 4. Un copiste aurait-il mal lu ? Le verset est introduit de la sorte : « Da mihi ergo *amatorem* boni de quo dicit apostolus : Et quis nocere, etc. » Il n'y a donc pas erreur de copiste ; *Amatores* doit être maintenu dans la citation.

Cette leçon bizarre, dont je ne puis m'expliquer l'origine chez S. Augustin, revient dans ses sermons 297, n. 10 (deux fois) et 304, n. 4, si bien qu'on est en droit de considérer sa présence dans notre sermon comme un indice certain de provenance augustinienne.

Ces considérations nous feraient conclure sans plus à l'authenticité si nous n'étions dépourvus de témoignage externe sur l'origine



de la pièce. Mais celle-ci n'est garantie ni par Possidius dans son catalogue, ni par Césaire d'Arles dans ses propres sermons farcis d'extraits de s. Augustin, ni enfin par aucun florilège ancien. De plus, le contexte manuscrit est plutôt médiocre et le titre n'a rien de traditionnel. Il est vrai que ces circonstances se rencontrent très souvent autour de sermons d'autorité éprouvée. Elles n'en rendent pas moins nécessaire un surcroît de précautions.

Il y a lieu de se demander d'abord si nous n'aurions pas affaire à un centon. A cette question la réponse est aisée. Pas une ligne du sermon n'apparaît dans les œuvres de s. Augustin. Nulle trace de ces soudures par lesquelles les compilateurs relient des extraits pris de part et d'autre.

Quant à l'éventualité, toujours possible, d'une imitation, le lecteur sera vite rassuré, pensons-nous, par les remarques suivantes.

1) L'auteur d'une contrefaçon se borne d'ordinaire à reproduire les pensées qui reviennent souvent dans son modèle, car elles sont de prise facile et suffisent pour donner le change au lecteur non prévenu. Or, à côté d'idées augustinienne banales pour ainsi dire, notre sermon en présente aussi d'originales, qui sont rares et sans relief spécial dans les écrits du s. Docteur. En voici deux :

1. *Cari inter se dicuntur etiam latrones* (l. 14). Cf. : Contra Faustum v, 5 : *Habent... inter se, quam caritatem vocant etiam latrones*.

2. *Rotunda est res (nummus), volvitur, perit* (l. 92). Cf. : Enarr. in Ps. xxxviii, 12 : *Quid tam incertum quam res volubilis ? Nec immerito ipsa pecunia rotunda signatur quia non stat*.

Croira-t-on qu'un plagiaire se serait donné la peine de chercher si loin des matériaux aussi menus ? De telles coïncidences ne peuvent s'expliquer avec vraisemblance que par l'identité d'auteur.

2) Le style, alerte et étincelant, est aussi très naturel. Les procédés de rhétorique — allitérations, antithèses, assonances, etc. — chers à s. Augustin y foisonnent, mais jamais on n'y remarque ces fautes de goût dans lesquelles tombent fatalement des imitateurs même habiles. Seule la « vena benigna »<sup>1</sup> d'Augustin a pu être la source de cette éloquence à la fois familière et sublime, toujours simple et sincère.

Cela étant, je ne vois pas quel scrupule pourrait encore faire

---

1. Cette expression si heureuse est de dom G. MORIN dans son dernier recueil de sermons de s. Augustin.

raisonnablement hésiter à admettre la nouvelle pièce au rang des sermons authentiques de s. Augustin.

A quelle fête se rapporte-t-elle ? Rien ne l'indique, en dehors de l'indication vague de l'anniversaire d'un martyr. Le nom de celui-ci n'est même pas mentionné. Il figurait probablement dans le titre original, remplacé plus tard par l'incolore : *de uno martyre*. L'orateur ne fait non plus aucune allusion précise aux circonstances du martyre : il est probable que le souvenir s'en était perdu. Le cas devait se présenter souvent, si on en juge par les onze sermons *in natali martyrum* de l'édition bénédictine, qui s'en tiennent également à des considérations générales sur l'héroïsme des confesseurs de la foi.

Tout au début, s. Augustin se félicite de pouvoir célébrer la fête avec ses auditeurs : *beati martyris natalis illuxit dies quem voluit nos dominus celebrare vobiscum*. Il ne se serait pas exprimé de la sorte, semble-t-il, devant son public habituel. Nous pensons donc qu'il prêchait, non à Hippone sa propre église, mais dans une localité où il était de passage.

Un mot enfin sur la date. Entre les années 405-411, les donatistes furent l'objet de lois répressives extrêmement dures : des victimes ils firent des martyrs. S. Augustin ne se lassait pas de protester contre cette prétention. C'est alors qu'on le voit faire appel au principe : *Non facit martyrem poena sed causa*<sup>1</sup>. Il l'invoque aussi, nous l'avons déjà dit, dans le nouveau sermon : par conséquent ce dernier ne doit pas être antérieur à cette époque. Quand il le prononça, s. Augustin se trouvait en pleine possession de son génie oratoire.

C. LAMBOT.

---

1. A. KUNZELMANN, *Die Chronologie der Sermones des hl. Augustinus* dans *Miscellanea Agostiniana*, t. II, p. 441-442.

## LE MONOGRAMME D'UN DEUTERIUS AU BAS DE LA RÈGLE DE SAINT CÉSAIRE.

Le déchiffrement des monogrammes a souvent causé beaucoup de difficulté aux érudits même les plus versés dans l'art de la diplomatique. Mabillon avouait qu'il ne savait que faire des lettres monogrammatiques tracées au frontispice de la célèbre bible carolingienne de Saint-Paul de Rome (en a-t-on actuellement trouvé la vraie explication ?) Et l'on sait la méprise dans laquelle tomba l'illustre Mauriste au sujet du monogramme qui accompagne la signature du roi dans la charte de confirmation du privilège accordé par l'évêque Landri au monastère de Saint-Denis : il conjectura que ce pouvait être la souscription du roi Sigebert d'Austrasie, alors que c'était en réalité celle de Clovis II. L'erreur faillit avoir de graves conséquences, le terrible jésuite Germon n'ayant pas tardé à s'en prévaloir pour nier l'authenticité du document en question<sup>1</sup>.

Je crains bien d'être tombé dans une erreur du même genre, en m'imaginant avoir trouvé, à deux endroits du manuscrit de Tours 617, le monogramme de s. Césaire d'Arles, et en le reproduisant comme tel dans ma récente édition de la Règle du saint évêque pour les vierges<sup>2</sup>. De tous les critiques qui ont parlé de cette publication, aucun, semble-t-il, n'a conçu ou du moins exprimé de doute à ce sujet : seul, le R<sup>me</sup> Père Abbé de Maria-Laach, Dr Ildefonse Herwegen, me demanda par lettre de lui détailler les éléments du monogramme à l'aide desquels on pouvait reconnaître le nom *Caesarius* ou *Caesarius episcopus*. Je fis mon possible pour le satisfaire : mais, à partir de ce jour-là, je commençai à me demander à moi-même si je n'avais pas été en cette affaire le jouet d'une illusion.

En somme, voici le raisonnement qui m'avait amené à voir dans les deux monogrammes la souscription de Césaire. J'avais été frappé de l'insistance que met le saint homme à affirmer, à deux reprises, qu'il a écrit la Règle, ou du moins ce qu'il appelle la « récapitulation », de sa propre main : *manu mea scripsi*<sup>3</sup>. Quel

---

1. *Nouveau Traité de Diplomatique*, t. III, p. 551 suiv.

2. *Florileg. patr.*, fascic. XXXIV (Bonnae 1933), p. 17 et 27.

3. *Ibid.*, p. 18, l. 11 et 24.

autre que lui eût eu qualité pour apposer ainsi sa signature au bas de la Règle et de sa confirmation officielle par les évêques de la province ? Et quoi de plus naturel que de trouver cette signature fidèlement reproduite dans ce manuscrit, de date postérieure, il est vrai, mais qui enfin offrait des points d'attache indéniables avec le monastère d'Arles pour lequel la Règle avait été écrite ?<sup>1</sup>



Récemment, cependant, j'ai fini par me convaincre qu'il fallait renoncer à voir le nom *Caesarius* dans le monogramme du manuscrit de Tours, et ce, pour les raisons suivantes :

1<sup>o</sup> Il y manque l'A et le C, deux lettres essentielles de ce nom. Un mien confrère a cru reconnaître un A renversé dans le v du milieu, « le trait transversal étant marqué par la coloration » : c'est une illusion ; le minium au moyen duquel le copiste a imaginé d'enjoliver ses figures (pp. 17 et 27) n'a pas plus de signification ici que dans les autres lettres, le D, l'R et l'S, par exemple. Quant au C, le confrère en question l'identifiait avec « la boucle qui relie les deux montants du monogramme » ; en quoi il se peut qu'il ait raison : car, bien que généralement cette boucle et les dits montants ne servent qu'à relier entre elles les différentes lettres du monogramme, nous trouvons au début du VI<sup>e</sup> siècle deux monogrammes d'A-malaric et de Théodoric où, par exception, la boucle semble avoir été comptée comme un C.

2<sup>o</sup> On y constate sûrement la présence de deux lettres qui seraient de trop, au cas où il s'agirait du monogramme de Césaire : le D (au bas du montant de gauche) et le T (vis-à-vis, au montant de droite) ; leur présence est admise comme incontestable par M. le professeur Dr Rudolf von Heckel, de Munich, comme par moi-même.

3<sup>o</sup> La place qu'occupe le monogramme dans le ms. de Tours donne lieu aussi à une observation importante. La première fois, il figure à la fin du texte de la Règle proprement dite, ce qui ne donne point lieu à difficulté. Mais, la seconde fois, on le trouve entre la dernière des souscriptions épiscopales de 534 et le début de la lettre aux moniales, *Vereor in Christo* : que vient-il faire à cette place ? Si c'était vraiment le monogramme de Césaire, il devrait alors se trouver vis-à-vis des lignes 25 suiv. de la page 26 de mon édition : *Caesarius ... relegi ac subscripsi, notavi etc.*

1. Par exemple, le *Constitutum* relatif au droit de sépulture, document tout à fait local, publié *ibid.* p. 32.



Que peut-il signifier, venant à la suite du nom du dernier évêque signataire, Firmin d'Uzès ?

4<sup>o</sup> En revoyant après coup les notes prises par moi en 1905 sur le manuscrit de Tours, il ne me reste guère de doute que déjà les bénédictins de Marmoutier, au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'aient reconnu dans notre monogramme le nom d'un DEUTERUS ou DEUTERIUS quelconque. Et Marmoutier était à cette époque, surtout depuis le long séjour qu'y fit Dom Martène, un des centres principaux de l'érudition bénédictine.

Mais quel est ce Deuterius, et comment expliquer ici la présence de son nom ? Nous sommes réduits sur cela à des conjectures. Voici celle qui me paraît la plus probable : le lecteur en pensera ce qu'il voudra.

Tout d'abord, puisque le ms. de Tours provient d'Autun, et se rattache par son contenu aux tout premiers temps de la fondation de Saint-Césaire à Arles, il est à propos de noter que, durant la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, notamment sous l'évêque Syagrius, il y eut des relations intimes entre les monastères d'Autun et celui d'Arles. D'après Malnory (p. 278), il est au moins probable qu'on suivait la Règle de Césaire dans le monastère de Sainte-Marie, fondé par ce même Syagrius. Quoi de plus naturel alors que de supposer que le monogramme conservé uniquement dans le manuscrit de Tours figurait originairement dans l'exemplaire envoyé d'Arles à Autun ?

Qui l'y aura mis, c'est là la question : mais, évidemment, quelque personnage qui s'est cru autorisé à apposer sa signature au bas de la Règle elle-même, et à la joindre aux souscriptions des évêques qui l'avaient approuvée en 534, croyant sans doute par là attester la fidélité de la copie, et lui communiquer un plus haut degré d'autorité. Pour le reste, qui sait ? Ce Deuterius était-il lui-même évêque ? ou bien avait-il pris quelque part à la confection de la copie ? ou enfin avait-il eu simplement des rapports personnels avec le monastère de Saint-Césaire d'Arles ?

A ce propos, il est bon de se rappeler que divers membres du clergé d'Arles, après avoir été disciples ou collaborateurs de saint Césaire, se virent, les uns plus tôt, les autres plus tard, élevés à l'épiscopat. Nous connaissons au moins les noms de quatre d'entre eux : Cyprien de Toulon, Firmin d'Uzès, Vivence et Eucher, l'un et l'autre de siège inconnu<sup>1</sup>. Il est naturel de

---

1. Ils prirent tous les quatre une part plus ou moins grande à la rédaction de la biographie si attachante du saint évêque : voir Malnory, *S. Césaire*, Introd. p. III.

supposer que ces personnages, durant les années passées par eux dans l'entourage de Césaire, entretenrent des rapports plus ou moins intimes avec la communauté religieuse si chère à celui-ci. Or, nous constatons, parmi les signataires des conciles tenus en Gaule au VI<sup>e</sup> siècle, la présence d'un évêque de Vence, nommé Deuterius, dont le nom figure d'abord, à côté de ceux de Cyprien, d'Eucher, de Firmin et de Vivence, au bas des décrets du concile national d'Orléans, en 541. Nous le voyons siéger de nouveau à Orléans en 549, et, par délégués, à Arles en 554, à Macon en 585. Il mourut en 588, d'après Grégoire de Tours, donc après un épiscopat de quarante-sept ans pour le moins.

Ce Deuterius, devenu évêque de Vence du vivant de s. Césaire, et qui lui survécut plus de quarante ans, aurait-il quelque chose à voir avec le Deuterius de notre monogramme ? Rien, dans les dates pas plus que dans les faits, ne paraît s'y opposer, et la chose serait en soi fort plausible, quoi qu'il ne soit pas possible de l'affirmer. En tout cas, c'est bien un Deuterius, et non saint Césaire d'Arles, dont la souscription monogrammatique nous a été conservée par le manuscrit 617 de Tours<sup>1</sup>.

GERMAIN MORIN.

---

1. Il n'a pas tenu à moi que cette rectification nécessaire n'ait vu le jour peu après la publication du fascicule 34 du *Florilegium Patristicum* de Bonn. Mais ce retard involontaire aura eu du moins cela de bon, qu'il m'a permis de consulter la meilleure autorité vivante qui fût à ma portée, M. le D<sup>r</sup> von Heckel, de l'Université de Munich, lequel a bien voulu entreprendre, en ma faveur, une enquête spéciale au sujet de notre monogramme. Le travail ci-dessus est le résumé fidèle de ses conclusions, identiques en substance avec les résultats de mes propres observations. Mais, dans la pénurie où nous sommes encore actuellement de travaux récents et marquant un progrès réel en ce qui concerne l'interprétation des monogrammes anciens, ce n'était pas peu de chose pour moi que d'avoir l'avis du maître distingué qu'est M. von Heckel : qu'il daigne agréer l'expression de ma sincère gratitude pour la bonne grâce parfaite avec laquelle il a bien voulu me venir en aide en cette occasion.

## ÈVE ET GOSCELIN. (I.)

Mabillon qui, dans ses *Annales Bénédictines*, a rassemblé avec un soin délicat les moindres détails qui pussent compléter le tableau de l'histoire monastique, ne manqua point de relever, aux abords du XII<sup>e</sup> siècle, les traces de deux personnages, dont on sait principalement qu'ils menèrent ensemble, dans le pays angevin, la vie recluse : Hervé, moine de la Trinité de Vendôme, et sa compagne ou servante, dénommée Ève<sup>1</sup>.

Un opuscule inédit, assez étendu et fort attachant, permet de faire connaître Ève beaucoup mieux, à savoir avant sa rencontre avec Hervé, et d'éclairer, en même temps, la religion médiévale à ce moment précis, particulièrement intéressant à étudier, où elle dépend encore de la tradition antique, tout en commençant de prendre sa véritable physionomie. Je ne m'occuperai, dans ces pages, que des circonstances extérieures, de manière à préparer le terrain pour l'édition complète.

Poussés par un instinct toujours vivace, auquel l'ancienne littérature des *Vitae Patrum* administrait à point le plus riche des aliments, ermites et reclus foisonnaient alors en ces régions de l'ouest, non moins que de l'autre côté de la mer<sup>2</sup>. Aussi Mabilon, évoquant le souvenir, plus illustre, d'ascètes tels que Robert d'Arbrissel, Vital de Mortain, Bernard de Tiron, se rendait-il compte que le phénomène méritait grande attention : *Non leviter praetereunda est recordatio praedictorum eremitarum...*<sup>3</sup>

Ève et son maître apparaissent, à vrai dire, comme des ombres presque insaisissables, leurs luttes ayant à peine marqué sur la mémoire des hommes, et leur existence même ; pareillement,

---

1. *Annales Ordinis S. Benedicti*, t. V, livre LXVIII, § 68-69 (éd. de Lucques 1740, p. 293 sq.) : ad ann. 1091 et 1093.

2. Pour un tableau d'ensemble, voir la récente monographie de D. L. GUGAUD, *Ermîtes et reclus. Études sur d'anciennes formes de vie religieuse* (Ligugé 1928), où de nombreux traits de détail sont heureusement groupés. Sur le développement, plus remarquable encore, des mêmes tendances en Angleterre, on possède déjà un recueil où les faits abondent : *The Hermits and Anchorites of England* par Miss R. M. CLAY (Londres 1914) ; mais le sujet est, tout à la fois, si complexe et important qu'il mérite d'être repris à nouveau, dans le cadre d'une vaste enquête, et c'est à quoi s'appliquent déjà les efforts conjoints de deux personnes particulièrement préparées à ce travail, Miss E. H. Allen et Miss D. Ellis.

3. Op. laud., § 66 (ib., p. 293).

cette Benoîte, autre « recluse » du même temps, qui paraît avoir aussi vécu à Angers, comme l'a conjecturé l'historien mauriste<sup>1</sup>, et dont Baudri de Bourgueil a composé l'épithaphe<sup>2</sup> : ... *Sponsa Dei, sponsique complexibus herens : / Inter complexus pace quieuit ouans...*<sup>3</sup> ; et une troisième encore, Pétronille, qui sans le moindre doute cette fois, quoique davantage oubliée, demeura de longues années au cœur de la ville, dans une église que nous aurons bientôt à situer : *Andegavis, apud Sanctum Laurentium, erat quaedam reclusa nomine Petronilla ex multo tempore ibi Deo serviens...*<sup>4</sup>

Pourtant, il n'y a point paradoxe à soutenir que ces figures lointaines et sacrifiées, tout juste entr'aperçues et comme par hasard, sont capables, dans leur simplicité, d'émouvoir plus l'esprit que les noms magnifiques des fondateurs. Pour ceux-ci, les œuvres entreprises parlent assez haut, qui ont triomphé de l'indifférence des siècles ; parfois, en outre, des ruines matérielles, devenues à la longue inébranlables. Les autres gardent un charme

1. Ib., § 69 (p. 294).

2. Baudri, natif de Meung-sur-Loire en aval d'Orléans, abbé de Saint-Pierre de Bourgueil en 1089, devint archevêque de Dol en 1107 († 1130). Par son établissement à Bourgueil (aux confins de l'Anjou et de la Touraine) Baudri appartient de quelque manière à l'Anjou. Mais avait-il fait ses études à Angers et devint-il ainsi « angevin », comme le prétend H. PASQUIER (*Baudri abbé de Bourgueil...*, 1878, p. 28 sq.) ? Ou bien faut-il suivre maintenant Miss Phyllis ABRAHAMS, qui écarte même la probabilité du fait (*Les Œuvres poétiques de Baudri de Bourgueil*, 1926, p. 390, mais cf. p. XXI, où se glisse un « peut-être ») ? J'avouerais simplement que le premier me paraît forcer la note, par trop de commentaires, mais aussi que la scholiaste américaine pêche par trop de scepticisme. Baudri louant abondamment les fameux écolâtres d'Angers, Renaud (v. 1074-1077), Marbode successeur du précédent (évêque de Rennes en 1096), Frodo (voir les poèmes xc-xci), et, d'ailleurs, connaissant nombre d'autres personnages angevins (voir l'index même d'Abrahams, p. 367), il convient de conclure raisonnablement que ses attaches avec Angers furent directes. Par suite, il se pourrait qu'il faille prendre au sérieux le titre ajouté vers le XV<sup>e</sup> siècle au début de notre unique exemplaire des poèmes (le Reginensis 1351 du Vatican) : « *Baldrici abb. Burguliens. in Andegavis postea episcopi carmina* », repris ensuite par Paul Petau lui-même (f. 5) : « *Baldrici Burguliani Andegauensis...* » ; et Miss Abrahams, qui reconnaît n'avoir usé que de photographies, s'est gardée de l'omettre, bien qu'elle l'ait modifié. Nonobstant, C. PORT exagère lui aussi, en disant que « Baudri prit le titre d'angevin... dans un de ses ouvrages » (*Dictionnaire Historique... de Maine-et-Loire*, I, 1874, p. 221).

3. N° LXXIV. Le texte a été publié tout d'abord par A. DUCHESNE (*Historiae Francorum Scriptores*, IV, 1641, p. 256). Dans l'édition précitée de 1926, p. 73 ; je rétablis les graphies authentiques. La pièce peut fort bien avoir été composée tout au début du XII<sup>e</sup> siècle (avant le passage à Dol), sinon plus tôt.

4. Voir la *Vita S. Girardi Confessoris* § 15 (*Acta Sanctorum*, Nov. II, 1894, p. 497 E). Ce Girard était moine à Saint-Aubin en 1084 ou 1085 ; il y fut rappelé après diverses fondations, pour se livrer, dans une cellule construite par lui près de là, à toute sorte d'austérités († 4 nov. 1123). Cf. D. F. CHAMARD, *Les vies des saints personnages de l'Anjou*, II (1863), p. 158 sq.



discret qui leur est propre ; de même qu'une chapelle délaissée, au bord de la route, évoque le passé autrement et, souvent, d'une manière plus persuasive que l'énorme cathédrale chargée de souvenirs. D'ailleurs, l'influence et la puissance des héros ou des saints ne sont-elles pas manifestées et confirmées par la vertu latente des humbles qui les entourent ou leur font suite ? La troupe anonyme, dévouée obscurément, fait comprendre le chef, ses desseins, ses ordres, son prestige.

Que si, d'aventure, l'une de ces âmes oubliées se produit tout à coup en meilleur jour, à la faveur d'un document circonstancié d'ordre littéraire, l'on ne peut que se réjouir de cette divulgation qui, sans porter atteinte à la modestie, donne le moyen de considérer de près l'intime réalité de la vie, si rarement accessible. Ainsi, par une heureuse fortune, pouvons-nous rappeler, grâce aux confidences explicites d'un sûr témoin, qui révèle en la même occasion son propre cœur avec son siècle, les années de jeunesse, et tâcher à comprendre l'étrange vocation de la moniale anglaise qui ne redouta point d'aller partager en Anjou le strict idéal du moine Hervé. L'on ne fait donc pas tort à ce dernier, en proposant maintenant une autre association, que les faits justifient assez : non plus Ève et Hervé, — « saint Hervé de Chalonnnes et la vénérable Ève » comme l'hagiographie angevine se plaît à dire<sup>1</sup>, — mais tout d'abord, suivant l'ordre de l'histoire et, en tout cas, au titre de l'histoire littéraire : Ève et Goscelin.

\* \* \*

Il importe d'indiquer, néanmoins, tout ce que nous savons au juste, autant que je puisse voir, d'Ève et d'Hervé ; car le pieux désir de sauver leur mémoire de l'oubli a amplifié notablement, comme c'est souvent le cas, une trop brève légende. Ici d'ailleurs (circonstance beaucoup plus fâcheuse), le travail de broderie n'est pas imputable aux générations proches encore des deux reclus, mais bien, si les apparences ne trompent pas, à des curieux, tard-venus, que leur zèle a fourvoyés.

Trois mentions sont fermes. La seconde vaut même, au sujet d'Ève, un témoignage massif, qui contient, en outre, de précieux renseignements, non pas, toutefois, en proportion de son abondance verbale : quarante strophes de tétramètres rythmiques et rimés. Le reste met, si je puis dire, la critique aux abois, — comme

---

1. C'est le titre même de la notice accordée par Dom CHAMARD aux deux personnages, *ib.*, pp. 102-119.

dans la plupart des rencontres où la lutte s'engage avec des fantômes, — et demande un contrôle sévère, pour lequel nous ne pouvons plus compter sur les érudits locaux<sup>1</sup>. La troisième donnée, par bonheur, concernant Hervé seul, est assez nette, me semble-t-il, pour sauvegarder la vérité.

Dans l'édition des œuvres de Geoffroi, abbé de Vendôme (1093-1132), se trouvent trois lettres conjointes (l. IV, n<sup>os</sup> 48-50)<sup>2</sup>, adressées respectivement par Geoffroi :

*seruo et ancillae dei, Herueo et Euae inclusis; bona initia fine meliori terminare* (48) ;

*Herueo incluso amico suo; sancti propositi perseuerantiam* (49) ;  
*dilecto suo Herueo incluso; inter parietes lapidum sic includi, ne lapideis detrahentium uerbis aliqua ex parte possit uiolari* (50).

L'édition, agencée par Sirmond, fait, en réalité, trompe-l'œil. E. Sackur a démontré que les meilleurs manuscrits livraient une série chronologique<sup>3</sup>. On y gagne des dates approximatives, chacune des trois lettres ayant été remise à la bonne place : le n<sup>o</sup> 48, vers 1102 ; le n<sup>o</sup> 49, en 1104-1105 ; le n<sup>o</sup> 50, durant la période 1107-1110, peut-être encore en 1107 ou peu après<sup>4</sup>. A part cela, les propos de l'abbé de Vendôme n'offrent, par eux-mêmes, qu'un médiocre intérêt pour un pur historien. Le n<sup>o</sup> 48, dont l'adresse a tant de prix pour nous, n'est rien autre chose qu'une longue et molle parénèse, inspirée du reste par le christianisme le plus authentique, pour développer les termes de la salutation, c'est-à-dire sur la vie éternelle, à laquelle tout l'ordre présent, essentiellement caduc, est assujéti. Les deux autres épîtres concernent Hervé seul, qui, du fond de sa retraite, dirigeait de nouvelles recrues (*monachandos*) vers la « congrégation » de la Trinité, dans laquelle, « *inclusus* » par une sorte de commutation juridique, il restait enrôlé bon gré mal gré ; il est question, en particulier<sup>5</sup>,

1. Dans son *Dictionnaire Historique*, déjà cité, et qui nous a rendu les meilleurs services, aussi longtemps qu'il s'agissait de topographie, CÉLESTIN PORT, archviste et archéologue du plus haut mérite, consacre lui-même les légendes reçues et ne donne aucun moyen de s'y débrouiller. Il n'est que de lire ses notices : *Éva* (t. II, 1876, p. 128 sq.), et : *Hervé* (ib., p. 358). L'avance sur l'exposé diffus du vénéré Dom Chamard est insignifiante ; ou plutôt, C. Port emboîte le pas, sans hésiter.

2. *P. L.*, CLVII, 184-188 ; on peut lire le résumé de MABILLON, op. laud., p. 593 sq.

3. Voir à ce sujet *Revue Bénédictine* XLIII (1931), p. 239 sqq.

4. Ib., p. 241 sq., et cf. *Neues Archiv* XVIII (1892), p. 669 sq. (en fait Sackur a omis le n<sup>o</sup> 48, qui s'insère entre II. 4 et III. 2).

5. Epist. IV, 1 : « ... significasti quoniam unus de fratribus nostris dixerit quod de Britonibus quos monasterio nostro monachandos misisti congregationem

de « Bretons », sur le compte desquels l'un, au moins, des moines de Vendôme s'était exprimé avec mépris. Hervé, auquel l'injure avait été rapportée, s'était senti blessé ; ce qui donne à croire, suivant l'indice du nom, qu'il était lui-même d'Armorique<sup>1</sup>. Il nous plairait, en effet, que le religieux auprès duquel Ève chercha refuge appartînt à la race opiniâtre et rêveuse.

A défaut d'informations plus directes, Geoffroi nous instruit à souhait sur un point qui n'est pas indifférent. Le ton qu'il prend montre amplement qu'Hervé ne cessa pas de jouir de son entière confiance, et que la conduite de son subordonné à l'égard d'Ève ne donnait pas lieu aux racontars. Cette remarque pertinente est de Mabillon : « *Certe si quid suspicionis in illos fuisset, non reticuisset Goffridus Vindocinensis abbas, qui non semel ad Herveum scripsit* »<sup>2</sup>. Bien plus, l'abbé de Vendôme, attaché fortement aux doctrines romaines (cardinal de Sainte-Prisque dès 1099 en droit, sinon en fait)<sup>3</sup>, et dont le caractère n'était pas facile, n'a pas

nostram dedecorasti... » (*P. L.*, CLVII, 187 A) ; et cf. XLIX (186 D) : « ... quoscumque honestae uitae clericos inueneritis nobis transmittere non differatis... ; — ... nihil tamen pro faciendis monachis quaerimus ». Les deux lettres n'ont aucun autre objet que ce recrutement bénévole dont Hervé avait pris la charge.

1. Ce sont bien là les seules raisons qu'on puisse faire valoir de l'origine d'Hervé. Quand C. PORT écrit dans la notice : « originaire d'une noble famille de Bretagne, ou peut-être de la Grande-Bretagne », il mêle le vrai (ou le probable) avec le faux et, maladroitement, égare son lecteur. La « noble famille » est une simple invention. La « Grande-Bretagne » contredit la Bretagne et n'a pu être imaginée que pour faire les deux reclus compatriotes ; ce qui n'est pas moins gratuit ; au surplus, la faute est pire, aussitôt après, de nous introduire « une jeune fille anglaise, sa compatriote *sans doute*, nommée Eva... » Je crains fort du reste, à cause de la « noble famille », que la Bretagne ne soit mentionnée que pour cadrer avec l'assertion qui suit, encore mensongère, et nous représente Hervé comme un disciple de Robert d'Arbrissel.

2. *Op. laud.*, § 69, p. 294. — Voir, à l'inverse, les vifs reproches que Marbode n'hésita point à faire à Robert d'Arbrissel, tout au long d'une terrible lettre, dont l'auteur prend résolument le parti du scandale ; le vrai texte a été repris par J. VON WALTER, *Die ersten Wanderprediger Frankreichs I* (1903), pp. 181-189 (cf. *P. L.*, CLXXI, 1480-1486, et 1488 sq.).

3. Sur « le cardinalat de Sainte-Prisque », cf. L. COMPAIN, *Étude sur Geoffroi de Vendôme* (1891), p. 261 sq. ; sur ses sentiments et idées à l'égard du Saint-Siège, ib., p. 239 sq. Non que j'admire beaucoup cette monographie, remplie de préjugés vulgaires, ni même bien conçue dans le sens de l'histoire littéraire. Remarquons, à ce propos, que Compain n'a pas aperçu les liens étroits, proprement juridiques, qui unissaient Hervé à la Trinité de Vendôme et à son abbé ; inadvertance ou non, il en fait un simple solitaire que Geoffroi employait au profit de sa communauté (en propres termes, qui sentent leur époque : « à circonvenir les sujets qui paraissaient devoir faire honneur au monastère où ils entreraient », *op. laud.*, p. 35), et il le range parmi les ascètes « indépendants de toute sujétion directe » (p. 34, et cf. p. 77). Mabillon, pourtant, sous l'impression des textes, n'a pas émis le moindre doute, en parlant d'Hervé : « ... Vindocinensis primum coenobii monachus fuisse traditur, unde Herveus de Trinitate dictus ; inde permissu abbatis... » (*op. laud.*, p. 293). La teneur de la troisième lettre (n° 50) suffirait

craint de donner un assentiment officiel et, pour ainsi dire, sa bénédiction aux relations des deux « inclus », en leur envoyant conjointement un éloquent discours sur les fins dernières. Cette admonition signifie d'un bout à l'autre, en plus de son sens immédiat, que Geoffroi s'associait sans réserve aux sentiments de ses correspondants ; car il se prêche à lui-même la patience et les autres vertus chrétiennes tout autant qu'à eux, ne se lassant guère de dire « nous » collectivement, si ce n'est pour insérer les vocatifs d'usage : *carissimi, dilectissimi*<sup>1</sup>.

On peut enfin conjecturer, sans courir aucun risque, que le même texte, composé — nous le savons déjà — vers 1102, a dû suivre de peu, c'est-à-dire après quelques années d'épreuve tout au plus, le rapprochement des deux personnes ainsi mises en cause. L'abbé, tout impétueux qu'on le veuille voir, n'aurait pas accordé son agrément à une situation qui méritait l'examen, si certaines garanties de décence et de stabilité n'eussent été acquises déjà, et ratifiées de quelque façon par l'opinion publique. D'autre part, il semble que l'épître même, depuis la salutation rapportée ci-dessus (*bona initia* etc.) et les termes de l'exorde (...*quibus fideliter obedire proposuistis sacra eloquia... usque in finem...*)<sup>2</sup>, ait eu précisément pour intention de sanctionner un état de choses encore récent, qui se présentait désormais sous un jour favorable. A défaut d'un point de départ certifié, il est donc licite de donner pour date à la rencontre d'Ève et d'Hervé le commencement du XII<sup>e</sup> siècle ou la fin du XI<sup>e</sup>.

La grande complainte rythmique d'Hilaire, que j'ai annoncée, corrobore ces premières données et les enrichit notablement, concernant Ève. Mabillon s'en était procuré une copie on ne sait comment ; mais il a négligé de la publier et s'est borné, en la résumant strictement, à reproduire quatorze vers,<sup>3</sup> que les Béné-

à dissiper toute objection possible : d'abord, le début même : « Nobis, fili in Christo carissime, significasti, quoniam unus de fratribus nostris... » ; puis, en reprise, les premiers mots de la troisième phrase : « Certe, optime frater... » (P. L., CLVII, 187 A). Noter que Geoffroi et Hervé devaient avoir à peu près le même âge, Hervé restant l'aîné probablement.

1. Ib., 184 C l. 5, 186 B l. 1.

2. Ib., 184 B.

3. Plus exactement douze (*op. laud.*, p. 294), à savoir, dans le texte complet, v. 79-83 (quatrains xx-xxi), 97-100 (xxv), 128 (xxxii), 133-134 (xxxiv). L'*Histoire Littéraire* les a répétés, sauf le vers 128. Celui-ci en effet (« *Et hos duos Augustini uersus de sequentia* ») entraîne les vers en question, qui font surnombre, étant proprement une citation, et forment, en réalité, une strophe complète de quatre dimètres iambiques, selon le modèle des hymnes ambrosiennes : « *Beata illa patria | que nescit nisi gaudia. || Nam ciues huius patrie | non cessant laude < s >* » (Mabillon : *deo canere.* » Or, cette « séquence » pour la fête de saint Augustin



dictins des Blancs-Manteaux ont recueillis, en même temps qu'une « élégie » du même Hilaire sur Abélard, éditée tout d'abord par Duchesne<sup>1</sup>, sans trop cacher leur regret de ce que l'auteur des *Annales* n'ait pas indiqué « le dépôt où l'original existe »<sup>2</sup>. Mais sans doute Mabillon l'ignorait-il, et l'on doit accorder qu'il n'y avait pas de place dans les *Annales* pour une pièce de cent-soixante vers. On a remarqué, par ailleurs, qu'un érudit angevin, qui fut contemporain d'André Duchesne et puisa librement dans les bibliothèques de la région, Claude Ménard († 1652), avait eu, lui aussi, connaissance du morceau<sup>3</sup>, mais n'en a pas tiré d'autre parti. Cette lacune n'a été comblée, finalement, qu'en 1838 par Champollion-Figeac, lequel a fait imprimer tout le manuscrit, entré l'année précédente dans les collections de la Bibliothèque Royale<sup>4</sup>. Naguère, un Américain a cru devoir nous gratifier

est bien connue ; elle commence par les mots : *Interni festi gaudia*, et a pris place parmi les compositions d'Adam de Saint-Victor (cf. *P. L.*, CXCVI, 1508 sq. ; les vers cités forment la quatrième strophe ; dans le *Repert. Hymnologicum*, voir n. 9054). Notre contexte garantit qu'elle ne peut être une œuvre d'Adam, encore bien moins pourrait-elle ne dater que du XIV<sup>e</sup> siècle, comme l'a proposé U. Chevalier lui-même (*Poésie liturgique traditionnelle...*, 1894, p. 226). Elle remonte donc, vraisemblablement, au temps de la complainte sur Ève, c'est-à-dire au premier quart du XII<sup>e</sup> siècle. L'auteur ayant entendu chanter cette prose rimée en aura retenu une strophe caractéristique. Il est tout naturel que, par la suite, elle soit passée dans l'usage des Victorins.

1. A. QUERCETANUS, *Petri Abaelardi Sancti Gildasii in Britannia abbatis et Helosiae coniugis eius... Opera* (Paris, 1616), p. 243 sq. : « Elegia qua Hilarius Petri Abaelardi discipulus plangit recessum Praeceptoris sui ex Paracletto ». — De là, *P. L.*, CLXXVIII, 1855 sq. — Le poème est inséré parmi les lettres sans aucune référence. Dans la préface de son ouvrage, Duchesne dit seulement s'être servi, pour les « lettres », des manuscrits de François d'Amboise, qu'il a complétés par d'autres manuscrits de Paul Petau, de Papyrius Masson et des chanoines de Saint-Victor. Il n'y a, d'ailleurs, aucun doute que le texte imprimé en 1616 ne procède du manuscrit publié finalement par Champollion, puisqu'on y retrouve les mêmes leçons.

2. *Histoire Littéraire de la France*, t. XII (1763), p. 253 (cf. *P. L.*, CLXXVIII, 1853 sq.).

3. Il l'a cité dans ses *Rerum Andegavensium Pandectae*, ouvrage manuscrit en deux volumes, dont il existe, paraît-il, plusieurs copies, l'une, en particulier, à la Bibliothèque Nationale. La remarque est de D. CHAMARD, *op. laud.*, p. 532, et cf. p. 538. Sur ce Ménard, ses publications et ses manuscrits, voir une copieuse notice de C. PORT, *Dictionnaire historique*, II, pp. 650-652. D. Chamard ajoute là-dessus : « Peut-être le manuscrit en question (c'est-à-dire celui où trouva place la complainte sur Ève) était-il la propriété de quelque maison religieuse, de quelque abbaye d'Angers ». Il est vraisemblable en effet, *a priori*, que le recueil des poésies d'Hilaire, dont nous allons parler, se soit conservé d'abord à Angers, plutôt qu'ailleurs ; car il doit avoir été fort peu copié. Toutefois, le cas de l'opuscule de Goscelin, qui est exactement le même, montre bien que les vraisemblances ni la logique ne comptent guère en cet ordre de faits, essentiellement aléatoire.

4. *Hilarii Versus et Ludi*, édité par J. J. CHAMPOLLION-FIGEAC (Paris 1838), XVI-64 p., in-12°. Ce texte est souvent fautif. Le manuscrit provenait de la

d'une nouvelle édition, qu'on ne saurait tenir, malheureusement pour définitive<sup>1</sup>.

De passer en revue les poèmes qui se présentent sous le nom d'« *Hilarius* » — une quinzaine en tout — conduirait trop loin, et vouloir tirer dès maintenant ce mystérieux auteur de sa pénombre serait peut-être une vaine prétention<sup>2</sup>. Notre dessein n'est que de reprendre, textes à l'appui, les points touchés jadis par Mabillon. Notons seulement, au préalable, que ce petit recueil se tient d'aplomb, tel que nous l'avons, en dépit de sa diversité ; qu'Hilaire s'y intéresse spécialement aux Anglais et à Angers<sup>3</sup>,

bibliothèque du château de Rosny, où il portait le n° 2418 ; il paraîtrait donc que nous avons là l'une des épaves de la fameuse collection formée par les frères Pithou (cf. L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits*, II, 1874, p. 294). Ce petit volume n'avait peut-être pas encore reçu sa cote, quand Champollion en fit l'édition ; il fut introduit dans le « Supplément latin » avec le n° 1015, mais figure enfin dans l'*Inventaire* du « nouveau fonds latin », établi par Delisle en 1863, avec cette référence : « 11331. Recueil de poésies qui a été publié en 1838 sous le titre de *Hilarii versus et ludi*. XII<sup>e</sup> s. ». Pour mon compte, j'aimerais mieux dire : XII-XIII<sup>e</sup> siècle, et j'indique tout de suite qu'il ne s'agit que d'un fragment de 16 feuillets (deux quaternions complets, 26 lignes à la page) ; la dernière page, remplie par la lettre facétieuse « *Arturus* » (cf. CHAMPOLLION-FIGEAC, *Lettres de rois, reines et autres personnages des cours de France et d'Angleterre*, I, 1839, p. 20 sq.), est postérieure (XIII<sup>e</sup> siècle) ; au f. 1, une main du XVII<sup>e</sup> a inscrit ces mots : *Hilarii versus*.

1. J. B. FULLER, *Hilarii versus et ludi edited from the Paris manuscript*, N. York (1929). — Voir, d'autre part, les corrections proposées indépendamment par E. HERKENRATH (ap. W. STACH u. H. WALTER, *Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters* : Ehrengabe für KARL STRECKER, 1931, p. 94) au texte de Champollion, mais du point de vue philologique et sans recours au manuscrit, qui n'est pas même identifié. — Mon examen n'a porté que sur la complainte (CHAMPOLLION pp. 1-8 : « *Eve virginis epicedium* » ; FULLER, pp. 46-53 ; dans le manuscrit de Paris, indiqué ci-dessus, ff. 1-4). Outre les graphies particulières du copiste, et ses bévues, qui sont assez nombreuses (et prouvent que la tradition n'est pas excellente), il y a trois leçons, au moins, qu'il fallait indiquer, et doivent correspondre au texte primitif : *omnes* (v. 63), *non* (v. 99, mal lu « *nec* »), *est* (v. 104, au lieu de « *et* »). Sur un seul point, quant au reste, la première édition est amendée d'une manière appréciable : *unquam* (v. 148, au lieu de « *inquam* », comme avait lu Champollion. Herkenrath (voir ci-dessus) a proposé quatre corrections savantes : *perpetravit* (v. 20 : ms. « *penetravit* »), *genitrici* (v. 51 : ms. « *genitricis* »), *abduceba* < n > i (v. 119 : ms. « *adducebant* »), *membra se* (v. 120 : ms. « *se membra* »). — Un texte facile à consulter, en certains milieux, est celui de D. CHAMARD (op. laud., pp. 532-537), qui répète Champollion.

2. Voir, à défaut de mieux, la notice, déjà mentionnée, de l'*Histoire Littéraire* (P. L., CLXXVIII, 1851 sq.), et celle, préférable au total, de Th. WRIGHT. *Biographia Britannica Literaria. Anglo-Norman Period* (1846), pp. 91-94. Dans la récente histoire de Manitius (t. III, 1931), silence complet, comme trop souvent.

3. Il est assez indiqué, dès lors, de faire vivre également à Angers et de tenir pour des compatriotes d'Hilaire les personnes auxquelles s'adressent les poèmes II (Bona, religieuse), III et peut-être IV (Superba), V (Rosea), X (Guillaume « de Anfonia »). Cependant, l'éloge de « *Caliastrum* » (Chalautre-la-Petite, au diocèse de Sens : n° VIII) rejoint l'élégie sur Abélard (n° VI = P. L., 1855) et

et, par suite, qu'il devait être lui-même un Anglais établi à Angers ; enfin, que la pièce relative à l'enseignement d'Abélard au Paraclet, pour lors suspendu, fournit une date approximative (vers 1125)<sup>1</sup>, qui coïnciderait, à peu près, avec le moment où le jeune homme, désabusé, se retira en Anjou, pour y retrouver ses compatriotes.

Avec une charmante naïveté, l'ensemble du cantique dont la recluse angevine fait les frais témoigne envers celle-ci d'une admiration et d'une vénération presque sans limite, qui se confondent avec le sentiment religieux le plus pur ; ce qu'on aperçoit clairement dès le principe, l'Esprit-Saint étant invoqué tout d'abord en deux quatrains, puis, de même, la vierge-mère, sans le secours desquels le poète n'oserait entrer dans son sujet<sup>2</sup>, qui est la vie et la mort de la servante de Dieu, une seconde Ève, prédestinée<sup>3</sup>.

Elle était Anglaise de naissance, et de race noble<sup>4</sup> ; plutôt, toutefois, pour en rabattre un peu de l'exagération hagiographique, de petite noblesse<sup>5</sup>, terrienne ou civique. Son père s'appelait Apis<sup>6</sup> ; et nous entendons ainsi qu'il était de souche danoise : ce que Goscelin, tout à l'heure, confirmera expressément. Mais

doit se rapporter au temps où l'auteur suivait les leçons du célèbre scolastique (Voir ci-après).

1. L'un des tournants, dans la carrière d'Abélard, est marqué par la condamnation du synode de Soissons, au printemps de 1121. L'enseignement au Paraclet (Nogent-sur-Seine) s'étend autour de cette première passe d'armes (1118-1125). C'est en 1125, autant qu'on peut voir, que le professeur battit soudain en retraite vers Saint-Gildas de Rhuy, en Bretagne. Tout n'est pas également sûr, cependant, dans cette histoire. Je m'en tiens aux faits qui sont présentement admis (cf. B. GEYER, *Friedrich Ueberweg's Grundriss der Geschichte der Philosophie*, II, 1928, p. 214, et M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, III, 1931, p. 105).

2. « Veni dator omnis boni, veni sancte spiritus / Et que modo sum dicturus dicta mihi primitus / ... Gloriosa Christi mater, uera salus hominum / Cuius uenter mundo tulit angelorum dominum / ... Ceptis queso faue meis, o regina uirginum. / Stella maris, mihi per te tuus adsit filius / Vt sit mihi per instinctum carmen meum melius. / His patronis ego fretus atque consultoribus / Iam proponam in hec uerba de cuiusdam moribus » (vv. 1-2, 9-10, 12-16).

3. « Fuit Eua nuncupata quedam olim femina / Sed non Eua que peccati mundo dedit semina. / Hec amauit quem adorant angelorum agmina / ... Eua prima stirpis fuit humane perditionis, / Sed secunde, quoad uixit, sacra fuit actio / Quae seruauit creatori frequenti seruitio. / ... Euam sibi preelegit deus ante secula » (vv. 17-19, 21-23, 25).

4. « Eua quidem nata fuit in Angelorum partibus / Non de plebe, sed reuera de generosis patribus » (v. 29 sq.).

5. La famille était assez noble pour que la fille pût être admise en un milieu « fashionable » comme Wilton (voir plus loin) ; mais ce devait être une noblesse provinciale, qui n'a laissé aucune trace dans les généalogies, si je ne me trompe ; en tout cas, l'examen du répertoire établi par W. G. SEARLE, *Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles* (1899) donne des résultats négatifs.

6. « Apis fuit pater eius, homo potentissimus / In mundana dignitate reuera clarissimus » (v. 23 sq.).

probablement conviendrait-il de lire : « Api » ou « Ape »<sup>1</sup> ; je ne sache pas, du reste, que ce seigneur (si seigneur il y a) ait fait parler de lui dans l'histoire<sup>2</sup> ; on l'imagine volontiers simple *yeoman*. La mère avait reçu le nom d'Oliva<sup>3</sup>. Peut-être avons-nous le droit d'ajouter en reprenant les indications du Domesday et arguant de la maison religieuse dont ils firent choix pour leur enfant, qu'ils vivaient dans une province de l'ouest de l'Angleterre, au mieux le Wiltshire.

A l'âge le plus tendre, Ève fut engagée par ses parents dans l'état monastique :

1. Il faut bien admettre que le copiste de notre unique manuscrit s'est plusieurs fois trompé, et même grossièrement. « Ape » a donc pu donner naissance, en Angleterre même, à une forme, légèrement diversifiée : « Api », devenue plus tard dans notre texte, par confusion ou inattention : « Apis ». Mais l'on conçoit aussi que « Ape », « Api » aient été l'un ou l'autre, latinisés : « Apius », et que ce nouveau nom soit repassé dans l'usage vulgaire, un peu raccourci : « Api(u)s », « Apis », la semi-consonne prenant la valeur d'une voyelle plus ou moins nette. J'abandonne ce menu problème aux linguistes professionnels, satisfait de débayer quelque peu le terrain. Si l'on se reporte aux références fournies par W. G. SEARLE (*Onomasticon Anglo-Saxonicum*, 1897, p. 72<sup>a</sup>), on s'aperçoit vite que sa liste, qui comprend : *Apa*, *Ape* (deux fois), *Appa*, *Appe*, *Appen*, *Appo*, est toute factice. Quatre de ces mentions proviennent des livres de « confraternités » germaniques, éditées par Piper, et me paraissent, pour cette raison, ne rien signifier. Au contraire, le *Domesday Survey* a deux indications qui méritent d'être retenues, et pourraient fort bien désigner le propre père de la recluse : « *Appe* » dans le Wiltshire (grand *Domesday*, 73), « *Ape* » dans le Somerset (ib., 88) ; cette seconde mention reçoit un doublet dans l'*Exon Domesday* (p. 130), mais sous la forme latine : « *Apius* » (voir aussi bien R. W. EYTON, *Domesday Studies, An Analysis and Digest of the Somerset Survey*, III, 1880, p. 21). Il s'agit donc, dans l'un et l'autre cas, d'un propriétaire qui vivait au temps d'Édouard le Confesseur et dont la dépossession était un fait accompli vers 1084 (date du nouveau cadastre fixé par le Conquérant). Je ne crois pas m'abuser ; il y a là un accord assez remarquable des noms et des dates. Si l'identité du personnage est donc admise, il possédait dans le Wiltshire, à « Witelie », une petite terre, valant une « hide », qui fut dévolue au Normand Geoffroi Mauduit (« terra Gunfridi Maldoith », et dans le Somerset, à Timsbury (*Temesbara*), une autre terre, un peu plus étendue (de trois « hides »), qui fut comprise dans le grand fief de l'évêque de Coutances, Geoffroi de Montbray († 1093), lequel la céda à un certain Guillaume de Moncellis. Il me reste seulement à faire observer que le nom « Api » est bien danois premièrement (cf. J. LANGEBEK, *Scriptores rerum Danicarum medii aevi*, IX (1878), 361<sup>1</sup>) ; on le trouve trois fois, par exemple, dans le nécrologe de Logum (*Locus Dei*) ; voir ib., 578, 580, 584.

2. Le Domesday Book, en effet, où je suis bien tenté de le retrouver n'est pas précisément un document historique ; une foule d'autres inconnus y sont mentionnés.

3. « *Ast Oliua* matri fuit hoc nomen inpositum. / Felix mater... » (v. 26 sq.). Il n'y a pas lieu de supposer que ce nom ait été déformé, — pour le rattacher, par exemple, à une forme danoise comme Olaf. Goscelin nous apprend que la mère d'Ève était lorraine ; dès lors, « Oliva » tient bon, et les scrupules s'évanouissent.



Felix pater atque mater, ducti sancto spiritu,  
 Qui, contentis mundi pompis et honorum habitu,  
 Natam suam moniali sacrauerunt habitu,  
 Iam in ipso fere uite mortalis introitu.

Cum in prima nanque foret etate uirguncula,  
 Vt non posset criminali sordidari macula,  
 Patres eam moniali miserunt sub regula ;  
 Quae seruiuit ibi deo plus quam posset paruula.

Dans la banalité même du développement<sup>1</sup>, ces divers termes : *in uitae introitu*, *in prima aetate*, *uirguncula*, *paruula*, sont trop explicites pour laisser place à un autre sens que celui-ci : Ève, de très bonne heure, fut confiée à des moniales, afin d'être élevée par elles et de devenir, aussitôt que possible, l'une d'entre elles<sup>2</sup>. C'est le régime traditionnel des petits « oblats », établi déjà par saint Benoît. Hilaire brode nécessairement, pour remplir ses strophes, mais devait savoir à tout le moins cela, qui est l'essentiel.

Il avait appris, en outre, en quel monastère la future recluse avait ainsi débuté ; mais le texte qui a été conservé de son poème livre un nom presque méconnaissable :

Prouiderunt quendam locum qui erat in Anglia,  
 Locum bonum et famosum, cui nomen CLINTONIA.  
 Ibi dei genitrici, in quadam aecclesia,  
 Tam a patre quam a matre data fuit filia.

Sic in cella diu mansit ad dei seruicium,  
 Multis modis carnem domans et deuitans uicium.  
 Ecce uite puellaris quam bonum initium :  
 Et quid mirum ? Ipsa Christum expectabat precium<sup>3</sup>.

1. Strophes XI et XII (v. 41-48) ; je cite exactement d'après le manuscrit de Paris.

2. Pendant longtemps, l'acte de « l'oblation » eut, normalement, sa pleine valeur canonique, sans requérir une « profession » ultérieure, à l'âge adulte. Vers le XII<sup>e</sup> siècle, surtout par suite de l'engouement liturgique, dont les pontificaux compilés à cette époque, notamment dans les régions anglo-normandes témoignent avec abondance, on commença de procéder à une consécration solennelle des adultes, entre les mains de l'évêque. Il y aurait lieu de réunir des textes précis à ce sujet ; je me contente de renvoyer à une lettre de saint Anselme, qui jette un jour suffisant sur le changement des coutumes, à propos des moniales (cf. *P. L.*, CLIX, 191 B : Ep. III, 157). Pour ce qui est d'Ève, Goscelin nous dira expressément, ayant été présent, qu'elle reçut la consécration des vierges, selon le rituel le plus élaboré ; Hilaire, lui, ne connaissait bien que le fait initial.

3. Strophes XIII et XIV (v. 49-56). Le manuscrit fait lire fautivement : *quendam* (v. 49), *genitricis* et *quadem* (v. 51). Herkenrath (voir ci-dessus) a déjà proposé « genitrici ».

« *Clintonia* » (« la célèbre abbaye de Clington » suivant Dom Chamard)<sup>1</sup> est, en effet, un lieu sans attestation sur la carte monastique d'Angleterre : grave défaut, si sa renommée est précisément invoquée. Hilaire n'ayant pu se tromper tellement en pareille matière, la faute doit retomber sur le scribe, et il ne s'agit que de redresser une graphie vicieuse. La conjecture la plus obvie serait sans doute de proposer « *Wintonia* » (Winchester), centre bénédictin des mieux organisés pour l'un et l'autre sexe depuis le X<sup>e</sup> siècle, et d'une réputation incontestable. Mais voilà juste où la critique textuelle se montre infirme, quand elle aurait toute raison de triompher. Goscelin, en dix endroits, rappellera l'identité de la maison illustre, dans laquelle sa pupille fut initiée, sous ses yeux, à la vie religieuse ; et c'est Wilton (*Wiltonia*) non loin de Sarum qu'il désigne, la fondation la plus brillante des derniers rois saxons en faveur des moniales, si chère à la nation anglaise qu'elle continua de florir sous la nouvelle dynastie<sup>2</sup>.

Pour justifier l'épithète employée par Hilaire, il suffit d'indiquer l'étroite association du nom de Wilton avec celui des trois Édithes ; grâce à quoi l'on couvre plus d'un siècle et demi d'histoire, chaque étape faisant également constater la situation hors pair de cette *nunnery*. A elle seule, par l'influence de ses vertus, et des miracles aidant, l'abbesse Eadgytha († 16 septembre 984) — « sainte Édithes » — eût assuré le succès du monastère confié

1. *Op. laud.*, p. 107.

2. Une bonne monographie nous manque. Voir, en attendant, TANNER, *Notitia monastica* (1787) : Wiltshire, n° XXXVII ; DUGDALE, *Monasticon Anglicanum* (éd. 1846), II, p. 315-332 ; R. J. HOARE, *Registrum Wiltunanse* (1827), p. x sq., et du même, *Chronicon Vildunense* (1830), ou chronique métrique sur les vertus de sainte Édithes ; W. de Gray BIRCH, *Fasti monastici aevi Saxonici* (1872), pp. 7, 13, 17, 51, 64, 92, 103, 107, 109. Matériellement, cette maison remonte bien à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ; mais c'est au IX<sup>e</sup> que les moniales s'y installèrent, et la prospérité ne commença vraiment que lorsque sainte Édithes en devint l'abbesse, puis la patronne. Dans une liste des maisons religieuses d'Angleterre, dressée vers 1208 à Saint-Mary Overy, Southwark, on lit : « Ecclesia Wiltonensis ; ab Editha filia regis Edgari fundata est » (*ib.*, p. 12 sq.). HOARE lui-même n'arrive pas à se débrouiller au sujet des noms des abbesses (*Registrum*, l. *laud.*). Il est exact que nous rencontrons une Aelfgyth, désignée « *magistra monasterii* » dès 955 ; cette moniale apparaît même en 944 (voir les références de W. G. SEARLE, *Onomasticon Anglo-Saxonicum*, 1897, p. 10, et cf. BIRCH, *op. laud.*, p. 7). Mais la confusion n'est pas possible avec sainte Édithes, qui appartient à la génération suivante ; c'est à celle-ci, sans aucun doute, que revient le « *Sigillum Eadgythe regalis adelphe* », conservé au bas d'une pièce de l'année 1526. La succession des abbesses depuis cette sainte Édithes pourrait bien être presque complète, jusqu'au temps d'Ève et de Goscelin, dans les miracles du manuscrit de Lambeth n° 51 (ff. 407-409), Eadgytha (Edgytha, Egyda) ; Wulftrudis ; Brithgiva ; Aelfgyva. Les possessions du monastère sont énumérées dans le *Domesday*, 67 sq. ; à cet égard, on trouvera le détail dans DUGDALE, *op. laud.*

à sa garde : fille du roi Edgar (959-975), sœurs des rois Édouard II (975-978) et Ethelred II (978-1016)<sup>1</sup> ; notre Goscelin, qui fut un de ses plus fervents admirateurs, rédigea sa vie, laissée inédite<sup>2</sup>. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le prieur d'Aldgate, en pleine cité de Londres, transcrivait encore les prodiges dus à son intercession<sup>3</sup>. Après avoir été élevée à Wilton<sup>4</sup>, la seconde Édithe († 19 décembre 1074), fille du comte Godwine, épousa celui qui fut Édouard le Confesseur (23 janvier 1045), et devint ainsi, par alliance, nièce de la précédente<sup>5</sup> ; c'est elle, entre autres bienfaits, qui fit rebâtir en pierre, avec un triforium, l'église du lieu, jusqu'alors construite en bois, et consacrer cet édifice avec une solennité inouïe par l'évêque Herman (3 octobre 1065)<sup>6</sup> ; au cours de sa dernière

1. Voir la cinquième table généalogique pour la dynastie du Wessex, établie par W. G. SEARLE, *Anglo-Saxons Bishops, Kings and Nobles* (1899), p. 346 sq. Le texte capital, à défaut de la *Vita* écrite par Goscelin, est une notice de William de Malmesbury, *Gesta pontificum Anglorum*, II, § 87, (éd. N. HAMILTON, 1870, I, p. 188-191); et cf. ses *Gesta regum* II, 87 (éd. W. STUBBS, p. 269-271).

2. Oxford, Bodleian Library, ms. Rawlinson C. 938 (29 feuillets), donné comme du XIII<sup>e</sup> siècle, avec cette référence : « Vita s. Edithae uirginis auctore Gocelino monacho, praemisso prologo eiusdem ad Lanfranchum Cantuariensem archiepiscopum » ; la *Translatio* suit (fol. 16) ; des extraits seulement ont été publiés par Leland ; voir le catalogue de MACRAY, pour cette partie du fonds Rawlinson (1877), 509. Le texte imprimé dans *P. L.*, CLV, 111-115, est un abrégé. Comment un médiéviste, à propos de cette même *Vita*, a-t-il pu écrire récemment : « J'ignore quel était ce Gosselin » (cf. *Romania*, LVIII, 1932, p. 398, n. 1) ?

3. Dans le très important recueil cité plus haut : manuscrit de Lambeth n° 51 ; voir un sommaire dans le nouveau catalogue de M. R. JAMES, p. 71 sq. : articles 744-754 ; un peu avant se trouvent deux autres anecdotes relatives à Édith (n°s 77-78 : fol. 82). Ces « miracles » proviendraient aussi d'un autre ouvrage de Goscelin, qui s'est perdu ? Dans son opuscule pour Ève, il ne cesse guère de proclamer sa dévotion envers sainte Édithe. — A noter que le prieuré des Augustins d'Aldgate fut fondé par Édithe-Mathilde, en 1108, et passe pour être la plus ancienne maison de cet ordre en Angleterre.

4. Voir la « *Vita Aeduardi regis qui apud Westmonasterium requiescit* », composée partie en prose partie en vers (début : *Surgens Musa...*), l. 488 (éd. H. R. LUARD, *Lives of Edward the Confessor*, 1858, p. 419) ; le même contexte (l. 489-492) rappelle le séjour d'une année que fit la reine à Wilton sur sa demande, lors du conflit entre le roi et Godwine (sept. 1051-sept. 1052).

5. Voir la généalogie de la maison du comte (*earl*) Godwine, ap. W. G. SEARLE, *op. laud.*, p. 358 ; et comparer la sixième table pour le Wessex, au sujet du Confesseur, *ib.*, p. 351.

6. Précieux détails à ce sujet dans la Vie « *Surgens Musa...* » (voir ci-dessus), ll. 1019-1114 (*op. laud.*, p. 418-421) ; en particulier, au début du morceau : « Wiltuni enim tunc temporis, licet coenobium esset ancillarum Christi, chorus quoque non minus antiquitatis ueteris, ibique competenter locata ueneraretur eius aequiuoca sancta Aedgith, de cuius progenie idem rex Aedwardus descenderat, lignea tamen adhuc illic ecclesia stabat ». Sur le triforium, cf. E. A. FREEMAN, *The History of the Norman conquest of England*, II (1877, 3<sup>e</sup> éd.), p. 520, n. 2, qui ajoute : « and seemingly a large one, as usual in early Norman minsters » (cf., *ib.*, t. V, p. 608 sq., l'intéressante dissertation sur le développement de l'architecture en Angleterre).

maladie, le roi Édouard († 5 janvier 1066) concédait encore des terres à la communauté<sup>1</sup> ; et si la plus ancienne *Vita Edwardi*, qui prépara la canonisation, ne fut pas composée tout aussitôt par un familier de la reine, comme Freeman se plaisait à croire<sup>2</sup>, il semble que cet ouvrage sortit de Wilton, au temps de la troisième princesse qu'il nous reste à mentionner<sup>3</sup>. Cette dernière, en effet, Édith-Mathilde († 1 mai 1118), fille du roi d'Écosse Malcolm et femme du roi Beauclerc, reçut aussi son éducation parmi les religieuses du même monastère<sup>4</sup>, à tel point qu'on put la croire enrôlée dans leurs rangs, quand il fut question de la marier<sup>5</sup>. A travers ce résumé, l'on aperçoit assez bien que la grande maison du Wiltshire fut comme un trait d'union entre l'Angleterre des Saxons et celle des Normands. Hilaire fut sans doute témoin de cette continuité ; Goscelin, qui paraît, d'ailleurs, n'avoir pas prisé fort les nouveaux maîtres, mourut trop tôt, probablement, pour avoir remarqué la marche des événements.

Il va presque de soi, au demeurant, qu'un monastère de cette espèce avait surtout une clientèle d'élite. Nous pouvons au moins noter une paire de faits qui rentrent dans cette perspective. Vers le même temps qu'Ève fit son apprentissage des choses spirituelles à Wilton, deux autres personnes, diversement célèbres, y vécurent : Gunhilde, fille du roi Harold, et, par suite, nièce de

1. Voir le *Domesday Book*, f. 64b ; j'emploie le facsimilé pour le Wiltshire (1862), p. I, col. 2 : « Rex tenuit Amblesberie. Rex E. tenuit. Nunquam geldauit nec hidata fuit... De huius m(anerii) terra II<sup>as</sup> hidas dedit rex E. in sua infirmitate abbatisae Wiltuniensi, quas nunquam antea habuerat, postea uero eas tenuit. » Sur la maladie et la mort du Confesseur (28 déc. 1065-5 jan. 1066), voir le récit circonstancié de FREEMAN, *op. laud.*, t. III (1869), p. 5-19 ; la reine était présente (Vie « *Surgens Musa...* », II, 1555 sq., p. 433 sq.).

2. *Op. laud.*, I (3<sup>e</sup> éd.), p. 401 ; II (3<sup>e</sup> éd.), p. 3 sq. ; III, p. 32 (note).

3. Cf. Marc BLOCH, dans *Analecta Bollandiana*, XLI (1923), p. 9 sq., 17-32, 38-44 ; après une étude attentive, cet auteur conclut : « elle fut composée, selon toute vraisemblance, entre 1103 et 1120, à Wilton. »

4. Voir William de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, I, V, § 418 (éd. citée, II, p. 493 sq.) ; le début du texte est notable : « A teneris annis inter sanctionales apud Wiltoniam et Rumesium educata, litteris quoque foemineum pectus exercuit... ». A noter que nous avons six lettres d'elle dans le recueil de la correspondance de saint Anselme (Ep. LV, xcii, xcvi, cxix du troisième livre ; lxxiv et lxxvi du quatrième), une lettre aussi adressée au pape Pascal II (P. L., CLXIII, 466 sq. : n° xxiv), qui provient, d'ailleurs, du même recueil (*ib.*, CLIX, 138 : Ep. xcix). D'autre part, Hildebert lui écrivit plusieurs fois (Ep. vii et ix du premier livre ; xi, xii et xiii du troisième). Au contraire, les poèmes de l'évêque du Mans qu'on prétend composés pour Mathilde sont discutables ; je me borne à dire maintenant que le second (P. L., CLXXI, 1443, n° III) est intitulé : « *Versus ad Ceciliam abbatissam Cathomi* » dans l'un des plus intéressants manuscrits que j'aie rencontrés (Br. Mus., Add. 24199, f. 44).

5. Cf. à ce sujet *Revue Bénédictine*, XL (1928), p. 328 sq.



la reine Édithe, — qui eut l'infortune de perdre sa vocation, Anselme lui-même n'y pouvant rien<sup>1</sup> ; Muriel, la poétesse (« *inclitya uersificatrix* »), dont les talents ne nous sont connus que par ouï-dire, mais qui mérita de recevoir les hommages de maîtres tels que Baudri, Hildebert et Serlon<sup>2</sup>. Cette moniale de haut lignage<sup>3</sup>, à la différence tant d'Ève que de Gunhilde, fut fidèle à la demeure de son choix ; en 1113, les chanoines de Laon y visitèrent sa tombe, près de celle qui passait pour appartenir à saint Bède le Vénérable<sup>4</sup>.

Combien d'années Ève passa-t-elle à Wilton. Son panégyriste répond par un terme vague, mais qui, de toute façon, ne peut être inexact : « longtemps ». Au vrai, il n'avait dû recueillir sur ce point que des renseignements imprécis. Ce n'en est pas moins une occasion pour lui de tracer un tableau des insignes vertus de la vierge, en attendant qu'elle traversât la mer, sans crainte des tempêtes, et vînt à Angers<sup>5</sup>.

Là, elle s'établit à « Saint-Eutrope<sup>6</sup> », pour y vivre recluse

1. *Ib.*, XXXVIII (1926), p. 331-334 ; XL, p. 319-332.

2. Cf. J. S. P. TATLOCK, *Muriel the earliest English Poetess*, dans *Publications of the Modern Language Association of America*, XLVIII (1933), p. 317-332 ; on trouvera là les références aux poèmes de Baudri et de Serlon qui la concernent ; celui de Serlon, mal publié par Th. WRIGHT (*Anglo-Latin satirical Poets*, II, 1372, p. 233-240), d'après l'unique manuscrit Vitellius A. XII du fonds Cotton (au British Museum), devrait être repris ; les corrections proposées par H. BOEHMER (*Neues Archiv*, XXII, 1897, p. 716 sq.) ne suffisent pas. Mais on n'a pas encore fait remarquer que le poème « *Tempora prisca...* » d'Hildebert (*P. L.*, CLXXI, 1445 B-D) lui a été adressé, suivant ce titre du manuscrit *Add.* 24199 que j'ai mentionné plus haut : « *Versus ad quandam Virginem s(cilicet) Muriel* » (fol. 43<sup>v</sup>) ; cette inscription est confirmée par celle du manuscrit 14194 de la Bibliothèque Nationale : « *Ad M. literatam* » (f. 164) ; les autres témoins ne fournissent rien ; à propos du manuscrit de Wien 2521, Endlicher a mis en cause Mathilde sans raison valable. Il faut souhaiter que des recherches bien conduites permettent enfin de retrouver quelques-uns au moins des vers de Muriel ; les recueils poétiques ne manquent pas depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle environ ; mais on n'a pas encore eu le courage de les étudier méthodiquement. C'est au temps même que Muriel vivait encore à Wilton que l'ancienne *Vita Aeduardi* paraît y avoir été écrite ; les poèmes compris dans cet ouvrage nous représenteraient assez bien le genre de ceux qu'elle a composés ; je n'ose dire davantage.

3. On a voulu l'identifier avec une sœur du conquérant et d'Odon de Bayeux, qui portait ce nom de Muriel ; cette conjecture se heurte à de sérieuses difficultés (voir à ce sujet TATLOCK, article cité).

4. *Hermannii monachi de miraculis S. Mariae Laudunensis*, II, 14 (*P. L.*, CLVI, 983 A) ; sur cette relation, cf. J. S. P. TATLOCK, dans *Speculum* (1933), p. 454-465.

5. « *Ipsa mare pertransiuit satis forte pectore / Licet senper tenpestatem persentiret afore. / Andegauim tandem uenit, fatigato corpore...* » (v. 73 sq.).

6. « *Quia uero requirebat locum solitarium / Vt uacare plene posset ad dei seruicium, / Tandem legit sibi locum Sanctum Eutropium / Quem preuidit sibi boni tocius incium* » (str. xx, vv. 77-80) ; il n'est pas nécessaire de suppléer *ad* après *locum*, comme porte le texte employé par Mabillon.

(*in reclusu*)<sup>1</sup>, et elle y demeura, dans cet état, « longtemps » encore, « avec Hervé pour compagnon »<sup>2</sup> ; ils se servaient mutuellement dans une société parfaite et irréprochable<sup>3</sup>. Quand Ève mourut, laissant Hervé en deuil<sup>4</sup>, le clergé de la ville s'empressa aux obsèques : clercs, moniales, moines, chanoines<sup>5</sup>. — Les vingt et une dernières strophes du poème ne fournissent rien d'autre à l'histoire ; le surplus ne concerne guère que l'édification, y compris les vers de la séquence que la moribonde aurait récités pour saluer la patrie céleste. Nous n'en faisons pas fi, loin de là, ni des sentiments qui inspirèrent l'auteur anglais ; mais il nous faut respecter les limites de notre propos.

Le trait le plus notable est celui qui rejoint l'indication donnée par Geoffroi de Vendôme vers l'année 1102. Les deux personnages auxquels il s'adressait alors sont désormais situés, à savoir à Angers même, dans la recluserie de Saint-Eutrope. Les faits s'ajustent d'une manière surprenante. Saint-Eutrope était un petit enclos — plus exactement, suivant la chronique de Saint-Serge<sup>6</sup>, une « ecclésiolo » — attenant au prieuré de Lévière, dans un faubourg de la ville qui domine la Maine, à une faible distance du château des comtes<sup>7</sup> ; et Lévière, fondé un peu avant

1. « Ibi quondam in reclusu manxit Christo dedita ; / Et placebat ei multum hec uiuendi semita, / In qua cuncta, dei dono, uitabat illicita, / Semper orans sibi sua relaxauri debita » (str. XXI, vv. 81-84).

2. « Ibi uixit Eua diu cum Herueo socio. / Qui hec audis, ad hanc uocem te turbari sencio. / Fuge, frater suspicari, nec sit hic suspicio : / Nun in mundo, sed in Christo fuit hec dilectio. — Ille sibi seruiebat tanquam sue domine, / Et uicissim Eua sibi sub ancille nomine. / Mirus amor uiri talis atque talis femine, / Qui probatus et repertus omni sine crimine » (str. XXV-XXV, vv. 97-104).

3. « Tandem carnis animeque fuit dissolutio / ... Cunfundebat circumstantes ipsius transitio, / Sed Herueum affligebat maior desolacio » (vv. 129, 131-132).

4. « Corpus terre iuxta morem mandauerunt clerici ; / Moniales adfuerunt, monachi, canonici... » (vv. 133 sq.).

5. Cf. P. MARCHEGAY et E. MABILLE, *Chroniques des Églises d'Anjou* (1869), p. 144. Le texte est rapporté ci-dessous, intégralement.

6. Cf. C. PORT, *Dictionnaire Historique... de Maine-et-Loire*, I, p. 61 : article *Angers*, sous la rubrique : *Chapelles* (n° 6). De nos jours, tout ce quartier est commandé par la masse du château, qui, dans son état actuel, remonte à saint Louis, et par la nouvelle église de Saint-Laud. Plus exactement, la chapelle de Saint-Eutrope « se trouvait à l'angle de la rue Kellermann et de la place de l'Esivière » (cf. F. UZUREAU, *Andegaviana*, 6<sup>e</sup> série, 1907, p. 467).

7. Sur le nom comme sur le site, la première démarche du comte d'Anjou et de sa femme Agnès nous apporte les renseignements les plus précis. Cet acte de 1147 a été publié par l'abbé Charles MÉTAIS dans le *Cartulaire de l'abbaye cardinale de la Trinité de Vendôme*, t. I (1893), n° LXXII, p. 131 sq. : « ... amplificum (locum) tali fabricae adiudicarunt, situm apud Andecauam ciuitatem suam in accliui leuiter colle, proxime urbis maenia, ante portam quae nominatur *Aquaria*, quod is tumulus, a meridiana fere oppidi parte flumini Meduane portuique opportuno super impendens, et ciuitatem aedificiorum ornamento decorare

le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, dépendait directement de la Trinité de Vendôme<sup>1</sup>, sous le même vocable et celui de Saint-Sauveur<sup>2</sup>.

posset, et ipse, cum per naturalem sui positionem, tum per murorum uicinitatem ab impugnatione hostili tutus foret ; sed, quia idem cliuus, uineis consitus, in quorundam ciuium antiquitus possessiones dispertitus erat, oportuit prius uineas illas, immo solum ipsum, siue per data precia iusta siue per grata comcambia redimere, sicque monticulum totum ad ius coenobiale ab uniuersa calumniarum inquietudine liberare » ; sont ensuite nommés les habitants du quartier auxquels Geoffroi a racheté les vignobles ; l'un d'eux est désigné « *Aquariensis suburbanus* ». Dans l'acte suivant (n° LXXIII, ib., p. 133 sq.), la même année, le comte complète sa donation en faveur du « nouveau monastère » de « la Sainte-Trinité » par l'achat de trente arpents de prés, dont la position est minutieusement décrite, de même près du « flumen *Meduanae* » (c'est-à-dire, strictement, la « Mayenne », mais, sans le moindre doute, la rivière que nous appelons la Maine). La remise des deux monastères (Vendôme et Angers ensemble) au Saint-Siège, dans la personne du pape Victor II, fut faite solennellement en 1056 (acte n° CV, ib., p. 190 sq. ; dans la bulle d'acceptation, qui suivit aussitôt (n° CVII, p. 194 sq., voir d'autre part *P. L.*, CXLIII, 819 sq. : JAFFÉ, n° 4352), cette phrase mérite d'être notée : « tam in Vindocinensi loco quam in *Sancti Saluatoris iuxta Andegauis muros ecclesia*, nulli personae, nisi soli Romano pontifici, liceat potestatem aliquam aut dominationem exercere... » Entre ces deux pièces, le dernier éditeur a inséré une reproduction du plan de Lévière, suivant l'ancien *Monasticon Gallicanum* ; ce plan ne vaut absolument que pour le XVII<sup>e</sup> siècle ; néanmoins il est peu vraisemblable que des changements gravés se soient produits depuis le moyen âge ; or on y distingue : « l'église » ; à droite de celle-ci, la chapelle de Notre-Dame ; à droite encore, mais en arrière, la « chapelle paroissiale », autrement dit Saint-Eutrope, comme il ressort d'une bulle de confirmation du pape Pascal II (n° CCCCVII, t. II, p. 162 sq. : 11 mars 1102 ou 1103, cf. JAFFÉ, n° 5899) : « ... *Sancti Saluatoris iuxta Andegauis muros ecclesia cum Sancti Eutropii capella parochiali*... »

1. Le futur comte d'Anjou, Geoffroi Martel, devenu maître du Vendômois, s'était empressé d'y établir l'abbaye de la Trinité ; la dédicace de l'église eut lieu le 31 mai 1040, quelques jours avant la mort du vieux comte Foulques Nerra ; toutes les chroniques fournissent la date : Saint-Aubin, Saint-Serge, Lévière, Saint-Maixent (cf. MARCHEGAY-MABILLE, *op. laud.*, p. 23 sq., 135, 166, 393). Geoffroi entreprit alors de construire à Angers un monastère tout semblable, qui fut une sorte de succursale, et remis de même en alleu au Saint-Siège (« coenobium in honore sanctae Trinitatis » dit la chronique de Saint-Maixent, *ib.*, p. 395). La construction, commencée en 1047, était terminée en 1056. La dédicace de l'église fut faite le 4 avril 1062, la même année que celle de l'église de la Trinité d'Angers (dépendant du Ronceray), selon la chronique de Saint-Aubin (*ib.*, p. 25) ; celles de Saint-Serge et de Lévière concordent : « monasterium nouum... », sauf le rappel du titre (*ib.*, p. 137, 167). Suivant l'*État historique... de l'Anjou*, rédigé par Jacques Rangeard en 1790, « cloître, église, maison, tout fut disposé sur le modèle des bâtiments construits à Vendôme » (cf. F. UZUREAU, *Andegaviana*, 6<sup>e</sup> série, 1907, p. 5 sq.). Ce prieuré fut mis en commende vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (*ib.*) ; suivant un autre rapport, de 1765, il ne comptait plus alors que six religieux, le prieur compris (16<sup>e</sup> série, 1915, p. 126) ; au moment de la Révolution, leur nombre était de quatre ; le prieur, Dom Chabanel fut guillotiné à Angers le 10 juillet 1794 (6<sup>e</sup> série, p. 192). Sur les chartes de fondation tant de Vendôme que de Lévière, cf. L. HALPHEN, dans *Le Moyen âge*, XVII (1904), p. 401-411 (où l'on trouvera les références de sa discussion avec l'abbé Métais au sujet de ces mêmes actes).

2. Le titre de la Trinité a été appliqué sans doute à cause de Vendôme ; d'où

On possède même une chronique rédigée à Lévière apparemment<sup>1</sup>, qui mentionne, parmi divers événements, le décès de l'abbé Geoffroi, survenu à Angers, quelque temps après le grand incendie de 1132 qui dévasta la ville, étendant ses ravages jusqu'au prieuré<sup>2</sup>. D'Hervé ni d'Ève, malheureusement, il n'y est question, ni, d'ailleurs, de la recluserie de Saint-Eutrope, dont la chronique de Saint-Serge est seule à parler à propos de l'incendie, dans un contexte fort important sur lequel nous aurons à revenir. Mais, d'autre part, la chapelle de Saint-Eutrope est attestée maintes fois par les cartulaires angevins. Elle subsistait encore, ainsi que le prieuré voisin, à la veille de la Révolution ; dans sa *Description*, publiée en 1778, Péan de la Tuilerie rappelle qu'elle était « à la collation de l'abbé de Vendôme », détenue « par les religieux bénédictins de Lesvière qui sont tout auprès... »<sup>3</sup> Il ne reste plus aujourd'hui qu'une place pour en perpétuer le souvenir.

Du silence des chroniques sur les deux reclus (hormis celle de Saint-Serge touchant Hervé), il est peut-être permis de conclure qu'Hilaire a quelque peu exagéré en faisant de sa compatriote une personne célèbre d'Angers. L'apparence est plutôt, en effet, si l'on s'attache aux documents locaux et contemporains, que l'humble femme est morte, comme elle avait vécu, dans la retraite et l'oubli auxquels elle s'était vouée, n'ayant jamais cherché qu'à plaire au Seigneur, tout en méritant la sympathie ou la vénération du voisinage.

Dom Chamard n'a pas craint de marquer le décès d'Ève « vers 1115 » et celui d'Hervé en 1119, en ajoutant même pour celui-ci un quantième : 18 juillet<sup>4</sup>. Célestin Port a répété ces dates à peu

la chronique de Saint-Aubin en 1062 : « monasterium nouum Sanctae Trinitatis » ; mais le titre propre était bien celui de Saint-Sauveur : « monasterium nouum Sancti Saluatoris » (Saint-Serge) ; « monasterium nouum in honorem summi Saluatoris mundi, filii Dei, et Domini nostri Iesu Christi (Lévière) » ; *op. laud.*, p. 25, 137, 167. Le rapport cité de 1765 s'exprime de même : « Prieuré de Saint-Sauveur de Lesvière » (p. 126). Au contraire, à propos de l'incendie, aussi bien à Lévière qu'à Saint-Serge, on nous dit : « ecclesia Sanctae Trinitatis », « monasterium Sanctae Trinitatis Andegauensis » (p. 144, 172). Les deux vocables paraissent donc avoir été employés concurremment et indifféremment ; ce qui ressort aussi des pièces du cartulaire de Vendôme.

1. Cf. MARCHEGAY et MABILLE, *op. laud.*, p. 155-177, et cf. p. xviii-xx.

2. *Ib.*, p. 172 : « eodem anno... dum causa idem monasterium reaedificandi et fratribus qui inerant necessaria ministrandi Andecauum uenisset... » L'incendie arriva le 3 octobre 1132, le décès de Geoffroi le 26 mars 1133 ; c'est bien la même année, dans le cadre du style pascal.

3. *Description de la Ville d'Angers*, éd. de C. PORT (1868), p. 237 ; voir *ib.*, p. 238, sur Lévière, « appelé de la Trinité ou de S. Sauveur ».

4. *Les vies des saints personnages de l'Anjou*, II, p. 102.



près<sup>1</sup>. L'un et l'autre dépendent, peut-être, des « Pandectes » de Claude Ménard, l'érudit angevin déjà cité, ou des « Mémoires » de Joseph Grandet, et des traditions qu'ils représentent<sup>2</sup>. A première vue, ce ne sont là qu'approximations arbitraires, d'où que puisse venir le quantième ; mais on apercevra mieux, dans un instant, pourquoi cette chronologie a été imaginée. Une légende s'est en effet développée, au XVII<sup>e</sup> siècle, autour du nom d'Hervé — nous disons à dessein : du nom, fort commun dans tout l'Ouest<sup>3</sup>

1. *Dictionnaire*, II, p. 128, article *Eva* (« vers 1118 ») ; p. 358 : article *Hervé* (« le 10 juillet 1119 »). Le changement de quantième se laisse expliquer par ce passage du récit de Dom Chamard (*op. laud.*, p. 115) : « Enfin parut le jour qui devait terminer sa carrière mortelle. Il fut saisi d'une fièvre violente, qui en peu de temps, le conduisit aux portes du tombeau. L'évêque d'Angers, à cette nouvelle, accourut à Chalonnnes, et se fit un devoir et un honneur de lui administrer de sa propre main les derniers sacrements de l'Église. Quelques jours après, le 10 juillet 1119, le bienheureux solitaire rendit à Dieu sa belle âme, qui alla rejoindre au ciel Robert d'Arbrissel, son maître, et Ève, sa fille spirituelle. La province entière pleura sa perte... » J'imagine que l'hagiographe se borne à traduire ici l'*officium S. Heruaei eremitae* de 1624 ; mais le chiffre « 10 » paraît être ici une simple faute d'impression, pour « 18 », la date du 18 juillet étant marquée en deux autres endroits (dans le titre même de la notice, p. 102 ; puis p. 117, à propos de la fête « célébrée de temps immémorial, le 18 juillet », « à Chateaupanne, dans l'église de la Trinité d'Angers et dans celle du Ronceray », avant que l'évêque Charles Miron n'eût approuvé l'office).

2. Ces traditions, dont la note précédente donne quelque idée, doivent avoir pris corps dans l'*Officium* susdit, imprimé sous l'autorité de Charles Miron, évêque d'Angers (23 avril 1622-24 déc. 1626 : il faut donc retenir pour cet office la date de 1624, indiquée par D. CHAMARD, *op. l.*, p. 117, n. 3, et écarter celle de 1614, marquée un peu plus avant, p. 102, n. 1). Je regrette vivement de n'avoir pu atteindre ce texte ; D. Chamard n'a rapporté explicitement (p. 119) que l'oraison, assez banale. Comme l'on ne connaissait pas encore, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le prénom de saint Hilaire, et que le souvenir des reclus de Saint-Eutrope était complètement effacé, l'*Officium S. Heruaei* vise presque exclusivement le solitaire de Chalonnnes. Mais, dans la suite, Ève entrant en scène, l'histoire s'est beaucoup compliquée. D. Chamard cite, à diverses reprises, les manuscrits de Grandet, autre érudit d'Angers (1646-1724). D'après une intéressante lettre, sans date, que D. CHAMARD publie (p. 538 sq.), envoyée par un prieur de Chateaupanne « à quelque Bénédictin d'Angers » qui l'interrogeait, Grandet fit séjourner « la recluse Ève », dans « la paroisse de Chateaupanne..., près de Chalonnnes, en Anjou, avec saint Hervé » ; il s'agissait de savoir si cette paroisse n'aurait « point autrefois été dédiée à saint Eutrope ». Dans cette même lettre, on lit : « Il n'y a que M. Pavillon qui assure, dans la vie de Robert d'Arbrissel, qu'elle (Ève) alla demeurer avec saint Hervé dans l'île de Chalonnnes ». Ce Pavillon était Angevin lui aussi ; la *Vie du Bienheureux Robert d'Arbrissel* fut publiée en 1667. Il m'a été encore impossible de mettre la main sur ce livre. Mais on voit assez bien par ces seules références que la découverte du manuscrit d'Hilaire, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, mit en quête les érudits de la région, et que l'histoire d'Hervé en reçut un tour inattendu.

3. Deux exemples peuvent suffire, qui, aussi bien, se rapportent plutôt aux régions du centre qu'à celles de l'ouest. Le *Catalogue analytique des diplômes, chartes et actes relatifs à l'histoire de Touraine contenus dans la collection de dom Housseau* (liste composée par MABILLE, Tours, 1863) indique

qui a pour cadre non plus Angers ni Saint-Eutrope, mais Chalonnes-sur-Loire. La critique doit remplir maintenant son office sans rémission, puisque B. Hauréau, si sourcilieux d'ordinaire, a fait accueil à ces fantaisies<sup>1</sup>.

Chalonnes<sup>2</sup> la *Calonna* chantée par Marbode<sup>3</sup>, est une petite ville très ancienne, à plus de six lieues d'Angers en aval, sur la rive gauche de la Loire<sup>4</sup>. Saint-Maurille y exerça son zèle pour la conversion des « païens » et en fit un fief épiscopal<sup>5</sup> ; il y aurait même construit une *cella*. L'évêque Rainaud II (973-1010)<sup>6</sup> releva ce monastère (*monasterium Colonotense*), dédié à Saint-Maurille<sup>7</sup> et le remit à l'abbaye de Saint-Serge. Un peu plus tard, un prieuré rival fut établi pour les religieux de Marmoutier, sous le vocable de Notre-Dame ; il ne put tenir longtemps en face de l'autre fondation, qui pourtant resta toujours chétive<sup>8</sup>. Mais c'est vers

exactement vingt-cinq personnes, ecclésiastiques ou laïques, qui, dans la province, portèrent ce nom. D'autre part, le seul Nécrologe de Vendôme (XIII<sup>e</sup> s. : éd. MÉTAIS, *op. laud.*, t. IV, p. 365-455) présente vingt-neuf fois cette mention d'anniversaire : *Herueus* (cf. t. V, 1904, p. 445) ; on n'y peut relever, au contraire, qu'une seule fois le nom d'*Eua* (30 décembre : p. 455). — Du point de vue de l'hagiographie officielle, les choses se présentent plus simplement : on ne rencontre qu'un « saint Hervé », le confesseur breton du VI<sup>e</sup> siècle (17 juin), et, pour celui-ci, une seule *Vita* (*Bibliotheca Hag. Lat.*, n<sup>os</sup> 3859-60).

1. *Gallia Christiana*, XIV (1856), 597. J'entends bien, au reste, que le savant homme a maintenu le texte préparé par les Mauristes. MABILLON, lui aussi, acceptait les traditions de Chalonnes agrémentées du souvenir d'Hervé de Vendôme (cf. *Annales O. S. B.*, V, p. 315 : § 68), la légende étant dès lors formée.

2. Cf. C. PORT, article *Chalonnes-sur-Loire* du *Dictionnaire... de Maine-et-Loire*, I, p. 577-580.

3. Dans la *Vita beati Maurilii*, écrite en hexamètres léonins (cf. *P. L.*, CLXXI, 1638 A : « Stabat Calonne... ») ; voir, d'autre part, le poème « Ad amicum absentem » (ib., 1717 C). — Noter que T. WRIGHT a introduit parmi ses « Epigrammata miscellanea » tout le morceau *Stabat Calonnae...*, sans se douter ni de la provenance ni de l'identité de l'auteur (*The Anglo-Latin satirical Poets...*, II, 1872, p. 156).

4. En cet endroit, la Loire se divise en quatre bras, qui circonscrivent les trois îles principales, dénommées l'Anerie, la Grande-Ile et Port-Girault. Mais il y a beaucoup d'autres îles ou îlots ; suivant un rapport rédigé en 1805 « près des deux tiers de ces îles appartenaient autrefois à l'évêché d'Angers » (Cf. UZUREAU, *Andegaviana*, 9<sup>e</sup> série, 1910, p. 92).

5. Voir la *Vita sancti Maurilii* « auct. Magnobodo » : dans les *Acta Sanctorum*, sept. t. IV, 73 A. ; et cf. *Gallia Christiana*, XIV, 546 B. ;

6. Je suis la liste du *Gallia*, 18, 556, qui distingue un premier Rainaud, immédiatement avant l'évêque Hervé, attesté en 929 (ib. 555 B) ; de même ci-après, j'appelle Rainaud III, c'est-à-dire Rainaud de Martigné (ib., 564 sq.), celui qui l'acte de 1120 désigne comme « Rainaud II ».

7. Voir la *Vita sancti Magnobodi*, composée par Marbode (*P. L.*, CLXXI, 1530 A).

8. On trouvera des détails sur l'un et l'autre prieuré dans l'article cité de C. PORT sur *Chalonnes* (p. 579). Celui-ci, surtout, doit être relevé : le prieuré dévolu à Marmoutier, sous le patronage de Notre-Dame ou de Saint-Vincent,

le début du siècle suivant, avec une petite communauté d'ermites, formée par « saint Hervé », que Chalennes gagna sa place (au regard des archéologues et liturgistes du XVII<sup>e</sup> siècle) dans les fastes de l'hagiographie<sup>1</sup>.

Il advint donc qu'au retour d'un long voyage en Terre-Sainte le vénérable Hervé se rendit à Angers, auprès de l'évêque Rainaud III (1101-1125), qui le tenait en haute estime. L'évêque désirait ne point se séparer de l'homme de Dieu ; mais celui-ci, afin de pouvoir vaquer à la contemplation, se retira dans une île de Chalennes<sup>2</sup>. Il y mourut peu d'années après, laissant quelques disciples, que Rainaud constitua aussitôt en une société régulière de clercs, sous l'autorité immédiate du chapitre de Saint-Maurice (l'église cathédrale) : ceci, à la date de l'année 1120 ; en foi de quoi un acte fut passé solennellement avec les signatures d'usage.

Je n'ai réitéré jusqu'ici, brièvement, que des faits prouvés. Pour éviter les contradictions et faire mieux saisir toute l'affaire, je mettrai devant le lecteur la pièce principale du dossier, telle exactement que Dom Housseau l'a recueillie, en y joignant ce titre : « Donation de l'hermitage de Chalonne aux disciples de

comportait un « logis ou hermitage que la tradition appelait *Monasterium Aie*, le moutier d'Aia ou plutôt d'Eve, logis sans doute d'une des recluses de ce nom ». L'auteur ne dit pas d'où provient cette étrange indication, qui s'accorde trop bien avec les derniers développements de la légende.

1. La résidence de cette troisième communauté est fixée par les traditions locales dans un prieuré dit de « Saint-Hervé », duquel les ruines subsistent, sur la commune actuelle de Montjean (contigue à Chalennes) ; voir l'article *Saint-Hervé* de C. PORT (*op. laud.*, III, 387), qui déclare ici, sans hésiter, que « l'oratoire » était « primitivement dédié à s. Eutrope ». Mais, outre ces « clercs réguliers », on nous parle d'une communauté de femmes formée à Montjean par le même Hervé (*ib.*, t. II, 358 ; et cf. CHAMARD, *op. laud.*, p. 114 sq.). Enfin, dans les mêmes parages (à quelques kilomètres du bourg de Montjean), un prieuré de Chateaupanne est mentionné (voir ci-dessus, au sujet d'une lettre d'un prieur concernant le culte d'Eve et d'Hervé), qui dépendait de Saint-Aubin et finit par s'annexer l'oratoire de « Saint-Hervé » et se réserver le culte du patron (cf. C. PORT, article *Chateaupanne* : t. I, p. 639 ; et cf. CHAMARD, p. 117). Ce qui n'empêche pas les mêmes érudits de faire vivre et mourir l'ermite dans « l'île de Chalennes », et ses disciples y demeurer après lui. Qui démêlera cet imbroglio, où j'ai tâché seulement de mettre un peu d'ordre, au moins pour l'énoncé ?

2. D. CHAMARD dit tout d'abord (*op. laud.*, p. 114) : « Rainaud de Martigné... lui proposa de se retirer dans une des terres de l'Église d'Angers, située à Chalennes, dans une île couverte d'arbres et de verdure » ; ensuite (p. 115) : « sous les frais ombrages de la Basse-Ile de Chalennes », et encore (p. 118) : « C'était surtout dans la chapelle de la Basse-Ile de Chalennes que notre bienheureux recevait les hommages empressés de la confiance et de la reconnaissance des populations ». C. PORT se borne à dire « l'île de Chalennes, domaine de l'évêché (art. *Hervé* : t. II, p. 358) ; sa description, pourtant fort précise, de Chalennes (*ib.*, t. I, p. 577), n'apporte aucune lumière sur ce point.

Hervé Lhermitte par Rainauld Evesque d'Angers et le chapitre de St Maurice »<sup>1</sup> :

De Hervæo Heremitâ in insulâ Calonnæ<sup>2</sup>.

- Fuit uir uenerabilis probatæ que Religionis nomine Hervæus qui supra uires animum gerens, diuino inflammatus amore, multis admirantibus arduum iter Hierosolimitanæ peregrinationis aggressus est.
- 5 quo peracto, Rainaldi secundi Andegauorum Episcopi qui eum ob Religionis notæ meritum inter familiarissimos habebat familiarissimum<sup>3</sup>, tactus dilectione ad eum per multa simulachra montium<sup>4</sup> reuersus est. qui eum ut<sup>5</sup> decebat benigne suscipiens secum retinere uoluit. ille uero qui a iuuentute suâ meliorem partem elegerat, Contemplationi
- 10 uacare studens in insulâ Calonnæ solitudini locum congruum<sup>6</sup> elegit, ubi per aliquot annos degens, naturæ iura persoluens<sup>7</sup>, pusillum sociorum gregem mæstos<sup>8</sup> reliquit; præfatus que<sup>9</sup> Andegauensis<sup>10</sup> Episcopus illius motus deuotione locum ipsum Clericis ibi regulariter uiuentibus, cum communi totius sui<sup>11</sup> capituli assensu in perpetuum
- 15 constituit, eo tenore ut sub hâc constitutione ibi Deo seruientes, in alium ordinem non transirent, nec alicui personæ nisi Episcopo et Capitulo sedis pontificalis aliquam exhiberent subiectionem. actum Andegauis<sup>12</sup> in Capitulo S<sup>ti</sup> Mauricii, Ludouico Francorum Rege, Fulcone Fulconis Comitis filio Andegauorum Comite, eodem Rainaldo
- 20 secundo præsule<sup>13</sup> anno ab incarnatione Domini millesimo Centesimo uigesimo, uidentibus istis. Rainaldo Episcopo qui instiuit. Normanno de Doe<sup>14</sup> Decano. Gaufrido Thesaurario. Willelmo Musca. urbis Archidiacono. Magno Ligeris<sup>15</sup> Archidiacono. Willelmo de Salmuro Archidiacono et aliis multis pleno Capitulo. Quæ dispositio ut firma in
- 25 perpetuum maneat signorum notulis muniuimus, sigilli que nostri impressione roborauimus. Testes sunt isti. Albericus Cantor. Goffridus Archipresbiter<sup>16</sup> de Jngria. Guillelmus de Salmuro. Radulphus de Bus. Goffridus Caipha<sup>17</sup>. Guibertus de S<sup>to</sup> Laudo. Garinus<sup>18</sup> Dibun. De Clericis præfatæ insulæ. Harduinus. Albericus. Robertus presbiter.
- 30 Stephanus. Ingelbertus<sup>19</sup>. De Laicis Mauricius de S<sup>to</sup> Quintino. Radul-

1. Bibliothèque Nationale : Collection d'Anjou et de Touraine, tome IV, fol. 190<sup>v</sup> (n° 1396). Je ne suis pas en mesure de dire si la copie est de la main même de dom Housseau, lequel a eu, certainement, un assez grand nombre de collaborateurs ou de correspondants vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. — D. CHAMARD a reproduit la même pièce (*op. laud.*, p. 540 sq.), sans dire d'où vient son texte ; j'y ai constaté plusieurs curieuses différences, qui doivent être consignées. Il n'est pas impossible que l'original ait été recherché et consulté pour la circonstance ; en tout cas, fautes à part, la rédaction n'est pas tout à fait la même. Je néglige les graphies insignifiantes. — Les auteurs du *Gallia* ont connu aussi ce document, qu'ils résument (t. XIV, 566 sq., et cf. 597 B).

2 Aucun titre chez D. Chamard (=C). 3 familiarissimi tactus : C. 4 mortium : C. 5 uti : C. 6 C omet ce mot. 7 professus : C. 8 mæstus : C. 9 igitur : C. 10 Andegauorum : C. 11 C omet ce mot. 12 Andegauis : C. 13 præsentis : C. 14 Doet : C. 15 magistro Ulgerio : C (au lieu de M. L.) 16 Gosfridus presbyter : C. 17 Gosfridus Caiphas : C. 18 Tarinus : C. 19 Inhelbertus : C.



phus de Pocenaria <sup>1</sup>. Hugo Dapifer. Radulphus de Gre <sup>2</sup>. Rainaldus de Pocenaria, Gobinus <sup>3</sup> carthæ notarius. Ysembertus. Signum ✠ Rainaldi episcopi. ex cartulario S<sup>ti</sup> Mauricii Andeg. Collation <sup>4</sup>.

La forme de ce morceau est étrange assurément, tenant pour une part, de la chronique édifiante, pour l'autre, du style de chancellerie. Il paraît donc procéder de quelque amalgame ; mais peu importe. Ce qui est désormais suffisamment clair, c'est l'abus qu'on en a fait, en supposant que cet Hervé, pèlerin à Jérusalem, puis solitaire et chef de solitaires à Chalonnes, où il décéda avant 1120, n'était pas différent du moine de la Trinité de Vendôme, connu, ainsi qu'Ève sa compagne, par la lettre de l'abbé Geoffroi. Car l'on ignorait encore, à ce moment, le témoignage d'Hilaire ; il en résulta que le souvenir conjoint d'Ève et d'Hervé, aux fins du culte, fut fixé à Chalonnes, et que, la complainte rythmique ayant été produite, il fallut même transporter en cet endroit le titre de Saint-Eutrope. Quant à ce dernier point, le bon sens de dom Chamard a réagi heureusement <sup>5</sup> ; néanmoins, les deux traditions relatives à « Hervé » étaient trop fortement soudées pour que l'on consentît à voir que des homonymes bien distincts, mais presque contemporains, étaient en cause.

L'homonymie n'a jamais cessé, dans le domaine de l'histoire littéraire, de créer des malentendus de cette sorte. La tentation est grande en effet parfois, comme dans le cas présent, de céder aux apparences. Pour résister au sortilège, il n'est que de redoubler les précautions et de chercher des garanties. Sinon, le moindre texte qui répète un nom connu semblera de bonne prise ; telle maintenant encore, cette épitaphe, attribuée à Marbode <sup>6</sup>, où nous

<sup>1</sup> *Pocalaria* : C (et encore plus loin).  
C

<sup>2</sup> *Bre* : C.

<sup>3</sup> *Robinus* :

<sup>4</sup> C ne donne pas cette référence.

<sup>5</sup> *Op. laud.*, p. 532 (à propos du poème d'Hilaire) : « Observons... que ce précieux document détruit complètement certaines traditions locales qui prétendaient que la B. Ève était venue trouver saint Hervé à Chalonnes... L'opinion contraire n'est appuyée que sur une fausse interprétation d'une charte de Rainaud de Martigné-Briant, évêque d'Angers. On a cru que cette charte avait été faite du vivant de saint Hervé, tandis qu'elle a été manifestement écrite après sa mort... » Ici reparait, malheureusement, la confusion des deux Hervé. Du moins D. Chamard évite-t-il l'erreur dans laquelle C. Port lui-même est tombé au sujet de Saint-Eutrope (voir ci-dessus, à propos du prieuré « Saint-Hervé »).

<sup>6</sup> *P. L.*, CLXXI, 1684 D, n° 52), sous ce juste titre : « De quodam Heruaeo » ; ce texte a été ajouté, avec plusieurs autres, par J.-J. BOURASSÉ (cf. *ib.*, 1457 sq.) à l'édition de Beaugendre. On n'a que l'embarras du choix entre les Hervé presque innombrables, signalés dans les divers diocèses de la province de Tours (voir les Tables du *Gallia*, XIV, 306, 342, 357, 386). C. PORT retient lui aussi le prétendu témoignage, et le commente à sa façon : « Cette épitaphe explique mieux, que les récits mystiques et incomplets des contemporains, l'influence et l'autorité recon-

ne saurions voir que l'éloge d'un notable quelconque, séculier ou ecclésiastique, impossible à identifier, — mais qui, pour Dom Chamard, fait « apprécier quels furent les sentiments de la population angevine à la mort du vénérable solitaire de Chalonnès » :

Consilium populi, vos plebis, lingua senatus :  
Hic iacet HERVAEUS : magna ruina suis.

Il me reste, aussi bien, à énoncer un argument qui ruine sans espoir ces pauvres constructions. Le moine de Vendôme, plus jeune qu'Ève vraisemblablement, résidait encore à Saint-Eutrope en 1132, lors de l'incendie d'Angers. Ainsi sommes-nous renseignés, sans échappatoire possible, par le chroniqueur de Saint-Serge, qui dut être témoin du désastre. Hervé, reclus volontaire, a donc continué sa pénitence après la mort de son associée, dans le même lieu où il s'était enfermé au début du siècle. Il n'est pas même nécessaire de faire observer que le voyage de Jérusalem et la fondation de Chalonnès-sur-Loire ne peuvent trouver place dans cette carrière uniforme, s'il est certain, par ailleurs, que l'autre Hervé, seul responsable de ces exploits, était décédé en 1120. Je laisserai parler le texte lui-même, admirablement circonstancié<sup>1</sup>.

MCXXXII. Facta est combustio ciuitatis Andecauae, horribilis et inaudita retroactis saeculis. Nam V<sup>o</sup> nonas octobris, quodam die sabbati, circa horam sextam, flante aquilone, accensus est in media ciuitate ignis, uidelicet apud Sanctum Anianum ; et tanto incendio grassatus est ut ecclesiam Sancti Laudi et omnes officinas, deinde Comitum aulam et omnes cameras, miserabiliter combureret et in cinerem redigeret. Sicque per Aquariam descendens, omnia solotenus consumpsit, et ecclesiam Sanctae Trinitatis cunctasque officinas monachorum et cellaria, annona uinoque refertas. Ibi mirabile quoddam accidit ; nam ecclesiola Sancti Eutropii martyris inter aulam Comitum et Sanctam Trinitatem

---

nues du bienheureux, qui prenait évidemment une part à la vie publique » (art. Hervé : t. II, p. 358).

1. Cf. MARCHEGAY-MABILLE, *Chronique des Églises d'Anjou*, p. 144. — Il y a intérêt à comparer les témoignages parallèles des autres chroniques angevines, relativement à l'événement du 3 octobre : 1<sup>o</sup> SAINT-AUBIN : « MCXXXI. Incendium de Aquaria » (ib., p. 33) ; — 2<sup>o</sup> LÉVIÈRE : « MCXXXII. Hoc anno combustum est monasterium Sanctae Trinitatis Andegauensis, cum omnibus aedificiis et tota substantia totoque burgo de Aquaria necnon plurima parte ciuitatis. Eodem anno felicitis memoriae domnus abbas Gosfridus, dum causa idem monasterium reaedificandi et fratribus qui inerant necessaria ministrandi Andecaum uenisset, corpus quod suum erat terrae commendauit, spiritu uero, ut creditur, ad caelestia migravit, VII<sup>o</sup> Kalendas Aprilis. Cui successit domnus abbas Fro-mundus... » (ib., p. 172) ; — 3<sup>o</sup> SAINT-MAIXENT : « MXXXII. Combustio ciuitatis Andegauae, prima nostrorum temporum, facta est V<sup>o</sup> kalendas octobris » (ib., p. 390).

sita est ; quam cum ignis undique diutius circumdedisset, ac etiam desuper texisset, ita ut omnibus qui aderant omnia comburi uiderentur et consumi, tandem discessit ignis, omnia illa relinquens intacta. *In illa enim ecclesia quidam non modicae aestimationis uir, tunc temporis, reclusus erat, nomine HERVEUS.*

Pour résumer, cette première face du diptyque nous présente Ève et Hervé, « inclus » à Saint-Eutrope, dans un faubourg d'Angers nommé Lévière, depuis 1102 environ. Vers 1125 Ève était décédée ; Hervé, lui, vivait encore en l'automne de 1132. Dans le même temps, c'est-à-dire durant quelques années avant 1120, un autre Hervé avait été solitaire dans l'île de Chalennes, après un pèlerinage aux Lieux-Saints, et donna naissance à une petite communauté de clercs. Celui-ci, du reste, ne comparait dans notre étude qu'à la faveur d'une confusion qu'il a fallu démêler<sup>1</sup>. Du premier même, nous prenons maintenant congé, pour nous attacher aux pas de Goscelin.

ANDRÉ WILMART.

---

1. J'ajoute un dernier fait, grâce aux indications de D. CHAMARD, qui pourrait éclairer les origines du culte de « saint Hervé », tout au moins dans la ville même d'Angers : « En 1417 un certain Hervé Le Clerc, receveur de l'abbaye du Ronceray, avait fondé dans l'église de la Trinité une chapelle en l'honneur de S. Hervé » (suivent des détails sur la valeur et la transformation de ce bénéfice au XVIII<sup>e</sup> siècle : *op. laud.*, p. 117, n. 2). — Cette donnée rejoint exactement une référence du *Gallia* (XIV, 597 C) : « ... apud Housseau, t. IV, S. Heruaeo sacra fuit capella iuxta Roncereium sita ». Il y a donc, par derrière, un acte de l'année 1417, duquel Housseau a pris ou fait prendre copie. — Or D. CHAMARD nous assure au même endroit que la tradition liturgique avait pour centres : Chateaupanne, l'église de la Trinité d'Angers (non pas le monastère lié à celui de Vendôme), l'abbaye du Ronceray. La fondation susdite de 1417 paraît expliquer tout juste ces deux dernières mentions. Mais il s'agirait précisément, de savoir quel « saint Hervé » le receveur du Ronceray entendait honorer ; pourquoi pas, tout simplement, le confesseur breton ? Car c'est bien à son propre patron qu'il voulait rendre hommage. Quant aux débuts du culte à Chateaupanne, il est trop clair qu'ils n'ont pas d'autre cause, ni de réalité, que les traditions mêmes de Chalennes. C'est sur ce point qu'il reste à faire la lumière ; pour mon compte, je ne puis rien ajouter à l'enquête dont toutes les remarques qui précèdent donnent le détail. Ce n'est pas ma faute si le sujet reste, finalement, fort incertain ; et la patience de l'érudit a ses limites ; celle du lecteur aussi, je le crains, pour des raisons qui ne sont pas exactement les mêmes. J'ai cependant laissé de côté certaines questions, délibérément, en particulier celle de savoir si Hervé (celui de Vendôme) avait pris rang parmi les disciples de Robert d'Arbrissel, et vécu à Craon, avant de se retirer à Angers ; la plupart des auteurs — non pas Mabillon, qui rapproche seulement les noms — répondent par l'affirmative ; aucun texte, à ma connaissance ne justifie cette décision.

# LES STATUTS DU MONASTÈRE DES BÉNÉDICTINES DE MARIENBERG-LEZ-BOPPARD (1437).

L'archidiocèse de Trèves comptait, au moyen-âge, quatre maisons de bénédictines : Sainte-Irmine dans la ville archi-épiscopale même, Juvigny à l'Ouest, Nieder-Prum au Nord, et, à l'Est, Marienberg-lez-Boppard. Le premier de ces monastères existait déjà au VII<sup>e</sup> siècle, et devait le jour à Irmine, fille du roi d'Austrasie, Dagobert I<sup>er</sup>. Juvigny avait pour fondatrice la reine Richilde, femme de Charles le Chauve. D'après d'anciens manuscrits les reliques de sainte Scholastique doivent y avoir été transférées. Nieder-Prum fut fondé en 1190 et doté par Gérard, abbé de Prum, sur les biens de l'abbaye des moines et ceux dont le patronage appartiendrait à l'abbé et à ses successeurs, conformément à la fondation. Marienberg, enfin, devait son existence aux chevaliers et à la bourgeoisie de la ville libre impériale de Boppard.

Tous ces monastères étaient soumis à la juridiction de l'archevêque de Trèves. Juvigny, il est vrai, reçut d'Urbain II, en 1096, un privilège qui en confiait le soin des âmes aux chanoines réguliers de l'abbaye voisine de Saint-Montan. La bulle pontificale, cependant, stipule expressément que le choix de l'abbesse doit avoir lieu « *adhibito etiam diocesani episcopi consilio* ». Marienberg, dès l'origine, se trouvait sous la juridiction de l'abbé de Saint-Eucher, plus tard Saint-Mathias, à Trèves. Cette situation répondait à un vœu exprimé devant l'archevêque par Conrad de Waldeck, en 1124, au nom des chevaliers et bourgeois de Boppard. Dans le diplôme par lequel l'empereur Henri V (1106-1125) confirme la fondation, il est dit que les fondateurs ont demandé « *ut absque contradictione cuiusque persone solus abbas S. Eucharîi habeat locum illum ordinare et disponere* »<sup>1</sup>, prière à laquelle l'empereur acquiesça<sup>2</sup>. Par là les droits de l'archevêque ne se trouvaient pas lésés. Le fait que la confirmation des

---

1. *Gallia christiana*, XIII, Paris, 1874, Instr. LIX, col. 338, s.

2. W. GÜNTHER. *Codex diplomaticus Rheno-Mosellanus*, I, Coblenz, 1822, p. 196 ss.



maîtresses et abbesses appartient toujours à l'Ordinaire le prouve. Cette dépendance de Marienberg vis-à-vis de l'abbaye de Saint-Mathias offrait un grand avantage au monastère des moniales. C'est à elle qu'il doit toute son importance au point de vue spirituel. Ainsi, lorsque, en 1421, le chartreux de Saint-Aubain de Trèves, Jean Rode, fut à la fois nommé abbé de Saint-Mathias et chargé par l'archevêque Othon de Ziegenhain et par le pape Martin V d'introduire les décrets du concile de Constance, cette mesure profita beaucoup à Marienberg. Dans son rôle comme réformateur de ce monastère, il fut soutenu par le concile de Bâle, qui, par la bulle *Quum inter alia sanctitatis opera* du 4 juillet 1434<sup>1</sup>, le nomma visiteur général des monastères de bénédictins et de bénédictines de la province Cologne-Trèves. Lorsqu'il réforma Marienberg, en 1437, Rode en appela à cette double autorité. C'est alors qu'il donna à cette maison les statuts édités ci-dessous.

Marienberg prit un essor vigoureux sous le supérieurat d'Isingarde de Greiffenklau (1433-1469), qui portait d'abord, conformément à la tradition, le titre de « maîtresse », mais qui, plus tard, en récompense de sa remarquable activité, se vit octroyer la dignité abbatiale, pour elle et celles qui lui succéderaient. La réforme qui visait l'exclusivisme nobiliaire des moniales de Marienberg (particularisme toutefois que les statuts ne signalent pas), ne réussit cependant pas. Isingarde fut la première à introduire la réforme parmi les moniales d'Allemagne. Elle travailla de toutes ses forces à la faire pénétrer en d'autres maisons de femmes<sup>2</sup>. En envoyant de ses religieuses, elle parvint à l'établir à Sainte-Walburge d'Eichstätt et à Oberwerth (près Coblenche), dépendance également de l'abbé de Saint-Mathias. D'Oberwerth, la réforme gagna Nieder-Prum. En 1495, six moniales l'installaient au monastère de Sainte-Irmine à Trèves. L'archevêque Jean de Schonenberg soumit cette abbaye, en 1583, à l'abbé de Saint-Maximin de Trèves<sup>3</sup>. Les monastères de Chlumb, Dierstein, Eisleben, Lobenfeld, Schönau et Walsdorf sollicitèrent des moniales de Marienberg. Tous ces monastères réformés adoptèrent certainement plus ou moins les statuts de Marienberg.

PHILIPPE HOFMEISTER.

1. Édité dans les *Studien u. Mitt. aus dem Benediktiner- und Cistercienserorden*, VI, II (1885), p. 299 ss.

2. KLEIN, *Geschichte von Boppard*. Boppard, 1909, p. 204 ss. — V. REDLICH, *Johann Rode von St. Mathias bei Trier*, Munster en W., 1923, p. 86 ss.

3. *Gallia christiana*, I. c., col. 612.

## TEXTE DES STATUTS. 1

Notandum est, quod Anno Domini Millesimo (f. 1<sup>a</sup>) Quadringentesimo tricesimo septimo Mensis Maij die decima nona in die beatissime Trinitatis et dedicationis Ecclesie per venerabilem in Christo patrem Magistrum, Iohannem Rode, Sacre Theologie Baccalarium et in Iure Canonico Licenciatum, Abbatem Monasterij Beati Mathije, ordinis sancti Benedicti prope Treverim presens Monasterium Beate et gloriose virginis Marie exstitit reformatum et firma ac perpetua clausura obseratum fuerunt, quodque eodem die in eo sollempniter professe Ysengardis Gryfencloe, Magistra, Katherina Boizen, Cellerara, Resa, priorissa, et Elijabeth, Cantrix, sorores de Kellenbach, Amelija Knebel, sacrista, Elizabeth Beyersz et Yrmegardis de Wickede Lyszgyn vero de Iorich et Gertrud de Lune antiquiores sorores prius sollempniter professe cum reliquis et bona multitudine puellarum, quarum aliquae institute et ad noviciarum habitum fuerunt recepte, incluse fuerunt. In presencia plurimorum prelatorum necnon promiscui sexus Civitatis Bopardiensis et extraneorum militarium copiosa multitudine astancium ad gloriam Beatissime trinitatis que desuper gracia sue benedictionis famulas suas visitare dignatus est. Cui ex hoc sit honor, virtus et gloria per infinita seculorum secula. Infrascriptas vero ordinationes idem venerabilis pater Dominus Abbas statuit et reliquit prefatis sororibus observandas in forma qua sequitur. Dilectissimis in Christo devotis magistre et sororibus Monasterij gloriosissime virginis Marie ordinis sancti Benedicti in monte prope Bopardiam nobis subiectis in Christo Ihesu vero sponso pre filiis hominum specioso Salutem et sequi agnum quocumque ierit. Sane attendentes, quod ubi regularis discipline gubernacula deficiant, religio tota naufragatur. Ad sacram igitur discipline regularis observanciam manum apponentes ea dignum duximus in presenti Monasterio auctoritate Sacri Basiliensis Concilij, cuius super reformatione ordinis commissione fungimur, salubriter instituenda. Quibus fideles sanctarum mencium anime sponso suo Christo professionis annulo subarrate illa declinare, que dilecti sui delicata commercia offendere et ad vivaciora virtutum studia, quibus sponsus ipse pascitur, nutritur et delectatur, valeant excitare.

*De caritate sororum ad deum et ad se mutuam habendam. Capitulum primum* 2.

Inprimis igitur, quantum possumus et valemus, nos exhortamur et moneamus, ut Christo sponso nostro nichil preponatur, abicientes a vobis, quicquid amorem castum, quo illi spontanee devovistis, fedare posset seu inquinare. Post Christum (f. 1<sup>v</sup>) vero ante omnia mutuam inter vos habeatis caritatem, sine qua nec deo placere neque gratum sibi prestare obsequium potitis. Ad cuius observationem plurimum confert, ut Capitulum quartum regule a sanctissimo patre nostro Benedicto nobis tradite loquens de duodecim gradibus humilitatis frequenter visitetis et millis gradibus vigilantibus studio exerceatis, quo fiet, ut universa que prius non sine formidine observastis, absque ullo labore velut naturaliter ex consuetudine incipietis custodire, ut ait sanctus pater noster Benedictus in regula capituli eiusdem circa finem.

1. Ces statuts sont conservés à la bibliothèque de la ville de Trèves, dans le ms. 1258-1819; les fol. 1-9 contiennent le texte latin, les fol. 11-25 le texte allemand.

2. La numérotation des chapitres est l'œuvre de l'auteur.

*De divino officio. Capitulum secundum.*

Item. Quia, ut ait pater noster Benedictus in regula Capitulo XLIII<sup>o</sup> : Nichil operi divino preponi debet. Volumus doctrinam eiusdem patris nostri ibidem positam diligenter observare, utpote ad horam divini officij mox, ut auditum fuerit signum, relictis omnibus, que fuerint in manibus, summa cum festinatione curratur cum gravitate tamen, ut non scurrilitas inveniat fomitem verseturque iugiter in corde sororum signo divini officij audito. Hoc signum magni regis est : Paratum cor meum, deus, paratum cor meum, deus, paratum cor meum, cantabo et psallam<sup>1</sup> in gloria mea. Et rursum : Confitebor tibi in populis, domine, et psallam tibi in nacionibus<sup>2</sup> vel aliud, quod suffragatur sororum devocioni. At vero in divino existentes officio consonet voci devocio pariterque clamori se conformet amor, quia non in clamore, sed in amore auditur oratio, ne illud vituperium nos impropereetur, quo per prophetam dominus ait, populus hic labijs me honorat, cor autem eorum longe est a me<sup>3</sup>. Iugiter propterea illud Apostoli pauli in corde versantes psallam spiritu psallam et mente<sup>4</sup>. Et iterum : Volo quinque verba dicere in ecclesia Dei secundum sensum meum quam decem milia sine intellectu<sup>5</sup>. Deo igitur debetur devocio. Sed et angelis sanctis divino officio se iungentibus debetur reverencia, qui divinum preveniunt officium coniuncti psallentibus in medio iuvenularum tympanistriarum<sup>6</sup>. Sicque oportebit, ut sponsa Christi in devocione cordis et reverencia corporis se exhibeat, si suo sponso grates ympnos et dulces personare satagit. Preterea volumus et ordinamus, ut inter primum et secundum signum tanta fiat mora, quatenus sorores pro divino cultu explendo surgentes convenienter cum aliquantula meditatione devocius se valeant preparare, ut in se propheticum illud experiri valeant : In meditatione mea exardescet ignis<sup>7</sup>. In secundo signo mox matutinas de virgine gloriosa distincte et perfecte conventualiter dicant, quibus dictis ad matutinas compulsetur regulares ; hoc enim in tempore fidelis et devota decantat anima et nox sicut dies illuminabitur<sup>8</sup> et nox illuminacio mea in delicijs meis<sup>9</sup>. Finitis vero matutinis sorores non quidem mox (f. 2<sup>v</sup>) expleto officio, ut veniant ad culcitram ut sompno reficiantur, se collocent, sed aliquando tempore, si vacaverit in graciaram accione recordationeque beneficiorum Dei permaneant, seu alias prout divina gracia inspiraverit, cum discrecione se exercent, quousque due ad minus restent hore, quibus super culcitra sompna se reficiant. Quod si que sororum, nisi infirmitatis occasione agere neglexerit, in Capitulo proximo se desuper proclamabit, inde receptura, quod sibi a presidente iniunctum fuerit. Presidens vero in hoc discreta esse debet et considerare personarum dispositionem et super hoc cum fragilibus dispensare.

*Qualiter sorores ad divinum cultum se preparent. Capitulum tertium.*

Rursum sorores ad quamlibet horam, qua divinum peragendum fuerit

1. Ps. 56, 8.

2. Ps. 107, 4.

3. Mt. 15, 8.

4. 1 Cor. 14, 15.

5. 1 Cor. 14, 19.

6. Ps. 67, 26.

7. Ps. 38, 4.

8. Ps. 138, 12.

9. Ps. 138, 11.

officium, aliquoliter premeditate accedere debent, ne precedentes cogitaciones admodum pretereuntis turbe sororem cum ceco a Christo illuminato Christum transeuntem invocantem, ut sileat, obmutescere faciant, sed devocione potita fervenciori Christum, ut ita se sistat, deprecantis cordis oculos illuminet, validius interpellat. In hoc illud Davidicum mente ruminans : Accedite eum et illuminamini et facies vestre non confundentur<sup>1</sup>.

Post completorium vero, quod ita ordinabitur, ut semper illo completo et sororibus in dormitorio existentibus quartam partem vel dimidium hore sorores habeant pro cottidianis rememorandis defectibus. Post quod quinque hore ad minus debentur pro dormicione sororibus, quo tempore digeste refecto sompno matutinali officio tanto devocius quantoque a supervacuis cogitationum tumultibus expedite fuerint, liberius valeant interesse.

*De clausura monasterii. Capitulum quartum.*

Item de Clausura Monasterij statuimus, volumus et ordinamus, quod secundum dispositionem Iuris<sup>2</sup> hec arcus observetur, ut nulla sororum neque Magistra quantacumque occasione clausuram monasterij exire presumat eo quod cause ipsius per procuratores seu syndicos expediri valeant, nisi casus tante necessitatis aut tam evidens utilitas monasterij aliud exposceret, qui ad superiorem est referendus, absque cuius auctoritate nil attemptari debet. Quod si aliqua sororum presens statutum transgressa fuerit, ut fugitiva monialis habeatur, et secundum culpe exigenciam penam luere tenebitur. Si vero Magistra id fecerit, in proxima visitacione secundum facti qualitatem arcus puniatur. Insuper et de conversis sororibus idem per omnia volumus observari, quas Magistra sicut nec alias sorores extra claustrum monasterij emitte potest, nisi ex magna et nobili necessitate aut evidente utilitate monasterij, quod tunc de consilio et consensu conventus seu maioris partis conventus facere poterit; quod si secus fecerit, per visitatores sui reatus penam luat. Et converse sic emisse penam fugienciam de claustro luant, quam volumus incurrere eas ipso facto. Item ad tollenda pericula, suspiciones et scandala, que ex negligencia clausure evenire possent, volumus (f. 2v) et ordinamus, quod hostia clausure pro necessitate monasterij aliquando aperienda a nobis ad hoc deputata et quodlibet eorum habeat duas ab intra versus claustrum distinctas et diversas seras cum suis distinctis et diversis clavibus, quarum unam habeat magistra, reliquam priorissa aut aliqua ex senioribus boni testimonij per magistram et maiorem partem conventus deputanda et ab extra quodlibet eorum habeat seram fortem et bene firmatam, cuius clavem aput se confessor custodiat. Numquam vero aperiuntur ista hostia exteriora absque presencia Magistre et senioris sororis clavem habente et confessoris, nisi infirmitas vel alia evidens necessitas earum presenciam prohiberet et tunc loco Magistre priorissa aut Suppriorissa, si est, aut senior alia ab illa, que habet clavem, post priorissam et loco priorisse aut suppriorisse eadem soror in apertura hostiorum, quociens opus fuerit, presens esse debet. Quod si magistra aut illa sororum, cui hoc incumbit, facere neglexerit, in proxima visitacione desuper emendetur.

*Quod viri infra clausuram non intromittantur. Capitulum quintum.*

Nullum umquam tempore viros intromittant preter laboratores necessarios et

1. Ps. 33, 6.

2. C. unic., in VI<sup>o</sup>, 3, 16.



confessorem, qui tempore necessitatis ingredientibus viris se associat. Mulieres vero extranee nullo tempore etiam clausuram ingredientur, nisi necessitas hoc exigat, quod et de scitu et consensu confessoris, priorisse et duarum sororum seniorum et alias nequaquam fieri licebit ; si contra facientes, in visitatione proxima evadere cupiunt penam ipsis infligendam. Intranses vero laboratores extra clausuram, si fieri poterit, reficiant, aut, si fieri non poterit, in monasterio sorores immediate illis non ministrent, sed cibum per foramen obliquum coquine recipiant, ita, quod intro respicere nequeant.

*De clausura dormitorij. Capitulum sextum.*

Item volumus, clausuram dormitorij post matutinas et Completorium arcius observari omnesque sorores secundum regulam, quantum fieri poterit, solis demptis infirmis et suis infirmarijs, si opus fuerit, in dormitorio et non alibi et quolibet seorsum seu separatim, quod etiam in puellis stricte volumus observari, dormire debent. Quod si que ex sororibus transgresse fuerint, disciplinam in capitulo pro eo recipiant regularem.

*Quando sorores confiteantur. Capitulum septimum.*

Item volumus et ordinamus, ut singule sorores semper infra quatuordecim dies<sup>1</sup> confiteantur et quod confessor easdem pro fraccione silencij et manifestis excessibus omnino pro satisfactione suorum excessuum ad proclamandum se desuper ad capitulum remittere debet et sic in foro consciencie et non alias eas absolvere poterit. Quod si sorores secus egerint, totiens quotiens fecerint, super terram in refectorio et absque vino et pretancia solo contente legumine reficere debent, nisi a presidente gracia in refeccione amplior tribuatur.

*Quociens sorores debeant communicare. Capitulum octavum.*

Item in sequentibus sorores debent communicare : Pasche, ante Ascensionem semel, Ascensionis, Penthecostes, Sacramenti, Visitacionis (f. 3r), semel ante Assumpcionis, Nativitatis beate Marie, Michaelis, Omnium sanctorum, bis ante nativitatem Christi, Nativitatis Domini, Epiphanie, Purificacionis, ter aut quater usque ad pascha secundum ordinacionem magistre et confessoris.

*De modo se habendi in confessione. Capitulum nonum.*

Item nulla sororum in confessione aliquid cum confessore pertractet seu eidem ad expediendum aliquid committat, quod ad confessionem minime spectat. Quod si secus soror egerit, fraccionem silencij incurrat et penam in capitulo, in quo se proclamabit, desuper luat. Item Quod singulis diebus Magistra et sorores singule audiant missam, etiam que in officio sunt constitute, nisi specialis casus vel necessitas operis aliud exposcat. Volumus etiam et ordinamus ad vitanda pericula, ut misse cum rubro celebrentur vino.

*De observacione silencij. Capitulum decimum.*

Item circa observacionem silencij, quod tanta sollicitudine pater noster in capitulis regule quinto et quadagesimo secundo suadet observandum, Ordinamus, quod nulla sororum omnino presumat loqui locis et temporibus prohi-

---

1. D'après la bulle de Benoît XII *Summa Magistri* du 22 septembre 1336, c. XXVII, les religieux non-prêtres de l'ordre bénédictin devaient se confesser *saltem singulis septimanis*. (*Bullarum... Rom. Pontificum Taurinensis editio*, IV, Turin, 1859, p. 382).

bitis, nisi magna urgeret necessitas et Magistra, priorissa aut suppriorissa de consilio priorisse, si magistra non adesset, pro necessaria consolacione alicuius sororis dignum duxeret fore loquendum; et non solum in locis et temporibus prohibitis districtum a sororibus observandum erit silencium, sed etiam convenit sororibus devotis, quantum possibile fuerit, alijs locis et temporibus vitare colloquium, quia de hijs propheta loquens ait : In silencio et spe erit fortitudo vestra et item cultus iusticie silencium est<sup>1</sup>. Quantum vero bonum sit silencium et quam periculosus eiusdem sit contemptus, sanctus pater noster in capitulis regule pretactis clare ostendit. Si vero sororum aliqua hanc observacionem silencij transgressa fuerit, iuxta qualitatem culpe pro loco et tempore in capitulo, quo se desuper proclamare obligabitur, discipline regulari subiaceat.

Item, ut ait beatus pater noster in regula capitulo XLVIII<sup>o</sup> die dominico, per quem omnia festa celebria designantur, omnes vacent lectioni, exceptis hijs, que varijs officijs deputate sunt. Si tamen Magistra aut priorissa aliquid boni pro edificacione sororum vel aliquali decenti recreacione in festis proponere voluerit, fieri permittimus usque ad primum vesperrarum pulsum post leccionem habitam, que post prandium iuxta regulam permittenda est. Et tunc sint omnes sorores pariter et simul consedentes et non ad angulos se divisim trahentes et colloquia in honesta seu secularia invicem habentes, que sponsas Christi minime decent et ea fieri perpetuis interdiciamus temporibus.

Hec sunt loca, in quibus omni tempore silencium strictissime erit observandum : Oratorium, dormitorium, Refectorium, et Ambitus. Quod si que ex sororibus in hijs locis tempore congregacionis strepitum fecerit (f. 3<sup>v</sup>), desuper in capitulo proximo se proclamabit, proinde iudicium suscipiet; graviore vero pena venit castiganda, que in oratorio et dormitorio tempore divini officij seu quietis ipsas sorores inquietat; in gramine etiam ambitus, nisi communiter sorores ibidem operentur, silencium sorores observare debent. Item in ferijs strictum sorores observabunt silencium, etiam in labore proprio, nisi alique in simul aliquod opus facerent, ut puta simul lavando vel aliud opus faciendo, quod non possent bene expedire sub silencio, et tunc summo opere cavebunt, ne verba inutilia seu scurrilia se immisceant, scientes, quam iuxta vocem veritatis in evangelio de omni verbo ocioso redditure sunt rationem<sup>2</sup>. Quando vero in communi laborant et quelibet per se labori propria insistit, ut nendo seu suendo vel opus faciendo, quod possunt silencio exercere, tunc silencium etiam stricte observabunt, nisi iussu presidentis aliqua sororum edificatoria vel consolatoria in communi proponeret, quo laborantes edificari possent et tunc primo dicatur a presidente : Benedicite. Alioquin sub silencio laborem suum faciant, versantes illud prophete in cordibus suis : Audiam, quid loquatur in me deus<sup>3</sup>.

*Qualiter se habeat presidens erga loquendi licenciam petentes. Capitulum undecimum.*

Item si una sororum pecierit licenciam loquendi cum alia, dicat presidens, quod brevius se expediat. Rarius tamen concedatur licencia loquendi iunioribus et caucius agatur cum suspectis super levitate, detraccione vel alia re illicita

1. Is. 30, 15; 32, 17.

2. Mt. 12, 36.

3. Ps. 84, 9.

ne occasio tribuatur talibus delinquendi, que semper a presidente et sollicitate est vitanda. Si vero quid cause invicem habeant sorores, pocius a presidente convocentur Magistra vel priorissa et cum pace et caritate expediantur, ne mutuo contendant; excedentes vero in colloquijs infructuosos et inutilibus durius per confessorem redargui debent, super quibus ipse inquirere habet et iuxta modum culpe satisfaccionis remedia adhiberi, nisi essent contenciosa et aperta, que etiam in capitulo venirent arguenda.

*Qualiter se habere debeant circa rotam loquentes. Capitulum duodecesimum.*

Item ad Rotam sive ad fenestram nulli sororum concedatur a Magistra vel priorissa licencia loquendi, nisi hoc fiat in presencia Magistre, priorisse aut suppriorisse aut si ab illis aliqua de senioribus sororibus cum sorore loquente deputetur. Infra divinum tamen officium nulli sororum ad Rotam seu fenestram concedi volumus loquendi licenciam, nisi magna necessitas aliud expeteret et absque scandalo aliud fieri commodose non posset, que sic se tunc expediet, ut divinum officium sequens minime negligat. Demptis officiatis ad hoc deputatis, quarum officium aliud requirit, que singulis officijs interesse convenienter nequeunt. Secus facientes temporibus hijs prohibitis seu absque presencia sororum, ut prefertur, ibidem loquentes (f. 4r) in capitulo se proclamant et discipline regulari subiaceant seu alia graviore percellantur pena, prout iuxta qualitatem delicti presidenti videbitur expedire. Magistra tamen sola circa rotulam conferre poterit cum advenientibus; que se in suis colloquijs tam extraneis quam intraneis exhibere ita studeat, exemplarem, quatenus apud deum, cui de cunctis operibus suis redditura est rationem, irreprehensibilis inveniatur.

*Qualiter se habeant sorores in communi labore. Capitulum tercium decimum.*

Quando autem sorores insimul communem habent laborem, quem communiter et insimul faciunt, illum etiam sub silencio quousque a presidente dicatur: Benedicite, facere debent. Et quando rursum ab eadem dicitur: Pater noster, item sileant, quousque denuo a presidente: Benedicite, dicatur. In omni autem feria, antequam ad laborem communem procedatur, legatur psalmus: Deus, in adiutorium meum intende<sup>1</sup> cum Pater noster et Collecta: Pretende, domine, famulabus tuis etc. et Omnipotens sempiternus Deus, dirige actus nostros in beneplacito tuo, ut in nomine dilecti filij tui bonis operibus mereamur habundare. Insuper volumus et districte precipimus, ne sorores in claustro faciant opera curiosa secularia, sed honesta et utilia monasterio deservientia, ne scandali secularibus prebeant occasionem.

*De communibus operibus sororum et earum colloquijs. Capitulum quartum decimum.*

Item Quia iste sexus fragilis est, ita disponat Magistra seu presidens opera communia, ut ad minus semel aut bis in ebdomada sorores talia honesta et mulieribus decencia faciant opera, quarum occasione sorores se exercent et honesta possint habere insimul colloquia. Et iuxta doctrinam beati patris nostri in regula capitulo XLVIII<sup>o</sup> sororibus infirmis aut delicatis talis opera aut ars iniungatur, ut nec ociose sint nec violencia laboris opprimantur, ut effugentur. Quarum imbecillitas Magistra est consideranda, qua ratione

---

1. Ps. 69, 2.

Magistra et presidens semper considerare debet, quod non omnia opera omnibus expediunt, sed diversa diversis sororibus expediunt opera.

*Qualiter in presencia magistre habeant se sorores. Capitulum quintum decimum.*

Item in presencia Magistre cessat officium priorisse. Non enim debet priorissa licenciam sorori dare petenti in presencia Magistre neque has res sororibus indulgere, quas novit, Magistre non placere. Superveniente eciam magistra ad congregacionem conventus vel plurium sororum ex licencia priorisse colloquium silere debent sorores, quousque ab ipsa magistra denuo dicatur : Benedicite.

*De sororibus ecclesiam ingredientibus. Capitulum sextum decimum.*

Item nulla sororum extra clausuram chori presumat intrare ecclesiam, nisi in festivitibus pro ornatu ecclesie, que ad hoc deputabuntur in subsidium sacriste et debent ad minus esse tres simul cum magistra vel (f. 4v) sacrista et non pauciores, que simul egrediantur et ingrediantur. Illo tamen strictissime observato, quod eo tempore, quo intrature sunt ecclesiam, hostia ecclesie tum exterius quam interius ita sint firmata, ut nulli virorum pateat ingressus in eam, nisi necessitas aliud requirat et fiat hoc tunc in presencia patris confessoris, qui dumtaxat in tali causa interesse poterit necessitatis. Que si non observata fuerint quo ad numerum personarum et hostiorum firmacionem, presentis ordinacionis prevaricatrices super terram in refectorio reficient bina vice absque vino, que si non emendaverint, ad dictamen presidentis arciori percellantur pena. Magistra vero, si fecerit, per visitatores acrius puniatur.

*De non revelandis secretis claustris extraneis. Capitulum septimum decimum.*

Item nulla sororum neque Magistra quovismodo presumat passiones suas extraneis verbo vel signo implicite seu explicite circa rotam insinuare, quod si fecerit soror, reficiatur super terram in refectorio absque vino ; Magistra vero, si fecerit, desuper puniatur per visitatores. Caveant autem omnino et strictissime observent omnes et singule, Magistra, sorores, moniales et converse seu eciam scolastice puelle, ne quacumque occasione coram extraneis alterutris sibi detrahant et famam suam denigrent seu secreta claustris revelent neque ab extraneis super defectibus sororum ab extra commissis perquirant. Contra facientes vindicte gravis seu gravioris culpe iuxta qualitatem excessus irremissibiliter volumus subiacere, observatis modis et formis traditis in capitulis XXXIII<sup>o</sup> et XXV<sup>o</sup> regule et in capitulo regule XLI<sup>o</sup>, quod loquitur de hijs, qui excommunicantur, quo modo satisfaciant. Et nichilominus, que secreta claustris coram extraneis revelaverit, sit per annum exclusa a tractatibus conventus et a magistra arciori percellatur pena, si sibi videbitur expedire.

*Quod sorores sint provide in cultu divino per eas exequendis. Capitulum octavum decimum.*

Item singule sorores, quibus convenit aliquid faciendum, presertim in cultu divino semper sint previse, utpote de leccionibus, officijs vel alijs suis exercendis negocijs, ne coram conventu confusionem faciant et deum similiter inhonorent. Sint insuper sorores moribus composite in omni loco, maxime autem in congregacione visum, quod cohibeant nec vagare permittant, presertim in cultu divino, refectorio et ceteris discipline locis. Nulla eciam sororum libros chorales corrigere aut scarpere presumat, nisi cui Magistra commiserit. Alioquin puniatur delinquens iuxta arbitrium presidentis.



*De novicijs ad professionem recipiendis. Capitulum nonum decimum.*

Item volumus et ordinamus, quod novicie non recipiantur ad professionem infra annum probationis, in quo bene institui debent et instrui in hijs, que ad statum sue pertinent pro (f. 5<sup>r</sup>) fessionis nisi necessitas vel utilitas totius conventus iudicio aliud postularet; sorores aut professure prius Magistre obedienciam faciant, antequam expressam faciant professionem circa altare. Itaque que indocte fuerint nec sufficienter infra annum probationis pro statu monialium imbutæ, non quidem moniales, sed converse seu donatiste efficiantur, que duo in virtute sancte obediencie districte precipimus observari. Magistre etiam sub eadem pena precipimus, ne aliquam noviciam instituat absque consilio conventus neque ad professionem assumat absque ipsius conventus expresso consensu; et in hijs admittendis seu recipiendis diligenter a Magistra et conventu consideretur status monasterij, ne contra iuris dispositionem<sup>1</sup> plures recipiantur persone, quam facultates monasterij valeant supportare. Item deinceps perpetuis temporibus precipimus observari, ne aliquæ puelle infra decimum et quartum annum ad noviciatum admittantur nec aliqua umquam persona propter pecuniam seu munera recipiatur vel etiam propter paupertatem quevis persona repellatur, sed semper deus pre oculis habeatur. Et persona habilis et ydonea, non illegittima, non alteri religioni striciori obligata seu alicui viro desponsata, et que nullam habeat infirmitatem occultam incurabilem eam in cultu divino et observancia regulari impedire valentem recipiatur. Et nullum in earum receptione seu admissione fiat pactum qualecumque. Sed postquam admissa fuerit, si tunc persona recepta tamen habuerit in proprijs, ut se vestiat, hoc faciat, sin autem, dentur sibi necessaria de conventu, neque de hoc aliqua mencio fiat ante ipsius admissionem. Item quando persona recipitur, interrogetur, an aliquid cause habeat cum seculo pertractare, ut de hoc se expediat, ne monasterium inde vexacionem recipiat. Et dicatur persone recipiende, quod omnibus hijs veritatem dicat sub pena perpetui carceris.

*Ut bona noviciarum nequaquam ante professionem earundem alienentur. Capitulum vicesimum.*

Insuper caveat omnino Magistra et quarum interest, ut nequaquam res seu bona noviciarum alienentur, sed bona et diligenti observentur custodia usque ad finem anni, ut libere de ipsis novicia professura aut egressura disponere valeat, tenebitur, quod magistra de receptis bonis profitencium specificæ et determinate rationem reddere in sua generali et annua facienda computatione, que si secus acta fuerint, arciori castigacione culpabiles in visitacione venient puniende.

*Quod non recipiantur in claustro parentes et filie seu sorores. Capitulum vicesimum primum.*

Item quia ex hoc, quod pariter recipiantur in monasterijs parentes et filij seu fratres vel sorores, in eisdem noscuntur turbaciones et molestie graves exorte, dum naturali sanguine coherentes etiam contra monasticam disciplinam alterutro defendentes adversus superiores se erigere (f. 5<sup>v</sup>) conantur.

---

1. C. 4, X, 3, 7. H. BEYER-L. ELTESTER-A. GOERZ. *Urkundenbuch zur Geschichte der... mittelhheinischen Territorien*, III, Coblenz, 1874, n. 327. — G. SCHREIBER. *Kurie und Kloster im 12. Jh.*, II, Stuttgart, 1910, p. 245 s.

Quapropter perpetuo prohibemus edicto, ne deinceps seu in antea in claustro presenti recipiantur simul due sorores neque mater cum filia, quod eciam in virtute sancte obediencie districte et inviolabiliter precipimus observari.

*Quod super una transgressione sufficit una proclamacio. Capitulum vicesimum secundum.*

Item supra una transgressione sufficit una in capitulo culpe recognicio et proclamacio, qua soror ibidem emendata amplius in capitulo vel extra se non obligabitur proclamare, nisi id sibi iniunctum fuerit in capitulo pro qualitate tanti fortasse excessus, ut pluries in capitulo suam agnoscat culpam aut a priorissa ad iudicium Magistre directa fuerit culpabilis soror. Sed neque obiurgata in capitulo amplius extra capitulum obiurganda sunt, ne soror sic obiurgata pusillanimis efficiatur et ampliori tristitia absorbeatur. Similiter et semel petenti veniam a Magistra vel priorissa vel alia quacumque sorore offensa non est opus, illam pluries repetere, dummodo illam una obtinuerit vice. Si qua vero sororum obiurgatam et emendatam amplius super eadem re vexare presumpserit, penam incurrat et luat obiurgate sorori et emendate.

*Quod omnes sorores intersint collacioni. Capitulum vicesimum tercium.*

Item secundum capitulum regule XLII<sup>o</sup>, quod incipit : Omni tempore, ubi dicitur, quod mox ut surrexerint a cena, sedeant omnes in unum et legat una collaciones, volumus, quod hoc capitulum ita observetur, ut eciam officiate et aliunde occupate sorores in collacione conveniant, quod, si que secus fecerint, desuper se teneantur in capitulo proclamare, et nisi infirme fuerint et bina vice absque notabili causa se abstraxerint, disciplinam pro sua culpa recipiant, facta autem collacione officiate ad sua expedienda officia redire poterunt et se de illis quantocius expedire, ut non indiscrete laboribus in sudando vigilent et noctem in diem convertant, quod omnium religiosorum detestatur decreto. Sub eadem pena volumus quod sorores mandato, quod secundum regulam peragitur, intersint diebus sabati.

*Quod sorores singule capitulum visitent culparum. Capitulum vicesimum quartum.*

Item omnes sorores visitare debent capitulum culparum in quocumque sint officio constitute, quod et magistra frequenter, quo poterit, similiter visitet propter auctoritatem eius et ut disciplina regularis arcus custodiatur. Magistra tamen rote, que propter frequentes circa eam occupationes ad minus ter in ebdomada, si amplius visitare non poterit, illud frequentabit. Contra facientes, nisi rationabiles assignaverint causas, discipline regulari subiaceant.

*Quales debeant ad officia eligi. Capitulum vicesimum quintum.*

Item ad officia priorisse et cellerarie eligantur per magistram et conventum seu maiorem eius partem tales, quales regula<sup>1</sup> et iura<sup>2</sup> disponunt et que paci magistre et conventus deservire valeant. Magistra vero sive (f. 6r) soror Rote talis preficiatur per magistram, que sic matura et honesta et extraneis bonum prebeat exemplum et sororibus non sit molesta. Expedit eciam, quod tales preficiantur officiate, que deum timeant et quarum animus frequenter deo

---

1. Cap. 2, 64.

2. C. 43, in VI<sup>o</sup>, 6, 1.

sit coniunctus, quamvis officio ad tempus accommodatum fuerit corpus. Tales vero ad officia sunt inhabiles, quarum mens pocius versatur in foro quam in choro, que cum officijs se accommodare non norunt, in eisdem pocius, quod absit, se perderent, quam se ab illis pro loco et tempore revocarent.

*Qualiter se habeant sorores tempore minucionum. Capitulum vicesimum sextum.*

Item tempore minucionum sorores sibi faciant recreationem habeantque tempus colloquendi simul et generaliter ab hora, qua incipitur minucio usque ad tempus vespertinum<sup>1</sup>; quod si magistre videbitur expedire, post vespertas usque ad horam septimam et non ultra tempus colloquendi poterit protelare. Caveant autem omnino sorores, ne quis dissoluta in ludis, iocis seu alijs secularibus solacijs se exercent. Nam remissio sororibus religiosis pro tempore conceditur, dissolutio vero numquam. Caveant insuper eo sicut omni tempore a verbis indecentibus seu scurrilibus et secularibus cantilenis<sup>2</sup>. Scientes desuper in capitulo sequenti se fore emendandas, si que in hijs excesserint.

*Quod non recipiantur extranei ad conductas expensas. Capitulum vicesimum septimum.*

Item ad tollenda scandala et pericula plurimum in monasterijs monialium visa et experta ex hoc, quod extraneos conductos ad suas receperunt expensas, districte et in virtute sancte obediencie precipimus, et perpetuis temporibus in presenti monasterio caveri volumus, ne viri, cuiuscumque status existant, sive religiosi fuerint sive seculares, ad conductas expensas neque ad habitandum presens monasterium recipiantur, nisi evidens necessitas aliud exposcat, quod tamen iudicio visitorum relinquitur discutiendum, sed dumtaxat confessores et Capellanus in eo refeccionem cottidianam et habitationem recipiant, quibus ipsum monasterium carere non poterit.

*De observatricibus sororum. Capitulum vicesimum octavum.*

Item deputetur una vel due sorores seniores devote et boni testimonij, que, ut ait beatus pater noster in regula capitulo XLVIII<sup>o</sup>, quod incipit : Ociositas est inimica anime, que circumeant claustrum horis competentibus et videant, ne forte inveniatur soror accidiosa, que vacet ocio aut fabulis et talis secundum formam regule in capitulo recitato puniatur.

*Qualiter Magistra et sorores secum reficientes se habere debeant. Capitulum vicesimum nonum.*

Item provideat Magistra, quando ad melius reficiendum sorores convocat, ut nequaquam tempore bine refeccionis usque post duodecimam horam secum teneat, quando ieiunatur ultra primam et cenam sic expediat, ut hora octava secum reficientes in dormitorio sorores existant, sic, quod in hijs moderamen observet, ut sane secum reficientes nequaquam matutinum (f. 6v) negligant et alijs sororibus murmuracionis occasionem prebeant. Sorores vero post refeccionem, ut premittitur, congruenti hora expedite mox absque privatis colloquijs conventui in opere divino se iungant. Alioquin in capitulo, si contra

---

1. Msc. vespertorum.

2. Msc. cantelenis.

fecerint, desuper se proclamant et suas culpas emendent. Poterit tamen Magistra eciam unam ex reficientibus, si cum extraneis habeat aliquid expedire, secum post hanc horam retinere. Caveant insuper Magistra et sorores, ne inepta colloquia et inhonesta in sua refeccione habeant, sed de bonis et de talibus conferant, quibus deum non offendant.

*De Infirmaria. Capitulum tricesimum.*

Item provideatur de loco apto et congruo infirmarie, qua sorores convenienter recipiantur infirme deputaturque illis soror pacifica et caritativa diligenter illis ministrans, quibus insuper secundum dispositionem regule per Magistram et cellerariam diligenter et omni sollicitudine de necessarijs provideatur. Hanc infirmariam nulli sororum, eciam infirmarum, ingredi vel, postquam ingressa fuerit, egredi licebit absque Magistre licencia speciali. Neque infirmas sorores sane absque licencia magistre vel priorisse visitare licebit, ut superflua devitentur colloquia. Quod si que sororum attemptare presumpserit, discipline regulari subiacebit.

Insuper si que sororum indispositarum conventum tamen sequi valencium intrandi infirmariam gratiam petat, id, quod sibi pro tempore et loco per magistram vel, cui commiserit, offertur, cum graciaram accione percipiat, non se gravem pro beneficijs exhibitis reddat neque se molestam superiori diligencia super hoc facienti aut sibi ministranti ostendat, sed pocius se humiliet, considerans, quod amplioribus fomentis quam cetera sorores egeat quodque non semper desiderata ad votum haberi poterunt inferioresque ceteris sororibus deo assidue famulantibus se agnoscat, quibus labor maior adiacet victusque minus delicatus et parcius ministratur.

Item nulla sororum tempore refeccionis in refectorio constituta specialia sibi iubeat de coquina presentari, sed si specialibus egeat, prius Magistre insinuet, a qua licencia obtenta ita tempestive disponatur, ut cuncta tempore refeccionis sororibus ministrentur provise et parata, quia secundum regulam capitulo XXXI<sup>o</sup> horis competentibus dentur, que danda sunt et petantur, que petenda sunt, ut nemo perturbetur neque contristetur in domo dei. In arbitrio vero magistre stat, in hoc discrete agere, et aliquociens et non frequenter pro piscibus lacticinia seu econverso sororibus indigentibus, sed in speciali mensa refectorij, ministrentur. Que vero frequenter opus hijs habeat, melius erit, ut talia extra refectorium quam in refectorio ministrentur, ne sororibus ceteris prestetur occasio murmurandi, que ita se eciam in re-(f. 7<sup>r</sup>) fectorio constitute se expediant, ut cum ceteris sororibus ad reddendas graciaram acciones pergant. Provideatur eciam tempore ieiunij regularis, quod iuencule seu scolares ac graciaram recipientes ita expediantur, ut a collatione se non absentent et nulla eo tempore in refectorio habeatur refeccio.

*De esu et abstinencia carniurn. Capitulum tricesimum primum.*

Item propter infirmitatem sexus permittimus, quod sorores omnes in loco congruo extra refectorium ter in ebdomada, scilicet dominica, tertia et quinta carnibus vescantur in prandeo dumtaxat, exceptis diebus, quibus communicant. Sed in adventu et a Septuagesima usque ad pascha carnibus abstineant. Infirmitate tamen exigente infirmis, si opus sit, de carnibus sobrie poterit provideri.

Item volumus et ordinamus, ut secundum dispositionem regule in capitulo LIII<sup>o</sup> loquente de coquina Abbatis; si sorores intrent ad servicium coquine per ebdomadam, quod sororibus per ebdomadam coquinam intransibus detur



solacium; hoc est, quod ordinetur una aut due de conversis aut oblatis seu donatistis ad hoc officium habiles et ydonee propter nimios labores coquine, in qua non solum conventui et infirmis, sed etiam hospitibus supervenientibus de cibis reficiendis providetur; qua quidem conversa vel oblata talis opera circa coquendos cibos impendatur, quatenus sorores per ebdomadam ministrantes de oratorio venientes, a quo nequaquam descendere debent, nisi postquam sextam debitam virgine et primam regularem oraverint, tale inveniant sui laboris subsidium, qua facilius reliqua per eas exercenda expediant et circa tempus completorij vel mox illo per conventum decantato dormitorium ascendere et se super suis excessibus recolligere valeant. Secus facientes se in capitulo proclamabunt et disciplinam pro sua transgressione recipient. Omnia namque opera corporalia, sic sunt pro loco et tempore exercenda, quatenus opus divinum, ut ait beatus pater noster in regula omnibus preponatur. Et rursus scriptura dicit: Maledictum, inquit, opus, per quod cultus impeditur divinus<sup>1</sup>. Quia, ut ait regula in capitulo allegato, Coquina Abbatis debet esse separata a coquina conventus, quam ingrediantur duo ex sororibus per annum et quibus solacium dari debet, sed quia una coquina est presentis monasterij, in qua omnibus tam intraneis quam extraneis providetur; sint iste converse seu oblate in solacium sororibus milla ministrantibus, ne illis detur occasio murmurandi, sed omnia in caritate et pace fiant. Quod si ex rationabili causa sorores per ebdomadam coquinam non ingrediantur, adminus per ebdomadam vicissim mense conventuali provideant et inserviant.

*De cavenda conspiracione. Capitulum tricesimum secundum.*

Item prohibemus omnibus et singulis sororibus, ne quacumque occasione mutuo conspiraciones faciant adversus superiorem (f. r) aut inferiores sorores, pro quibus, cum comperte fuerint, gravi seu graviori culpa iuxta qualitatem excessus subiaceant, et si ipsa conspiracio gravis adeo inveniatur et in effectum deducta, ut per hanc fama persone alicuius sororis aut superioris notabiliter et manifeste lesa existat vel alias res acta fuerit, que in iacturam notabile detrimentum et scandalum vergat monasterij, tales conspiratrices luant penam carceris usque ad condignam earum satisfaccionem. Insuper caveant omnes et singule sorores, ne faveant quovismodo sorores seu instaurent ipsas, que pro suis arguuntur excessibus. Alioquin penis delinquentibus debitis irremissibiliter volumus subiacere.

Item ad obviandum varijs dissensionibus, controversijs et altercacionibus, que oriri consueverunt post visitaciones in claustris vel monasterijs religiosorum peractas ex revelacionibus seu inquisicionibus eorum, que in visitacione acta seu recitata fuerunt, quibus fieri consuevit, ut inter sorores caritatis solvantur vincula et a superiore humanitatis beneficia subtrahantur. Quapropter universis et singulis tam magistre quam sororibus in virtute sancte obediencie precipiendo mandamus, ne deinceps in perpetuum magistra seu quevis ex sororibus acta, gesta seu recitata in inquisicione investigare aut referre presumat, directe vel indirecte, manifeste vel occulte seu quovis quesito colore. Quod si que ex sororibus facere attemptaverit, ter in refectorio continue super terram absque vino et pictancia deposito velo reficiet. Si vero Magistra in hoc facto deprehensa fuerit, ipsa tanto acrius pre ceteris sororibus a superiori in proxima visitacione veniet inculpanda, quanto principalius ea,

---

1. 1 Petr. 3. 7.

que pacis et caritatis sunt, inter sorores, tueri tenetur fovere pariter et conservare.

*Qualiter se habere debent visitatores et sorores in suis recitationibus. Capitulum tricesimum tercium.*

Visitatores postquam in oratorio oracionem fecerint, tempore congruo prima vice intrare possunt clausuram et toti conventui sororum se presentare. In quo, premissis : Benedicite, exhortacionem faciant circa materiam visitacionis. Deinde exeuntes a singulis sororibus circa fenestram seu cancellum, eciam, si voluerint, ordine sororum non servato, inquisicionem super singulis reformationem concernentibus faciant, que eciam absque iuramenti coactione scrutentur a singulis, nisi aliqua adeo inveniretur proterva, ut absque iuramenti extorsione, que sibi constarent, referre non vellet. Audita vero a sororibus relatione super singulis interrogatis diligenter inquisicione recepta conscribant itaque discrete universa peragant, ut cum recitacio super recepta inquisicione fuerit facienda, sorores accusate nequaquam ex relatione visitorum personas referencium seu accusancium (f. 8<sup>r</sup>) cognoscere valeant. Caveant insuper ipsi visitatores, ut formam iuris<sup>1</sup> et ordinis nusquam excedant. Hanc vero relationem facientes visitatores infra clausuram in presencia tocius conventus faciant, ut emendata sororum delinquencium clare agnoscere possint.

*Que sint a sororibus in visitacione reseranda. Capitulum tricesimum quartum.*

Et quia iuxta sanctorum patrum traditiones et iuris<sup>2</sup> disposicionem visitacio ad morum reformationem principaliter est instituta, cavere omnino debent sorores, ne aliquid zelo alio quam recto et caritativo referant, alias ad morum reformationem non traderent, sed magis discordias et lites inter sorores suscitant, quod quidem luculenter eas fecisse deprehenditur, si per presidentem emendata denuo extraneis absque causa denudentur. Aut si aliqua occulta aut manifesta, que coram magistra aut presidente nusquam, ut emendarentur, detexerant, sed tamen coram visitoribus id agunt, in confusionem non modicam tam accusancium, quarum livoris zelus in hoc aperte deprehenditur, quam presidentis negligenciam et accusatorum non quidem emendacionem, sed potius obprobrium et infamiam proculdubio non absque gravi offensa divina, quam incurrunt et proprij reatus ulcionem quam digne factis in recompensam a visitoribus vel a presidente sustinebunt. Ut autem confidenter eciam Magistre referantur, si que adversus eam habuerint sorores et ammoneatur caritative, quando opus erit, ad hoc priorissa, Suppriorissa et celleraria ac quelibet earum constituitur, quibus ipse sorores revelent secure suas adversus Magistram cogitaciones, que, si cum ratione murmurantes adversus Magistram compescere nequiverint, cum omni sollicitudine absque personarum prodicione intellecta fideliter Magistre referant, quod et similiter observari volumus respectu cuiuslibet presidentis, ut, si que adversus eam habuerit, soror alteri post eam superiori referre poterit, quia subditam cum suis presidentibus contendere non decet. Volumus eciam et ordinamus, ut si non singulis annis secundum iuris disposicionem<sup>3</sup> visitacio fiat, illa tamen nequaquam ultra protrahatur, sed infra biennium fiat, quia visitacio, que ad

1. C. 13, 17, X, 1, 31 ; c. 7, 8, X, 3, 35.

2. C. 23, X, 3, 39.

3. C. 9-11, C. X 9, 1 ; c. 13, X, 5, 7 ; c. 2, Clem. 3, 10.

morum tendit reformationem, religionem nutrit, disciplinam fovet et totius observancie regularis normam conservat. Studeant insuper visitatores, cicius quo poterunt, ut se expediant neque sorores superflua aut que ad rem non spectant, referre sinant, sed mox, quo visitacionis opus expedierint, claustro se separent, ne contra iuris dispositionem<sup>1</sup> claustro onerosi existant.

*Quod bona monasterij non alienentur. Capitulum tricesimum quintum.*

Item Quia secundum iuris dispositionem<sup>2</sup> prelati monasteriorum prohibetur, ne bona seu possessiones monasteriorum suorum alienent in perpetuum sive ad firmam absque consensu expresso conventus sui et superiorum auctoritate. Quod si (f. 8<sup>v</sup>) fecerint absque conventus consensu ipso iure ab officio sunt suspensi. Si autem interveniente consensu conventus absque superiorum licencia factum fuerit, ipse contractus de iure censetur invalidus. Quapropter et hec ipsi magistre districte sub eisdem penis et censuris precipimus observari.

*Casus incarcerationis. Capitulum tricesimum sextum.*

Hi sunt casus, quibus soror pro suis excessibus venit incarcerationa : furtum, sacrilegium, fornicacio, apostasia vel fuga extra monasterium, enormis sororis lesio seu in prelatam manuum violentarum iniectio et generaliter omnes casus, in quibus in regula precipitur monachi seu monialis eiectio. Hoc intelligendum est, quod quando isti casus sunt notorii aut manifesti.

*De computacione facienda singulis annis. Capitulum tricesimum septimum.*

Item Magistra singulis annis computacionem super statu monasterij coram toto conventu aut illis quas conventus ad hoc deputaverit, fideliter reddat, quem earum testimonio eciam visitoribus ostendat. Et cistam communem habeant, in qua sigillum conventus et pecunie seu eciam clenodia monasterij, si qua sunt cum tribus distinctis et diversis clavibus reserventur, quarum unam habeat Magistra, alias duas priorissa et celleraria. Potest tamen Magistra aliquas pecias clenodiorum propter hospites aput se servare. Insuper census, redditus et obventiones monasterij fideliter conscribat, ut eorum noticia scripture testimonio conventui innotescat.

*De conversis. Capitulum tricesimum octavum.*

De sororibus vero Conversis Ordinamus, ut ad instar velatarum communient et confiteantur et se proclament in capitulo super suis excessibus. De oblatiis vero committitur discrecioni confessoris, quando communicare debeant ; suam tamen confessionem ultra mensem protrahere non debent. Similiter hoc committitur de scolaribus confessori, qui desuper utetur consilio Magistre illis deputate.

Qualiter autem sorores superiori sue et sibi invicem obedire bonum et caritatis zelum impendere debeant, beatus pater noster in regula capitulis LXXI<sup>o</sup> et LXXII<sup>o</sup> clare ostendit. Que capitula a sororibus volumus et exhortamur frequenter visitari et doctrine salutifere beati patris nostri operam diligentem impendi.

Suprascripte eciam nostre ordinationes debent singulis annis publice quater legi et diligenter exponi, videlicet in quolibet mense quatuor temporum coram

1. C. 23, X, 3, 39 ; c. 1, in VI<sup>o</sup>, 3, 20.

2. C. 1, Clem., 3, 4.

conventu, quod in virtute sancte obediencie districte fieri precipimus. Quas insuper circa regulam vel alias conscribi volumus in publico quoque iacere, ut unaqueque easdem perlegere possit, quociens opus fuerit, ut nemo excusationem ignorantie pretendere valeat.

Has suprascriptas salutiferas ordinationes et observancias auctoritate sacri Basiliensis Concilij in presenti monasterio per nos institutas (f. 9<sup>r</sup>) perpetuis temporibus eadem auctoritate in eodem decernimus inviolabiliter observandas. Nullam tamen sororum presentium aut futurarum<sup>1</sup> ad culpam sive in supplicium anime, sed tantum ad penam corporalem ex earundem transgressione volumus obligari, nisi, quod absit, aliqua de magistra vel sororibus ex contemptu temerario contra easdem venire aut illas violare presumeret; quia talis reatum mentalis culpe non evaderet et gravem divine pietatis offensam occurreret, quam pijssimi clemencia salvatoris domini Ihesu a suis sponsis avertere dignetur. Sed et illas spontaneo voto sibi iunctas in sancta sua obediencia de virtute in virtutem certatim fervere et crescere concedat. In illa quoque feliciter dirigere et conservare dignetur, quousque ab eodem infra ianuas celestis paradisi lampadibus accensis prudentibus virginibus associate recipi et quelibet earum hanc eiusdem dulcissimi sponsi iocundissimam vocem audire mereatur, qua idem sponsus suam electam alloquetur sponsam dicens: Veni electa mea, soror mea sponsa, ponam in te thronum meum, quia concupivit rex speciem tuam, quod ipse vobis prestare dignetur dominus, qui est in secula benedictus. Amen.

Quamvis autem auctoritate ordinaria potuerimus has premissas et alias salubres in presenti monasterio nobis subiecto ordinare institutiones et instituere ordinationes, placuit tamen etiam uti nobis desuper commissa auctoritate a sacro Basiliensi Concilio tum propter ipsarum ordinationum maiorem auctoritatem tum propter earundem institutionum maiorem firmitatem et ut a successoribus nostris hac auctoritate non utentibus nequaquam valeant infirmari aut quomodolibet immutari.

---

1. Msc. futuororum.



## NOTE.

### UNE PREMIÈRE ÉDITION CRITIQUE DES CONSULTATIONES DE FIRMICUS MATERNUS.

Une première édition quelque peu critique des *Consultationes Zacchaei christiani et Apollonii philosophi* paraîtra prochainement, comme fascicule 39 de la collection si justement estimée du *Florilegium Patristicum* de Bonn : je voudrais ici appeler l'attention des lecteurs de cette Revue sur cette publication, destinée à faciliter la mise en valeur d'un véritable joyau, jusqu'ici méconnu, de l'ancienne littérature chrétienne latine.

L'opuscule en question, l'un des premiers essais qui aient été tentés, en Occident, d'une apologie du christianisme sous forme de somme théologique<sup>1</sup>, fut édité d'abord par Dom Luc d'Achery en 1671, dans le tome X de son Spicilège, d'après trois manuscrits. Son texte, assez défectueux, fut depuis successivement amélioré à l'aide des variantes fournies par deux manuscrits, l'un de Limoges, l'autre de Vendôme. Malgré cela, la reproduction qu'en donnèrent Gallandi et Migne (celui-ci au tome XX de la Patrologie latine, col. 1071-1166), à part même les nombreuses fautes d'impression, témoigne en général d'une insigne négligence : par exemple, les titres des chapitres VIII-XXVIII de l'imprimé sont en réalité ceux des chapitres IX-XXIX ; par suite, le véritable titre du ch. VIII fait défaut, et les ch. XXVIII et XXIX sont intitulés de façon identique. Pour mon édition, j'ai revu avec soin le texte sur les manuscrits encore existants, de ceux qu'ont utilisés d'Achery et Martène ; de plus, j'ai collationné minutieusement un nouveau témoin, du X<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, le *Vossianus* latin in-4<sup>o</sup> N<sup>o</sup> 113 de l'Université de Leyde, qui m'a fourni une foule d'excellentes leçons, notamment dans les passages où le sens laissait le plus à désirer.

Mais cet amendement considérable du texte ne constitue pas à lui seul l'intérêt de la nouvelle publication : cet intérêt consiste avant tout dans la restitution des *Consultationes* à leur seul auteur possible, celui dont le nom figure en tête du fascicule : IVLIVS FIRMICVS MATERNVS.

Aucun des manuscrits connus, il est vrai, ne porte de nom d'auteur : aussi d'Achery se contenta-t-il de donner l'ouvrage comme anonyme. Ce ne fut que plus tard que l'on conclut du manuscrit de Vendôme, où le Dialogue du gaulois Evagrius et les *Consultationes* voisinaient sous le titre identique d'*Altercatio*, que l'un et l'autre appartenaient à ce même Evagrius. L'attribution fut universellement admise, depuis Martène et Tillemont jusqu'aux historiens littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais alors Ed. Bratke, l'éditeur de l'*Altercatio Evagrii* pour le *Corpus* de Vienne, et peu après Adolf Harnack dans les *Texte u. Untersuchun-*

---

1. Il me faut renoncer à en tenter ici une analyse même succincte : on pourra provisoirement recourir au résumé tel quel qu'en ont donné les bénédictins dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 124-128.

gen, ayant eu l'un et l'autre l'occasion de se livrer à une enquête approfondie sur le style et le caractère des deux écrits, arrivèrent à la même conclusion, que ceux-ci ne pouvaient provenir d'un même auteur, et que l'*Altercatio* d'Evagrius était sûrement postérieure aux *Consultationes*. L'admirable connaisseur qu'est le bibliothécaire de Beuron, Dom Anselm Manser, m'a exprimé également sa conviction que l'anonyme de d'Achery ne saurait être placé à une date plus basse que le IV<sup>e</sup> siècle.

Depuis longtemps déjà je partageais la même opinion, et c'est de là que je partis pour essayer de préciser davantage, dans une étude publiée en 1916 dans le *Historisches Jahrbuch der Goerresgesellschaft*, vol. XXXVII, pp. 229-266, sous ce titre : *Un second ouvrage chrétien de Firmicus Maternus : les Consultationes Zacchaei et Apollonii*. Au début de cet essai, je disais : « Ce qui frappe immédiatement, » à la lecture des *Consultationes*, c'est la dignité du ton, le caractère » encore classique de la diction, et la teinte archaïque de divers » aperçus théologiques ». Puis, j'avais constaté un jour la ressemblance curieuse de l'expression *proprietalem sancti nominis personarunt* avec un passage de l'ouvrage chrétien de Firmicus (err. 68, 4) *proprietalem nominis sui ipse confessus est*. Comme nous possédions dans la collection Teubner des éditions excellentes, et fournies de copieux index, de la *Mathesis* comme du *De errore profanarum religionum*, j'avais été peu à peu amené à comparer chaque détail des *Consultationes* avec ces deux écrits connus du célèbre sicilien. Le résultat fut une longue liste d'expressions caractéristiques recueillies de part et d'autre, et qui, selon moi, ne pouvaient laisser place au doute sur l'identité d'auteur, pourvu qu'on eût à un certain degré le génie et la pratique de la critique interne. Cette liste, publiée ainsi dès 1916, nous avons eu, moi et d'autres, l'occasion de la compléter encore depuis ; et mainte fois, en corrigeant les épreuves de la nouvelle édition des *Consultationes*, j'ai eu de nouveau l'impression d'y percevoir l'écho de ce que j'avais lu et relu dans Firmicus.

Une chose a contribué depuis lors à m'attester à moi-même que ma conclusion devait être fondée : les deux seuls maîtres compétents qui se soient prononcés jusqu'ici à son sujet, M. le professeur Karl Adam, de l'Université de Tübingen, et feu le jésuite J. Stiglmayr, de Dillingen, s'y sont ralliés l'un et l'autre, et l'ont même renforcée par leurs constatations personnelles. Cependant, ce ne sont pas eux qui ont eu matériellement la plus grosse part dans l'examen de la question, mais un jeune « privat-dozent » de l'Université de Fribourg-en-Brisgau, le Dr Auguste Reatz, dans un volume de 153 pp. intitulé : *Das theologische System der Consultationes Zacchaei et Apollonii, mit Berücksichtigung ihrer angeblichen Beziehung zu J. Firmicus Maternus* (Freiburg, Herder, 1920). Je ne suis pas porté, personnellement, à attribuer plus d'importance qu'il n'en faut à ces productions d'aspirants au doctorat : mais il faut convenir que celle-ci sort de l'ordinaire, et constitue la seule étude ex professo qu'on ait faite jusqu'ici des *Consultationes*, du moins au point de vue théologique. Or, cette consciencieuse étude confirme presque de tout point la conjecture émise par moi au sujet de l'auteur ; et même, quoique le Dr Reatz passe plutôt légèrement sur l'argument, pour moi essen-

tiel, tiré des nombreuses rencontres stylistiques, il en ajoute quelques-unes à celles que j'avais moi-même proposées. Il avoue du reste sans ambages qu'il avait admis lui aussi tout d'abord l'attribution à Firmicus : malgré cela, sa conclusion est qu'il n'y a pas lieu d'admettre l'identité d'auteur. Mais les motifs par lesquels il essaie de justifier cette volte-face montrent à l'évidence qu'il n'a pas tenu le moindre compte de l'évolution de pensée et de langage qui a pu et dû se produire entre la date à laquelle le néo-converti écrivit son fanatique réquisitoire, *De errore profanarum religionum*, et celle où furent rédigés, dans l'atmosphère sereine d'un âge plus avancé, les trois livres des *Consultationes*. Or, c'était précisément alors l'époque qui influa peut-être le plus sur la formation et le développement de la latinité et de la pensée chrétiennes en dehors de l'Afrique. Ce manque de compréhension de la part du jeune docteur a été justement relevé par le P. Stiglmayr : ce qui n'a pas empêché M. Reatz de tenir mordicus à son opinion, et de la soutenir jusque dans l'articulet « Firmicus Maternus » du *Lexikon für Theologie und Kirche*, actuellement en cours de publication chez Herder<sup>1</sup>. Grand bien lui fasse ! Mais aussi quiconque prendra la peine de parcourir l'index III du fascicule 39 du Florilège de Bonn, *Locutiones Firmicianae in Consultationibus Zacchaei*, accordera qu'il n'y a pas lieu de renoncer à la conclusion qui s'en dégage, tant qu'on n'aura rien à y opposer, en dehors de considérations toutes subjectives, et dont l'insignifiance saute aux yeux.

Quant à faire ressortir l'importance que revêt désormais, à toutes sortes de points de vue, cet opuscule du IV<sup>e</sup> siècle, si injustement ignoré jusqu'ici, c'est chose qui exigerait plus de temps et d'espace que je ne saurais lui en consacrer ici. Qu'on songe seulement que nous n'avons rien de pareil, en Occident, à cette période de 350 à 360 environ, pour la beauté et la noblesse du langage, l'ampleur des aperçus théologiques, l'intérêt des citations bibliques, l'élévation du sentiment chrétien ! On pourra y reprendre certaines conceptions surannées, empruntées aux anciens, telle la possibilité du pardon accordé aux anges déchus, au cas où ils se seraient repentis de leur orgueil ; telle encore la persuasion, commune à beaucoup d'autres écrivains anciens, relativement à l'approche imminente de la fin du monde et du retour du Christ. Mais que ces imperfections sont légères, en comparaison de la saveur exquise qui se dégage de ces pages imprégnées du plus pur esprit du christianisme, encore voisin de ses origines ! Cette jouissance est telle, que nous avons peine à contenir notre enthousiasme, Dom Cyrille Lambot et moi, au cours de ces collations successives, et d'ordinaire si fastidieuses, d'un même texte sur cinq ou six manuscrits, dont quelques-uns dans un état déplorable, de nature à décourager l'érudit le plus endurant.

Ainsi que je le faisais remarquer dans mon Mémoire de 1916, une des choses qui m'ont fait le plus d'impression, dans ces trois livres des *Consultationes*, c'est le ton d'une foule de passages, qui rappellent à tout lecteur averti les formules les plus belles et les plus

---

1. Vol. IV, col. 14 (1932).

anciennes de la liturgie romaine : on y rencontre presque à chaque page de ces expressions qui se trouveraient tout naturellement à leur place dans une oraison, dans une préface quelconque. Et comme notre petite somme théologique est contemporaine des origines mêmes de cette liturgie, et que d'autre part les écrivains du genre de Firmicus paraissent avoir été chose rare, sinon inconnue, dans les milieux italiens ecclésiastiques du milieu du IV<sup>e</sup> siècle, la question se pose d'elle-même à l'esprit : l'illustre converti, qui encore païen avait traité du culte des astres en un langage si noble et si élevé, aurait-il été mis plus tard à contribution par l'autorité compétente, lorsqu'il s'agit de rédiger en style romain le canon et le sacramentaire officiels de l'Église latine ?

Quoi qu'il en soit, j'invite avec confiance les amateurs d'ancienne littérature chrétienne à prendre connaissance du nouveau fascicule, annoncé pour Noël, du *Florilegium Patristicum* de Bonn : ils y trouveront sûrement matière à nombre de constatations aussi utiles que variées. Et, pour moi, j'en ferai désormais mon livre de chevet, bénissant le ciel qui m'a permis de réaliser, en cela aussi, l'un des rêves les plus chers de mes dernières années.

GERMAIN MORIN.



## COMPTES RENDUS.

### BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

- R. BECHERT. *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Germanistische Abteilung*. Generalregister zu den Bänden I-L. — Weimar, H. Böhlau, 1932, 8°, x-365 p. Mk. 24.

En 1880, paraissait le premier fascicule de la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germanistische Abteilung*. Plusieurs fois, au cours des cinquante années de son existence, il fut question d'en dresser une table complète. Le Professeur U. Stutz nous raconte, dans la préface qu'il a donnée à ce volume, comment les circonstances ont entravé ce projet jusqu'aujourd'hui. Pour le réaliser et rendre le volume pratique et économique à la fois on a adopté le programme suivant : diviser l'index en trois grandes sections : tables alphabétiques des noms ; des matières ; des sources. La première est subdivisée en plusieurs parties : articles, mélanges, comptes rendus, livres recensés, nécrologies et biographies, renseignements. Cette répartition offre l'avantage de ne pas mêler l'essentiel et l'accessoire dans la bibliographie d'un auteur et d'opérer tout de suite un certain classement ; elle présente le désavantage minime de forcer à recourir à cinq ou six endroits différents celui qui désire retrouver la production intégrale d'un auteur. Dans la table des matières il a fallu évidemment choisir et laisser tomber ce qui ne possédait guère d'importance. Quant aux sources, on n'a cité que les endroits où il en était question ex professo.

Tandis que s'achevait l'impression de ce registre, paraissaient les deux copieux Mélanges, longtemps attendus, de Heinrich Brunner : *Abhandlungen zur Rechtsgeschichte*. Les tables manquaient ! Le Prof. U. Stutz crut bon de les donner ici en appendice et d'y joindre celle de l'ouvrage du même auteur, paru en 1894 : *Forschungen zur Geschichte des deutschen und französischen Rechtes*. Nul doute, en effet, qu'elles ne soient les bienvenues.

A peine est-il opportun de relever l'utilité de cet index général. Sans lui risquerait de rester « gelée » la richesse surabondante des cinquante volumes de cette précieuse collection.

PH. SCHMITZ.

- Der Grosse Herder.** VII. Band. Konservativ-Maschinist. — VIII. Band. Maschona bis Osma. — Fribourg en Br., Herder, 1934, 4°, 1696 col. chacun, ill. Mk. 38 ch.

On craindrait de se répéter en énumérant tous les mérites de ces nouveaux volumes : il suffira de dire qu'ils sont dignes de leurs prédécesseurs. C'est un véritable régal tant pour l'esprit que pour l'œil d'en parcourir les pages. Les articles succincts et nets, appuyés par une bibliographie sommaire mais à jour alternent heureusement avec les planches d'inappréciable valeur documentaire ou artistique. Voyez par exemple, *Krankenhaus, Krankenpflege, Kriegsschiff, Luftschiff, Liturgische Gewandung, Madonnen*. L'article *Kraftwagen* étale avec force illustrations tous les détails de la mécanique automobile et d'opaques mystères comme le différentiel, grâce à la collaboration du texte et du dessin, y sont en un rien dissipés.

Cependant, hélas !, la perfection n'est point de ce monde, et nous avons, au fil des pages, glané quelques peccadilles à confesser. Ainsi « *Le style c'est l'homme* » n'est justement pas « Ausdruck » de Buffon, s'il en rend bien la pensée. A l'article *Leonard* (de Vinci) nous nous sommes d'abord étonné de ne pas voir figurer, parmi les abondantes reproductions de ses œuvres, ses deux toiles les plus célèbres, à savoir la Joconde et la Cène. Réflexion faite nous nous sommes dit qu'elles étaient sans doute trop connues... C'est probablement pour la même raison que nos deux grands rois *Léopold* dont les articlets ne sous-estiment pas l'influence mondiale, n'ont pas l'honneur de figurer dans la galerie des portraits, parmi tant de demi-nullités, dont nous ne donnerons pas d'exemple, pour ne faire de peine à personne. Cependant la Belgique est encore réduite à une portion plus que congrue dans des articles où elle aurait bien son petit mot à dire comme *Kriegslitteratur* et surtout *Kriegschuldfrage*... A l'article *Löwen*, après avoir écrit que « ... 1914 beschossen Teile der Bevölkerung... deutsche Truppen » on donne tout de même acte de la protestation belge sous forme de référence bibliographique : F. Mayence, la *Légende* des Francs-Tireurs de Louvain.

De l'article « *Liturgische Bewegung* » nous suggérons à la savoureuse méditation des connaisseurs la proposition suivante « In Belgien und Holland (en effet, le rapprochement s'impose !) ... bleibt sie mehr auf die praktische Erneuerung des liturgischen Lebens eingestellt, ohne jene gedankliche Durchdringung zu erstreben die eine Eigenart der deutschen liturgischen Bewegung ist. » Et la bibliographie, ici manifestement insuffisante et arbitraire, omet l'ouvrage qu'il faut avoir lu : Festugière, *La liturgie catholique : essai de synthèse*, Maredsous, 1913.

Dans le tome VIII. La théologie fournit les articles *Mission* et dérivés, avec nombreux clichés et une carte, *Mystik*, *Orden*, amplement illustré, et une grande colonne sur Newman. Signalons *Nietzsche* aux philosophes comme *Nürnberg* aux voyageurs ! Les historiens liront avec intérêt les articles *Mittelmeer*, pourvu de graphiques montrant son rôle économique au cours des temps, *Mitteuropa*, *Napoleon*, avec cartes de ses campagnes et de beaux portraits, les *Nikolaus* et même *Odysseus*, où ils recueilleront une belle leçon de mise au point dans la bibliographie citant jusqu'au tout récent ouvrage de Bérard (1933). Aux artistes *Michelangelo*, *Millet*, *Miniatur*, *Mykene*, *Myron* et surtout *Niederländische Kunst*, richement et judicieusement illustré. Il n'est pas jusqu'aux naturalistes de tout poil qui ne trouveront délectation dans les articles *Mensch*, *Menschenrasse*, *Milchstrasse*, *Mond*, *Newton*, *Ohr*, etc.

Mais qui ne trouverait satisfaction à inventorier ces richesses à la portée de tous ?

T. DELFORGE.

A. WILMART, O. S. B. *Analecta Reginensia*. Extraits des manuscrits latins de la Reine Christine conservés au Vatican (Studi e Testi 59). — Cité du Vatican, 1933, 8°, 378 p.

Exploré en tous sens par plusieurs générations d'érudits le Fonds *Reginensia* au Vatican ne réserve plus au chercheur moderne de surprise sensationnelle, eût-il la perspicacité d'un dom Wilmart. Il s'y trouve encore cependant, inconnus ou presque, divers textes, d'importance secondaire assurément, mais néanmoins utiles pour l'histoire littéraire. Chargé de dresser le catalogue du Fonds, dom Wilmart a jugé opportun d'en faire connaître bon nombre. Ce premier volume comprend une vingtaine d'articles dont il suffira ici d'énumérer les titres : I. Liste des reliques réunies à Jouarre au IX<sup>e</sup> siècle, II. Un

nouveau texte du faux concile de Césarée sur le comput pascal, III. Catéchèses celtiques, IV. L'*Ars Aregandi* de Jacques de Dinant (traité sur l'art de plaider), V. Un florilège carolingien sur le symbolisme des cérémonies du baptême, avec un appendice sur la lettre de Jean Diacre, VI. Les traités de Gérard de Liège sur l'amour illicite et sur l'amour de Dieu, VII. Lettre relative à l'élection de Lambert de la Palud évêque d'Angoulême, VIII. Commentaire du *Distigium* de Jean de Garlande, IX. Commentaire de la *Consolation* de Boèce, X. Préface de Guillaume de Conches pour la dernière partie de son Dialogue, XI. Un développement patristique sur l'Eucharistie dans la lettre de Pascale Radbert à Fredigard, XII. Révélation d'un mauvais prêtre qui avait érigé une église en l'honneur de s. Césaire, XIII. La lettre-préface de la *Visio Anselmi scolastici*, XIV. Modèle de testament, XV. Péroraison de l'Invective de Catilina, XVI. L'art de discourir. Préceptes, exemples, extraits, lettres, XVII. Le commentaire de Nicolas d'Osimo sur la Règle de s. François, XVIII. Les vers de Guillaume le Breton pour ses ouvrages bibliques, XIX. Cadre du commentaire sur Job du prêtre Philippe, XX. L'ancien récit latin de l'Assomption. Cette simple énumération donnera une idée de la variété des documents. Parmi ceux-ci plusieurs ressortissant au *Bulletin d'anc. litt. chr. lat.* y auront une notice spéciale. C. L.

#### ÉCRITURE SAINTES.

G. BONACCORSI, *Primi saggi di filologia neotestamentaria. I.* — Turin, Società editrice internazionale, 1933, 8°, CLXVII-640 p. Lire 25.

C'est une œuvre qui est le fruit d'un travail considérable et qu'il faut manier pour comprendre combien elle est farcie de renseignements glanés au cours de lectures curieuses et sans nombre. Les professeurs à qui ces « essais », le terme est trop modeste, sont destinés, y trouveront le résumé de toute une bibliothèque. L'auteur débute par une longue introduction au grec néo-testamentaire et marque sa place dans la koinè ; ses conclusions sont modérées ; on voit que la crise ouverte par la propagande de Deissmann est en voie de s'apaiser. Le dosage d'hellénisme et sémitisme devient plus subtil et se rapproche de la vérité. Le reste du volume est consacré à des exercices pratiques de philologie sur vingt et un passages des évangiles et sept des actes. Nous sommes ici en pleine abondance et un vocabulaire, mis en appendice, achève de donner toute leur valeur pratique à ces renseignements. H. D.

PRIM. VANNUTELLI, *Quaestiones de synopticis Evangeliiis.* — Rome, 1933, Fr. Ferrari, 8°, 107 p., L. 5.

L'auteur a voulu exposer, preuves à l'appui, sa singulière théorie sur l'origine et la composition des synoptiques. Cette théorie étant connue par des comptes rendus d'ouvrages précédents de l'auteur, nous nous abstenons de l'esquisser.

L'article premier « De orali, quae dicitur, evangelii traditione disputatio » nous semble un peu enfoncer une porte ouverte, du moins pour des catholiques. Vingt-sept pages sont consacrées à prouver qu'il est invraisemblable que les synoptiques dépendent immédiatement et indépendamment d'une tradition orale « misnique » hébraïque ou grecque.

L'article second est plus substantiel : « De Marco pedisequo et breviatore Matthaei ». Cet article comprend trois sections. La première réfute en cinq pages la théorie de la dépendance mutuelle et à fortiori celle des deux sources. La seconde tranche par l'affirmative la question posée : « An aliquod extra

canonica evangelia positum et ante ea scriptum documentum. » A ce propos, on se livre à une charge à fond contre S. Marc qu'on ramène à des proportions plus que modestes. Enfin la troisième section explique que les auteurs des évangiles synoptiques n'ont pu se servir, en dehors du document unique non canonique, d'autres écrits fragmentaires.

L'article troisième administre une preuve tirée de trois passages évangéliques parallèles et l'article suivant imprime trois textes grecs synoptiques de Tobie VI, 10-18.

Cette dissertation, ingénieuse et savante, n'obtiendra pas, croyons-nous, l'assentiment de tous les critiques.

D. A.

J. BONSIRVEN. **Les idées juives au temps de N. S.** — Paris, Bloud et Gay, 1933, 8°, 220 p.

Ce petit livre s'ouvre sur une bonne nouvelle, l'annonce d'un ouvrage plus explicite encore sur le même sujet par le même auteur. Il sera le bienvenu, car, pour être précieuses, ces notes brèves, concentrées en deux cents pages, et sans cesse interrompues par le regret de n'en pouvoir dire davantage, faute de place, causent l'irritation du désir.

Ceci dit, et c'est un compliment plus qu'un reproche, il faut convenir que, dans le cas présent, le P. Bonsirven a utilisé admirablement l'espace étroit qu'on lui concédait. Son livre n'est qu'un résumé, mais très dense, et qui sous-entend plus qu'une lecture étendue : une longue habitude du sujet. Les témoins sont bien choisis et les solutions sont indiquées avec une modération judicieuse. Il n'y a que le Siracide que je m'étonne de ne pas voir invoquer plus souvent. Quant aux principes invoqués pour l'emploi des sources je les crois fort justes, avec cette petite réserve que le judaïsme alexandrin n'était peut-être pas si hétéroclite que notre auteur le veut.

Cette petite somme des doctrines juives sera un bon point de départ pour les débutants.

H. D.

W. MICHAELIS. **Die Datierung des Philipperbriefes.** — Guetersloh, Bertelsmann, 1933, 8°, 63 p. Mk. 1,80. L. 50.

C'est une thèse : l'épître aux Philippiens fut écrite d'Éphèse, durant une captivité de l'Apôtre, que les Actes ont passée sous silence. Le présent opuscule aura donc pour tâche d'écarter les objections et de faire ressortir les vraisemblances en faveur d'Éphèse, voire les avantages que l'exégèse générale des épîtres y peut trouver. Tout ceci est fort bien exposé par M. Michaelis, sans artifice exagéré, mais avec beaucoup d'esprit de suite. Emporte-t-il la conviction ? Dans mon cas personnel, non, mais il est bon pour les positions anciennes qu'elles soient de temps à autre contestées pour montrer en quoi elles sont indépendantes de la routine.

H. D.

### THÉOLOGIE HISTORIQUE.

E. CAMPANA. **Maria nel culto cattolico.** 2 vol. — Turin-Rome, Marietti, 1933, 8°, 859, 787 p. L. 50.

Ces deux gros volumes constituent avec celui qui les a précédés « Maria nel dogma » une vraie somme de Mariologie où l'on trouve, réunis avec ordre, une foule de renseignements qu'on ne découvrirait qu'avec peine, éparpillés ailleurs dans les ouvrages les plus divers.

Le prof. Campana expose d'abord la légitimité et le vrai sens du culte de

★



Notre-Dame. Puis il étudie longuement ses nombreuses fêtes et les prières liturgiques composées en son honneur.

Dans le tome II sont expliquées la nature et l'histoire des dévotions particulières sans oublier celle des reliques variées de la Vierge. Pour finir, l'auteur s'occupe des principaux pèlerinages et congrès mariaux.

Il s'est fait un devoir de respecter la promesse de sa préface en usant consciencieusement de la critique sans la transformer en instrument de démolition. Malgré une certaine volubilité de style, ces livres se lisent agréablement et avec profit.

J. H.

E. KERN. *Das Tugendsystem des heiligen Bernhard von Clairvaux.* — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1934, 80, xvi-98 p. Mk. 3,50.

Grand lecteur de la Bible et des Pères, saint Bernard était trop peu scolastique pour concevoir l'idée d'un manuel de morale. Ce n'est pas que certaines tendances philosophiques lui eussent fait défaut, il avait même des vues très personnelles, mais les vastes synthèses n'étaient point son affaire. Cependant sa profession d'ascète et son rôle de chef d'école l'amenaient à concentrer son attention sur cet organisme délicat, aux rouages multiples et enchevêtrés, qu'est une vie spirituelle équilibrée et active. Quels en sont les ressorts, comment les tendre, où se cachent les points faibles ? Voilà sans doute des questions bien aptes à captiver la curiosité d'un moine soucieux de faire produire à la nature humaine informée par la grâce son maximum de rendement. C'est ainsi qu'on trouve, éparses dans ses ouvrages, une foule de réflexions et même de développements sur les vertus : aucun plan général, mais des essais d'agencements, des parallèles, des oppositions, des groupes qui supposent, plus ou moins conscients dans l'esprit de l'écrivain, des cadres philosophiques assez fermes. C'est à reconstituer ces cadres que s'est patiemment employé le Dr Kern.

Il est arrivé de la sorte à dégager clairement les fondements psychologiques sur lesquels saint Bernard entassait pêle-mêle ses constructions morales. L'homme possède trois puissances d'action : l'intelligence, la volonté et les passions. Leur jeu a été gravement faussé par le péché originel. Entraîné par l'ardeur de son tempérament l'illustre abbé est nettement volontariste : la vertu, dans son sens le plus général, n'est autre que l'énergie de la volonté soumettant au contrôle de la raison toute l'activité humaine. Les vertus particulières sont des forces destinées à rétablir dans chacune des puissances l'ordre détruit par la faute d'Adam.

C'est le Christ, second Adam, qui par ses seuls mérites nous rend capables de réparer l'appareil psychologique désaxé par le premier. On étudie ensuite tour à tour chacune de ces vertus : saint Bernard s'y montre pénétré de l'Écriture-Sainte, disciple respectueux de saint Augustin et de saint Grégoire, mais pourtant toujours original. Il reste fort imprécis quand il s'agit des questions scolastiques telles que la *sedes virtutum* : on pouvait s'y attendre.

Toutes ces idées, généralement noyées dans des figures de style, n'avaient pas jusqu'à présent retenu l'attention dont toutefois elles sont dignes. Par un exposé systématique un orfèvre habile a su monter en une pièce imposante les pierres précieuses qu'avait amoureusement polies le fondateur de Clairvaux.

J. H.

R. P. JEAN BONNEFOY. *Une Somme Bonaventurienne de Théologie mystique.* (Extrait de « La France Franciscaine »). — Paris, 4, rue Cassette, 1934, 80, 183 p.

Le texte du traité de s. Bonaventure de *triplici via* déjà fort défectueux moins d'un demi-siècle après sa parution, alla toujours en se dégradant, d'autant plus que la vogue du public dévot en multiplia les copies. L'A. s'appuyant principalement sur l'édition Quaracchi, précise l'exacte doctrine du docteur franciscain sur la méditation, l'oraison, la contemplation. Il fait valoir comment, à l'encontre des textes remaniés ou apocryphes du traité, s. Bonaventure n'a jamais identifié les trois étapes de la vie spirituelle avec les actes hiérarchiques cités par le pseudo-Denys : la purification, l'illumination, l'union. L'A. relève encore avec compétence l'influence exercée par le *triplici via* sur les écrits postérieurs, par exemple sur l'*Exercitatorium* de Garcia Cisneros. — Dans son ensemble cette étude constitue une excellente introduction à la lecture approfondie du célèbre traité médiéval.

I. RYELANDT.

## THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

L. LERCHER. *Institutiones theologiae dogmaticae*. Vol. I : De vera religione. De Ecclesia Christi. De Traditione et Scriptura. — Vol. II : De Deo uno. De Deo trino. De Deo creante et elevante. — Innsbruck, Rauch, 1934, 8°, x-658 p. ; xxvi-518 p. Mk. 8 et 6.50.

Ces manuels destinés aux jeunes théologiens sont bâtis en appareil scholastique de type courant : les formules nettes des thèses, suivies de leur *status quaestionis*, sont analysées *per partes* et étayées par des arguments syllogistiques rangés en bon ordre. Les questions diverses qui se refusent à entrer dans ces cadres sont traitées en d'assez nombreux scholies.

Parmi ces excursus, notons, dans le premier volume, la manière dont l'auteur, partant du fait que le Saint-Esprit est *quasi anima corporis Christi mystici*, explique comment on peut appartenir seulement soit à l'âme soit au corps de l'Eglise.

Malgré certaines observations récentes, il s'en tient à la doctrine habituelle sur le salut des infidèles : le vœu implicite du baptême suffit à leur procurer la vision béatifique.

Les questions d'inspiration et d'inerrance des livres saints sont exposées de façon très prudemment conservatrice.

Enfin le dernier chapitre présente aux débutants une vue générale des problèmes si complexes que soulève l'analyse de la foi : on y exclut la connaissance médiate de l'autorité de Dieu par les motifs de crédibilité (Stentrup, Hurter). Cependant cet *objectum formale fidei* n'est cru ni proprement (Suarez) ni improprement (Lugo), mais est simplement affirmé sans autre raison que lui-même : cette sorte de vue directe de l'autorité divine est rendue possible par le *lumen fidei*, et est évidemment surnaturelle, puisque partie intégrante de l'acte de foi.

Les trois traités dogmatiques contenus dans le deuxième volume initieront clairement les étudiants aux matières qu'ils exposent. Sans doute leur curiosité exigera-t-elle des compléments d'information que l'auteur s'est vu forcé d'élaguer pour ne point dépasser les limites d'un compendium élémentaire. Bien des thèses, dans le *De Trinitate* par exemple, ne révèlent clairement leur raison d'être que replacées dans leur cadre historique : quelques indications, rejetées dans l'un ou l'autre argument *ex traditione*, ne peuvent y suffire.

Notons, à la louange de ces ouvrages, qu'ils se recommandent par une sérénité vraiment théologique : c'est un mérite assez rare, chez les apologistes surtout, que leur zèle emporte souvent contre les adversaires de l'Eglise ou les leurs jusqu'à l'ironie et l'indignation.

J. H.

C. PESCH, S. J. *Compendium theologiae dogmaticae*. T. II : De Deo uno. De Deo trino. De Deo creante et elevante. De Deo fine ultimo et de novissimis. — (Ed. quinta). Fribourg en Brisg., Herder, 1934, 8°, 292 p., Mk. 6.

Les manuels de théologie, à la fois si clairs et si condensés, du P. Pesch n'ont plus besoin de recommandation. La 5<sup>e</sup> édition du Tome II reproduit à quelques mots près la précédente dont elle n'avait plus qu'à éliminer les dernières erreurs typographiques. J. H.

PAUL GALTIER, S. J. *De SS. Trinitate in se et in nobis*. — Paris, Beauchesne, 1933, 8°, VIII-347 p. Frs : 40.

Après avoir publié d'excellents manuels sur l'Incarnation, la Pénitence, et une étude fort appréciée sur l'habitation en nous des trois Personnes divines, l'auteur soutient dignement sa réputation dans son nouveau traité de la Sainte Trinité. Son but est d'exposer avec clarté l'ensemble de la doctrine catholique plutôt que de raconter tout au long la façon dont elle s'élabora. Détail typique : c'est dans le prologue, entre un paragraphe sur l'importance du sujet et un autre sur ses sources théologiques, qu'est énumérée toute la série des hérésies antitrinitaires du 1<sup>er</sup> siècle jusqu'à nos jours.

Parcourons quelques points qui donneront une idée des tendances générales de l'ouvrage. Le P. Galtier n'admet pas, et fort justement, que le mystère de la Sainte Trinité eût été révélé en aucune façon dans l'Ancien Testament : ce n'est qu'à la lumière de la foi chrétienne qu'on peut y découvrir certaines insinuations de la seconde Personne. Plus loin, il a soin de s'étendre longuement sur les textes trinitaires anténicéens. Il montre aussi fort bien que les théologiens de cette époque ont attribué au Λόγος une génération en deux temps parce qu'ils le mettaient en parallèle trop étroit avec le λόγος ἐνδιάθετος et le λόγος προφορικὸς du langage humain. Il excuse d'ailleurs jusqu'à l'extrême limite du possible les erreurs de ces écrivains : toutefois leurs tâtonnements apparaîtraient plus méritoires encore si, au lieu de deux listes indépendantes d'hérétiques et d'orthodoxes, les réactions réciproques avaient pu être mises en relief ; mais, nous l'avons dit, ce mode de présentation est incompatible avec le plan choisi.

Une longue thèse réfute la théorie imaginée de nos jours par des docteurs protestants sur le prétendu « néonicénisme » des Pères Cappadociens. A propos des capacités de notre raison en face du mystère, l'auteur, suivant en cela le P. de Régnon, nous accorde seulement de pouvoir l'illustrer par des comparaisons et des raisons de convenance. Il nous semble que c'est accorder bien peu de valeur à la célèbre doctrine de l'analogie : nous est-il impossible, au moyen de certaines similitudes comme celle de la procession *per intellectum et amorem* d'atteindre *formellement* la vérité divine ?

La phrase un peu équivoque de saint Thomas (*Sum. th.* I, 28, 3) sur la non-application au mystère de la sainte Trinité du principe d'identité comparée est expliquée de façon très satisfaisante. Le P. Galtier n'admet pas qu'outre la subsistance de chacune des trois Personnes, on doive distinguer une subsistance absolue de l'essence divine.

Dans la seconde partie de son ouvrage, il explique l'inhabitation des trois Personnes dans l'âme des justes : il tient contre Vasquez qu'il s'agit d'une présence substantielle ; ce n'est pas le résultat d'une amitié parfaite entre Dieu et sa créature (Suarez etc.), elle ne consiste pas non plus dans la perception expérimentale de la présence divine (Jean de Saint-Thomas) ; mais le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, au moment de la première justification sur-

tout, se donnent, se communiquent radicalement comme *perceptibiles cognitione et amore*.

L'auteur a le grand mérite d'avoir réservé à la théologie orientale la place qui lui revient, c'est-à-dire plus que les quelques scholies ou appendices que lui octroient parcimonieusement d'autres manuels. En général les questions de controverse actuelle sont traitées de façon fort étendue, tandis que d'autres, importantes aussi mais plus paisibles, sont moins avantagées : par exemple les noms de chacune des trois Personnes, ou bien encore la doctrine de la périchorèse, fondamentale dans la pensée grecque, et qui dans le système scolastique n'est citée que pour mémoire sans qu'on en aperçoive l'utilité.

Reconnaissons toutefois qu'il est impossible de tout dire dans un livre classique qui veut donner une vue synthétique de son sujet. Le P. Galtier d'ailleurs a soin de fournir pour tous les points particuliers d'abondantes références aux Pères, aux grands théologiens ainsi qu'aux ouvrages et aux revues modernes.

Il est dommage qu'un travail aussi excellent soit, — pour peu de temps, nous en sommes sûrs, — quelque peu déparé par la multiplicité des erreurs typographiques. Certaines pages semblent avoir échappé totalement à la correction des épreuves.

Par exemple p. 77, l. 5 : il faut une virgule au lieu d'un point après Tertullianus ; l. 12 : les références de Newman et de Duchesne sont interverties ; l. 23 : Πατρι au lieu de Νατρι ; l. 24 : lire Theophilus et generatione ; dans les notes : l. 13 : ἐκδόσησε ; l. 15 : voci et non pas voci ; συνών ; sensumque. J. H.

L. DE GRUYTER. **De beata Maria Regina.** Disquisitio positivo-speculativa. — Bois-le-duc, Teulings (Turin, Marietti), 1934, 49, viii-176 p., Fl. 3.90.

Cette étude est un modèle d'ordre et de soin. L'auteur s'attache à prouver que le titre de Reine convient à la Vierge non seulement au sens analogue, mais encore en tant que mère de Roi, et même dans son acception tout à fait propre et formelle : à Marie en effet incombe le « munus ordinandi unius multitudinem societatis perfectae in finem communem ». Ces conclusions font suite à un chapitre dogmatique sur la médiation du Christ et sa dignité royale, puis à une longue enquête historique où se pressent avec discipline textes scripturaires, documents pontificaux et conciliaires, extraits de la liturgie, citations des saints et des théologiens.

Plusieurs s'étonneront sans doute de voir mobiliser tant d'érudition et de science pour défendre un titre qui malgré tout sentira toujours la métaphore, et qui semble bien pâle à côté du Θεότοκος d'Éphèse. Ce n'est point par hasard qu'au cours de sa longue thèse, l'auteur ne rencontre jamais le moindre adversaire à pourfendre. J. H.

L. WOUTERS, C. SS. R. **Manuale Theologiae moralis. T. II.** — Bruges, C. Beyaert, 1933, 80, 842 p. Les deux volumes : 39 belgas.

Nous avons analysé précédemment (*Rev. bén.* 1933, p. 172) le premier volume de ce nouveau Traité de théologie morale, remarquable à la fois par sa doctrine et son adaptation aux exigences actuelles du saint ministère. Le second volume que nous annonçons à présent se recommande par les mêmes qualités : il contient les traités des sacrements et des peines ecclésiastiques. Signalons entre autres, pour le sacrement de pénitence, les questions si délicates concernant les dispositions des pénitents occasionnaires ou récidifs, la notion exacte d'occasion prochaine, l'accusation des péchés douteux. Partout c'est



la doctrine de S. Alphonse, sagement appliquée, qui inspire les solutions de l'Auteur. Il s'éloigne ainsi, il est vrai, des opinions trop larges, mais sait tenir compte de la discrétion qui s'impose au ministère du confesseur. C'est aussi le souci de la pratique qui se manifeste dans l'exposé assez étendu de tout ce qui concerne les indulgences, chemin de croix, chapelets, jubilé. Dans le traité de l'Ordre, on voit la vocation divine adéquatement conciliée avec la vocation ecclésiastique, sur laquelle on a tant insisté ces dernières années. Le sacrement de mariage avait déjà fait autrefois l'objet de publications diverses du P. Wouters, on ne s'étonnera donc pas de voir traité ici aussi avec un grand souci d'exactitude, l'examen des cas difficiles qu'il peut susciter.

L'ouvrage mérite, pourrions-nous dire, un respect spécial, puisqu'il est comme le testament de l'A., décédé le 15 mai 1933, au moment même de la publication du volume terminant ce Cours de Théologie morale, fruit d'une longue carrière professorale, et où se reflète l'esprit apostolique de la Congrégation du T. S. Rédempteur.

R. PROOST.

### LITURGIE

E. DUMOUTET. **Le Christ selon la chair et la vie liturgique au Moyen Age.** — Paris, Beauchesne, 1932, 16°, 218 p. Fr. 16.

La dévotion envers l'Humanité du Christ a joué un rôle capital dans la spiritualité et la liturgie. Elle a pour point de départ la liturgie du Vendredi-Saint à Jérusalem au IV<sup>e</sup> siècle (Adoration de la Croix). Assez vite, ce mouvement, né de la liturgie, parut s'en écarter en s'engageant dans la voie des dévotions privées : dévotion au Crucifix, dévotion aux Plaies du Seigneur. Ces pratiques, extrêmement populaires, réussirent à modifier les théories sur la contemplation en honneur chez les maîtres de la spiritualité : S. Pierre Damien, S. Bernard et surtout S. Bonaventure. Le réalisme de ces dévotions finit même par pénétrer dans la liturgie, où on le voit plus ou moins discrètement introduit dans le cérémonial des plus grandes fêtes, surtout durant la Semaine Sainte. Mais c'est en dehors de la liturgie proprement dite que les fruits en devaient mûrir. La dévotion au Saint Sacrement en bénéficie le plus : histoire de l'élévation, de la Fête-Dieu, des saluts.

Cet ouvrage, basé sur des recherches érudites, plaira à tous ceux qui s'occupent de spiritualité et de liturgie. Il est agrémenté de 12 gravures hors texte choisies avec le meilleur goût, parmi les trésors iconographiques du moyen âge.

PH. SCHMITZ.

G. DRIOUX. **Cultes indigènes des Lingons.** — Paris, Picard, 1934, 8°, XXII-227 p., 6 cartes et 8 planches. Fr. 60.

Je suis réduit à admirer en profane l'ouvrage de l'abbé Drioux, mais à le lire j'ai beaucoup appris et j'ai apprécié sa méthode. L'enquête qu'il mène est minutieuse et complète ; ce ne sont à vrai dire que menues observations, mais elles fournissent la somme de ce que l'on a relevé jusqu'à présent sur le culte des Lingons. Le moment critique est celui de la mise en œuvre, la tentative banale étant d'enfler les résultats de l'analyse et de loger une synthèse universelle dans les conclusions. M. Drioux a préféré demeurer sur des positions modestes qui sembleront indigentes, mais il faut l'en louer. En se refusant le plaisir de nous décrire le totémisme de nos ancêtres il nous a épargné une généralisation brillante mais inutile et encombrante. Tout ce qu'il dit peut servir, que voudrait-on de plus ?

H. D.

## PHILOSOPHIE.

SEB. REINSTADLER. *Elementa philosophiae scholasticae*. 15<sup>e</sup> éd. — Fribourg en Brisgau, Herder, 1934, 12<sup>e</sup>, 2 vol., xxviii-552 et xix-566 p. Mk. 7,75.

C'est avec plaisir que nous avons parcouru cette nouvelle édition du manuel, depuis longtemps classique, du Dr Reinstadler. L'auteur ne prétend certes pas épuiser toutes les controverses philosophiques ; au contraire, il lui arrive parfois de s'abstenir de conclure. Mais, comme manuels élémentaires, ces deux petits volumes se recommandent par la clarté de l'exposé, le souci de rester en contact avec le développement des sciences naturelles, et l'abondance des références aux auteurs les plus récents qui ont traité *ex professo* les matières ici résumées. Aussi, sans vouloir par là souscrire à toutes les thèses que le Dr Reinstadler fait siennes, signalons-nous ces « *elementa* » aux professeurs de philosophie qui cherchent un manuel à mettre entre les mains de leurs élèves.

R. R.

ANDREA ODDONE, S. J. *Teoria degli atti umani*. — Milan, Università del Sacro Cuore, 1933, 8<sup>o</sup>, 262 p. Lire 15.

On aurait pu donner comme titre à cet ouvrage : « Les principes de la morale chrétienne ». Ce traité est en effet à la fois philosophique et théologique, englobant dans une synthèse les considérations purement rationnelles de la morale et les préceptes de la loi évangélique.

Sur cette loi évangélique, le P. Oddone livre ici quelques pages remarquables où il expose les caractères essentiels du « Royaume de Dieu » dans la prédication de Jésus.

Le P. O. aurait rendu service en rassemblant sa bibliographie en annexe. B. B.

ED. KRAKOWSKI. *Plotin et le paganisme religieux*. (Les maîtres de la pensée religieuse). — Paris, Denoël et Steele, 8<sup>o</sup>, 301 p., 6 héliogr. h. t. Fr. 20.

Le dessein de l'A. est de montrer que le Néo-platonisme — envisagé surtout sous son aspect de doctrine mystique — assure une continuité quasi organique entre les aspirations religieuses et les « mystères » de la Grèce antique, d'une part, et, d'autre part, la théologie mystique chrétienne et tous les courants de pensée mystique qui se sont développés depuis vingt siècles dans notre civilisation, issue de l'union de l'humanisme gréco-latin et du christianisme. Immense horizon qui, centré sur Plotin, se déploie d'Orphée à H. Bergson, en traversant l'hellénisme, le judaïsme, le christianisme. L'ouvrage, on le voit, donne à la fois moins (l'A. des *Ennéades* n'obtient proprement que cinquante pages) et beaucoup plus que le titre ne promettait.

Cette ambitieuse, très difficile et très délicate synthèse, que M. K. a l'honneur d'avoir conçue, a-t-il eu le bonheur de la mener à bien ? — La variété de l'information, un certain brio dans l'exposition, de la dextérité dans le maniement des idées et des faits, de l'ingéniosité et de la chaleur dans l'argumentation, ces qualités, que nous nous plaisons à lui reconnaître, suffisent-elles pour faire l'historien, et surtout le philosophe, des grands mouvements spirituels de l'humanité ? En vérité, il y a des assertions historiques de M. K. qui laisseront les historiens rêveurs. Son zèle pour la cause de Plotin fait penser à feu F. Picavet, mais avec tous les scrupules de la consciencieuse érudition en moins. Le désir, d'ailleurs avoué, d'amener à fraterniser Plotin et M. Bergson nous vaut un A. des *Ennéades* très actuel et attrayant, toutefois un peu romancé. Mais, dans les problèmes de la mystique le critère religieux n'est-il pas constamment

engagé ? Or M. K. ne paraît pas très sûr de la distinction entre nature et surnaturel (chrétien) ; il dit souvent « philosophie » pour « théologie » (révélée) : on voit les équivoques. Sur les origines chrétiennes il eût agi prudemment en consultant des maîtres plus qualifiés qu'Ét. Vacherot : que de lacunes dans sa bibliographie ! Son libéralisme est on ne peut mieux intentionné ; mais est-ce chose heureuse que d'admettre des coups de balancier comme celui-ci : une phrase vraiment chrétienne sur le Dieu incarné et crucifié (p. 226), et, à la suite, des pages de sympathie à l'égard de Porphyre (227) et de Julien, « ce trop aimable pontife, etc. » (233), dans leur effort pour opposer au christianisme un paganisme renouvelé ? On relèverait des passages de philosophie religieuse déconcertants par leurs ondoiements (p. ex. : 287).

Taisons les incorrections, les trop nombreux errata, etc. — P. 18, bas : c'est d'Eunape et non de Porphyre qu'il faut se réclamer. P. 182, l. 12-13 : les thèses attribuées à Renouvier ne sont pas conformes à sa théorie (les trois mondes).  
M. FESTUGIÈRE.

R. JOLIVET. **Le Thomisme et la critique de la connaissance.** (Bibliothèque franç. de philosophie). — Paris, Desclée De Brouwer, 1933, 12°, 150 p. Fr. 10.

Ce livre a été écrit, au moins pour le principal, à l'occasion de la controverse qui s'est produite, il y a quelque deux ans, entre M. Ét. Gilson et Mgr Noël, touchant la possibilité de constituer une critique de la connaissance dans le cadre de la philosophie de saint Thomas.

Est-il loisible au thomiste de « partir » du *Cogito* ? — Oui, répond M. J. ; mais à la condition que ce soit de ce *Cogito* que nous révèle authentiquement la conscience, celui qu'aucune note étrangère n'est venue fausser. Or tel n'est pas le *Cogito* cartésien : ce qui y entre d'idéalisme y représente une clause additionnelle, tout arbitraire. Éliminons la clause, et faisons fond sur la donnée psychologique dans sa pure teneur. Une fois affranchi du parti pris initial d'idéalisme, on ne prétendra plus « que le *Cogito* ne nous ouvre que le monde de la pensée... (C'est que) la réflexion a beau se redoubler et chercher à étreindre le moi pur, elle n'y parvient jamais : le moi n'est toujours connu que comme *un sujet... pensant quelque chose d'extérieur à la pure pensée*. Le *Cogito* est donc doublement la saisie de l'être absolu, irréductible à la pure pensée » (p. 26-27. Italiques ajoutées). Par le bénéfice de l'attitude qu'il est le maître d'adopter, le thomisme peut prendre qualité de « *réalisme critique* » (69-70 ; 111). Acceptant un certain *doute critique*, il se sera gardé de toute concession au *doute cartésien* (53-56 ; 145-147).

Ces lignes ne donneront qu'une idée bien insuffisante d'un livre sagement pensé dans son ensemble, très informé et évocateur de problèmes, enfin lumineusement écrit. La méthode, l'ordre, le dosage des questions, y semblent moins heureux.

On constate que les circonstances n'ont pas permis à l'A. de faire bénéficier son travail de l'étude de l'ouvrage magistral publié en 1932 par le regretté P. Roland-Gosselin (cf. *Rev. Bén.*, 1934, p. 102-103).  
M. F.

H. SÉROUYA. **Initiation à la philosophie contemporaine.** — Paris, La Renaissance du Livre, in-12, 312 p. Frs : 15.

Aux esprits de suffisante culture M. S. désire offrir le moyen de se mettre au courant du mouvement philosophique qui s'est développé depuis un demi-siècle dans notre Occident. La première moitié de l'ouvrage est consacrée à la *philosophie pure* ; la seconde se partage entre la *ph. scientifique*, la *ph. sociologique* et la



ph. *psychologique*. Voici comment l'A. a établi son programme pour la ph. pure : la doctrine d'E. Boutroux, le bergsonisme, le pragmatisme, l'école de Marburg, la doctrine de L. Brunschvig, l'école phénoménologiste, l'idéalisme d'Hamelin, celui de Croce et de Gentile, la morale de Rauh, le système d'Alexander, le néo-thomisme. Sont étudiés ensuite, aux titres particuliers, susdits : les idées philosophiques de H. Poincaré, la portée philosophique de la théorie d'Einstein, le meyerionisme ; les doctrines de Durkheim et de Lévy-Bruhl ; celles de Pierre Janet et de S. Freud. — On s'étonne de quelques lacunes dans la classe des philosophes purs ; le nom de M. M. Blondel n'est prononcé qu'en passant, et encore est-ce sous une qualification assez inattendue : « professe » le bergsonisme.

Les dispositions que M. S. apporte à l'examen des doctrines sont impartiales, voire sympathiques. Quelle est sa méthode de travail ? De ses dix-huit chapitres d'exposition, sept paraissent lui appartenir : Boutroux, Bergson (chap. le meilleur), Brunschvig, Durkheim, Lévy-Bruhl, Freud, disons même Meyerson. Pour la rédaction des autres il s'est laissé guider et même souvent documenter en entier par des articles ou des livres déjà parus. Il y a assurément beaucoup de choses dans l'ouvrage ; mais on n'oubliera pas que l'enquête reste assez superficielle. — C'est en tenant compte de ce dernier caractère que nous formulerons quelques observations :

1. Les sympathies profondes de M. S. pour le spinozisme influent (sans doute à son insu) sur son attitude en matière de ph. religieuse. C'est ainsi que, même après *Les Deux Sources*, il persiste à parler de « panthéisme bergsonien » (p. 80, note) ; ainsi encore qu'il passe sous silence certaines œuvres, très importantes, de Boutroux sur la religion, et fait entre le sentiment religieux de ce philosophe et celui d'Épicure un rapprochement qui constitue un très lourd contresens historique (33). Le zèle de M. S. pour Spinoza ne colore-t-il pas un peu sa vision des choses ? Nous serions désireux qu'il nous expliquât cette sentence : « La philosophie morale de Rauh (on remarquera qu'il ne s'agit pas là des travaux de psychologie de ce philosophe) ... dérive... de l'Éthique de Spinoza » (172). — 2. M. S. cite (168) les deux ouvrages de F. Rauh : *Essai sur le fondement de la morale* et *L'expérience morale*. Mais comment se fait-il qu'en les rapprochant il ne dise rien de la transformation totale de points de vue qui s'est accomplie chez le moraliste entre la publication du premier (1891) et celle du second (1903) ? — 3. À l'égard des théories de Durkheim et surtout de M. Lévy-Bruhl (le prélogisme) la critique de M. S. est vraiment insuffisante. — 4. Dans le chapitre sur le néothomisme on peut voir un acte de bonne volonté ; malheureusement les auteurs auxquels M. S. a tout emprunté l'ont bien médiocrement servi. — On allongerait aisément cette liste d'observations.

M. S. indique à mots couverts (p. 6) qu'il a écrit son livre avec quelque hâte. On s'en serait douté. Pour ne rien dire du fond, il y a dans la forme des négligences — préjudiciables à l'exposé des idées — qu'on renoncerait à compter. — Concluons qu'il ne dépend que de l'A. de nous donner une autre fois une œuvre tout à fait à la mesure de son talent et de son savoir. M. FESTUGIÈRE.

**La Phénoménologie.** Journées d'Études de la Société thomiste. I. Juvisy, 12 sept. 1932. — Juvisy, Éd. du Cerf, 80, 115 p. Frs : 15.

La *Société thomiste* a été également heureuse dans le choix du thème et dans l'accomplissement du programme de sa première *Journée*. Celle-ci a vu des philosophes catholiques de quatre pays étudier ensemble, dans la collaboration la plus cordiale, le mouvement de la pensée allemande, très complexe et encore très plein d'inconnues, qui s'appelle la phénoménologie.



Dom Feuling, de Salzbourg, a ouvert la séance du matin par un rapport sur « *la phénoménologie en elle-même* » ; le P. Kremer, de Louvain, celle du soir par l'esquisse d'une confrontation de « *la phénoménologie... avec le thomisme* ». Chacun de ces exposés a été suivi d'une *Discussion*. La journée a été close par le P. Kremer qui a récapitulé les débats et, en termes nuancés, dégagé quelques conclusions. — A vrai dire, le champ exploré a été moins vaste que le titre ne le suggérait. D. Feuling s'est limité, in specie, aux deux phénom. respectives de MM. Husserl (philosophie des essences) et Heidegger (philosophie de l'existence concrète, marquée de temporalité), et en a dit l'opposition radicale ; les idées de Max Scheler n'ont été évoquées que plus loin, au cours du livre, et cela en passant. Délibérément tout le poids des discussions s'est porté sur l'initiateur de la phénom., Edmund Husserl ; et encore n'a-t-on voulu scruter dans son œuvre que ce qui — orientation générale, thèses caractéristiques — pouvait prendre signification à l'égard du thomisme. Louable méthode de travail, en présence d'une matière riche à l'excès et encore mouvante.

Il est malaisé de dire en bref le contenu de ce volume, très divers dans son unité. Le rapport de D. Feuling fait seul formellement figure d'introduction générale à la phénom. (histoire, doctrines) ; bien entendu, mainte page ultérieure (43-44, M<sup>lle</sup> Stein ; 54, Dom Mager ; etc.) est de nature à le compléter, à le préciser. Tout le reste est critique constructive et aporie. Les « gloses thomistes » (*sic*) du P. Kremer permettent un tour d'horizon : c'est avant tout sur la question de l'intuition des essences que thomisme et phénom. se sentent en sympathie ; tandis que c'est l'ἐπιπολή (einklammerung), préconisée par Husserl à l'égard de l'existence, qui fait surtout difficulté et paraît même grosse de menaces contre le réalisme. Il y a en ces matières bien des dessous et des à-côté problématiques. De nombreuses interventions, notamment celles de M<sup>lle</sup> Stein, singulièrement experte en tout ce qui touche la phénom., de M. Schöngen, de D. Mager, du P. Delannoye, de M. M. Koyré et Forest, apportent des sons divers dans la discussion. Ces deux derniers, faisant principalement état des attitudes plus récentes de Husserl, si nettement idéalistes (*Méditations cartésiennes*), jugeraient finalement décevante la convergence qui avait paru pendant longtemps se dessiner entre la phénom. et le thomisme. Mais les autres opinions formulées restent, tantôt plus, tantôt moins, dans la tonalité optimiste. Et le P. Kremer, motivant sa confiance, croit pouvoir conclure que la phénom. « étant objective par nature..., *devrait, correctement appliquée*, mener au réalisme intégral » (p. 94).

Au lecteur n'a pas échappé, toutefois, le conditionnel (les italiques sont de nous) de cette dernière phrase. La sentence est favorable à « la phénoménologie » ; elle implique au contraire, du point de vue thomiste, le regret que M. Husserl se soit personnellement éloigné de l'orientation philosophique qui jadis a été la sienne et qui s'était communiquée d'une manière bien-faisante à de nombreux esprits. — Notons, pour finir, qu'il y a donc un problème « Husserl » qui broche, pour le compliquer encore, sur celui de la phénoménologie.

M. FESTUGIÈRE.

F. TAYMANS D'EYPERNON, S. J. **Le Blondélisme.** — Louvain, Museum Lessianum, 1933, gr. 8°, 190 p. Fr. 32.

Disciple et admirateur de Mr Blondel, le P. T. expose les lignes principales et les aspects les plus actuels de la « philosophie de l'action ». Un papillon nous avise que le maître d'Aix a bien voulu, avant publication, lire le travail, et

qu'il en a témoigné « sa vive satisfaction ». Un tel sentiment s'explique : tant le P. T. s'est montré dévoué à la cause qu'il a embrassée et a mis de vrai talent littéraire à son service.

Mais précisément parce que l'œuvre a plutôt le ton de l'apologie que celui de l'objectivité critique, on excusera le lecteur de ne pas sentir céder incontinent ses difficultés. — La doctrine de Mr B. se donne essentiellement pour une « ph. du concret » : c'est entendu. Mais on la voit s'appuyer constamment sur les premiers principes : raison d'être, causalité, finalité ; transcendants (ch. I. *L'Action. Sa Méthode. Son contenu* ; et passim). Est-ce là avouer que la métaphysique traditionnelle a parfaitement contact avec « le réel » (cf. p. 145, l. 15) ? Voilà qui faciliterait singulièrement les accommodements avec Aristote et S. Thomas. — Les intentions de Mr B. (amener les âmes au surnaturel) sont toutes nobles ; mais la ph. ne tendrait-elle pas, chez lui, à se souder finalement à l'apologétique et à la théologie, ou inversement à attirer celles-ci à sa propre substance (ch. I ; ch. V, *Le problème de la ph. catholique*) ? Il y aurait donc directement une certaine confusion d'objets formels ; indirectement et tout involontairement, des périls de nature plus grave. — Concernant les interventions que Mr B. demande à la liberté dans l'acquiescement philosophique (ch. II. *La valeur épistémologique de l'option*), il y a des arguments du P. T. qui précisément prouvent « trop », car ils nous transportent en pleine question de l'adhésion de foi à la Révélation. — Le rôle attribué au *contraste* comme facteur objectif de la connaissance humaine (p. 39, 40, 51, 100) nous semble exagéré ; et soutient-on vraiment que l'être relatif et contingent renvoie, *par simple contraste*, notre esprit sur l'absolu et le nécessaire (p. 51) ? — Signalons encore, entre autres choses, une ambiguïté regrettable qui règne sur le sens du mot « être », en plusieurs passages (p. 71, 73, 78) : la pensée flotte, incertaine, de l'individuel à l'univers ! (monistique) et au Divin. — Ces remarques faites, nous sommes heureux de louer la signification générale du chap. IV où sont confrontés le bergsonisme et le blondélisme.

Le volume se termine par un *Vocabulaire philosophique de Maurice Blondel* (p. 151-184) qui, revu et complété par le philosophe lui-même, rendra de grands services.

Les *errata*, de diverse nature, sont nombreux. P. 22, l. 31 ; 58, l. 22-24 ; 60, n., l. 10 : ponctuation ou typographie préjudiciables au sens. — P. 61, n. : citation d'Aristote, travestie ; 82, n., long texte de S. Thomas, presque massacré. — P. 21, l. 20, lire *pragmatisme* ; 29, l. 10, *carguant* ; 40, l. 23, *lui* ; 87, l. 5, *I<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>* ; 95, n. 1, l. 15, *notionnelle* ; 96, l. 22, *bien qu'on soit* ; etc. La ponctuation est souvent fautive ou insuffisante.

M. FESTUGIÈRE.

#### HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

**Kirchengeschichte auf Grund des Lehrbuches von F. X. v. Funk**, neubearbeitet von Dr K. Bihlmeyer. III. Teil. — Paderborn, Schöningh, 1933-34, 8°, 479 p.

Ce tome III termine la réédition du manuel devenu classique de Funk, mais spécialement pour ce dernier volume, cette nouvelle édition est particulièrement utile. En effet, M. Bihlmeyer a poussé son manuel jusqu'au tout récent concordat avec le Reich, et a considérablement enrichi la partie bibliographique. C'est dire les services que rendra cette nouvelle édition, pour l'étude de l'histoire contemporaine de l'Église.

G. D.

ALBERT GARREAU. **Saint Albert le Grand**. (Coll. Temps et Visages). — Paris, Desclée De Brouwer et C<sup>ie</sup>, 1933, 8°, 300 p. Fr. 20.

Cette nouvelle biographie de saint Albert le Grand paraît à son heure. Dans la préface, du P. Mandonnet, nous lisons cet éloge très mérité : « cette vie de S. Albert le Grand est la plus attachante, la plus suggestive, et, croyons-nous, la plus vraie qu'il y ait jusqu'à ce jour ». Le lecteur souscrira entièrement à ce jugement si favorable. Cette biographie est en effet très complète, peut-être un peu touffue, veillant à mettre en relief la personnalité du grand docteur. On reste dans l'admiration devant une pareille puissance de travail, devant le savoir encyclopédique de saint Albert qui était à la fois naturaliste, physicien, philosophe, théologien et moraliste. Saint Albert le Grand était même un peu magicien et si ses connaissances des propriétés physiques et chimiques des corps sa science des mouvements des astres n'avaient rien de « surnaturel », il n'en est pas moins resté dans l'imagination populaire un demi-sorcier et un astrologue ; d'où les nombreuses légendes fantaisistes, les attributions erronées de livres d'astrologie, etc. L'auteur consacre un chapitre « Magie et Légendes » à cet aspect caractéristique de la réputation du grand docteur ; on y respire un parfum moyenageux très évocateur.

On trouvera en annexe la lettre décrétale de S. S. Pie XI proclamant le culte de S. Albert le Grand, confesseur et docteur, et une note iconographique qui sera précieuse pour les historiens et pour les critiques d'art. B. BECKER.

D. FULGENTIUS HIRSCHENAUER, O. S. B. *Die Stellung des heiligen Thomas von Aquin im Mendikantenstreit an der Universität Paris.* — Missionsverlag St Ottilien, 1934, 8°, 160 p.

L'auteur s'est attaché à l'un des principaux objets de la spéculation humaine et pour en souligner les aspects toujours actuels il nous présente cette étude. Il s'agit de la fameuse « querelle des états de vie » qui fut si animée au moyen âge dans les milieux universitaires et qui garde un intérêt toujours renouvelé aux yeux des hommes. L'auteur veut mettre bien en évidence la position occupée par saint Thomas dans ce débat. Pour ce faire il devra établir en des chapitres successifs les divers moments de l'élaboration de la doctrine (les philosophes de l'antiquité, les premiers scolastiques). Il devra aussi situer ces querelles dans leur cadre : ce qui nous vaut une intéressante esquisse sur la vie intellectuelle dans les universités médiévales.

L'auteur expose ensuite longuement et systématiquement la doctrine de saint Thomas et pour terminer consacre un chapitre à l'étude de ses principales sources littéraires (Aristote, saint Augustin, Cassien, saint Grégoire le Grand). On ne peut que louer le P. H. d'avoir uni dans la composition de cet ouvrage un vif souci de précision historique et une claire vue des exigences de la pensée.

D. B. BECKER.

J. CANIVEZ. *Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis ab anno 1116 ad annum 1786.* Tomes 1 et 2 (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique, fasc. 9 et 10). — Louvain, Revue d'hist. eccl., 40, Rue de Namur, ou Abbaye N.-D. de Scourmont, par Bourlers, 1933 et 1934, 8°, xxxi-533 p. et xvi-490 p. Le vol. 20 belgas.

Pour l'histoire d'un Ordre religieux, la connaissance des statuts de ses chapitres généraux est de première importance. Quand il s'agit d'un grand Ordre ancien, tel que celui des Cisterciens, mêlé à tant d'événements, en relations étroites avec les papes et les rois, les évêques, les ordres religieux et les seigneurs, ces décisions, générales ou particulières, constituent une source de valeur considérable pour l'histoire ecclésiastique et profane. En publiant la collection

des *Statuta capitulorum generalium Ord. Cist.*, des origines à 1786, le R. Père Canivez a donc particulièrement bien mérité ; d'autant plus que son édition se présente avec toutes les garanties scientifiques désirables. Le P. C. n'a rien négligé pour y parvenir ; tous les manuscrits ont été soigneusement utilisés et collationnés ; les variantes sont indiquées en note. On trouvera également, au bas des pages, la traduction et l'identification des noms propres de lieux et de personnes.

Deux volumes ont déjà paru de la série des *Statuta*. Le premier contient ceux des années 1116-1220 ; le second va de 1221 à 1261. Si nous comparons cette édition avec celle de Martène (*Thesaurus Anecdotorum*, IV, Paris, 1715, col. 1243-1647), qui d'ailleurs ne la donnait pas pour complète, nous saisissons tout de suite la supériorité de celle de dom Canivez : des statuts du premier volume nous ne retrouvons chez l'illustre mauriste que la moitié environ ; quant à ceux du second volume, le désavantage de Martène est encore plus marqué ; de l'année 1229, par ex., il ne connaît que 8 statuts contre 47, cités par C. ; pour 1236, 13 contre 67 ; pour 1243, 14 contre 70 ; pour 1251, 11 contre 75 ; pour 1257, 7 contre 52 et ainsi du reste.

Il faut féliciter chaleureusement le R. P. Canivez de l'œuvre vraiment fondamentale qu'il a entreprise et qu'il achèvera bientôt, nous l'espérons, au plus grand profit de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire. PH. SCHMITZ.

#### HISTOIRE PROFANE.

LUIGI SCHIAPARELLI. *Codice diplomatico Longobardo*, vol. II. (Istituto storico Italiano. Fonti per la storia d'Italia, N° 63). — Rome, Sede dell' Istituto, 1933, 4°, 474 p. Lire 120.

En 1853, C. Troya publiait à Naples son *Codice diplomatico Longobardo*, travail important mais insuffisamment critique et non dépourvu d'erreurs. Trois quarts de siècle plus tard (enfin !), on vit paraître le premier volume d'un nouveau *Codice diplomatico Longobardo*, qui satisfera les plus exigeants. Ceux qui connaissent le soin méticuleux qu'apportait à ses travaux le regretté Professeur Luigi Schiaparelli, savent qu'ils trouveront ici une édition parfaite, sous tout rapport, d'un précieux instrument de travail. L'éditeur a quelque peu modifié le plan de Troya. Fort heureusement, il a séparé les documents lombards de l'Italie du Nord et de Toscane de ceux des duchés de Spolète et de Bénévent ; le formulaire et les traditions manuscrites sont, en effet, différents, tout de même que l'histoire des deux branches conquérantes.

L'édition des textes est intégrale. Elle débute par les chartes ; les diplômes suivront. Le premier volume, paru en 1929, contenait 124 chartes, allant de 620 à 757. Le second, que nous avons sous les yeux, continue la publication de 757 à 774, comprenant les règnes de Didier et d'Adelchis, avec 171 pièces. La plupart des actes intéressent, en ligne directe, des établissements ecclésiastiques. Parmi les monastères, c'est celui de S. Salvatore, de Brescia, qui est le plus souvent l'objet de donations (761-772), sous l'abbesse Anselperga.

Relevons, en terminant, que M. Schiaparelli a enrichi son édition de notes historiques, nombreuses et importantes. PH. SCHMITZ.

CARD. FR. EHRLE. *I piu antichi statuti della Facoltà teologica dell' Università di Bologna* (Universitatis Bononiensis monumenta, I). — Bologne, Istituto per la storia dell' Univ. di Bologna, Palazzo dell' Archigennasio, 1932, 4°, ccxxvi-150 p. Lire 50.



On ne rencontre les statuts de la faculté théologique de l'Université de Bologne que dans deux manuscrits ; l'un appartient à la bibliothèque archiépiscopale de la ville, l'autre se trouve à Vienne. Les statuts, reproduits ici, datent de 1364, année de la fondation de l'Université, et sont l'œuvre d'Hugolin Malabranca d'Orvieto, augustin. Une nouvelle rédaction parut en 1440. C'est elle qui nous est conservée dans le ms. bolonais. Elle comporte plusieurs additions. À l'édition de ces statuts, l'éminent auteur ajoute en appendice plusieurs documents : sentences, décisions de la faculté ainsi que les matricules des docteurs et « incorporati » de 1364 à 1500 : le tout pourvu des index alphabétiques les plus utiles.

Une introduction de 226 pages précède ces textes. Elle forme une contribution des plus importantes à l'histoire de la scolastique médiévale. Après l'étude de la tradition manuscrite des statuts de l'Université de Bologne, le cardinal Ehrle expose le développement de la constitution du Studium bolonais : les types d'universités ; l'histoire résumée de celle de Bologne ; la multiplicité de ses corporations ; l'antagonisme des juristes « forenses » et « cives », des médecins et des philosophes, etc. Sur les origines des facultés théologiques au moyen âge, S. É. donne des pages précieuses : l'essence des Universités ; les fondateurs ; les refus de concession ; les écoles concurrentes de Bologne au XIV<sup>e</sup> siècle. Avant de parler de la fondation de l'Université, S. É. expose longuement l'état des études philosophiques et théologiques à Bologne avant 1364 ; il passe en revue l'activité qu'y ont déployée les principaux ordres religieux. Ce qui lui fournit l'occasion de fixer le caractère international de l'Université de Paris, à laquelle Bologne se substituera à certaines périodes et pour quelques ordres : augustins, carmels et dominicains. La situation politique de Bologne vers 1364 fait l'objet du chapitre suivant et sert de transition, par les tractatives des ambassadeurs bolonais et d'Albornoz en particulier, au récit de l'inauguration de la faculté théologique à Bologne, en 1364. Elle est le fruit des efforts des sept fondateurs, dont le bienheureux Pierre Tommasio et Hugolin di Malabranca. Ce dernier donna à l'Université ses statuts. S. É. en discute tout au long la vraie portée, par comparaison avec ceux de Paris et des autres universités médiévales. PH. SCHMITZ.

G. R. OWST. *Literature and Pulpit in Medieval England*. A Neglected Chapter in the History of English Letters and of the English People. — Cambridge, University Press, 1933, 8°, xxiv-616 p. Sh. 30.

Ce livre extrêmement riche de renseignements sur la prédication au moyen âge, mais quelque peu confus dans son exposition, complète l'ouvrage du même auteur, *Preaching in Medieval England*, paru en 1927. L'auteur se défend de traiter son sujet de manière exhaustive ; modestement, il nous prie de n'y voir qu'une sorte d'introduction à l'étude de l'influence exercée sur la littérature par la chaire chrétienne. De la production sermonnaire au moyen âge en Angleterre, c'est uniquement le côté littéraire qu'il entreprend de dégager ici. Entre la philologie et l'histoire, il jette un nouveau pont, destiné à rapprocher deux rives qui demeurent trop souvent étrangères l'une à l'autre. L'importance des sermons comme sources de notre connaissance du monde médiéval est immense. On y vient de plus en plus. L'Angleterre, jusqu'ici, s'était montrée quelque peu réfractaire à ce mouvement. Avec M. Owst, elle regagne le temps perdu. Son ouvrage, en effet, puisque « littéraire » avant tout, intéresse aussi la vie sociale et ecclésiastique du temps.

En résumé, voici la marche du livre : Grâce à la prédication, la littérature

devient de plus en plus réaliste (chap. 1). L'allégorie biblique, utilisée dans les sermons, fait naître un procédé qui, de là, passera dans les productions littéraires profanes (chap. 2). On peut en dire autant des « personnages » (saints, anges, démons) qui peuplent les récits des prédicateurs (chap. 3), ainsi que des « exempla » qui illustrent leurs discours, et qui sont puisés un peu partout, dans les classiques anciens aussi bien que dans l'histoire naturelle, les animaux surtout (chap. 4). Trois chapitres (5, 6, 7) exposent l'influence de la prédication satirique. On peut y suivre tout le développement de ce genre littéraire dans la langue anglaise, des origines à la Réforme. La satire n'épargne personne ; elle se fait plus violente à mesure qu'elle s'attaque aux plus grands. De la chaire, la satire passe sur les lèvres du peuple. Elle se trouve à l'origine de bien des mouvements révolutionnaires ou d'émeutes populaires. Dans le chapitre 8, l'auteur traite un sujet plus connu, au moins chez nous : le sermon et le drame ; dans le drame se rencontrent tous les thèmes développés dans la « chaire de vérité ». Le dernier chapitre expose l'idéal social des prédicateurs, les conseils de vie chrétienne qu'ils distribuaient à leurs auditeurs. — Puissent ces quelques lignes faire voir la richesse du contenu : « une mine où l'on puisera pendant longtemps ». Le danger, dans une étude de ce genre, est d'attribuer aux sermons des effets qui proviennent peut-être d'autres causes. L'auteur y a-t-il échappé ?

Je relève, parmi les plus illustres prédicateurs anglais du moyen âge, deux bénédictins : Thomas Brunton de Norwich, évêque de Rochester, et Robert Rypon de Durham.

Bon index alphabétique mais pas de bibliographie.

PH. SCHMITZ.

THEODORE GEROLD. **La musique au moyen âge.** (Les classiques français du moyen âge, n° 73). — Paris, Champion, 1932, 12°, xii-443 p. Fr. 40.

L'A. aborde l'histoire de la musique au moyen âge, en se donnant pour but de montrer son développement. Devant rester dans le cadre de la collection pour laquelle l'ouvrage est écrit, il étudie plus en détail la musique profane, et la musique en France.

Il débute par une étude des mélodies grégoriennes et byzantines, des proses et séquences, de la musique des drames liturgiques, pour permettre de saisir leur influence sur la musique du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, qu'elle soit écrite sur des paroles latines, ou sur des textes en langue vulgaire.

L'A. s'attache d'abord à l'étude de la monodie, puis de la polyphonie et de la musique instrumentale. Les exemples sont très nombreux, et illustrent les théories adoptées par l'A. pour expliquer les rythmes et la composition musicale du moyen âge. La matière nous semble très soigneusement fouillée. Regrettons cependant les transcriptions mensuralistes, avec blanches, noires, croches, doubles croches, et même notes pointées. Ces interprétations donnent des rythmes qui sont bien vulgaires (voir pp. 62 et seq. ; 196, 153, et tant d'autres) alors qu'ils seraient très souples si, en respectant l'égalité de la valeur des signes, on permettait l'alternance de rythmes binaires et ternaires. Les arguments relatifs à ces interprétations ne nous ont pas convaincu. Au reste l'A. (p. 316) fait dater du début du XIV<sup>e</sup> siècle l'apparition de signes indiquant des notes semi-brèves et minimales. A la page 96, la notation ancienne de la chanson de Gace Brulé montre, nous semble-t-il, par la présence d'une note sur le mot *bien*, de deux au contraire sur la syllabe *mer* de *amer*, que ces quantités sont différentes et non égales comme le veut la notation moderne de l'auteur.

R. R.



# TABLE DES MATIÈRES

## I. ARTICLES

BARDY (G.).	S. Jérôme et ses maîtres hébreux ... ..	145
BURKITT (F. C.).	The Bible of Gildas ... ..	206
CAPELLE (B.).	Le Kyrie de la messe et le pape Gélase... ..	126
DE BRUYNE (D.).	De la provenance de quelques manuscrits ...	107
FLICHE (A.).	Y a-t-il eu en France et en Angleterre une querelle des investitures ? ... ..	283
HOFMEISTER (PH.).	Les statuts du monastère des Bénédictines de Marienberg-lez-Boppard (1437) ... ..	439
LAMBOT (C.).	L'homélie du Pseudo-Jérôme sur l'assomption et l'évangile de la Nativité de Marie d'après une lettre inédite d'Hincmar ... ..	265
»	Nouveau sermon de S. Augustin pour la fête d'un martyr... ..	398
LEVISON (W.).	Zu den <i>Gesta abbatum Fontanellensium</i> ... ..	241
MERCATI (G.).	L'eucologio di S. Maria del Patire ... ..	224
MORIN (G.).	Fastidius ad Fatalem ? Pages inédites du V <sup>e</sup> siècle d'après le ms. CCXXI de Reichenau ... ..	3
»	La préface métrique au Commentaire sur les psaumes de Prosper d'Aquitaine ? ... ..	36
»	Le symbole de S. Césaire d'Arles ... ..	178
»	Le traité de S. Césaire d'Arles de <i>mysterio S. Tri- nitatis</i> ... ..	190
»	Sur la date et la provenance de l' <i>Ordo Scru- tini</i> du cod. Ambros. T. 27 sup. ... ..	216
»	Débris d'ancien sacramentaire dans les reliures de mss. de l'Ambrosienne ... ..	381
»	Le monogramme d'un Deuterius au bas de la règle de S. Césaire ... ..	410
»	Une première édition critique des <i>Consultationes</i> de Firmicus Maternus ... ..	456
PEEBLES (B. M.).	The Date of the Verona Sulpicius ... ..	393
PIRENNE (H.).	De l'état de l'instruction des laïques à l'époque mérovingienne ... ..	165
POSCHMANN (B.).	Die Echtheit des Augustinuschen Sermo 351 ...	18
SCHMITZ (PH.).	A nos lecteurs ... ..	105
WILMART (A.).	Un témoin anglo-saxon du calendrier métrique d'York ... ..	41
»	Une composition rythmique de Jacques de Dinant en l'honneur de la Vierge Marie ...	70
»	Une riposte de l'ancien monachisme au manifeste de S. Bernard ... ..	296
»	Ève et Goscelin ... ..	414

*A cette année sont joints, avec pagination spéciale :*

SCHMITZ (PH.).	Bulletin d'histoire bénédictine. Tome IV... 65*-120*
DE BRUYNE (D.) et LAMBOT (C.).	Bull. d'anc. litt. chrét. lat., t. II... [161]-[180]

## II. COMPTES RENDUS.

ABEL. <i>Géographie de la Palestine</i> ... 350	DE GRUYTER. <i>De B. Maria Regina</i> ... 467
ALBERTI MAGNI (S.). <i>de Bono</i> ... 87	DE JAEGER. <i>Anthol. mystique</i> ... 92
ANGLUIN. <i>Use of alcoholic drink</i> 358	DE MOREAU. <i>Belgique</i> ... 95
AUGUSTINI (S.). <i>Textus eucharistici selecti (Lang)</i> ... 352	DERMINE. <i>Éducation chrétienne</i> 94
BARDY. <i>Le Rédempteur</i> ... 89	DE ROERICH. <i>Sur les pistes de l'Asie</i> ... 374
BAYART. <i>L'action liturgique</i> ... 90	DE ROUX. <i>La Troisième République</i> ... 101
BEA. <i>De Pentateucho</i> ... 83	DE SAINT-AULAIRE. <i>Richelieu</i> ... 100
BECHERT. <i>Zeitschrift der Savigny-Stiftung. Germ. Abt. Register</i> 460	DESCARTES. <i>Regulae ad directionem ingenii</i> ... 363
BEELTSSENS et AMMONIUS. <i>La Chapelle à Hérimmes-lez-Engghien</i> ... 96	DIRKSEN. <i>The N. T. Concept of Metanoia</i> ... 84
BIHLMAYER. <i>Kirchengeschichte, 3</i> 473	D'IRSAY. <i>Hist. des Universités I</i> 369
BLUMENTHAL. <i>Apocryphen Apostelgeschichten</i> ... 349	DRIoux. <i>Cultes des Lingons; les Lingons</i> ... 468, 372
BONSIRVEN. <i>Les idées juives</i> ... 463	DUMOUTET. <i>Le Christ selon la chair</i> ... 468
BONACCORSI. <i>Filologia neotestamentaria, I</i> ... 462	ECK. <i>Le moyen-âge russe</i> ... 98
BONNEFOY. <i>Une Somme Bonaventurienne</i> ... 464	EHRARD. <i>Das Christentum... bis Constantin</i> ... 95
BOTTE. <i>Les origines de Noël</i> ... 92	EHRLE (Card.). <i>Statuti dell'Università di Bologna</i> ... 475
BOUDOU. <i>Actes des Apôtres</i> ... 348	FAIRON. <i>Regestes de la Cité de Liège, I</i> ... 370
BOULENGER. <i>Nicolas Fouquet</i> ... 101	FALCON. <i>Crédibilité du dogme</i> ... 88
BREMOND. <i>Hist. du sentiment religieux, XI</i> ... 360	FRISCHMUTH. <i>Die paulinische Konzeption in der Frömmigkeit Bernhards von Clairvaux</i> ... 352
BRIERRE. <i>S. Marie-Madeleine</i> ... 367	GALTIER. <i>De SS. Trinitate</i> ... 466
BROWE. <i>De ordaliis, II</i> ... 88	GARREAU. <i>S. Albert le Grand</i> ... 473
BRUGERETTE. <i>Le prêtre français</i> 369	GEROLD. <i>La musique au M.-A.</i> ... 477
BUCHBERGER. <i>Lexikon für Theologie, V</i> ... 80	GILSON. <i>L'esprit de la philos.</i> 103
CAMPANA. <i>Maria nel culto</i> ... 463	GRABMANN. <i>Gesch. der Kath. Theologie</i> ... 86
CANIVEZ. <i>Statuta capit. O. Cist., I, II</i> ... 474	GREDT. <i>Elementae philosophiae, 6<sup>e</sup> éd.</i> ... 361
<i>Carte e statuti dell'agro ticinese</i> ... 368	<i>Grosse Herder (Der), V-VIII</i> 81, 460
CLARK. <i>Acts of Apostles</i> ... 347	HALKIN. <i>Confits de juridiction</i> 367
COLIN. <i>Belgique, carrefour de l'Occident</i> ... 372	HILKA. <i>Caes. von Heisterbach</i> 96
CONDAMIN. <i>Poèmes de la Bible</i> ... 82	HIRSCHENAUER. <i>Die Stellung des hl. Thomas v. A. im Mendikantenstreit</i> ... 474
COSTE... <i>Filles de la Charité</i> ... 97	HOFMANN. <i>Die heroische Tugend</i> 358
CRAWFORD. <i>Anglo-Saxon Influence</i> ... 371	HONNORAT. <i>Parenté des langues indo-européennes</i> ... 375
COULOMBEAU. <i>Chartres</i> ... 374	HUMBERTCLAUDE. <i>Lalanne</i> ... 369
DANDOUY. <i>L'ontologie du Védanta</i> 365	
DAVID. <i>Études historiques sur la Pologne</i> ... 371	
DE GRANDMAISON. <i>Écrits spirituels, I</i> ... 361	



HUMEAU. <i>Les sermons de S. Augustin, I et II...</i> ... ..	93	PINARD DE LA BOULAYE. <i>La Personne de Jésus</i> ... ..	89
JACKSON (FOAKES) et LAKE (KIRSOPP). <i>The Beginnings of Christianity</i> ... ..	348	PIRENNE (J.). <i>Hist. des Inst. et du droit de l'anc. Égypte</i> , ... ..	84
<i>Jahrbuch für Liturgiewiss. Registerband</i> ... ..	90	RAVAISSON. <i>Testament philosophique</i> ... ..	363
JEAN. <i>La Bible et les récits babylo niens</i> ... ..	82	REINSTADLER. <i>Philosophia scolast. I et II</i> ... ..	469
JOLIVET. <i>Le thomisme</i> ... ..	470	ROLAND-GOSSELIN. <i>Essai d'une Étude de la connaissance, I...</i>	102
JOLY. <i>La bse Pelletier</i> ... ..	97	RUF. <i>Mittelalterliche Bibliothekskataloge, III-2</i> ... ..	80
JORDI M. RIERA. <i>Evangeli segons S. Joan. Actes dels Apostels...</i>	346	<i>Sankt Wiborada, I</i> ... ..	345
JUGIE. <i>Theol. Orientalium, V</i>	535	SAVIO. <i>Staffarda</i> ... ..	367
JUNKER. <i>Das Deuteronomium</i> ...	83	SCHIAPARELLI. <i>Codice diplom. Longobardo, II</i> ... ..	475
KEHR. <i>Urkunden der deutschen Karolinger</i> ... ..	100	SCHLATTER. <i>Theol. des Judentums</i> ... ..	351
KERN. <i>Tugendsystem des hl. Bernhard...</i> ... ..	464	SCHNUERER. <i>Anfänge der abendl. Völkergemeinschaft</i> ...	98
KLEIJNTJENS... <i>Oude wereld. Navigatie en Negotie...</i> ... ..	97	SCHUEMMER. <i>Fastenpraxis</i> ...	359
KORTLEITNER. <i>Aegyptiorum auctoritas. Formae cultus mosaici.</i>	351	SEPPELT et LOEFFLER. <i>Papstgeschichte</i> ... ..	366
KRAKOWSKI. <i>Plotin</i> ... ..	469	SEROUYA. <i>Spinoza. Initiation à la philos. contemp.</i> ...	104, 470
KRARUP. <i>Bullar. Danicum, I</i>	95	STEFANESCU. <i>L'illustration des liturgies</i> ... ..	90
KUTAL. <i>Libri Amos et Abdiae...</i>	346	STOLZ. <i>Glaubensgnade</i> ... ..	353
LACOMBE. <i>Programme social...</i>	374	TAVEAU. <i>Le card. de Bérulle...</i>	360
LECOMTE. <i>Thiers</i> ... ..	101	TAYMANS D'EYPERNON. <i>Le Blondélisme</i> ... ..	472
LERCHER. <i>Theol. dogmatica, I. II</i>	465	<i>Textus et documenta. Series philosophica (3-10), series theol. (6-9)</i> ... ..	362, 87
LEVAUX. <i>L'Orient et nous...</i> ...	375	THOMAS D'A. (S.) <i>Somme théologique</i> ... ..	354
LLAMAS. <i>Un manuscrito desconocido</i> ... ..	82	THOMAS D'A. (S.) <i>Quaestiones de Trinitate</i> ... ..	87
LUMINI. <i>Evangelhos sinoticos</i> ...	346	VANNUTELLI. <i>De presbyt. Joanne</i>	367
MAIRE. <i>William James</i> ... ..	364	VANNUTELLI. <i>De synopticis</i> ...	462
MARC. <i>Institutiones morales, I</i>	357	VERKADE. <i>Der Antrieb ins Vollkommene</i> ... ..	361
MARITAIN. <i>De la philos. chrét.</i>	365	WILMART. <i>Auteurs spirituels. Analecta Reginensia</i> ...	93, 461
MERKELBACH. <i>Theol. moralis, 3</i>	357	WITTMANN. <i>Ethik des hl. Thomas</i> ... ..	353
MICHAELIS. <i>Datierung des Philipperbriefes</i> ... ..	463	WOUTERS. <i>Theol. moralis II...</i>	467
MIŁOSZ. <i>L'Apocalypse</i> ... ..	349	YOUNG. <i>Drama of medieval Church</i> ... ..	372
<i>Mitteilungen aus dem Stadtarchiv von Köln, X-1</i> ... ..	346		
<i>Monumenta hist. S. Dominici, I</i>	96		
MUCKLE. <i>Algazel's Metaphysics</i>	363		
NICOLAI DE CUSA <i>Opera, I et II...</i>	94		
ODDONE. <i>Teor. degli Alti umani</i>	469		
OLDRATI. <i>La badia di Vall'Alta</i>	368		
OWST. <i>Literature and Pulpit</i> ...	476		
PESCH. <i>Compend theol. dogm. II</i>	466		
<i>Phénoménologie (La)</i> ... ..	471		